Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 111
NIJMEGEN

a: 1940

REVUE CELTIQUE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revueceltique33pari

P
La Celt
R

REVUE CELTIQUE

FONDÉE
PAR
H. GAIDOZ
1870-1885

CONTINUÉE PAR

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
1886-1910

DIRIGÉE PAR

J. LOTH
Professeur au Collège de France

AVEC LE CONCOURS DE

G. DOTTIN
Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes

E. ERNAULT
Professeur à l'Université de Poitiers

J. VENDRYES
Chargé de cours à l'Université de Paris

ET DE PLUSIEURS SAVANTS DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT

ANNÉE 1912. — VOL. XXXIII

Prof. Dr. Th. BAADER
GROESBEEKSCHEWEG 14
NIJMEGEN
a: 1940

PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS (6e)
1912
Téléphone : 828-20

581487
6.4.54

SUPPLÉMENT A L'ESSAI D'UN CATALOGUE

DE LA

LITTÉRATURE ÉPIQUE DE L'IRLANDE

DE

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Le *Catalogue de la Littérature épique de l'Irlande*, par H. d'Arbois de Jubainville a rendu et rendra aux celtistes de grands services en les renseignant sur les manuscrits et les éditions des textes épiques irlandais. Mais, publié en 1883, à une époque où, si l'on met à part le premier volume des *Irische Texte* de E. Windisch (1880), la masse des documents en moyen irlandais n'avait point encore fait l'objet d'éditions scientifiques, il a besoin d'être complété pour conserver sa valeur pratique. Je crois honorer la mémoire du maître que nous regrettons et épargner quelque peine aux celtistes en publiant les notes que j'avais portées sur mon exemplaire au fur et à mesure que paraissait un texte épique ou qu'était signalé un manuscrit. J'ai suivi le plan et je me suis enfermé dans les limites du *Catalogue*. M. Paul d'Arbois de Jubainville a bien voulu me communiquer l'exemplaire annoté par son père et j'ai pu y relever des détails qui m'avaient échappé.

G. Dottin.

BIBLIOGRAPHIE

Arbois de Jubainville (H. d'), *Le manuscrit irlandais de Paris*, chez H. Omont, *Catalogue des manuscrits celtiques de la Bibliothèque nationale*, *Revue Celtique*, t. XI, p. 389-404.

DOTTIN (G.), *Le manuscrit irlandais de Rennes*, *Revue Celtique*, t. XV, p. 79-91.

GAIDOZ (H.), *Les manuscrits irlandais d'Édimbourg*, *Revue Celtique*, t. VI, p. 109-114.

Book of Ballymote (*The*), with introduction by R. Atkinson, Dublin, 1887.

Book of Lecan (*The Yellow*), with introduction by R. Atkinson, Dublin, 1896.

MACKINNON, *The Glenmasan Manuscript*, *The Celtic Review*, t. I, p. 3-10.

MACKAY (G.), *Ancient Gaelic medical manuscripts*. *Caledonian Medical Journal*, t. VI (1904).

MEYER (K.), *Addenda to Mr. de Jubainville's Catalogue*, *Revue Celtique*, t. VI, p. 187-191.

MEYER (K.), *Celtic Magazine*, t. XII (1887), p. 208. Cf. *Revue Celtique*, t. VIII, p. 189-190.

MEYER (K.), *The Irish mss. at Cheltenham*, *The Academy*, mai 1890.

MEYER (K.), compte rendu de *The Yellow Book of Lecan*, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 493-496.

MEYER (K.), Supplément à la description du Bodleian B 512, *Anecdota Oxoniensia*, vol. VIII, Hibernica minora, p. 39. Voir STOKES.

MEYER (K.), *The Bodleian ms. Laud 615*, *Eriu*, t. V, p. 7-14.

MEYER (K.), *Das Buch der Húi Maine* (Stowe collection) *Archiv für Celtische Lexikographie*, t. II, p. 138 ; ms. 23. P. 3, Royal Irish Academy, *ibid.*, p. 136.

NETTLAU (M.), *Irish texts in Dublin and London manuscripts*, *Revue Celtique*, t. X, p. 456-462.

NUTT (A.), Textes contenus dans le ms. H. 6. 2, d'après

une note de T. K. Abbott, *Revue Celtique*, t. XII, p. 203.

O'Grady (St. H.), *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*. Cf. *Revue Celtique*, t. XXV, p. 84.

Rawlinson B. 502, with an introduction an indexes, by Kuno Meyer, London, 1909.

Stern (L. Chr.), *Le manuscrit irlandais de Leyde*, *Revue Celtique*, t. XIII, p. 1.

Stern (L. Chr.), *Notice d'un manuscrit irlandais de la bibliothèque universitaire de Giessen*, *Revue Celtique*, t. XVI, p. 8-30.

Stern (L. Chr.), *Die irische Handschrift in Stockholm*, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 115-118.

Stern (L. Chr.), *Ueber eine Sammlung irischer Gedichte in Kopenhagen*, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. II, p. 323-372.

Stokes (Wh.), *The Irish verses, notes and glosses in Harleian* . 1802. *Revue Celtique*, t. VIII, p. 346-347.

Stokes (Wh.), Description du Livre de Lismore dans *Lives of saints from the Book of Lismore*, Oxford, 1890, p. v.

Stokes (Wh.), Description du Rawlinson B 512 dans *The tripartite life of Patrick*, p. xiv-xliii. Voir K. Meyer.

Stokes (Wh.), Description du manuscrit de Bruxelles 5100-4 dans *Félire hUi Gormain*, London, 1895, p. vii.

Zimmer (H.), *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, mars 1887, p. 153 et suiv. (compte rendu du *Catalogue*).

Zimmer (H.), *Beschreibung der Handschrift* F. C. (Liber hymnorum des Franciscains de Dublin), *Keltische Studien*, t. I, p. 13-16.

SUPPLÉMENT

(On n'a pas tenu compte, pour l'ordre alphabétique, des voyelles adventices de l'orthographe irlandaise ni de la notation moderne des consonnes.)

ACCALLAM. Voir AGALLAMH.

AGALLAMH COLUIMCHILLE 7 IND OCLAIG.

Manuscrits : XVIe s. Dublin, Trinity College, H. 3. 18.

Imprimés : Publié et traduit par Kuno Meyer, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. II, p. 313-320.

AGALLAMH CORMAIC 7 FITHIL.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Hibernica Minora*, p. 82-83.

AGALLAMH NA N-OINMIDE. Voir IMMTECHTA NA N-OINMHIDIDHE.

AGALLAMH OISIN 7 PHADRUIG.

Manuscrits : Edimbourg, Advocates' library 62; — XVIIe s. Giessen 1267, f° 56 v°.

Imprimés : Cf. Cameron, *Reliquiae Celticae*, t. I, p. 164. *The Dean of Lismore's Book*, 1e éd., p. 110, 111, 143.

AGALLAMH NA SENÓRACH.

Manuscrits : XVe siècle. Livre de Lismore, f° 159 a-197 b (fragments). — XVe s. Oxford, Bodleian library, Laud 610, f° 123 a-146 b (fragments). — XVe s. Dublin, Franciscains, n° 2 (n° 27 de Gilbert), f° 1-129 a.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 94-233 ; t. II, p. 101-265 ; publié par Wh. Stokes, *Irische Texte*, t. IV, p. 1-438 avec traduction des parties non traduites par O'Grady.

AGALLAM IN DA SUAD ou IMMACALLAM IN DA THUARAD.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XXVI, p. 4-64.

ADBAR NA TÁNA, section du TÁIN BÓ CUALNGE.

AED BACLAM. Voir STAIR etc.

AIDED AILELLA 7 CONAILL CERNAIG.

Manuscrits : XIVe s. Edimbourg, Advocates' library 40, p. 3-5. — XVe s. Dublin, Trinity College, H. 2. 17, f° 475 b-476 b.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 102-111.

AIDED ATHAIRNE OU TOCHMARC LUAINE.

Manuscrits : XVe s. Dublin, T. C., H. 2. 17, p. 464, col. 2.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XXIV, p. 270-287.

AIDED CEIT MAIC MAGACH.

Manuscrits : XIVe s. Edimbourg, Advocates' library 40, p. 7-8.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *The Death-tales of the Ulster heroes*, Dublin, 1906 (Todd lecture Series, t. XIV), p. 36-42.

AIDED CELTCHAIR MAIC UITHECHAIR.

Manuscrits : XIVe s. Edimbourg, Advocates' library 40, p. 9-11.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Death Tales*, Todd Lecture Series, t. XIV, p. 24-31.

AIDED CHLOINNE LIR.

Manuscrits : XVIIIe s. Edimbourg, Advocates' library 56.

Imprimés : Le texte d'O'Curry a été réimprimé par la *Society for the preservation of the Irish language*, Dublin.

AIDED CHLOINNE TUIREND.

Manuscrits : XVIIIe s. Edimbourg Advocates' library 56.

Imprimés : La traduction d'O'Curry a été réimprimée dans *The Gaelic Journal*, t. II, p. 131-135, 176-183, 235-238, 260-269.

AIDED CHLOINNE UISNIG.

Manuscrits : XVIe s. Edimbourg, Advocates' library 48. — Fin du XVe s. Edimbourg, Advocates' library, 53 (Gle-

nmasan ms.). — XVIIIe s. Edimbourg, Advocates' library 56 (Peter Turner n° 3). — XVIIIe s. Edimbourg, Advocates' library 62 (poème). — Dublin, R. I. A. Stowe 867, f° 186 a.

Imprimés : La seconde rédaction a été publiée et traduite par Wh. Stokes, *Irische Texte*, t. II, p. 101-184. La première rédaction a été traduite par Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 11-20. Cf. Miss Hull, The Cuchullin Saga, p. 23-53. Voir aussi *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 217-236, 236-252, 252-286 ; Leahy, *Heroic romances of Ireland*, 1905, t. I, p. 89-109; Cameron, *Reliquiae Celticae*, t. II, p. 421-463 ; Mackinnon dans *The Celtic Review*, t. I, p. 12-17, 104-131, cf. *Revue Celtique*, t. XXVI, p. 268-270. Une rédaction moderne a été publiée par la Society for the preservation of the Irish language, *Oide Chloinne Uisnigh*, *Fate of the Children of Uisneach*, Dublin, 1898 ; cf. *Revue Celtique*, t. XVI, p. 426-449 ; D. Hyde, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. II, p. 138-155 ; A. Carmichael, *Deirdire and the lay of the children of Uisne orally collected in the island of Bara and literally translated*. London, 1905 (*Transactions of the Gaelic Society of Inverness*, t. XIII, p. 241-257); *Celtic Magazine*, t. XIII, p. 69-85, 129-138; *Leabhar na Feinne*, p. 19-29.

Aided Conaill Cernaig. Cf. Aided Ailella.

Manuscrits : XIVe s. Edimbourg, Advocates' library, 40.

Aided Conchobair.

Manuscrits : 1300 Dublin, R. I. A., D. 4. 2. (Stowe, 992), f° 54 a 2. — XVIe s. Edimbourg, Advocates' library, 40, p. 1-3.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *The Death-tales of the Ulster heroes*, Todd lecture series, t. XIV, p. 2-22. — Traduit par H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 366-373 ; chez Miss Hull, *The Cuchullin Saga*, p. 267-272, et par R. Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 69-72.

Aided Conculainn.

Manuscrits : XVe s. Edimbourg, Advocates' library, 45. — XVIIe s. Edimbourg, Advocates' library 38.

Imprimés : publié et traduit en partie par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. III, p. 175-185; traduit par H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 326-365. Cf. Miss Hull, *The Cuchullin Saga*, p. 253-263.

Aided Conlaoich ou Aided énfhir Aifi.

Manuscrits : xviie s. Edimbourg, Advocates' library, 38. — xviiie s. Édimbourg, Advocates' library, 62.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Eriu*, t. I, p. 113-121. — Rédaction moderne publiée et traduite par G. Dottin, *Revue Celtique*, t. XIV, p. 119-136. — Cf. Cameron, *Reliquiae Celticae*, t. II (1892), p. 59-62; H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 51-65. *The dean of Lismore's Book*, 1e éd,, 1862, p. 35, 36, 50-53; J.-F. Campbell, *Leabhar na Feinne*, 1872, p. 9-16.

Aided Conroi Maic Dairi.

Manuscrits : xve s., Oxford, Bodléienne, Laud 610, f° 117 a 2-117 b. Cf. *Revue Celtique*, t. VI, p. 187.

Imprimés : publié et traduit par R. I. Best, *Eriu*, t. II, p. 18-35.

Aided Crimthainn maic Fidaig 7 tri mac Echach Muigmedóin.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XXIV, p. 172-207; et par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I. p. 330-336; t. II, p. 373-378.

Aided Derbforgaill.

Manuscrits : xiie s. Dublin, R. I. A., Livre de Leinster, p. 125 a; — D. 4. 2. (Stowe 992), f° 54 b 1.

Aided Diarmata meic Fergusa Cerrbeoil.

Manuscrits : 1390, Dublin, T. C., H. 2. 16, p. 171; — xve s. Livre de Lismore, f° 94 b.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 72-82; t. II, p. 76-88.

Aided Echdach maic Maireda.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 233-237, t. II, p. 265-269.

Aided Énfir Aifi. Voir Aided Conlaoich.

Aided Etarcomail, section du Táin bó Cualnge.

Aided Fergusa maic Léide ou Echtra Fergusa.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 238-252 ; t. II, p. 269-285. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. IV, p. 456-461.

Aided Fergusa maic Roig.

Manuscrits : xive siècle, Edimbourg, Advocates' library, 40, p. 5-6.

Imprimés : K. Meyer, *The Death-tales of the Ulster Heroes*, Todd lecture series, t. XIV, p. 32-35.

Aided Find. Voir Tesmholta Corbmaic.

Manuscrits : première rédaction, xve s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 487 (c'est un épisode du Cath Finntraga).

Deuxième rédaction ou Tesmholta Corbmaic Ui Cuinn. xve s. Londres, British Museum, Egerton 1782, f° 24 b 2 ; — xve s. Oxford, Bodléienne, Laud 610, f° 121 b 1.

Imprimés : Deux fragments de la première rédaction ont été publiés et traduits par K. Meyer, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 462. La seconde rédaction a été publiée et traduite par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 89-92 ; t. II, p. 96-99.

Aided Fir baith, section du Táin bó Cualnge.

Aided Guill maic Carbada 7 Aided Gairb Glinde Rige.

Manuscrits : xive s. Edimbourg, Advocates' library 40, p. 29-37.

Imprimés : Extrait publié et traduit par Zimmer, *Steinmeyer's Zeitschrift*, t. XXXII, p. 208-216 ; en entier publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XIV, p. 396-449.

Aided in togmaill 7 in pheta eoin, section du Táin bó Cualnge.

Aided Lóich maic Mofemis, section du Táin bó Cualnge.

AIDED LÓCHA, section du TÁIN BÓ CUALNGE.

AIDED LOEGAIRI BUADAIG.

Manuscrits : XIVe s. Edimbourg, Advocates' library, 40, p. 8-9.

Imprimés : Publié et traduit par K. Meyer, *The Death-tales of the Ulster Heroes*, Todd lecture series, t. XIV, p. 22-23.

AIDED LUGDACH 7 DERBFORGAILLE.

Manuscrits : XIIe s. Dublin, R. I. A., Livre de Leinster, 125 a; — 1300, Dublin, R. I. A., Stowe 992 (D. 4. 2), fo 54 b 1 ; — XVIe s. Dublin, T. C., H. 3. 18, fo 728.

Imprimés : publié et traduit par C. Marstrander, *Eriu*, t. V, p. 201-218.

AIDED MAELFATHARTAIG. Voir FINGAL RONAIN.

AIDED MAELODRAIN MIC DIMA CHROIN.

Manuscrits : XIIe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 502, fo 47 b 1 ; — XIVe-XVe s. Rawlinson B 512, fo 116 a. 1.

AIDED MEIDBE (MEDBA).

Manuscrits : XIVe s. Edimbourg, Advocates' library, 40, p. 6-7.

AIDED MUIRCHEARTAIG MAIC ERCE.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XXIII, p. 395-438.

AIDED NATHCRANTAIL, section du TÁIN BÓ CUALNGE.

AIDED NATHI 7 A ADNACOL.

Manuscrits : XVe s. Livre de Ballymote, p. 248 a, 42.

AIDED NÉILL MAIC ECHACH.

Manuscrits : XIIe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B 502, fo 47 a 1-47 a 2. — XIVe-XVe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 512, fo 1 a 1 (fragment).

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Otia Merseiana*, t. II, p. 84-92 ; *Archiv für Celtische Lexikographie*, t. III, p. 323-324.

AIDED NA MACCRAIDE ULAD, section du TÁIN BÓ CUALNGE.

Aided Orlaim, section du Táin bó Cualnge.

Aided na tri n-Aed.

Manuscrits : 1300, Dublin, R. I. A., D. 4. 2. (Stowe 992) f° 54 b 1.

Imprimés : publié par K. Meyer, *Anecdota from Irish manuscripts*, t. III, p. 47-48.

Aided Oengussa maic Oenlama, section du Táin bó Cualnge.

Aided tri mac n-Arach, section du Táin bó Cualnge.

Aided tri mac n-Diarmata mic Cerbaill, ou Orgain etc.

Manuscrits : XIIe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B 502, f° 73 b-74 b. — XIVe-XVe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B 512, f° 115 b 1, p. 70-75.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Hibernica Minora*, p. 70-75.

Aided Ualand, section du Táin bó Cualnge.

Alexandre. Voir Scéla, etc.

Ailill 7 Etain. Voir Tochmarc Etaine.

Amra Chonroi.

Imprimés : publié par Wh. Stokes, *Eriu*, t. II, p. 1-14.

Airec Menman Uraird maic Coisse.

Imprimés : publié par M. E. Byrne, *Anecdota from Irish manuscripts*, t. II, p. 42-76.

Airecur n-arad, section du Tain bo Cualnge.

Airem muintire Find.

Manuscrits : 1390, Dublin, T. C., H. 2. 16, col. 768-770, p. 119.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 92-96 ; t. II, p. 99-101. Cf. *The Dean of Lismore's Book*, 1e éd. p. 1, 2, 3.

Airne Fingin.

Imprimés : publié par A. M. Scarre, *Anecdota from Irish manuscripts*, t. II, p. 1-10.

Aslinge Conchobair. Voir Fis Conchobair.

Aislinge Maic Conglinne.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *The Vision of Mac Conglinne*, London, 1892 ; traduit par R. Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 131-147. Une version en irlandais moderne a été publiée par P.O' Leary, *An Craos Demhan*, Dublin, 1905.

Aislingthi Conchobuir.

(Histoire d'introduction au Táin Bó Cualnge d'après ms. Stowe 992, f° 49 b 2).

Aithed Emere le Tuir n-Glesta mac rig Lochlann.

Manuscrits : Dublin, R. I. A., D. 4. 2 (Stowe 992), f° 84 b 2.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Revue Celtique*, t. VI, p. 184-185, cf. 190.

Aithed Grainne re Diarmait.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 458. Cf. *The Dean of Limore's Book*, 1re éd. p. 20, 21, 30. Cameron, *Reliquiae Celticae*, t. I, p. 72-75 ; *Leabhar na Feinne*, p. 151.

Baile bic Maic De.

Manuscrits : xive s. Dublin, T. C., H. 2. 16 ; — 1560, Londres, B. M., Harleian 5280, f° 41 b.

Baile Binnberlaig. Voir Scél etc.

Baile Cuinn Chetchathaig ou Baile in Scail.

Imprimés : publié par K. Meyer, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. III, p. 457-466.

Baile Findachta rig Connacht.

Manuscrits : xive s. Dublin, R. I. A., Livre de Ballymote, p. 266.

Bangleo Rochada, section du Táin bó Cualnge.

Barralam. Voir Stair, etc.

Bás Fhraoich.

Imprimés : *The Dean of Lismore's Book*, éd. Mac Laughlan, p. 36, 54. *Leabhar na Feinne*, p. 32-33.

BÁS BHRAIN 7 DHIARMAID.

Imprimés : publié et traduit par D. Mac Donald, *The Celtic Review*, t. VI, p. 131.

BÁS AN MACAIM MOIR, MIC RIGH NA H-EASPAINE.

Imprimés : publié et traduit dans *An Gaodhal*, t. XIX, p. 139-141, 203-204.

BÈDE. Historia ecclesiastica gentis Anglorum.

Manuscrits : xve s. Oxford, Bodléienne, Laud 610, f° 87 b 1-92 a 1 (fragment).

Imprimés : publié par K. Meyer, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. II, p. 321-322.

BIBUIS O HAMTUIR (BETHADH). Bevis de Hampton.

Manuscrits : xve s. Dublin, T. C., H. 2. 17, p. 348 a-363 b.

Imprimés : publié et traduit par F. N. Robinson, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. VI, p. 173.

BODACH IN CHOTA LACHTNA.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O' Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 289-296 ; t. II, p. 324-331.

BOROMA.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XIII, p. 32-117 et par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 359-390 ; t. II, p. 401-424.

BRIATHARTHECOSC CONCULAIND, épisode du SERGLIGE CONCULAIND.

BRISLECH MOR MAIGE MURTHEMNE, section du TÁIN BÓ CUALNGE.

Imprimés : en partie traduit chez Miss Hull, *The Cuchullin Saga*, p. 236-249 ; publié dans *The Gaelic Journal*, t. XI, p. 81, 145, 161, 177.

BRUIDEN ATHA.

Manuscrits : 1300 Dublin, R. I. A., Stowe 992, f° 66 a — 66 a 2. — xive s. Dublin, T. C., H. 2 16, p. 212, col. 951.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Revue Celtique*, t. XIV, p. 241-249.

Bruiden bheg na h-Almaine.

Manuscrits : Londres, B. M., Additional 18.747 ; — Dublin, R. I. A., Stowe 867, f° 248 a.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O' Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 336-342 ; t. II, p. 378-385.

Bruidhean Chaorthainn.

Manuscrits : 1603, Edimbourg, Advocates' library 34. — xviie s. Edimbourg, Advocates' library, 38. — xviiie s. Edimbourg, Advocates' library, 58.

Imprimés : publié par P. Mac Piarais, Dublin, 1908. Cf. Campbell, *Leabhar na Feinne*, p. 86-88 ; *West Highland tales*, t. II, p. 186. Craigie, *The Scottish Review*, 1894, p. 275-276, 287-295. Joyce, *Old Celtic romances*, p. 177-222.

Bruidhean Cheise Corain.

Manuscrits : Londres, B. M., Additional 18.747, f° 75 b. — Edimbourg, Advocates' library 36.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O' Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 306-310, t. II, p. 343-347 ; cf. *Irish Echo* de Boston, t. IV, n° 2 ; *The Scottish Review*, 1894, p. 275, 277-279.

Bruiden Da Chocae. Voir Togail bruidne Da Choca.

Bruiden Da Dergae. Voir Orgain bruidne Da Dergae.

Bruidhean Eochdach Bhig Dheirg.

Manuscrits : xviiie s. Edimbourg, Advocates' library 56.

Imprimés : O'Brien, *Blaithfhleasg de Mhilseáinibh na Gaoidhelge*, p. 129. Cf. *The Scottish Review*, 1894, p. 276, 279-287.

Caladgleo Cethirn, section du Táin bó Cualnge.

Cano mac Gartnain. Voir Scéla etc.

Cairdius Aenias 7 Didaine, épisode de Imtheachta Aeniasa.

Imprimés : publié et traduit par T. H. Williams, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. II, p. 419-472.

CATH ALMAINE.

Manuscrits : XVIIe s. Bruxelles, Bibliothèque royale, 5301-20.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XXIV, p. 41-70.

CATH AIRTIG.

Manuscrits : XVIe s. Dublin, T. C. H. 3, 18, p. 724.

CATH BOINDI OU FERCHUITRED MEDBA.

Manuscrits : Oxford, Bodléienne, Rawl. B 512, f° 1 a-2 a 2 — Lecan 351 b-353 a. — Dublin, R. I. A., C. I. 2 (Stowe 872).

Imprimés : publié et traduit par J. O. Neill, *Eriu*, t. II, p. 174-185.

CATH CAIRNN CHONAILL.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. III, p. 203-219.

CATH CATHARDA OU COGAD SIUIALTA NA ROMANACH (Pharsale de Lucain).

Manuscrits : 1300 Dublin, R. I. A., D. 4. 2 (Stowe 992) p. 1-44. — Edimbourg, Advocates' library 46 (fragment). — 1633. Dublin, R. I. A., C. 6. 2. (fragment). — 1698 Dublin, R. I. A., 24 P. 3. — Dublin, R. I. A., 24 P. 17. — Dublin R. I. A., D. 1. 1.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Irische Texte*, IV, 2.

CATH CINN-ABRAD.

Imprimés : publié par A. M. Scarre, *Anecdota from Irish manuscripts*, II, p. 76-80.

CATH CRINNA.

Manuscrits : XVe siècle. Livre de Lismore, f° 121 a-123 a.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O' Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 319-326 ; t. II, 359-368.

CATH FINN TRAGHA.

Manuscrits : Edimbourg, Advocates' library 58 ; — Cheltenham, Phillips 6467.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Anecdota Oxoniensia*, Mediaeval and modern series, vol. I, part IV, 1885.

CATH FORGAIRID ACUS ILGÁIRIG.

Manuscrits : cité dans le livre de Leinster 95 a 38, 44. 51 ; 102 b, 11 ; 103 a 23 ; 107 a 15.

Imprimés : Cf. *Revue Celtique*, t. VI, p. 188.

CATH GABHRA.

Imprimés : *The Dean of Lismore's book*, 1re éd. p. 24, 25, 32, 33, 35, 48.

CATH GAIRIGHI, section du TÁIN BÓ CUALNGE.

CATH MAIGE MUCRIME ou FOTHA CHATHA MUCRAMA.

Manuscrits : XVIIe s. Edimbourg, Advocates' library 38 (3e rédaction). — XVe s. Oxford, Bodléienne, Laud 610, fo 94 d 17-97 a 26 (2e rédaction). — 1715 Londres, British Museum, Egerton 106, fo 16 b-25 a (3e rédaction); —Egerton 150, fo 58 b-81 a (3e rédaction); — Additional 18.947 fo 56 b 74 b (3e rédaction); — Egerton 118, fo 38 a-48 b (3e rédaction); — Egerton 114, fo 46 a-53 b (3e rédaction). — XVIIIe s. Cheltenham, Phillips 10.278; — Phillips 6467.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 310-318 ; t. II, p. 347-359 et par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XIII, p. 426-474 ; t. XIV, p. 95-96 ; Cf. *The Gaelic Journal*, Sept. 1907 — avril 1908.

CATH MUIGI RATH. Cf. FLED DÚIN NA N GÉD.

Manuscrits : Première rédaction : XIVe s. Dublin, T. C., Livre jaune de Lecan H. 2. 16 ; — Dublin, R.I. A., Stowe 23 k, 44 ; — Dublin, R. I. A., BIV, 1 ; — Dublin, R. I. A., Reeves 24 P. 9. — Bruxelles. — Deuxième rédaction : 1390, Dublin, Livre jaune de Lecan, col. 945.

La deuxième rédaction a été publiée et traduite par C. Marstrander, *Eriu*, t. V, p. 226-247.

CATH MAIGE TURED NA FOMORACH.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XII, p. 52-130, 306; traduit par H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 393-448.

Cath na tana i-Selmain Mide.

Manuscrits : xiie s. Dublin, R. I. A. Livre de Leinster 97 a 17.

Cath Ruis na Rig.

Imprimés : publié et traduit par E. Hogan (Royal Irish Academy, Todd lecture series, t. IV). Cf. *The Academy*, 22 juillet 1893.

Cathreim Cellachain Caisil.

Imprimés : publié et traduit par Al. Bugge, *The victorious career of Cellachan of Cashel*, Christiania, 1905.

Cathreim Chonghail Claringhnigh.

Imprimés : publié avec introduction, traduction, notes et glossaire par P. M. Mac Sweeney, London 1904 (*Irish Texts Society* V).

Cennach ind ruanada in Emain Macha (épisode final du Fled Bricrend).

Manuscrits : xive s. Edimbourg, Advocates' library 40, p. 69-72.

Imprimés : publié par L. Chr. Stern, *Revue Celtique*, t. XIII, p. 28-31 ; publié et traduit par K. Meyer, *Revue Celtique*, t. XIV, p. 450-459 ; cf. *Celtic Magazine*, t. XII, p. 215-218.

Ces noinden (ou Noiden) Ulad.

Manuscrits : Dublin, R. I. A., Stowe 872 (C.I. 2) f° 15 a 2. — Dublin, R. I. A., Stowe 869 (B. 4. 2) f° 127 b.

Imprimés : publié et traduit par Hennessy chez S. Fergusson, Congal, 1872, p. 92 ; par E. Windisch, *Abhandlungen der Königlich-Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, philologisch- historische Classe*, 1884, p. 338-342 ; traduit par Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 21-24 ; par H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 320-325. Cf. miss Hull, *The Cuchullin Saga*, p. 95-100.

Cinnit Ferchon, section du Táin bó Cualnge.

Clesa Conculaind.

Manuscrits : 1390 Dublin, T. C., H. 2. 16, p. 125.

Cóir Anmann.

Manuscrits : première rédaction : 1500 Dublin T. C., H. 3. 18. — Seconde rédaction : xive s. Dublin, R. I. A., Livre de Ballymote, p. 249 a-255 a. — xve s. Dublin, R. I. A., 23. P. 2, p. 441-447 ; — Edimbourg, Advocates' library, Kilbride III.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Irische Texte*, t. III, p. 285-444.

Comairle Connacht o ro ghab Medhb líudh 7 biadh dí (histoire d'introduction au Táin bó Cualnge d'après ms. Stowe 992, f° 49 b 2).

Compert Conchobair.

Manuscrits : 1300, Dublin, R. I. A., D. 4. 2 (Stowe 992), f° 48 a 2-48 b 2. — xvie s. Dublin, T. C., H. 4. 22, f° 42 a.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Revue Celtique*, t. VI, p. 173-182. Cf. miss Hull, *The Cuchullin Saga*, p. 3-6 ; traduit chez H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 3-21 et par Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 63-65.

Compert Conculainn. Voir Feis tigi Beccfholtaig.

Manuscrits : 1300, Dublin, R. I. A., D. 4. 2 (Stowe 992), f° 49 a. — Dublin, T. C., H. 4. 22, p. 41.

Imprimés : *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. V, p. 500-504 ; traduit par R. Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 63-65 ; traduction critique par Duvau, *Revue Celtique*, t. IX, p. 1, et *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 22-38. Cf. Zimmer, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, p. 419-426. Miss Hull, *The Cuchullin Saga*, p. 15-20.

Compert Conlaich (épisode du Tochmarc Emere).

Compert Cormaic hui Cuind ou Genemain Cormaic.

Manuscrits : 1390 Dublin, T. C., H. 2. 16, p. 180.

Imprimés : St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 253-256 ; t. II, p. 286-289.

Compert Mongain. Voir aussi Serc Duibe Lacha.
Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *The voyage of Bran*, London, 1895, p. 42-45 (Grimm library IV).

Comrac clainne Calatín, section du Táin bó Cualnge.

Comrac Conculaind re Senbecc Hua n-Ebricc.
Manuscrits : 1300, Dublin, R. I. A., D. 4. 2 (Stowe 992), f° 50 b 1.
Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Revue Celtique*, t. VI, p. 183-184.

Comrac Ferguso, section du Táin bó Cualnge.

Comrac Fhirdead, section du Táin Bó Cualnge.
Imprimés : traduit par Leahy, *Heroic Romances of Ireland*, t. I, p. 113-159. Cf. Nettlau, *Revue Celtique*, t. X, p. 330, t. XI, p. 23, 318.

Comrac Lairine, section du Táin bó Cualnge.

Comrac Leathain fri Coinculainn, section du Táin bó Cualnge.

Comrád chindcherchaille, section du Táin bó Cualnge.

Comrann na Clóenferta.
Manuscrits : Oxford, Bodléienne, Rawlinson B 502, p 134 a 40.

Comthoth Loegairi co cretim 7 a aided.
Imprimés : publié et traduit par Ch. Plummer, *Revue Celtique*, t. VI, p. 162-172.

Conchobar mac Nessa. Voir Scéla etc.

Cophur in dá muccida.
Imprimés : publié et traduit par E. Windisch, *Irische Texte*, t. III, 1, p. 230-275.

Curathmír Emna Macha, épisode du Fled Bricrend.

Dergruathar Chonaill Cernaig. Voir Aided Conculainn.
Imprimés : publié dans *The Gaelic Journal*, t. XI, p. 1, 17, 33, 49, 65.

DINNSENCHAS.

Imprimés : *The Dinnsenchas of Mag Slecht*, edited and translated by Kuno Meyer, chez Nutt, *The Celtic doctrine of rebirth*, London, 1897, p. 301 ; *The Bodleian Dinnshenchas*, edited and translated by Wh. Stokes, *Folklore*, t. III, p. 467-516 ; *The Edinburgh Dinnshenchas*, edited and translated by Wh. Stokes, *Folklore*, t. IV, p. 471-497 ; *The prose tales in the Rennes Dindshenchas*, edited and translated by Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XV, p. 272-336, 418-484 ; t. XVI, p. 31-83, 135-167 ; 269-312 ; *Poems from the Dindshenchas*, *The metrical Dindshenchas*, text and translation by Ed. Gwynn, Royal Irish Academy, Todd lectures series, t. VII-IX).

DOLUID DIARMAIT MAC CERBAIL FECHT N-AILE.

Manuscrits : XIIe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 502, f° 47 b 2.

DUANAIRE FINN

Manuscrits : 1628 Dublin, Franciscains n° 2 contient dans sa seconde partie une collection de 69 poésies ossianiques, f° 1-94.

Imprimés : publié et traduit par Eoin Mac Neill, *Duanaire Finn, the book of the lays of Fionn*, London, 1908 (Irish texts Society VII).

ECHTRA AIRT MAIC CUINN 7 TOCHMARC DELBCHAIM INGINE MORGAIN.

Imprimés : publié et traduit par R. J. Best, *Eriu*, t. III, p. 150-173.

ECHTA BRAIN MAIC FEBAIL

Manuscrits : XIVe-XVe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 512, f° 119 a 1-120 b 2. — XVIe s., Londres, B. M. Harleian 5280, f° 43 a-44 b. — XVIe s. Stockholm, bibliothèque royale, f° 1 b.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, The Voyage of Bran, London, 1895, p. 1-42 (Grimm library IV).

ECHTRA IN CHETHARNAIG CHAOILRIABAIG NO CHETARNAIG UI DOMNAIL DO RÉIR DRUINGE.

Imprimés : *Silva Gadelica*, t. I, p. 276-289 ; t. II, p. 311-324 ; *Revue celtique*, t. XVI, p. 15.

Echtra chloinne Righ na h-Iorruaidhe.

Imprimés : publié et traduit par D. Hyde, London 1899 : *Adventures of the children of the King of Norway* (*Irish texts Society*, t. I).

Echtra Chonaill Ghulbain.

Manuscrits : xviiie s. Cheltenham, Phillips 10841.

Echtra Connla Chaim ou Ruaid.

Manuscrits : xive-xve s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 512, f° 120.

Imprimés : traduit par H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 385-390, et par R. Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 73-76, cf. J. Jacobs, *Celtic fairy tales*, p. 1-4.

Echtra Cormaic (Maic Airt) i tír tairngiri 7 Ceart Claidib Cormaic.

Manuscrits : xve s. Dublin, R. I. A., Livre de Fermoy (fragment).

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Irische Texte*, t. III, 1, p. 183-229.

Echtra Fergusa maic Leti ou Aided Fergusa.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O' Grady, *Silva gadelica*, t. I, p. 238-252, t. II, p. 269-285.

Echtra Find.

Manuscrits : xvie s. Leyde, Vossii cod. lat. 7, f° 1r°-2r°.

Imprimés : publié et traduit par L. Chr. Stern, *Revue Celtique*, t. XIII, p. 5-22. Cf. Wh. Stokes, *Find and the Phantoms* (*Revue Celtique*, t. VII, p. 289).

Eachtra an ghiolla dheacair.

Manuscrits : 1765 Londres, B. M., Additionnal 34. 119.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O' Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 257-275 ; t. II. p. 292-311. Cf. *The Gaelic Journal*, t. X, p. 464, 483, 495, 512, 538, 545, 557, 574, 588, 604.

EACHTRA GHIOLLA AN FHIUGHA.

Manuscrits : XVIIIe s. Cheltenham, Phillips 10839.

Voir aussi l'édition de l'Irish Texts Society, p. VIII et XI.

Imprimés : publié et traduit par D. Hyde, *The lad of the ferule* (*Irish texts Society*, I). London, 1899.

ECHTRA LAEGAIRE MEIC CHRIMTHAINN GO MAG MELL OU SID FIACHNA.

Manuscrits : XVe s. Livre de Lismore, f. 125 a.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 256-257 ; t. II, p. 290-291.

ECHTRA MAC ECHDACH MUIGMEDOIN. Voir AIDED etc.

Imprimés : St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 326-330; t. II, p. 368-373. M. Joynt, *Eriu*, t. IV, p. 91-111, a publié et traduit un poème sur ce sujet.

ECHTRA MACHA INGINE AEDA RUAID (épisode du TOCHMARC EMERE).

Manuscrits : XIIe s. Dublin R. I. A. Livre de Leinster 20 a (do Flathiusaibh Erend). — XVe s. Oxford, Bodléienne, Laud 610, f° 84 a 2. — 1300 Dublin, R. I. A., D. 4. 2. (Stowe 992), f° 81 a 2.

ECHTRA AN MHADRA MHAOIL.

Manuscrits : XVe s. Londres, B. M., Egerton 1872 (cf. *Revue Celtique*, t. X, p. 179).

Imprimés : publié et traduit par R. A. Stewart-Macalister, *Two Arthurian romances*, London 1908 (*Irish texts Society*, X).

ECHTRA MHIC AN IOLAIR.

Imprimés : publié et traduit par R. A. Stewart Macalister, *Two Arthurian romances*, London 1900 (*Irish texts Society*, X).

ECHTRA MHIC NA MIOCHOMAIRLE.

Manuscrits : traduction par O'Reilly dans le ms. 24 D 15 de la Royal Irish Academy.

ECHTRA NERAI (ou TÁIN BÓ AINGEN).

Manuscrits : XIVe s. Dublin, T. C., H. 2. 16, col. 658-

662. — xve s. Londres, B. M., Egerton 1782, f° 71 b-73 b.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Revue Celtique*, t. X, p. 212-228 ; cf. t. XI, p. 210.

Echtra Taidg meic Cein.

Manuscrits : xve s. Livre de Lismore, f° 121 a-123 a.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva gadelica*, t. I, p. 342-359 ; t. II, p. 385-401.

Eachtra Thoirdhealbhaigh, mhic Stairn.

Manuscrits : traduction par O'Reilly dans le manuscrit 24 C. 12 de la Royal Irish Academy.

Imprimés : publié dans *Blaithfhleasg na Mhilséanaibh na Gaoidheilge*, p. 9-59.

Eachtra triur mac Righ na h-Iorruaidhe. Voir Eachtra chloinne Righ na h-Iorruaidhe.

Erchoitmed ingine Gulidi.

Manuscrits : xive-xve s., Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 512, f° 114 b 1.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Hibernica minora*, p. 65-69.

Esnada tige Buchat.

Manuscrits : xiie s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 502, f° 73 a 2.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XXV, p. 18-39; 225-227.

Faghail craoibhe Chormaic mhic Airt.

Manuscrits : traduction par O'Reilly dans le ms. 24 D. 3 de la Royal Irish Academy.

Fagbáil in tairb, section du Táin bó Cualnge.

Faillsiugud Tána Bó Cuailngi (une des histoires d'introduction au Táin Bó Cuailnge d'après Stowe 992, f° 49 b 2). C'est aussi un chapitre de l'*Imthecht na tromdaime*.

Manuscrits : xve s. Londres, B. M., Egerton 1782, f° 87 b. — 1300 Dublin, R.I. A., D. 4. 2. (Stowe 992), f° 49 b.

Imprimés : Cf. Zimmer, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XXVIII, p. 433-435 ; publié par K. Meyer, *Archiv für Celtische Lexikographie*, t. III, p. 2-6.

FERCUITRED MEDBE.

Manuscrits : XIVe-XVe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 512, f° 1 a 2.

FEISTIGI BECCFHOLTHAIGH (histoire d'introduction au TÁIN BÓ CUALNGE d'après ms. Stowe 992, f° 49 b 2) seconde version du COMPERT CONCULAINN.

Imprimés : publié par K. Meyer, *Zeitschrift fur Celtische Philologie*, t. V, p. 500-504.

FIANSRUTH FIAND.

Imprimés : Cf. L. Chr. Stern, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 471.

FIND MAC CUMAILL. Voir SCÉL AS-AM-BERAR etc.

FINGAL RÓNAIN ou AIDED MAELFATHARTAIG.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Revue Celtique*, t. XIII, p. 368-397 ; traduit par Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 105-114.

FINGHALA CHLAINNE TANNTAIL.

Manuscrits : 1300, Dublin, R. I. A., D. 4. 2 (Stowe 992), f° 76 b 2.

FÍS CONCHOBAIR, partie du TOCHMARC FEIRBE.

Manuscrits : XVe s. Londres, B. M., Egerton 1782, fol. 69 b (fragment).

FLATHIUSA EREND. Cf. ECHTRA MACHA.

Manuscrits : XIVe-XVe s., Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 512, f° 88-97.

Imprimés : Cf. *Revue Celtique*, t. VI, p. 189.

FLED BRICREND, 1e rédaction.

Manuscrits : Supprimer H. 4. 22. — XVe-XVIe s., Leyde, Vossius lat. quart. 7, fol. 3-9.

Imprimés : publié par E. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 235-311 et par L. Chr. Stern, *Zeitschrift für Celtische*

Philologie, t. IV, p. 143-177; traduit par H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 81-148 et par R. Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 25-57. Cf. Zimmer, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XXVIII, p. 623-661. Stern, *Revue Celtique*. t. XIII, p. 22-31. Une édition avec traduction, introduction et notes a été publiée par G. Henderson, *Fled Bricrend* (Irish texts Society, II) et une étude de R. Thurneysen sur les éléments qui ont servi à composer l'histoire a paru dans la *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. IV, p. 193-206.

Fled Bricrend, 2e rédaction ou Longes mac n-Duil Dermait.
Manuscrits : 1390 Dublin, T. C., H. 2. 16, col. 759-765.
Imprimés : publié par E. Windisch, *Irische Texte*, t. II, p. 164-216; traduite par M. Grammont, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 149-169.

Fled Dúin na n-Géd. Cf. Cath Muigi Rath.
Manuscrits : 1390 Dublin, T. C., H. 2. 16, p. 319.
Imprimés : publié par C. Marstrander, *Videnskabs-Selskabets Skrifter*, II, 1909, n° 6, Kristiania.

Fochonn loingsi Ferghusa (histoire d'introduction au Táin bó Cualnge d'après ms. Stowe 992, f° 49 b 2).
Manuscrits : xve s. Edimbourg, Advocates library, 53.
Imprimés : publié et traduit par Mackinnon, *The Celtic Review*, t. I, p. 208.

Fogluim Chonculainn.
Manuscrits : 1780. Cheltenham, Phillips 10840.
Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XXIX, p. 109-152.

Forbais Etair.
Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. VIII, p. 47-64; cf. Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 66-69; Miss Hull, *The Cuchullin Saga*, p. 87-100.

Fortibras (Fierabras). Voir Stair etc.

Forus feasa air Eirinn.
Manuscrits : 1696 Cheltenham, Phillips 6461. — xviie s.

Cheltenham, Phillips 10283. — 1761 Paris, bibliothèque Mazarine 3075. — 1643, 1704 manuscrits appartenant à D. Comyn. Voir t. II de l'édition de l'Irish texts Society, p. XIII et suiv.

Imprimés : publié et traduit par D. Comyn et P. Dinneen, *The History of Ireland by Geoffrey Keating*, London 1902-1908 (Irish Texts Society, IV, VIII, IX).

FOTHA CATHA CNUCHA ou GENEMAIN FIND MAIC CUMAIL.

Manuscrits : 1390 Dublin, T. C., H. 2. 16, p. 175. — XIIe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 502, 70 b 2.

Imprimés : traduit par H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 379-384.

GEIN BRANDUIB MIC AEDÁIN 7 AEDÁIN MIC GABRÁIN.

Manuscrits : XIIe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 502, p. 47 a 2-47 b 1. — XIVe-XVe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B 512, f° 1 a 1 (fragment).

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. II, p. 134-137.

GENEMAIN AEDA SLÁNE.

Manuscrits : XVIIe s. Bruxelles 5100-4, p. 18; — Bruxelles 2324-40, p. 74.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 82-84; t. II, p. 88-91. Cf. E. Windisch, *Sitzungsberichte der Koniglich-Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1884, p. 194.

GENEMAIN CORMAIC UA CUINN ou COMPERT CORMAIC.

Manuscrits : 1390 Dublin, T. C., H. 2. 16, p. 180.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Transactions of the Ossianic society*, t. III, p. 211-229; *Silva Gadelica*, t. I, p. 253-256; t. II, p. 286-289; par Wh. Stokes, *Irische Texte*, t. III, 1, p. 185.

GEINEMAIN FIND MIC CUMAIL. Voir FOTHA CATHA CNUCHA.

Manuscrits : XIIe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 502, f° 70 b 2.

GEASA 7 ILBERTA NO BIDIS FOR CONCULAIND.

Manuscrits : XIVe s. Edimbourg, Advocates' library 40.

Gleoud in chatha, section du Táin bó Cualnge.

Gui o Bharbhuic (Beathadh Sir). (Guy de Warwick).
Manuscrits : xve s. Dublin, T. C., H. 2, 17, p. 300-347.
Imprimés : publié et traduit par F. N. Robinson, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. VI, p. 24.

Immacallam in dá thuarad. Voir agallam in dá suad.

Immathchor Ailello 7 Airt.
Imprimés : publié par K. Meyer, *Anecdota from Irish manuscripts*, t. III, p. 27-29.

Immram Brain maic Febail. Voir Echtra Brain.

Immram curaig Mailduin.
Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. IX, p. 447-495 ; X, 50-95 ; traduit par F. Lot dans le *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 449-500. Cf. R. I. Best, *Anecdota from Irish manuscripts*, t. I, p. 50. Une traduction en irlandais moderne a été donnée par E. O'Growney, *The Gaelic Journal*, t. IV, p. 99, 119, 138, 147, 172, 190.

Immram curaig Hua Corra.
Imprimés : publié et traduit par Zimmer, *Zeitschrift für deutsches Altertum*, t. XXXIV, p. 183-197 ; par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XIV, p. 22-69.

Immram na lungi Argo (section du Togail Troi).
Manuscrits : Advocates' library (contient un poème sur ce sujet).

Immram Snedhghusa 7 Meic Riaghla.
Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. IX, p. 14-25 ; traduit par R. Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 126-130. Cf. Zimmer, *Zeitschrift für deutsches Altertum*, t. XXXIII, p. 211 ; R. Thurneysen, *Zwei Versionen der mittelirischen Legende von Snedgus und Mac Riagla*, programm, Halle 1904. Cf. *Archiv für Celtische Lexikographie*, t. V, p. 418 ; t. VI, p. 234. Une tra-

duction en irlandais moderne a été donnée par E. O'Growney, *The Gaelic Journal*, t. IV, p. 85.

Imrol Belaig Eoin, section du Táin bó cuálnge.

Imslige glendamnach, épisode du Táin bó Cuálnge.

Manuscrits : xiie s. Dublin, R. I. A. Livre de Leinster, 92 a 1-44. Cf. L. U. 73 a 17.

Imtheachta Aeniasa. Voir Cairdius.

Manuscrits : xive s. Dublin, R. I. A., Livre de Ballymote, p. 449-485.

Imprimés : publié et traduit par George Calder, *The Irish Aeneid*, London, 1907 (Irish Texts Society, VI).

Immthechta na n-oinmhididhe ou agallamh na n-oinmide.

Manuscrits : Dublin, R. I. A., Stowe. B. IV, 1 (fragment); — Dublin, Royal Irish Academy 23 C 19 (fragment).

Imprimés : Un épisode de cette histoire a été publié et traduit par W. J. Purton, *Revue Celtique*, t. XXIX, p. 219-221.

Imtheacht na tromdhaime.

Manuscrits : xve s. Livre de Lismore, f° 144 a-151 b.

Imprimés : Cf. H. Zimmer, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XXVIII, p. 426-439.

In carpat serda, section du Táin bó Cualnge.

Indarba inna n-Desi. Voir Tochomlod.

Ingen cholach.

Manuscrits : xiie s. R. I. A., Livre de Leinster, p. 279, col. 1.

Imprimés : publié et traduit dans la *Revue Celtique*, t. VIII, p. 150, cf. 403.

Ingen rig Ghréic.

xiie s. Dublin, R. I. A., Livre de Leinster, p. 279 a 35.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 413-415 ; t. II, p. 449-452.

Laoidh chnoic an air.

Manuscrits : 1685. Giessen, 1267.

Imprimés : Cf. *Transactions of the Ossianic Society*, t. IV, p. 80, 86-92; Flanagan, *Deirdri*, p. 199-203. Cameron. *Reliquiae celticae*, t. I, p. 137, 149; t. II, p. 305.

Laoidh an Deirg mhic Dhroithchill.

Manuscrits : xixe s. Paris, Bibliothèque nationale, fonds celtique, 4.

Laoidh an Mhoighre Bhoirb.

Imprimés : traduction en vers anglais, chez W. Hamilton Drummond, *Ancient Irish minstrelsy*, Dublin, 1852, p. 35.

Leabhar na gceart.

Manuscrits : xive s. Dublin, R. I. A., Livre de Ballymote, p. 267.

Leabhar Breatnach.

Imprimés : publié et traduit par Todd, Dublin, *Irish Archaeological Society*, 1847. Cf. Zimmer, *Monumenta Germaniae historica*, *Auctores Antiquissimi*, t. III.

Leiges coise Céin meic Mailmuaid meic Briain.

Manuscrits : Londres, B. M., Egerton 1781, f° 147 a. — Dublin, R. I. A., Stowe 867, f° 180.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 296-305; t. II, p. 332-342.

Longes Eithne Uathaige.

Manuscrits : Cf. Livre de Leinster, p. 124, col. 2, l. 40.

Longes mac n-Duil Dermait. Voir Fled Bricrend.

Longes mac n-Usnig. Voir Aided chloinne Uisnig.

Mac Datho. Voir Scél mucci etc.

Macgnimartha Find.

Imprimés : publié par K. Meyer, *Revue Celtique*, t. V, p. 197-204; cf. *Archiv für Celtische Lexikographie*, t. I, p. 482; traduit par K. Meyer, *Erin*, t. I, p. 180-190; publié et traduit par D. Comyn, *The youthful exploits of Fionn*, Dublin, 1898.

MACGNIMRADA CONCULAINN, section du TÁIN BÓ CUALNGE.
Imprimés : Cf. Zimmer, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XXVIII, p. 446-449.

MAC LESC MAC LADAIN AITHECH.
Manuscrits : XIIe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson, B. 502, f° 59 b 2.

MAELOSDAN. Voir SGÉL INGNADH, etc.

MANDEVILLE (VOYAGES DE SIR JOHN).
Manuscrits : XVe-XVIe s. Rennes, n° 598, f° 52 a 2-68 b 2.
— XVe-XVIe s. Londres, B. M., Egerton, 1781, f° 129 a-146 b.
— Londres, B. M., Additional, 33 993, f° 6 a-7 a (fragment).
Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. II, p. 1-63, 226-312. Cf. J. Abercromby, *Revue Celtique*, t. VII, p. 66.

MARCO POLO (LIVRE DE).
Manuscrits : XVe s. Livre de Lismore, f° 79 a 1-89 b.
Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 245-273, 362-438.

MELLGLEO N-ILIACH, section du TÁIN BÓ CUÁLNGE.

MERUGUD UILIX MIC LEIRTIS.
Manuscrits : 1300, Dublin, R. I. A., Stowe 992, f° 59 b 2-61 a 2.
Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *The Irish Odyssey*, London, 1886.

MESCE ULAD.
Manuscrits : XIVe s. Edimbourg, Advocates' library, 40, p. 49-68.
Imprimés : publié et traduit par W. M. Hennessy, *Royal Irish Academy, Todd lecture series*, t. I, p. 2-58. Cf. *The Academy*, 8 juillet 1893.

MINADUR (Minotaure). Voir SGÉL etc.

MONGÁN. Voir SCÉL etc.

NOINDEN ULAD. Voir CES NOINDEN.

NUALL-GHUBHA OILEALLA OLOIM.

Manuscrits : Cheltenham, Phillips, 10.840.

OCTAVIAN.

Manuscrits : 1671, Dublin, R. I. A., Stowe 867, f° 240 a.

OILEMAIN CONCULAIND. Voir AIDED CONLAICH.

ORGAIN BRUIDNE DA DERGAE ou TOGAIL BRUIDNE DA DERGA.

Manuscrits : 1300, Dublin, R. I. A., D. 4. 2. (Stowe 992), f° 85 a 1 (trois fragments). Cf. M. Nettlau, *Revue Celtique*, t. XII, p. 229, 444 ; t. XIII, p. 252 ; t. XIV, p. 137.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XXII, p. 9-61, 165-215, 282-329, 390-437 ; tiré à part, Paris, 1902. Cf. Zimmer, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XXVIII, p. 554-585.

ORGAIN CAIRPRI CINN-CAITT FOR SAER-CHLANNAIB HERENN.

Manuscrits : xve s. Livre de Lismore, f° 142 a. — xive s. Dublin, R. I. A., Livre de Ballymote. f° 255. Cf. *Anecdota Oxoniensia* V, p. xxxvii ; — Edimbourg, Advocates'library, 28 (Kilbride 24).

Imprimés : publié par W. A. Craigie, *Revue Celtique*, t. XX, p. 335-339.

ORGAIN DIND RIG.

Manuscrits : xiie s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 502, f° 71-72.

Imprimés : publié et traduit par Whitley Stokes, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. III, p. 1-14.

ORGAIN NEILL NOIGIALLAIG.

Manuscrits : xiie s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 502, p. 84 a 1.

Imprimés : publié et traduit par Kuno Meyer, *Otia Merseiana*, t. II, p. 84-92.

ORGAIN TRI MAC DIARMATA MIC CERBAILL LA MAELODRAN ou AIDED etc.

Manuscrits : xiie s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 502, f° 73 b 2, p. 134 b 34. — xive-xve s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B 512, f° 115 b.

Imprimés : publié et traduit par Kuno Meyer, *Hibernica Minora*, p. 70-75.

ORLANDO 7 MELORA.

Manuscrits : 1697, Dublin, T. C., H. 3, 16, p. 24-71 ; — 1717, Londres, B. M., Egerton 106, f° 143 a.

OISLIGI AMARGIN I TALTIN, section du TÁIN BÓ CUÁLNGE.

QUESTE DU SAINT-GRAL.

Manuscrits : 1300, Dublin, R. I. A., D. 4. 2. (Stowe 992), fragment. — XIVe-XVe s. Oxford, Bodléienne, Rawlinson B 512, fragment. – XVe s. Dublin, Franciscains (cf. Nettlau, *Rev. Celt.*, t. X, p. 186) fragment.

Imprimés : publié et traduit par F. N. Robinson, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. IV, p. 381-393. Cf. W. J. Purton, *Revue Celtique*, t. XXVII, p. 81-84.

RICHARD 7 LISARDA.

Manuscrits : 1742. Dublin, T. C., H. 1. 10.

RISS IN MUNDTUIRC DORINDE ULCAN DO EISMIONE.

Manuscrits : 1300, Dublin, R. I. A., Stowe 992, f° 77 a 1.

RUADRUCCE MIND, section du TÁIN BÓ CUÁLNGE.

SCÉLA ALEXANDIR MAIC PILIP.

Manuscrits : Dans le Rawlinson, B 512, f° 99 a, on trouve la correspondance d'Alexandre avec Dindimus (épisode des SCÉLA ALEXANDIR).

Imprimés : publié par Ch. Geisler, *The Gaelic Journal*, t. II, p. 65, 116, 129, 184 et *Irish texts from Irish manuscripts*, Dublin, 1884 ; publié et traduit par K. Meyer, *Eine Irische Version der Alexandersage* (Inaugural-Dissertation), Leipzig 1884 ; *Irische Texte*, t. II, 2, p. 1-108.

SCÉLA AILILL 7 ETAINE. Voir TOCHMARC ETAINE.

SCÉL BAILI BINNBERLAIG MIC BUAIN.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Revue Celtique* t. XIII, p. 220-227 ; cf. *Hibernica minora*, p. 84.

Scéla Cano meic Gartnain 7 Credi ingine Guaire.

Imprimés : publié par K. Meyer, *Anecdota from Irish manuscripts*, I, p. 1-15.

Scéla Conchobair maic Nessa.

Manuscrits : XIIe s. Dublin, R. I. A., Livre de Leinster, p. 106, col. 1, cf. Livre de Lismore, 125 b (fragment).

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Ériu*, t. IV, p. 18-38. Cf. *Lives of saints from the Book of Lismore*, p. XXXIV, XXXV et *Revue Celtique*, t. VI, p. 174-175.

Scél as-am-berar com-bad hé Find mac Cumaill Mongán.

Manuscrits : 1390, Dublin, T. C., H. 2. 16, p. 193.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *The Voyage of Bran*, London, 1895 (Grimm library, IV), p. 45-52.

Sgél ingnadh for Mhaelosdan.

Manuscrits : 1300, Dublin, R. I. A., D. 4. 2. (Stowe 992), f° 50 b 1.

Sgél in mhinaduir (Minotaure).

Manuscrits : 1300, Dublin, R. I. A., D. 4, 2. (Stowe, 992), f° 61 a 2.

Imprimés : publié par K. Meyer. *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. IV, p. 238-243.

Scél Mongáin.

Manuscrits : XVIe s. Dublin, T. C., H. 3. 18, p. 555 b.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *The voyage of Bran*, London, 1895, p. 52-56.

Scél mucci Mac Datho.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Hibernica Minora*, p. 51-64, (*Anecdota oxoniensia, mediæval and modern series*, part VIII); traduit par Duvau, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 66-80 ; par Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 2-10 ; et par Leahy, *Heroic romances of Ireland*, t. I, p. 37-49.

Scél Tuain maic Cairill do Fhinnen Maige Bile.

Manuscrits : XIV-XVe s. Oxford, Rawlinson, B 512.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer chez A. Nutt, *The Celtic doctrine of rebirth*, London, 1897, p. 285.

SECHRÁN NA BANIMPIRE 7 OILEMAIN A DEISE MAC.

Manuscrits : Dublin, Royal Irish Academy, Stowe B IV, 1, f° 240 a-248 a.

Imprimés : publié et traduit par C. Marstrander, *Eriu*, t. V, p. 161-199.

SEILG DOBI AG FINN MAC CUMAILL AR BENN EDAIR, mélangé d'éléments historiques et légendaires tirés de la vie de Magnus le Grand, roi de Norvège.

Manuscrits : 1628, Dublin, Franciscains, n° 39, p. 129 b-130b.

SEILG SLEIBHE NA M-BAN.

Manuscrits : XVe s. Londres, B. M., Egerton 1782, f° 20 b 1 (version en prose)

SEILG SLEIBHE FUAID.

Manuscrits : XVe s. Londres, B. M., Egerton 1782, f° 20 b 1. — XIXe s. Paris, Bibliothèque nationale, celt. 4.

SEILG SLEIBHE GUILLINN.

Manuscrits : XIXe s. Paris, Bibliothèque nationale, celt. 4.

SERC DUBLACHA DO MONGÁN.

Manuscrits : XVe s. Dublin, R. I. A., Livre de Fermoy, p. 131 d.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *The Voyage of Bran*, London, 1895 (Grimm library IV), p. 58-84.

SERC RO CHAR MAC IN OICC CHAIRE HEABARBAITHI, histoire d'introduction au TÁIN BÓ CUALNGE d'après ms. Stowe 992, f° 49 b 2.

SERGLIGE CONCHULAINN.

Manuscrits : XVe-XVIe s. Dublin, T. C., H. 4, 22, p. 89-104.

Imprimés : traduit par H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 170-216 ; par Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 81-104 ; par Leahy, *Heroic Romances of Ireland*, t. I, p. 53-85. Cf. Zimmer, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XXVIII, p. 594-623. Cf. *Leabhar na Feinne*, p. 1.

Siabur Charpat Conculainn.

Imprimés : publié par K. Meyer, *Anecdota from Irish manuscripts*, t. III, p. 48-56. Cf. Miss Hull, *The Cuchullin Saga*, p. 275-287.

Sidh Fiachna ou Echtra Laegaire meic Chrimthainn.

Manuscrits : xve s. Livre de Lismore, f° 125 a.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 256-257 ; t. II, p. 290-291.

Sirrobud Sualtaim, section du Táin bó Cuálnge.

Slanugud na Mórrigna, section du Táin bó Cualnge.

Sligi na Tana, section du Táin bó Cualnge.

Stair ar Aed Baclám.

Manuscrits : xve s. Livre de Lismore, f° 93 a 1.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 66-72 ; t. II, p. 70-76.

Stair Barralam.

Manuscrits : 1600 Londres, B. M., Egerton 136, f° 57 a.,

Stair Fortibrais (Fierabras).

Manuscrits : xve s. Dublin T. C., H. 2. 7. p. 435, col. 2. — xve s. Londres, B. M., Egerton 1781, f° 2a. — xve s. Oxford. Bodléienne, Laud 610, f° 45 a 2-56 b 2.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XIX, p. 14-57, 118-167, 252-291, 364-393.

Táin Bó Aingen : Voir Echtra Nerai.

Suidigud Tellaig Temra.

Manuscrits : 1390 Dublin, T. C., H. 2. 16, col. 740-749, p. 105-108. — xve s. Livre de Lismore, f° 90-92. — xive s. Dublin, R. I. A., Livre de Ballymote, p. 248.

Imprimés : publié et traduit par R. I. Best, *Eriu*, t. IV, p. 121-172. Cf. Stokes, *Lives of saints from the Book of Lismore*, p. xxiv.

Táin Bó Cualnge.

Manuscrits : 1300 Dublin, R. I. A., D 4. 2. (Stowe

992), f° 49 b 2; — 1390, Dublin, T. C., H. 2. 16, col. 573-619.

Imprimés : publié et traduit par E. Windisch, *Irische Texte*, extraband, *Die altirische Heldensage Táin Bó Cualnge nach dem Buch von Leinster in Text und Uebersetzung mit einer Einleitung herausgegeben*, Leipzig, 1905 ; traduit par H. d'Arbois de Jubainville, Paris, 1907; cf. *Revue Celtique*, t. XXVIII, p. 17, 145, 241; XXIX, p. 153; XXX, p. 78, 156, 235; XXXI, p. 5, 273; XXXII, p. 30. Le texte du Lebor na h-Uidre et du Livre Jaune de Lecan est publié en supplément à *Eriu*, t. I et suiv. par J. Strachan et J. G. O'Keefe; la traduction de ce texte est donnée par Miss L. Winifred Faraday, *The cattle raid of Cualnge* (*Táin bó Cuailnge*), London, 1904. Cf. Miss Hull, *The Cuchullin Saga*, p. III-227 ; H. Zimmer, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XXVIII, p. 426-554; Nettlau, *Revue Celtique*, t. XIV, p. 254-266; t. XV, p. 62-78.

Táin bó Dartada (une des histoires d'introduction au *Táin Bó Cualnge* d'après ms. Stowe 992, f° 49 b 2).

Imprimés : publié par Windisch, *Irische Texte*, t. II, p. 185-205, traduit par Leahy, *Heroic romances of Ireland*, t. II, p. 69-81.

Táin bó Flidais.

Manuscrits : 1390 Dublin, T. C., H. 2. 16, col. 345-364. — xve s. Edimbourg, Advocates' Library, 53.

Imprimés : publié et traduit par Windisch, *Irische Texte*, t. II, 2, p. 206-223 ; traduit par Leahy, *Heroic romances of Ireland*, t. II, p. 101-125 ; résumé, publié et traduit par Mackinnon, *The Celtic Review*, t. IV, p. 104.

Táin Bó Fraich (histoire d'introduction au Táin bó Cualnge d'après ms. Stowe 992, f° 49 b 2.

Manuscrits : xive s. Edimbourg, Advocates' library, 40, p. 37b-45 b.

Imprimés: publié par K. Meyer, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. IV, p. 32-47; publié et traduit par A. O. Anderson, *Revue Celtique*, t. XXIV, p. 127 ; traduit par

Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 115-125; et par Leahy, *Heroic romances of Ireland*, t. II, p. 1-67. Sur la légende de Fraoch, voir *Leabhar na Feinne*, p. 29-33.

Táin bó Regamna.

Imprimés : publié et traduit par Windisch, *Irische Texte*, t. II, 2, p. 224-256; traduit par Leahy, *Heroic Romances of Ireland*, t. II, 83-99; 127-141; cf. Miss Hull, *The Cuchullin Saga*, p. 102-107.

Talland Etair. Voir Forbais Etair.

Tairired na n-Dessi. Cf. Tucait indarba na n-Déssi.

Manuscrits : XIIe s. Oxford, Rawlinson B. 502, f°72 a 2, p. 131 b 19. — XVe s. Oxford, Laud 610, f° 99 b 2-102 a 2.

Imprimés : publié par K. Meyer, *Anecdota from Irish manuscripts*, t. I, p. 15-24; publié et traduit par K. Meyer, *Y Cymmrodor*, t. XIII, p. 104-135, et dans *Eriu*, t. III, p. 135.

Tecosca Cormaic.

Manuscrits : Dublin, R. I. A., 23 N. 17, p. 1-6. — XVe s. Dublin, T. C., H. 4. 8. — XVIe s. Edimbourg, Advocates' library, VII, 3; f° 9 a-9 b.

Imprimés : publié dans *The Gaelic Journal*, t. I, p. 392-394 et par K. Meyer, *Royal Irish Academy. Todd lecture series, XV*, Dublin, 1909.

Tesmolad Corbmaic Ui Cuinn 7 Finn meic Cumhaill. Voir Aided Finn, seconde rédaction.

Manuscrits : XVe s. Londres, B. M., Egerton 1782, f° 24 b 2. — XVe s. Oxford, Bodléienne, Laud 610, f° 121 b. 1.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 89-92; t. II, p. 96-99

Thèbes (Guerre de).

Manuscrits : XVe s. Londres, B. M., Egerton 1781, f° 87 a 1-120 a 1. — XVe s. Dublin, T. C., H. 2. 7, p. 457 a-460 b (fragment); — Edimbourg, Advocates' library, Kilbride (fragment).

TIMNA NEILL MIC ECHACH DIA MACAIBH.

Manuscrits : 1310 Dublin, R. I. A., D. 4. 2. (Stowe 992) f° 54 a 1.

TOCHIM NA M-BUIDEN, section du TÁIN BÓ CUALNGE.

TOCHMARC BECFOLA.

Manuscrits : 1390 Dublin, T. C., H. 2, 16. p. 117-119.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 85-87; t. II, p. 91-93.

TOCHMARC EMERE.

Manuscrits : XIVe s. Oxford, Rawlinson B. 512, f° 117 (fragment). — 1300 Dublin, R. I. A., D. 4. 2 (Stowe 992) f° 80 a 1-84 b 1.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Revue Celtique*, t. XI, p. 433-457; *The archæological Review*, t. I, p. 68-75, 150-155, 231-235, 298-307; *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. III, p. 229-263; traduit par H. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, p. 39-50; Miss Hull, *The Cuchullin Saga*, p. 57-83; cf. Zimmer, *Zeitschrift für Deutsches Alterthum*, t. XXXII.

TOCHMARC ETÁINE.

Manuscrits : XVe s. Londres, B. M., Egerton 1782.

Imprimés : publié et traduit par Ed. Müller; *Revue Celtique*, t. III, p. 350-360; traduit par R. Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 77-80; par Leahy, *Heroic romances of Ireland*, t. I, p. 3-32; t. II, p. 143-161. Cf. Zimmer, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XXVIII, p. 585-594; Nutt, *Revue Celtique*, t. XXVII, p. 325-339; L. Chr. Stern, *Das Märchen von Etáin*, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. V, p. 522-534.

TOCHMARC FEIRBE.

Manuscrits : XVe s. Londres, B. M., Egerton 1872, fol. 69 b (fragment).

Imprimés : publié et traduit par E. Windisch, *Irische Texte*, t. III, p. 445-548; traduit par A. H. Leahy, *The courtship of Ferb*, London, 1902.

Tochmarc Fearblaidhe.

Manuscrits : 1630, Dublin, T. C., H. 4. 25 ; H. 3. 23. —xviie s. Dublin R. I. A., 24 P. 12. — 1784, Dublin, R. I. A., 24 P. 31 (Reeves); — 1768 Dublin, R. I. A., 24 P. 6 (Reeves); — 1797 Dublin R. I. A., 23 E. 16. — xixe s. Dublin R. I. A., 24 P. 21 (Reeves 842). — 1700 Dublin, R. I. A., 23 K. 7. — Franciscains 16, p. 217.

Imprimés : publié par E. O' Neachtain, *Eriu*, t. IV, p. 47-67.

Tochmarc Luaine 7 Aidedh Aithirne.

Manuscrits : xve s. Dublin, T. C., H. 2. 17, p. 464, col. 2.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XXIV, p. 270-287.

Tochomlod na n-Desi o Themraig identique au Coecad Cormaic, au Tairired nan Dessi, et au Tucait caechta Cormaic.

Tochostul n-Ulad section du Táin Bó Cualnge.

Tochostul fer Connacht co Cruachain Ai, section du Táin bó Cualnge.

Togail bruidne Da Choca.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Revue Celtique*, t. XXI, p. 150-165, 312-327; 388-402.

Togail bruidne Dá Derga. Voir Orgain bruidne Dá Dergae.

Togail Dúine Geirg (épisode du Tochmarc Feirbe).

Manuscrits : xve s. Londres, B. M., Egerton 1782, f° 69 b. Cf. Livre de Leinster f° 254 a.

Togail Troi.

Manuscrits : xve s. Edimbourg, Advocates' library, 15. xive s. Dublin, R. I. A. Livre de Ballymote, p. 411.

Imprimés : publié et traduit par Wh. Stokes, *Irische Texte*, t. II, p. 1-142.

TÓITEÁN TIGHE FINN.

Imprimés: un poème sur ce sujet a été publié et traduit par E. J. Gwynn, *Eriu*, t. I, p. 13-37.

TORUIGECHT IN GILLA DECAIR 7 A CHAPAILL OU ECHTRA IN GILLA DECAIR.

Manuscrits : 1765 Londres, B. M., Additionnal 34. 119.

Imprimés : publié et traduit par St. H. O' Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 257-275 ; t. II, p. 292-311.

TORUIGHEACHT SHAIDHBHE INGHINE EOGHAIN OIG.

Manuscrits : Dublin, T. C., H. 1. 17, f° 124-151 ; — fin du XVIIe siècle. Giessen, 1267, f° 29 r°-52 v°.

TORUIGHEACHT DHIARMUDA 7 GHRAINNE. Voir AITHED GRAINNE RE DIARMAIT.

TUAN MAC CAIRILL. Voir SCÉL etc.

TUARASCBAIL DELBA CONCULAIND, section du TÁIN BÓ CUALNGE.

TUCAIT BAILE MONGAIN.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *The voyage of Bran*, London, 1895, p. 56-58 (Grimm Library, IV).

TUCAIT FAGBÁLA IN FESA DO FINN 7 MARBAD CUIL DUIB.

Manuscrits : 1300 Dublin, R. I. A., D. 4. 2. (Stowe 992) f° 66 a 2. — 1390 Dublin, T. C., H. 2. 16.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Revue Celtique*, t. XIV, p. 245-248.

TUCAIT INDARBA NA N-DÉSSI, rédaction de TAIRIRED NA NDESSI.

Manuscrits : XIIe s. Dublin, R. I. A., Lebor na h-Uidri, p. 53 a-54 b. — Oxford, Bodléienne, Rawlinson B. 502, f° 72 a 2.— Dublin, T. C. H. 3. 17, col. 720 b-723 a. — Dublin, T. C., H. 2. 15, p. 67 a-68 b ; Imprimés : publié par K. Meyer, *Anecdota from Irish manuscripts*, t. I, p. 15-24. Cf. *Y Cymmrodor*, t. XIV, p. 101 ; *Eriu*, t. III, p. 135.

Tuige im Thamon, section du Táin bó Cualnge.

Turpin (Chronique de).

Manuscrits : xve s. Livre de Lismore, f° 96 a 1-109 a 1 ; Londres. B. M., Egerton 1781, f° 20 a 1-36 b 1. — xve s. Dublin. Franciscains 16, f° 1-8 b 2. — 1453 Londres, B. M., Egerton 92, f° 15 a 1-16 a 2, fragment. — 1475 Dublin, T. C., H. 2. 12, 3e partie fragment.

Uath Beinne Etair. épisode du Tóruigheacht Dhiarmuda 7 Ghrainne.

Manuscrits : xve s. Londres, B. M., Harleian 5280, f° 35 a 2- 35 b 1.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Revue Celtique*, t. XI, p. 125-134.

ADDITIONS

Agallamh Find 7 Oisin.

Manuscrits : xve s. Londres, B. M., Harleian 5280, f° 35 b 1 ; — Edimbourg, Advocates' library 83, p. 251.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Fianaigecht* (Todd lecture series XVI), p. 24-27.

Reicne Fothaid Canainne. Cf. *Catalogue*, p. 36.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Fianaigecht*, p. 4-17.

Scéla Mog Aulum 7 mic Conn.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Fianaigecht*, p. 28-41.

Seilg Sleibhe na m-ban.

Imprimés : publié et traduit par K. Meyer, *Fianaigecht*, p. 52-99.

THE REPROACH OF DIARMAID

I

The *Aithed Grainne ingine Corbmaic la Diarmait ua Duibne* (The Elopement of Grainne, daughter of Cormac with Diarmaid, grandson of Duibne), mentioned as one of the chief tales in the tenth century list in the *Book of Leinster*[1], would furnish the best context for the lays here published, but it is unfortunately lost. Certain allusions in tenth century texts indicate, however, the general outlines of the story.

The account of the wooing of Grainne [2] relates her unwillingness to become Finn's wife. She requires as the condition of her marriage with him, a couple of every wild animal in Ireland [3]. This attempt to evade Finn's suit is, however, unsuccessful. With the help of Caoilte, Finn brings the bridal gift demanded.

1. D'Arbois de Jubainville, *Catalogue*, p. 35.

2. Ed. K. Meyer, *Z. C. P.*, I, 458. Prof. Meyer dates this in the ninth or tenth century. *Fianaigecht*, *R. I. A.*, *Todd Series* XVI, p. XXIII.

3. Stories of a princess who sets her wooer difficult tasks are universal in popular literature. We find the particular task here designated set by Cormac as the price of Finn's ransom in a poem in the *Dean's Book* (Mc Lauchlan, Gaelic p. 42, 43; Eng. 62; Cameron, *Rel. Celt.*, text, p. 72) and in *Duanaire Finn* (*Irish Texts Society* V, ed. Mac Neill, Gaelic p. 19, Eng. p. 116). In this also, it is Caoilte who accomplishes the task for Finn. The episode belongs to the common fund of popular tradition. Cf. *Genesis*, VII, 1-17. It would serve any story-teller as a difficult task in any narrative demanding one. It is here used to illustrate Grainne's antipathy toward Finn. This attitude of Grainne's is emphasized also in the 18th century version, but the story of the bridal gift has been suppressed. Besides rationalizing the story, this version has endeavored to improve its moral tone by making Grainne elope with Diarmaid before her marriage with Finn is consummated, cf. n. 29 infra.

« Then in an unlucky hour Grainne was given to Finn, for they never lived in peace until they separated. Finn was hateful to the maiden and such was her hatred that she sickened of it ».

She confesses to her father her feeling toward her husband. Finn, overhearing her words, declares that it is time for them to separate.

Connected with this occasion perhaps is an allusion in a gloss in the *Amra Coluimb Chille* of the ninth century. As Grainne said :

« There is one for a long look from whom I would be thankful : for whom I would give the whole world, O Son of Mary, though it be privation »[1].

According to the *Tochmarc Ailbe, ingine Cormaic hui Chuind la Find húa mBaiscne*, an unpublished tale also of the tenth century [2], there was strife between Cormac and Finn, the cause being that Grainne had come to hate Finn and had set her love on Diarmaid, son of O'Duibhne.

An allusion in the *Book of Aicill*, a law tract of the ninth century [3], shows that already at that time the story of the elopement of Diarmaid and Grainne was traditional. It appears further that Lughaid was present when the elopement took place [4]. The line

1. Ed. Stokes, *R. C.* XX. p. 154-7. Meyer, *R. C.* XI, 126, prints : ' Ut dixit Grainne ingen Cormaic fri Find, citing *Rawl. B. 502*, fo 56 a 2.

2. Ms. H. 3. 17, pp. 827-31. Meyer, *Fianaigecht*, XXIV, places this in the tenth century.

3. *Ancient Laws of Ireland*, III, clxii n.

4. *Op. cit.*, III, 533, The scene of the elopement in the eighteenth century literary version is a feast at the house of Cormac in Tara, ed. S. O'Grady, *Transactions of the Ossianic Society* (Dublin, 1855) ; reedited for the Society for the Preservation of the Irish language (Dublin, 1895) in two parts. We have cited the *Oss. Soc.* edition by pages, the other by paragraphs. In oral tradition it is frequently during a feast that Grainne sees the love spot on Diarmaid (cf. stanzas 16. 18 of Kennedy's version) and begs him to elope with her. It is not until some time later however that she succeeds in prevailing upon him to go ; cf. J. F. Campbell, *Popular Tales of the West Highlands* (cited W. H. T.), Edinburgh, 1862,

Grainne eloped with thee, O Lughaidh [1],

is cited to illustrate the legal responsibility of witnesses.

The *Úath Beinne Etair* (The Hiding in the Hill of Howth [2]), of the tenth century [3], gives a dramatic moment in the life of the fugitives. They have taken refuge in a cave and the old woman [4] who is serving them is about to betray them. They are saved by the foster-father of Diarmaid, Aonghus of the Brugh, one of the Tuatha de Danann [5].

Another quatrain in the *Amra Coluimb Chille* gives a further glimpse of their life in the forest :

« As Diarmaid said : Good is thy share, O Grainne, better for thee than a kingdom, the dainty flesh of the woodcocks, with a drop of smooth mead [6] ».

In the *Duanaire Finn* there are two lays of Diarmaid and Grainne [7], dating somewhere between the twelfth and the fifteenth century. The one, *The Sleep Song for Diarmaid*, gives an idyllic picture of the life of the exiles and contains allusions to numerous elopement stories of Middle Irish tradition.

III p. 39, 54, 56; J. G. Campbell, *The Fians* (cited F), *Waifs and Strays of CelticTradition* V (London, 1891), p. 52, 55; J. G. Campbell, *Leabhar na Feinne* (London, 1872, cited L. F), p. 153-4. In O'Grady, p. 55 (I, § 7) there is no mention of the love spot.

1. This Lughaidh, son of Daire Derg, is mentioned in the genealogical lists of the *Book of Leinster*, p. 311 ff., and in *Rawlinson* B. 502, 1. 128 a. According to the *Agallamh* (*Silva Gadelica*, ed. S. H. O'Grady, text, p. 106, trans. p, 114) the name is given to him in humorous allusion to the slowness of his character. He is frequently mentioned among the Fenian heroes. In the 18th century literary version he is also represented as one of those present when Grainne eloped with Diarmaid. ed. O'Grady, p. 50 (I, § 5).

2. Ed. Meyer, *R. C. XI*, p. 125 ff.

3. Meyer, *Fianaigecht*, p. xxiv.

4. An old woman appears in oral tradition as the possessor of the mysterious boar which caused Diarmaid's death *W. H. T.*, 55, 59, 64. She is called Mala Llee (Grey Eyebrow).

5. Aonghus has a similar role in the 18th century literary version. Cf. O'Grady p. 71, 148, 150, 168 (I, § 21, 23, 26, 34).

6. Ed. Stokes, *R. C.*, XX, 264-5.

7. *Duanaire Finn*, *Irish Texts Society* VII, ed. Mac Neill, Gaelic 84, 45; English 197, 149.

The Daughter of Diarmaid gives a summary of the elopement of Diarmaid and Grainne and of the death of Diarmaid. It relates the revenge of Diarmaid's daughter upon Finn.

The unloverlike attitude of Diarmaid in the lays here published is not accounted for in what survives of tenth century tradition unless by the mention, in the *Tochmarc Ailbe* and in the *Amra Coluimb Chille*, that it was Grainne who set her love on Diarmaid. We might infer that he was less eager than she for the elopement. A more complete explanation of Diarmaid's attitude is found in an incident which unfortunately has come down to us only in documents of a later date.

II

The story of Diarmaid and Grainne survives in ballads and tales in Ireland and Scotland to this day [1]. We have also a num-

1. For the annual *Oireachtas* of the Gaelic League of Ireland in 1910, prizes were offered for the best version of the Diarmaid and Grainne story collected from oral tradition. The only contribution of importance was made by Mr. Humphrey Lynch, of Coolea, Ballyvourney, Co. Cork. The version is too diffuse to be printed at length, but it is interesting as testifying to the persistance in Ireland of traits of the story found in the Scottish Highlands and not appearing in 18th century literary version, the only Irish document in which the story seems to have survived. In the following summary these traits are italicized. The version presented by Mr. Lynch was put together from the narration of several 'old people and considerably elaborated by the collector. It runs as follows : Grainne *sees the love-spot on Diarmaid* when he strips to rescue the drowning Saidhbhin Óin Óin ; *Grainne was Finn's wife*, 'though she was not his first wife'; *D. refuses G. who wishes him to elope with her.* She *at last puts spells on him and he is forced* to go. They flee to the forest and at night Grainne sleeps on a bed of rushes and D. sits on a bag of sea sand. Accordingly, when Finn chews his thumb, he learns that G. is on the rushes and D. on the sands of the sea, and he pursues them in vain. Episode of the splashing water. *D., however, resists Grainne.* He makes her bed on one side of Glen Daimh (Glenday, in the parish of Clondrohid, County Cork, Glen of Friendship) and his on the other. In the Scotch versions D. and G. rest in their flight at Carig an daimh, *L. F.* 156. Their reconciliation on the occasion described in the introduction to the *Reproach* was on Sliabh Gaoil in Argyleshire, near Cinntire

ber of eighteenth century Irish manuscripts of a prose version of the story in florid literary style [1]. This version is probably based on ballads. In these, as in the ninth and tenth century documents, the initiative in the tragedy is attributed to Grainne. She has seen the love spot on Diarmaid and puts *geasa* upon him to elope with her. He submits rather than lose his honor [2], but he hopes that Finn will overtake them. On their flight he makes his bed at some distance from hers

(Hill of Love). Cf. Stanza 1 of Kennedy's version, where G. overtakes D and begs him to forgive her. *L. F.* 153, 4. Appearance of the fairy woman, Maothaolach, who provides food for them. She says she knew D's mother, who was mad in the woods while pregnant with D (confusion with Ossian). Quarrel of D and G. Reconciliation through Maothaolach. D. follows the hunt and succeeds in killing the boar. Conan asks Finn why he does not demand G. F declares that D has accomplished a deed of valor and that this is therefore not the moment to recall their enmity. Conan taunts D and succeeds in getting him to measure the boar against the bristle. D receives a poisoned wound. Maothaolach appears and tells Finn that D may be healed by three drinks of a certain well from Finn's hands. Finn is willing to save D. Maothaolach provides a messenger of sufficient swiftness and the water is brought. Conan taunts Finn with D's disloyalty and F involuntarily drops the water. D dies unsuccoured. M effects a reconciliation between F and G. By means of the mantle test she proves the innocence of Grainne's relation with Diarmaid.

I have also an unpublished ballad of Diarmaid's death, from a man named Aoidhmin Mac Gregor of Bristol, furnished me by Miss Eleanor Hull. The tradition of D and G which I found surviving among the peasantry of Ballingeary and Ballyvourney, Co. Cork (summer, 1910) was confined to the following points: the elopement of Diarmaid Donn with Grainne wife of Finn Mac Cumhaill; the love spot of Diarmaid; the splashing water; Diarmaid's death by the boar. Flat rocks in different vicinities were pointed out as beds of Diarmaid and Grainne.

1. D'Arbois de Jubainville, *Catalogue*, p. 249-50; ed. S. H. O'Grady v. supra, note 8.

2. V. supra n. 8. In most of the oral tradition Diarmaid refuses to elope with Grainne: 'either by night or day, clothed or unclothed, on foot or on horseback, in company or without company. She however went to a fairy woman and got garments made from mountain down. She came with this garment on, riding on a he-goat in the dusk of the evening when it was neither light nor dark, and thus it could not be said that she was clothed or unclothed, on foot or on horseback, in company or without company, and consequently was deemed

or puts a stone between them and he leaves uncooked meat behind him at every resting place as a sign to Finn that his wife is untouched [1]. Grainne taunts him with cowardice and uses every means to tempt him. According to most versions he finally succumbs :

Agus do ghaibh misneach agus mire meanman í agus do ghaibh ag síobhal re cois Dhiarmada go dásachtach gur sgeing baoithsteangcán uisge suas tré laghar a coise gur bhuail shuas ar a ceathramhuin go ndúbhairt go foithchiuin lé fein.

'Greada ort, a steangcáin stialluidh,
Is dána tusa féin iná Diarmuid!'

'Créad sin a dúbhraoís, a Ghráinne', ar Diarmuid.

'Is cuma sin,' ar Grainne.

'Maise', ar Diarmuid, 'ní fulair liom a fhios dfághuil, óir sí lim go gcualadh cuid de ?

Iarsin a dúbhairt Grainne, go banamhuil tais leanbuíghe náireach, 'a Dhiarmuid ', ar si, 'gé mór do chródhacht agus do chalmacht a ccathuibh agus a ccómhracaibh, dar liom fein is dána an baoithsteangcán uisge úd iná tu'.

'Is fíor sin, a Ghrainne', do rádh Diarmuid, 'agus cé fada mise dam choimeud fein ortsa ar eagla Fhínn, ni fhuilngeód mh'imdheargadh dhuit nísa mhó, agus is direach gur deacair taobh do thabhairt ris na mnáibh'.

free from the spell laid upon her'. *W. H. T.* p. 40. Similarly *L. F.* 153, 154. This ingenuity on the part of a woman in accomplishing something apparently impossible is frequent in popular tradition. Cf. Köhler, *Kleinere Schriften*, III, p. 513-4; Grimm. *Kinder und Hausmärchen*, p. 170.

1. *W. H. T.* p. 55. Diarmaid would not approach her and he used to put a symbol before the door, a quarter of a slaughtered animal on a stake, and Finn when he saw the sign, was satisfied. Similarly *W. H. T.* 44. He left a spit of flesh uncooked in Doire dha Bhoth as a token to Fionn and the Fenians that he had not sinned with Grainne, and he left the second time seven salmon, uncooked, upon the bank of the Leamhain, wherefore it was that Finn hastened eagerly after him. O'Grady p. 80-1 (In I.J 23, the passage is suppressed). Sometime after this D went off with G. but where he passed the night he left unbroken bread to show that he was still blameless. F. 52.

Is annsin do rinn Diarmuid bean do Ghrainne ar túis agus rug leis san bfhiodhbhaidh í agus do mhairbh fiadh allta an oidche sin agus do chaitheadar a ccuid iarsin .i. a lórdhóithin feóla agus fíoruisge.

TRANSLATION

She took heart and began to walk by Diarmaid's side boldly. A light jet of water splashed up through the toes of her foot till it struck up to her thigh and she said to herself softly and guardedly :

A plague on thee streaky splash,
Thou art bolder than Diarmaid.

' What is it that you said, O Grainne '? asked Diarmaid.

' It is of no importance', said Grainne.

' Not so ', said Diarmaid, ' I shall not rest until I know it, for I think I heard part of it '.

Then Grainne said timidly, shyly and modestly : ' O Diarmaid, great as is thy valor and bravery in battles and encounters, methinks this light splash of water is bolder than thou '.

' That is true, O Grainne ', said Diarmaid, ' and although I have been keeping myself from thee for a long time for fear of Finn, I will no longer endure thy reproaches. Truly it is hard to trust women '.

It was then that Diarmaid first made a wife of Grainne and took her into the thicket. He killed a wild deer that night and they ate their meal then — their fill of flesh and pure water.

This is from one of the eighteenth century manuscripts of the literary version[1]. The popular accounts are more

1. R. I. A. Ms. 3 B. 8, f. 312. The Ossianic Society edition of O' Grady's manuscript gives a less detailed account, p. 108. The passage is not translated, p. 109. In the edition of the Society for the Preservation of the Irish Language the passage is entirely suppressed. It is of especial interest for its similarity to a passage which occurs in most of the versions of the Tristan story : For love of the first Isolt, Tristan refrains from consummating his marriage with Isolt of Brittany. One day, a year after their marriage, his wife is riding with her brother; her

blunt[1]. The incident may well have belonged to the story from a remote period. It sheds light on the attitude of Diarmaid in the lays here printed.

III

In connection with the second lay here printed, the following incident was related[2] :

A stranger, who seems to be a supernaturnal being, enters the cave in which the lovers have taken refuge, and he and Diarmaid engage in a game of dice. Diarmaid loses, and the stranger demands Grainne as the stake. Diarmaid is compelled in honor to relinquish her, and departs. Later he comes to the cave in the disguise of a beggar. Grainne recognizes him when he offers her the first piece of salmon he has roasted, for she knows that it is one of his *geasa* never to eat or drink in

horse steps into a pool and the water splashes up under her robe. She says to herself : « Ill luck to you, water, you are bold, indeed; how dare you spring farther under my clothes than ever knight's hand dared come, or ever knight's hand came ? » Her brother overhears her words and demands an explanation. Eilhart von Oberg, *Tristan,* ed. F. Lichtenstein, *Quellen und Forschungen* XIX, 6138-60. The extant Tristan texts are redactions of a common French source written in the twelfth century, cf. J. Bédier. *Le roman de Tristan par Thomas, Société des anciens textes français,* 1902, 1905, II, p. 308 ; W. Golther, *Tristan und Isolde in den Dichtungen des Mittelalters und der neuen Zeit* (Leipzig, 1907), p. 71. The incident of the splashing water appears in the Tristan romance in a context which is almost certainly the invention of a French courtly poet of the twelfth century, and is used to illustrate one of the favorite problems of courtly love. In the Diarmaid and Grainne story, on the contrary, the primitive character of the splashing water episode corresponds to the entire story. I am inclined to think that the episode in Tristan is due to Irish influence.

1. *W. H. T.* p. 56 : They went away and they travelled together three days and three nights. They were crossing a river, and a little trout rose and struck her (Grainne) and she said : Thou art bolder than Diarmaid. If thou couldst go on shore!... *F.* 55 : Grainne put her feet in a pool of water and some of it splashed on her. She said, I am so long a time going with the third best hero of the Fians and he never approached so near. Then Diarmaid left broken bread behind him.

2. *L. F.* 153 b, 154 ; *W. H. T.* 41.

the presence of a woman without offering her the first morsel [1].

He engages in a struggle with the stranger, kills him, and leaves the cave. Grainne follows him, overtakes him at dawn on the mountain of Sliabh Gaoil, and attempts to effect a reconcilation with him. He addresses to her this lay.

It seems to be to Grainne's relations with the stranger that stanza 7 of the first lay here printed and stanzas 19-21 of the following lay allude. The episode is found in numerous versions in popular tradition [2]. In some versions it exercises an important influence on the story. In one tale, the stranger entering attempts to embrace Grainne, and Diarmaid slays him. In this version it is at this point that Diarmaid yields to Grainne, for she taunts him by comparing his boldness with that of the stranger [3].

In another version, in which Diarmaid never yields to Grainne, she gives herself to the stranger. Diarmaid kills him when he discovers her dishonor, but he can now no longer leave the sign to Finn that his wife is untouched. Diarmaid thus remains to the end faithful to Finn. His innocence is discovered after his death [4] and Grainne is buried alive [5].

In the episode of the stranger, popular transmission has

1. According to oral tradition, supported by the 18th century literary version, Diarmaid's Geasa were the following : not to eat or drink in any place where there was a woman without giving her the first morsel, not to hear the cry of the hounds without follwing the hunt, not to watch a game without helping the losing player, not to refuse his comrades anything they should ask of him *L. F.* 153, 156, O'Grady, p. 78, 174-6, 144 (I 23, II 37, II 22). Cf. *The Death of Diarmaid* in the next number of the *Revue Celtique.* Here Finn asks Diarmaid to measure the venomous boar against the bristle and he does not refuse.

2. *W. H. T.* 41, 55, 61 ; *F*, 53, 55, 56 ; *L. F.* 153 p. 154.

3. *F.* 53, f. 55.

4. *W. H. T.* 44, 55 When Diarmaid gave out the shout of death, said Finn to Grainne : ' Is that the hardest shriek to thy mind that thou hast ever heard ?' ' It is not, said she, but the *shriek* of the *ciuthach*, when Diarmaid killed him. ' ' Ye gods! that Diarmaid were alive', said Finn. *F.* 54, 57.

5. *F.* 57, 62 ; *L. F.*, 162 a, stanza 26, 164 a, stanza 30, 1646, stanza 13.

perhaps corrupted the details of an incident whose significance the narrator did not understand[1]. We find something nearer perhaps to the original form of the episode in a type of story of which we have several versions in older Celtic literature and numerous imitations in French Arthurian romance of the twelfth century[2]:

1. The 18th century literary version preserves a few details which are found, in the oral ones, in connection with the episode of the stranger: the mention of Diarmaid's characteristic manner of dividing the fish, p. 80-1 (I, § 23) cf. *L. F.* 153 b; the dwelling in the cave; Grainne asks Diarmaid for his knife, p. 96-7 (I, § 39) Cf. *W. H. T.* 41: 'Wouldst thou eat bread and flesh, Diarmaid' [says Grainne] ? 'Needful were I of it if I had it'. 'Here I will give it to thee. Where is a knife will cut it ?' 'Search the sheath in which thou didst put it last,' said Diarmaid." Grainne, ashamed, takes the knife out of the side of Diarmaid. She had aided the stranger against him. Similarly *L. F.* 153 b.

The stranger is called by the following names: *W. H. T.* 41, Ciofach Mac a Ghoill; *W. H. T.* 55, a ciuthach (pronounced *Keeach*, described in Long Island as naked wild men, living in caves. Supposed to be derived from *ciuth, long hair behind*, which word is applied in Islay to a pigtail (J. F. Campbell); *F.* 53: Ciuthach mac an Doill (Ceathach mag-an Doil). The editor suggests Mist, son of Darkness; *F.* 55: a giant; *F.* 56: the Ciuthach mor; *L. F.* 153: a giant called Ciach, meaning Fierceness; *L. F.* 154: a giant called Cithich Mac Daol. Mr. Lloyd suggests An Citheach Ard, a giant in Ulster folk lore, and proposes the meaning Rage, son of Chafer, *An Claidheamh Soluis*, Feb. 5, 1910.

The suppression in the literary version of the episode of the stranger is probably to be accounted for by the writer's effort, apparent throughout, to redeem the character of Grainne,

2. *Tochmarc Etaine*, ed. Windisch, I, *Scél Mongan*, ed. Meyer, *Voyage of Bran*, I, 58 ff; *Pwyll Pendevig Dyved*, ed. Rhys and Evans, *Mabinogion*, *Vita Gildae*, ed. San Marte, § 10: cited in *Rom.*, X 491 n.; ed. *Mon. Ger.* XIII, p. 107 (*Chronica minora saec.* IV, V, VI, VII). Ulrich von Zatzikoven, *Lanzelet*, ed. K. A. Hahn (Franckfurt a. M. 1845), ll. 4972-5360, 6710-7423; Heinrich von Türlin, *Diu Crône*, ed. G. H. F. Scholl, *Bibliothek des lit. Ver. in Stuttgart*, XXVII, ll. 3356-5370, 10113-12588, Hartmann von Aue, *Iwein*, ed. F. Bech (Leipzig, 1873), ll. 4530-4725; Christian von Troyes, *Der Karrenritter*, ed. H. Foerster (Lalle, 1899); *King Arthur and King Cornwall*, ed. J. F. Child, *English and Scottish Popular Ballads*, I, p. 279; *Sir Orfeo*, ed. O. Zielke (Breslau, 1880). Allusions to the abduction of Guinevere are scattered through Arthurian romance. Cf. *Durmart le Galois*, ed. E. Stengel, *Lit. Ver. in Stuttgard*, CXVI, l. 4185-4340, Der Pleier, *Garel von dem blühenden Tal*, ed. M. Walz (Freiburg,

A stranger, prince of a mysterious realm, appears unexpectedly in the court. The queen recognizes him, for he has been her betrothed, or, in some former life, her husband. To the others he is unknown. His haughty bearing attracts the attention of all. He invites to a test of skill (in the *Tochmarc Etaine*, in a game of chess), and receives from the king in advance, the promise of whatever stake he may demand. He wins, and claims the queen. The king hesitates, but accedes when taunted with having compromised his honor. The queen shows no unwillingness to depart with the stranger. After many difficulties the king succeeds in finding and winning back his wife by force or ruse.

The episode in *Diarmaid and Grainne* represents, it seems to us, a degenerate form of this type of story. It has lost the trait that the supernatural stranger was in some former life betrothed or married to the queen. The loss of this trait, which would explain the absence of resistance on the part of Grainne, alters, of necessity, the interpretation of her character. In consequence we cannot accept the oral tradition as representing the attitude of the ninth (?) century poet toward his characters, or as correctly interpreting the significance of the episode. It is possible, however, that the incident itself constituted an element in the original story.

The first lay here printed is contained in the *Book of the Dean of Lismore*, a manuscript of the sixteenth century [1]. The present text is based on the diplomatic edition of Cameron

1892) l. I. ff., l. 1280 ff. Malory, *Le Morte Darthure*, ed. H. O. Sommer (London, 1889), XIX, ch. 1. 6, p. 772, etc. etc.

Studies on this type of story have been made, in connection with Chrestien de Troyes' *La Charette*, by Gaston Paris, *Romania*, XI 459 ff.; in connection with the English lay *Sir Orfeo* by G. L. Kittredge, *American Journal of Philology* VII, 176 ff; in connection with the English ballad, *King Arthur and King Cornwall*, by K. G. T. Webster, *Englische Studien*, XXXVI, p. 340 ff.; in connection with Chaucer's *Franklyn's Tale*, by W. H. Schofield, *Publications of the Modern Language Association of America*, XVI, p. 405 ff.

1. The heroic poems in the Dean's Book were edited by Thos. Mc Lauchlan, *The Book of the Dean of Lismore* (Edinburgh, 1862) with restorations in modern Scotch and English translations. The translation of the *Reproach of Diarmaid*, p. 64, 20, is very inaccurate.

in *Reliquiae Celticae* II, 88. The language is early modern Irish with a few Scottish characteristics. Stern (*Zeitschrift für Celtische Philologie*, I, 294-6, 310-327) is probably right in attributing this type of poem to the end of the fifteenth century.

TEXT

1. Do mhillis mise, a Ghráinne:
Thugais náire mhic Cumhaill:
Bheith [1] mar atáim *san* éigean [2].
Is beart nach féidir a thulaing.

2. Do *thréigeas* cluiche is congháir,
Ar chompán *dhamh* — ní as táire [3]:
Do *thréigeas* mná gan *gille*;
Is do mhillis mise, a Ghráinne.

3. Do *thréigeas* muirn is meadhair,
Cuirm is greadhain is gáire;
Do thréigeas *cluiche* fileadh,
Is do mhillis mise, a Ghráinne.

4. Caoilte *mear* is Mac Lughdhach,
Dias ar nach d'rugadh táire;
An fioch [4] *nior ro-mhaith rinne*;
Do mhillis mise, a Ghráinne.

5. Goll is Osgar is Oisín,
Aicme nach corrach páirte
Dob' ionmhuin leo sin sinne;
Do mhillis mise, a Ghráinne.

6. Fionn féin an aigne *roi-mhir*,
Is uaidh [do]*gheibhmis* fáilte,
Do *thréigeas* muirn a thighe
Is do mhillis mise, a Ghráinne.

7. Mar a *bhios* an uaimh c— [5],
Dhamh-sa ní *badhbhar* gáire.

1. *Bhith* (?).
2. Words printed in italics are doubtful.
3. *gá ní as taire*, — what is more shameful (?); *dá ní as táire*, — two most shameful things.
4. *a bfhioch*.
5. Mr. Lloyd translates 'as I was in a cave of battle', reading *chatha*.

Ag coimhéad uamha bige;
Do mhillis mise, a Ghráinne.

8. Ag dol tar Bheannaibh Boirche[1].
Is ar *mhullach Bhoirne* báine[2],
Ní mór nach tuirseach sinne;
Do mhillis mise, a Ghráinne.

9. Ag dol tar Eas Ruaidh[3] róinne,
Is beag nár fhóbair mo bháidheadh;
Fá *ro-fhuar* geilte glinne;
Do mhillis mise, a Ghráinne.

10. *Táim go* fáda is *go haithghearr*,
Ag taisteal Eireann *dine*;
Is tréan do bhuaidhir sin sinne:
Do mhillis mise, a Ghráinne.

TRANSLATION

1. Thou hast ruined me, o Grainne.
thou hast brought shame on the son of Cumhall;
to be as I am in distress,
is a load I cannot endure.

2 I *left* play and uproar
for a companion, which is more shameful;
I *left* women without an attendant,
and thou hast ruined me, O Gráinne.

3 I *left* merriment and delight,
banquet and festive group and laughter;
I left the play of poets;
And thou hast ruined me, O Gráinne.

4 Caoilte the *Swift* and Mac Lughdhach,
a pair never put to shame —
their anger was not very good toward us —
thou hast ruined me, O Gráinne.

5 Goll and Oscar and Oisin,
a company not unstable in affection,
we were dearly loved by them;
thou hast ruined me, O Gráinne.

6 From Finn himself of joyous heart—
from him *we used to get* welcome;

1. Mourne Mountains, in County Down.
2. Burren, in County Clare.
3. Assaroe, the Salmon Leap at Ballyshannon, Co. Donegal.

I *left* the delight of his house,
and thou hast ruined me, O Gráinne.

7 ..... cave .....
it is no cause of laughter *to me*:
keeping a little cave;
thou hast ruined me, O Gráinne.

8 Going across the Mourne Mountains,
and on *the top of the white Burren*,
we are well nigh weary;
thou hast ruined me, O Gráinne.

9 Going across the falls of Assaroe,
I was almost drowned;
very *cold* were the spirits of the glen;
thou hast ruined me, O Gráinne.

10 *By long ways and short ways,*
I am traversing noble Erin.
Sorely has that troubled us;
thou hast ruined me, O Gráinne.

The text of the second lay[1] was printed by J. F. Campbell in his *Leabhar na Feinne* (London, 1872), p. 153 from Kennedy's first collection of Ossianic poems, made about 1774, a manuscript in the Advocates Library, Edinburgh[2], p. 100. It is a more elaborate version of the first lay and includes Grainne's reply to Diarmaid's reproach.

TRANSLATION

1. *Grainne*: It is early the heron calls on the marsh which is on Sliabh Gaoil[3]; O son of O'Duibhne, whom I have loved, Tell me the cause of its cry.

1. Restorations of both these lays in modern Irish were printed by Mr. J. H. Lloyd in *An Claidheamh Soluis*, the organ of the Gaelic League, Dublin, 19 March, 1910.

2. Campbell, *Leabhar na Feinne* (cited L. F.) also prints the introduction to the similar lay found in Kennedy's 2nd Collection, (c. 1774), p. 91, and its variants. We have printed the more important variants in notes 1, 4, 6, page 56, infra.

3. Sliabh Gaoil is in Argyleshire near Kintyre.

2. *Diarmaid :* O daughter of Cormac of Steeds, O woman who hast taken the wrong course, I will tell thee truly : Her foot hath clung to the ice.

3. O Grainne, who art more fair to see Than the smooth green tree in blossom, Thy love is as swift to change As the chill cloud at dawn of day.

4. Ill hast thou used thy arts; *When thou hadst entirely won my assent to thee*[1], Thou didst put me in hard distress ; Thou hast dealt grievously with me, O Grainne.

5. Thou didst take me from a king's palace, To be in exile all my days, Or like the night owl, Lamenting pleasure in every place.

6. I am like a deer or a stag, Passing my days along remote glens. None desires to see me, Of all who were kin to me in the house of hosts.

7. I have forsaken all my people, Those who were brighter in nature than snow on the hillside. Their hearts were loving and generous to me, Like the sun high in the sky[2].

8. But now they have become full of hatred toward me, like an ocean that does not ebb, Since thou didst beguile me, O Grainne. O, thy love hath been of ill omen to me !

9. Through thee I have lost my lands forever, And my white-sailed fleet upon the sea. I have lost my jewels and my gold. It is bitterly thou hast wronged me with thy love.

10. I have lost my inheritance and my comrades, And my men who were not feeble behind shields. I have lost the kindness and love Of the men of Erin and all the Fiann.

11. I have lost delight and music; I have lost the right to my own honor; Erin and all that are in it have forsaken me, On account of thy love and affection alone.

12. I can never again return To the Fianns of Erin *whose companies were great*[3] ; My character is more hateful to Finn Than the terror of a monster of sharpest *bristles*.

1. Mr. Lloyd reads : ' when thou didst solve my whole task '.
2. ' and the high skies ' ?
3. ' whose love was great ' ?

13. O Grainne of fairest form, No better for thyself was thy elopement. It was thy choice to go with me like a phantom Rather than to be in ease with the king of the Fiann [1].

14. *Grainne* : O Diarmaid, brighter in face Than fresh snow or bog-cotton of the mountain, Dearer to me was the sound of thy lips, Than all the music [2] among the Fiann.

15. Dearer to me was the glance of thy eyes, And thy fresh blue eyes like the grass, Than all the strength and all the gold In the great hall of the king of the Fiann.

16. The love spot on thy bright face Was dearer to me than honey or a jet of milk; When I saw it above, It was dearer to me than the king of Erin and his host.

17. My heart fell within me, When I saw thy image and thy beauty; If I could not have brought thee to my side, I should no longer be in the world [3].

18. O dear warrior of brightest palm, Though it is I who caused all thy fault, Accept me again as thy wife, And I will swear never to forsake thee [4].

19. *Diarmaid* : Why should I take thee as a wife, O woman, although thy voice is soft, — The woman who forsook the king of the Fiann, And forsook me afterward as surely.

20. *Grainne* : Even though I did leave Finn,... [5] And although I forsook thee afterward, When I was altogether despondent [6].

1. Ill was thy behavior, hard the tale. Thou didst choose the fierce one of the hills, Rather than all that the Fiann had, *Kennedy's Second Collection*.

2. Leg. *cheol* with *Kennedy's Second Collection*.

3. Mr Lloyd reads: 'If I got thee not to my side, I should not be in the world a single day'.

4. O dear hero of the brightest palm, Great is my fault, and great is the reason [for it]. Accept the daughter of Cormac of the *Heroes*; I swear by the bushes that I will not forsake thee, *Kennedy's Second Collection*.

5. Lest I should fall through grief and sorrow'. ? The line does not fit the metre or the syntax.

6. Although I did desert Finn, Since I loved thy glory (speech) more, I did not side with the strong giant : Far dearer to me was thy music. *Kennedy's Second Collection*.

21. I will never forsake thee now, But true love to thee forever growing, [Shall be] like fresh branches on the bough, With gentle warmth throughout my life.

22. *Diarmaid* : Fulfil thy promise, O woman, [And] although thou hast tormented me with sorrow, I will accept thee as my wife, Although thou didst choose the great giant[1].

J. H. Lloyd, O. J. Bergin, G. Schoepperle.

1. The text, translation, and textual notes from the *Dean's Book*, are by J. H. Lloyd and O. J. Bergin ; the translation of Kennedy's version is by G. Schoepperle, revised by J. H. Lloyd and O. J. Bergin. The introduction and literary notes are by G. Schoepperle.

This article and one on the *Death af Diarmaid* to follow in the next number of the *Revue Celtique* will form the basis of a study of the relations of the story of *Diarmaid and Grainne* to that of *Tristan and Isolt*, to appear shortly in a volume on the origins of the Tristan romance.

ZUR INTERPRETATION DER ECHTRA CONNLA

Anlässlich der Vorbereitung einer kritischen Ausgabe der « Echtra Connla » für meinen « Primer of Old-Irish » möchte ich an dieser Stelle einige von mir vorgeschlagene Emendationen näher erörtern.

Vor allem ist es nötig, auf das Verhältnis der Manuskripte etwas näher einzugehen. Der Text ist zwar im Grossen und Ganzen derselbe, doch finden sich am Anfang und Ende einige Differenzen.

Die Manuskripte zerfallen in zwei Gruppen :

A. Version I wird durch LU p. 120, und Harleian 5280 fol. 76[b] 1 repräsentiert. Der Text ist an einigen Stellen korrupt und die erläuternden Zusätze weisen deutlich auf die Hand eines Redaktors, der den ihm vorliegenden alten Text (der in Version II seine ursprüngliche Gestalt bewahrt hat) seinen Zeitgenossen mundgerechter zu machen suchte.

Das Verhältnis von LU und Harl. ist besonders deswegen interessant, weil dadurch Zimmers Theorie, dass der Schreiber von LU nicht auch der Kompilator gewesen sein kann, sondern sein Material von einer älteren Kompilation, die eine Neuredaktion verschiedener alter Sagentexte darstellte, einfach abgeschrieben haben musste, sehr schön bestätigt wird.

Das aus dem 16. Jahrhumdert stammende Harl. 5280 kann nämlich nicht von LU abgeschrieben sein, sondern muss gemeinsam mit LU auf eine ältere Vorlage (die von Zimmer dem Flann Manistrech zugeschriebene Kompilation) zurückgehen, wie aus folgenden Lesarten erhellt :

§ 1 LU : « in uachtor », Harl. : « indocht*ur* » (Eg. N. R. : « indochtar »).

§ 3 LU : « rochúalatár », Harl. : « rocolat*ar* » (Y[1] : rocholatar »).

LU : « connach cúala », Harl. : « gonach colai ».

Dem Schreiber von Harl. konnte es unmöglich einfallen, ein ihm leicht verständliches vorliegendes *cúala* durch *cōlai*, etc. zu ersetzen ; in dem letzterwähnten Fall hat Eg. 1782 : *coala* und YBL col. 915 : *coali*.

Entweder stand nun im Original *cōle* und die Manuskripte, die *ōa* haben, gehen auf Abschriften zurück, die zu einer Zeit gemacht worden waren, als *ō* zu *ōa* geworden war, oder (wie Prof. Thurneysen wir vorschlägt) im Original stand überall *ōa* (das noch nicht zu *ūa* geworden war ; cf. *ē*, das über *ēa* zu *īa* wurde) — so haben fast alle Handschriften *Bóadag* (= *Búadach*) *óas* (= *úas*) — das von verständigen Schreibern zu *ūa*, von unverständigen zu *o* gebessert worden war.

Das Original unserer Sage muss demgemäss, wie ich ein anderes Mal näher zeigen werde älter sein, als die Würzburger Glossen in denen *ō* vor *l* und *d* schon regelmässig als *ūa* erscheint.

Dass jene gemeinsame Vorlage von LU und Harl. nicht das Original, sondern eine Neuredaktion gewesen sein muss, wird am Ende dieser Abhandlung gezeigt werden.

B. Version II, die die ursprüngliche Fassung des Textes giebt, wird durch sämmtliche übrigen Manuskripte vertreten, nämlich : Y. B. L. col. 399 (Y^1); Y. B. L. col. 914 (Y^2) ; Eg. 88 fol. 11^b1 (88) R. I. A. N. 10 (Betham 145) fol. 70 (N); Eg. 1782 fol. 19^b2 (Eg.); H. 1. 13 (T. C. D.) fol. 349, eine genaue Kopie von Eg. 1782. Schliesslich das Fragment in Rawl. B. 512 fol. 120^b2 (R).

1. *Airunsur álaib.*

Der Vers in LU : : *Tathut airunsur álaib*
fri tóind t'eólchaire ofadib (= *óadib*).

hat his jetzt der Übersetzung scheinbar unüberwindliche Schwierigkeiten bereitet. Ursachen dieser Schwierigkeiten sind die Worte *airunsur álaib*.

Die andern Manuskripte haben : Y^1 *arunsóer aildib* Y^2 *airunsur alaib* Eg. : *airiunnsur álaib* N : *airiunnsur aluib*, 88 : *airiunsur alaib*.

Ich halte *airunsur álaib* für ein Cheville und will daher zuerst den übrigen Teil des Verses übersetzen.

Wir müssen uns vor allem vor Augen halten, dass knappe Diktion, die manche Worte nur erraten lässt, in der irischen Poesie sehr häufig vorkommt.

So ist in unserem Falle nach *tāthut* wohl ein Wort, das etwa « Widerwille » oder « Kampf » (vielleicht *debuith*) bedeuten könnte, zu ergänzen. Ebenso ist vor *ōadib* ein Wort für « Fortgehen, Forteilen « zu ergänzen, so dass wir also die Stelle übersetzen können :

Du sträubst dich, — *airunsur álaib!* — gegen die Woge deiner Sehnsucht, [die dich treibt] von ihnen (den deinen) [fortzugehen], damit wir in meinem krystallenen Schiffe zum *Síd* des « *Búadach* » kämen, wenn wir es erreichten. »

Die Konstruktion : *Tāthut* (*debuith*) *fri*... « Du streitest mit..., hast (augenblicklich) Widerwillen gegen... », ist ganz unbedenklich (cf. O' Máille, *Verbs of Existence* § 80). Vergleiche Wb. 28[b]25 : *ni bii debuith do fri nech* « he has not a quarrel with any one », wo für *ní bii do*... ebensogut ein infigiertes (resp. suffigiertes) Pronomen mit *tā* stehen könnte [1] Umgekehrt könnte für *tāthut* (« dir ist » cf. Fél. Juli 24) in unserem Falle auch *tā duit,* im Falle der Negierung : *nī-t-tā* stehen.

(Auch eine andere Erklärung wäre möglich, die bei unserer ausserst mangelhaften Kenntnis der Syntax des archaischen Irisch vielleicht auch in Betracht zu ziehen wäre, die ich aber nur, um alle Möglichkeiten zu erörtern, hier mit grösster Reserve anführe. In *thātut fri*... könnte vielleicht ein sonst zufällig nicht belegtes Idiom « du bist unwillig gegen... » vorliegen. Vergleiche Wb 24[a]24 *is hed romboth dom* « this is why people have been at me » und neuirisch : *céard tá ort* « what ails thee ? »)

Das Cheville *airunsur álaib* ist zweifellos nicht ganz richtig überliefert. Es sind zwei Möglichkeiten zu erwägen. In der irischen Paläographie besteht die Eigentümlichkeit, dass Zeilenschluss und Wortschluss nicht zusammenfallen müssen, so

1. *Eriu*, VI, p. 65.

dass Worte oft an beliebiger Stelle ohne jeden Bindestrich abgebrochen werden. So kann leicht im Original (zusammengehörige Worte wurden, besonders in Chevilles, oft ohne Worttrennung zusammengeschrieben) *airunsur* || *álaib* gestanden haben, indem has *r*, das zu *rálaib* gehörte, gerade am Schluss der Zeile zu stehen kam. Unverständige Schreiber fassten dann *airunsur* als ein Wort auf.

Das *r* kann aber auch auf andere Weise zu *airunsu* gekommen sein. Die irischen Schreiber pflegen die in der Prosa eingestreuten Gedichte gelegentlich durch ein am Rand der Zeile hingesetztes *R* (Abkürzung für *rosc* oder *retoric*) erkennbar zu machen. (So. z. B. in der LU Version unseres Gedichtes).

Wenn nun im Original die Zeile auf der rechten Seite eines Folioblattes mit *airunsu* endete und am Rand der Zeile (dies wäre ja die erste Zeile des Gedichtes gewesen) jenes *R* stand, konnte dieses leicht vom ersten Abschreiber des Originals aus Unachtsamkeit in den Text des Gedichtes hineingenommen worden sein.

Für die Interpretation ist diese Frage übrigens ganz belanglos, da *rālaib* und *ālaib* ungefähr die gleiche Bedeutung haben.

Air(i)unsu ist der Komparativ eines Adjektivs *air(i)unse* (= *ir-anse*) « sehr schwierig ». (*anse* aus **n̥-asse* « nicht leicht »). Wie sich das erste *u* in *air(i)unsu* erklärt, ist zweifelhaft, denn obwohl alle Handschriften *u* haben, ist deswegen noch nicht ausgemacht, dass es auch im Original stand; es könnte auch eine mittelirische Korruption sein. So schreiben z. B. in § 1 alle Manuskripte das jüngere *acailli* u. ähnl., während nur ein Manuskript (Y [1]) zufällig die alte Form *adglāiter*, die also im Original gestanden haben muss, bewahrt hat. Wäre diese Handschrift zufällig nicht erhalten, könnte man immerhin zweifeln, ob wir das Recht hätten, *adglāiter* zu restituieren.

Daran, dass *anse* im modernem Südirischen als *aunsə* gesprochen wird, darf man wohl kaum denken. Dagegen halte ich es für wahrscheinlich, dass wir in der ersten Silbe eine Kontamination der beiden Präpositionen **(p)are* (ir. *air*,

altcymr. *ar*) und **iru*, älter **(p)erō*[1] (irish *ir*, altcymr. *yr*) vor uns haben, dass *airiunsu* also auf *irunsu* (**iru-ansu*) zurückgeht. Für *irunsu* wäre dann durch Einfluss der mit *air-* zusammengesetzten Worte *airiunsu* eingetreten.

Das Fehlen der Synkope in der zweiten Silbe ist ganz unbedenklich, da das als Intensivpräfix gebrauchte *ir*ᵘ- erst nach dem Eintritt der Synkope angefügt worden sein kann oder da das erste *u* auch ein Svarabhaktivokal[2] (aus* *ir*ᵘ*nse*) sein könnte. Ausserdem wird die Synkope öfter durch schwere Konsonantengruppen verhindert. Zahlreiche Beispiele mangelnder Synkope findet man bei Meyer, *Contributions*, p. 43.

Ebenso wie in *air*(*i*)*unsu* erklärt sich das *u* im mittelirischen *irussa* « sehr leicht » (*ir*ᵘ + *assa*) *irud* « grosse Furcht » (aus **iru-ōto-*, zu air. *úath*)[3].

Rálaib erklärt sich als Dativ Plur. eines Nominativs *ráil* aus **pro-pakli* (cf. got. *fagrs*) ebenso wie *rán* « herrlich » aus *ro-án* entstanden ist, da im Irischen jedes Adjektiv durch Präfigierung von *ro-* verstärkt werden kann. So ist *ráil* = *ro-áil* « sehr passend, erwünscht, Wunsch » und das nichtpalatale *l* in *álaib* erklärt sich durch das vorher geschwundene *k*. Das Cheville ist somit wörtlich zu übersetzen « Schwerst erfüllbarer aller Wünsche ! » (Wunsch, der am schwersten zu erfüllen ist) oder mehr sinngemäss : « Vergeblichstes Bemühen ! » Für die Konstruktion cf. Félire Oengusso, Prol. 316 *it dallchéillin doínib* « thou art the most dull-witted of men » (Meyer in *Ériu*, VI, p. 110, *Anm.*)

2. *In gréin n-gil.*

Der Vers in LU :

Fil tír n-aill,
nadbu messu do saigid

1. Wahrscheinlich ein erstarrter Instrumental des Adjektivs **peros*. Zur Bildung vergleiche griech. ἐπιστρεφό, Brugmann, *Grundriss*, II, 2, p. 188.

2. Zur *u* Qualität der Svarabhaktivokale cf. Pedersen, *Grammatik*, I, p. 268, l. 19/20.

3. Über die Etymologie und Geschichte des air. *asse* und der Präposition *er-*, *ir-*, werde ich demnächst in Kuhns Zeitschrift ausführlich handeln. Die genannten Composita wurden zu einer Zeit gebildet, als **erō* schon zu **iru* geworden war.

atchiu : tairnid in gréin n-gil ;
cid cían, ricfam ría n-adaig.

ist offenbar korrupt. *in-gréin n-gil* giebt absolut keinen Sinn, da *tairnid* « senkt sich » hier intransitiv gebraucht wird und wir demgemäss einen davon abhängigen Nominativ erwarten müssen, während der Akkusativ hier keineswegs zu rechtfertigen ist.

In Version II fehlt *ngil; atchiu* (= *ad-d-chiu* aus **q"isō*) « ich sehe es » ist wohl dreisilbig zu lesen ; auch Eg. und N haben das korrupte *grēin* ; 88 hat *grēine*, während Y [1] u. Y[2] richtig *gn̄* haben. Wie dieses *gn̄* aufzulösen ist, zeigt uns die nächste Zeile. *gn̄* muss nämlich mit einem Wort im Innern der letzten Zeile. reimen. LU und Harl. haben *cían*, während in Eg. N. und 88 das korrupte *céin* steht. Wieso die Korruption *grèin*, *cèin* entstand, wird uns klar, venn wir sehen, dass Y [1] Y [2] deutlich *cēn* schreiben, demzufolge auch *gn̄* in *gren* aufzulösen ist.

Im Original stand also noch *grēn*, *cēn*, mit erhaltenem *ē*, gerade so, wie *ō* noch nicht zu *ūa* geworden, sondern noch erhalten oder erst zu *ōa* geworden war.

Der gleichaltrige Imram Brain hat ebenfalls *ē* bewahrt, so in *blédne* § 55, 58, und das Nebeneinanderliegen von *ó* und *óa* ist dort ähnlich zweideutig, wie in unserer Sage. Nun ist auch begreiflich, wie die Korruption *gréin*, *céin* entstand. Manche Schreiber verstanden das ihnen vorliegende archaische *cén* (*grén*) nicht und schrieben dafür *céin*, (*gréin* ; *tairnid* konnte irrtümlich als transitiv gebraucht aufgefasst werden) während die verständnisvollen Schreiber das jüngere, reguläre *cían* dafür einsetzten.

3. *tairnid*

Die Form *tairnid* kann nicht im Original gestanden haben, da erst im frühen Mittelirischen komponierte Verba die sogenannten absoluten Eudungen analogisch annahmen.

Von den übrigen Handschriften hat Harl. *tairnind*, N *tairinde*, 88 *tairinnith*, Y [1] *tairnedh*, Y [2] *tairnid*, Eg. *tairindig*.

Regulär sollten wir *do-airn(n)i* erwarten, was auch in den Vers passen wurde : *atchiu, do-airn(n)i in grēn.*

Es ist aber nicht ausgeschlossen, dass im Original schon *tairn(n)i* (in welchem Fall das folgende *i* nicht elidiert werden durfte) oder — mit analogischem Zwischenvokal — *tairinni* gestanden haben könnte, da in Wb schon gelegentlich das Präverb *to* vortonig vor Vokalen als *t-* statt als *do-* erscheint (Thurneysen, § 844 B.) Ältere Belege dieses Verbums finden sich bei Ascoli, *Gloss. Palaeohib.* p. LXXXV und *Transactions of the Philol. Society*, 1895, p. 64.

4. *mod nad mod* ; 5. *rondiacht*

Ein Vergleich des letzten Absatzes (§ 7 bei Windisch, *Ir. Gramm.*) der Version I mit Version II zeigt deutlich die Inferiorität der Vorlage der LU Version.

In LU (damit bis auf einige orthographische Verschiedenkeiten überein stimmend Harl.) heisst es, nachdem Connla in das krystallene Schiff der Jungfrau gesprungen ist :

Atconnarcatar uádib mod nad mod i. in fat rosiacht ind radairc a roisc:. « Sie sahen (sie, sich) von ihnen (entfernen) « *mod nad mod* » d. h. soweit der Blick ihres Auges reichte. »

Dass der Redaktor der LU Version *mod nad mod* nicht verstanden hat und den Ausdruck in höchst unsinniger Weise zu erklären sucht, ergiebt sich, sowie wir Version II betrachten, die ganz klar und deutlich ist.

Ich gebe den Text von Eg. 1782 ; in Klammern bessere Lesarten der andern Handschriften :

« Fo*ceir*d da*niu* Connla bedg n-úadaib, co m-boi isin (N : issind) noi glando. (Y [2], 88 : glandai). Atacondchatar (Y [2], atacondarcadar ; *leg.* atacondarcatar) úadaib. (Y [1] hoadhib ; *leg.* ōadib) Mod nad mod rondiacht a súil imram mara (Y [2] maro) dogenset. Ni aicesa o sein (Y [2] sin) i-lle. Aspert (Y [2] asbert) Conn iarum oc aicsin Airt : Is a oenar (Y [2] oen*ur*) indiu do Art. Is de ata Artt oinfiur (Y [2] oenfer). Finit. »

Wir sehen sofort, dass die klare und durchsichtige Version II dem Redaktor von I als Grundlage für seine Version

gedient haben muss und gewiss den ursprünglicheren Text repräsentiert. Unklar ist nur die Form *rondiacht*..

Y[1] und N haben gleichfalls *rondiacht*, Y[2] *ronniacht*, 88 *roniacht*. Eine Form *rondiacht* ist jedenfalls unmöglich : ihre Entstehung ist aber ganz klar. *s̄* ist sowohl das Abkürzungszeichen für *acht* wie auch für *sed*. Ein *rondīs̄* des Originals konnte sehr leicht als *rondiacht* verlesen werden. Auch der Redaktor der LU Version beging diesen Irrtum und besserte daher das Wort zu *rosiacht* ; infolgedessen musste er auch den folgenden Text ändern.

Zu lesen ist zweifellos *rondīsed* (*ro-n-d-ísed*), 3. sing. Präter. des *s* subj. zu *ro-icc* « erreicht » ; *d* ist das infigierte neutrale *d*, das sich auf das folgende *imram* bezieht, obwohl *imram* masculinum ist (cf. Thurneysen § 420, 2. Absatz). Die relative Form des infigierten Pronomens steht hier, da das Verbum nach *mod nad mod*, einem Bezugswort, das die Art und Weise der Handlung ausdrückt, (Thurneysen § 492) relativ ist. Aus demselben Grunde hat auch das relative *-n-* hier seinen Platz. *mod nad mod* heisst wörtlich « (es ist) eine Art und Weise, die (eigentlich) keine Art und Weise ist, mit welcher (= *-n-*)... » also soviel, wie « kaum noch ».

Ebenso ist *mod nad mod* im Fled Bricrenn (§ 84) zu übersetzen, wo es einen neuen Satz beginnt.

Der ganze Abschnitt ist zu übersetzen :

« Da sprang Connla von ihnen fort in das krystallene Schiff. Die Leute sahen sie, wie sie sich von ihnen entfernten [1]. Kaum konnte ihnen ihr Auge folgen, wie sie auf dem Meere dahinfuhren. Seitdem wurden sie bis heute nicht mehr gesehen. Als nun Conn seinen Sohn Art erblickte, sprach er : Jetzt ist Art ganz vereinsamt. Deswegen heisst er « Art der Einsame. » Ende.

Wien, den 25 Januar 1912.

Julius Pokorny.

1. Vor *óadib* ist ähnlich wie oben in *éolchaire óadib* ein Verbum der Bewegung zu ergänzen.

ALTIRISCH *SĒGUND, SĒGOND, SĒGAIND*

Auszugehen ist zweifellos von einem Adjektiv in der Bedeutung « trefflich, geschickt ».

Der älteste Beleg findet sich in Táin Bó Fráich § 11 : *Is ségond dofanic* LL *Is segonnd donfainicc* Eg. (leg. *do-n-ānicc*) « trefflich ist es gegangen ». Als Adjektiv erscheint *sēgund* auch im Táin Bó Cúailnge (Strachan, *Táin Tales*, p. 23) « *a n-as ségundo* » und im Saltair na Rann 6065 « *Ba segunn... lasin sluag* ». Später erscheint meist nur die Form *sēgaind*, (mit Übergang des Wortes in die adjektivische *i* Flexion) so *Revue Celtique*, vol. XXIV, p. 44 *seghaine* (leg. *sēghainniu*) und F. M. 868 *sēghainn*. Das Wort wird auch häufig substantivisch in der Bedeutung « champion », « Meister » verwendet. Weitere Beispiele findet man in Windisch's *Wörterbuch* p. 766, *Eriu IV*, p. 124 und *V*, p. 42.

Was die Herkunft des Wortes anbelangt, so haben wir es notwendigerweise mit einer Entlehnung zu tun, da ein Kompositum kaum vorliegt und ein Suffix *-ond*, *-und*, im Irischen nicht vorkommt.

Ségund ist zweifellos aus dem lateinischen *secundus* in der Bedeutung « glücklich, geschickt » entlehnt. Vom Standpunkt der Bedeutung lässt sich wohl kaum ein Einwand erheben. Aber auch in formeller Hinsicht ist alles in Ordnung, obwohl « *secundus* » im Irischen vor allem **sechund* ergeben hätte.

Es ist ohne weiteres klar, dass *sēgund* (*sēgond* ist nur andere Schreibweise) keine ursprüngliche Form darstellen kann, dass vielmehr irgend eine analogische Umbildung vorliegen muss, weil altes *ē* vor nichtpalataler Konsonanz zu *īa* hätte werden müssen.

Auch von einer Form *segund* (mit kurzem *e*) können wir nicht ausgehen, weil dieses *e* vor *u* farbenem *g* zu *i* geworden wäre. Es bleiben somit noch zwei Möglichkeiten zu erwägen : Entweder ist *sēgund* analogisch aus **sigund* umgebildet worden (durch diese Annahme kämen wir jedoch der Erklärung unserer Form um keinen Schritt näher ; ausserdem wäre die analogische Umgestaltung von **sigund* zu *sēgund* nicht gut denkbar ; es ist vielmehr wahrscheinlich, dass die ursprüngliche Form kurzes *e* hatte, das dann analogisch gelängt wurde). Oder aber *sēgund* könnte aus **sechund* umgebildet sein, (vor *u* farbenem *ch* wird *e* nicht zu *i*) eine Annahme, durch die alle Schwierigkeiten beseitigt werden. Lateinisch *secundus* würde nämlich genau **sechund* ergeben haben. Dieses entlehnte **sechund* in der Bedeutung « trefflich, geschickt » — daher auch « heldenhaft » — konnte leicht durch Einfluss bedeutungsverwandter, lautlich ähnlicher Formen, wie *séig* « Falke, Held » — cf. cymrisch *gwalch* « Falke, Held » — Genetiv *séga* LU 16 b 33, 36, (das *ē* ist durch Einfluss des Nominativs beibehalten worden) *sēgde* « stattlich, prächtig, tapfer » — ursprünglich « falkengleich » (*sēgde* statt **sīagde* wohl durch Einfluss von *séig* ; wahrscheinlich sind auch in diesem Wort zwei verschiedene Stämme zusammenflossen : das erwähnte *séig* « Falke » und ein dem in Gallischen häufigen *sego-*, deutsch « Sieg » entsprechender Stamm *seg-* ; dann hat gewiss auch die Analogie des kurzvokaligen *seg-* zur Erhaltung des *ē* beigetragen.) zu *sēgund*, *sēgond*, später *sēgaind*, umgestaltet worden sein. Die Form *sēgaind* ist zum Komparativ **sēgaindiu* neu *gebildet* worden [1].

Dass man sich morphologisch unverständliche Lehnworte durch Angleichung an andere, einfachere Worte mundgerecht machte, ist ja auch sonst oft genug geschehen. Ein evidentes Beispiel ist lateinisch *carbunculus*, das im Irischen als *carrmocol* (durch Angleichung an *carr* und *mocol*) erscheint.

Wien, den 6 Januar 1912.

Julius Pokorny.

1. Das oben erwähnte *ségundo* ist eine Analogiebildung zum Positiv *ségund*.

LE MIROUER DE LA MORT

(*Suite*)

(f. 39) *DE la troysiesme fin de l'home qui est L'enfer : treparè par la Iustice de Dieu, aux Diables, et les obstines en leur Pechè et Malice.*

CHAPITRE III

1955 AN trede poent hon Leffr, á comps cref ha defri,
An Yffern*n* eternal, so Sal á contraly[1] :
Nep á delch lem memoar, dispar he amloary,
A tech digant pechet, oar an bet pan edy.
Pe á heny try tra, heruez an fæt ma so[2],

1. J'ai traduit : « sans contredit », *Dict. étym.* v. *salu*, *contraly* ; mais *so* serait inexplicable ; *sal* pour *salu* ne se lit qu'une fois, N 200, en dehors de la rime ; ce mot n'est jamais suivi de *a* ; enfin la majuscule de *Sal* indique le nom, cf. 1966. Dans *an tan Infernal, so sal á contraly* 2004, il y a une extension admissible de cette expression ; *contraly* 2354, a un sens analogue (comme *contredy* au v. précédent). *Hep contraly* paraît signifier « sans différence » B 310 ; « sans opposition » N 1357. R[el] ms. porte : « *Controll, Countreur*, Contraire *Contraria* contrarier. *me vezo Controll deoch* je serai contre vous » ; Pel. *controll* contraire, *controlli* s'opposer, contrarier, résister ; Maun. n'a aussi que *controll* et *controllia*. Grég. donne *controll, contrell*, van. *contrëël* contraire, *er c'hontroll-beo, ê controll-veo* tout au contraire, *c'hoari ar c'hontroll, ober ar c'hontroll* ou *ar c'hontrell* contrarier (j'ai eu tort de mettre un astérisque à cette expression, qui est devenue en trée. *ober c'hoñtel* faire du bruit, ennuyer, gêner, faire tort, *Études d'étym. bret.*, 66, 67, *Mém. Soc. ling.*, XII, 442, 443) ; *controllya* contrarier, contredire (*ar re pere a gontroli ouzomp* ceux qui nous offensent, Le Bris, cité *Chrestom. Bret.* 339), *controllyus* contrariant (adj.), *controllyer* pl. *-éryen* contredisant, *controllyez* pl. *ou* contrariété, contradiction. Ce doit être le v. bret. *controliaht*, gl. controuersiam, moy. bret. **controliaez*. Le moy. bret. *contrariaff* vient du fr. *contrarier* ; *contraliaff* du v. fr. *contralier* (morvandeau id. contrarier, taquiner, de Chambure), que M. Grammont explique par un mélange du précédent avec *contrelier* = *contra-ligare* : *contrel, contrell* contraire, contrariant,

De la troisième fin de l'homme, qui est l'enfer preparé par la justice de Dieu pour les diables et les obstinés en leur péché et malice.

CHAPITRE III

1955 Le troisième point de notre livre parle fortement et sérieusement
De l'enfer éternel, qui est une salle de torture ;
Celui qui garde vivement la pensée de son tourment sans égal
Évite le péché, quand il est en ce monde.
Sur lequel il y a trois choses, à ce sujet,

odieux, peut venir du l. *contrārius* ou du franç. *contraire* (cf. *grignol* et *grignel* grenier, *Gloss.*, 293, etc.). M. Loth, *Mots lat.* 158, où *contrell* est à tort qualifié de v(ieil)-arm(oricain), tient pour l'origine latine, et explique la finale moderne *-ol* par *-eul* non accentué. *Countreur* semble une forme latine non dissimilée. *Countrol* et *control* se montrent au commencement de la période moderne, voir *Gloss.* 118. La finale *-ol* était appuyée par *counteroll* pl. *-olyou*, *conterollyou*, *contrerol* pl. *you* contrôle, *counterolli* contrôler, critiquer, *countroller*, *counteroller*, pl. *-éryen*, *controllour* pl. *yen* contrôleur, *ar c'honteroller-vor* le contrôleur de la marine, *counteroller* pl. *yen* contrôleur, critique, censeur, pl. *-éryen* « copieux, qui contrefait, et raille les autres », *counterollérès* pl. *-eresed* contrôleuse Gr. ; le mélange des deux familles se montre dans sa traduction de « contrariant » par *controller* pl. *-éryen*. R[el] ms. a *conterolli* contrôler, *conterol* contrôle. Pel. tire *controll* contraire de ce mot français, qu'il décompose avec raison en *contre-rolle*. En van., l'A. montre les deux familles distinctes pour la forme, mais non toujours pour le sens : *contrêll* contraire, contradictoire ; *contrêllage* m. opposition, contrariété ; *conterolle* m. pl. *-leu* contrôle ; contrariété, contradiction, contredit ; *conterollein* contrôler ; contrarier, contredire ; *conterollour* m. pl. *-lerion* contrôleur ; contrariant, contradicteur, *-lourr* gloseur.

2. Devant ce vers et devant le titre précédent, il y a un petit fleuron comme celui qui termine la première page, reproduite fig. 1. Ce signe se

1960 Scler da consideraff, ha da notaff affo :
Hac euez aneze, goude me ho lenno [1],
Eui [2] m'o euity, quent [3] y daz espio [4]
An quentaff aneze cret se ha na refus,
Eu an diuers hanuou, an lechyou caffou*us* [5] :
1965 An aeil eu diraeson, affliction confus,
Compaigneunou an Sal [6], Infernal scandalus.
An trede chede eu, am deseu nede [7] gaou,
Diuers condition, á punissionou [8] :
Enhy Impatient [9], ha diuers tourmantou,
1970 A punis pechezrien, reuseudien en craou.

Du Feu Infernal, et ses conditions.

Quentaff ez describiff, credet diff an Yffern*n*,
Drez caffaff em auis, he bezaff vn Cistern*n* [10] :
Carguet haznat á Tan, goa eff aya dan bern*n*,
(f. 39 v.). So ten*n* enhy diæs, en eres hep espern*n*.
1975 Ahane oar é quis, nep heny ne distre [11],
Mar dle bezaff damnet [12], dre é pechet chede :
Quentse en tan manet, hep remet na trete,
Vezo eff bizhuicquen, tra quen nen soutenhe.

retrouve ensuite au commencement de chaque quatrain et devant les titres français, sauf qu'il est remplacé par une croix aux v. 2081, 2143, 2191, 2267, 2283, et par une feuille, v. 2206, 2263.

1. Littéralement « je les lirai », impropriété admissible à la faveur des rimes. L'emploi du pron. *aneze* forme une plus grande difficulté. Faut-il lire *las euez*, prends(-y) garde, cf. v. 954?

2. Lire *euit*.

3. Litt. « avant elles à t'épier », comme *goude te do quaret*, v. 373. Ceci est bien plus fréquent avec *evit*, quoique je n'en aie pas trouvé d'exemple avant le *Doctrinal* ; il y en a un plus loin, v. 2079 : *euyt y da goelaff*. Aux passages cités *Gloss.* 227, on peut ajouter *evit-han da vezan* pour lui à être, quoiqu'il soit, *Barz. Br.* 226 ; *'wit-on da vea* quoique je sois, *Gwerziou Breiz-Izel*, II, 74.

4. On ne connaissait que *spiaff*, espérer. Grég. donne *spya*, van. *spyal*, *spyeiñ* épier, qu'il tire « de *spy*, qui signifioit œil » ; c'est, naturellement, le σποῦ d'Hérodote (IV, 27), que l'historien n'attribue point au celtique, mais au scythe. *Espio* est exactement le gall. *ysbio*. Le *Mirouer* n'a qu'un autre infinitif de ce genre, c'est *plouo* (mal imprimé *plono*) frapper, v. 2069, également à la rime. La terminaison *-o* n'est, par ailleurs, représentée à cette époque que dans les *Middle-Breton Hours* : *efuo* boire 8, *effuo* 13 (rimes en *o*); *couezo* tomber 13 (sans rime), 58 (en prose ; la variante *couezu* p. 59 doit être une faute), cf. gall. *cwyddaw*, *cwyddo*. Il y a un indice

1960 A considérer clairement et à remarquer vite :
Et elles aussi, ensuite je les expliquerai (?)
Pour que tu les évites, avant qu'elles te guettent.
La première d'entre elles, crois-le et ne refuse pas,
Ce sont les divers noms des lieux douloureux ;
1965 La seconde est l'excessive affliction accablante
Des compagnons du séjour infernal maudit.
La troisième, c'est, voici, ce me semble, ce n'est pas mensonge,
Les diverses conditions des châtiments
Là, intolérables, et les divers tourments
1970 Qui punissent les pécheurs, misérables à l'étable.

Du feu infernal, et de ses conditions.

D'abord je décrirai, croyez-moi, l'enfer,
Comme je trouve, à mon avis que c'est une citerne
Pleine, évidemment, de feu ; malheur à celui qui va au tas,
Qui s'y trouve, empilé incommodément, dans la douleur, sans pitié.
1975 De là pas un seul ne revient sur ses pas,
S'il doit être damné pour son péché, voilà ;
Mais resté dans le feu sans rémission ni grâce,
Il sera à jamais, plus rien ne le secourrait.

de *cano* chanter dans le dérivé *canoenn* chant, à côté de *canauenn* (*canafenn* v. 2535, et *canaffen* Nl 105) de *canaff*, cf. gall. *canuan* petit chant, de *canu*. Le haut cornouaillais a gardé *kano*, comme *goelo* pleurer, *gwisko* vêtir, gall. *gwylaw*, *-lo*, *gwisgaw*, *-go*, etc. ; il a beaucoup multiplié ces infinitifs en *o* (quelquefois *ou*). On a plusieurs exemples en v. bret. d'une terminaison voisine, *-om* (= van. *-on* dans *crenon* trembler, *cuhon* cacher, *Rev. Celt.*, XXXII, 20, gall. *cuddio*). Voir *Ztschr. f. celt. Phil.*, II, 387-390, 397, 400. Les *Heures* sont aussi le seul texte qui emploie (p. 8) à la sollicitation de la rime, *anezof* de lui, équivalent de *anezaff* resté dans le van. *anehoñ*.

5. Écrit *caffouvs* N 1175 (mal transcrit au *Dict. étym.*), *caffuous* B 705.

6. Fém. comme en franç., d'après *enhy*, v. 1969 ; cf. *sal vras*, *sal vihan* grande, petite salle Gr. ; *sale* f. pl. *-leu*, « très-anciennement ce mot signifioit, Manoir » l'A.

7. La rime exige la variante *nedeu*.

8. Premier exemple de ce plur. (*punicionou* Gr.). Ce vers est ainsi imité, D 160 : Lies condition à punissiounou.

9. La rime demande *impatiant*, voir v. 1933 ; cf. van. *dibatiantt* l'A., etc., *Etudes d'étym. bret.*, 16, 17.

10. On voit, par le v. 1974, que ce mot était fém., comme en franç.

11. Cette forme, qui n'est pas nouvelle, doit s'ajouter à la liste donnée au v. 113.

12. Lis. *daffnet*.

An tan man ne aues [1], nedeu da vn moeson [2],
1980 Ez casty pep heny, gant é affliction :
Er pep diouz é pechet, en deues garredon,
Bezet bras pe bihan, heman eu an canon [3].
Nedeu euit sclerder, saluder nac esperanç,
Ho deues an tan man, nac euit contananç :
1985 Dreizaff ne guelont quet, nemet ho penetanç [4],
Han abec pe aban, ho poan so en mananç.
Guelet areont glan, dre'n tan man ho poanyou,
Maz cresq pemdez dreizaff, claff ouz claff [5] ho caffou :
Hac ez guelont pepret, an fet ho pechedou,
1990 Hodeuoa comeret [6], her drez oant en bedou.
Entre Tan an bet man, han tan pe'ban canaff,
Ez eux teir diferanç [7], an re diauançaff :
Nedeux den nep heny, mar car é studiaff,
Na lesse é pechet, quent eguet decedaff.
1995 An diferanç quentaff, heruez maz cafaff se [8],
Entreze dimerit, en he [9] acerbite [10] :
Er an tan an bet man, hac an tan ahane,
No deues vn tomder, da nep ho prederhe.
An tan á vez peinctet [11], ouz tan gruet en bet man,
2000 Nedeu da vezaff quet, comparaichet ledan :
Er an tan en moguer, nendeues tomder glan,
(f. 40). Hac eguile so tom, hep patrom en bro man.

1. Lis *anes* : de même au v. 3456.

2. Mot nouveau, qui se retrouve v. 3473, 3551 ; c'est le v. fr. *moison*, *moeson*, *moinson*, mesure, capacité, dimension (du lat. *mensionem*), resté en fr. du Centre et du Haut-Maine *moison* mesure ; en bourguignon, loyer d'une terre payé en nature, etc. God.

3. Mot masc., se lit encore v. 2541. Ne s'était trouvé qu'au sens de pièce d'artillerie.

4. On ne connaissait que *penitance*, pénitence Nl.

5. Premier exemple d'une locution comme le trég. *moan-euz-moan* de plus en plus maigre, léon. *stard-oc'h-stard* de plus en plus fortement ; on ne connaissait de cette époque que *muy ouz muy* de plus en plus, *goaz oz goaz* de pis en pis, avec des mots de sens comparatif ; voir *Rev. Celt.*, XXII, 381-384 ; Pedersen, *Vergl. Gram.* II, 122.

6. Lire *cometet*.

7. Ceci montre que le mot, écrit *differance* B 310, etc., était féminin, comme en franç. Grég. donne *diffarançz*, Maun. *diffarançz* ; l'A. *différence* m. ; au moy. bret. *differancifu* distinguer, *Gloss.* 165 (*diferances* tu distinguerais, v. 204) répond *diffaranci* discerner, Maun. ; Grég. a *diffaranti* différencier, discerner, cf. *Gloss.* 479.

8. Le 1er vers de cette strophe reprend, comme rime interne, la finale du précédent. Il en est de même des v. 2003, 2007. De semblables sys-

Ce feu et son supplice, ce n'est pas d'une seule façon
1980 Qu'il châtie chacun avec sa douleur;
Car chacun a le prix de son péché,
Qu'il soit grand ou petit; c'est la règle.
Ce n'est pas pour la clarté, le salut ni l'espérance
Qu'ils ont ce feu, ni pour le confort :
1985 Par lui ils ne voient rien que leur châtiment
Et la cause pour laquelle leur peine demeure.
Ils voient nettement, par ce feu, leurs peines,
Si bien que par lui s'accroissent chaque jour leurs douleurs, de plus [en plus vives
Et ils voient toujours cet objet : leurs péchés
1990 Qu'ils avaient commis, tant qu'ils étaient au monde.
Entre le feu de ce monde et le feu dont je parle
Il y a trois différences, des plus terribles :
Il n'est homme, quel qu'il soit, s'il veut y réfléchir
Qui ne laisse son péché avant de mourir.
1995 La première différence, selon que je le trouve,
Énorme, entre eux, c'est selon sa violence :
Car le feu de ce monde et le feu de là
N'ont pas la même chaleur, pour qui les considérerait.
Le feu qui est peint, au feu allumé en ce monde
2000 N'est pas à être comparé, de loin;
Car le feu sur une muraille n'est pas réellement chaud
Et l'autre est d'une chaleur sans exemple sur cette terre.

tèmes d'enchaînement comprennent : 7 str., v. 2015-2042 ; 2 str., v. 2043 ; 6, v. 2051-2074; 8, v. 2087-2118; 7, v. 2119-2146; 2, v. 2151, 2211, 2243, 2251, 2263, 2315; 3, v. 2375-2386; 2, v. 2387, 2403, 2443, 2539, 2567, 2699. Sauf les 3 str. v. 359-363, ces rapports sont toujours isolés dans les autres parties du *Mirouer* écrites également en alexandrins (v. 59, 479, 519, 531, 571, 743, 803, 875, 895, 947, 979, 1131, 1147, 1295, 1383, 1467, 1547, 1611, 1703, 1727, 1799, 1935). Il n'y a aussi qu'un exemple de 3 strophes liées par la rime finale, v. 387-398; elles le sont 2 à 2, v. 35, 179, 219, 235, 287, 347, 387, 419, 467, 503, 583, 659, 687, 723, 783 (et, imparfaitement, 1771).

9. Lire *eu*.

10. Mot nouveau, du v. fr. *acerbité*. Le latin porte : « Primo in acerbitate. »

11. Mot écrit de même, v. 2006. Ce radical ne s'était ttouvé à cette époque que sous la forme *pent-* : *pentet* rime en *ent-*, B 273. Maun. donne *peinta* peindre, *peinter* peintre, *peintadurez* et *peintadur* peinture; Grég. *peñta* et *peiñta*, van. *peinteiñ* peindre, l'A. *pénntein*; du Rusq. *pintr* pl. *ed* et *penturer* pl. *ien* peintre, *pintra* et *penturi* peindre, *pentur* f. pl. *iou* peinture. On peut ajouter : *peinta* faire des gestes avec les mains en parlant pour mieux montrer (ab. Caer) ; *pented evel eur benn-berez* « attifée comme une héritière », Proux, *Bombard Kerne* 68, 69. Cf. *Gloss.* 478; *Ztschr. f. celt. Philol.* II, 519.

Euelse an tan man, en bet man damany.
Ouz an tan Infernal, so sal á contraly :
2005 Nedeu da bezaff quet, comparaichet chetuy.
Muyguet an tan peinctet, ouz heny gruet detry.
Yuez entreze y, ez eux diuision,
Ha differanç digraç, disoulaç [1] difæçon :
So bras dre fantasy en ho duration [2],
2010 Hac en ho stat padel, peur cruel ha fellon.
Er an tan an bet man, an tra man so haznat :
A guell bezaff lazet, ha steuzet [3] á pret mat,
Ouz lamet credet glan, tiz ha buhan an coat,
Pe teurell enhaff dour, neguell muy labourat [4].
2015 Hoguen tan an yffern*n*, maz eux huern*n* [5] eternal,

1. Mot nouveau, composé de *soulace* consolation.
2. Mot nouv., du v. franç *duration*. Le latin a : « Secundo in duracione ».
3. Voir *Gloss.* 655, où *steûzia* n'est pas de Pel., mais de Le Gonidec (v. n. fondre, disparaître, s'abîmer, se perdre; au fig. se ruiner). Troude donne comme ancien *esteuziff* décroître, baisser, et comme cornouaillais *steuzi* éteindre (une lumière); il a aussi *steuzia* disparaître comme sous terre, s'abîmer, se ruiner. *Steuziet* se dit à Gouézec, où il n'est, d'ailleurs, pas courant, pour « avachi, aveuli, qui ne se tient plus » (M. Gueguen). Pel. a cet exemple : *steusiet eew an- den man*, « cet homme-ci est ruiné, est perdu, ce que l'on exprime quelquefois en François, par *est fondu* » ; il y voit un « composé d'*Es*, et de *Teusi*, fondre, et disparoître comme un fantôme, comme la fumée ». C'est encore ce qu'il y a de plus probable; Henry *Lex.* 253 voit la un *s-* prothétique, qui n'expliquerait pas la variante *esteuziff*. Seulement Pel. compare à tort *teüs* « Lutin, phantôme, spectre, esprit folet ». Ce dernier paraît avoir *z* dur (*th* gall.), cf. *Gloss.* 691, *Rev. Celt.* XIII, 496, 497. Le van. *tè* « s. m.... en quelques localités... fantôme, spectre, et aussi... adj., fondu » Trd. doit résulter d'une interprétation, fausse de Gon., qui renvoie de *te* à *teüz* fonte, et qui assimile ce dernier à *teüz* lutin. Le *z* de *teuzi* est doux; il n'y a d'autre indice positif, pour expliquer ainsi celui de *esteuzi*, *steuzi*, que le van. *lacat stai* apaiser, mettre la paix Châl. ms. (qui ajoute : « quelques-uns n'entendent pas *lacat stai* ». Mais il y a au moins autant de raisons pour identifier ce *stai* à celui de *gouil-stai* « sivadiere » l'A., — voile d'étai. *Esteuziff* se trouve aussi écrit *estuziff*; ce qui rappelle *stuz yen*, misère, esclavage? J 129, *stuz* m., en corn. manière, façon, état Trd., « pl. *stusiou*, état, condition, situation, façon, manière, sorte, c'est le même mot que *stad* si ce n'est que *stuz* s'emploie à peu près toujours en mauvaise part » Mil. ms. ; « État. *Stad*, *stuz* », *Suppl. aux dict.* 83 (existe à Beuzec-Cap-Sizun, *Ann. de Br.* XVII, 163); *struz* m., corn. mine, contenance, façon, on dit plus souvent *stuz*; *gwall struziet* corn. qui a mauvaise mine Trd., « ou qui est malade » Mil. ms. Pel. dit que selon Roussel *struz* est le même que *stroüez* (épines, ronces, buissons, halliers, toutes sortes de mauvaises productions d'une terre inculte), et

Ainsi ce feu en ce monde, certes,
Au feu infernal, qui est un séjour de torture,
2005 N'est pas à être comparé, voilà,
Plus que le feu peint à celui allumé en réalité.
De plus entre eux il y a un écart
Et une différence fâcheuse, désolante, funeste,
Qui est grande à l'esprit, dans leur durée
2010 Et leur persistance, très cruelle et horrible.
Car le feu de ce monde, cette chose est évidente,
Peut être éteint et étouffé bientôt
En enlevant, croyez bien, vite et promptement le bois
Ou en jetant dessus de l'eau, il ne peut plus opérer.
2015 Mais le feu de l'enfer, où il y a une clameur éternelle,

s'emploie aussi pour « la mine, la façon, l'air et la contenance »; il n'y voit « aucune apparence de raison, malgré l'exemple de Roussel « *Un den Droïc struziet*, un homme mal façonné, de mauvaise mine, qui a le visage mal coloré ». Mil. ms. dit que ce mot est à l'île de Batz *struj*; il dit aussi qu'on y emploie à tort *struj* pour *stuz* : *e pe struj ema* ? (en quel état est-il?). C'est un autre mot, en effet, qu'il définit « pousses » : « *struj patates*, les pousses des pommes de terre »; « *er struj a vugale en deus*, il a beaucoup d'enfants ». *Struz* doit être un croisement de *struj* et de *stuz*, ce dernier est connu dans tout le Léon, où il a un pluriel en *iou* : *ne c'hell ket mont da bourmen er stuziou ma ' ma* (il ne peut aller se promener, dans le triste état où il est), et un dérivé en *iet* : *stuziet fall* qui a mauvaise mine (M. Caer).

4. Cf. trec. *labourat* être en activité, marcher, n'être pas arrêté, en parl. d'une horloge, etc.

5. Mot nouveau; se retrouve v. 2456, 3270, 3363, toujours en 1 syll. Grég. donne *huerni* attaquer de paroles; *huernus* hargneux, querelleux, de mauvaise humeur; Gon. *huerni* a. et n. attaquer de paroles, quereller, injurier, insulter, agacer (H. de la Villemarqué ajoute *huerna*); *huernuz*, *huernek* adj. et s. m. (pl. *huernéien*) celui qui attaque de paroles, querelleur, hargneux. Troude a *huernuz* adj.; il ne connaissait *huerni* que par Gon.; H. de la Vill. a employé le part. *huernet* (livre) attaqué, critiqué violemment, dans une lettre bretonne qu'il m'a adressée. On lit *huerni ho c'hano mad* attaquer, ternir votre réputation, *Trub.* 331; *c'hoërgnus* de mauvaise humeur, hargneux 200, 201, *karantez ne deo na trenk na c'hoërgnus* la charité n'est ni désagréable ni revêche, 116. Henry tire *huerni* du v. fr. *hergner* « hargner ». On peut penser aussi à *coernie* injure, honte God. Mais il faudrait admettre une influence de *hu* huée (*min ray hu da chasseal blaissie* je donnerai la chasse aux loups, Jac. ms. 4; trec. '*mañ hu ar vro warne*, ils sont la risée du pays; *skei an huo da* donner le signal à quelqu'un par des cris); et cela eût plutôt donné 2 syll. *Huerni* répond mieux au gall. *chwyrnu* ronfler, s'ébrouer, qui tient, d'autre part, à *c'huirinnat* « hannir » Maun., etc., *Gloss.* 104.

Dre nep neuz bout steuzet, neguell é fet detal :
Sech na gluep á nep sort, nen groahe scort [1] mortal [2],
Na de lazaff affet, ne caffet nep metal.
Vn differanç arall, heny sall á galler,
2020 Entre'n daou tan [3] hanuet, da bout lecquet seder :
Er an tan an bet man, homan eu é manier [4],
A goast net aredec [5], pan crecq [6] ha pan lecquer [7].
Hema [8] so tra noter, ha fier hep guer gaou,
Tan an bet man haznat, á losq dre grat [9] coadou :
2025 Quement enhaff aya, eff ho lacqua dan [10] glaou,
Peur rstut [11] ha ludu, á pep tu dre'n ruou.
Hoguen tan an poanyou, en yffernou couen,
Goastaff quel ne gra eff, dre nep leff eneff den :
Nan Corff dre é torfet, pan vez æt me cret plen.
2030 (f. 40 v.) Beu enhaff neraff sy, vezont y bizuicquen.
Pez eu oarse dien, da den nen em ezneu,
Ha pridiry é stat, quent lauaret á dieu :
Ha distreiff é enep, ouz nep her drez é beu,
A guell é ren de les, he pales hep deseu ?
2035 Bizuicquen me'n ezneu, ha nedeu tra neuez,
Dan tan man damany, nep ayel en diuez :
Goude fet an bet man, en poan ha bihanez,
Ez chomo bizuicquen, hep quen á leuenez.
Ha me á men yuez, priuez ez goufezy,
2040 Nac eux plen den en bet, quen sciançet [12] detry :

1. Gl. ms. *jamais*. Voir v. 1346.
2. On ne connaissait que la forme *mortel*, *Gloss*. 426.
3. *Tan* est aussi masc. en bret. moderne, comme *tân* en gall.
4. *Manier* est ici fém. ; le genre de ce mot varie, tant en bret. moyen que dans la langue moderne, cf. *Gloss*. 390, 391.
5. Nous avons vu, v. 446, *compret aredec* concevoir du regret de ses fautes, avoir la contrition ; cf. *hep quempret azrectet* sans me repentir J 99 b (var. plus récente *hep quemeret arretet*) ; *azrec* « compunction, tristeur des pechiez » C *a*, *azrec* C ms., N 150, *aezrec* Nl 207, *azrecat* « auoir compunction des pechiez » C *a*, *azredecat* C ms. ; *azrec* tristesse Maun., et non *azreo* que cite Pel. en disant qu'il le croit mal écrit ; sans doute pour *azrec'h*, qu'il donne lui-même en traduisant « tristesse, affliction, chagrin », et ajoutant : « Ce nom est assez commun en Cornwaille. M. Roussel ne le connoissoit pas en son pays de Leon. C'est un composé de *Az*, et de *Rec'h*, qui a presque la même signification ». Mais c'est là une refonte par « étymologie populaire » (ou « savante » ?) du mot que Grég. donne comme suranné en l'écrivant *azrecq* tristesse, sans doute d'après Maun. ou plutôt le Catholicon. Celui-ci est la source des articles *aprêk* contrition (Lag.), *aprêka* souffler, être essoufflé, être contrit (Lag.) ajoutés par H. de la Vill. à Le Gonidec ; le correspondant intermédiaire (voir la note au v. 1568) devait écrire très

Son état d'aucune façon ne peut être éteint, certes ;
Sec ni humide, rien d'aucune manière ne le ferait mourir
Et pour le détruire tout à fait, on ne trouverait aucune matière.
Une autre différence tranchée, se pourrait
2020 Mettre, sûrement, entre les deux feux ainsi nommés ;
Car le feu de ce monde, c'est sa propriété,
Consume tout à fait douloureusement (?) quand il prend et qu'on l'al-
[lume.
C'est chose notoire et certaine, sans mentir,
Le feu de ce monde, évidemment, brûle aisément des bois :
2025 Tout ce qui y va, il en fait des charbons
Très chétifs et des cendres de tout côté par les rues.
Mais le feu des peines dans les enfers affreux
Il ne consume point, malgré tout gémissement, l'âme humaine,
Ni le corps pour son crime quand il (y) est allé, je le crois tout à fait.
2030 Vivants en lui, je n'en fais pas de doute, ils seront à jamais.
Qu'a donc l'homme, en vérité, qu'il ne se connaît pas
Et ne médite pas son sort, avant de dire adieu,
Et ne tourne pas sa face vers celui qui, tant qu'il est vivant,
Peut le conduire à sa cour et son palais, sans contredit ?
2035 A jamais, je le sais, et ce n'est pas chose nouvelle,
A ce feu puissant celui qui ira enfin
Après les événements de ce monde, en peine et misère
Il restera à jamais, sans joie désormais.
Et je veux aussi que tu saches intimement
2040 Qu'il n'y a point d'homme au monde si savant, certes,

mal, son *z* a été lu *p*; je ne sais comment est venue l'erreur de sens. Dans l'art. du même genre *bléñen* âme pl. *bléñennou* (Lag.), *ñ* représente *gn* pour *vn*, et *âme* est pour *cime* (*bleynenn an guezenn* g. cymet l. cyma). Le Gon. donne *asrec'h* m. comme renchérissant sur *rec'h* f. tristesse, *asrec'hi* sur *rec'hi* attrister, *asrec'huz* sur *rec'huz* triste; Troude donne *asrec'h* et *asrec'hi*. Ici *aredec* semble proprement un adj. ; pour **azreguedec*, cf. *azredecat*, comme moy. br. *binidiguez* bonheur de **biniguidigaez*, van. *beledigueh* prêtrise, de **baeleguidigaez*, etc., *Gloss.* 68 ?

6. On ne connaissait que l'équivalent *croc*. Voir v. 113.

7. Cf. *lacquaer*, rime *ec-*, B 118.

8. Ce mot est pris au sens d'un pronom neutre, cf. v. 1267, plutôt que d'un déterminatif de *tra*, nom dont le genre était variable (cf. *Rev. Celt.*, XV, 386, 387 ; *Gloss.* 707 ; Pedersen, *Vergl. Gram.* II, 67).

9. Gl. ms. *prend*, qui se rapporte peut-être à *losq*. Je n'ai pas noté ailleurs l'expression *dre grat*.

10. Lire *da*.

11. Lire *astut*.

12. Mot nouveau, dérivé de *sciaṅç*, v. 765, cf. v. fr. *scientié* versé (dans une science).

A gouffe aecitaff [1], na contaff neraff sy :
Ent scaff bihanaff poan, so en tan man hary [2]
Eno nemet goeluan, ha poan dicontananç [3],
Penaux pennac ha cry, entre pep alianç :
2045 Nedeux flam nep amour, sycour na recouranç [4],
Nac esper a caffout, nep rout nemet doutanç.
An tan man hep manaç, nac excellanç lancet,
Muyguet na guell goastaff, nep so enhaff daffnet :
Ne guell yuez deze, chede an tra se cret,
2050 En nep queuer sclerhat, ho stat so en drouc atret.

De la grande perturbation des damnes : qui prouiendra premierement, de la diuersité des peines.

En eil description, dren ton maz sarmonaff,
An Yffern*n* hep quernez, á caffaff he bezaff :
Vn lech hep nep yechet, pepret inquietaff [5],
(f. 41). Hep repos nep costez, nos dez ditruezaff.
2055 Ha dre se pan leaff, ez caffaff am haual,
Try abec ten*n* enhy [6], so deffry special :
De bezaff en tourmant, gourmant gant pep scandal
Da pep hep nep repos, dez há [7] nos en ho sal.
An quentaff am haual, formal [8] en teffalyou,
2060 Eo an variæson [9], ho punissiounou :
Deze fresq quemesquet, dre fet ho pechedou :
An eil poan gant heben [10], tom ha yen hep quen gaou
Goude en yffernou, lechiou peur dilaouen [11],
Da nep re enhe y, nedeux spy bizhuicquen :
2065 Repos enhe nedeux, nemert reux nac eux den [12],
A galhe quet detry, é pridiry dien.
Dre'n pez ferm nep termen, nendeues den eno,
Nep span á bihanez, lastez ditruez so :
Gant an Diaoülou, poanyou ouz ho plono [13],
2070 Repos nodeues quet, goude pechet hedro.
An Diaoul ho foulo, drez gallo é ober,

1. Lire *recitaff*.

2. Ce mot ne se trouve que là. Il est douteux qu'il soit exact, la rime ne l'appuyant pas. On attendrait *damany*.

3. Mot nouveau, qu'on retrouve v. 2090; cf. *hep contananc*c sans délai, incontinent Nl 523 ; v. fr. *contenance* séjour God. Ce vers et le suivant sont ainsi imités, D 161 (*Archiv. f. celt. Lexik.* I, 578) :

Eno nemet goueluan, ha poan dicontananç,
Ha bemdez nemet cry entre pep alianç.

4. Mot nouveau, dérivé de *recour* secours, secourir, sauver.

5. Mot nouveau, superlatif de *inquiet*, pris au fr.

Qui sût exposer ni conter, je n'en fais pas de doute,
Facilement la plus petite peine qui soit dans ce feu...
Là rien que pleurs et peine continuelle
De toute façon, et cri, entre chaque groupe;
2045 Il n'y a clairement nul amour, secours ni aide,
Ni espoir de trouver nulle part, autre chose qu'angoisse.
Ce feu sans consistance, sans qualité utile,
Plus qu'il ne peut consumer ceux qui y sont, damnés,
Ne peut aussi pour eux, voilà, crois cette chose,
2050 A aucun égard éclairer; leur sort est en mauvaise situation.

De la grande confusion des damnés qui proviendra, premièrement, de la diversité des peines.

Le second caractère, de la façon dont je l'explique,
De l'enfer sans pitié, je trouve que c'est
Un lieu sans aucune santé, toujours très angoissant,
Sans repos d'aucun côté nuit ni jour, très impitoyable.
2055 Et c'est pourquoi, comme je le jure, je trouve, me semble-t-il,
Trois raisons graves en lui qui sont tout à fait spéciales
Pour être en tourment dévorant, avec tout opprobre
A chacun, sans aucun repos, jour et nuit dans leur séjour.
La première, ce me semble, dans les ténèbres profondes,
2060 C'est la variété de leurs punitions :
Vivement mélangée pour eux, à cause de leurs péchés,
Est une peine avec l'autre, chaud et froid, sans mentir.
Ensuite, dans les enfers, lieux tout à fait désolés,
Pour tous ceux qui y sont, il n'y a d'espoir jamais;
2065 Il n'y a pas de repos, mais une douleur qu'il n'y a personne
Qui pût, certainement, la bien imaginer;
Parce que, là, l'homme n'a pas de terme fixé,
Aucune interruption de misère, c'est un désastre impitoyable,
Avec les diables, les peines qui les déchirent,
2070 Ils n'ont pas de repos, après le péché perfide.
Le diable les écrasera, tant qu'il pourra le faire,

6. Ce mot montre que *yffernn* était fém.; cf. 2086; *he* v. 1972, 2052. La langue moderne fait toujours masc. *ifern*, *ivern*, van. *ihuern*, *inhuern*.
7. Lire *ha*.
8. Cf. *fourmal* (eau) pure N 947.
9. Mot nouveau, cf. fr. *variation*; sur le suffixe *-eson*, cf. *Gloss*. 633, 634.
10. Ceci montre que *poan* était fém., comme aujourd'hui.
11. On n'avait de ce mot que deux exemples du *Doctrinal*, *Gloss*. 157. Il est écrit *dylouen*, v. 2118.
12. Cf. D 161 : Repos eno nedeux nemet reux nedeux quen.
13. Lire *plouo*, voir v. 1962.

Goude ho bout bezet, em empliget seder :
Euyt é seruichaff, hep outaff tardaff guer,
Heman eo *an* merit, en scruyt[1] drez reciter.
2075 Ha goude se repos, dez nos en fos obscur,
Ne galhent ent quentrat, ho stat so dinatur :
Gant goueluan entreze, an deu se mal eur ?
Ha cry hep vnyon, malediction sur.
Euyt y da goelaff, ha bout claff gant caffou,
2080 Do drem nedeux remet, dre fet ho pechedou :
Quentse sur incurabl, hep comps goap na fablou,
(f. 41 v.). Vezo lem dan reman, ho doan hac o poanyou.
En trede ez leaff, maz cafaff diauanç,
Nac eux enhy fier, nep queuer Temperanç[2] :
2085 Quentse scot dimoder, hep guer á Reueranç,
En poanyou so enhy, da pep sort alianç.
Eno teffalien, so plen goude renabl[3],
Dez ha nos quen obscur, hep musur naturabl[4] :
Pe dre en ho deues, angoes so incessabl,
2090 Ha poan dicontananç, ha meschanç offansabl[5].
Tomder intollerabl, dihabl, á drouc applic;
Eno pep tro so reud[6], nedeu á neubeudic[7] :
Het ha treux nedeux den, en nep termen quen dic,
A exprimhe vn poan, na ve mar bihanic.
2095 Neuse da reuseudic, nedeux guic á sicour,
Ne taluezo pompat, é gloat dan Marchadour :
Neuse scrap nep á preiz, gant esfreiz na leizour[8],
Ne guell yuez mezec, mar hoantec ho recour.
An quic gant é vigour, ne vezo recouret,

1. Écrit *scruit* dans la seconde édition de Sainte-Barbe, 560; ailleurs *scrit*, *scryt*.

2. Mot nouveau, du fr. *tempérance*; *témperançz* id., Gr., va. *tampérance* f. l'A.; *témperant* tempérant, *témperi* tempérer Gr. Le latin a : « Tercio dicitur infernus locus intemperatissimus. Unde dicitur auernus quasi sine vere. i. sine temperantia ».

3. Premier exemple de ce subst., en franç. de Bretagne *renable* compte, xve siècle; voir *Gloss.* 568, 569.

4. Mot nouveau, du v. fr. *naturable*.

5. Lire *offançabl*, cf. *offançzabl* coupable B 743, 784 (v. fr. *offensable* offensif), et plus loin *offançzet* offensé, r. *ançz*, v. 2376. Ce radical avait les deux variantes, par *s* et *ç*, voir *Arch.*, I, 623 (cf. *Rev. Celt.* XX, 240, 241).

6. Premier exemple de ce mot; *reut* roide, Maun., *reudt* van. *redt* roide, inflexible, *reudt maro* roide mort Gr., *reüt* roide, non pliant, « M. Roussel ajoûtoit *Rond* à force d'être plein, comme un sac..., un homme trop gras... » Pel., *reuda* roidir Maun., *reudi* van. *reudiñ*, *reudeiñ* roidir, devenir roide, *reuder* van. *redér* roideur, violente tension, *reudder*

Après qu'ils se sont employés, sûrement,
Pour le servir, sans lui résister d'un mot ;
Voilà la récompense, comme on le rapporte dans l'Écriture.
2075 Et ensuite, reposer, jour et nuit, dans la fosse obscure,
Ils ne pourraient le faire vite, leur état est cruel,
Avec des pleurs entre eux, n'est-ce pas un malheur ?
Et des cris désordonnés, malédiction assurée.
Ils ont beau pleurer et être torturés d'angoisses,
2080 Il n'y a pas de remise pour leur face, du fait de leurs péchés,
Mais incurables, bien sûr, sans dire de plaisanterie ni de fables,
Seront à ceux-ci leur tourment et leurs peines.
En troisième lieu, je le jure, ce que je trouve horrible,
C'est qu'il n'y a point, à aucun égard, de modération,
2085 Au contraire : mesure immense, sans aucun ménagement,
Dans les peines qui sont là, pour toute famille.
Là il y a obscurité complète, après le compte,
Jour et nuit aussi sombre, sans mesure naturelle,
Par quoi ils ont une angoisse qui est incessante,
2090 Et peine continuelle, et malheur irritant.
Une chaleur intolérable, horrible, malfaisante,
Là de tout côté est rude, ce n'est pas peu de chose :
En long et en large il n'y a personne en aucune façon si exact
Qui en exprimerait une peine, si petite soit-elle.
2095 Alors au malheureux il n'y a point de secours :
L'étalage de sa richesse ne servira pas au marchand ;
Alors ceux qui pillent avidement, de vive force ou par ruse (?)
Un médecin non plus ne peut, malgré son désir, les aider.
La chair par sa vigueur ne sera pas aidée,

roideur, inflexibilité, dureté, fermeté Gr. On dit *eur pôtr reut* un homme trapu (Plomodiern) ; *reudi* se dresser (sur la tête, parl. des cheveux). Cf. *Gloss.* 582. *Reud* vient de **roed*, du fr. *roide*. *Roedennaff* défaillir, l. fatiscere C, *roudennaff* Cc avec renvoi à *treudiff* maigrir doit être différent, et dériver de **roeden* filet, mod. *roueden*, qui se dit de plusieurs membranes, comme la plèvre ; « *roueden ar galoun* s. f. péricarde » Mil. ms., van. *roédèn* voile, taie (sur l'œil), etc. *Roedennaff* pourrait être proprement « devenir mince (comme une membrane légère) ».

7. Variante de *nebeudic* petit peu *Gloss.* 439, 440.

8. Unique exemple de ce mot, qui semble dérivé de *leiz* humide ; plein, *Gloss.* 362, cf. moy. br. *glebour* moiteur, mod. *sec'hour* sécheresse, cornou. *kledour* abri, *Gloss.* 259, 619, 105, 106. L'idée d'« humidité » a pu amener à celles de « souplesse », « menée sournoise ». Le v. fr. *leisour*, *laissour*, *loisor*, etc. « loisir, faculté, permission ; plaisir » a donné en moy. bret. *lisoureguez* paresse (*Notes d'étym. bret.* 16), dont la forme est toute différente.

2100 En tan goude Luxur, ez vezo mailluret :
Ha dreizaff an eneff, en neff ne receffet,
Quentse da poan tan flam, ez vezo condaffnet [1].
Bezcoaz ne voe croeét, oar an bet na gruet tan,
Quen tom parha-somet [2], é bout [3] meurbet ledan :
2105 En fornes dre esquem, na quen lem ha heman [4],
Goa eff doe pan croeat, ayelo dan stat man.
Yenien goude [5] tan, ho goan quen auanant,
An muihaff á guell quet, bout soinget competant :
Dimoder tan ha dour, disaour ho tourmant,
(f. 42) 2110 Dour erch ha dour grisill, ho pil [6] re peur [7] cillant [8].
Langour quez quen gourmant, meschant dicarantez
Disaçun ho punis, pep guys maz eo tristez :
Prydiry an ruyn, maz termin ho finuez,
Pechet neudeu quet splan, nep queffran en anhez.
2115 Dre se chetu truez, pemdez eu buhez den,
A quement ayel dy, da bout en yenien :
Guez arall en tomder, dymoder [9] souueren,
Goude fet pechedou, pez poanyou dylouen ?
Hep mar en peuare adarrhe [10] pan leaff,

1. Prononcé *condamnet* ; de même v. 2616, celui-ci, au contraire, est à lire *condaffnet*, v. 586; ce dernier est exact, v. 3586.

2. *Parasomet* abattu, accablé B 519, v. fr. *parassommer* accabler, affliger complètement.

3. Ceci paraît exiger l'ellipse d'un mot comme *ouz penn* outre; mais il suffit d'un simple *ha* et, que supplée la ponctuation : cf. léon. *al levr-ma a vezo lennet ha d'ezañ beza diaes* ce livre sera lu, bien qu'il soit difficile (annonce dans le *Courrier du Finistère*); van. *bout ma é diés* (= être qu'il est).

4. Ce mot montre que *tan* était masc. comme aujourd'hui, cf. v. 2020.

5. Lire probablement *goude'n*, ce qui donne 3 syll. en *en*.

6. *Pilat* battre rime en *il-*, B 457 ; *pillat* C ms. doit être une simple variante orthographique. Grég. donne *ur glao pil a ra* il pleut à verse ; on dit *glao a ra a-bil* il pleut à verse; *eur pilad dour* une averse (h. Corn. et Trég.). Cela ne s'accorde qu'imparfaitement avec *grisill* grêle = *grisilh*, van. *gresilh* Gr., qui a *l* mouillé. On peut supposer que l'auteur avait pensé à *pill*, de *pillaff* piller, et que l'imprimeur a mis *pil* parce que c'était l'expression habituelle.

7. Je ne vois pas d'autre exemple de cette surcharge d'intensifs, *re peur-*.

8. Mot inconnu par ailleurs. Il devait avoir *l* mouillé. C'est le v. fr. *cillant* qui fouette, qui frappe, de *ciller* fouetter ; exciter : « Et de cillans verges cillee » ; « Cillante pierre... Aveit il entur son flanc » ; cf. *cillance* action de fouetter, *cilande* m. cravache God. ; *sile* « ciller, cingler, frapper avec quelque chose de délié et de pliant », Dottin *Gloss... du Bas-Maine*. Cf. encore v. fr. *cillier* couper à la faucille, fauciller ? Cela rappelle le van. *guet scill' er glean* (coup) de tranchant d'épée ; tréc. (et van. ?) *cillartt* pierre posée

2100 Dans le feu, après la luxure, elle sera emmaillotée
Et à cause d'elle l'âme dans le ciel ne sera pas reçue,
Mais à la peine du feu flamboyant elle sera condamnée.
Jamais ne fut créé au monde, ni fait de feu
D'une chaleur si accablante, (outre) qu'il est très vaste,
2105 En (aucune) fournaise à comparer, ni aussi vif que celui-ci;
Malheur, Dieu ! quand il fut créé, à celui qui ira dans cette condition.
Le froid après le feu les torture aussi bien,
Le plus qu'il est possible de penser sérieusement;
Excessifs, le feu et l'eau cruellement les tourmentent,
2110 Eau de neige et eau de grêle les frappent tout à fait violemment.
Une langueur très rongeante, méchante, ennemie,
Désagréablement les punit de toute façon, que c'est tristesse
De penser la ruine où s'achève leur fin;
Le péché n'est pas brillamment, nulle part, en logement.
2115 Aussi, voilà, c'est pitié chaque jour que la vie de l'homme,
De quiconque ira là pour être au froid,
Une autre fois, dans la chaleur immodérée, suprême;
Après le fait des péchés, quelles peines affligeantes!
Sans aucun doute, en quatrième lieu de nouveau quand je le jure

obliquement ou debout sur son tranchant, *Rev. Celt.* XI, 359. Mil. ms donne : « *Sill*, s. m. pl. *ou* éruption lente, sortie douce de quelque liquide, écoulement léger et fin [,] flux d'écoulement » ; « *Silla* v. n. découler, couler, fluer. *Silla* a les deux significations de sortie prompte et abondante et de douce et lente. (Comp. *di-zilla*).» Et il cite ailleurs ce passage de Combeau : *O koll e c'hoad ken a zilh* perdre son sang en quantité. Cet auteur, qui a daté de 1836 le manuscrit de ses *Mójennou Lafontaine*, emploie constamment (*i*)*lh* pour *l* mouillé, comme le P. Grégoire l'avait fait un siècle auparavant; la création de ce signe, le seul pratique, m'est attribuée à tort, *Breiziz*, Carhaix 1910, p. 118. Le sens de « sortie prompte et abondante » paraît propre au radical *silh-*; l'autre doit appartenir à *sil-*; *sila* filtrer est le moy. bret. *sizlaff*, *Gloss.* 629, 630. *Silh-* pourrait provenir de *sil-* sous l'influence de *dishilya*, *disilha* s'égrener, *Gloss.* 180, que Milin décomposait en *di-zilla* ; il en donne cet exemple : « *dare eo an ed, dizilla a ra* le blé est mûr, il s'échappe de l'épi grain à grain ». Ce composé a pu subir l'influence d'un radical français *sill-*, cf. *sillée* trace, traînée : « Ce sac s'est ouvert, et a laissé une sillée de blé sur la route » (Jaubert, *Gloss. du centre de la Fr.*, avec comparaison de *sillage*). Mais l'explication par le gall. *hil* semence n'est pas refutée par l'objection que cite Henry *Lexiq.* 97, et qui était elle-même contredite d'avance par la citation du van. *dihiliai* il égrenait (des épis), *Gloss.* 180.

9. Ailleurs *dimoder*, v. 2085, etc. ; *dizoder* immodéré ; immodération Gr.

10. Les autres documents n'ont jamais cet *h*, cf. *adarre* v. 2263 ; voir v. 2131.

2120 Ez caffaff an danuez [1], da comps rez he bezaff :
Vn lech nac eux é sort, gant ord [2] disconfortaff,
Priuet á pep ebat, ha mat dre'n relataff,
Enhy hep deduiaff, goelaff ha doen caffou,
Arer fournis disneuz [3], hep diuez á dezrou :
2125 Rac no deues esper, goude ho oberou,
A caffout diouz an bet, remet á nep metou.
Deze Offerennou, pedennou golaouet,
Na reiff plus alusen, den peuryen sourprenet :
Mar dougo*nt* treux an gruech, na bech á nep pechet,
2130 Ne tal vn aual put, mar astut reputet.
Arrhe [4] an neff defæt, no deues nep preder,
A caffout remet flam, ho blam en nep amser :
Feunten á leuenez, hac á trugarez scler,
Oute so goloet, ha serret ent seder.
2135 Na bizuicquen esper, en nep amser certen,
No deues y fier, á saluder na termen :
Fæçon á essouny [5], nedeux muy bizhuycquen,
(f. 42 v.) Pedre ho deffe lanc, da dianc á ancquen.
Dre se ez dlehe den, er na ve sourprenet,
2140 Pridiry é diuez, ha bezaff aruezet [6] :
A myret en yffern*n*, en cern*n* na ve bernet,

1. Le poète avait pensé à la variante plus ancienne *daffnez* ; mod. *danvez* Maun., Gr., Pel., m. Gon. Trd., van. *danné* m. l'A., bien, Châl. ms., auj. *dañné*, *daoné*, tréc. *danve*, *dañnve*, *danfe* (et non *dañve*, *Dict. étym.* et Pedersen *Vergl. Gramm.* I, 167 ; Henry écrit à tort *dañvez*) ; gall. *defnydd* et *denfydd*, corniq. *defnydh*, v. irl. *dāmnae*.

2. *Ord* est ici subst. : souillure, horreur ; on ne connaissait que l'adj. *ort* sale, cf. v. 2389. Grég. n'a que *ordous* malpropre, adj. et s. m. pl. *ed* (moy. br. *ordous*, h. bret. *ordoui*), *ordousès* femme malpropre pl. *-sesed* ; *ourdousded*, *ourdousder* ordure, saleté.

3. Premier exemple de *disneuz* (homme) de mauvaise façon, qui n'a pas bonne façon ; qui a mauvaise grâce ; (personne) de mauvaise mine ; frivole ; vil, bas ; méprisable Gr., qui a de mauvaises façons Trd., *disneûz* difforme laid, défiguré, monstrueux ; frivole, vain et léger ; qui n'a nulle solidité Gon., tréc. et cornou. *dizneu* qui ne sait pas s'y prendre *Rev. Celt.* IV, 163, on dit aussi *disneu* et *nan eus na stum na neu*, il n'a ni manière ni façon (M. Even). Maun. donne la variante *dineuz* vain (où Pel. veut voir une erreur pour *naïn*, mais l'ordre alphabétique s'y oppose) ; Pel. *dinēus* et *dineux* « qui est sans façon, sans mine,... de peu d'apparence, simple et idiot » ; Gon.. *dineûz* informe, défiguré, imparfait, mal proportionné ; Trd *dineuz* défiguré, informe. Composés de moy. br. *neuz* (v. 175), *neux* forme, figure ; *drouc neuz* mauvais naturel, mod. *ober neus studia* faire semblant d'étudier Maun., *ober neuz da studya*, van. *gobér ne* ou *neu* ou *en ne de studyeiñ* Gr., *gober en né* Châl., *gobérr enn né* feindre, *né* m. semblant l'A., *neuz* façon, apparence ;

2120 Je trouve la matière, pour dire nettement qu'il est
Un lieu qui n'a pas son pareil très désolé avec horreur,
Privé de tout plaisir et bien, comme je le rapporte.
Là, sans se réjouir, pleurer et souffrir des tourments,
(Voilà ce qu')on fait amplement, vilainement, sans fin depuis le [commencement :
2125 Car ils n'ont pas d'espoir, après leurs œuvres,
De trouver de la part du monde rémission, par nul moyen.
Pour eux messes, prières solennelles,
Ni donner un surcroît d'aumône aux pauvres affligés,
S'ils portent la largeur d'un ciron ou son poids d'aucun péché,
2130 Cela ne vaut pas une pomme aigre, si peu estimée.
Du ciel encore, certes, ils n'ont aucune pensée
De trouver rémission heureuse de leur crime en aucun temps :
La fontaine de joie et de douce miséricorde
Est couverte pour eux et fermée, sûrement.
2135 Et jamais d'espoir en aucun temps, certes,
Ils n'ont, assurément, de salut ni de fin :
Nulle sorte d'excuse légale il n'y a plus jamais,
Par quoi ils auraient moyen de se délivrer de peine.
Aussi l'homme devrait, pour n'être pas surpris,
2140 Songer à sa fin et être attentif
A éviter d'être jeté en enfer dans le cercle,

mine, physionomie; *neus* apparence; *a neuz vad* (homme) de bonne mine, *goall-neuz* mauvaise mine, *a voall neuz* (personne) de mauvaise mine, *droucq-neuz* mauvaise grâce, sans grâce, *neuz fall* pl. *neuzyou fall* grimace; *hep neuz e-bed* sans feinte; *mont da neuz* tomber en décadence Gr., *neuz* façon, mine, apparence, contenance, feinte, semblant, *neuz mat* bonne façon, bonne mine, etc. Pel.; f. façon, etc.; décadence; *neûz vad* bonne façon, bonne mine, etc. Gon.; *neuz* f. mine, etc., *neusiou-fall* grimaces Trd; Mil. ms. change f. en « *m.* pl. *iou* grimace, façon »; il barre le premier mot dans *drouk neuz* mauvaise mine, et ajoute : « On dit plutôt : *neus fall, doare fall en deus* » (ces 2 mots remplacés ensuite par *zo war n han*); « *an neuz a ra da veza kousket*, il fait semblant de dormir »; « *neusia* v. a. et n. feinte » (lis. *feindre*), « faire semblant, affecter, avoir la forme, la façon, la mine ». On lit *droug-neu* mauvaise mine, air maladif, *Hist. de Moïse*, ms. de 1832, p. 196. Voir *Gloss.* 444. Sur la rime de *eu* à *e*, voir v. 537. *Disneuz* rime en *euz* et en *ez*, v. 2191.

4. Cet *h* ne se trouve pas dans les autres documents; cf. *adarrhe* v. 2119.

5. Écrit ailleurs *essony*; terme de droit (v. fr. *essoine*, excuse alléguée pour ne pas se présenter en cause devant le juge, ou ne pas se rendre à un combat judiciaire God.); semble être cause de la consonne dure dans *æçzony* aisance, facilité à faire les choses, en regard de *æzans*, *eazamand*, id., *æzamand*, *eaz*, *æz* aise, plaisir, commodité Gr.; cf., par exemple, *lourdôny* pl. *ou* lourdise, de *lourdt* lourd Gr.

6. Ce mot ne se retrouve que dans le Doctr., écrit *arveset*; voir *Gloss.* 41.

Ha maz ahe dan knech, en lech maz eux yechet.
Breman ez fell sellet, goude fet pechedou,
Lies punission hac afflictionou [1] :
2145 A creff hac an deffoul [2], ara diaoulou,
Ehaffn dan re daffnet, aya quet do metou.
Quentaff ez lauaraff, hac ez caffaff affet,
Ez eo vn tra horribl, terribl hep aesibdet :
Certen da vn eneff, ha creff en groa greffet,
2150 Guelet an drouc Ælez, quent drez vez finuezet.
Euel maz eu diuoe, guelet Doe an croeér,
En stat glorifiet, Illuminet net scler :
So vn yoa excellant, triumphant hac antier,
Da pep eneff deuot, en muyhaff scot noter,
2155 Euelse en yffern*n*, dan bern*n* so eternel [3],
Enhy impatiant [4], en tourmant ha scandal :
Ezeu an poan muyhaff, horriblhaff dihaual,
Ha muyhaff en ho greff, corf hac enef tefal.
Eu guelet an deffoul, an holl diaoulou,
2160 Faç en faç disacun [5], deze compaigneunou :
Deze ez eu muy poan, homan eguyt tan glaou,
Na nep affliction, mar don en prisounou.
Dan propos man haznat, en buhez an tadaou,
Vn coz a lauaras, vn guer bras peur hasou :
2165 Pe dre ez dlehemp scaff, spontaff gant cals caffaou,
(f. 43) Ha clasq dre guir miret, nac ahet do metou.
Heman á lauare, ez crede ne grue fabl,
Nac oa den nep heny, á remsy [6] quen dihabl :
Quen scler quen souueren, quen certen quen renabl
2170 Quent gent quen squientus, quen yoaus quen rusabl [7]
Aiguelhe an droue æl, euel ma en guelont,

1. Premier exemple de ce plur. (*affliction*, f. pl. *-neu* id., *affligein* affliger l'A., *afligea* id., *aflijus* affligeant Gr.).

2. Ce vieux radical n'est gardé que par Grég., en matière de droit : *defoula* abolir, abroger ; *defoulanç*, abolissement, révocation d'une loi, d'un acte, suppression, extinction de charge, etc. : *defoulapl* révocable, qui se peut annuler.

3. Lire *eternal*.

4. Variante nouvelle de *impacient*.

5. Lire *disaçun*.

6. Dans les autres passages en moy. bret., ce mot se rapporte à la « durée » ; ce serait ici « depuis l'espace si énorme (des siècles) ». Je crois que le contexte est plus favorable à l'explication par « espèce » ; l'idée intermédiaire est celle de « générations (successives) ». Pel. donne « *Rems*, Durée, l'espace de tems que les choses durent et subsistent dans leur état : et il se dit particulierement de la vie de l'homme. On employe au même

Pour aller en haut, là où il y a la santé.
Maintenant il faut regarder, après le fait des péchés,
Beaucoup de punitions et d'afflictions,
2145 Et le violent tourment que font les diables
Hardiment aux damnés qui vont parmi eux.
D'abord je dis et je trouve tout à fait
Que c'est une chose horrible, terrible, sans agrément,
Certes, à une âme, et qui la rend fort peinée,
2150 De voir les mauvais anges, dès qu'elle a trépassé.
Comme c'est certain que voir Dieu le créateur
Dans l'état de gloire, illuminé bien brillamment
Est une joie excellente, triomphante et complète
Pour toute âme dévote, dans le plus beau sort, évidemment;
2155 Ainsi en enfer, dans le tas qui est éternellement
Là, impatient, en tourment et ignominie,
Il y a la peine la plus grande, la plus horrible, sans pareille;
Et ce qui les afflige le plus, corps et âme sombre,
C'est de voir le tumulte de tous les démons
2160 Face à face, affreux, (qui sont) leurs compagnons :
Pour eux c'est une plus grande peine que le feu ardent
Et qu'aucune affliction, si profondes que soient les prisons.
A ce propos, on le sait, dans la vie des pères
Un vieillard dit un mot tout à fait important,
2165 Pour lequel nous devrions promptement trembler avec beaucoup de [douleurs,
Et chercher, en prenant bien garde, à ne pas aller parmi eux.
Celui-ci disait, il croyait ne pas faire erreur,
Qu'il n'y avait homme d'aucune sorte de condition si extraordinaire,
Si net, si puissant, si sûr, si juste,
2170 Si aimable, si sage, si gai, si prudent,
Qui verrait le mauvais ange, comme ils le voient,

sens *Remsi*, verbe, qui signifie Durer, vivre, subsister, régner. *Remsi hir*, vivre, régner, durer longuement. Le P. Maunoir écrit *Rempsi*, durer, régner. Cette signification de *Regner* est impropre, comme elle l'est souvent en François. Ce mot n'est plus gueres en usage, que dans la bouche des vieilles gens ». *Régner*, en effet, doit avoir ici le sens du moy. br. *renaff* exister, tréc. *en amzer 'zo bremañ 'rén*, par le temps qui court, cf. *Gloss.* 566. Gon. a *rems*, *remps* m. « peu usité aujourd'hui », et *remsi*, *rempsi* durer, subsister, vivre; Troude donne tout cela comme suranné. *Remsi* se dit en Haute-Cornouaille (M. Jaffrennou); *remziad* m. pl. *aou* génération en Goëlo et petit Trég. : *Ar remziadaou all a berrey hon labour* les générations suivantes parferont notre travail (M. Even). Voir *Gloss.* 567, 568.

7. Dérivé nouveau, cf. *ruset* rusé v. 108, etc. Godefroy a un article *rusauble* pour renvoyer à *rusable*, qui manque.

An re so claff daffnet, dre pechet en bet hont,
Beuaff quet ne galhe, quent ez maruhe dre spont,
Mar horribl eu neuse, en stat se gant é gront.
2175 Pez spont yen dan eneff, pez leff, ha pez greuanç,
Goude lesell expres, traou raes [1] ha plesanç [2] :
Yoaius meurbet detri, hep sy dan conscianç.
Hac habitation, mansion consonanç [3].
Vezo monet gant cry, dan ty han region,
2180 Maz eux dyaoulou, ha monstrou [4] en craou don :
Hep nep finuez dezy, guelet an vision,
Han rez aneze y, en o daffnacion [5] ?
Possibl eu ez guell Doe, an roe nep ho croeas,
An neff hac an douar, heaul ha loar drez caras :

1. Proprement « ras, plain, uni », cf. *Aoùr mil musur rés* « mille mesures rases d'or » ; *rés-ribus* « rés le bord d'une mesure », *Les Amourettes du Vieillard*, Pel., voir *Gloss.* 571, 575. Pel. donne *rès* plein, garni, fourni, bien rempli ; (épi) bien fourni de grains : Grég. *rez* ras, uni, *rez ar verenn a vin, rez toupicq* rasade, plein un verre de vin, *eva a rez toupicq lyès taçzad* lamper, boire en goinfre (cf. van. *èr huéren karget-rèz* dans la coupe pleine à déborder, *l'Hermine* XLIV, 205), *rez, é rez, a rez, reçzed, è reçzed* « au niveau, de plein pié », *lacqât rez* ou *e rez* niveler, *trèmen é rez, é reçzed, reçzed* raser, effleurer ; *rez, reçzed* « rez, ou rais, superficie rase », *rez an doüar, reçzed an doüar* « rez de chaussée, le sol de la terre », *an astaich rez* « l'étage de rez de chaussée », *discarr... rez an douar, lacquaat... è rez ar sol, é reçzed an doüar* détruire (une ville « rez pié, rez terre » ; *rez, é rez, é reçzed* à fleur (*an douar* de terre, *an dour* d'eau), *rez e dal* (il a de beaux yeux...) à fleur de tête ; Le Gon. *réz* ras, plein jusqu'au bord ; rez, à fleur, au niveau ; H. de la Vill. *réz ha réz* au même niveau ; Troude *rez, reaz* m. niveau, *rez* comble, il regarde à tort ce dernier comme un nom masc. suranné : D. Malgorn *a réaz* au ras de, au niveau ; *réaz* plein ; *rez* f. rangée : *ed dîw rez* épis à deux rangs de grains (*Ann. de Bret.* XXV, 232, 414, 415). M. Vallée cite de Combeau (trad. de Lachambaudie) : *Diou rez dent en e c'henou* deux rangées de dents dans sa bouche. Ce mot doit se trouver dans le tréc. *en res, e res* sous forme de, *Gloss.* 567 (où je voyais *reiz* droit). On dit en Goëlo *lakât an treo'n o reaz*, ou *war o res* mettre les choses en ordre, les tirer au clair ; en haute Corn. *ober eur rez da*, chapitrer (qqn) ; *rezo* rendre uni, raser (ab. Besco) = *rezañ* mettre à fleur (ab. Estienne), *raizein* « boulverser » l'A. (voir mon *Dict. breton... de Vannes*, v. *réz*). On dit *tremen a-rez* côtoyer (l'Afrique) ; léon. *beza a resed gant* être au même niveau que, *lakaat daou damm koat en eur resed* ajuster deux pièces de bois. On peut ajouter *rés 'vel eur gañnel* juste comme une bobine, h. Trég. (*Mél.* XI, 201) : *koad rez* bois sans défaut, facile à travailler, Goëlo ; mais ce mot a dû se mêler avec *reiz* droit, régulier ; règle, qui avait une variante *rez* (cf. *pe en rez* de quelle manière, v. 954, etc.) C'est plutôt ce dernier qui est dans *tra rez* chose régulière, *ze zo rez*

Ceux qui sont douloureusement damnés pour le péché, dans l'autre [monde,
Qui pût vivre, avant de mourir d'épouvante ;
Tant il est horrible alors dans cet état, avec son grondement.
2175 Quelle froide épouvante à l'âme, quel pleur, et quel chagrin
Après avoir quitté tout à fait les choses commodes et le plaisir
Très joyeux, certes, sans remords à la conscience,
Et son séjour, demeure de beauté,
Ce sera, d'aller avec cris à la maison et la région
2180 Ou il y des démons et des monstres, dans l'étable profonde,
Sans qu'elle ait aucune fin, de voir la vision
Et leur aspect, dans leur damnation !
Il est possible que Dieu puisse, le roi qui les créa,
(Et) le ciel et la terre, soleil et lune ainsi qu'il voulut,

mat c'est très bien ; *rez war e labour*, *war e vicher* habile, propre au travail, expert dans son métier ; *koñtcho rez* comptes bien faits, clairs, *komz rez* parler bien, de façon intelligible, *Breton rez*, vrai Breton bretonnant, *koms resoc'h* parler plus facilement, *gout resoc'h* savoir mieux, plusieurs de ces expressions sont en van. *reih*, *reh*. *Resaat* devenir plus habile (Estienne) répond au léon. *reisaat* rendre ou devenir tranquille.

2. Mot nouveau, du fr. *plaisance* ; on ne connaissait que l'adj. *placsant*, *plesant* plaisant, agréable.

3. On n'avait également que l'adj. *consonant* juste, admirable ; cf. v. fr. *consonancie* accord, harmonie, concordance.

4. Premier exemple de ce plur. Grég. a *mounstr* monstre pl. *ou*, van. *monstr* pl. *eü*, dim. *mounstricq* pl. *-strouïgou* ; *mor-vounstr* p. *morvounstrou* monstre marin ; *mounstrus* monstrueux. Maun. a « monstre, *monstr* » : « faire monstre, *ober monstrou* » ; ce dernier = « faire montre, la revue de l'armée », *ober moustr*, *moustra* Gr., cf. *moustr* pl. *ou* montre, revue des troupes, *moustrou bras* montre générale Gr., *montreu* m. montre, revue l'A. (*montre* par *e* muet, pl. *eu* montre portative l'A., *montr* pl. *ou* montre de poche Gr., trec. *moñt* m. pl. *moñcho*, voir v. 1816 ; *moñcher* marchand de montres, horloger). *Monstre* pl. *ou* rêve importun et incommode, rêve fâcheux Gr. ne vient pas du fr. *monstre* : son *e*, qui se retrouve dans *monstrei* part. *-eët* avoir des rêves fâcheux, semble provenir de *huuvré* pl. *ou* rêve, *huvréi* rêver Gr. La variante *moustr* pl. *ou* doit être plus ancienne, voir *Gloss.* 432 ; l'*n* s'est introduit par imitation de *monstrou*, équivalent de *moustrou* montre, revue. Grég. donne aussi *modestou*, *molestou*, cf. moy. bret. *molest* contradiction. Les dérivés ne montrent que *ous-* : *an Diaul moustrer* démon incube, *ar moustrericq* « cauchemar, le foulon... oppression d'estomac... que les Simples attribuent au Demon incube », *ar mousterricq* incube, oppression nocturne Gr. J'ai cru à tort, *Gloss.* 432, que Maun. attestait un autre verbe *moustra* « souiller » : le texte porte « souller », qu'il faut corriger en « fouler ».

5. Premier exemple de cette forme hybride, cf. *Gloss.* 140 ; *daunacion*, *daounacion* Gr. (*damnation* f. pl. *-neu* l'A.).

2185 Hac ho lacquas da chom, hep patrom dre compas,
Hep muy dre é squient, euel maz ententas.
Dileuzriff dan yffernn, emesq an bernn cernet,
Aneualet rebours [1], da comours hac Ourset :
Serpantet difæçon, ha Con, ha Leonet,
2190 Pe diuers loeznet goez, ha diaznauezet [2].
Pe croeaff á neuez, loznet disneuz euzic,
A ve deffry dihabl, hep fabl á drouc aplic :
Humor dre'n dou organ [3], ho diou froan, nat [4] dan quic,
(f. 43 v) De lesquiff han speret, á taulhent net cret dic.
2195 Pe vn moguet flerius, ancquenus [5] dreist musur,
Pe tan ho dou lagat, en pep stat dinatur :
Hep span do huanat, na francquat [6] do statur,
Na hoaz bezaff lazet, ouz ho guelet, cret sur.
Bezcoaz elguennou [7] tan, en bet man ne goanas,
2200 Quic den á nep heny, na muy ne castias :
Eguet visaig Sathan, en poan aban manas,
Eff he compaingnuou [8], ouz tnon [9] aban gnouas,
Rac se pep lech pechezr, quemer dif scuezr pe dre [10]
Ez miry nac y quet, do sellet en bet se :
2205 Na da bezaff ardant, sellet do hoant gante,
Er ho guelet horribl, re terribl az fiplhe [11].

1. Du fr. *rebours* revêche ; premier exemple de ce mot ; van. *rebource*, rebours ; revêche, de mauvaise humeur ; bizarre (mal imp. *reboruce*), *rebource* bizarrement ; *a rebource* à rebours, *rebourcein* rebourser ; *reboursein* vomir, rendre gorge, *rebourcereah* m. vomissement l'A., *en ur ber rebours* (il a fait son affaire) « en un retourne main » Châl. ms.

2. On n'avait que l'inf. *diaznauout* « decognoistre », *Gloss.* 162. Grég. a *diaznaout*, *disaznaout*, van. *dianaoueiñ* méconnaître, part. *dianavezet*, *diaznavezet*, *diaznaoudecq*, van. *dianoudecq* méconnaissant ; *dieneff*, *disanaff*, *dianaff*, van. *dianaü* méconnaissable ; *dianaff* inconnu.

3. Mot nouveau, du fr.

4. Lis. *tan*.

5. Voir v. 1388.

6. Mot écrit *franchat* affranchir, *Gloss.* 245 ; *francaat* se porter mieux Maun., *ne franka ket war an den clanv* le malade ne va pas mieux Mil. ms., *francaat* affranchir, délivrer, dégager Pel. (qui y voit un abus pour *francaa*, forme imaginaire) : *francquat* élargir, faire plus large Gr., *fraňkaat* rendre ou devenir plus spacieux Gon., van. *frankat* élargir, mettre au large, délivrer ; commencer à revenir d'une maladie.

7. Plur. d'un mot écrit *eluenn*, *eluen*, et dans ses dérivés *eluenn-*, mod. *elvenn*, *Gloss.* 206 ; ce *g* n'a jamais été prononcé, c'est une fausse imitation des cas comme celui du v. 316. Ces deux vers sont ainsi reproduits, D 161 :

Bizcoas evelenno tan, er bet-man ne goanas,
Quit den à nep hini, na muy ne affligeas.

2185 Et les fit demeurer, sans modèle, avec justesse,
Seulement par son intelligence, comme il l'entendit,
Envoyer en enfer, au milieu du tas encerclé,
Des animaux revêches d'humeur, et des ours,
Serpents difformes, et chiens et lions
2190 Ou diverses bêtes sauvages et inconnues;
Ou créer de nouveau des bêtes difformes, affreuses,
Qui soient, sérieusement, odieuses, sans mentir, de mauvais rapports;
De l'humeur par leurs deux organes, leurs narines, du feu à la chair
Pour la brûler, et l'âme, ils en jetteraient fort, crois bien;
2195 Ou une fumée puante, pénible outre mesure,
Ou du feu de leurs yeux, de toute façon monstrueux,
Sans répit à leur soupir, ni liberté à leur taille
Et aussi sans être tués en les voyant, crois sûrement.
Jamais étincelles de feu en ce monde ne torturèrent
2200 La chair d'aucun homme, ni ne la châtièrent plus
Que le visage de Satan, depuis qu'il est resté en souffrance
Lui et ses compagnons, là-bas, dès qu'elle apparut.
Aussi en tout lieu, pécheur, prends-moi la règle par quoi
Tu éviteras d'aller les regarder en ce monde-là
2205 Et d'être ardemment regardé à leur gré par eux,
Car leur vue horrible te saisirait trop terriblement.

Evelenno doit être pour *evlennou*, cf. *Gloss.* 225, 248. Roussel ms. donne : « *elw.* v : *eufl*, *elwen*, *euflen*, étincelle de feu » ; « *eulien* sing. *euliennen tan*, étincelle de feu ».

8. Lis. *-ngunou.*

9. Lis. *tnou.*

10. Prononcé *pe zre*, cf. v. 643, 674, 1018, 1234, 1842, etc. *Pezrchent* par quel lieu C*a*, expliqué par *pez-rac-hent*, *Mid. Bret. Hours* 61, est une faute pour *pezrehent*. C*b* et C*c* ont *pezdrehent*, où il ne faut pas voir *pez-dre*, mais *pe-zre*, avec un *d* ajouté comme dans *Pezdron*, etc., *Gloss.* 486, 487. Cf. *pe dre hent*, etc., 467. Une mutation du même genre est notée dans *pezalech* à quel lieu C, ailleurs *pe da*, *Gloss.* 467, 468.

11. Cf. *fiplo* torturera 2388; premiers exemples de *fibla* battre Maun., « batre à bons coups, tous portans », *fiblet caër eo bet* « il a été bâtonné qu'il n'y manquoit rien » Gr., *fibla* battre à grands coups, frapper fort, rosser, en Cornou. Gon., Trd, *en emfibla* se battre, *Barz. Breiz* 336; cf. *fibler* pl. *yen* celui qui bat Gr., celui qui frappe fort, en cornou. Gon., Trd, *fiblad* m. pl. *ou* fort coup donné à qqn en le battant, en cornou. Gon., Trd. Cf. van. *fimble*, *fible* m. pl. *eu* boucle de porc, l'A., à Sarzeau *flëmienn*, *Rev. Celt.*, III, 236, *fimblein*, *fiblein* « boucler le groüin » l'A., d'une forme française du lat. *fibula*, cf. fr. *affubler* et anciennement *fubler*, *affumbler*.

En eil ez lauaraff, hac ez calaff affet.
An drouc Elez puplic, reuseudic milliguet :
So cruel dan Eneff, hac en gref en effet,
2210 Mar dellez ef bezaff, gante re claff dafnet.
Allas nendeu hep muy, deffry dre vision,
Na spont ez grueont y, hep sy affliction :
Hoguen ouz tourmantaff, deuoraff anaffon,
Ho cannaff dre affuy, ha dre derision.
2215 Bezcoaz ne voe Leon na con quen disounest,
Mar outraig arraget, buanecquet medest :
Pan ve lazet ho cnot [1], en ho bot [2] me'n protest,
Pe ouz bezaff naounet [3], dre na caffet boet prest,
Euel maz eu pemdez, hep diuez á dezrou,
2220 A cref gant cals deffoul, an holl diaoülou :
Da tagaf anaffoun, so en ho prisounou [4],
(f. 44) Dre an bech ho pechet, cometet en bedou.

1. Ce mot se trouve N 836 comme terme d'injure (engeance?). Il peut être devenu *crot*. « petit enfant... peu en usage hors le pays de Leon » Pel. : *krot* m. petit enfant, *plac'h krot* bonne d'enfant, en cornou., Trd. Cf. gall. *cnawd* chair.

2. Ce mot s'est trouvé au v. 382 : voir *Gloss.* 74 « On dit *rei bod* donner asile, abri, cacher, receler au sens de *rei golo* » Mil. ms. A *rei bodenu da cul laer* donner asile ou recéler un fripon Trd, Mil. a ajouté : « On dit plutôt *rei bod* ». Pel. cite d'après « le Nouv. Diction » : « *Rei boden*, rece-

En second (lieu) je dis et je trouve tout à fait
(Que) les mauvais anges publiquement misérables, maudits,
Sont cruels à l'âme et la torturent, certes,
2210 Si elle mérite d'être avec eux douloureusement damnée.
Hélas ! ce n'est pas seulement, sérieusement, par la vue
Et l'épouvante qu'ils font, sans doute, de la peine,
Mais en tourmentant, dévorant les âmes,
Les battant par envie et par dérision.
2215 Jamais il n'y eut lion ni chiens si furieux,
Si outrageusement enragés, irrités, je l'atteste,
Quand on a tué leur progéniture dans leur antre, je l'affirme,
Ou en étant affamés, parce qu'ils ne trouvent pas de nourriture prête,
Que le sont chaque jour, sans fin depuis le commencement,
2220 Fortement avec beaucoup de tumulte, tous les démons,
A étrangler les âmes qui sont dans leurs prisons
Par la charge de leur péché commis dans le monde.

E. Ernault.

(*A suivre.*)

ler, c'est-à-dire, donner retraite, en sous-entendant au voleur ». *Rei bod* est en h. Corn. soutenir, encourager, surtout pour le mal (ab. Besco) ; en Trég. donner abri, asile (en bonne part aussi).

3. Premier exemple de cette forme, cf. *Gloss.* 438.

4. Cf. v. 1718.

MISCELLANEA

1. *Éremón.*

In Mr Goddard H. Orpen's remarks on early Ireland accompanying the map of Ireland in the 12th century in Poole's Historical Atlas (Clarendon Press) we read as follows : « Emer, or as the name is often written Eber [1], represents the primitive, Ivernian or pre-Aryan inhabitant (the Ἰουέρνιος of Ptolemy), while Erimon (= the ploughman) represents the Aryan farmer who introduced agriculture'. This positive statement is a mere fanciful expansion of a much more cautious remark made by sir John Rhŷs in his 'Studies in early Irish History' p. 17 (Proceedings of the British Academy, vol. I) : 'The name of *Erem* or *Airem* (genitive *Erimon*, *Eremon*, or *Airemon*) seems to have meant a ploughman'. Zimmer also has followed Rhŷs, for I see that in his translation of a wellknown passage in Fiacc's hymn he renders *meicc Erimon* by 'die Söhne Airem's' (Sitzungsber. der Kgl. preuss. Akad. 1908, p. 1119).

The truth is that the form *Airem*, gen. *Airemon* [2], never occurs for the name of the son of Míl at all. The only form in all Irish Mss., old or young, is *Éremón* or *Érimón*, gen. *Eremóin*. There can be no doubt as to the quantity both of *ē* and *ō*, though the marks of length are often omitted by the scribes. In LL 143 b 52 *Érimón* rhymes (in debide) with *óg*, LL 4 a 41

1. The correct form is *Ébér*, gen. *Ébir*. *Émer* is a late spelling.

2. The word *airem* 'ploughman' occurs with the diminutive ending *-ón* as the epithet of a fabulous king of Ireland Echaid Airemón (LU 99 a 14). This may have misled Rhŷs.

with *slóg*, and in an old poem quoted by the Four Masters A. D. 940 the whole name rhymes with *glé-dedól* 'bright twilight'.

There were genuine old-Irish names ending in a diminutive *-ón*, Ogam *-ognos*, as I have shown in Ériu IV, p. 68. But *Eremón* is not one of these. It never was a living name[1]. It must rank together with *Bith*, *Bile*, *Beothach*, *Fénius*, *Míl*, *Ir*, etc. as a mere learned figment of the eighth century. It is evidently based upon *Eriu*, while to give it a genuine look the archaic suffix was added, as it figures in *Partholón*, *Semión*. If these were genuine old names they would make their genitives in *-úin*, not in *-óin*.

So the Aryan ploughman vanishes. It is high time that speculations such as these should cease altogether until philology has better prepared the ground. It is a sign of the continued neglect of Celtic studies to find so many fallacious or highly doubtful statements on early Ireland — and indeed on Irish history generally — making their appearance in text-books for schools and universities, statements which however plausible they may seem to their authors and the general reader, betoken a sad ignorance of Irish philology and literature.

2. *Macha.*

The word *macha* which figures in Windisch's Wörterbuch, in the glossary to Stokes' edition of the Tripartite Life and in the Urkeltischer Sprachschatz p. 196 with the meaning 'field' is deduced from a single passage in a poem ascribed to Patrick thus printed and translated by Stokes (Trip. p. 480, 22) :

cēin bess macha fo thor[th]aib

'So long as field shall bide under crops'.

1. In the Annals of Ulster A. D. 885 Eiremhon occurs as the name of a king of Ulster. But, as Hennessy has pointed out in a note, this is a mistake for *Auromun*, as the king is called in LL 41 c. Indeed the AU themselves write the name correctly (*Eruman*) under A. D. 913.

There is however no occasion for any emendation. The line makes sense as it stands :

cēin bess Macha fo thoraib

'So long as Armagh shall be under princes'.

Macha is here used, as often, for Ard Macha, literally 'Macha's[1] Height'. It is latinized *Machia* in Trip. 330, 20 and elsewhere. As to *tor*, it means originally 'tower' and metaphorically 'a chief, or hero'.

3. *Erim.*

In my paper on the early relations between Gael and Brython I suggested on p. 73 that the name *Erim* which occurs in Kulhwch and Olwen (Rhys-Evans, p. 108, 11 ff.) as that of a father whose sons are all remarkable for their swiftness is the Irish *érimm* 'course'. This suggestion receives further support from the fact that in the Agallamh na Senórach (ed. Stokes, l. 268) *Erim* is the name of a horse.

4. *remáin, eráin.*

In the Glossary to his second edition of the Félire Stokes has a word *remain* of doubtful meaning. As the word occurs in rhyme with *Enáir* 'January' (Jan. 1, 31, Sept. 19, Epil. 6) and with the proper name *Senáin* (March 3), he ought to have written *remáin*. This I take to be originally the verbal noun of **remi-agim* 'I drive before, in front'. It would denote the 'front-drive' (Germ. *Vordertreiben*) in a hunt, a race, or of a troop on the march. But in all passages which Stokes has collected[2] we find the word used adverbially, no doubt in the dative (locative) case, in the sense of 'in the foremost rank or front'. Thus *it éside nobítis remāin resi[n] slóg* LU 57 b 15 means 'it is they who would march in front before the host'. Similary, *téit ind ingen remá[i]n remib* 'let the girl go

1. The name Macha is either masculine (e. g. Rawl. 502. 120 a 6) or feminine. There is a diminutive Machacán, Dinds. § 21.

2. See also Windisch, Táin Bó Cúalnge, s. v. *riam*.

first before them' LU 72 b 2; *luid Cúchulainn ríam remāin rempu* 'C. went forward in front before them', LL 68 a 26; *íarra-su nech n-aill ríam remā[i]n rempo* 'do thou seek some one else to go in front before them', ib.

In the Félire the word is always used in connexion with the leading or most prominent saints whom the poet selects for mention out of the vast number of saints (cf. *loimm de romuir* 'a sip from the ocean', Epil. 42). Thus *feil dí rétglainn remáin* (March 3) might be freely rendered 'there are two stars above all'; *ainm remáin* (Jan. 31) 'a name among the first'; *buiden cecha laithi dosruimdemar remáin* (Epil. 6) 'a troop for each day, we have measured out (= selected them after careful weighing) as leaders' — not 'heretofore' as Stokes renders; for the word is never used of time. *Ráith... co Críst... co slóg ríg rán remáin*[1] 'he ran to Christ in the fore-front of a host of noble kings'. In the same way *tóided in Rí remáin* (Jan. 1) must be taken in the sense 'let the king lead in front', *tóided* being used without an object as in Prol. 340 (*tóided re síl dóine*).

A second compound of *áin* has also caused difficulties to Stokes. This is *er-āin* or *aur-āin*, as he prints Epil. 7. The original meaning would be 'a driving beyond' (Germ. über etwas hinaus), the preposition *air* being here employed in the same sense which it has in *óin ar fichit* 'one beyond twenty' etc. Again it is used adverbially, as is well seen in the following passage (CZ VIII, p. 309, 29): *intan doluith Art ō Themuir dochum in chatha, dodeochaid tri[b] cóicdaib óclach riasna slúagaib aurāin* 'when Art came from Tara to the battle, he came with 150 men in advance of the host (as a vanguard)'; or in a poem preserved in LB 242 b:

A Dé máir!
co ragbainn[2] *mo dí eráil* (*.i. itge*):
m'animm la haingliu eráin,
nīmthair duinebad geláin!

1. This is the reading of the best Mss, not *cona slóg ríg remáin*, as Stokes prints.

2. *con*nagbaind Fcs.

'O great God! may I obtain my two requests! My soul with angels in the van! may death by lightning not come to me!'

Therefore the passage in Fél. Epil. 7, *co n-ecmaingsem*[1] *eráin* should not be rendered with Stokes 'we cut off the excess', but 'so that we have reached (hit upon) the vanguard (i. e. Christ)'. We probably have the same word in a difficult passage in Fianaigecht, p. 24 : *berte in n-urāin n-ellaig*, perhaps, 'who carry (= lead) the vanguard of the combat'.

From the original meaning of 'a driving beyond' we easily arrive at the meaning 'an exceeding, excess', which the word has commonly in the Laws. See Atkinson's Glossary s. v. *airáin* and *uráin*.

5. *On some passages in Tigernach's Annals.*

In his edition of these Annals Stokes was constantly puzzled by the idiomatic use of the adverb *ānd* in such passages as the following : *Findgaine mac Con cen máthair rí Muman ann* (A. D. 677). Here and in all other similar passages he suggests at first doubtfully, and then positively, the reading *moritur* instead. If he had consulted the other Annals as to the dates of the various personages mentioned in these entries he would have seen that not their death but their accession to the throne is denoted. In the passage quoted the context shows at once that this must be so ; for the immediately preceding entry mentions the death of the king of Munster (*mors Colgan maic Failbe Flaind ríg Muman*). So we should translate : Fingaine son of Cú cen máthair begins to reign as king of Munster'. And so in all other cases (*Bran mac Conaill rí Laigen ann* 679, *Dúnchad Muirsce mac Maelduib rí Connacht ann* 681, *Cellach Cúaland mac Gerthide rí Laigen ann* 689, *Muiredach Muillethan rí Connacht ann* 695 &c.

1. In the Glossary p. 296, Stokes puts *-ecmaingsem* under *ad-comaingim*, where, as Thurneysen, Handb. p. 470 has shown, *ad-* has taken the place of *en-*. For the verbal noun is *ecmang* ; see Betha Colmáin p. 124.

Under the year 697 we have *Fland mac Máile tuile rí Ceneóil Eogain nepos Crundmael*, where Stokes wrongly adds [moritur]. Flann began to reign in that year, succeeding his uncle Ánrothán who, the same entry tells us, had been expelled to Britain.

Berlin.

K. Meyer.

TWO GLOSSES IN VALENCIENNES MS. 413

My attention had been called by Mr Jenkinson to two glosse occurring in the Commentaire Anonyme sur Prudence d'après le manuscrit 413 de Valenciennes, published by Prof. John M. Burnam (Paris, 1910). It is stated in the preface that the Ms. was copied by a Low German or Dutch scribe from an insular archetype in half-uncial hand. Unfortunately the glosses in question are very obscure. They may very well be Welsh, but this could not be definitely established without further palaeographical evidence.

P. 69. Eseforium est parva tunica quae vulgo *guursebalt* dicitur.

P. 70. Scutulis id est vestibus scutulatis id est orbiculatis quae rustice *glitinne* dicuntur. With regard to *glitinne* it should be observed that Ducange (cited by Burnam p. 243) s. v. *clintinna* quotes a similar passage from a S. Germain Ms. of Prudentius : Scutulatam vestem appellat orbiculatam, quam rustici *Clintinnam* vocant.

E.-C. Quiggin.

A PROPOS DE L'INSCRIPTION D'ALISE

L'explication que j'ai donnée en 1908 de l'inscription gauloise d'Alise a été discutée dans la *Revue Celtique*, tome XXXI, p. 119, par M. Vendryes qui a rappelé à ce propos l'explication donnée par M. Thurneysen dans une note publiée également en 1908.

M. Vendryes a fait remarquer que, si les deux explications donnaient à peu près le même sens général, celle de M. Thurneysen était grammaticalement plus correcte, et je suis entièrement d'accord avec lui sur ce point.

Je voudrais seulement revenir sur mon interprétation du mot *gobedbi* dont M. Vendryes n'a rien dit, et qui reste le seul point sur lequel je diffère d'avis avec M. Thurneysen.

J'ai traduit ce mot par « forgerons », en m'appuyant sur les deux arguments suivants.

En premier lieu, j'ai cru reconnaître dans *gobedbi* le radical celtique *gob-* de irl. *goba*, gall. *gof*. Il est vrai que *goba* fait *gobann* au génitif, et que cette dernière forme entre dans la composition de certains noms gaulois. Mais je crois que le radical *gob-* a pu former plusieurs dérivés, et j'ai rappelé à ce sujet qu'un conte populaire irlandais parle d'un forgeron appelé Gavida [1] dont le non serait comparable à *gobed*.

D'autre part la mention des forgerons dans l'inscription est justifiée par l'importance historique de l'industrie des métaux à Alésia. Cette cité avait la spécialité du travail des armes et Pline nous dit qu'on y avait inventé le placage des armes et des harnachements. Les ouvriers en métaux devaient y former une de ces puissantes corporations comme on en

1. O'Donovan, *Annales des Quatre Maîtres*, t. I, p. 18-21.

connait de nombreux exemples dans la Gaule romaine, et c'est pour leur usage que Martialis aurait dédié un édifice au dieu Ucuetis, considéré comme leur patron.

Bien que M. Thurneysen ait déclaré qu'on ne pouvait songer à rattacher *gobedbi* au radical de *goba*, je maintiens mon interprétation, en ajoutant aux considérations précédentes le fait suivant qui vient les appuyer.

Dans le *Livre des Quatre Maitres*, on lit le passage suivant à propos des progrès de la civilisation irlandaise sous le règne de Tighernmas [1], après l'arrivée de la race de Milet :

As la Tigernmus bheos ro berbhadh or ar tús i nErinn i Foithribh Airthir Liffe. Uchadan cerd dFeroibh Cualann rodus berbh. As lais ro cumhdaighit cuirn ocus brethnassa dor ocus dargat in nErinn ar tús. As lais tugadh ruamnad for edoighibh, corcair, gorm ocus uaine.

Traduction :

« It was by Tighearmas also that gold was first smelted in Ireland, in Foithre-Airthir-Liffe [2]. It was Uchadan, an artificer of the Feara-Cualann, that smelted it. It was by him that goblets and brooches were first covered with gold and silver in Ireland. It was by him that clothes were dyed purple, blue and green. »

Dans les Annales de Clonmacnois, on lit un passage analogue [3], au sujet du règne de Tighernmas :

« He was the first who caused standing cuppes to be make, the refining of gold and silver, and procured his goldsmith (named Ugden) that dwelt the Liffie, to make gold and silver pinns to put in men's and women's garments about their

1. D'après les Quatre Maitres, Tighernmas serait mort l'an 5200 du monde, 1544 ans avant Jésus-Christ.

2. C'est sur la rive orientale de la Liffey que Tighernmas aurait eu ses forges, c'est-à-dire dans le comté actuel de Wicklow, où il y a eu en effet de tout temps des forges. D'autre part, la forge de Goibniu, le forgeron des Tuatha de Danann, est localisée dans la forêt de Glenn Treithim, près de la colline de Mullach Maisten (comté actuel de Kildare) ; or le Glenn Treithim s'étend à l'est dans la direction de la Liffey, à cheval sur les deux comtés de Wicklow et Kildare (Voir O'Curry, *Manners and Customs of Ancient Irish*, II, 246).

3. Cité en note des Annales des Quatre Maîtres, p. 42.

necks; and also he was the first that ever found the dyeing of coloured clothes in Ireland ».

Le personnage auquel ces vieilles traditions attribuent d'importantes découvertes métallurgiques, et notamment le placage en or et en argent porte un nom qui, sous ses deux variantes, Uchadan et Ugden, peut être rapproché de celui d'Ucuetis.

Certes je ne puis établir un lien philologique certain entre ces diverses formes, mais il me semble qu'il y a là autre chose qu'une simple coïncidence fortuite, et qu'il n'est pas indifférent de retrouver dans les traditions irlandaises un personnage ayant un nom voisin de celui d'Ucuetis, avec des attributions analogues à celles que j'avais prêtées à ce dieu pour d'autres motifs.

Je crois donc utile de signaler ce rapprochement hypothétique, avec toutes les réserves qu'il comporte, et j'y vois une probabilité de plus en faveur de l'interprétation que j'ai donnée du mot *gobedbi*.

G. Poisson

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. F. Hertlein, *Die Juppitergigantensäulen*. — II. W. Dinan, *Monumenta Historica Celtica*, tome premier. — III. W. Havers, *Untersuchungen zur Kasussyntax der indogermanischen Sprachen*. — IV. O. Schrader, *Die Indogermanen*. — V. Martin Gemoll, *Die Indogermanen im alten Orient*. — VI. Dr Höfler, *Volksmedizinische Botanik der Kelten*. — VII. E. Ernault, *l'Ancien vers breton*. — VIII. Kuno Meyer, *Hail Brigit*. — IX. W. Lewis Jones, *King Arthur in History and Legend*. — X. D. J. Saer, *The Story of Cardiganshire*. — XI. George Coffey, *New Grange*. — XII. P. S. Dinneen et Tadgh O'Donoghue, *The Poems of Egan O'Rahilly*. — XIII. R. Latouche, *Mélanges d'histoire de Cornouaille*. — XIV. R. Edens, *Erec-Geraint*.

I

F. Hertlein. — *Die Juppitergigantensäulen*. — Stuttgart, E. Schweigersbart, 1910, viii-168 p. in-8°.

C'est toute une théorie, complète et cohérente de ces curieux monuments que nous apporte M. Hertlein. Ils se composent d'un groupe, formé d'un cavalier (ou d'un « charioteer ») barbu qui écrase du poids de son cheval (ou de ses chevaux) une figure anguipède, un géant ; d'une colonne, au fût le plus souvent couvert d'imbrications ; d'un chapiteau dont les feuilles abritent quelquefois des têtes divines ; d'une base composite, formée d'un tambour à sept ou huit faces, portant les figures des dieux des jours ; et d'un dé dont deux, trois ou quatre faces portent les figures de diverses divinités. Les dédicaces prouvent que ces monuments sont de nature religieuse. Mais quel en est le dieu ? De quel culte et de quelle religion ? Est-ce le Jupiter Optimus Maximus, que mentionnent leurs inscriptions ? Est-ce l'empereur divinisé, en costume de triomphe ? Est-ce un dieu indigène ? Est-ce un dieu oriental ? C'est un dieu germanique, dit M. Hertlein, et germanique est, selon lui, l'en-

semble du monument qui le porte. J'en suis moins sûr et je le crois celtique, au moins également. Témoins des mélanges et des synthèses du germanisme et du celtisme à leurs confins, les colonnes au cavalier portent en outre témoignage, à mon avis, de cette religion complexe qui s'est élaborée dans les provinces à la fin de l'empire romain, vivifiant de science astrologique et de cosmogonie orientale les vieux restes mal ajustés des panthéismes indigènes et gréco-latins.

Certes, la couronne de dieux des jours, dieux planétaires, symboles du temps et du monde, qui encercle la base des colonnes montre qu'elles ont un sens cosmologique comme l'a fort bien établi M. Maass dans ses *Tagesgötter*. M. Maass voulait qu'ils fussent également des monuments triomphaux ; mais c'est un triomphe cosmologique qu'ils célèbrent, si triomphe il y a, celui du ciel sur la terre, et non pas un triomphe impérial. Ce ne sont pas des monuments de victoires, de victoires sur les nations germaines, que l'on a cru reconnaître sous les traits des monstres. Car, là où ils abondent, ce sont, dans la plupart des cas, des particuliers qui les ont élevés à leur guise, petits ou grands, plus souvent petits, aussi nombreux que nos croix de carrefours, dans leurs villas, dans leurs fermes, en tout cas sur leur propre sol (p. 68 sq). Monuments religieux et monuments privés. Le cavalier, qui parfois porte un costume indigène (Ehrang, cercle de Trêves, monument I) doit être, au surplus, un dieu du pays.

Le pays est germanique ou confine à la Germanie. C'est la moyenne vallée du Rhin, celle du Main, le pays des Suèves, qui possèdent la plupart de ces colonnes ; vers l'est, on les trouve jusqu'en Rétie ; vers l'ouest, elles sont communes chez les Trévires, et ceux-ci, M. Hertlein nous le rappelle, avaient des affinités germaniques. La démonstration est poussée dans le détail : limites des Rauraques et des Triboques, colonisation celtique des champs Décumates, cantonnements de corps auxiliaires germaniques (cf. p. 56); M. Hertlein n'oublie rien qu'une carte. Toute étude de répartition dont les résultats ne sont pas effectivement reportés sur une carte est incomplète.

Le monument est germanique. Voilà le principe de la thèse. Il fallait s'attendre à trouver en Germanie des colonnes cosmologiques. *Universalis columna* traduit *Irminsal* dans un passage d'une *Translatio S. Alexandri* (c. 3, M. G. H. II, p. 676) écrite entre 863 et 865 ; la traduction est des plus vraisemblables. D'ailleurs n'est-ce pas chez les Herminones, Suèves, Hermundures, Cherusques et Chattes, adorateurs de l'Irminsul, que se trouvent en pays germain

les colonnes au cavalier. L'Irminsul n'était pas, pense notre auteur, une colonne toute simple ; elle était surmontée d'une idole (p. 76). Or, le groupe que portent nos colonnes est remarquablement conforme à l'un des thèmes essentiels de la mythologie germanique : l'opposition des esprits de la terre à ceux du ciel ; ceux de la terre sont tout justement des géants et des dragons, moitié hommes, moitié serpents. Tantôt le cavalier écrase les anguipèdes, tantôt ceux-ci le supportent; c'est précisément la relation variable des géants et des dieux dans la mythologie. Quel est le dieu ? C'est évidemment le dieu céleste, c'est-à-dire *Ziu*, qui a été déguisé soit en Jupiter, soit en Mars, mais, quant au nom, identifié à Mars.

L'attribution du nom de Mars au dieu de l'Irminsul, est fondée sur un curieux passage de Widukin de Corvey qui est fait pour inspirer confiance : « ... quia *Hirmin*, vel Hermis, graece Mars dicitur... » (I, 12) Hirmin-Mars est donc *Ziu*.

La thèse est spécieuse et bien démontrée, mais elle n'est pas aussi bien établie. Le peu de monuments que M. Hertlein aurait pu ajouter à la liste des cavaliers trouvés en France n'en modifie certainement pas sensiblement les données. Je les cite seulement pour mémoire : Un, et peut-être deux monuments à Entrains (Espérandieu III, 2293, 2298) ; un monument, très mal définissable, à Alise (Espérandieu III, 2971) ; un monument à Auxerre (id. IV, 2886); un autre à Melun (id. IV, 2355); un monument auvergnat de provenance indéterminée (S. Reinach, *Répertoire*, II, 334, 2); un monument à Château-Bellant (Oise), aujourd'hui au musée de Saint-Germain. Ils allongent la liste sans en changer les proportions. La mention de quelques colonnes qui ont pu porter des dieux cavaliers ne les altérerait pas davantage.

Si je voulais conclure de la présence des dieux cavaliers en France que le dieu est gaulois, M. Hertlein m'a répondu d'avance en rappelant les colonies germaniques établies en Gaule à partir du IIIe siècle, reste à faire la preuve que les monuments en question aient coïncidé avec elles. Mais ce n'est pas tout.

L'une des attributions du dieu cavalier est la roue, roue de fortune ou roue solaire. Or, l'inventaire archéologique de la Gaule romanisée compte un certain nombre de monuments représentant également un dieu porteur de roue. Il est à pied sans doute. Mais il se présente aussi vêtu du costume militaire et, pour préciser ses attributions, flanqué d'un aigle et de serpents. Le plus remarquable exemplaire de ce Jupiter gaulois, comme on l'appelle, a été trouvé à Vaison. Enfin, Nîmes a fourni toute une série de petits autels ornés d'une roue et d'un foudre qui ne laissent aucun doute sur

leur attribution. Si l'on fait abstraction de la roue, qui est bien du pays, on peut songer à voir dans les serpents, enroulés aux pieds du dieu, la preuve qu'il s'agit d'un Jupiter vainqueur des Titans. Mais on a également pensé que le groupe du cavalier à l'anguipède procédait du type classique de Jupiter-vainqueur. Bref, cavalier et piéton sont, à mon avis, le même dieu. D'ailleurs, au cœur même de l'aire d'extension des dieux cavaliers, la colonne la plus importante, celle de Mayence, portait un Jupiter debout, dieu celtique bien certainement, hésitant entre Jupiter et Mars. On démontrera avec peu de peine que le Mars des Gallo-romains a eu des attributions aussi larges que celles du Ziu. Que l'idole gallo-romaine ait habillé dans les pays rhénans des divinités germaniques, je suis loin de le nier ; qu'elle leur ait même prêté forme et nature, je le crois très volontiers. Je ne suis même pas non plus tout à fait sûr que le vainqueur céleste, cuirassé en chef d'armée, n'ait jamais symbolisé des victoires impériales et quasi nationales.

Le livre de M. Hertlein a une deuxième partie aussi importante que la première, où il traite des figures qui décorent la base des colonnes. Ces dés de base, souvent isolés, ont été, à tort, pris pour des autels, qu'on connaît sous le nom d'autels à quatre faces. Si le groupe du haut et la couronne des dieux des jours ont un sens cosmologique, la base et ses figures ne sont pas dénuées de sens. M. Hertlein suppose qu'elles représentent le cours de l'année. La statistique de ces monuments révèle la constance de leur composition. Ce sont, en règle générale, les mêmes divinités qui y figurent, et dans le même ordre. Les exceptions, pour la plupart, confirment la règle. Ces divinités sont : Junon, Mercure, Hercule et Minerve. Leur ordre se déroule suivant les monuments vers la droite ou vers la gauche. Le nombre des faces se réduit à trois ou à deux ; d'autres divinités, Mars, Apollon et Vulcain, s'introduisent dans la série, à la place ou à côté de Mercure ou d'Hercule ; Minerve et Junon se confondent ou se laissent remplacer par une Victoire ou une Fortune. Mais comme tous ces changements ne se font pas simultanément le style conserve sa constance apparente.

Divinités des saisons, dit M. Hertlein. L'alternance de quatre, trois et deux figures sur les monuments correspond à la concurrence de trois systèmes de divisions de l'année, en pays germaniques, en deux, trois et quatre saisons. La Junon de la face frontale, qui fait pendant au Jupiter-Mars-Ziu, du sommet, a la première place et ouvre l'année. Aussi bien est-elle munie d'une torche symbolique. L'année germanique commence avec le printemps. Junon allume le printemps et sa torche est celle du jour

des Brandons. Minerve, au contraire, est le dieu de l'hiver. Si nous en croyons les vieux auteurs qui nous ont conservé le souvenir des restes du paganisme au début du moyen âge, c'est une Minerve qui présidait aux veillées d'hiver et aux travaux qui s'y faisaient. Mercure et Hercule président respectivement à l'été et à l'automne.

Dans cette partie du travail, l'argumentation n'est pas aussi complète que dans la précédente. Il reste quelque chose à faire pour préciser les affinités saisonnières des dieux, même si on les tient pour germaniques.

Or, le fait est partiellement contestable. Il est certain que les bases à quatre figures sont tout particulièrement fréquentes dans la vallée du Rhin et le pays des Trévires. La publication du *Recueil des reliefs* par le commandant Espérandieu permet de constater facilement qu'elles ne manquent pas en Gaule et que l'on peut étendre à la Gaule les constatations que M. Hertlein a faites pour la Germanie. D'autre part, si les figures représentent bien un système de quatre saisons il faut reconnaitre que la division de l'année en quatre saisons est, en pays germanique, chose d'emprunt. Les Germains peuvent l'avoir empruntée aux Romains. Ils pourraient également l'avoir empruntée aux Celtes, dont l'année se divisait régulièrement en quatre saisons. C'est plutôt à la division celtique de l'année, qu'à la division romaine que correspondraient, à mon avis, les représentations saisonnières de ces monuments. Mais je ne me dissimule pas que la preuve de cette proposition est à faire.

H. Hubert.

II

W. Dinan. *Monumenta Historica Celtica*. Notices of the Celts in the writings of the Greek and Latin authors from the tenth Century B. C. to the fifth Century A. D., arranged chronologically, with translations, commentary, indices and a glossary of the Celtic names and words occuring in these authors. Vol. I. London, D. Nutt, 1911. xij-355 p. 8°. 15 sh.

Les textes des auteurs anciens relatifs aux Celtes ont été pour la première fois réunis par Dom Bouquet dans le premier volume de ses *Rerum Gallicarum et Franciscarum scriptores*, publié en 1738. Un siècle plus tard, ces mêmes textes étaient publiés à nouveau par Henry Petrie et Thomas Hardy au début de leurs *Monumenta Historica Britannica* (1848), p. i-cv. Enfin, plus près de nous,

sous le titre Γαλλικῶν συγγραφεῖς ἑλληνικοί (Paris, 1878-1892), Edmond Cougny a pour la troisième fois réédité la même collection, limitée toutefois aux auteurs grecs.

Ces trois recueils ont ceci de commun qu'ils sont divisés en trois parties, respectivement consacrées aux géographes, aux historiens et aux auteurs divers qui ne sont ni historiens, ni géographes. C'est une disposition singulière ; elle était encore aggravée par des erreurs de méthode à l'intérieur de chaque division. Ni Dom Bouquet, ni Petrie, ni même, ce qui est moins excusable, Edmond Cougny n'ont adopté, pour classer les textes, un ordre chronologique exact ; ils ont méconnu la nécessité de mettre à leur date les fragments d'auteurs anciens conservés par des écrivains plus récents ; et, faute d'un triage des sources, ils ont donné la même valeur au témoignage d'écrivains aussi différents par la date qu'Étienne de Byzance et Hécatée de Milet, Pausanias et Jérôme de Cardie, Diodore de Sicile ou Strabon et Pythéas !

En se proposant d'entreprendre à son tour le recueil des textes anciens relatifs aux Celtes, M. Dinan s'est bien gardé de tomber dans les mêmes fautes. Sa classification est rigoureusement chronologique et s'applique indifféremment à tous les écrivains, grecs ou latins, prosateurs ou poètes, qu'ils soient philosophes, orateurs, géographes ou historiens. C'est ainsi qu'il débute par Homère et Hécatée de Milet, pour continuer par Festus Avienus Rufus, dont le poème, écrit au IVe siècle de notre ère, n'est qu'une rédaction latine du Périple accompli par Himilcon vers l'an 500 avant J.-C. Viennent ensuite, entre autres écrivains, Hellanicus, Hérodote, le pseudo-Scylax, Pythéas, Jérôme de Cardie, Polybe et Posidonius. Le volume s'arrête à ce dernier ; mais il sera suivi de deux autres, et l'ouvrage se terminera par un index alphabétique et un glossaire étymologique des mots celtiques cités.

M. Dinan paraît fort satisfait de la disposition qu'il a choisie ; il a raison. C'est l'arrangement des matériaux qui doit faire la valeur de ce livre, annonce-t-il dans la préface ; et pour arranger les matériaux dans un ordre chronologique, il ne s'est, dit-il, épargné nulle peine, même considérable : « considerable pains have been taken to arrange the materials of these volumes in chronological order » (p. viij). Il n'ajoute pas que cette disposition, qui lui a coûté tant d'efforts, est exactement celle d'un livre excellent, qui a déjà dix ans de date : *Principaux auteurs de l'antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne de Théodose Ier*, *Essai chronologique*, par H. d'Arbois de Jubainville (*Cours de littérature celtique*, tome XII ; Paris, Fontemoing, 1902, xvj-344

p. 8°). Cet ouvrage, il est vrai, n'est pas un recueil de textes (et cela explique sans doute que M. Dinan ne le cite même pas), mais il est à la fois plus et mieux que cela. C'est un exposé par ordre chronologique de ce que les Anciens ont dit des Celtes. On y voit les progrès réalisés peu à peu dans la connaissance des choses celtiques. On y apprend la valeur des sources, le rapport des écrivains entre eux. Bref, c'est un livre substantiel, où tous les problèmes sont examinés, discutés, élégamment résolus. Venant après un recueil comme celui de M. Dinan, le livre de d'Arbois conserverait tous ses mérites. Venant après le livre de d'Arbois, le recueil de M. Dinan n'offre plus guère que l'intérêt de pièces justificatives.

Encore ceux qui l'utiliseront devront-ils s'armer de critique et n'accepter que sous réserves aussi bien le texte que la traduction ou les notes. Quelques exemples suffiront à justifier cette défiance.

Pythéas est, comme on sait, le premier auteur qui nous parle des Iles Britanniques. Toutefois, il est établi depuis longtemps que, dans les extraits de son livre conservés par Diodore de Sicile ou par Strabon, les îles en question étaient appelées Πρετανικαί et non Βρετανικαί ou Βρεττανικαί (v. d'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 69 et *Rev. Celt.*, XIII, p. 398). Cela n'empêche pas M. Dinan d'imprimer bravement τῇ Βρεττανικῇ à la page 62 sous le nom de Pythéas et d'adopter partout la même graphie dans les extraits de Diodore ou de Strabon qu'il retire à Pythéas pour les attribuer à Posidonius (p. 304 et suiv.). Sous cette graphie uniforme, il dissimule un problème historique de grande importance, qu'un lecteur non prévenu ne soupçonnerait pas.

Voici un cas en revanche où il ajoute au texte d'une façon fâcheuse. Aux pages 334 et 335 se trouvent face à face le texte d'Athénée et la traduction anglaise qui suivent :

Καὶ οἱ μὲν τοὺς θυρεοὺς ὁπλοφοροῦντες ἐκ τῶν ὀπίσω παρεστᾶσιν, οἱ δὲ δορυφόροι κατὰ τὴν ἀντικρὺ καθήμενοι κύκλῳ, καθάπερ οἱ δεσπόται, συνευωχοῦνται. Τὸ δὲ ποτὸν οἱ διακονοῦντες ἐν ἀγγείοις περιφέρουσιν ἐοικόσι μὲν ἀμβίκοις ἢ κεραμέοις ἢ ἀργυροῖς.	Behind them stand their armour-bearers holding their large oblong shields, which are called θυρεοί. Their spear-men sit down opposite in a circle, and feast in the same manner as their masters. Their cup-bearers carry round the wine in jars like ordinary casks in shape, and made of either earthenware or silver, and wich they call ἄμβικος.

Un lecteur qui se bornerait à lire la traduction croirait que θυρεός et ἄμβικος sont des mots celtiques, et que l'écrivain grec les donne comme tels ; d'autant plus qu'à la page 320 les phrases λόγχας ἅς ἐκεῖνοι λαγκιας καλοῦσιν et ποιηταὶ μελῶν οὓς βαρδους ὀνομάζουσιν sont régulièrement traduites par « pikes which they call *lances* » et « poets whom they call bards ».

Enfin il convient de mettre le lecteur en garde contre certaines assertions formulées dans les notes ou dans les remarques préliminaires au texte de chaque auteur. Elles sont parfois erronées. Ainsi M. Dinan écrit p. 54 : The visit of Pytheas to the Cimbri is of interest as affording some grounds for believing that the Cimbri spoke a Celtic tongue. Il est regrettable qu'il n'ait pas indiqué plus clairement ces raisons, car rien dans les textes qui suivent ne vient naturellement appuyer une pareille doctrine ; sur les Cimbres v. d'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 212-213 et *Revue Celtique*, XXIX, 215.

J. Vendryes.

III

Wilhelm Havers, privat-docent de linguistique indo-européenne à l'Université de Strasbourg. *Untersuchungen zur Kasussyntax der indo-germanischen Sprachen*, Strasbourg, Trübner, 1911, xix-335 p. 8°. 11 M.

Dans ce gros livre sur la syntaxe des cas dans les langues indo-européennes, l'auteur, que connaissent déjà les lecteurs de la *Revue Celtique* (v. t. XXXII, p. 129), ne traite à vrai dire que d'un seul cas, le datif, et même que d'un emploi particulier du datif, celui qu'il appelle le « dativus sympatheticus », nommé par d'autres avant lui « dativus ethicus ». Ce datif est très voisin de sens d'un génitif, mais il indique l'intérêt particulier que le sujet porte à l'objet de l'action. Il y a ainsi une nuance entre ἑτάροισιν ἐπ'οὔατα πᾶσιν ἄλειψα (μ 177) et ἐπὶ δ' οὔατ' ἀλεῖψαι ἑταίρων κηρὸν δεψήσας (μ 47) ou entre « die Kugel durchbohrte dem Feinde das Herz » et « die Kugel durchbohrte das Herz des Feindes » ou encore, car le datif du pronom personnel s'oppose à l'adjectif possessif, entre « der Knabe zerriss sich beim Fallen den Rock » et « da zerriss der Hohepriester seinen Rock ». M. Havers distingue six catégories du « dativus sympatheticus ». Il fournit pour chacune d'elles des exemples abondants, qu'il emprunte à toutes les langues indo-européennes, considérées aux diverses époques de leur histoire.

Un des chapitres du livre est consacré au celtique (p. 240-256) ; on y trouve des exemples irlandais et gallois des six catégories du « dativus sympatheticus », exprimé naturellement au moyen de la préposition *do* en irlandais, *y* en gallois : *maic ni dosom* « nous sommes ses enfants » (Wb. 19 d 8), *achwaeruaeth itt wyf ynneu* « je suis ta sœur de lait » (R. B. I, 204, 4). Toutefois, le génitif (ou l'adjectif possessif) s'emploie en celtique plus souvent qu'ailleurs au lieu du datif : *co m-bert do šuil as do chind* « de sorte qu'il t'enleva l'œil de la tête » (L. L. 113 a 22), *arganuot yr adanc a wnaeth... a llad y benn* « il aperçut l'addanc... et lui coupa la tête » (R. B. I, 226, 6). D'autre part, plusieurs prépositions se substituent souvent à *do* (*y*), transformant ainsi le caractère du « dativus sympatheticus » ; après les verbes qui signifient « enlever » par exemple on emploie en irlandais la préposition *ar* (cf. *Rev. Celt.* XXXI, 405), et les prépositions *fri*, *for*, *la* ou *oc* après divers autres verbes.

Il résulte de l'enquête de M. Havers que de toutes les langues indo-européennes le celtique est celle où le dativus sympatheticus est le moins bien conservé. Et M. Havers de conclure : « Il semble hors de doute qu'ici comme sur tant d'autres points nous avons affaire à une particularité linguistique de la population non indo-européenne qui a précédé les Celtes dans les Iles Britanniques » (p. 255). Cette conclusion est un peu hasardée. Il est assurément exagéré d'interpréter par l'indo-européen tous les détails des langues celtiques, mais il ne faut pas non plus invoquer sans bonne raison l'influence étrangère. Comme nous ne savons rien des langues qui ont précédé le celtique dans les Iles Britanniques, recourir à ces langues pour interpréter un fait du celtique équivaut pour le linguiste à un aveu d'impuissance. On ne doit se résigner à une pareille conclusion négative que lorsqu'on a épuisé toutes les possibilités d'éclaircissements positifs.

L'influence étrangère a été forte sur le vocabulaire celtique, parce que le vocabulaire est dans une large mesure l'image ou le reflet de la civilisation, et que la civilisation des Celtes contient un bon nombre d'éléments étrangers. Il existe donc en celtique un vocabulaire spécial, que connaissent d'ailleurs plus ou moins les langues immédiatement voisines, et qui n'est pas indo-européen. Mais n'oublions pas que le grec a subi presque aussi fortement l'influence d'un vocabulaire, qui ne l'est pas davantage.

En ce qui concerne la grammaire, l'influence étrangère est plus douteuse. Les preuves qu'en donne M. Havers d'après Zimmer ne valent rien (v. *Rev. Celt.*, XXXII, 235); et il est vraisemblable

qu'à mesure qu'on examinera le détail de la syntaxe celtique, on y reconnaîtra le développement normal de tours qui existaient en germe en indo-européen. La place du verbe en tête de la phrase, particularité frappante du celtique, peut bien être caractéristique aussi du berbère ou de l'égyptien ; elle ne s'en laisse pas moins expliquer en celtique par deux tendances bien connues de l'indo-européen (v. *Mém. Soc. Ling.*, XVII, 337). Et dans la question présente, la disparition du datif en tant que cas isolé en celtique ne suffit-elle pas à expliquer que la langue ait dû, suivant les types de phrases, affecter diverses prépositions à l'expression de ce qui était d'abord un dativus sympatheticus ? Tout se ramène donc à une question particulière de la syntaxe des cas, et on sait combien l'emploi des cas présente de divergences d'une langue à l'autre.

Quel que soit l'intérêt des collections de faits celtiques qu'a réunies M. Havers, il convient de faire certaines réserves sur ses conclusions.

J. Vendryes.

IV

O. Schrader, Professeur à l'Université de Breslau. *Die Indogermanen*. Leipzig, Quelle und Meyer, 1911, 165 p. 8°. 1M. (cart. 1 M. 25).

Ce livre forme le numéro 77 de la collection « Wissenschaft und Bildung » que dirige M. Paul Herre.

Ceux qui ont suivi les travaux de M. O. Schrader et qui connaissent notamment son livre *Sprachvergleichung und Urgeschichte* (2e éd. Iena, 1890) ou qui pratiquent son précieux *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde* (Strasbourg, 1901) ne devront pas s'attendre à trouver beaucoup de nouveau dans cet exposé sommaire des origines indo-européennes. Pourtant c'est, croyons-nous, le premier livre de vulgarisation où soit utilisé le tokharien (v. notamment p. 10, p. 76, p. 160) ; et ce détail suffit à montrer jusqu'à quel point M. Schrader tient son information au courant.

Toutefois, ce n'est pas dans la nouveauté du fond que réside le mérite de ce petit livre ; c'est dans la clarté et l'élégance de la forme. La lecture en est fort agréable. L'auteur sait rendre aisés les développements les plus techniques. Il connaît l'art de piquer et de soutenir l'attention par des remarques, des anecdotes, des citations appropriées. Bien qu'il ait destiné son livre à des lecteurs allemands et qu'il donne par suite à la civilisation germanique une

importance prépondérante dans ses comparaisons, il peut intéresser un étranger ; il a fait aux choses slaves une assez large place, et même çà et là recourt au témoignage du celtique. Sans doute un celtiste pourrait lui reprocher quelques lacunes ; il ne dit rien par exemple du calendrier de Coligny dans le chapitre du temps, où le celtique n'est pas utilisé autant qu'il conviendrait. En revanche, il faut savoir gré à l'auteur d'abandonner définitivement (p. 90) pour le mot *cétmuinter* « épouse légitime » l'étymologie singulière à laquelle quelques celtistes, à la suite de Zimmer, restent obstinément attachés (v. d'Arbois de Jubainville, *Rev. Celt.*, XXI, 109).

Les douze chapitres du livre sont respectivement intitulés : I. Das indogermanische Urvolk und die indogermanischen Einzelvölker ; II. Die Erschliessung der indogermanischen Kulturzustände ; III. Die Wirtschaftsform ; IV. Siedelung ; V. Der Rauschtrank ; VI. Handel und Gewerbe ; VII. Zeitteilung ; VIII. Die Familie ; IX. Stamm und Volk ; X. Blutrache ; XI. Die Religion ; XII. Die Frage der Urheimat. Ce sont douze études détachées, indépendantes, quelques-unes plus poussées que d'autres ; le chapitre de la famille par exemple est de beaucoup le plus riche de faits. Mais toutes sont d'excellentes mises au point de questions délicates, qui ressortissent à diverses disciplines et exigeaient à la fois la compétence d'un historien, d'un archéologue et d'un linguiste. Sur certains points la linguistique de M. Schrader prête bien à quelques critiques ; elle manque parfois de fermeté dans la doctrine et de précision dans les faits. Mais quel autre archéologue pouvait à moins de risques entreprendre la même tâche et se diriger plus sûrement dans le dédale de l'indo-européen ? C'est le mérite de M. Schrader de connaître la linguistique comme pas un archéologue, et l'archéologie aussi comme pas un linguiste.

J. Vendryes.

V

Martin Gemoll. *Die Indogermanen in alten Orient*, Mythologisch-historische Funde und Fragen. Leipzig, Hinrich, 1911, viij-124 p. 8°. 3 M. 60.

M. Martin Gemoll est un hébraïsant. Nous ignorons quelle opinion peuvent avoir de lui ses confrères en philologie sémitique. A en juger par cet ouvrage, il est à craindre qu'il n'obtienne pas grand crédit auprès des indogermanistes.

La thèse qu'il défend offre à tout le moins le mérite de l'imprévu

et de l'originalité. Il est convaincu que la mythologie hébraïque est d'origine étrangère ; que les Israélites ont reçu leur religion d'un peuple conquérant installé dans la terre de Chanaan, et que ce peuple était de race indo-européenne.

Pour lui, Abraham et Aharon sont des personnifications d'Ahura-[Mazda] ; et il identifie Jahvé avec Yama. Ces premiers rapprochements une fois établis, il n'y a plus qu'à en chercher d'autres, qui les fortifient et qui les complètent. Et c'est alors que les Celtes entrent en scène. La forme sous laquelle la mythologie indo-européenne a pénétré chez les Hébreux est en effet, suivant M. Gemoll, celle de la mythologie celtique, et particulièrement brittonique.

Le roi Arthur est tout simplement le prototype à la fois d'Ahura, d'Abraham et d'Aharon ; et la famille d'Arthur est à peu de chose près celle que l'ancien testament donne à Abraham. Les mêmes noms s'y retrouvent : Lot, Urien, Arawn.

La comparaison se poursuit ainsi pendant plus de cent pages, et la conclusion en est exprimée chemin faisant, comme un refrain, avec une conviction touchante. Il paraît à l'auteur évident, frappant, indubitable, incontestable, que la Palestine a été habitée par les Celtes ; Galaad d'ailleurs a conservé le nom des Galates, et les Amorites ont le même nom que les Armoricains. Les Celtes ont laissé des traces chez tous les peuples d'Asie Mineure : Eremon équivaut à Aryaman, et Erin à Iran. Les Chaldéens aussi sont des Celtes, car Kaldu (ou Kardu- ou Kardunias) c'est le pays des Celtes, le même nom que Celyddon, la Calédonie. Medrawd le neveu d'Arthur n'est autre chose que le Mithra des Iraniens et Gwalchmei, c'est Gilgames ; etc., etc.

Nous pensons en avoir dit assez pour édifier nos lecteurs sur la valeur du travail.

J. Vendryes.

VI

Dr. Höfler. *Volksmedizinische Botanik der Kelten.*

M. le Dr Höfler, dont nous avons signalé précédemment une étude sur l'usage des bains chez les Gaulois (v. *Revue Celtique*, t. XXXII, p. 368) vient de publier une nouvelle étude qui n'est pas moins instructive. Elle est intitulée *Volksmedizinische Botanik der Kelten* et a paru dans l'*Archiv für Geschichte der Medizin* publié à Leipzig sous la direction de M. Karl Sudhoff chez l'éditeur J.-A. Barth

(t. V, pp. 1-35 et 241-279). Elle contient une énumération des plantes utilisées par les Celtes avec l'indication de l'usage qu'ils en faisaient. Les listes de M. Höfler reposent avant tout sur le témoignage des auteurs anciens, qui nous ont transmis, avec quelques noms celtiques de plantes, de nombreux renseignements sur les vertus médicinales que la croyance populaire leur attribuait. M. Höfler a tiré parti aussi du vocabulaire des dialectes celtiques modernes et a fait appel à l'étymologie pour reconstituer la forme ancienne des mots employés aujourd'hui par ces dialectes. Il ne fait guère que reproduire la doctrine des principaux maîtres de la philologie celtique ; mais son érudition est abondante et généralement de bon aloi. Son répertoire de botanique médicale celtique sera utile ; il le serait plus encore s'il était accompagné d'un index alphabétique des noms de toutes les plantes mentionnées.

L'ouvrage fait une large place aux superstitions populaires, au folk-lore. Toutefois le folk-lore des Celtes insulaires (Irlandais ou Gallois) n'y apparaît pour ainsi dire pas. C'est à la flore populaire française, telle que l'ont constituée les travaux d'Alfred Maury, d'Eugène Rolland, de M. Paul Sébillot, que M. Höfler emprunte ses exemples. Mais il a le tort de substituer trop souvent « celtique » à « français » (p. 25 : « im keltischen département Vienne » !) : il faut se garder d'attribuer aux Celtes toutes les superstitions populaires de la France. Pour établir et préciser les croyances celtiques relatives aux plantes, il rappelle aussi celles qui sont aujourd'hui encore en vigueur dans le sud de l'Allemagne, notamment en Bavière. En faisant ainsi porter son étude sur la France et l'Allemagne, à l'exclusion de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, M. Höfler nous paraît déplacer un peu trop l'axe du monde celtique.

Au point de vue linguistique, il y aurait aussi quelques critiques à lui adresser. Bien qu'il ait eu parfois recours à la compétence de M. J. Pokorny, et qu'il se soit en général documenté avec soin, on sent qu'il n'est en linguistique celtique qu'un novice et un amateur. Ses restitutions de mots celtiques sont le plus souvent empruntées à l'*Urkeltischer Sprachschatz* de Whitley Stokes, qu'il cite p. 7 sous une forme bien singulière (iouṇkos « jung » Bezzenberger, 224) ; mais ce livre, d'ailleurs indispensable, ne doit être utilisé qu'avec une certaine critique. Et il convient d'avoir plus de prudence encore en citant Roget de Belloguet ou Bacmeister, qui sont des autorités un peu surannées aujourd'hui. P. 2, M. Höfler semble croire que le breton armoricain est un reste du gaulois. P. 259, sa traduction du nom des Matres *Udra-vari-nehae* paraît

purement fantaisiste. P. 276, il rapproche les mots grecs ὕπνος et σιώπα (sic) ! Ses références manquent parfois d'exactitude : p. 247, la traduction française attribuée à Whitley Stokes est en réalité du Dr Ricochon (v. *Rev. Celt.*, XXIII, 107) et p. 16, la phrase latine donnée comme de Lucain appartient simplement, comme nous l'apprend le *Sprachschatz* de M. Holder (t. I, col. 1326), à un commentateur. Quant au mot *driadae*, cité à ce même endroit, c'est un mot masculin, comme le gallo-latin *druidae*, et par suite la question des druidesses pouvait être laissée de côté.

M. le Dr Höfler nous jugera peut-être trop sévère ; il aurait bien plus sujet d'exercer contre nous sa sévérité, si nous écrivions médecine ou botanique.

J. Vendryes

VII

E. Ernault. *L'ancien vers breton*, Paris, Champion, 1912, 79 p. 8° 2 fr. 50.

Notre collaborateur M. Em. Ernault avait déjà étudié l'ancienne versification bretonne dans la préface à sa réédition du Mirouer de la Mort (*Rev. Celt.*, XXXI, p. 71-91), où l'on trouvera mentionnés les plus importants travaux antérieurs sur la question.

Dans la brochure annoncée ici, il reprend le même sujet, mais en se bornant à l'exposé des faits principaux, sous une forme simple et commode. L'exposé comprend quatre parties : 1° Eléments du vers breton : mesure, césure, rime (finale et intérieure) ; 2° séparation des vers ; 3° vers sans césure fixe ; 4° vers à césure fixe. L'exposé est illustré de nombreux exemples empruntés au *Grand mystère de Jésus* (éd. la Villemarqué, Paris, 1866), au *Mystère de sainte Barbe* (éd. Ernault, Nantes, 1887), aux *Heures* (éd. Wh. Stokes, *Middle Breton Hours*, Calcutta, 1876), aux *Cantiques* du Doctrinal (éd. Ernault, *Arch. f. Celt. Lexic.*, I, 213, 360 et 556), surtout aux anciens *Noels* édités dans la *Revue Celtique*, tomes X à XIII.

Toutefois ces exemples ne suffisaient pas à montrer l'opposition de la versification ancienne et de la versification moderne. Pour rendre le contraste saisissant, il fallait présenter un même poème sous les les deux formes. Grave difficulté qui n'était pas pour arrêter notre collaborateur. Il n'a eu qu'a se dédoubler. En lui, le philologue a fait appel au poète, et Barz ar Gouet a répondu à l'appel d'Emile Ernault ;

c'est de leur collaboration qu'est sortie la seconde partie du volume. Le lecteur y goûtera d'abord la *Chanson des Chênes* de M. A. Le Braz dans une triple traduction, en breton ancien et en breton moderne, de Léon et de Vannes ; ensuite l'*Elegy written in a country churchyard* de Thomas Grey, traduite également en breton ancien et en breton moderne ; enfin, pour terminer le volume, une pièce de facture et d'inspiration personnelle, en breton moderne, sur la mort de Marc'harit Phulup, la vieille chanteuse de Pluzunet.

J. Vendryes.

VIII

Kuno Meyer. *Hail Brigit*, an Old-Irish poem on the hill of Alenn. Halle, Niemeyer et Dublin, Hodges, Figgis and C°, 1912, 24 p.

Cette jolie plaquette est un cadeau de Noël, offert par l'auteur à M. et Mme Best, en souvenir de son séjour à Dublin, et notamment d'une excursion qu'il fit en leur compagnie à Knockawlin, anciennement Cnoc Ailinne, « la Colline d'Alenn ».

Le choix du sujet double le prix de l'hommage. Le poème vieil-irlandais publié et traduit ici pour la première fois se rapporte en effet à la colline d'Alenn. Sur cette colline s'élevait une forteresse qui, après plusieurs siècles de splendeur, fut détruite au cours du VIIIe siècle et ne se releva pas de ses ruines :

Borg Ailinne úallach
atbath lia ṡlóg ṁbágach
« L'orgueilleuse forteresse d'Alenn
a péri avec ses guerriers »

lit-on dans le Félire d'Oengus, Prologue, v. 189.

L'auteur inconnu du poème a tiré un fort beau parti du contraste entre la désolation d'Alenn, l'ancienne citadelle du paganisme irlandais, et la prospérité de sa voisine, Kildare, brillant foyer de christianisme. Il oppose le succès éphémère des rois d'Alenn, dont la puissance s'est évanouie, à la gloire toujours triomphante de Brigitte, patronne de Kildare : *slán seiss a Brigit co mbúaid* ! La gloire de Brigitte, c'est tout le sujet du poème.

M. Kuno Meyer a fait précéder le texte d'une introduction, où il discute les données historiques et géographiques du poème. Sur le nom d'Alenn, sur la personne des princes qui s'y rattachent, sur les batailles qui s'y livrèrent, il donne, suivant son habitude, maint détail exact et précis, qu'il emprunte à des sources généralement inédites.

Il n'y a du poème qu'un seul manuscrit, le Book of Leinster (p. 49 b), lequel est du milieu du XIIe siècle. Mais le texte porte la marque d'une composition bien antérieure à cette date. M. Kuno Meyer l'attribue à la période du vieil-irlandais, et probablement au début du IXe siècle. La langue conserve en effet plusieurs formes anciennes, qui sont énumérées p. 10 et suiv. ; quelques autres, un peu plus modernes, indiquent en tout cas sûrement le IXe siècle.

Le texte est accompagné d'une traduction anglaise et suivi de notes explicatives, surtout lexicographiques et grammaticales, qui aident à interpréter les passages difficiles ; il y en a quelques-uns. On notera trois passages, dans lesquels le substantif est précédé de son régime : *lir co hor* (str. 1), *lir co tráig* (str. 16), *réin cu hor* (str. 18) ; et aussi un passage où la préposition est placée entre le substantif et l'épithète : *féin co ngairg* (str. 13). Il y a un exemple de la construction *ro chathu clói* « qui a livré des combats » (str. 21), que l'on doit comparer à *cia ro chathu clói* « though he won battles », dans la Tripartite Life, p. 214, 7 (*ro catha clói* dans le ms. Rawlinson B 512). A signaler encore l'emploi de *fiu* « digne de » avec un régime à l'accusatif (str. 14 ; cf. p. 20-21), un exemple du datif d'accompagnement (*buidnib slúaig*, str. 1) et deux du tour *móu epert* (str. 2), *mó foscnad* (str. 7). Le mot *tundsem* « fait de fouler aux pieds » (str. 5), infinitif de **to-nessaim*, est donné p. 20 comme masculin, à cause sans doute de la forme d'accusatif singulier *tundsem*. Mais les infinitifs en *-em*, quand ils ne sont pas thèmes en *-u-*, sont toujours féminins (voir Thurneysen *Hdb.*, I, p. 414) : *airegem* « plainte » g. *æreigme* Ml. 90 c 12 ; *caithem* « consommation » dat. *cathim* L. U. 52 a 17 : *dinsem* « mépris », dat. *dinsim* Hib. Min. 327 ; *égem* « cri » acc. pl. *eigmea* Ml. 113 b 7 ; *fethem* « attente » acc. sg. *fethim* Fél. Ep. 266 ; *indithem* « attention » g. *indithme* Ml. 85 d 1 ; etc. Toutefois on lit au datif sg. *moidem* Wb. 14 d 37 et *accaldam* Wb. 3 c 4 ; *tundsem* est sans doute une exception du même genre.

J. Vendryes.

IX

W. Lewis Jones. *King Arthur in History and Legend.* Cambridge University Press, 1911, 145 pp.

The above volume, written by Professor Lewis Jones of the University College of North Wales, Bangor, forms one of a series

of manuals of science and literature published by the Cambridge University Press. It has been very rightly said of this series, « For those who have neither the time nor the preliminary training to study great subjects on a grand scale these excellent handbooks seem specially designed ». This is particularly true of the present volume, as its success will prove : published last year it has already reached a second edition, although the first was of 5.000. In a private communication Prof. Jones states that it is a *popular* manual rather than a work for « the elect » ; no one however, learned though he be, will regret the time given to reading it. Prof. Jones has been able to give in a hundred pages or so a very concise account of king Arthur as he appears in history and legend from the earliest times up to the present day.

The first of the five chapters of which the book is composed deals with the earliest Arthurian records. According to Prof. Jones little historical significance is to be gathered from the form of Arthur's name which in the Latin chronicles appears as *Arturus*, probably of Roman origin derived from the form *Artorius*, a name common in Rome. Prof. Jones is not inclined to agree with Sir John Rhys who suggests that it was a Celtic name given in the first instance to a god Arthur. The oldest historical document in which Arthur is mentioned by name is the famous *Historia Brittonum* ascribed to Nennius who lived about 800 A. D. He speaks of Arthur's military exploits and says he fought with the kings as a kind of commander in chief, *sed ipse dux erat bellorum*, a military office as suggested by Rhys similar to one of those established in the island during the later years of the Roman administration and corresponding to that of the Welsh *gwledig*. It is noticeable that in Welsh literature Arthur is always known as the Emperor, never king, this was probably the title given to the highest officer in the island after the departure of the Romans.

The twelve battles mentioned by Nennius as having been fought and won by Arthur are also found in the *De Excidio et Conquestu Britanniae* compiled by Gildas, but Arthur's name does not occur. Prof. Jones suggests that this is due to the fact that Gildas' work is not so much a history as a homily. In the *mirabilia* attached to Nennius' *History* Arthur is pre-eminently the warrior and the marvels show that his name was connected with the topography of Wales even in the viiith century : they are also valuable as affording the connecting link between the earliest Latin documents in which Arthur's name is found and one of the very oldest of the Welsh Arthurian tales, *Kulhwch and Olwen*.

Strangely enough Arthur's name does not occur again in the Pre-Norman chronicle literature. Bede makes no mention of him, nor is his name found in the Saxon Chronicle. But if history has little to say of Arthur, this is not true of the romance literature of the XIIth and XIIIth centuries. As Prof. Jones says, the contrast is so startling as to suggest at once that the coming of the Normans to Britain had much to do with what may be called the aggrandisation of Arthur. Among those who contributed to this aggrandisation the first place must be given to Geoffrey of Monmouth although all the evidence seems to point to the period extending from the Xth to the XIIth centuries as that of the popular growth of an Arthurian legend on a large scale among the « Celtic fringe ». By the beginning of the XIIth century Arthurian stories were circulating freely in Brittany, Cornwall and Wales. Others who wrote of Arthur were William of Malmesbury, in his *History of the kings of England*, the first version of which was completed in 1125, and Henry of Huntingdon in a letter addressed to a friend named Warinus.

The second chapter of the book is devoted to « Arthur in Welsh Legend and Literature » and Prof. Jones concludes that there is enough in old Welsh poems and prose stories to indicate that a legend of Arthur existed in Wales from a very early period, long before Geoffrey of Monmouth. He takes his evidence from Welsh poetry, the Black Book of Carmarthen, the Book of Aneirin, etc., from Welsh prose romances such as Kulhwch and Olwen, and from the Triads.

In the third chapter devoted almost entirely to Geoffrey of Monmouth, the remainder being given to the chroniclers who followed Geoffrey, Prof. Jones shows that his great book, *Historia Regum Britanniae*, is to be taken as a romance rather than as authentic history, not that it is suggested that he invented all or even the greater part of his matter, he did as others had done before him, he borrowed largely from his predecessors, Nennius, Bede and others, though, of course, a great deal is due to his own imagination. The popularity of Geoffrey's history was so great that not only was it copied abundantly (there exist at present 51 manuscript copies), but it was also translated. Geoffrey Gaimar was the first to translate it into Anglo-Norman verse, and he was soon followed by Wace in 1155. In the next century Layamon wrote his English *Brut* in which he made many interesting additions to Geoffrey and Wace's narrative.

In the fourth chapter entitled « Romance » Prof. Jones speaks

of the metrical chronicles of Wace, of the romances in verse of the great poet Chrétien de Troyes, and of the prose romances of those who followed him, among the most renowned being Walter Map and Malory. It was Malory's work, *Morte Darthur*, which gave new life to the Arthurian legends and to him is due the fascination which Arthurian stories have had for so many modern English poets, Spenser in the *Faerie Queene*, William Warner's *Albion's England*, Drayton's *Polyolbion*, and last but by no means least Tennyson's *Idylls of the King*.

Time and space do not permit of an exhaustive survey of the last chapters but it is hoped that enough has been said to make everyone interested in Arthurian literature wish to read this volume. It should certainly be the first book read by those who intend taking up the study of the Arthurian legend.

Mary Williams.

X

D. J. Saer, *The Story of Cardiganshire*, Welsh County Series, The Educational Publishing Company, Cardiff, 1911.

This little book as Mr Saer himself says in the preface has been written for the children of Cardiganshire with the object of making them acquainted with the story of their beautiful and historic county. It has already been adopted by the Cardiganshire Education Committee for use in the schools under its control : this is not surprising seeing that everything which is to be told of Cardiganshire is found in this volume as a perusal of the *Contents* will show. They include chapters on Situation and Climate, Extent and Elevation, the River Teifi, The River Valleys, the Sea Coast, the Story of the Roads and Railways, of the Fairy Tales of Cardiganshire, Dewi Sant, the Story of the People, the Caer, War, the Homes, Farming, Lead Mines, Schools, Colleges, Ancient Games, of Dafydd ab Gwilym, the great poet, the *Dante* of Wales, of the Abbey of Strata Florida, of the Towns, Villages and Hamlets, and of the Notable Cardiganshire Men. One will also find a Bibliography, a list of important dates and a glossary of Welsh words occurring in the place names, very helpful to those unacquainted with the Welsh language.

The whole story has been written in simple language suitable for children of all ages, but in language so interesting that everyone will read it with pleasure. To add to the value of the book, in

addition to a map of Cardiganshire, it has been profusely illustrated with sketches, reproductions of photographs, etc., of all that is most interesting in the County.

Mary WILLIAMS.

XI

George COFFEY. *New Grange* (*Brugh na Boinne* [1] *and other incised tumuli in Ireland. The influence of Celt and the Aegean in the extreme West of Europe in early times.* Dublin. Hodges, Figgis and C°. London, Williams and Norgate. 1912.

Il y a deux parties dans ce travail : l'une descriptive qui mérite tous les éloges et telle qu'on devait l'attendre du célèbre archéologue irlandais ; l'autre, hypothétique, soulevant des questions de la plus haute importance, maintes fois agitées et diversement résolues.

Le groupe de beaucoup le plus important des *tumuli* préhistoriques d'Irlande est celui qui a été désigné du nom du plus considérable d'entre eux, celui de New Grange. Il y a là un véritable cimetière. Il est situé à cinq milles à l'ouest de Drogheda et ses ruines s'étendent sur environ trois milles le long de la rive nord de la Boyne vers Slane.

Les trois *tumuli* les plus intéressants sont ceux de *Dowth*, *New Grange* et *Knowth*, en vue l'un de l'autre, séparés par un mille de distance. Celui de New Grange est le plus connu et le plus considérable. Une carte, qui est une réduction de celle de six pouces à un mille de l'Ordnance Survey, montre la situation des *tumuli* existant, des pierres debout et des *raths* [2] de ce groupe. Ce cimetière a été identifié avec le *Brugh na Boinne* des *mss.*, plus particulièrement du *Senchas na Relec*, ou *Histoire des cimetières*, conservé dans le *Leabhar na h-Uidhri*, et du *Dindshenchus* du Livre de Ballymote.

1. *Brugh* a pris le sens de *demeure*, *palais* ; il a eu aussi le sens plus large de *région*, *district* ; cf. vieil-irl. *mruig*, *bruig*, gallois et bret. *bro*. Macbain, dans son *Gaelic Dict.*, lui attribue aussi le sens de *tumulus*, sens évidemment venu de ce que certains *tumuli* portent ce nom. *Brugh na Boinne*, le *tumulus* (demeure) *de la Boyne*.

2. Le sens ancien de *ráth* a été celui de *fort circulaire en terre*, *demeure seigneuriale entourée d'un rempart en terre*. C'est l'équivalent de *lios* (*less*, *liss*). *Ráth* est commun dans l'est de l'Irlande, *lios* dans l'ouest (cf. gallois *Llys*, breton *Les*).

Ces trois *tumuli* sont décrits avec une grande précision par M. Coffey. Celui de New Grange est un énorme tumulus enceint d'un cercle de pierres placées de champ (pierres de 8 à 10 pieds de long) se touchant (même disposition à Dowth et Loughcrew Hills). Ce tumulus est circulaire et couvre une aire d'un acre et même deux, si on prend toute la superficie inscrite dans le cercle de pierre.

Le plus grand diamètre est de 280 pieds. Sa hauteur *actuelle* est de 44 pieds [1]. L'intérieur du tumulus se compose d'une allée couverte de 60 pieds de long, composée de pierres placées de champ de 5 à 8 pieds de haut, recouverte de larges pierres plates, et d'une grande chambre présentant la forme d'un hexagone irrégulier. Elle s'élève en forme de *dôme* : c'est ce qu'on appelle souvent une fausse voûte ; le *dôme* est formé de pierres en encorbellement, placées horizontalement et avançant l'une sur l'autre graduellement, si bien qu'au sommet l'ouverture est fermée par une simple pierre. La chambre a 19 pieds 6 pouces de long ; 18 pieds depuis la fin du passage jusqu'à la paroi nord et 21 de l'est à l'ouest. Autour des parois, il y a des pierres dressées qui par endroit supportent la voûte, mais la construction du dôme en est en réalité indépendante : c'est le contraire à Dowth. L'allée couverte n'a guère que 3 pieds de large en moyenne ; à 14 pieds de l'entrée, les pierres de côté se rapprochent jusqu'à se toucher par le sommet, de façon qu'on est obligé de ramper sur une étendue de 6 pieds. A partir de ce point, le passage ne présente pas de difficulté : à l'entrée, il a 4 pieds 9 pouces de haut ; ensuite, il s'élève graduellement jusqu'à 9 pieds sur une distance de 26 pieds. Des plans et photographies accompagnent la description.

Ce monument a été fouillé évidemment dès l'antiquité. L'entrée n'en est pas cachée ; elle est clairement indiquée par la direction des pierres du cercle vers l'intérieur.

Les *tumuli* étaient groupés en cimetières, ce qui est, suivant la juste remarque de l'auteur, l'indice d'une société plus ou moins régulièrement organisée. Il semble qu'ils aient été respectés jusqu'à l'arrivée des Danois, qui, comme on le sait, ont été les plus redoutables des archéologues : ils ont fouillé systématiquement les tombes de l'Irlande pour y trouver des objets précieux. Il n'est que juste de dire qu'ils n'ont pas été seuls à se livrer à cet utile passe-temps. Il y a un curieux souvenir de ces fouilles à la fin du *Mabinogi* de

1. Le tumulus de Tumiac en Arzon (Morbihan) est élevé de 20 mètres au-dessus du sol.

Branwen, fille de Llyr. Après l'expédition de Bran, il ne restait plus en Irlande que cinq femmes enceintes. Arrivés à l'âge d'homme, les cinq fils dont elles accouchent prennent pour femmes chacun la mère de l'autre. Ils peuplent l'Irlande et se la partagent, d'où les cinq parties de l'Irlande. Ils se mirent ensuite à inspecter le pays, là où il y avait eu des batailles, et ils y trouvèrent de l'or et de l'argent, si bien qu'ils devinrent riches. Les Gallois semblent avoir eu d'ailleurs les mêmes goûts que les Danois. Dans le poème des *tombes*, dans le Livre Noir de Carmarthen, on trouve ce vers à propos de la tombe de Tavlogeu fils de Lludd :

ae clathei caffei but

« qui les creuserait trouverait butin. »

M. Coffey s'est reporté judicieusement, le monument ayant beaucoup souffert, aux descriptions qui en ont été faites précédemment. La première se trouve dans une lettre du célèbre Edward Llwyd (lettre de 1699), alors conservateur de l'Ashmolean Museum, à Oxford. Il signale notamment sur le sommet du tumulus un menhir qui a disparu. Un chapitre fort intéressant est consacré aux traditions écrites de l'ancienne Irlande qui associent le grand tumulus de New Grange à *Brugh na Boinne*. La partie qui traite des cimetières dans le *Leabhar na h-Uidhri* (fin du XIe ou commencement du XIIe siècle) est particulièrement intéressante ; on y lit que les nobles des *Tuatha Dé Danann* avaient l'habitude d'inhumer à Brugh.

La description des autres *tumuli* ainsi que des *cairns* de *Loughcrew Hill*, *Knockmany* et *Seskilgreen* (Tyrone), *Clover Hill* (Sligo) est tout aussi précise. L'auteur les a minutieusement étudiés tous.

Ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus important dans ces *tumuli*, surtout dans celui de New Grange, ce sont les signes gravés sur les pierres de ces monuments. A New Grange, on en trouve : dans la chambre, sur des pierres des parois, sur des pierres de voûtes (*East recess*), sur des pierres de l'allée couverte, de l'entrée. Il y en a même deux du cercle extérieur qui sont gravées.

De nombrenses photographies permettent d'étudier les signes gravés. Ces signes gravés consistent en *losanges*, *chevrons*, *feuilles de fougères*, *triangles*, *cupules*, *cercles*, *demi-cercles concentriques*, *spirales simples* ou *doubles*. A Dowth, on remarque en outre des *soleils* (cercles avec rayons à l'extérieur du cercle, il y en a avec un autre cercle extérieur), des *cercles concentriques*, des *roues*, des signes ressemblant à ceux de Scandinavie qui représentent des bateaux, etc.

Ce qu'il y a de plus caractéristique, ce sont les *spirales*. Arthur Evans était d'avis que la spirale était venue de la région Égéenne en Irlande par l'Espagne, la France et l'Angleterre. Les gravures de New Grange offrent les plus frappantes analogies avec celles de Gavrinis dans le Morbihan [1]. M. Coffey croit que la spirale, qu'il fait venir aussi de la Crète et des Iles Égéennes, a pris la voie de terre (*Butmir* en Bosnie, *Lengyel* en Hongrie marquent des étapes importantes), suivi les grands fleuves, la Moldau et l'Elbe, atteint la Baltique. Elle serait passé de là en Scandinavie, d'où elle serait venue en Écosse et de là en Irlande. D'après la carte montrant la distribution des spirales dans les Iles Britanniques (p. 113), les spirales gravées ne se montrent pas dans le sud de l'Angleterre. On en trouve un exemplaire dans le nord du Pays de Galles, près de Liverpool, dans le nord de l'Angleterre, quelques-unes en Écosse. En Irlande, on ne les trouve que sur la côte nord-est ; deux sont indiquées sur la côte nord-ouest. Dans l'état actuel de nos connaissances archéologiques, il est certain qu'il est difficile de faire venir la spirale de l'Armorique en Irlande, d'autant plus que, même à Gavrinis, il n'y a guère que trois spirales proprement dites. On y trouve de *fausses spirales*, des cercles et demi-cercles concentriques, lignes ondulées, losanges, etc. M. Déchelette a fait à la théorie de M. Coffey une objection des plus sérieuses [2]. Si la spirale en Irlande vient de Scandinavie, comme elle apparaît dans ce pays pendant le deuxième âge du bronze scandinave, il faudrait admettre que New Grange et Gavrinis appartiennent à la même époque, ce qui est impossible. New Grange paraît bien appartenir à la première époque du métal, à ce qui est en Europe occidentale, la période de transition du néolithique au bronze : le marteau perforé en pierre de Seskilgreen (p. 109) appartient à cette période. Les ossements incinérés de New Grange, la forme de la voûte indiquent également la première époque du métal. Mais Gavrinis, qui ne peut être séparé de New Grange [3], est de la fin du néolithique. Il ne peut y avoir de doute à ce sujet, et M. Coffey eût été de cet avis s'il avait étudié les poteries provenant de dolmens et allées couvertes du Morbihan dans l'ouvrage de M. du Châtelier (*La poterie à l'époque préhistorique et gauloise en Armorique*). On trouve sur ces poteries

1. Pour d'autres comparaisons avec d'autres tumuli de Bretagne, notamment Locmariaquer, v. p. 30, p. 59.

2. Déchelette, *Manuel* I, p. 615, 616.

3. Il n'y a pas que les spirales à considérer. Les autres signes sont également d'une frappante identité.

non seulement des chevrons et losanges, ce qui est commun, mais des cercles, des demi-cercles, des lignes ondulées, identiques aux dessins de Gavrinis. Je signalerai surtout les poteries provenant du *dolmen* de Mané-Hui, à Kerléarec en Carnac ; du *dolmen* de Mané-Ronguellec, en Plouharnel ; de *Conguel* en Quiberon ; de *Beg-er-Lann* en Plœmeur; de *Lann-Blaen* en Guidel ; d'un dolmen ruiné de Baden [1]. A signaler aussi les dessins d'une plaque de schiste ardoisier dans le *dolmen* de Kervadel en Plobannalec (Finistère).

Il est donc, en tout cas, parfaitement sûr que la spirale n'est venue en Armorique, ni de la Scandinavie, ni de l'Irlande. Pour l'Irlande, ce serait le contraire qui serait probable. D'un autre côté, les étapes pour faire venir la spirale de la mer Égée en Armorique manquent absolument. Il n'est donc pas impossible que les trois spirales de Gavrinis soient dues à un développement *indigène*. D'après Montelius et Coffey, là où on trouve à la fois cercles concentriques et spirales, ces dernières sont des dégénérescences des premiers (Déchelette, *Manuel,* I, p. 616). J'incline d'autant plus à croire à une création isolée de la spirale à Gavrinis, qu'on la trouve à une époque où assurément on ne peut songer à les faire venir de Crête, à *l'époque paléolithique* : il y a des spirales gravées sur ivoire par des chasseurs de renne, trouvées dans les grottes d'Arudy et de Lourdes (Déchelette, *Manuel*, p. 613).

On fait venir aussi généralement la fausse voûte de la région égéenne. On a comparé New Grange au fameux tumulus de Mycène, connu sous le nom de Trésor d'Atrée. Quoi qu'il en soit de la question d'origine, nous avons, en tout cas, en Armorique, des *tumuli* à fausse voûte qui sont de la fin du néolithique, comme par exemple, celui de Crubelz [2]. Il a livré des pointes de flèche à ailerons et pédoncules caractéristiques de cette période.

De plus, il y a des *dolmens*, dans la région, appartenant à la pleine époque néolithique, qui montrent les débuts de la fausse voûte.

J. Loth.

XII

Dánta Aodhagáin Uí Rathaille, *The poems of Egan O'Rahilly*, with introduction, translation, notes and indexes together with ori-

1. Planche 7, f. 12, 13, 14; pl. 6, fig. 2, 4, 5, 6, 7 ; pl. 5, fig. 6, 7, 8, etc.

2. Société pol. du Morbihan, 1864, p. 6.

ginal illustrative documents, edited by Rev. Patrick S. Dinneen and Tadhg O'Donoghue, second edition revised and enlarged. London, 1911 (Irish texts Society vol. III) in-8° lxii-360 p.

Cette édition diffère de la première édition (1900) en ce que les poèmes d'écrivains contemporains ont été remplacés par une composition satirique en prose d'Egan O'Rahilly intitulée *Eachtra Thaidhg Dhuibh Ui Chróinin* et divers poèmes du même auteur, que quelques pièces apocryphes ont fait place à des pièces authentiques et que de nombreux documents d'archives, qui éclairent à la fois l'œuvre du poète et l'histoire de son temps, ont été ajoutés en appendice. Le glossaire qui terminait la première édition a été supprimé ; mais la seconde édition comporte trois index : un index des premiers vers, un index des noms de lieux et un index des noms de personnes.

O'Rahilly, né vers 1670 et mort après 1726, vécut au temps des confiscations et des ventes des terres possédées par les catholiques ; il vit vendre le domaine de Kenmare, ruiner les habitants des districts de O'Keeffe et de O'Callaghan et conçut contre les auteurs ou les agents de ces exactions une haine violente qu'il exprima dans une langue vigoureuse. Il poursuit particulièrement de ses invectives les Irlandais qui, pour s'enrichir, passèrent au parti des vainqueurs. La vie d'O'Rahilly fut difficile, à une époque où les anciens nobles d'Irlande, hospitaliers et généreux pour les *ollamh*, étaient remplacés par des hommes nouveaux qui ne s'intéressaient guère à la littérature nationale. Ses dernières années semblent s'être écoulées dans la misère et l'abandon.

Ses œuvres sont variées de sujet et de ton. Instruit dans les écoles irlandaises du genre de celle qui pouvait encore subsister alors sous la protection du château de Killala et des O'Donoghue, pénétré des anciennes traditions de sa race, connaissant les généalogies aussi bien que les légendes merveilleuses du haut moyen-âge irlandais, suffisamment versé dans les lettres classiques et possédant quelque connaissance de l'anglais, O'Rahilly nous apparaît comme l'*ollamh* le plus instruit de son temps. La plupart de ses pièces sont des élégies, *marbhna*, sur la mort de personnes de distinction. Ce genre cultivé surtout aux xvie et xviie siècles, mais dont un exemple est déjà cité dans le *Glossaire de Cormac* au mot *gamh*, n'avait pas tardé à devenir quelque peu artificiel. Une élégie comporte un certain nombre de thèmes banals que le talent du poète ne suffit pas toujours à renouveler : les héros de l'épopée irlandaise sont représentés comme des parents du défunt ; les dieux de l'Olympe païen inter-

viennent comme des fées bienfaisantes à sa naissance pour le parer de tous les dons de l'esprit et du cœur ; plus originale est l'intervention des *mná sidhe* (banshees) qui se lamentent à la mort des membres des anciennes familles milésiennes et dont les palais sont d'ordinaire situés sur les côtes, au milieu de rochers dont les cavernes font entendre dans les tempêtes des mugissements funèbres. Le poète rappelle encore les amis et la famille du mort, le deuil de la maison déserte où le pauvre attend en vain qu'on lui donne le morceau de pain habituel. Parmi les poésies lyriques de O'Rahilly, la plus saisissante est *Mac an cheannuidhe* (p. 12-16), allégorie où quelques allusions historiques sont obscures, mais dont la forme et la composition sont d'un art raffiné. Les satires sont précieuses pour étudier l'histoire locale ; dépourvues d'imagination et de passion mais singulièrement âpres dans leurs attaques contre les parvenus qui s'enrichissent aux dépens des anciennes familles irlandaises, elles témoignent du souvenir religieux que le poète gardait au glorieux passé de son pays et de sa foi, parmi les tristesses présentes, à un avenir meilleur.

La métrique de O'Rahilly est rarement inspirée des modèles classiques ; l'allitération y est peu employée. L'harmonie des voyelles toniques y est recherchée au point que dans les élégies, la dernière voyelle tonique de chaque vers est identique d'un bout à l'autre de la pièce et que, dans les poèmes lyriques, les vers de chaque strophes offrent les mêmes voyelles toniques.

G. Dottin.

XIII

Robert Latouche. *Mélanges d'histoire de Cornouaille* (*V^e-XIe siècles*). 125 pp. Paris, Champion, 1911, in-8° (Bibl. de l'Éc. des Hautes-Études, 192° fasc.).

M. Latouche auquel on doit déjà une excellente histoire du comté du Maine pendant le xe et le xie siècles nous donne maintenant un ensemble de trois importants mémoires relatifs à l'histoire de Cornouaille et en particulier à l'abbaye de Landevenec : il étudie successivement la vie de Saint Guénolé, fondateur de l'Abbaye, puis celle de Saint Idunet, enfin le cartulaire de l'abbaye. On retrouvera dans ces dissertations, issues en partie des conférences de M. Ferdinand Lot à l'École des Hautes-Études, la clarté, l'élégance et la solidité qui sont la marque ordinaire des travaux de M. Latouche. Son travail a amené l'auteur à refuser toute valeur

historique aux deux biographies de Saint Guénolé, composées l'une par un moine de Landevenec, Clément, après 857, l'autre par l'abbé Gourdisten entre 857 et 884. Ni l'un ni l'autre n'ont eu sous les yeux de texte ancien. Clément a utilisé Gildas, développé des thèmes hagiographiques, et inventé des noms de personnages à l'aide de noms de lieux. Gourdisten a ajouté quelques renseignements légendaires sur Grallon, roi de Cornouaille, et quelques réflexions édifiantes ; il mentionne de plus un privilège accordé en 818 à Landevenec par Louis le Débonnaire. La vie de Saint Idunet ne renferme rien d'historique.

Le cartulaire de Landevenec est composé de 48 pièces dont 36 sont fausses. Il n'y a rien à en tirer pour l'histoire de Cornouaille qu'il faut nous résigner à ignorer à peu près pour cette période.

On pourra peut-être relever dans le travail de M. Latouche quelques petites lacunes : l'auteur ne nous semble pas avoir suffisamment creusé le sens juridique du mot *notice* : il confond sous ce nom la notice qui contient le nom des témoins et a une valeur juridique, et la notice proprement historique. Peut-être aussi la présence d'une double date (charte n° XXIV du cartulaire) n'est-elle pas nécessairement une preuve de fausseté : la première date étant celle de la réalisation de la donation, la deuxième celle de la confection de l'instrument. Enfin le mot *indolis* (quidam vir indolis, charte n° XL), dont M. Latouche n'a pas vu le sens, figure dans du Cange avec le sens d'adolescent. Mais ce sont là de petits détails qui ne diminuent en rien le mérite du travail de M. Latouche.

Jean Marx.

XIV

R. Edens. *Erec-Geraint.* Der Chrétien'sche Versroman und das wälsche Mabinogi. Inaugural-Diss. Rostock, 1910.

On peut adresser tout d'abord à M. Edens quelques critiques concernant la base de son étude. Jusqu'à présent tous ceux qui ont étudié les rapports des trois romans de Chrétien de Troyes et des récits gallois correspondants se sont limités à l'un des trois. M. E. s'est malheureusement conformé à l'usage de ses devanciers. Or une étude de ce genre ne peut aboutir que si elle porte sur l'ensemble des trois. Car on rapporte de l'étude de chacun d'eux certaines considérations d'ordre méthodologique qui sont de grand profit

pour l'étude des autres. On les oublie vite en se bornant à un récit, et tout est à recommencer.

Ensuite, M. E., qui ne sait pas le gallois, a dû se servir de la traduction, et pour des recherches aussi délicates il n'est rien de tel que de se référer à l'original [1]. Nous en verrons plus loin un exemple, p. 133.

Enfin, M. E. n'a tenu compte que d'un seul MS. gallois, le Red Book; il ne mentionne même pas les MSS. Peniarth 4 et 6, publiés par M. J. G. Evans sous le titre *White Book Mabinogion* (cf. *Rev. Celt*, XXXI, 106). Or, Miss Mary Williams a montré le parti qu'on pouvait tirer de ces manuscrits (*Essai sur la composition du roman gallois de Peredur*, Paris, 1910). Voici un exemple du fait pour *Gereint*. Dans le MS. Pen. 6 (W. B. M., p. 208), ce n'est pas « le fils du duc de Bourgogne » qui donne à Gereint un conseil banal concernant son gouvernement, mais « le fils du duc » tout court. De plus son nom n'est pas *Ondyaw* (R. B., 265, 267), mais *Ondra* (Pen. 6; W. B. M., p. 208) ou *Ondryaw* (Pen. 4; W. B. M., p. 206). Je ne prétends pas que cette leçon soit préférable; en tout cas, il y avait lieu de discuter les variantes.

La thèse de M. E. est que le récit gallois (que nous désignerons ici en abrégé par M) est absolument indépendant du roman de Chrétien (en abrégé, C) et que les deux remontent à une source commune. Ses arguments sont loin d'être convaincants, et presque à chaque page on trouve des fautes de méthode.

Avant d'exposer ses arguments, M. E. soumet, dans un long chapitre, à une juste critique l'étude de M. Othmer (*Das Verhältnis von Chrétiens Erec und Enide zu dem Mabinogi des roten Buches von Hergest « Geraint ab Erbin »* Diss. Bonn. 1889), suivant lequel M ne serait qu'un remaniement de C. Sa tâche était d'autant plus facile que M. Wilmotte, tout en approuvant les conclusions de M. Othmer, avait ruiné la plus grande partie de ses arguments. En se fondant sur des impressions arbitraires et souvent fausses,

1. Quelle que soit l'excellence de la traduction il est souvent indispensable de consulter l'original en ce qui concerne la forme des mots même. Ainsi, dans le *Peredur* gallois M. J. Loth traduit par « seigneur de la clairière » (Mabinogion, II, 51) le *syberw y llanerch*, qui correspond à l'« Orgueilleux de la Lande » du roman de Chrétien. *Syberw* est emprunté au latin *superbus ; llanerch* est très proche comme sens et comme son du mot « lande ; on voit donc que les deux expressions sont beaucoup plus voisines que la traduction ne permet d'en juger.

M. Othmer s'efforçait d'établir que la version de C est « plus belle » et « plus logique » que celle de M. Il en concluait que M provient de C. Mais M. E. commet la même erreur de méthode que son devancier, en soutenant qu'en de nombreux passages M est plus clair et plus logique, et, par conséquent, reproduit mieux la source commune que C.

La plus grande partie de ses remarques portent sur le fait que tel ou tel épisode est fort bien motivé dans M, tandis qu'il ne l'est pas du tout dans C et y devient par là même incompréhensible. Mais, en règle générale, la version non motivée n'est-elle pas comparable à la *lectio difficilior*, qu'il serait trop facile de rejeter ? Il n'est pas d'aussi médiocre et gauche remanieur (ce qui n'est pas de beaucoup le cas de l'auteur de M !), qui ne saurait rendre son modèle dans quelques endroits « plus clair » et « mieux motivé ». Si l'on admet que M remonte à C, on comprend aisément la raison pour laquelle le narrateur gallois a « motivé » tant d'épisodes qui ne l'étaient pas dans Chrétien. Pour Chrétien le sujet n'était qu'une pure féerie, dont il se proposait de tirer tout autre chose qu'un roman historique. Par contre, le narrateur gallois a dû y voir quelque chose d'authentique, tiré de l'histoire nationale. Il était donc important pour lui de communiquer au récit une allure naturelle et vraisemblable. Il ne saurait plus être question d'un remaniement décousu (« planlos », selon M. Othmer) de la part de l'auteur gallois. Ce serait méconnaître le vrai mérite de son art.

D'ailleurs, dans bien des cas où M. E. prétend que C. aurait omis les « motifs » qui se trouvaient dans sa source, il n'a pas compris le poème français. Ainsi, lorsqu'Erec, tout brisé et couvert de blessures, se refuse, dans C, à se rendre, sur les instances de Gauvain, auprès d'Arthur, M. E. trouve que son refus est incompréhensible, tandis que dans M nous en avons la raison : c'est que les vêtements d'Erec sont en très mauvais état. De même, lorsque Gauvain, qui, dans C, n'a pas reconnu Erec, annonce à Arthur qu'il a rencontré « le meilleur chevalier », cela est incompréhensible, tandis que dans M, où Gwalchmei a reconnu Geraint sur le coup, tout est à sa place. Il faut méconnaître complètement les idées sur la chevalerie dans la poésie française, pour ne pas voir combien la version de C est claire et logique. C'est la « desmesure » d'Erec qui le pousse à refuser tout secours et à vouloir poursuivre son expédition à lui seul. C'est le fait d'avoir renversé Keu, mais surtout l'état d'Erec et son attitude, qui produisent une impression si profonde sur Gauvain. L'explication qu'on trouve dans M est au moins superflue et a l'air d'être ajoutée après coup.

Il y a autre chose aussi. Lorsque Gauvain demande à Arthur d'ajourner l'adjudication du prix qu'aura celui qui a tué le « cerf blanc » jusqu'au retour d'Erec, cela n'aurait, selon M. E., aucun sens dans C, puisque le vainqueur y a le droit d'embrasser la plus belle dame, et rien ne fait prévoir qu'Erec reviendra avec une belle ; d'autre part, la version de M serait logique, puisque là le vainqueur a le droit d'offrir la tête du cerf « à sa maîtresse ou à son compagnon » : ce dernier, donc, pourrait être Geraint lui-même, encore qu'il revienne seul. Malheureusement cette remarque ne repose que sur une omission fortuite de deux mots dans la traduction française : c'est « à sa maîtresse ou à celle de son compagnon », qu'on lit dans le texte gallois (R. B. I, p. 246, 8).

Pour prouver que C a mal interprété sa source (qui était pourtant française !) M. E. n'hésite pas à lui prêter non pas de légères inconséquences, mais les incohérences les plus énormes. S'il avait raison, ce n'est plus la « génialité » de Chrétien qui serait compromise, mais son bon sens élémentaire. Combien est absurde, dit M. E., de désigner la chasse au cerf blanc comme une « coutume », comme si un cerf blanc se présentait toutes les fois qu'on en a besoin ! Mais ce n'est pas du tout en cela que consiste la coutume : elle consiste en ce que celui qui aura la chance de tuer un cerf blanc à la chasse pourra réclamer le baiser de la plus belle dame.

Autre exemple. Quelle était la raison de toute l'expédition d'Erec, où il emmène Enide avec lui ? Selon M. E., dans la source de C c'était la jalousie. C l'aurait reproduite (dans une bonne leçon qui est perdue pour nous [1]), mais n'aurait pas compris son carac-

1. C'est une application des plus maladroites du principe indiqué par M. Förster (v. la préface de son édition de *Lancelot*, 1899, p. CXXXIV s. et celle de la petite éd. d'*Erec*, 1909, p. XXV). Il a constaté que la version de Hartmann von Aue (H) et celle de Saga (S), qui remontent sûrement à C, sont plusieurs fois d'accord contre la version de C telle qu'elle nous est conservée. On l'expliquera facilement en supposant que ces divergences, qui peuvent se résumer en peu de lignes, proviennent d'un texte de C quelque peu différent du nôtre qui fut à la base de H et de S. Il en serait de même pour les cas où M. et H. sont d'accord contre C. M. E. l'admet et s'engage à ne pas insister sur les divergences, où M + H ou H + S coïncident contre C. Cela ne l'empêche pas de conclure à une autre source que C dans un cas (à savoir, qu'Erec dédaigne de se venger sur le nain qui lui porta injure, cela étant indigne d'un chevalier, — pensée qui ne se retrouve pas dans C), où M coïncide avec le roman français en prose (P). Il se contente de constater que « merkwürdigerweise » P coïncide avec M (p. 274, n. 1), et l'idée ne lui vient pas que le principe indiqué par

tère « prépondérant », de sorte qu'il a pu dire en plusieurs endroits (*Érec*, v. 3304, 3767 ss., 3812) qu'Erec n'était nullement jaloux. C'est le copiste du MS. ayant servi de base à tous ceux qui nous sont parvenus qui s'est aperçu de la contradiction et qui prit soin, pour la faire disparaître, de biffer le passage sur la jalousie. Heureusement il s'est trouvé un scribe plus intelligent que Chrétien ! Ce n'est pas en traitant ainsi le poète français que M. E. pourra nous convaincre. Il est vrai qu'il essaye d'atténuer en quelque sorte la faute de Chrétien : plusieurs contre-sens se seraient déjà trouvés dans la source directe de C, par l'intermédiaire de laquelle il remonte à la source première. Mais cette supposition, qui ne peut pas disculper C des absurdités citées, ne fait qu'augmenter l'invraisemblable du système de M. E., comme on va le voir plus loin.

M. E. insiste beaucoup sur les divergences entre C et M. Il n'y a, dit-il, que 4 % de l'œuvre qui soient textuellement identiques dans M et C (statistique étrange et fantaisiste, mais admettons-la, puisque M. E. le veut). N'est-ce pas déjà beaucoup, si on y ajoute l'étroite correspondance de toute la trame du récit ? Cependant, M. E. a oublié une chose : si M et C remontent à une source commune, il faut qu'ils aient reproduit textuellement chacun les 20 % de cette dernière pour aboutir à avoir 4 % de commun entre eux deux (puisque les coïncidences portent sur des endroits différents et sur des détails tout à fait secondaires). Et, s'ils n'y remontent pas directement, mais par l'intermédiaire des autres formes, ces 20 % deviennent 50 % ou même davantage. Ce n'est plus le « génie » de Chrétien, c'est le talent de l'auteur gallois qui est en jeu. Conteur intelligent et fin qu'il est, on admettra plus

M. Förster pour les cas de M + H ou H + S porte aussi bien, sinon mieux, sur le cas de M + P, puisque personne jusqu'à présent, ni M. E. lui-même, ne s'est encore hasardé à supposer que P remonte à une autre source que C. De même, M. E. ne croit pas possible que M. ait eu pour base un MS. de C légèrement divergent des nôtres, sans que ces divergences soient forcément attestées par une autre version quelconque. Tout cela n'est dit, d'ailleurs, que pour prouver combien tout ce qui touche à la méthode est faible dans le travail de M. E. Ce qui est plus important — et M. Förster l'a dit le premier — c'est qu'il ne faut pas abuser de ce principe. En effet, la coïncidence des traits insignifiants dans les différentes versions d'un même récit peut et doit se produire quelquefois de façon fortuite. (C'est ainsi, je crois, que dans l'exemple cité P et M ont introduit un trait nouveau commun indépendamment l'un de l'autre.) Il faudra toujours en tenir compte dans les études de ce genre.

volontiers qu'il ait copié les 4 °/₀ de C que les 50 °/₀ d'un roman anglo-normand ou latin.

La seule partie importante du travail de M. Othmer est d'avoir établi les coïncidences textuelles, et c'est précisément cela qui lui a valu l'adhésion (partielle) de G. Paris. Comment les expliquer ? M. E. invoque le fait (et il s'appuie sur l'autorité de Miss J. Weston, dont il cite un long passage : « *The Legend of Sir Lancelot* », p. 61) que les conteurs professionnels récitaient des histoires apprises par cœur, en s'y défendant de changer un seul mot. Le fait est connu ; pourtant il ne se produit que dans des conditions déterminées : il faut que le récit ait quelque chose de profondément traditionnel, qu'il soit quelque chose de sacré. C'était bien le cas des « *Quatre branches du Mabinogi* », peut-être aussi de *Kulhwch et Olwen*, mais non pas de nos trois contes arthuriens (v. p. ex. la distinction établie par M. J. Loth, *Rev. Celt.*, XXXII, p. 422). En plus, ce qui irait très bien pour les conteurs gallois n'est guère admissible pour les conteurs anglo-normands ou français. D'autre part, après les études si instructives de M. Bédier sur les différentes versions du roman de Tristan et surtout sur les chansons de geste, on sait combien il serait hasardeux de vouloir rechercher une source précise ou un modèle pour chaque trait particulier, et de refuser toute création individuelle à un remanieur doué de sens artistique. Et il ressort de plus en plus clairement que l'auteur gallois a été un véritable artiste.

Pour être complet, il faut dire deux mots sur quelques passages où M. E. croit que M reproduit mieux que C quelques données mythologiques traditionnelles. Il n'y a rien à en tirer. En ce qui concerne *Morgue* : *Morgan tut* (*Morgant tut* une fois dans Pen. 6), on aura de la peine à admettre l'explication de *certum per incertum* et *Morgan tut*, qu'elle qu'en soit l'interprétation, reste jusqu'à présent un *incertum* pour nous. Quant à quelques traits de l'épisode de la *Joie de la cour*, qui seraient plus authentiques dans M, rien n'est moins sûr. Je passe toute la discussion de M. E. sur les noms propres et la géographie de notre récit. Il ne fait que citer des travaux bien connus sans apporter une seule remarque nouvelle. On sait que les recherches ingénieuses de MM. F. Lot, J. Loth, Zimmer et Brugger n'ont pas abouti à des conclusions absolument convaincantes, et on n'apprend rien du relevé qu'en fait M. E. Toujours est-il à remarquer, que du fait que la géographie est mieux coordonnée dans M il ne s'en suit nullement que sa version soit plus primitive.

Pour M. E. il est hors de doute que la source de C n'était pas

dans les récits séparés, comme celui de l'épervier ou de la « Joie de la cour «, mais dans un récit suivi comprenant tout l'ensemble du roman. Il en voit la confirmation dans le passage du début d'*Erec*, où le poète se plaint des conteurs professionnels qui « depecier et corrompre suelent » (v. 21) le beau conte qu'il va traiter : il aurait donc existé un récit d'ensemble, que les conteurs se plaisaient à dépecer, pour en tirer les épisodes séparés. Sans insister sur la valeur (bien médiocre) de ces lieux communs du début, et sans recourir à l'hypothèse plus ingénieuse que vraisemblable de M. Cohn qui voit dans ce passage une interpolation [1], il suffirait d'observer que le v. fr. *depecier* — et M. E semble l'ignorer — peut avoir tout simplement le sens de « gâter, gâcher ». D'autre part, si l'on voulait insister, d'accord avec M. E., sur le sens essentiellement moderne du mot, n'en ressortirait-il pas plutôt que le poète n'a connu que des récits épisodiques, qu'il aurait refondus dans un récit d'ensemble pour constituer son roman ?

Tout à la fin de son étude M. E. expose sa doctrine sur la généalogie de notre récit ; elle est aussi embrouillée qu'invraisemblable. La source commune et première serait un X (M. E. ne nous dit pas si c'était un poème ou autre chose), en tout cas d'origine insulaire, qui aurait été composé dans l'une des quatre langues suivantes : anglonormand, français, anglais ou latin (probablement en cette dernière, si j'ai bien compris), et qui aurait contenu quelques épisodes d'origine celtique. On voit que la thèse de la « celticité » du récit y perd plutôt qu'elle n'y gagne ! Cet X serait parvenu, après avoir revêtu plusieurs formes intermédiaires, à M sous la forme d'un conte oral, à C sous une forme écrite, un conteur ayant transcrit son conte pour le mieux retenir. M. E. ne semble pas s'apercevoir qu'il arrive par-là à n'admettre rien de moins que l'existence de romans arthuriens en prose française au beau milieu du XIIe s. ! On pourrait difficilement imaginer quelque chose de plus confus et de plus invraisemblable.

La lecture du travail de M. E. est très instructive. Elle suggère plus d'une observation d'ordre général sur la méthode à suivre dans cet ordre de recherches. L'enseignement qu'on en rapporte pourrait être appliqué avec profit à bien d'autres cas. D'autre part il en ressort clairement, combien serait utile une étude sur l'ensemble des trois récits gallois en question, où l'on tâcherait de rechercher si

1. *Zeitschrift f. franz. Spr. u. Lit.*, XXXVIII (1911), 1 3. Selon M. Cohn c'est contre les remanieurs du roman même de Chrétien que l'interpolateur proteste.

les trois récits remontent à des auteurs différents, et, en ce cas, quels sont les procédés de composition et l'art personnel de chacun d'eux, et si l'un d'eux n'a connu l'œuvre de l'autre et n'a subi son influence. Ce serait la meilleure façon de rendre justice à l'originalité artistique des récits gallois.

A. Smirnov.

CHRONIQUE

Sommaire. — I. Élection de M. P. Fournier à l'Académie des Inscriptions. — II. Élection de M. Déchelette comme correspondant de l'Institut. — III. Acquisition de la bibliothèque de Stern par l'Université de Berlin. — IV. Un cours de celtique à l'Université de Chicago. — V. Découverte de gloses irlandaises. — VI. Altceltischer Sprachschatz, 20e livraison. — VII. Les *Deae Matres* dans l'Encyclopaedia of Religion and Ethics. — VIII. Suite de la collection des Vies de saints bretons. — IX. Un manuel du moyen-irlandais par M. Dottin. — X. Un nouveau périodique consacré à l'irlandais moderne.

I

Dans sa séance du 10 novembre 1911, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a élu membre libre M. Paul Fournier, doyen de la faculté de Droit de l'Université de Grenoble. Dans ses études sur les recueils canoniques, M. P. Fournier a touché au droit irlandais et il a notamment donné à la *Revue Celtique* (t. XXX, p. 221 et suiv.) un intéressant article sur le *Liber ex lege Moysi*, où il fait ressortir les tendances bibliques des canonistes irlandais.

II

Dans sa séance du 22 décembre 1911, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a élu correspondant national M. Joseph Déchelette, conservateur du musée de Roanne, auquel nous devons les deux volumes du Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine (v. ci-dessus, tome XXXII, p. 343).

III

On nous annonce que la bibliothèque celtique du regretté Ludwig-Christian Stern vient d'être pour la plus grande part acquise

par l'Indogermanisches Seminar de l'Université de Berlin, où elle servira aux élèves de notre savant collaborateur, le Professeur Kuno Meyer.

IV

Nous apprenons que l'Université de Chicago organise, pour le trimestre d'été de 1912, un cours de langues et littératures celtiques. C'est M. Edward G. Cox qui est chargé de ce cours. La *Revue Celtique* a signalé l'an dernier les débuts comme celtiste de M. Edward G. Cox (v. t. XXXII, p. 222).

V

Dans son numéro du 28 février 1912, le journal *The Irish Times* publie une lettre de M. Mario Esposito, où le jeune érudit annonce une intéressante nouvelle. En étudiant le manuscrit C. 1. 8 de la Bibliothèque de Trinity College de Dublin, manuscrit copié au XIIIe siècle, il y a découvert, cousu sur le dernier feuillet, un fragment de parchemin contenant un texte latin avec des gloses marginales et interlinéaires. Parmi les gloses, quelques-unes lui semblent écrites en irlandais. Comme l'écriture du parchemin remonte au moins au IXe siècle, ce serait une nouvelle addition à la littérature du vieil-irlandais. Le manuscrit C. 1. 8 a certainement passé en des mains irlandaises ; on y lit une phrase en irlandais à la marge inférieure du folio 39.

Nous espérons que l'un des celtistes de Dublin nous renseignera bientôt sur la valeur de cette découverte.

VI

La 20e livraison de l'*Altcelltischer Sprachschatz* de M. Holder comprend les colonnes 760-1024 du tome III, qui est, comme l'on sait, un supplément aux deux premiers. Elle va du mot *Avedo* au mot *Cabillonensis*. Nous y relevons les remarques suivantes.

Col. 780, sous le mot *auotis*, il fallait citer, outre Whitley Stokes (*K. Z.*, XL, 244 anm. 2), d'Arbois de Jubainville (*Recueil de Mémoires publié par la Société des Antiquaires de France*, Paris, 1903), d'après lequel *avotis* serait un nom d'agent, « celui qui fait faire ». — Col. 820, sur **becos*, voir Meillet, *Mém. Soc. Lingu.*, XIV, 476. — Col. 833, la forme *belion* « feuille » du Pseudo-Apulée, fournit le prototype du gaélique d'Écosse *bile* (v. Macbain, *An*

Étym. Dict., 2e éd., p. 36, et Wh. Stokes, *Urk. Sprachsch.*, p. 174). — Col. 852, le nom de la montagne *Berigiema* en Ligurie est ingénieusement interprété comme « porte-neige ». Ce serait l'équivalent pour le sens de skr. *himālayaḥ* « séjour de la neige », et cela déjà peut faire naître des doutes, car les montagnes de Ligurie ne sont pas caractérisées par des neiges éternelles. Mais il y a une autre difficulté à cette étymologie. Le composé *Beri-giema* serait un exemplaire unique en celtique du type skr. *trasádasyuḥ* « qui fait trembler l'ennemi », gr. ἑλέπολις ἀρχέκακος ou δακέθυμος, lat. *Verticordia* ou *poscinummius* (cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, II, 3). N'est-il pas plus simple de voir dans ce mot, comme le faisait jadis M. Holder lui-même (t. I, col. 403), une forme altérée de *Berg-* (*Berga*, *Bergimus*, *Bergomon*, *Bergusia*) ?

VII

Le quatrième volume de l'*Encyclopaedia of Religion and Ethics, edited by James Hastings*, vient de paraître (Edinburgh, T. and T. Clark, 1911) ; il va du mot *confirmation* au mot *Drama*.

On y trouve p. 406-411 un substantiel article de M. F.-N. Robinson, consacré aux *Deae Matres*. Le savant professeur expose succinctement, et avec sa clarté habituelle, l'essentiel des questions qui se rapportent au nom de ces déesses (*Matres*, *Matrae*, *Matrōnae*, *Matronae*), à l'extension géographique, l'origine et les survivances de leur culte, à leurs fonctions et leurs attributs, à leur groupement en triades. Le texte est accompagné d'abondantes références données en notes au bas des pages.

P. 410, en mentionnant le culte des « Trois Maries », qui semble avoir succédé en plusieurs endroits au culte des « Matres », l'auteur ne dit rien des « Trois Maries » de Provence, les « Saintes Maries », qui sont aujourd'hui encore l'objet d'un pèlerinage. — P. 409, il n'est pas exact de parler d'une racine celtique *sul* dans l'irlandais *súil* « œil » ; ce mot passe avec raison pour le nom ancien du « soleil » (Wh. Stokes, *Urk. Spr.*, 292), qui aurait remplacé en irlandais l'ancien nom de l'« œil » tombé en interdit (v. Meillet, *Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire dans les langues indo-européennes*, Paris, 1906, p. 16).

VIII

L'Honourable Society of Cymmrodorion (New Stone Buildings, 64 Chancery Lane, London) vient de publier à la fin de 1911 le

volume III de *The Lives of the British Saints* de MM. S. Baring-Gould et John Fisher. Ce volume, qui a 509 pages 8°, comprend les vies des saints, par ordre alphabétique, de saint Faustus à saint Mynno inclus.

Les deux premiers volumes, datés de 1907 et 1908, traitaient respectivement de saint Aaron à saint Byrnach, et de saint Cadell à saint Ewryd. L'ouvrage sera complet en quatre volumes.

IX

La librairie Champion annonce la publication prochaine d'un manuel de l'irlandais moyen, comprenant une grammaire et un choix de textes, dû à notre collaborateur, M. G. Dottin. La grammaire est déjà, nous dit-on, en grande partie imprimée.

X

Nous recevons l'annonce d'un nouveau périodique : GADELICA, *A Journal of Modern-Irish studies*, publié à Dublin chez Hodges, Figgis and C°, sous la direction de M. Thomas F. O'Rahilly. Ce journal paraîtra en cahiers trimestriels au prix annuel de 6 s. 6 d. ; le premier numéro en est annoncé pour le mois de mars 1912. En ce qui concerne l'objet qu'il se propose, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les termes mêmes du prospectus :

« The need of a scholarly journal, devoted exclusively to studies and researches in the field of Modern Irish, has been keenly felt for many years. The aim of GADELICA will be to do for Modern Irish what has been, and is being, done so successfully for the older forms of the language by such periodicals as *Eriu*, the *Zeitschrift für Celtische Philologie*, and the *Revue Celtique*. Hitherto, owing to the want of a suitable publishing medium, there has been no encouragement for students of Irish to pursue much-needed investigations into the language and literature of modern times.

« The extant literary output of Modern Irish (say, from 1600 to 1850) is immense, and exceeds many times over that of Middle and Old Irish. But only a mere fraction of it has as yet seen the light, and the greater portion is still buried in MSS., unknown to all, save to a very few students, and only partially known even to these. In the Royal Irish Academy alone there are considerably more than 1.000 Modern Irish manuscripts; while in Maynooth College, Trinity College, and the British Museum there are other

large and important collections. It will thus be seen how vast is the field from which GADELICA will glean. Not until years of patient labour have been devoted to gathering this harvest, will it be possible to write the history of Modern Irish literature. Furthermore, for the proper cultivation of the living Irish speech of to-day the publication and study of our modern MS. literature is indispensable, inasmuch as it will not only show how far the language has already adapted itself to modern requirements, but it will also make clear, as nothing else can, its innate tendencies and potentialities, and thus guide us as to the lines on which its future development should proceed. Finally these MS. remains will throw a new and valuable light on modern Irish history, and particularly on that of the eighteenth century; for it is in this buried literature, and not in English State Papers or parliamentary reports, that the mind of the historic Irish nation is mirrored, and their hopes and feelings and aspirations faithfully recorded. In short, GADELICA will, by concentrating its efforts on exploring the hitherto neglected MSS. of the last three centuries, make special appeal to that numerous class who, not unnaturally, fell a more lively and sympathetic interest in the language and literature of their own or recent times, than they would in those of a too remote and unfamiliar past.

« In addition to publishing (*a*) Modern Irish **Texts**, both prose and verse, from MSS., accompanied by introductions, notes and (when such is considered necessary) English translations, GADELICA will publish :

(*b*) Original contributions dealing with the Modern Irish **Language**, or with its **Literature**, including such subjects as dialects, grammar, idiom, etymology, metrics, biography, bibliography, and topography.

(*c*) **Folk-Songs**, **Folk-tales**, and such like matter, taken down from oral narration; and studies upon these.

(*d*) **Reviews** and **Notices** of books and periodicals in, or concerned with, Modern Irish.

« It is also hoped to publish from time to time **Catalogues** of small collections of modern MSS., whether in public or semi-public libraries, or in private hands ».

Nous souhaitons bonne chance à M. O'Rahilly pour la réalisation de ce beau programme.

J. VENDRYES.

PÉRIODIQUES

SOMMAIRE. — I. Proceedings of the Prehistoric Society of East Anglia. — II. Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland. — III. Mannus. — IV. Praehistorische Zeitschrift. — V. Bulletin de la Société archéologique du Finistère. — VI. Revue Numismatique. — VII. Revue des Études anciennes. — VIII. Annales de Bretagne. — IX. Hermathena. — X. The Journal of the Welsh Bibliographical Society. — XI. Journal of the Folk-Song Society. — XII. Mémoires de la Société de Linguistique. — XIII. Indogermanische Forschungen. — XIV. Romania. — XV. Revue des traditions populaires. — XVI. Folk-lore. — XVII. Analecta Bollandiana.

I

Une nouvelle société préhistorique s'est fondée en Angleterre et commence la publication d'un nouveau périodique, les PROCEEDINGS OF THE PREHISTORIC SOCIETY OF EAST ANGLIA (I, 1911, année 1908-9 et 1909-10). Le premier fascicule débute par une allocution du président, le Dr W. Allen Sturge, qui trace à grands traits un tableau des études préhistoriques et déplore, non sans apparence de raison, le peu de progrès qu'elles ont fait en Angleterre. Nous souhaitons à la nouvelle société d'y remédier efficacement. Sans doute elle a des préoccupations qui ne sont pas les nôtres. Néanmoins nous ne doutons pas qu'un jour le progrès de ses recherches ne l'amène à s'occuper des Celtes. Salut donc et bon succès aux préhistoriens de Norwich.

Commençant à l'origine de l'homme, ils se sont d'abord occupés d'éolithes. M. J. Reid Moir, sous le titre de *Flint Implements of the Sub-crag man*, p. 17, traite d'éolithes ou de pré-paléolithes (le mot ne fait rien à l'affaire), trouvés près d'Ipswich, qu'une commission a, après lui, examinés de fort près. Le Dr W. Allen Sturge apporte une intéressante contribution à la *Chronology of the Stone age*, 43 sqq. Il signale à l'attention de ses lecteurs les stries qui raient la surface d'une notable quantité d'outils néolithiques. Ces stries sont

des stries glaciaires pour l'auteur. Les outils néolithiques ont donc été recouverts par les glaces. De quand datent-ils donc ? Que le début du néolithique ait été contemporain des dernières oscillations stadiaires des grands glaciers, c'est une idée qui nous est déjà très familière. Que celles-ci datent de 200000 ans, à d'autres de le confirmer. Les géologues nous diront quelque jour leur dernier mot sur les dernières conquêtes des glaciers. Il faudra l'attendre pour juger de l'explication proposée par M. Sturge. — Lt. colonel W. Underwood, *Animistic forms in certain flints, showing human work*, p. 106 : ceci sort tout à fait de notre compétence.

II

Le Journal of the royal Society of Antiquaries of Ireland, juin et septembre 1911, nous apporte d'intéressantes discussions sur la date, l'origine, la nature des buttes et des remparts de terre de formes diverses qui parsèment l'Irlande. M. H. T. Knox traite de ceux qui portent le nom de *Croghans* dans le mémoire intitulé : *The croghans and some Connacht raths and motes*. Les *croghans* sont essentiellement des buttes et leur nom, sous les différentes formes qu'il affecte en Irlandais désigne bien des buttes de terre, mais a-t-il un sens plus spécial ? Ces buttes plus ou moins fortifiées, quelque nom qu'elles portent, l'opinion générale les attribuait aux Celtes. Depuis peu d'années une thèse différente a été soutenue par Mrs Armitage et M. Goddard H. Orpen. Les Normands, d'après eux, auraient été les premiers à construire dans les îles Britanniques des châteaux sur des buttes artificielles; les petits châteaux forts, les châteaux privés correspondraient à l'état social que désigne le nom de féodalité. Tel n'était pas celui de l'Irlande avant que les Normands y eussent pris pied. Le clan et la tribu y étaient les formes essentielles du groupement des hommes. On s'attend à ce que les enceintes fortifiées d'une pareille société soient d'assez vastes enclos de taille à contenir une importante population et ses troupeaux. On en connaît de tels en Irlande et en Angleterre. Il ne me semble pas que M. Knox prenne une position fort nette à l'égard de cette thèse. M. G. H. Orpen ne prétend pas que toutes les buttes paraissant fortifiées datent de l'arrivée des Normands. Il en est, selon lui, de préhistoriques et entre autres celles qui portent le nom de croghans. Mais ce n'étaient pas des châteaux, c'étaient des lieux sacrés, des lieux d'inauguration, de consécration, des places de fête et d'assemblée; des pierres levées s'y dressaient, des arbres sacrés; mais il va de soi, et l'histoire nous l'atteste,

qu'au cours des luttes tribales beaucoup de ces sanctuaires aient été profanés et défigurés. Pour de pareils sanctuaires les grands tumulus funéraires étaient désignés d'avance et M. Orpen suppose que le principal des croghans, celui d'Ai, le Rathcroghan, renferme une chambre funéraire semblable à celle de New-Grange. Qu'on le fouille donc une bonne fois! M. H. T. Knox discute longuement la question et conclut contre lui ; retenons néanmoins cette affirmation, p. 207, qu'il n'y a jamais plus d'un croghan par territoire tribal et que chaque fois qu'un croghan porte un nom distinctif, c'est un nom de territoire ou de tribu. Le fait est d'importance. — M. Orpen répond à M. Knox dans les Miscellanea (*Croghans and Norman Motes*, p. 267-sqq.); par bonne fortune son article est remarquablement clair et démonstratif. Un certain nombre de rois ont été consacrés en des lieux nommés Cruachan ; quant au Rath croghan, il n'est pas douteux, selon M. Orpen, qu'il ne soit analogue au Rath Mhedba, ou la reine Medb accomplissait les rites de pronostication du jour de Samhain. — M. Knox traite des *Raths* dans un second article, p. 206 sqq. — M. Th. Johnson Westropp décrit le *Cahermurphy Castle and its earthworks, with certains forts near Milltown-Malbay, co. Clare*, p. 117 sqq. — M. G. H. Orpen nous fait connaitre le *Rathgall, co. Wicklow*, p. 198, l'une de ces forteresses préhistoriques qu'il distingue des châteaux normands. Ce serait, selon lui, la forteresse des rois d'Okinselagh, les plus puissants de Leinster ; il y voit le Bolg luatha ou Dún-Bolg des Annales.

H. S. Crawford, *Early slabs at Lemanachan, King's County*, p. 151 sqq. ; spécimen de l'entrelac irlandais.

E. M. F. G. Boyle, *Records of the town of Limanady*, 1609-1804, p. 157 sqq.

G. Coffey. *Prehistoric grave at Seskilgreen, co. Tyrone*, p. 175. C'est le reste d'une chambre funéraire mégalithique dont deux piliers sont couverts de gravures, cupules, étoiles, cercles concentriques ; un hache marteau de pierre y a été trouvée.

Lt. col. W. O Cavenagh, *Castletown Carne and its owners*, p. 246 sqq.

Rev. J. L. Robinson, *Christ Church Cathedral, Dublin, Proctors accounts, 1689-90*, p. 259 sqq.

Dans les *Miscellanea*, M. P. W. Joyce a inséré une *Note on a Passage in Stokes Cormac's Glossary*, p. 180, passage ou le forgeron Goibniu est représenté construisant son fourneau de forge. O'Donovan a traduit par *pole*, bàton, le mot *crand* ou *ness* qui désigne l'objet qu'il tient à la main. C'est une forme de bois sur laquelle

était moulée l'argile réfractaire du fourneau. O'Donovan traduit à tort par « les deux soufflets » les mots *di bolg* qui désignent les deux chambres du soufflet dont se servaient les forgerons irlandais. Le soufflet est désigné concurremment par *dibolg* duel, et par le pluriel *builgg*.

M. G. Orpen, publie une *Carved Stone near Holywood, co. Wicklow*, p. 783 ; représente-t-elle une croix ? C'est son opinion. Mais n'est-ce pas une dalle gravée de monument mégalithique ?

G. W. Forsayeth, *Holy well near Modeligo, co. Waterford*, p. 186.

Sir John Rhys, p. 190, convient, avec M. G. H. Orpen, que dans le calendrier de *Coligny*, le mois Equos, correspondant à février, ayant bien 30 jours et non pas 29 comme il l'avait pensé, il n'y a plus lieu d'y voir un adaptation du calendrier julien.

Journal of the Royal Society of antiquaries of Ireland, déc. 1911. — M. H. T. Knox décrit *Some Connacht raths and motes*, p. 301 sqq ; hauts et bas, de plan circulaire ou quadrangulaire, ils nous sont soigneusement présentés en plan et élévation. — M. Th.-J. Westropp nous arrête dans le comté de Clare et continue l'énumération descriptive des *Prehistoric remains* (*forts and dolmens*) *in the Burren*, p. 343 sqq. ; il s'agit toujours de longs murs en pierre sèche, à parements, percés de couloirs et de niches, couverts de larges dalles, ou voûtés en encorbellement. — Monsignor Fahy parle du *S'Colman's oratory, in Burren, co. Clare*, p. 368. — Sous le titre de *Some archaelogical finds in Ulster*, M. Seaton F. Milligan décrit un certain nombre de moules datant de la 2e période de l'âge du bronze. Parmi eux, je note deux moules de faucilles qui ont un intérêt tout particulier. Ce sont des moules de faucilles sans douille. On sait combien les faucilles de cette sorte sont rares dans les Iles-Britanniques. Celles qui ont été coulées dans ces moules se distinguent des faucilles continentales par une côte centrale très forte ; dépourvues d'ailleurs de languettes et de boutons latéraux, elles sont fort originales.

Dans *Miscellanea*, p. 386, M. E.-C.-R. Armstrong signale une de ces figures rudimentaires dites *Sheela-na-gig*, découvertes par le major Trevelyan dans l'ile de Lustymore, à douze milles d'Ennis-Killen. — M. Michael Beavy donne une note sur une fontaine sacrée, à Madeligo.

III

Le 2e *Ergänzungsband* de Mannus donne le compte-rendu de la deuxième assemblée générale de la Société préhistorique allemande,

qui s'est tenue à Erfurt du 31 juillet au 3 août 1910, sous la présidence de MM. Kossinna et Bezzenberger. Une communication, celle du Dr Götze, a pour nous un intérêt tout particulier. Il y étudie une série d'enceintes fortifiées du Rhön, *Die vorgeschichtlichen Burgen der Rhön und die Steinsburg auf dem kleinen Gleichberge bei Römhild*. Ces enceintes, où l'on n'a trouvé que des objets datant de l'époque de La Tène, paraissent constituer un système de défense dont le réduit est à la *Steinsburg*. Celle-ci, par son importance, par la masse et l'étendue de sa fortification, se présente comme l'œuvre collective d'une société d'assez grande taille. C'est un travail national. Pourquoi les sommets du Rhön portent-ils ces retranchements et non pas ceux du Harz. Ces forts de sommets, nous dit M. Götze, sont celtiques. Les Celtes les ont élevés partout où ils se sont sentis sous la menace d'un ennemi trop puissant. C'est ainsi qu'ils ont dressé, sur des hauteurs, les oppida de la Gaule, contre l'invasion des Cimbres. Ils ont fortifié le Rhön contre les Germains. Après avoir abandonné la Thuringe, ils se sont retranchés en arrière.

M. O. Fleischer a fait appel aux trésors de la toponomastique pour nous renseigner sur la situation des Indo-Germains en Asie-Mineure vers 1500 avant J.-C. : *Die Stellung der Indo-Germanen in inner. Kleinasien um das Iahr 1000 v. Chr* (1500-700), p. 45 sqq. Les noms en *-ene* se sont égrenés de l'Asie-Mineure vers l'Inde. Toute une famille de noms géographiques a essaimé du Caucase vers l'Halys, puis vers la Perse et la Caramanie. Les Perses sont des Artéens c'est-à-dire des hommes du pays de Van (Urartu). Enfin M. Fleischer nous assure que, la légende de Persée, éponyme des Perses, ayant quelque chose d'historique, les Grecs ont voisiné en Asie-Mineure, vers le 16e ou le 17e siècle avant J.-C. avec les Indo-Iraniens. Tout beau! C'est aller vite en besogne. Il y a quelques gens dont il faudrait parler : Arméniens, Phrygiens, d'autres peut-être aussi M. Bezzenberger a fait remarquer avec bon sens que les noms géographiques n'apprennent peut-être pas tant de choses et sans doute il a dit qu'il fallait les interroger avec circonspection.

Ces Messieurs d'ailleurs ont chanté de compagnie les chansons préhistoriques du Geheimrat Zchiescke et se sont sans doute fort bien amusés.

La 3e année de *Mannus* commence par un article de M. Gunther sur la *Besiedlungsgeschichte des Neuwieder Beckens*, p. 1 sqq. C'est la 2e partie du mémoire de M. Gunther. Il y traite de l'âge du bronze, des deux âges du fer, des établissements des Romains et

des temps mérovingiens. Dès la fin de l'âge du bronze, les deux rives du Rhin, autour de Coblenz, ont été occupées par les Celtes. Mais c'est là que s'est fixée pendant longtemps leur frontière septentrionale, tombeaux, fortifications, traces de culture (Hochäcker) attestent leur établissement. A la fin de l'époque de La Tène les Celtes se sont repliés sur la rive gauche. Ceux dont on y trouve les tombeaux pratiquent les mêmes rites funéraires que leurs voisins germains : ils incinèrent leurs morts. — Le distingué conservateur du musée de Bergen, M. Schetelig, expose sous le titre de *Vorgeschichte Norwegens* les résultats des recherches archéologiques de ces dix dernières années, p.29 sqq. — Faut-il attirer l'attention sur un article de M. K. Schirmeisen, de Brünn, intitulé *Buchstabenschrift, Lautwandel, Göttersage und Zeitrechnung*, p. 97 sqq. ? Il est d'une hardiesse, dont M. Kossinna éprouve le besoin de s'excuser. Rapprocher l'histoire de l'alphabet du développement phonétique, c'est une tentative méritoire ; mais il faudrait n'ignorer pas que l'alphabet gréco-phénicien n'est pas sans parenté avec les syllabaires égéens. S'il est exact que les runes ont été des signes magico-religieux, s'il est spécieux de colorer de religion les origines de l'alphabet, on ne saurait choisir les exemples avec trop de discernement. Les connaissances de M. Schirmeisen en archéologie préhistorique ont besoin de compléments ; il devra trier ses connaissances mythologiques et s'entendre avec les linguistes sur la classification généalogique des langues indo-européennes.

IV

Le nouveau volume de la Prähistorische Zeitschrift, III, 1911, nous fait connaître d'intéressantes incinérations néolithiques des environs d'Hanau (G. Wolff, *Neolithische Brandgräber in der Umgebuug von Hanau*, p. 1 sqq.). M. G. F. L. Sarauw, de Copenhague, y publie les résultats de ses fouilles de Maglemose, qui ont si largement étendu notre connaissance des temps obscurs qui séparent la paléolithique (p. 105-195) du néolithique.— M. Max Ebert publie et étudie un curieux anneau d'or trouvé en 1799 à Strobjehnen, dans la Prusse orientale, et que possède depuis lors le musée de Berlin. Il en établit la parenté avec quelques œuvres de cet art celto-scandinave, dont les entrelacs compliqués souvent étouffent et absorbent pour ainsi dire tant de restes de formes vivantes. Mais les guerriers et les chasseurs qui galopent ou tirent de l'arc sur la crête de l'anneau, les chiens, cerfs, serpents à oreilles, le principal de la décoration, rappellent l'art scythique

représenté déjà en Prusse par les pièces d'orfèvrerie bien plus ancienne, du trésor de Wettersfeld (p. 105 sqq.).

M. Carthaus rend compte des fouilles pratiquées près de Velmede, dans la haute vallée de la Ruhr, dans la Veledahöhle. Les trouvailles datent de l'époque de la Tène. Elles sont peut-être celtiques. Dans la couche archéologique sont disposés sans ordre des ossements humains. Qu'était-ce ? (p. 132 sqq.). — M. E. C. R. Armstrong relate les principales découvertes archéologiques faites en Irlande dans les années 1909-1910 (p. 184 sqq.) : Il s'agit surtout de cistes sous tumulus de l'âge du bronze. De l'époque de la Tène datent deux cornes de casque trouvées à Cork en 1909.

V

Le commandant A. Martin a publié dans le Bulletin de la Société archéologique du Finistère, t. XXXVIII, 1911, une intéressante notice sur le tumulus à dolmen de Kermaric en Languidic (Morbihan). La chambre du tumulus était circulaire. Le commandant Martin nous donne à ce propos une énumération complète et descriptive, accompagnée de plans, des monuments mégalithiques à chambre circulaire de la Bretagne ; ils sont assez étroitement localisés dans le Morbihan, à part un monument ruiné qui se trouve dans les Côtes-du-Nord, à Kerbors. Le Men-Brec'h Kermaric présente une particularité nouvelle en Bretagne. Des deux côtés du couloir se détachent les restes d'un mur en pierres sèches qui entourait à l'origine la base entière du tumulus. L'auteur pense à ce propos aux cercles et enceintes concentriques de pierres alignées que présentent les monuments des Orcades et du Caithness, dont MM. Keller et Le Rouzic ont récemment trouvé l'équivalent au monument du Noterio en Carnac. Mais la ressemblance n'est pas complète. Les monuments de la péninsule ibérique lui auraient fourni de plus exactes comparaisons.— On a supposé que les constructions des monuments mégalithiques de Bretagne avaient une unité de mesure, à savoir un pied d'environ 0 m. 90. Les mesures prises par le commandant Martin dans ses dernières explorations lui ont fourni des longueurs qui, à peu de chose près, multiplient cette unité.

VI

Le n° I de la Revue Numismatique, 1911, p. 1-59, a publié un important article de M. Déchelette sur les origines de la drachme

et de l'obole qui nous explique l'usage et la valeur de certaines tiges et faisceaux de tiges de fer trouvées dans les fouilles qui ont livré des objets gaulois. C'est une des formes de la monnaie de fer dont César (B. G., V, 12, 4) signale encore l'usage chez les Gaulois. M. Déchelette la suit de Gaule en Thrace et d'Etrurie en Grèce. Monnaie d'origine technique, l'obole est une broche à rôtir; la drachme est une poignée de broches, et les chenets, tant gaulois qu'étrusques, sont établis pour être garnis par le jeu de broches qui constitue la drachme. M. Déchelette pense que l'obole de Charon a été une broche garnie de viandes placée près de la bouche du mort. Cette amusante hypothèse a besoin d'un peu plus d'examen (v. *Rev. des Et. Gr.*, t. XXIV, p. 344).

VII

Dans la Revue des Études anciennes, 1911, octobre-décembre, p. 453 sqq., M. Déchelette traite du *Javelot ὀλοσίδηρος des Ibères.* On a été tenté de l'attribuer aux Celtes, dont le *gaisum* est qualifié par Pollux et par Hésychius de δόρυ ὀλοσίδηρον. On a trouvé dans les pays occupés de longue date par les Celtes, Suisse, Carniole, et d'où sont venus en Italie les Gésates, des javelots qui sont montés sur une longue tige de fer analogue au *pilum* des Romains; mais ils ont tous été munis d'une hampe de bois. Par contre, des javelots tout en fer et, qui plus est, pourvus de petits crochets, comme l'ont été, suivant les auteurs, les javelots ibériques, figurent dans le mobilier funéraire des tumulus d'Avezac-Prat. Les morts d'Avezac-Prat étaient-ils des Ibères ou des Celtes? Disons que ce furent des Celtibères, M. Déchelette croit que les javelots sont ibériques. Peut-être. Mais je ne puis m'empêcher de les rapprocher des javelots de l'Europe centrale.

H. Hubert.

VIII

Annales de Bretagne, tome XXVII, n° 2 (janvier 1912).

M. J. Loth publie p. 199 une chanson recueillie par lui au Croesty, canton de Guémené-sur-Scorff (Morbihan) ; il l'intitule le *Comte et la fée*, et en donne en regard du texte breton une traduction française.

M. G. Esnault continue (p. 264-279) son étude sur le poète breton Le Laé, et poursuit l'histoire critique de sa réputation.

P. 292 et suiv., se trouve une étude de M. H. Quilgars sur *la langue bretonne dans le pays de Guérande* ; elle comprend surtout, outre quelques indications de toponomastique, un lexique de mots bretons empruntés à la collection des aveux de la sénéchaussée de Guérande (qui va de 1380 à 1791). M. J. Loth a fait suivre cet article d'une série de remarques critiques, en partie rectificatives (p. 309-314).

Une exploration linguistique de ce coin de Bretagne est urgente et devrait être accomplie avant quelques années. Ce serait vraisemblablement la dernière. Nous connaissons quelqu'un qui, passant au Bourg de Batz dans l'été de 1910, a eu la curiosité de se renseigner auprès de diverses personnes, et notamment de l'instituteur du pays, sur les limites actuelles du breton dans la presqu'île. Ces limites sont bien restreintes. On ne parle plus breton que dans quatre hameaux de la commune de Batz, Kervalé, Kermoisan, Trégaté et Roffia, habités principalement par des paludiers. Encore le breton n'est-il plus employé que par les vieillards. Nul individu ayant moins de cinquante ans ne parle ni n'entend le breton. On pourrait presque fixer d'avance la date où le breton disparaîtra définitivement de ce coin de terre. Les noms de personne sont généralement bretons dans la commune de Batz : le plus répandu est Le Huédé ; on rencontre aussi beaucoup de Le Berre et de Le Gars ; viennent ensuite Le Breton, Pichon et Picot.

IX

Dans le tome XVI de l'Hermathena, nous relevons deux articles de M. Mario Esposito : p. 264-287, *The pilgrimage of an Irish Franciscan in A. D. 1322* ; p. 325-333, *Some further notes on Mediaeval Hiberno-Latin and Hiberno-French literature.*

Le second n'est qu'un supplément à l'article du même auteur que nous avons résumé précédemment (tome XXXII, p. 229). Quant au premier, il est relatif à un curieux récit de voyage, l'*Itinerarium Symonis Simeonis,* conservé dans un manuscrit de la fin du XIVe siècle, le nº 407 de la Bibliothèque de Corpus Christi College, à Cambridge (fº 1-33). Symon Simeonis, frère mineur de Saint-François, appartenait sans doute au monastère de Clane (Co. Kildare en Irlande) ; le 16 mars 1322, il quitta l'Irlande avec un compagnon, Hugo Illuminator, pour faire un voyage en Terre Sainte. Ses principales étapes furent Chester, Litchfield, Londres, Canterbury, Amiens, Beauvais, Paris, dont il fait une longue et magnifique description, Lyon, Valence, Arles, Marseille, Gênes, Bobbio,

Mantoue, Verone, Padoue, Venise, Pola, Zara, Durazzo, Candie, Alexandrie, le Caire, où il perdit son compagnon, victime de la fièvre, et enfin Jérusalem, où il arriva au milieu de décembre de la même année. Ce qu'il paraît y avoir de plus important et de plus neuf dans son récit de voyage, c'est la description qu'il fait de l'Egypte. M. Esposito indique en terminant quelques points de comparaison avec le traité de géographie que le moine irlandais Dicuil rédigea vers 825, cinq siècles plus tôt. Tandis que Dicuil, malgré son intelligence, se fie aveuglément aux récits merveilleux d'un Pline, d'un Solin ou d'un Isidore, Symon se montre un observateur perspicace et curieux, dont le témoignage personnel a une réelle valeur.

X

Le numéro 3 de THE JOURNAL OF THE WELSH BIBLIOGRAPHICAL SOCIETY est daté de décembre 1911. Il débute par un article de M. E. A. Lewis, *a Bibliographical Note on the sources of the Mediaeval History of the Welsh Boroughs* (p. 65-75) ; l'auteur y donne une liste d'ouvrages spéciaux ou généraux à consulter pour l'étude de l'histoire communale en Galles, et notamment dans le Nord de Galles ; rien de complet ni de définitif, simples indications comme peut en recueillir chez nous tout étudiant qui dresse la « bibliographie » d'un sujet. — P. 76-83, se trouve un article anonyme sur *The Hengwrt Library of printed books*, relevé des imprimés les plus rares et les plus précieux de la célèbre collection. — Enfin, p. 83-89, M. T. C. Evans étudie *John Walters and the first printing press in Clamorganshire* ; John Walters, recteur de Llandough près Cowbridge, vécut de 1721 à 1797 ; il est connu comme l'auteur de l'English-Welsh Dictionary, dont l'impression commença en 1770 à Cowbridge chez les imprimeurs Rees et Dan Thomas, mais ne fut terminée qu'en 1794 à Londres.

XI

Il existe à Londres depuis 1898 une *Folk-song Society*, dont l'objet est de recueillir et de publier des chants populaires, besogne dont s'acquittent également en Irlande l'*Irish Folk-song Society* et en Galles la *Welsh Folk-song Society*. Le secrétaire de la Folk-song Society est M. Frederick Keel, 19 Berners street, London W.; les membres paient une cotisation annuelle de 10 s. 6 d.

Cette société publie un journal. Le fascicule 16 (3e du tome IV) du JOURNAL OF THE FOLK-SONG SOCIETY est entièrement consacré à une étude de miss Frances Tolmie, *A new collection of Gaelic Songs* (décembre 1911 ; p. i-xjv et 143-278).

Miss Frances Tolmie, nous dit la préface, est une Écossaise des Iles Hébrides, qui depuis son jeune âge — elle a aujourd'hui 70 ans passés — s'intéresse au folk-lore gaélique. Elle s'est particulièrement occupée de recueillir des chansons populaires. Le recueil qu'elle publie est des plus importants : il se compose de 105 morceaux, qu'elle a tirés soit de ses propres souvenirs, soit des souvenirs de deux amis, natifs comme elle des Iles Hébrides, mais qui tous proviennent de chanteurs du pays. Ce caractère tout local du recueil n'en n'est pas le moindre intérêt. Les différents chants sont groupés sous cinq chefs : 1. Songs of Rest and Recreation, 2. Songs of Labour (Waulking, Reaping, Rowing, Milking), 3. Ancient heroic Lays (relatifs notamment à la légende de Finn), 4. Songs to chiefs and others, 5. Laments and Love Lyrics. Le folklore occupe naturellement dans ces chansons une place importante. Les folk-loristes pourront glaner dans le recueil une riche quantité de faits variés. Les musiciens aussi apprécieront le charme de ces mélodies vraiment populaires, qui se ramènent toujours à la gamme pentatonique (ou pentaphone), simple ou renversée, parfois accrue d'une sixième note supplémentaire. Il y a en tout quinze modes dans la musique des chansons de miss Frances Tolmie ; c'est également le nombre des modes de la musique bretonne, telle que l'a définie M. Duhamel (v. *Annales de Bretagne*, t. XXVI, p. 736). Une intéressante comparaison s'impose entre les deux pays ; bornons-nous à recommander le sujet aux musicologues.

XII

Le tome XVII des MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE contient dans son premier fascicule (p. 60 et suiv.) un article de M. Meillet sur les *Formes verbales de l'indo-européen* *melg- « *traire* ». Il s'agit d'une tentative fort originale de restitution d'un prototype indo-européen pour le verbe qui est en grec ἀμέλγω, en vieux-haut-allemand *milchu*, en irlandais *bligim*, en latin *mulgeō*, en vieux-slave *mlizǫ*, en lituanien *mélžu*. En mettant à part les formations qui se dénoncent ou se laissent interpréter comme récentes, M. Meillet établit qu'il faut poser pour l'indo-européen un présent athématique comportant l'alternance **mēlg-*, **mlg-*. Il utilise pour

sa démonstration les formes parallèles **mērg-* **mr̥g-*(védique *márjmi mṛjánti*), qu'il interprète comme des doublets dus à la dissimilation et issus de formations redoublées du genre des intensifs sanskrits *mármṛj-* et *marmṛjyá-*. Et cela le conduit à déterminer le sens ancien de la racine, qui était « faire sortir » ; de là le sens de « traire » spécialisé dans le type **melg-* (cf. tous les présents cités plus haut), tandis que le type *merg-* prenait le sens de « essuyer » (skr. *márjmi*, gr. ὀμόρ̥γνυμι) ou de « cueillir, extraire » (gr. ἀμέργω). Le sens ancien se retrouve pour le type **melg-* en italo-celtique. Il est impossible en effet de séparer des mots précédents le latin *promulgāre* et l'irlandais *durinmailc* gl. promulgauit Ml 31 d 3, dont l'infinitif *tinmlegun* gl. promulgatione Ml. 71 c 18 a la même forme que *blegon* « traite » (*mbleguin* dans les Annales d'Ulster, à l'année 732) ; et le subjonctif vieil-irlandais *coduinmail* traduit le latin « ut eliceat » (Ml. 50 b 1). L'évolution sémantique a été ici « faire sortir, mettre en évidence ». Ce n'est pas la première fois qu'on constate en italo-celtique de précieux archaïsmes de vocabulaire.

Dans le cinquième fascicule du même tome XVII, p. 337 et suiv., figure un article, signé J. Vendryes, sur *la Place du verbe en celtique*. L'usage de placer le verbe en tête de la phrase attesté en irlandais et en gallois (mais non en gaulois) serait sorti des phrases où le verbe comportait un préverbe et un pronom infixe. En effet, en indo-européen on plaçait les particules et les formes enclitiques des pronoms après le premier mot de la phrase. Or le celtique a conservé l'usage des pronoms régimes enclitiques. D'autre part le groupe préverbe + verbe tendait en celtique à devenir inséparable. Ainsi se trouvait pour ainsi dire stéréotypé le début de toute phrase dans laquelle le verbe était composé et avait pour régime un pronom ; une pareille phrase devait nécessairement commencer par préverbe + pronom régime + verbe ; ensuite se rangeaient naturellement le sujet et les autres régimes. La langue aurait généralisé l'usage de placer le verbe avant sujet et régimes, c'est-à-dire en tête de la phrase.

XIII

Vient de paraître le premier cahier du tome XXX des Indogermanische Forschungen. Aucun article n'y est particulièrement consacré au celtique. Toutefois, M. H. Güntert, dans un travail *Zur Bildung der altindischen Desiderativa* (p. 80-137), utilise quelques rapprochements avec l'irlandais. Il signale notamment p. 108 que

l'irlandais *gae* « javelot », gaulois *gaiso-* répond au mot sanskrit *bẓas-* qu'il traduit par « arme de trait » dans un passage du Rg-Veda, X, 89, 12. De plus, p. 109, il explique d'après M. Thurneysen le verbe sanskrit *kṛḍati* « il joue » (de **krizd-*) en le rattachant à l'irlandais *cless* « tour d'adresse ». Enfin, p. 133, étudiant l'origine des désidératifs sanskrits, il passe en revue les formations analogues des autres langues et consacre un développement au futur sigmatique de l'irlandais. Son information est précise et juste.

J. Vendryes.

XIV

La Romania (t. XL, nº 157) contient une note de miss G. Schœpperle sur un vers de la Folie Tristan de Berne. Dans le nº 158 un article de M. Huet sur le Château tournant dans la suite du *Merlin* : on sait que parmi les aventures merveilleuses du cycle arthurien il est question d'un château qui tourne avec une grande rapidité, dans lequel un chevalier doit pénétrer. Or précisément un château semblable est décrit dans la navigation de Maelduin (d'Arbois, *L'épopée celtique en Irlande*, I, 293). Dans les nºs 159 et 160, M. Cosquin, un des meilleurs folkloristes français, étudie avec beaucoup de sagacité le conte du chat et de la chandelle dans l'Europe du Moyen Age et en Orient.

XV

Les lecteurs de la *Revue Celtique* trouveront comme toujours à glaner des faits curieux appartenant au folklore celtique dans la Revue des Traditions populaires : citons en particulier dans le nº 11 du tome XXVI des contes bas-bretons recueillis par M. Frison, dans le nº 12 des contes de Haute-Bretagne rassemblés par M. Paul Sébillot, dans le nº 1 du tome XXVII des chansons populaires du Bas-Vannetais publiées par M. Frison, etc.

XVI

Dans le nº 2 du volume XXII de Folklore, M. Th. Westropp poursuit sa très utile description du folklore du comté de Clare en Irlande : il examine les croyances relatives à la chance, aux présages, aux rêves, à la divination. On notera la persistance d'une curieuse coutume le jour de la Saint-Étienne : un cygne est mis à mort, et son corps promené sur des branches arrangées en croix.

M. Westropp croit reconnaitre là un reste des superstitions relatives aux druides, le cygne étant l'oiseau druidique, donc maudit en pays chrétien. N'y aurait-il pas là plutôt la survivance d'un rite de sacrifice agraire, peut-être de sacrifice du dieu. On n'en sait plus d'ailleurs la raison, et on cherche à l'expliquer : si un cygne est mis à mort, dit-on, c'est que jadis précisément un cygne trahit la cachette de saint Etienne.

Les traditions relatives aux sources sont particulièrement abondantes dans les vies de Saints, échos de légendes topologiques : de plus le Saint hérite des attributs du héros découvreur de sources.

Dans le n° 3 on notera la description d'un certain nombre de fêtes et cérémonies traditionnelles, notamment celle qui eut lieu jusqu'à une époque récente à Iniscatha (Scathery Island sur le Shannon) et qui commémorait la victoire de saint Senan sur un monstre.

Dans le n° 4 on trouvera une série de superstitions relatives aux animaux et aux plantes.

XVII

Dans le tome XXX des Analecta Bollandiana nous trouvons au fascicule 2 un article nécrologique consacré au regretté P. Ch. de Smedt : la *Revue Celtique* a déjà eu l'occasion de dire tous les services qu'il a rendus à l'hagiographie et à l'hagiographie celtique en particulier (t. XXXII, p. 243). Depuis, un nouveau deuil est venu frapper les Bollandistes avec la mort du regretté P. Poncelet. Mais leur œuvre ne s'en poursuit pas moins ; les articles originaux restent des modèles de critique, les textes sont édités de façon excellente, et le bulletin des publications hagiographiques est un instrument bibliographique de premier ordre.

J. Marx.

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

THE DEATH OF DIARMAID

In a preceding article, *The Reproach of Diarmaid*, p. 41 above, we have attempted to form an idea of the contents of the lost *Aithed Grainne ingine Corbmaic la Diarmait ua Duibne* (The Elopement of Grainne, daughter of Cormac, with Diarmaid grandson of Duibne), mentioned in the tenth century list of tales in the Book of Leinster.

Of the death of Diarmaid we have no mention previous to that contained in a lay in the *Duanaire Finn*, dating somewhere between the twelfth and the fifteenth century[1]. In this we are told that Finn makes peace with Diarmaid and Grainne after seven years unsuccessful pursuit. He forms the treacherous design of sending Diarmaid to hunt a magic boar which he knows the hero is destined not to survive. Diarmaid dies in overcoming the beast. A similar account is preserved in the eighteenth century literary version[2].

L. C. Stern, in the *Zeitschrift für celtische Philologie*, V, 564, gives an account of the published versions of the ballad of Diarmaid's death, and an estimate of their relative values. They all give substantially the same narrative. The variants will be mentioned in the notes to the present article. Some versions not noted by Stern have been included in our study. In these Diarmaid is represented as coming from the struggle unharmed. Finn disputes his measurement of the boar, and

1. *Duanaire Finn*, ed. J. MacNeill, *Irish Texts Society*, VIII (London, 1908), p. 45, 149.

2. *Toruigheacht Dhiarmuda agus Ghrainne*, ed. S. H. O'Grady, *Ossianic Society Publications*, III (Dublin, 1857) cited by pages; reprinted for the Society of the Preservation of the Irish Language, in two parts, cited by paragraphs.

asks him to measure it against the bristle. In doing so, the hero is fatally wounded by the poisonous spike. The three lays here printed give this version. The first is from a sixteenth century manuscript, the *Book of the Dean of Lismore*. The second is a better version of the same lay; the third is from Kennedy's second collection of Ossianic ballads, made about 1774 (v. infra).

The third lay gives an account of how Finn learned the whereabouts of Diarmaid, and enticed him to take part in the hunt. A prose introduction to the lay and an account current in Scotland [1] gives a similar version :

They went up the side of a burn that was there and took their dwelling there, and they had beds apart. Diarmaid was making dishes, and the shavings which he was making were going down the burn to the strand. The Fianna were hunting along the foot of the strand, and they were on the track of a venomous boar that was discomfiting them. Finn took notice of the shavings at the foot of the burn. 'These', said he, 'are the shavings of Diarmaid'. 'They are not; he is not alive', said they. 'Indeed', said Finn, 'they are'. 'We will shout Foghaid, a hunting cry, and in any place in which he may be, he is sworn to it that he must answer.

The introduction to the lay which we translate from Kennedy's collection, gives a description of the shavings :

The speal curled around nine times, and it was S... quarters long; there was none in Ireland that could do the like [2].

We find the following instances of a similar identification by whittlings in Middle Irish. In the *Rennes Dindsenchas* [3] :

Slechtaire discovered an underground cave wherein they dwelt for a long time. Every night they used to go forth from it a-raiding, and one day they found, on Luachair Aine, Find's son Ossian alone. They make a prize (?) of him and

1. J. F. Campbell, *Popular Tales of the West Highlands* (Edinburgh, 1862), cited *W. H. T.*

2. J. F. Campbell, *Leabhar na Feinne* (London, 1872), 158 b, cited *L.F.*

3. *Rev. Celt.*, XV, 447.

carry him off to their dwelling, There Ossian cut a chip from a spearshaft (which Crimthann had given him to trim) and cast it into the stream from the well, so that it got to Ath na Féile « the Ford of the Feale », where Finn was dwelling. Then Find took the chip in his hand and said, ' Ossian made this' and Find's men ascended the stream to its source and saw the earth cave.

This story is versified in the *Book of Leinster*, where it is said that Ossian cast into the stream a ball made of the chips from the spear shaft.

Another middle Irish story which contains this trait is the following[1] :

Finn went on the track of Ferchess to avenge Mac Con..., until he slew him at the end of seven years at the Pool of Ferchess on the Bann, when he found the chips carried down the river which Ferchess had set free.

A similar incident occurs in the French romances of Tristan and Isolt. Here the clue for identification seems to the poet so hazardous that he adds others. The oldest form of the incident is the following[2] :

The king has dismissed Tristan from the court. Separated, the lovers languish. Isolt sends Brangien to tell Tristan that he must find means of seeing her. He promises that he will meet her that very night in her orchard. Moreover, whenever, night or day, she sees a branch in the stream that flows through her chamber, she is to wait and see if a bit of bark follows it, on which is carved a five pointed cross. Whenever she finds this in the stream, she may know that Tristan is under the linden near its bank. The device is repeatedly successful.

The Norse translation of the lost version of Tristan by the Anglo Norman poet Thomas further describes the shavings made by Tristan[3] :

1. Fianaigecht, ed. Meyer, *R. I. A.*, *Todd Series*, XVI, p. XXIII, 38, 9.

2. *Eilhart von Oberge*, ed. Franz Lichtenstein (Strassburg, 1876), *Quellen und Forschungen*, XIX, l. 3278-3355, cf. 3490-3494.

3. *Die nordische und die englische version der Tristansage*, ed. E. Kölbing, Heilbronn, 1878, 1882, I, p. 167 l. 19 ff.

He took a branch and whittled fair shavings so skilfully that no one had ever seen their like; for when they were cast into the water, they were not damaged and floated like foam on the water and no current could destroy them.

This identification by whittlings carried on the stream is unique in French romance and is probably a survival in Tristan as in these late versions of Diarmaid and Grainne, of older Celtic tradition[1].

When Finn knows that Diarmaid is in the vicinity, he looses the dogs and stations the hunt about Ben Gulbain. According to the oral versions [2] it is one of Diarmaid's *geasa* always to follow the barking of the dogs of the chase. This trait seems to be understood in two of the lays here printed : Diarmaid insists upon following the hounds although Grainne does her best to dissuade him, and both seem to be aware that to do so is to fall certainly into the hands of Finn (K, stanza 11). Finn's stationing the hunt about Ben Gulbain in order that Diarmaid might hear the baying of the hounds (K, stanza 9) is alluded to by the poet in the Dean's Book as treachery (stanza 4; cf. K. stanza 16). According to the oral versions [3], another of Diarmaid's *geasa* was never to refuse a request made by one of the Fenians. This is alluded to in Kennedy's version (stanza 25) to explain his compliance when Finn asks him to measure the boar.

It is noteworthy that neither the version of the Death of Diarmaid in the Dean's Book nor that in Kennedy's collection, contains the stanza, common to almost all the others [4], recounting the death of Grainne :

> Dh' adhlaic sinn air an aon tulaich,
> An ám suidheachadh na muice fiadhaich,

1. Cf. *Romania*, XXXVIII, p. 196-218.
2. *L. F.* 153, 156, 158, 160; *W. H. T.* 43; O'Grady, 172-4, II, 1137.
3. Cf. *The Reproach of Diarmaid*, *R. C.*, XXXIII, p. 49, n. 1.
4. J. G. Campbell, *The Fians, Waifs and Strays of Celtic Tradition*, V (London, 1891), cited *F.* p. 60, 62 ; cf. *W. H. T.* 45, 72, *F.* 57, 68, 62, L. F. 163, 164 a, 164 b.

Grainne nic Chormaic a Chuillinn,
Da chuilean, agus Diarmaid.

We buried in the same hillock, when settling the wild pig, Grainne, daughter of Cormac of Ulster, the two whelps and Diarmaid.

According to some versions, Grainne was buried alive, because Finn discovered Diarmaid's innocence and her treachery with the stranger of the cave [1]. According to the manuscript of the eighteenth century literary version edited by O'Grady, Finn persuades her to become his wife [2].

The extant fragments of the tenth century tradition of Diarmaid and Grainne do not extend to the death of Diarmaid. They also fail to furnish any light on the attitude of Diarmaid toward Grainne beyond the fact of her initiative, their elopement, and their life together in the forest. The oral tradition may, it seems to us, preserve faithfully the outlines of the rest of the story : Diarmaid's loyalty to Finn and his resistance to Grainne, the episode of the stranger in the cave and the rash boon, the discovery of Diarmaid by Finn by means of the chips on the stream, his luring Diarmaid to the hunt by taking advantage of one of his *geasa*, the death of Diarmaid by the boar, and the death of Grainne. We cannot however trust the interpretations in the oral versions of the characters or of the signifiance of the episode of the stranger in the cave.

The most important ballad of Diarmaid's death is the one in the Book of the Dean of Lismore, a manuscript of the

1. *F.* 57.

2. I have examined all the manuscripts of the *Toruigheacht Dhiarmuda agus Ghrainne*, *Catalogue*, p. 249-50, and the others in the Royal Irish Academy and in Trinity College, Dublin ; also those in the British Museum. They vary greatly in the amount of episodic material contained, and in the point at which they conclude. None of them contain as much as that edited by O'Grady. They usually end with Grainne's appeal to her sons for vengeance (O'Grady, p. 204 ; II, § 55) or with Aonghus's lament for Diarmaid (p. 199-201, II § 52. Hence they do not contain the account of Grainne's marriage with Finn. In MS. 23. P. Q. R. I. A, it is said that Grainne grieved for Diarmaid until her death.

sixteenth century, containing Ossianic poetry written in Early Modern Irish with Scotch peculiarities. The poem probably dates toward the end of the fifteenth century. This text of the *Death of Diarmaid* was edited with an English translation by Thos. Mc. Lauchlan, *The Book of the Dean of Lismore* (Edinburgh, 1862), p. 64, 20. The *Reliquiae Celticae* of Cameron, I, 36, contains a diplomatic text, with a restoration in modern Scotch Gaelic. Mr. J. H. Lloyd published a restoration in Modern Irish in *An Claidheamh Soluis*, the organ of the Gaelic League, Dublin, in July, 1910. The language of the Dean's Book being a cross between Irish and Scotch Gaelic, restoration into either of these dialects is inevitably unsatisfactory. The following transcription of the phonetic spelling of the original, attempts to represent as accurately as possible the peculiar dialect in which the lay is written. Besides the difficulties offered by the orthography, there are many which are no doubt due to errors in the Dean's texts (cf. Stern, *ZCP*, I, 296). The present text is based on Cameron's diplomatic edition.

A HUGHDAR SO AILÍN MAC RUAIDHRÍ

1. Gleann Sídhe an gleann so rem thaoibh,
   i mbionn (?) faoidh éan agus lon ;
   meinic [a] rithdis an Fhiann
   ar an tsrath so in diadh a gcon.

2. An gleann so fa Bheinn Gulbain ghuirm,
   is áille tulcha fa ghréin,
   níor bh'annamh a shrotha go dearg
   in diadh shealg ó Fhionn na bhFiann.

3. Éistidh beag madh áil libh laoidh,
   a chuideachta chaomh so, uaim,
   ar Bheinn Gulbain is ar Fhionn fial,
   is ar Mhac Uí Dhuibhne, sgéal truagh.

4. .... le Fionn fa truagh an scealg [1],
   ar Mhac Uí Dhuibhne is dearg lí

1. *an chealg* ?

dhul do Bheinn Ghulbain do shealg
an tuirc nach féadann arm [do] dhíth

5. Le Mac Uí Dhuibhne an airm áigh
do..... gon dtorchair an torc
..... Finn
is é..... rinn do locht [1].

6. ..... a dháil,
Mac Uí Dhuibhne, grádh nan sgol,
ag so an sgéal fan tuirseach mnán
gabhar leis do láimh an torc.

7. [A] dhiongbháil do..... na bhFiann,
dá gcuirthi (?) é as an gcnoc,
an sean-torc sídhe ba garbh
.....

8. Suidhigh[is] Fionn is dearg dreach
fa Bheinn Ghulbain ghlais an tsealg,
..... leis an torc,
mor an t-olc a rinn an scealg.

9. Re cloisteacht comhgháir na bhFiann,
anoir 's aniar [ag] teacht fa a ceann,
éirghis an uath-bhéist ó' suan,
is gluaisis uadh ar an gleann.

10. Corruighis (?) re faicinn nan laoch,
in sean-torc sídhe ar fraoch borb,
ba géire ná gáinne sleagh,
ba tréine feagh (?) ná an ga bolg [2].

11. Mac Uí Dhuibhne na n-arm géar,
freagrar leis an uath-bhéist uilc;
'na taobh.... trom nimhneach gáidh
cuiris sleagh in dáil an tuirc.

12. Brisear an crann leis fa thrí,
's a cheann faríor ar an muic,
an tsleagh ó' bhais bharrdheirg bhláith,
...nochar sháidh 'na corp.

1. is é *as mo* rinn do locht, *that was the greatest fault he committed?*
2. feag, tooth. O'Reilly? fedh. *Rel. Celt.*, I, 166, Stern's reading *saigh*, *Z. C. P.*, I, 323, does not rhyme well with *sleagh*.

13. Tairngis an tsean-lann ó' truaill,
do chosain mór buaidh i n-ár
marbhais Mac Uí Dhuibhne an phéist,
do tháinig féin dá héis slán.

14. Tuitis sprocht ar Fhionn na bhFiann,
is suidhis sé [siar] sa gcnoc;
Mac Uí Dhuibhne nár dhiúlt dáimh,
olc leis a theacht slán ón torc.

15. Ar bheith dhó fada 'na thost,
adubhairt, gér bh'olc re rádh,
'Tomhais a Dhiarmaid ó' shoc
gá mhéid troigh san torc so atá.'

16. Char dhiúlt é athchuinghe Finn,
olc linn gan a theacht dá thoigh,
toimhsidh [an] torc ar a dhruim,
Mac Uí Dhuibhne nach trom troigh.

17. Tomais 'na aghaidh arís,
a Dhiarmaid, go mín an torc,
budh leatsa do (?) rogha dhá chionn,
a ghiolla na n-arm rionn goirt.

18. Iompoidhis, ba thurus gáidh,
agus toimhsidh dháibh an torc,
goinidh an friodh nimhe garbh,
bonn an laoich ba gharg in dtroid.

19. Tuitidh ann sin ar an raon,
Mac Uí Dhuibhne nár fhaomh feall,
'na laighe do thaobh an tuirc,
ag sin [a] oidheadh dhuit go dearbh.

20. Atá sé ann soin fa chriaidh,
Mac Uí Dhuibhne, ciabh na gcleacht,
aon-mhacaomh fuileach na bhFiann,
san tulaigh so 'chiam, fa fheart.

21. Seabhac súlghorm Easa Ruaidh,
ſear le [m]beirthí buaidh gach áir,
in diaidh a thorchairt le torc,
fa thulchain an chnuic so atá.

22. Diarmaid Mac Uí Dhuibhne fhéil,
[a] thuitim tre éad mo nuar,

ba ghile a bhrágha ná grian,
ba deirge a bhéal ná bláth cn[uas].

23. Fa buidhe a fhionnfadh's a fholt,
fada [a] rosc barrghlan fa fhleasg,
guirme is glaise 'na shúil,
maise is caise i gcúil na gcleacht.

24. Binneas is grinneas 'na ghlór,
gile 'na dhóid bharrdheirg bhláith,
méid agus aobhdhacht (?) san laoch,
seinge is saoire 'na chneas bán.

25. Cumhachtach (?) is mealltóir ban,
Mac Uí Dhuibhne ba mhear (?) buaidh,
an tsuirghe char thóg a súil,
ó cuireadh úir ar a ghruaidh.

28. Imeartach (?) éidídh is each,
fear i n-éigean creach nár chearr,
giolla a b'fhearr gaisgeadh is saoi (?),
ach, truagh mar ataoi (?) sa ghleann.

TRANSLATION

The author of this is Ailín mac Ruaidhri.

1. This valley beside me is Gleann Sídhe;
in which are (?) the cries of birds and elks;
often would the Fenians rush
up this valley after their hounds.

2. This valley under Beann Gulbain [1] the blue,
whose hills are the fairest beneath the sun,
not seldom were its streams red,
after chases by Fionn of the Fenians.

3. Listen a little if you wish for a lay,
O dear company, from me,
of Beann Gulbain, of generous Fionn,
and of Mac Uí Dhuibhne, a sad tale.

4. ..... Fionn, sad was the guile
upon Mac Uí Dhuibhne, of ruddy hue,

1. The original mountain is Benbulbin in Barnarobin townland, barony of Carbury, Co. Sligo. The Scottish Gaels transferred the name to a mountain in Perthshire. Hence Ben Gulbain and Glen Sidhe beside it.

to go to Beann Gulbain to chase
the boar that no weapon can destroy [1].

5. By Mac Uí Dhuibhne of the triumphant weapon
..... that the boar fell,
..... Fionn.
.....

6. .....
Mac Uí Dhuibhne, the darling of the schools, —
this is the tale that makes women sorrowful, —
he undertakes [to meet] the boar.

7. His match.... of the Fenians,
if he were put (?) out of the hill,
the old fierce magic boar
....

8. Fionn of ruddy countenance set,
the chase about Beann Gulbain the grey,
..... by the boar,
great was the harm wrought by the deceit.

9. Hearing the clamor of the Fenians,
coming towards it from the east and from the west,
the monster arose from sleep,
and moved along the valley.

10. At the sight of the warriors
the old magic boar started (?) in fierce rage,
(the boar) which was keener than spear points,
with tusk (?) stronger than the *ga bolg*.

11. Mac Uí Dhuibhne of the keen weapons
answers the raging monster,
in its side... heavy, venomous, dangerous,
he cast a spear against the boar.

12. His spear-shaft breaks in three,
its head, alas, in the boar,
the spear from his red-tipped smooth hand
.. he did not thrust into its body.

13. He drew from its sheath the old blade,
which had won many a victory in battle;
Mac Uí Dhuibhne killed the beast,
he himself came back safe [2].

1. For the magic character of this boar see O'Grady's edition, 176-82 II, § 38-41. The association of the life of a hero with that of a certain animal is a frequent trait in popular tradition.

2. Contrast O'Grady 182-4, II § 41.

14. Anger seized Fionn of the Fenians,
and he sat back on the hill,
it grieved him that Mac Uí Dhuibhne (who never refused poets)
should have come safe from the boar.

15. When he had been long silent,
He said, though it was an ill saying :
'Measure, O Diarmaid, from its snout,
how many feet there are in this boar?'

16. He did not refuse Finn's request ;
we grieve that he did not come home.
He measured the boar on its back,
the son of O'Duibhne, of tread not heavy.

17. 'Measure again, backward,
O Diarmaid, carefully, the boar ;
thou shalt have thy (?) choice in reward for it,
O youth of the sharp-pointed weapons.

18. He turned — it was a dangerous movement —
and measured the boar for them ;
the venomous rough bristle
wounded the sole of the warrior fierce in fight [1].

19. Then he fell on the path,
the son of O'Duibhne, who consented not to treachery,
on the ground beside the boar —
there is his fate for you truly.

20. He is there under the clay,
The son of O'Duibhne with curly hair,
the most warlike youth of the Fenians,
on this hill which we see, in a grave.

21. The blue eyed hawk of Assaroe,
by whom victory was won in every slaughter,
since his fall by the boar,
is under the summit of this hill.

22. Diarmaid, son of generous O'Duibhne,
alas, that he should have fallen through jealousy!

1. Diarmaid is represented in the versions collected from oral tradition as vulnerable only in his right heel, *W. H. T.* 44; *F* 54, 63; *L. F.* 158 b, 161 a.

His neck was brighter than the sun;
his lip was ruddier than the blossom of clusters.

23. Yellow was his hair;
long his fair topped eye under a curl;
blueness and grayness in his eye;
beauty and curliness in his curly hair.

24. Sweetness and merriment (?) in his voice;
whiteness in his smooth, red-tipped palm;
size and charm (?) in the warrior,
Grace and nobility in his white skin.

25. Master (?) and charmer of women,
Son of O'Duibhne of swift victories,
wooing has not lifted her eye
since the clay was placed on his cheek.

26. One who was busy (?) about armour and steeds,
and was not crooked in hardship of forays,
the man who was best in war, and the sage (?),
ah, it is sad how thou art (?) in the glen!

The best version of the ballad of *Diarmaid's Death* is the fragmentary one found in the Edinburgh Gaelic manuscript XLVIII (v. *Reliquiae Celticae*, I, XIII). The text is printed in *Reliquiae Celticae*, I, 166, and we publish a translation here. It is infortunate that the manuscript breaks off at this point; for its readings, as shown by the metre, are often better than those of the version in the Dean's Book.

1. This glen beside me is Glenn Síodh,
wherein is the cry of birds and elks,
frequently would the Fenians run
(along) this strath in the west after their hounds.

2. Beinn Ghlasbha (?) and Beinn Ghulbann the blue,
whose hillocks [2] are the loveliest under the sun,
often were its streams red
after chases by Finn with his Fenians.

1. Diarmaid is the hero of numerous love stories in Ossianic literature.
2. *tuilm* rhymes with *ghuirm*, and hence is better than the reading in the Dean's Book, *tulach*.

3. Listen a little, if you would have a lay,
about this dear company that is gone,
about Ben Gulbain, about generous Finn,
and about the grandson of Duibhne, my sad tale!

4. It was allotted by Finn (sad was the treachery),
upon the grandson of Duibhne of ruddy hue,
to go to Ben Gulbain to hunt
the boar that no weapon could subdue.

5. The beast awoke from its sleep,
and looked [1] away over the glen,
and it saw the *foragan* [2] of the Fenians
from east and west coming against it.

6. Is roused (?), at the sight of the warriors,
the old boar of the elf mounds [3],
longer was its tusk than a spear;
sharper its *fedh* than the *ga bolg*.

7. Diarmaid, son of generous O'Duibhne,
cast a spear at the boar;
the shaft was broken in three,
but it went (if the tale be true) into the boar.

8. The spear from his smooth white-tipped hand,
he pulled *what* was in its body.

9. He drew the old blade from its sheath,
which had won many victories in battle:
the beast fell by Diarmaid,
and he came back safe thereafter.

10. When Finn had long been silent,
he spoke, and it was ill to say:
'Measure, O Diarmaid, from its snout
how many feet there are in the boar'.

11. 'I will not refuse thy request, O Finn,
I am sorry that I did not come against her (?) [4].

1. *d'amharc* seems to be a better reading than *gluaisis* of the Dean's Book.

2. *forgan*, (a) keenness, anger; (b) noise, chime, *Highland Society Dictionary*.

3. *under heather* (*anger*) *of the hills*. But *benn* does not rhyme.

4. *'na haghaidh*, against her, ie. the boar (muc) or beast (beist). But the text is corrupt. *'na thaigh*, to his house, would rhyme with *traigh* (sic leg.).

He measured the boar on its back,
the grandson of Duibhne, the light-footed.

12. Seventeen feet of true measure
there were... that pig
'That is not its true measure but —
. . . . . .

The following fragment in late hand (seventeenth or eighteenth century?) and bad spelling occurs on p. 39 of MS H. 4.22 (T. C. D.). It is of interest as offering an Irish representative of the ballad of Diarmaid's death so popular in Scotland.

A Diarmaid eisd*h* na*ch* *gh*ad*hair*
na freag*hair* an fiad*h*a*ch* breige
dec*air* taeb*h* ré Mac Cuaill
is cui*m*ai*n* b*eith* g*an* ceile.

Fiada*ch* breig*h*e an fiada*ch* so
ataid a *coin* *ar* slabr*aid*
a*ch*d fiad*h*a*ch* na peisteso
a*ch*u*m* tusa do marbad*h*.

Na ab*air* si*n* a Grane
na tob*hair* naire dod ceile
c*ha* (?) treg*h*find ma sealg*h*a
ar agla na Feine.

Trug si*n* a Mic hi Dui*nn*bne
is cui*m*nig mar

Translation.

O Diarmaid, heed not the hounds, answer not the sham hunt. It is hard to trust the Son of Cumhall : (he) remembers that he is without a wife.

This hunt is a sham hunt; his hounds are chained; but the hunt of this beast is in order to kill thee.

Say not so, O Gráinne; put not thy husband to shame. I would not abandon my hunt for fear of the Fian.

Alas! thou Son of Ó Duibhne, consider how...

We append a translation of a version of *the Death of Diarmaid* collected by Kennedy, about 1774 and printed in J. F.

Camphell's *Leabbar na Feinne* (London, 1872), p. 158 b. The more important variants of the version in Kennedy's second collection, noted in *Leabbar na Feinne* p. 161 b, are mentioned.

1. *Ossian* : This glen beside us is Glen Shee, In which was wont to be the sound of deer and elk, Often the Fenians used to run In the valley westward after the hounds.

2. Listen a while if you want a lay Concerning this dear company that is gone, About Ben Gulbain and the prince of the Fianna, And the son of O Duibhne of the sad tales.

3. *Patrick* : Why should we not listen to thy lay, Beloved [1] Ossian, sweeter in voice than the birds of the shore lamenting, Or the birds of the wood at the coming of day?

4. *Ossian* : One day my generous king And his Fenians *who were not timorous* [2], Were hunting along dark glens. We went down to the strand.

5. Then my king saw, In front of the true man of strength of Ireland [3], A chip in the white, pure whirlpool, Folded nine times, coming to the sea.

6. He caught it in his white hand, And he gazed sharply and keenly. He measured it with his comely foot, And its length was five feet and a span.

7. Then he spoke fiercely : It is Diarmaid who made this, in all truth, And none of the men of Cormac, or the swordsmen of the Fianna.

8. My king refused absolutely to take food or drink, until the face of the champion should be found, If he were alive in Erin in a cave.

9. We set loose our hounds on the mountain, And through the very dark and lovely woodland, After the wild cat of the cairns, So that he might hear their baying.

1. Generous K. 2.
2. Who were strong in battle. K. 2.
3. Whose knowledge was greatest among the men of Fál. K. 2.

10. The warrior who was not weak in battle Heard a shout on the side of the mountain, And he said to his wife : *I will follow the hounds*.

11. 'O Diarmaid, do not answer the hounds [1], Since it is but a false hunt; it is hard to trust Finn; He is *grieved* [2] at being without a wife'.

12. Yet I will answer the hounds; I will visit every hunt of the mountain. It were shame for me to desert my lawful hunt, On account of the enmity of the king of the Fenians.

13. Diarmaid came to the glen, Toward the famous Fenians of Inisfail, And it was a pleasing sight to Finn, To see him coming toward them into their power.

14. We went to Ben Gulbain the blue, the fairest hillock under the sun, On whose red streams had many a time been the hunt of Finn of the Fianna.

15. Ben Gulbain was the lair of the boar; It was often trodden by the deer. Through the good son of O Duibhne Grainne lost her mind and her reason.

16. Finn of ruddy cheek stationed About green Ben Gulbain the hunt. 'O Diarmaid, watch the boar'. Great the harm that treachery caused.

17. Listening to the clamor of the Fenians From east and west coming towards us, The evil beast rose from his sleep, And started away from us up the glen.

18. The venomous old boar of violent rages, became excited at the sight of the heroes; his bristle was stronger than the wood, and his sting was sharper than the *ga bolg*.

19. A mysterious old boar is yonder, Full of fierce blood and slaughter. O Diarmaid, princely son of O Duibhne, follow the evil beast.

20. The hero whose hand was stout followed The evil beast that was of highest bristle; It moved toward him to meet him, like the sound of a wave in the high *torrent*.

1. The warning of the hero by his wife on the day of his death or of a great misfortune is an epic technicality.

2. Leg. *cumha*? cf. *W. H. T.* iii, 65.

21. The spear from the bright-topped white palm, He cast toward it to destroy it. He broke the shaft in three upon it, And left the head of it down in the body.

22. He drew the old blade from its sheath With which used to be won victory in every contest. The beast fell by O Duibhne, And Diarmaid came away safe.

23. Dejection fell upon the Fenians, When he sat down backward on the hill; He thought it no triumph for him, That Diarmaid should come come safe from the boar.

24. After he had been a while silent, He said, and ill was the speech : 'O Diarmaid, measure the boar, How many feet from its snout to its heel?'

25. He never refused anything to the Fenians, Which they had put before him all his life. He measured the boar on the back, And he came away safe.

26. 'Measure it backward again, O Diarmaid, and if it hurts thee, Make what request thou wilt therefor, Lad of the keen, sharp-pointed weapons.

27. He measured it for them and great was his fear; The son of O Duibhne measured the boar. The bristle, sharp-edged and heavy, Wounded the sole of the warrior fierce in fight.

28. Then he fell on the moor, The son of O Duibhne, the curly-haired. The peerless [1] hero of the Fenian company, On the hillock westward from the house.

29. His blood was running from his beautiful body, Like a small stream from a high well; It was sad to see his suffering, In torment without guilt or falsehood.

30. Although more ruddy his cheeks than the berry, In the grass on the brow of the hill, They grew darkly cloudily blue, As when a chilly cloud comes over the brightness of the sun.

31. 'One drink from thy cup [2], O Finn, O man of sweet

1. Lit. *one* bloody warrior.

2. Similarly in *F.* 59, *L. F.* 158 b. In O'Grady's version, 184, II, § 42, cf. *The Reproach of Diarmaid*, *R. C.* XXXIII, 45. — *W. H. T.* 44, 71, *F* 44, 54, 56, the drink must be from Finn's palms. *L. F.* 161 a is indefinite.

and pleasant words, Since I have shed much of my blood Bring me a drink from the well.'

32. 'I will not give thee a drink of it, to check thy anguish or thy thirst, For thou hast never done anything for me for my good, Which thou hast not done in the end for my harm.'

33. 'I have never injured thee, Yonder or here, from east or from west, But (it was) Grainne who carried me off captive [1], When she caused me to break my word'.

34 = 31
35 = 32

36. 'If thou didst remember the day of Suibhne [2], there is no need to be recalling it; I killed eight hundred and three men for thee [3],.....

37 = 31
38 = 32

39. In Bruidhen Caorthainn thou wast prisoner, O Finn, I was good to thee, When the White-toothed one was wounding thee And thou wast in distress and in *combat*.

40 = 31
41 = 32

42. Another day I was of service to thee, In Tara when thou wast in distress, I was victor in the house, Protecting thee from every combat.

43 = 31
44 = 32

45. Three king's sons of Inis Tire-fo-thuinn, I killed them all in spite of their resistance; And I washed thee in their blood, Though thou hast overcome me with cruelty.

46. One drink now from thy cup, O Finn, O man of the

1. Cf. *R. C.* vol. XXXIII, p. 41 sqq.; Mr. Lloyd translates : went with me into captivity (outlawry?), etc.

2. Cf. O'Grady 184-92, II, § 42-5 for Diarmaid's enumeration of his services to Finn. Also P. Joyce, *Old Celtic Romances*, XIV, 177 ff; *W. H. T.* 70, stanza 21-3.

3. Great was my service with my sharp sword. K. 2.

sweet words and *help* [1], Since I have lost my strength and my bloom, a drink from the well [2]...

47 = 32

48. If thou didst but remember the day of Conall. [When] Cairbre and his people were before thee, Thyself and thy Fenians in thy train, O sad is my face toward Ben Gulbain!

49. If the women of Oighe [3] but knew that I had been brought into this trap, Their husbands would be weary [4]. O sad is my face toward Ben Gulbain.

50. I am Diarmaid of the yew tree [5], Of Connaught and Dursey and Berehaven. I am the foster-son of Aonghus of the Brugh [6], One of choice beauty.

51. I am the foster-son of Aonghus of the Brugh, Every shot of mine was excellent; I excelled every man in hunting [7], O sad is my face toward Ben Gulbain!

52. I am the blue-eyed hawk of Eas Ruadh, By me was won the victory in every battle. O sad is my death from the boar, Under the peak of this hill [8].

1. Leg. *cabhair*? Mr. Lloyd translates « syllables », but the reading is certainly corrupt.

2. Wilt thou not give?

3. Lit. of youth; cf. *W. H. T.* iii, 73, mnathan na Finne, *Oighe*, corruption of a place name?

4. Mr. Lloyd reads ' sorrowful...'.

5. One of the best known incidents in the story of Diarmaid and Grainne is the chess play between Fionn and Oisin under the tree in which the fugitives have taken refuge. D. sends down a berry to show Oisin how to move. His presence is thus discovered to Finn and he escapes with difficulty. Cf. O'Grady's version, 142 ff., II, § 20 ff.; Mr Lloyd has edited a composite text made up of the version in R. I. A. MS. 23 L. 27, O'Grady's version and the Scottish versions in *An Claideamh Soluis*, March, 19, 1910 and ff.; L. F. 155 prints the versions collected by Kennedy. The incident is alluded to in almost all the stories of D. and G. cf. *L. F.* 156 q, 161 a etc.

6. Cf. the 10th century *Uath Beinne Etair*, *R. C.* XI. 124 ff. in which Aonghus, mentioned as the foster father of Diarmaid, appears and saves him in a moment of great peril. His role is similar in O'Grady's version pp. 71, 148, 150, 168, 198; I §21, 23, 16, 34, 35, 52.

7. Or leg. *foighid*, patience, endurance.

8. R. I. A. MS. 3 b. 8, f°. 321 represents Conan as taunting Finn when he is bringing the water to Diarmaid: is minic thug an beal sin pog

53. We buried at last, With mourning, sorrow, and shedding of tears, The supreme warlike youth of the Fenians On the hillock westward under a stone.

54. When the wicked Grainne saw That he was put under the ground, She lost consciousness and color, And fell in a trance on the ground.

55. When she arose out of her stupor, She sang, with torment and sorrow, The praises of Diarmaid of brightest color, Lying ghastly on the moor.

56. 'There is a bed for two in the rock [1]; Finn was seeking it for a year, There is a stream above it to the sea, And it never wet thy love Diarmaid.

57. This is the bed where — [2] was, Who used to rouse the attack in hunting, The man who did not think of fear, At the cry of the hounds on yonder mountain.

58. Alas, that was the time of torment, How bitter and sharp is my sorrow for thee, That thy blue eye should be without sight, O man of delightful mouth and words.

59. Thou wast the sister's son of the high king, Thou wast loving, fortunate, and bountiful; O, it is a pity that he put thee to death, without any reason, O love Diarmaid.

60. Thou wast the supreme hero of the men of Fal, In winning triumph in battle, Thou wast the best of them all in every sport, And didst cause them gladness and solace.

61. Thy skin was brighter than the cotton down, On fresh snow in narrow glens; Thy form surpassed those of all the rest, O man of ruddier cheeks than the quicken berry.

62. Thy eye was bluer than the berry, On the edge of wild high peaks, And the flash of thy eye was gentler Than the sigh of the wind which bends the grass on every ridge [3].

do bheal Ghrainne. It is often that mouth gave a kiss to Grainne. Similarly, the version collected from oral tradition in Ballyvourney, v. *The Reproach of Diarmaid*, *R. C.*, vol. XXXIII, p. 44, n. In O'Grady's version, 192-4, II, § 45-48 and in the other manuscripts of the 18th century literary version, as in the versions collected in Scotland, Finn is alone responsible.

1. Cromlechs, caves, etc., are frequently known in Ireland as the beds of Diarmaid and Grainne.

2. *Leadan*, long hair, or proper name ?

3. The gentle sigh on the grass of the ridge. K. 2.

63. Thy tooth was brighter than the henbane[1], That quivered all the day, And the sound of thy dear mouth was sweeter than woodbirds' music on every plain.

64. Thy hair is like the brightness of the sun, Bright, yellow, curly, and dear; thy skin is as smooth as the foam O thou who wast helpful in every place.

65. I am mournful without consoling mirth, But [with] weariness and sorrow ever lamenting; The musical harp of sweetest frolic Will never awaken my heart to joy.

66. My spirit has fallen into a billowy sea, Crying heedlessly without rest, Ever recollecting thy ways, Ah, my affliction, and I without joy!

67. I shall no more hear thy speech, That was more delightful than the music of the fiddle, Or the thrush in the wild glens; It has left my heart dark forever.

68. No more shall I see thy face[2], Or the brightness of thy gentle blue eye[3], Alas, I am under overwhelming distress; I shall never arise to light[4].

69. Dark is thy dwelling under the sod, Narrow thy bare bed prepared for thee; Never till doomsday will break the morning That will awaken thee from thy slumber, O hero[5].

70. But hidden ever in the ground, Is thy head, O thou desired of every eye. Farewell to thee and thy beauty, Now and forever, O Diarmaid.'

71. Every poet got ready his harp, To sing to us praise of the great hero, Mournfully, and very sorrowfully, Music at which every eye was weak and tearful.

72. May'st thou be happy, O Diarmaid, Man best in speech and fight Of all the Fenians in Ireland, To-day our cry is mournful.

73. Thy strength was as a torrent of water, descending to

1. Gagan, a cluster, or bunch. *Highland Society Dict.*
2. Be seen. K. 2.
3. Beaming bright in Tir Conall K. 2.
4. When, O love, shall light come upon thee? K. 2.
5. Awaken my love the hero K. 2.

vanquish thy foes; in speed as the eagle of the skies, or as the race of a fish skimming through the sea [1].

74. O chieftain of Bearra of more beautiful hair [2] Than any youth among the Fenians, Undisturbed be thy golden locks, Beneath the weight of the level sod [3]!

75. Never again shalt thou be seen on the sea, On which the high waves rise, Nor in the wood hunting the deer, Nor in battle against a hundred, hewing bones.

76. Never more shall be heard the shout of thy mouth, which was sweeter than the call of birds, In the house of Tara forever, O man most excellent in love and appearance.

77. Dark to-day is every eye, Bright was thy palm, brighter thy face; Strong and serviceable wast thou, O hero Plentiful in beauty and courtesy and curls.

78. A thousand curses on the day That Grainne fell in love with thy face; It was this that angered Finn [4]. And put thee in thy might beneath the ground.

79. Although there was many a one [5] of strength, Around thee, O curl of beauties, Thou wert the best hand in fence and fight, Alas, of all that were in the glen.

80. But thy beauty was wont to beguile every woman, O son of O Duibhne, swift in victory [6].

81. There has not taken sword in hand, Of the best satin cloaks of the Fenians, Anyone who could take thee from us, In spite of the hosts of Fianna.

82. Nor has any taken shield or sword, That was determi-

1. Sic. *Highland Soc. Dict.* s. v. steud, quoted from *Smith's Collection of Ancient Gaelic Poems* (*Sean Dàna*), p. 114.

2. More beautiful in brilliance. K. 2.

3. S. v. samhach, *Highland Soc. Dict.*

4. From his senses. K. 2.

5. A hero of great strength K. 2.

6. Cf. *W. H. T.* iii, 75; *F.* 62. *Highland Soc. Dict.* s. v. suire, suireadh. An t-suireadh cha do thog a súil, O chaidh an úir do ghruaidh. Gill. 287. The maiden raised not an eye, since thy cheek was laid in the dust (*sic*). Mr. Lloyd translates : thy wooing has not raised thy eye, until the mould went over thy cheek. But the reading is corrupt, as the Dean of Lismore's version (stanza, 25, ll. 3, 4) shows; see translation thereof.

ned to approach thee, O son of O Duibhne yonder who art dead, When thou wast in the armor of heroes.

83. But from the time thou didst go away with Grainne, Along every place [1] like a phantom of death, Everyone of us took aversion to thee, Especially Fionn — it is a sad story.

84. No wonder that I am without heart for food. Dark and gloomy without solace, Seeing how many strong and valiant warriors of ours Fell every time in combat.

85. They have all fallen but me alone, Like a tree rotten, without foliage ; Every man [2], youth [3], and stripling, Although very numerous were they to recount.

86. Although I am to-day without strength or protection, Great was my violence and my vigor; without lack of men or anything. This has left me.. [4].

J. H. Lloyd, O. J. Bergin, G. Schoepperle [5].

1. Along the hills K. 2.
2. Lit. oak.
3. Lit. twig.
4. Lit. an alternate life.
5. The text, translation, and grammatical notes from the Dean's Book are by J. H. Lloyd and O. J. Bergin; the translation of Kennedy's version is by G. Shoepperle, revised by J. H. Lloyd and O. J. Bergin. The introduction and literary notes are by G. Schoepperle. This article and the preceding one on *The Reproach of Diarmaid* (v. p. 41 above) will form the basis of a study of the relation of the story of *Diarmaid and Grainne* to that of *Tristan and Isolt*, to appear shortly in a volume on the origins of the Tristan romance by G. Schoepperle.

BLEDHERICUS, BLEDDRI, BRÉRI

Giraldus Cambrensis, writing of the Welsh coracles, tells the following anecdote, which is important enough, as we shall see later, to be quoted in full:

" The fishermen, according to the custom of the country, carry these coracles on their shoulders to and fro from the river : commenting, therefore, on this circumstance, the famous *cyvarwydd*, Bledhercus, who lived a little before our time, used to deliver himself of this enigma : " There are people among us who, when they go out to hunt, place their horses on their shoulders, and carry them as far as the hunt : to catch their prey, they jump on their horses, and after catching it, they cast their horses again on their shoulders and carry them all the way home [1] ".

Now *Bledhercus*, or, according to other manuscripts, *Bledhericus* is Gerald's Latin for the rather uncommon name *Bleddri*, and the late M. Gaston Paris, with whom Sir John Rhys agrees [2], has identified him with another *fabulator*, called in French *Bréri*, whose name occurs in the work of a certain Thomas who, according to G. Paris, wrote in England about the year 1170. " According to what I have heard ", says Thomas, (speaking of the writers of the *Tristan* tales), " they do not tell it according to Breri, who knows (?) the gestes and

1. Naviculas istas piscatores patriae ritu eundo et redeundo humeris portant, unde et famosus ille fabulator Bledhercus, qui tempora nostra paulo praevenit, super hoc casu sic aenigmatice proloqui consueverat : Sunt apud nos gentes quae cum ad praedandum deproperent, equos humeris impositos usque ad praedam ipsam portant, ad praedam vero capiendam equis insiliunt, atque capta statim equos humeris iterum injectos, domum redeundo reportant. — *Descriptio Kambriae*, I. Chap. 17 (Powell's edition, 1804, p. 212).

2. *Arthurian Legend*, p. 373.

the tales of all the kings, of all the counts that have been in Britain [1]." The inference is that the French writer considered Bréri to be the original authority, and that the rest were inaccurate because they did not follow him.

Since G. Paris made this discovery, other accounts of Bleddri have been found. Wauchier de Denain, the continuator of Chrétien de Troyes's *Perceval*, attributes the original of the Perceval collection to one *Bleheris*, "who was born and bred in Wales... and who related it to the Count of Poitiers, who loved the history [2]." The name *Bleheris* is again mentioned further in the story [3], and another of this series of tales is attributed to one *Maistre Blihis* [4].

Proceeding on the assumption that all these names — Bledhericus, Bleddri, Bréri, Bleheris, and Blihis — represent only one person, is it not possible to ascertain anything about the history of this great Welsh fount of continental Romance? Miss Weston is inclined to see in him the Bleddri who was consecrated Bishop of Llandaf in 983, and who died in 1022. According to the *Myvyrian Archaeology* [5], he was a great scholar and lover of literature, and it is to be noted that he was a contemporary of Guillaume le Grand, Count of Poitou (990-1029) [6]. Against this identification is Gerald's statement that "he lived a little before our time". Gerald was born in 1147 [7], so that his birth was separated from Bishop Bleddri's death by 125 years, and, therefore, it seems quite impossible that he could refer to him. Further, it seems to us certain that Gerald, who knew the ecclesiastical history of Wales to

1. Mès sulum ço que j'ai oï
Nel dient pas sulum Breri,
Ky solt les gestes e les cuntes
De toz les reis, de toz les cuntes
Ky orent esté en Bretaingne.

2. See Miss Weston's *Legend of Sir Perceval*, p. 288.

3. *Ibid.*, p. 288.

4. *Ibid.*, p. 276.

5. This is Iolo Morgannwg's version of *Brut y Tywysogion*, and like all his documents, is open to grave suspicion.

6. Miss Weston's *Perceval*, p. 293.

7. Dr Owen's *Gerald the Welshman*, p. 2.

perfection, would never have referred to a well-known bishop merely as a *fabulator*.

The only other Bleddri known to Welsh historians was Bleddri ab Kedivor who, in 1116, had charge of a Norman Castle [1]. This same Bleddri, as shown by the attestations, gave between 1129 and 1134 [2] a piece of land at Eglwys Newydd by Caermarthen to the priory of St John in that town [3]. He and his daughter are mentioned in 1131, and in the same year he is one of the Knights of the "honour" of Caermarthen [4], and is mentioned as *Bleheric the Welshman*. His son Gruffudd, according to a prior entry in the Cartulary [3], makes a grant of the land which his father had already given, so that the King's confirmation of the grant already noticed was not made when Bleddri gave it, but when the heir Gruffudd gave it; so that Bleddri must have died before 1134. We have seen that he was alive in 1131, and therefore the date of his death lies between 1131 and 1134, that is to say, about fifteen years before the birth of Gerald.

Now, we think it certain that this Bledhericus of Caermarthen was the fabulator referred to by Gerald, and the Bréri or Breheris of the French writers, and these are some reasons for thinking so. First of all, his date fits exactly with Gerald's remark "that he lived a little before our time", and it is not likely that there were two famous *fabulatores* of the same name living at the same time. Secondly, there is the riddle concerning the coracles, — which makes it necessary that the *fabulator* who uttered it should have lived somewhere where such coracles were common sights, and of all places in Wales, Caermarthen is the most likely spot. To this day, it is the head-quarters of this method of fishing, and Gerald's coracles, as he describes them, correspond in every detail to those still used by the Tywi fishermen at Caermarthen. Here "Bleheris the Welshman" admirably fits the requirements

1. *Brut y Tywysogion*, p. 126. Lloyd's *History of Wales*, p. 428.
2. Do. p. 428.
3. Cartularium S. Johannis Bapt. de Caermarthen, p. 10.
4. Lloyd's *Hist. of Wales*, p. 248.

of the case, — his home was at Caermarthen, and most of his life was probably spent within view of the fisheries of the Tywi. Thirdly, (and this is the most important point), he is called in the cartulary *Bledericus Latimeni*, which further on, is written *Latimeri*. Now the final *i* is not the genitive termination, and cannot be explained as part of a Latin word; *latimeri*, therefore, is a half-hearted attempt to Latinise the Welsh *lladmerydd*, the final *i* representing *ydd*, as it does to this day in the speech of South Wales. Now *Lladmerydd* (from an English *Latimer*, from O. French *Latinier*) means " interpreter ", and Prof. Lloyd thinks that this epithet means that " it was his special duty to convey the royal commands to his fellowcountrymen ", which may very well have been the case. It may, however, have a much wider significance, that he interpreted the " matter of Britain " to the Normans[1], exactly as Bréri or Breheris is represented as doing by the French writers. Apart from his significant title, he seems to have been, by virtue of his rank as Norman Knight and Welsh land-owner, in the very position which would enable him to make the Normans acquainted with the tales of Wales. Lastly, there is the date of 1170 which G. Paris assigns to the author who mentions him, that is about 38 years after the death of Bledericus, of whom, therefore, he may well have been a contemporary. To us, the evidence seems as certain as such evidence can, from the nature of the case, be. At least, the search-light of future scholarship may very profitably be turned in the direction of Bleheric the Welshman, and if further confirmation of our theory be forth-coming, the last nail will have been driven into the coffin of Prof. Foerster's arrogant theories.

Cardiff. W. J. Gruffydd.

1. Sur ce point, comme sur plusieurs autres traités dans cet article, voir la lettre de M. Edward Owen, qu'a publiée la *Revue Celtique*, t. XXXII, p. 5 et suiv. [N. d. l. R.].

LLYMA VABINOGI IESSU GRIST

Such is the title of a fragmentary manuscript included in the volume known as *Peniarth 14, Part II* (= *Hengwrt 13*), formerly in Mr W. R. M. Wynne's collection at Peniarth, but now with many others in the National Library of Wales, Aberystwyth.

This manuscript which deals with incidents in the early life of Christ is incomplete; the first folios, and also two others in the middle of the text, are missing and the MS begins with the flight into Egypt. Fortunately we possess two other Welsh versions of the *mabinogi*, also in Peniarth MSS at Aberystwyth, one in the *White Book of Rhydderch* or *Peniarth 5*[1] and the other in *Peniarth 14, Part I* (= *Hengwrt 25*). The three MSS contain independent translations of a Latin text relating to the Virgin Mary and the child Jesus. According to the introduction to *Peniarth 5* fol. XIV, Matthew the evangelist wrote an account of Christ's doings in Hebrew; this was translated into Latin by St Jerome at the instigation of Chromatius and Eliodorus.

In order to compare the Welsh translations with the Latin original use has been made of the edition of the Aprocryphal Gospels brought out by Tischendorf[2]. In the introduction to the Gospel of St Matthew (Pseudo Matthaei *Evangelium sive Liber de ortu beatae Mariae et Infantia Saluatoris*), Tischendorf mentions four Latin MSS : 1) in the *Vatican*, which he has

1. Edited in 1892 with an English translation by the Rev. Robert Williams, *Selections from the Hengwrt MSS*, vol. II, pp. 212-237, under the title *Buched Meir Wyry* (translated pp. 582-599).

2. Fr. Const. Tischendorf, *Evangelia Apocrypha*, Lipsiae, Avenarius et Mendelssohn, 1853.

principally utilised for his edition, 2) *Laurentian Library*, 3) and 4) at the *Bibliothèque Nationale*, Paris, the one dating from the XIVth and the other from the XVth century. The dates of 1) and 2) are not given.

Without a very thorough investigation it is not easy to say of which Latin MSS the Welsh are translations, nor is this necessary for our purpose.

There is not sufficient internal evidence to show where the Welsh translations were made, but it is less difficult to fix their respectives dates. According to Dr Gwenogvryn Evans [1] the folios of the *White Book* containing the translation belong to the first quarter of the XIVth century : the folios of *Peniarth 14*, containing *Llyma Vabinogi Iessu Grist* date from the second quarter of the same century [2], while those containing the third MS. are earlier in date than either of the other two, having been written about the middle of the preceding century. The language of this MS may well be compared with that of the *Book of Aneirin* which also dates from the early part of the XIIIth century.

It has been decided to re-edit the version found in *Peniarth 5*. The late Rev. Robert Williams, probably to make his text appear less difficult, modernized the spelling generally; in a few cases, however, he has given older forms of the words than those actually occurring in the MS, e.g. he has taken no notice of the spelling *dd* for *d*, although several instances occur of its use. In this way a great many forms which are of interest to the philologist have been lost : these have everywhere been restored, and errors in the reading of the manuscript have also been corrected. A list of those words in the *Selections* which differ from the MS (followed in the text by an asterisk) will be found immediately after the text itself, p. 234. Corrections of the texts have been suggested in the notes, and a very literary translation has been given of the first MS, mainly for those who are not familar with mediaeval Welsh.

It is my pleasant duty to thank those friends who helped

1. *Report on MSS in the Welsh Language*, vol. I, Part II, Peniarth, p. 305.
2. Ib. p. 332.

in the copying of one of the MSS at a time when it was inaccessible to me, as well as Sir Edward Anwyl for his kindness in reading through the texts and in giving many valuable hints. I have been able to consult all the manuscripts personally at Aberystwyth where I received every attention from the Librarian, Mr Richard Ellis.

I

LLYMA VABINOGI IESSU GRIST [1]

(P. 116) [2] I. [3] Kymer y map ae uam heb yr angel wrth iosep a dos y fford y diffeith yr eifft A Iosep ynteu a aeth mal y gorchymynnawd yr angel A gwedy dyuot onadunt hyt yn emyl gogof a mynnu gorffowys y disgynnawd y wynuydedic wyry y ar y march yr llawr ac eisted a oruc a daly y map yessu ar y harffet Ac yd oed y gyt a Iosep tri gweis A chyt a meir llawuorwyn uechan yn kerdet a llyma yn disymwth llawer o dreigieu yn dyuot allan or ogof Sef a oruc y gweision pan y gwelsant dodi gweidi rac ouyn. Sef a oruc yessu disgynnu yr llawr y ar arffet y uam a seuyll ar y draet e hun ger bron y dreicieu ac adoli a oruc y dreigieu ydaw Ac odyna mynet ymeith y wrthunt. Yna y kyflenwit yr hynn a dyuawt dauyd broffwyt chwchwi y dreigieu or daear molwch yr arglwyd A cherdet a oruc y mabyn bychan yessu rac eu bron a gorchymyn udunt na wnelynt godyant nac argywed y undyn Meir a Iosep hagen a oedynt ac ouyn arnadunt rac gwneithur or dreigieu argywed ydaw Ac yna y dyuawt Iessu wrthunt Na uit arnawch chwi ouyn amdanaf i yr uy mot yn uabyn bychan perffeith wyf i yr hynny a reit yw y holl aniueili-
(p. 117) eit y koedyd bot yn dof ger uy bron yn unffunut a chyt bydynt dof a hynny heuyt y lleot ar lleoperteit yn adoli ac yn kytgerdet ac wynt yn y diffeith. Pa fford bynnac yd ei ueir a Iosep y kerdynt wynteu yn eu blaen hwy y dangos ford

1. According to *Peniarth 14, Part. II* (= *Hengwrt 13*), pp. 116-135.
2. These numbers refer to the pages of the manuscript.
3. Refer to the paragraphs of the manuscript.

udunt ac y adoli Iessu A ffan weles yr arglwydes ueir. gyntaf y lleot a llawer o amryw genetloed o uwystuiloed yn dyuot yn eu kylch ouynhau a oruc A than chwerthin y dyuot y map Iessu wrthi Na uit arnat ouyn uy mam nyt yr sarhaet yt uy mam nyt yr sarhaet y maent yth ganhymdeith namyn yth wassanaethu y maent yn dyuot Ac or ymadrodyon hynny y tynnawd ef ouyn oc eu kalonneu hwy Ar lleot a oedyn yn kerdet ygyt a wynt ac ygyt ar essyn ac ar ychen ac ar pynuairch a arwedynt eu hagenreidieu Ac ny wneint argywed y dim namyn kerdet yn hynaws war ym plith y deueit ar aniueilieit ereill a dugessynt ganthunt o Iudea. ym plith y bleidieu y kerdynt ac nyt ouynheynt dim ac ny wneit argywed y nep yna y kyflenwit yr hyn a dyuot y proffwyt y bleidieu a borthir ymplith yr wyn ar llewpart gyt ar myn Deu ychen ynteu a oedynt yn tynu ben ac eu bwyllwr yndi Ac odyna y pen y trydyd dyd gwedy eu kerdet oc eu gwlat blinaw a wnaeth yr arglwydes ueir (p. 118) yn y diffeith o ormod gwres yr heul Ac arganuot prenn a oruc hi a dywedut wrth Iosep mi a orffwyssaf ychydic ynghysgawt y pren hwnn A bryssyaw a oruc Iosep parth ac attei ae dwyn y tu ar pren palym ae herbyn y ar y march yr llawr Ac gwedy eisted or arglwydes edrych a oruc ymric y prenn a hi a welei y prenn yn gyflawn o aualeu Ac yna y dyuawt hi wrth Iosep da oed gennyf beth or aualeu rackw pei gellit yw caffel A iosep a dyuawt wrthi Ryued gennyf dywedut o honot hynny a thi yn gwelet uchet y balmitwyden honn Medylyaw ydwyt ti am uwyta ffrwyth y palym A goualu ydwyf inheu rac eissieu dwuyr y syd yn treiaw yr awr hon yn an barileu ac nyt oes yn ford y an datebru Ac yna sef a oruc yesu yn uabyn bychan ar arffet y uam dan chwerthin dywedut ual hynn Gostwng brenn dy uric a fforth ni oth ffrwyeu [1] Ac ar yr ymadraw [2] hwnnw y gostynghawd y pren y ulaen adan draet yr arglwydes ueir A chynnullaw a orugant y frwytheu a bwyta a orugant a uu da ganthunt or ffrwytheu hynny Ac gwedy daruot kynullaw yr holl aualeu y pren a drigawd yn grwm ar y llawr y aros erchi

1. L. *ffrwytheu.*
2. L. *ymadrawd.*

idaw gyuodi or gwr a archassei ydaw ystwng Ac yna y dyuawt yessu wrth y pren. ymdyrcha balmitwyden ac ymgadarnhaa (p. 119) a byd gedymdeith ym gwyd ineu y syd ym paradwys uyn tat i. Ac egor oth wreidieu gwytheu o dwuyr y syd yn kud yn y daear megis y llithro dyfred onadunt y an gwalonacau ni Ac yn y lle ymdyrchauel a oruc y pren yn y seuyll Ac yna ymollwng ffynnawn or dwuyr gloewaf ac oeraf a dechreu redec y adan wreid y pren A ffan welssant hwy y dwuyr ar fynnawn llawenhau a orugant o lewenyd mawr a chymryt digawn ac wynt ac eu haniueilieit or dwuyr ae diolwch yr unduw.

2. A thrannoeth ac wynt yn kychwyn odyno ymchwelut a oruc yesu at y balmitwyden a dywedut ual hynn Mi a orchymynnaf y ti balmitwyden yny dycko uy engylyon i beth oth wreid di odyma or blaen [1] y baradwys uyn tat i Ami ath uendigaf megis y caffo pawb or ath arwedo gorffen dan ar ba weithret da bynnac a dechreuo ae uot yn uudygyawl ym pob peth Ac ual y dyweit ef hynny llyma y gwelynt wynteu angel yr arglwyd yn seuyll ar y pren palym ac yn dwyn un oe cheingkev ac yn ehedec yr nef ar geing yn y law. A ffan welsant hwy hynny eryneigiaw a orugant megis pei bydynt meirw A dywedut a oruc yessu wrthunt. Paham y byd ouy [2] arnawchwi pany wdawch chwi y mynnaf (p. 120) vi dwyn y balmitwyden a wneuthum uuhun y baradwys uyn tat i ac y byd yno yn digriuwch ym seint i megis y paratoet yn y lle diffeith hwnn.

3. Ac odyna gwedy kerdet onadunt.y dyuot Iosep Arglwyd hep ef gormod gwres ysyd yn argywedu yn yn uawr Arglwyd os da gennyt ti ni a ganlynwn y ford gan yr aruordir mal y gallom gaffel dinassod [3] yn amyl gan lan y mor y orffowys : Ie heb yr yessu wrth Iosep. Na uit arnat ouyn mi a diuyrraf ywch megis y galloch gerdet yn un dyd ymdeith dec niwyrnawt arugeint ysyd odyma hyt yno Ac val y bydynt yn ymdidann am hynny llyma y gwelynt mynyded yr eifft ae

1. L. *oe blanu*, cf. p. 224, l. 6 and the Latin *et plantetur*.
2. L. *ouyn*, the mark above *y*, denoting *n*, has been omitted.
3. L. *dinassoed*, and cf. p. 224, l. 19.

dinassoed yn ymdangos udunt A llawen uu ganthunt hynny a chyrchu dinas a orugant ac nyt oed nep a etnepynt yno wrth geissiaw llety [1]. Pobyl y dinas hwnnw ynteu a gyrchessynt y datleu. Ac yno yd oedynt effeirieit y dinas hwnnw yn dysgu y bawp aberthu yr dwyweu yn wahanredawl herwyd anryded eu dwywolder Ac yd oedynt o eu dwyweu yna yn y dinas hwnnw gwedy ryossot pymp ar ugeint a thrychant.

4. Ac yna y damweinniawd pan gyrchawd yr arglwydes ueir yr demyl digwydaw yr holl eu dwyweu yr llawr yn uriw yssic mal na dywedynt dim ac na (p. 121) ellynt dywedut dim rac llaw o hynny allan. Ac yna y kyflenwit y geir a dyuot Isaias broffwyt. Ef a daw yr arglwyd ar wybren ysgawn Ac ef a gyrch yr eifft Ac ef a gyffryoir holl eu dwyweu gwyr yr eifft o weithret llaw Ac yna pan gannatawyt hynny y affrodis tywysawc y dinas hwnnw. Ef a doeth yr demyl ef ae holl lu y geissiaw gwelet pwy rybarassei yr dwyweu digwydaw. A chyrchu yr demyl a oruc ef ac gwedy gwelet yr holl eu dwyweu gwedy rydigwydaw yn gorwed ar y llawr. nessau a oruc ef ar y wynuydedic ueir a ytoed yn kynnal y harglwyd ar y harffet Ac adoli a oruc ydaw ac odyna dywedut wrth yr holl lu ae holl gedymeithyon Ony bei uot hwnn yn duw ny syrthyassei an dwyweu ni yn wysc eu hwynepeu ac ny orwedynt yn an gwyd ni. Ac y maent yn ardystu eu harglwyd pan ytynt yn tewi. Ac ony wnawn ninheu yn ehegyr yr hynn a welwn an dwyweu yn y wneithur ef a allei yn gaffel y anuod a mynet yn gwbyl ym perygyl megis y damweiniawd gynt y ffarao urenhin yr eifft am na chredawd gynt yr sawl wyrthyeu ef a uodes yn y mor ac ef ae holl lu Ac yna y credawd holl bobyl y dinas yr arglwyd yesu grist.

5. Ac odyna gwedy mynet Iessu ymeith or re(p. 122)ifft ac ef yna yn trigaw yn galilea ac yn dechreu mynet yn y bymhet uulwydyn oe oet ac yd oed diwsadyrngweith ef a meibion bychein yn gware ar lan eurdonen. Ac wedy eisted o Iessu gwneithur a oruc or llwch seith lyn bychein a gwneuthur rygneu bychein y dwyn y dwuyr o bop un onadunt yw gilyd ac or llynneu elchwyl yr auon wrth y arglwydiaeth ef Sef a oruc un

1. V. p. 224, n. 3.

or meibion hynny map o uedwl kynghoruynus gwarche y kwndit a oed yn gwasanaethu dwuyr yr llynneu a throssi y gwarche rywnadoed yesu Ac yna y dyuawt Iessu wrthaw yn wir map angheu map kythreul. paham y gwasgarut y gweithyeu a wneuthum i Ac yn y lle y bu uarw y map a wnathoed hynny Ac yna o gynhyruus lef kyriaw [1] a oruc y [2] ryeni y mab marw yn erbyn Iosep a meir a dywedut awch map chwi a ymgeiniawd ac an map ni yny uu uarw. A phan gigleu Iosep a meir hynny dyuot a orugant ar yessu o achaws kynnwryf ryeini [3] y map marw a thraplud yr Ideon Ac yna y dyuot Iosep wrth ueir yn kyfrinach Ny lauassaf vi dywedut wrthaw ef dysc di euo a dywet wrthaw ual hynn Paham y kyfroeisti di y bobyl y an atkassau ni megis ydym yn godef blinder y bobyl Ac yna pan doeth y uam ataw [4]....

6. (p. 123[v]) a dyuot wrthaw ynteu Pwy a allei kynnal y map hwnn ae dysgu Ac os gelly di disc ef a chynnal a ffan gigleu Iesu yr hynn a dywedassei Zachias atep a oruc efa dywedut wrthaw Tydi athro y dedyf y bychydic a dywedeist di reit yw y dyn kyffelyp a thydi y gadw Estronawl wyf i ywrth dy ossodeu di ac ywrth awch dedyf chwi kanyt oes dat knawdawl ym a thydi a darlle y dedyf ac yddwyt yn dysgedic yndi A minheu a ytoedwn kyn bot y dedyf Ac yd wyt ti yn tebigu nat oes dy gyffelyp di o doethinep. Myui ath dysgaf di ac nyt oes nep a allo uyn dysgu i eithyr y nep a henweist di Euo hagen ae dichawn kanys teilwng yw A phann ym dyrchauer inheu or daear mi a barat beydyaw a chymwyll boned y genedyl honn Ac ny wdosti pa bryt yth anet a myui uuhun a wn pa bryt ywch ganet chwi a pha hyt y bydwch uyw ar y daear honn Ac yna pan gigleu bawp y geirieu hynny aryneic mawr ac ouyn a aeth arnunt a chriaw a orugant a dywedut O. O. O. llyma beth mawr anryued. Ny chlywyt eirioet kyfryw a hynn na chan ramadegwr na chan naturwr nyni a wdom pa le y ganet hwnn Ac abreid yw bot hwnn (p. 124) yn bumlwyd etwa a ffa delw y dyweit ef y ryw eirieu hynny Ac atep

1. L. *kriaw*, cf. l. 30.

2. This is not a Welsh construction. Cf. p. 212, l. 17, and Strachan, *Introduction to Early Welsh*, p. 21, § 24 b.

3. L. *ryeni*.

4. Four pages of the manuscript are missing.

a oruc or Ideon Ni warandawassam ni eirioet y ryw eirieu hynn gan y gyfryw uebyt Ac atep a oruc yessu wrthunt Ryued yw gennwch chwi dywedut o uap kyfryw a myui Ac am hynny ny chredwch chwi yr hynn a dywedeis i ywchwi A mi a dywedeis ywch y gwydywn i chwchwi a ffa bryt ywch ganet Mi a dywedaf ywch beth y syd uuwy a ryuedach gennwch Efream y gwr a dywedwch y uot yn dat ywch mi ac gweleis ac ynteu am gweles inheu a mi a ymdideneis ac ef A phann glawssan hynny sythu a orugant ac ny lauassei nep dywedut dim Ac yessu a dyuot wrthunt Mi a uum yn awch plith chwi ac nyt atnabuawch chwi vyui Mi a dywedeis wrthuwch megis pet uydewch prud ac ny dyallassawch uy llef i kanys llei oedewch a bychan oed awch ffyd

7. Ac eilweith yr athro Zachias dysgyawdyr y dedyf a dyuawt wrth Iosep. rodwch ataf i y map a minheu ae rodaf ef yr athro leui a hwnnw a dysc ydaw lythyr Ac yna drwy ymanhed ac ef y duc meir a Iosep yesu yr ysgol oe disgu at y meistyr leui A phan doeth y mewn tewi a oruc Ar athro leui a dyuot wrth Iessu gan dechreu y a(p. 125)gwydor dywet hep ef alpha Tewi a oruc yessu hep atep ar dim Ac yna llidiaw a oruc yr athro leui ae ysgyfleit a gwialen ae daraw [1] ar y benn Ac Iessu a dyuot wrth yr athro leui Paham y treweist di vyui yn y wirioned Gwybyd di y nep a drewir a dysc y nep y syd yn y daraw yn uwy no hwnnw euo Myui a allaf dysgu y ti yr hynn a dywetych du hun. A deillion yw pawb o hynn or ysyd yn dywedut ac yn gwarandaw. megis euyd yn seiniaw neu gloch yn datsein yr rei ny synnya ac ny dyallan eu sein eu hun. Ac odyna y dyuawt Iessu wrth Zachias pob llythyren o alpha hyt yn thau a ossodir yn llunyethus [2] wrth hynny dywet ti y mi beth yw thau a minheu a dywedaf y ti beth yw alpha Ac eilweith y dyuot yessu wrthunt Ar ny wypo beth yw thaw pa delw y dichawn ef dywedut Chwchwi eu grefdyfwyr [3] dywedwchwi yn gyntaf beth yw alpha a minheu a dywedaf y chwi beth yw beta. Ac yna y dechreu-

1. L. ae ysgyfleit *ae daraw a gwialen ar y benn*. Cf. the forms *ysclyfyeit* and *ysglyuyeit*, R. B., II, pp. 54, 17 and 55, 6.

2. L. *llunyeithus*.

3. For the form of the word see Strachan, *Introduction to Early Welsh*, p. 278, l. 10, and *Welsh dictionary* (Dr Silvan Evans) under *crefyddwr*.

aud yessu gouyn udunt henw pob llythyren a dywedut Dywet ti y mi Athro y dedyf paham y mae y llythyren gyntaf yn deir-konglawc gronawn blaenllym kymhedrawl dygedic tynnedic kyrymyon A phan gigleu yr athro leui hynny dechrynu a oruc ef o achaws ansawd y llythyren Ac yna y dechreuawd leui a phawb yn y glyw (p. 126) et kriaw a dywedut Ny dyly hwnn vyw ar y daear honn namyn teilwng yw idaw y dibyn-nyaw yn y groc Ef a dichawn difodi y tan a guneuthur hut ar betheu ereill A mi a debygaf y mae kyn diliw y ganet hwnn Pa groth a arwedod hwnn neu pa uam ae hymduc ef neu pa uron ae magawd ef Mi a foaf racdaw ef kany allaf diodef un geir oe eneu Am kallon ysyd yn dechrynu ynof yn gwarandaw y ryw eirieu hynn Ac ny tebygaf vi nep a allo daly ar y eir ef ony byd duw gyt ac ef A megis dirieit yr ymdroeis i y hwnn ym kellweiriaw Pan dygasswn [1] gaffel disgybyl o hwnn y keueis inheu athro beth a dywedaf vi Ny allaf ui diodef geirieu y mabyn hwnn Mi a ffoaf or lle honn. kany allaf ystyryaw hynn Ac neu ryderiw yr mabyin [2] hwnn oruot arnaf ui yn hen wr kany allaf gaffel na dechreu na diwed ar yr hynn a gadaranhao ef. kanys anawd yw kaff-el dechreu y dadyl lle na chaffer y diwed Mi a dywedaf ywch yn wir ac ny dywedaf gelwyd na heniw hwnn o dyn nae weithret nae ymadrawd nae ynni. E mae y neill a bot hwnn yn dewin ae y uot yn duw ae ynteu angel y (p. 127) duw yn dywedut yndaw Ac ny wnn i o ba le yd heniw ef neu o ba le y doeth na pha ryw wr uyd Ac yna gowenu a oruc Iessu Ac yn llawen arglwydieid a holl ueibion yr israel yn seuyll ac yn gwarandaw dywedut ual hynn ffrwythlonokaent y rei diffrwyth ac edrychent y rei deillion a cherdent y rei cru-pleit A bit gyfoethawc yr rei tlodyon Ac atuywhaent y meirw Ac ymchwelent yn eu kyuan ansawd Ac ymchwelet bawp a ffresswylyent gyt ar nep y syd wreidin bywyt a melysder tra-gwyd [3]. Ac yn y lle pan dyuot y mab yessu hynny pawb or a syrthyassei yng kleuyt a heint a gawsant waret yn dyannot

1. L. *debygasswn*.
2. L. *mabyn* as in l. 17 and p. 186, l. 22.
3. L. *tragwyddawl* and cf. p. 230, l. 20, and note.

Ac ny lauassad nep dywedut wrthaw mwy na gwarandaw dim y ganthaw

8. Ac wedy hynny yd aeth odyno meir a Iosep y gyt a yssu [1] hyt yn dinas nazareth ac yno yd oed gyt ae ryeni Ac ual yd oed Iessu diwsadwrn dreilgweith yn gware ef a meibion ereill ar llofft ef a damweiniawd digwydaw un or meibion gan y uwrw o un arall or llofft yr llawr yny uu uarw A phan weles ryeni y map marw hynny lleuein a orugant a dywedut yn erbyn Iosep. awch map chwi a ymgeiniawd ac an mab ni or llofft yny uu (p. 128) varw A thewi a oruc yessu hep atep udunt ar dim Ac yna y bryssyawd meir a Iosep ar yessu A gouyn oe uam ydaw vy arglwyd i ae tydi a uuryawd hwnn yr llawr Sef a oruc yessu galw y map erbyn y henw [2] Zeno hep ef llyma vi hep ef Ae myui ath uuwryawd di or llofft yr llawr Na thi arglwyd hep ynteu A ryuedu hynny a oruc pawb. ac anrydedu yessu am y gwyrth hwnnw

9. Ac odyna yd aeth Iosep a meir hyt yn Ierico ac yssu [3] a oed chweblwyd yna ae uam ae hanuones dydgweith y gyrchu dwuyr ac ysten ganthaw yr ffynnawn y gyrchu dwuyr gyt a meibion ereill Ac yna gwedy gwehynnu y dwuyr ohonaw y gwthyawd un or meibion ef yny dyrr yr ysten Sef a wnaeth yessu lledu y uantell a chymryt yndi or dwuyr kymint ac a oed yn y llestyr ae dwyn y uelly oe uam Ac edrych a oruc hi ar hynny a ryuedu yn uawr a medylyaw a chadw hynny yn y challonn Ac eilweith dydgweith yd aeth ef yr tir a dwyn ganthaw ychydic o wenith o ysgubawr y uam a heu y gwenith a oruc ef a thyuu a wnaeth y gwenith ac amylhau yn uawr a phan uu aduet dyuot a oruc oe uedi ac y gynnullaw y ffrwyth Sef y kauas kangrennoc a rodi hynny y dynnyon a oedynt yn keisiaw da

10. Fford ysyd a a o Ierico y gyrchu auon eurdonen (p. 129) y fford y kerdawd meibion yr israel gynt Ar lle y dywedir eisted or arch ystauen Ac yd oed Iessu yn wyth mlwyd yna Ac ef a aeth o Ierico y tu ac eurdonen ac yd oed yn emyl y ford gogof

1. L. *yessu*, but cf. l. 17, and the Irish forms, *Íssu* (Thes. Pal. II, p. 385), *Ísu*.

2. L. *enw* and cf. p. 196, l. 16.

3. Cf. n. 1.

yn agos y lann eurdonen Ac yno yd oed llewes yn meithrin y chanauon Ac ny allei nep yn dibryder kerdet y ford honno Sef a wnaeth Iessu dyuot o Ierico parth ar lle honno A gwybot uot y llewes yn meithrin y chanauon yn y lle honno A mynet y mewn a wnaeth Iessu A phan weles y lleot yessu yn dyuot y mewn. kyuodi a orugant yn y erbyn ac adoli ydaw ac eisted a oruc Iessu yn yr ogof a chanauon y lleot yn redec yn kylch traet yessu ac yn llywenychu wrthaw ac yn gware ac ef Ar lleot ynteu yn gostwn eu penneu ac yn seuyll o bell ac yn adoli ydaw ac yn llywenychu ac eu llosgyrneu wrthaw. Ac yna yd oed y bobyl yn seuyll o bell Ar am na welynt Iessu dywedut a orugant. Pei na wnadoed hwnn bechodeu diruawr nyt ymrodei hwnn oe uod yr lleot Ac ual yd oedynt yn medylyaw ac yn daly tristwch yndunt e hun (p. 130) llyma Iessu yn gwyd y bobyl yn dyuot allan or ogof Ar lleot yn kerdet oe ulaen ac yn gware yngkylch y draet Ae reeni ynteu ar bobyl yn gostwng eu penneu ac yn seuyll o bell rac y lleot hep lauasu dyuot nes no hynny racdunt Ac yna y dechreuawd yessu dywedut wrth y bobyl. llawer y mae gwell yr aniueilieit yn atnabot eu harglwyd yn y glotuori no chwchwi yn dynyon gwedy rywneithur ar delw duw hep wybot dim y bwystuiloed am atwen i ac a uydant war y dynyon hagen nym atwaenant i. Ac gwedy hynny y kyrchawd Iessu ef ar lleot eurdonen a phawb yn edrych ar hynny Ar dwuyr a wahanawd oc eu blaen hwy ar deheu ac assw Ac yna y dyuawt ef wrth y lleot mal y klywei bawp Ewch yn tangneued ac na wnewch argywed y nep na nep y chwitheu yny ymchweloch yr lle y doethawch o honaw A llawenhau a orugant o lef canys gellynt o gorff a mynet ymeith y eu lle e hun Ac ymchwelut a oruc Iessu ar y uam

11. A saer prenn oed Iosep ac ny wnei amgen weith noc ereid (p. 131) yr a gwelyeu prenn Ac yn hynny y damweiniawd gorchymyn o nebun was ieuang idaw gwneuthur gwely prenn ydaw o chwe chuuyd yn y hyt ac erchi a oruc ynteu oe was torri prenneu herwyd y messur a adawsei ef ar gwas ny chetwis y mod teruynedic namyn gwneuthur un onadunt yn uyrrach nor llall Ac yna gwelet o Iessu ef yn gofualu ac yn medylyaw ae uedyant ynteu a druanhaei wrth

pawp a dywedut wrth Iosep o ymadrawd didan Dyret a chynhalywn benneu y prenneu a chyhydwn benneu y prenneu y gyt a thynnwn hwynt atam kanys gallwn kyhydu y preneu Ac uuydhau a oruc Iosep ydaw kanys gwydyat y gallei wneuthur yr hynn a uynnei a dodi penneu y gwyd y gyt a oruc wrth y paret ac Iessu a dynnawd y penn arall yr prenn bryrr[1] yny oed gyhyt ar hwyaf. Ac yna y dyuawt wrth Iosep dos bellach a gwna dy weith a Iosep a wnaeth y gwely megys y hadawssei.

12. Ac odyna eilweith yd erchis y bobyl y ueir a Iosep peri dysgu llythyr yr mab yn ys (p. 132) gol Ac ynteu a dywedassant nat eynt yn erbyn hynny A herwyd gossodeu yr hyneif wynt a dugant ef ar athro y dysgu dynyawl wybod ydaw. Ar athro a dechreuawd dywedut wrthaw yn arw ac erchi idaw dywedut alpha Dywet hep yr Iessu yn gyntaf beth yw beta Sef a oruc yr athro yna llidiaw a tharaw yessu ac yn y lle marw yr athro ac ymchwelu Iessu adref ar y uam Ac ouynhau a oruc Iosep a galw ataw veir a dywedut wrthi Gwybyd di uy mot i yn drist o achaws y map hwnn rac ouyn y daraw o ryw dyn yny uo marw. Ac atep a oruc meir a dywedut Na chret ti wr da sant gallu hynny. namyn gwybyd di y nep ae hanuones ef yw eni ym plith y dynyon. hwnnw ae keidw ef rac pawb a rybucho drwc ydaw a rac pob drwc yn y enw ef

13. Odyna y dryded weith yd erchis yr ideon y ueir a Iosep dwyn y map ar yr athro oe dysgu drwy ymanheed A meir a Iosep a oed arnadunt ouyn y bobyl Ac aflonydwch yr effeirit[2] a bygwth y tywyssogyon ac (p. 133) wynt a dugant Iessu yr eilweith yr ysgol. ac wynt a wydynt na aallei ef dysgu dim y gan dyn y gwr a oed eidaw berffeith wybot y gan duw. A phan doeth Iessu yr ysgol y mewn ar ysbryt glan yn y dwyn. kymryt y llyuyr a oruc o law yr athro a oed yn dysgu y dedyf a dechreu darllein ar holl bobyl yn edrych ac yn gwarandaw. Ac nyt o ysgriuen y llythyr y dywedei namyn or ysbryt glan megis frwt o dwuyr yn kerdet o ffynnawn uyw. Ac yna yn gyflawn o nerthoed a rat y dysgei ef uawr-

1. L. *byrr*.
2. L. *effeirieit*.

ydicrwyd duw yr bobyl. Ar athro ynteu yn digwydaw ae wynep wrth y llawr ae adoli ar bobyl yn eisted ac yn gwarandaw ar hynny ac a dechryn mawr arnadunt. A phan gigleu Iosep hynny ouyn uu ganthaw rac marw yr athro a redec ataw A phan weles yr athro hynny y dyuawt ef wrth Iosep Nyt disgybyl a rodeist ti ataf i namyn athro. a phwy a allei diodef y eirieu ef Ac yna y kyflenwit yr hynn a dyuot dauyd broffwyt Auo[1] duw a gyflenwit o dyfyed[2].

14. (p. 134) Ac gwedy hynny yd aeth Iosep a meir a Iessu odyno ac y doethant hyt yn aruordir capharnawm rac drwc dynyon a oed yn eu herbyn Ac gwedy trigaw o honunt yng kaffarnawm yd oed yn y dinas gwr a elwit Iosep a chyuoethawc oed a chleuychu a wnaeth a marw A phan gigleu Iessu dynyon y dinas yn kwynaw ac yn udaw ac yn wylaw uch benn y marw ef a dyuot wrth Iosep paham na nerthey di y gwr a oed un henw[3] a thi. pa uedyant neu pa aallu ysyd y mi heb y Iosep y hynny. Kymer hep yessu y lliein ysyd am dy benn a dot ef ar wynep y marw. A dywet wrthaw Iessu ath iachao ac ef a gyuyt yn y lle yn yach. A Iosep mal yd erchis Iessu aeth[4] yr ty ac a dodes y lliein a oed am y benn ar wynep y marw Ac ynteu a gyfuodes y uynyd ac a ouynawd pwy yr Iessu

15. Odyna yd aethant o gaffarnawm hyt y bethlem ac yd oed Iosep a meir yn y ty ac Iesu a oed gyt ac wynt A Iosep dydgweith a elwis ataw Iacob y uap yr hynaf. ac erchi ydaw uynet yr ard y gynullaw kawl y wneuthur plwmant ac Iesu a aeth yn ol Iacob y urawt yr ard ac ny wydyat Iosep na (p. 135) meir y uynet ef ac ual y byd Iacob yn tynu y kawl y neidiawd neidyr o bwll ydaw ae urathu yn y law deheu. a gweidi a oruc ef rac dolur ac ochein a dywedut y urathu o neidyr ef yn y law deheu. Ac yessu a oed yn seuyll gyfuerbyn ac ef ac a redawd wrth y arym ac ymauel a oruc ae law a chwythu arnei ac agori y law ae wneuthur yn hollyach a marw y neidyr ac ny wydyat ueir a Iosep y kyfrang A redec a wnaethant allan wrth y llef o arch Iessu ac y kawssant y sarph yn yr ard yn varw a Iacob yn hollyach

1. L. *Auon.*
2. L. *dyfred,* and cf. p. 233, l. 32, and p. 248, l. 6.
3. L. *enw,* and cf. p. 193, l. 13.
4. L. *a aeth.*

16. A phan elynt hwy y wahawd y doi Iosep ae ueibion. Iacob a Ioseph a Iudas a simeon ae dwy chwiored ae dwy uerchet ar arglwydes ueir ac Iessu a meir cleoffas y chwaer hitheu a rodassei duw oe that ac y anna y mam hi am rodi onadunnt hwy ueir uam Iessu yn offrwm yr arglwyd a honno a dodet ar henw meir arall yr duhudyant y rieni. A phan delynt y gyt Iessu ac eu bendigeu ac a dechreuei uwyta. ac yuet. Ac ny lauasei nep uwyta nac yuet nac eisted ar uwrd na thori bara hynny bendigei ef yn gyntaf ac ony bei ef yn y lle ef a aroit yn y delei. A phan vynnei ef uwta[1] meir a Iosep ae urodyr ae ueibion a uydynt yn y gylch. y urodyr ynteu a getwynt y uched[2] ef ger bron eu llygeit megis llugorn ac ae houynheint ef. A phan gysgei Iessu nac y nos nac yn dyd eglurder duw a dywynnei arnaw. yr hwnn a uuchedokaa ac a wledycha y gyt ar tat ar ysbryt glan heb drangc heb orffen yn oes oesoed Amen.

THIS IS THE *mabinogi* OF JESUS CHRIST.

1. Take the child and his mother, said the angel to Joseph, and take the road to the desert of Egypt. And Joseph went as the angel commanded. When they had come near a cave and wished to rest, the Blessed Virgin came down from her horse and sat holding the child Jesus in her lap. And there were walking with Joseph three servant men and with Mary a little maid. And suddenly a number of dragons came out of the cave. When the menservants saw them they uttered cries of fear, but Jesus came down from his mother's lap and stood before the dragons, and the dragons worshipped him and then left them. Then was fulfilled that which the prophet David said : « Ye dragons of the earth, praise the Lord ». And the child Jesus walked before them and commanded them that they should do neither harm nor injury to any man. But Mary and Joseph feared lest the dragons should harm him. Then Jesus said to them : " Fear not for

1. A. dialectal (?) form of *uwyta*.
2. L. *uuched*.

me, although I am a little child I am perfect and all the beasts of the wood must needs be tame in my presence just as though they were tame ». The lions also and the leopards worshipped them and walked with them in the wilderness : whichever road Mary and Joseph took they walked before them to show them the way and to worship Jesus. When first the Lady Mary saw the lions and various kinds of wild beasts around them she feared, and laughing the child Jesus said to her : « Fear not, my mother, it is not to hurt thee that they accompany thee but to serve thee. » And by those words he removed all fear from their hearts. And the lions walked with them and with the asses and the oxen and the sumpter horses which supplied their need. They did no harm to anyone but walked, gentle and tame, among the sheep and the other animals which they had brought with them from Judea. Among the wolves did they walk and they feared not and no one was hurt. Thus was fulfilled that which the prophet said : « The wolves shall be fed among the lambs and the leopard with the young goats ». Two oxen drew a waggon with their provisions in it.

At the end of the third day of their journey from their country the Lady Mary became weary in the desert from the excessive heat of the sun. And she beheld a tree and said to Joseph : « I will rest awhile in the shade of this tree ». Joseph hastened towards her and leading her towards the palm-tree took her down from her horse. When the Lady had sat down she looked among the branches of the tree and saw that the tree was full of apples, and then she said to Joseph : « I would willingly have some of those apples, were they to be had. » He replied : « I wonder to hear thee say that when thou seest the height of the palm-tree. Thou thinkest of eating the fruit of the palm, whereas I am anxious lest we be in want of water which is now decreasing in our barrels, and there is no way of reviving us. And then Jesus, a little child on his mother's lap, laughing spoke thus : « O tree, let down thy branch and feed us with thy fruit. » And at those words the tree bent down its tips under the Lady Mary's feet.

And they gathered the fruit and ate as much of the fruit as seemed good to them. When they had finished gathering all the apples the tree remained bent on the ground waiting to be told to erect itself by him who had bidden it bend down. Then Jesus said to the tree : « Arise, palm, and grow strong and be the companion of my trees which are in my Father's Paradise. And out of thy roots open veins of water which is hidden in the earth, so that water may flow from them to quench our thirst ». And at once a spring of the purest and coldest water was let loose and began to flow from under the roots of the tree. When they saw the spring and the water they rejoiced exceedingly and took enough of the water for themselves and for their cattle and gave thanks to the one God.

2. The next day, as they were starting thence, Jesus returned to the palm tree and spake thus : « I command thee, O palm-tree, that my angels take some of thy roots and plant them in my Father's Paradise. And I will bless thee that whosoever shall bear thee shall accomplish whatever good deed he may begin, and he shall be successful in every thing. » And as he spoke thus they beheld an angel of the Lord standing on the palm-tree and taking one of its branches and flying to heaven with the branch in his hand. And when they saw that they were struck with terror as though they were dead. And Jesus said to them: « Why should ye fear, do ye not know that I will take the palm I myself made to my Father's Paradise, and there it shall be a delight to my saints as it was prepared in this wilderness! »

3. When they had journeyed Joseph said: « Lord, said he, we are greatly oppressed by too much heat. Lord, if it be thy will, we will follow the road along the shore so that we may frequently find cities near the coast where we may rest. » Jesus spoke to Joseph : « Fear not, I will shorten the way for you so that in one day ye may make the journey of thirty days which there is from here to that place. » And as they were speaking of this they saw the mountains of Egypt and its cities appear before then. And they rejoiced thereat

and went into one of the cities, and no one recognised them as they sought a lodging. The people of that city had met to dispute, and the priests of that city were engaged in teaching everyone to sacrifice separately to the gods because of the honour due to their deity; and three hundred and twenty five false gods had been set up in that city.

4. And then it happened when the Lady Mary went into the temple that all the false gods fell down and were broken so that they said nothing nor could they say anything from that time forth. Then was fulfilled the word which the prophet Isaiah spoke : « The Lord will come on a light cloud and He will go to Egypt, and He will disturb all the false gods of the men of Egypt, made with hands. » And when that was made known to Affrodis, the prince of that city, he came to the temple with all his host in order to see who had caused the gods to fall. And he went to the temple and after seeing all the false gods fallen and lying on the ground he approached the Blessed Mary who was holding her Lord on her lap and he worshipped him and then said to all his host and his companions : « Were this one not a God our gods would not have fallen on their faces and they would not have lain before us : and they bear witness to their Lord by their silence. If we do not do immediately as we see done by our gods we may incur His displeasure and run into great danger as formerly befell Pharaoh King of Egypt : because he did not believe in the many miracles he was drowned in the sea with his entire host. » And then all the people of the city believed in the Lord Jesus Christ.

5. When Jesus had left Egypt and was living in Galilee and beginning the sixth year of his age, on a Saturday he went with little boys to play on the banks of the Jordan. When Jesus had sat down, out of the dust he made seven small ponds and small channels to take the water from one pond to the other and from the ponds again to the river as he directed. But one of those boys, a child of envious mind, closed up the conduit which served the water of the ponds and broke down the dam which Christ had made. Whereupon Jesus said to him : « Verily, child of death, son of the evil one, why didst thou

disperse my work ». And the boy who had done so at once died. With turbulent cry the parents of the dead boy complained against Joseph and Mary, saying : « Your son quarrelled with ours so that he died. » When Joseph and Mary heard that they came to Jesus because of the tumult raised by the dead boy's parents and the turmoil of the Jews. Then Joseph said secretly to Mary : « I dare not say anything to him, do thou teach him and speak to him thus : « Why hast thou roused the people to dislike us so that we suffer the people's anger ? » And when his mother came to him.....

Four pages are missing in the manuscript.

6. and said to him : « Who can keep this boy and teach him ? if thou canst, teach and keep him. » When Jesus heard what Zachias had said he answered and said to him : « Thou, teacher of the Law, the little that thou hast said, a man such as thou art must observe. I am a stranger to thy ordinances and to your law for I have no earthly father. Thou readest the Law and art learnèd in it, I was before the Law. Thou thinkest thou hast not thy equal in wisdom. I will teach thee. There is no one who can teach me except the one thou hast named, but He may, for He is worthy. When I am exalted from the earth I will cause the life of this race to cease to be spoken of. Thou knowest not when thou wast born nor how long thou shalt live on this earth. » When every one heard these words great terror and fear came upon them and they cried and said : « O, O, O, here is a great and very wonderful thing ! We have never heard such as this, from either a grammarian or a naturalist. We know where this one was born, and he is hardly five years old and how can he speak such words ». And the Jews answered : « We have never listened to such words from a child. » Jesus replied to them : « Ye deem it strange to hear a child like me speak and so ye will not believe that which I have said to you. I have told you I knew you and when ye were born. I will tell you what seems greater and more wonderful to you. Abraham whom ye call your father, I have seen him and he has seen me, and I have spoken with him ». When they

heard that they stood erect and no man dared say anything. And Jesus said to them : « I have been amongst you and ye did not recognize me, I have spoken to you as though ye were wise and ye have not understood my cry for ye were less and your faith was small. »

7. And again the rabbi Zachias, expounder of the Law, spake to Joseph : « Give me the boy and I will give him to the master Levi, and he will teach him letters. And then by persuasion (?) Mary and Joseph took him to school to be taught by the master Levi. When he came in he was silent. And the teacher Levi said to Jesus, beginning his lesson : « Say Alpha », said he. Jesus was silent and answered not. Then the teacher Levi became angry and seizing him struck him with a whip on the head. Jesus said to Levi: Why didst thou strike me ? Verily know ye that whoever is struck teaches the one who strikes him more than he is taught. I can teach thee that which thou sayest thyself. All those who speak and listen are blind, like a sounding copper or a tinkling bell which have no idea of, and do not understand, their own sound ». And then Jesus said to Zachias : « Every letter from Alpha to Thau is ranged in order : tell me therefore what Thau is and I will tell thee what Alpha is ». And again Jesus said to them : « He who knows not what Thau is how can he say [what Alpha is] ? Ye false believers, tell me first what Alpha is, and I will tell you what Beta is ». Then Jesus began asking them the name of each letter saying : « Tell me, teacher of the Law, why the first letter is triangular, rounded, pointed, symmetrical, drawn out, curved ? ». When the teacher Levi heard that he feared because of the nature of the letter and then in the hearing of all he began to cry and say : « This one ought not to live on this earth, he is worthy of being hanged on the cross. He is capable of putting out the fire and of laying a charm on other things. I think he was born before the flood. What womb has borne this one, what mother bore him, what breast nourished him ? I will flee before him for I cannot bear a word from his lips. My heart fears within me listening to such words. It does not seem to me that any one can hold upon his

words unless God be with him, and as though by misfortune have I turned to this one to be mocked. When I had thought of having a pupil in this one I found a master. What shall I say? I cannot bear this child's words. I will flee from this place for I cannot understand this. And now this child has overcome me, an old man, for I can find neither beginning nor end in what he maintains, for it is difficult to find the beginning of a subject when one cannot find the end. I will tell you truthfully, I will not lie to you, this one comes of no man, nor his works, his words nor his energy: he is either a sorcerer, God, or else an angel of God speaks within him. I know not whence he originates or whence he has come or what kind of man he will be. » Then Jesus smiled and full of majesty, all the sons of Israel standing and listening, he spake thus : « Let the barren bring forth fruit, the blind see, the lame walk : let the poor be rich and the dead live again and resume their perfect nature : let all return and dwell with Him who is the root of life and the eternal sweetness. » Thereupon when the boy Jesus spake thus all who had fallen sick and into age were at once healed. And no one dared speak to him nor listen to any thing he said.

8. Thereafter Mary and Joseph went with Jesus from that place to the city of Nazareth, and there he remained with his parents. And as Jesus was playing one Saturday with other children in a loft, one of them, struck by another, fell from the loft to the ground so that he died. When the dead child's parents saw this they cried and spake against Joseph : « Your son quarrelled with ours in the loft so that he died. » Jesus was silent and answered them not : and then Mary and Joseph hastened to Jesus, and his mother asked him : » My Lord, was it thou who didst strike this one to the ground ? » Jesus then called the boy by his name : « Zeno », said he ; « Here am I », said he. « Was it I who struck thee from the loft to the ground ? » — « No, Lord, » said he. And all were astonished and honoured Jesus for that miracle.

9. From there Joseph and Mary went to Jericho and Jesus was then six years old. His mother sent him one day to fetch water in a pitcher to the fountain with other boys. And when

he had drawn the water one of the boys pushed him so that the pitcher broke. Jesus then spread his mantle and gathered in it as much of the water as the pitcher held and brought it thus to his mother. And she beheld that and was greatly surprised and kept that in her heart.

And another day he went on the land and took with him a little wheat from his mother's barn, and he sowed the wheat and it grew and multiplied greatly. When it was ripe he came to reap it and to gather the fruit, and he had a hundred large vessels full which he gave to those who sought to do good.

10. A road goes from Jericho to the river Jordan, the road along which the children of Israel formerly went and where the ark of the covenant is said to have rested. Jesus was then eight years old, and he went from Jericho towards the Jordan. There was a cave on the road-side near to the shore of the Jordan, and there a lioness was rearing her cubs : no one could go fearlessly along that road. Jesus came from Jericho towards that place knowing that the lioness was there rearing her cubs, and he went in. When the lions saw Jesus come in they arose to meet him and worshipped him, and Jesus sat in the cave and the lions' cubs running around his feet rejoicing and playing with him. And the lions bent their head and stood afar off, worshipping him and rejoicing with their tails. The people stood afar off and as they did not see Jesus they said : « Had this one not sinned greatly he would not voluntarily give himself up to the lions. » As they were meditating and feeling sad within themselves, behold Jesus in the sight of all came out of the cave, the lions walking before him and playing around his feet. His parents and the people bowed their heads and stood afar off for fear of the lions, without daring to come nearer. And then Jesus began to say to the people : « The animals know their Lord and praise him much better than ye men, made in the image of God. Knowing nothing the beasts recognize me and are gentle, but men know me not. » Then Jesus went with the lions to the Jordan, every one watching them. And the waters divided before them to the right and to the left. Then he spoke to the

lions that all might hear : « Go in peace and do harm to no one, and be not hurt until ye return to the place whence ye came. » And they rejoiced with a shout for they could not with their bodies and went to their own place. Jesus returned to his mother.

11. Joseph was a carpenter : he made nothing except ploughs and wooden beds. And it happened that a young man commanded him to make him a wooden bed six cubits long. And he bade his servant cut the wood according to the measurement left him. But the servant did not keep to the appointed measure, so that one of the pieces of wood was shorter than the other. And then Jesus saw him anxious and lost in thought for his possessions, he who had pity upon every one, and he spoke to Joseph comforting words : « Come, let us hold the ends of the pieces of wood, and let us put the ends together : let us pull them towards us for we can make them of the same length. » And Joseph obeyed him for he knew he could do what he wished. The ends of the wood were put together against the wall and Jesus pulled the other end of the piece of wood until it was of the same length as the longest. And then he said to Joseph : « Go now and do thy work ». And Joseph made the bed as he had promised.

12. Again the people bade Mary and Joseph let the boy be taught letters in school : they said they would not go against that, and because of the ordinances of the elders they took him to a teacher to be taught human knowledge. The teacher began to speak harshly to him and told him to say Alpha. « Tell me first », said Jesus, « what Beta is ». The teacher then became angry and struck Jesus, and he at once died. Jesus went home to his mother. And Joseph feared and called to him Mary and said to her : « Know that I am sad on account of this boy lest any man strike him so that he die. » And Mary answered and said : « Believe not, O good and saintly man, that this may be. Know that whoever sent him to be born amongst men will guard him from all who meditate wrong to him, and from all evil through His name.

13. A third time the Jews bade Mary and Joseph take their

son to a teacher to be taught by persuasion (?). And Mary and Joseph fearing the people, the unrest of the priests and the threats of the rulers, took him again to school : they knew he could be taught nothing by man, he who had perfect knowledge from God. When Jesus came to the school, led by the Holy Spirit he took the book out of the hand of the master who was expounding the Law, and began to read, all the people looking on and listening. He did not read what was written in the Scriptures but from the Holy Spirit, flowing like a stream of water from a living fountain. And then full of power and grace he taught the people the greatness of God. The teacher fell on his face on the ground and worshipped him, the people sitting listening and fearing greatly. When Joseph heard that he was afraid lest the master die and he ran to him. When the teacher saw that he said to Joseph : « Thou didst not give me a pupil but rather a teacher and who could bear his words ? » Then was fulfilled that which was spoken by the prophet David : « The river of God shall be filled with water. »

14. Then Joseph, Mary and Jesus went thence and came to the shore of Capernaum for fear of the people who opposed them. After they had dwelt in Capernaum a man in the town named Joseph, a rich man, fell ill and died. When Jesus heard the people of the city moaning and crying and weeping for the dead he said to Joseph : « Why dost thou not succour the man who bore the same name as thou ? » « What power or what might have I, said Joseph, for that ? » « Take, said Jesus, the cloth which is around thy head, and put it upon the face of the dead, and say to him : « Jesus heals thee », and he will at once arise well. » And Joseph, as Jesus had commanded, went to the house and put the cloth which was around his head on the dead man's face. And he arose and asked who Jesus was.

15. Then they went from Capernaum to Bethlehem, and Joseph and Mary were in the house and Jesus with them. One day Joseph called to him his eldest son, Jacob, and bade him go to the garden to fetch some cabbage to make broth. And Jesus followed his brother Jacob to the garden and neither

Joseph nor Mary knew that he had gone. As Jacob was pulling the cabbage a snake leapt from a hole and bit his right hand, and he screamed with pain, and cried and said he had been bitten by a snake in his right hand. Jesus was standing opposite him and he ran at his cry; taking hold of his hand, he blew upon it, opened the hand and healed it, and the snake died. Mary and Joseph did not know what had happened, and they ran out at the cry at Jesus' bidding and found the serpent dead in the garden and Jacob perfectly well.

16. And when they were invited Joseph and his sons went, Jacob, Joseph, Judas and Simeon and their two sisters and their two daughters and the Lady Mary and Jesus and Mary Cleophas her sister whom God had given to her father and to Anna her mother because they had given Mary, Jesus' mother, as an offering to the Lord, and to her was given the name of the other Mary as a consolation to her parents. And when they came together Jesus blessed them and began to eat and drink. And no one dared eat or drink or sit down to table or break bread until he had first blessed it : if he were not present every one waited until he came. And when he wished to eat Mary and Joseph and his brothers were around him. His own brothers kept his way of life before their eyes as a lamp and feared him. And whenever Jesus slept, at night or by day, the brightness of God shone upon him who lives and reigns with the Father continually without end for ever and ever. Amen.

II

BUCHED MEIR WYRY.

Fol. XIV[a 1]. Llyma mal y treithir o vuched Meir wyry. ac o vabolyaeth an Hargluyd ny Iessu Grist. her-6yd mal y yscriuen6ys Matheu euangelystor yn Eurey. a sein Jeronym o lyuyr Matheu ac troes o

1. Refers to folios of *Peniarth 5*.

yeith Eurey yn Lladin. tr6y adol6yn y gan Chromatius ac Elyodorus.

I [1] Y mae Chromatius ac Elyodorus esgyb* yn anvon annerch a charyat yn yr argluyd. oc eu karediccaf vraut. wy* y Geronym offeirat. Nyny a gaussam ganedigaeth Meir wyry. a mabolyaeth an hargluyd ny Iessu Grist. y my6n* gev lyureu. yn yr rei y guelsam la6er o betheu gurth6yneb yn ffyd ny. Ar petheu gurthodedic oll a gudyassom rac rodi o honam ny yr ancrist le6enyd druy blyc ar Grist. A guedy edrych hynny o honam y managassant deu 6r. nyt [2] Armenius a Iunius yni. caffel o [3] santeiruyd dy lyuyr yn Eurey a ysgriuynassei* Vathev euangelystor ae la6 ehun. yn yr h6nn yd oed bu (fol. XIV[b]) ched* Meir wyry. a mabolyaeth yn prynna6dyr* ny. Ac 6rth hynny ny a 6ediun dy garyat dy yn yr argluyd Iessu Grist. hyt pan wnelych* dy tynnv y llyuyr h6nn6 yn Lladin o Eurey y gymryt o hona6 arderchogruyd Crist. Ac y vur6 ymeith ystry6 geugreuyd6yr. yr rei a ymgyssgant [4] eu keluyd gyt ar anedigaeth anrydedus y geissa6 kymryt gantunt 6y dysc druc. Val y kelynt ch6eruder agheu druy velyster* buched. trugared garedic y6 y titheu yn guarandav ny esgyb. a brodyr yth wedia6 o dylyet caryat. Ac a 6elych titheu* y vot yn yiaun* g6nna*. Iechit ytt y gan Du6. a guedia drossa6m.

Eronym bellach dracheuen yn anvon pob gleindit ac annerch y Chromatius ac Elyodorus esgyb. Canys ydy6ch* ch6itheu yn ch6ennychu guelet hynny. nyt kudya6 dysc a dylyir namyn y dangos yn amluc. Matheu a vynna6d dangos y llyuyr h6nn6 yn gyhoedauc. y llyuyr h6nn6 truy nerth du6 mynnev ae tynnaf yn Lladin y ch6i. Canys caryat Crist y6 vuufydhav* y wedieu seint val ch6i. val y galloch dyuot ar vabolyaeth Crist truydofi.

II. Yn y dydyeu hynny yd oed gur yn yr Israel. Ioachym

1. Refers to paragraphs in *Selections from the Hengwrt MSS.* (S.).
2. L. nyt *amgen.*
3. MS. has $\frac{d}{o}$.
4. L. *ymgymyssgant.* S. has *ymgymysgant.*

* V. p. 234 et sqq.

y eno* o luyth Iuda. A hun6* bugeil deueit oed. ag* ouynn Du6 arna6 ynny vulder*. yr h6nn nyt oed amgen bryder arna6 namyn cad6 y deueit. or rei y porthei ef yr rei a ofuenneyn * Du6. Ac yn rodi deu ry6 rodyon yn ovyn Du6. y rei a lauuryeint yn y dysc. ac y rei a wassannaethei* vdunt. oe wyn a mynnev. a g6lan. ae holl da bydaul. teir rann pob bluydyn. Vn a rodei yr meibon ymdiueit. ar guraged guedu. ar pererinyon. ar aghennogyon. ar eil rann a rodey y rei a diwyllynt Du6. ac or tryded rann yntev ae dyl6yth a ymborthey arney. yn pymtheg ml6yd y dechreuod y vuched velly. ac yn yr vgeinvet vl6ydyn y kymerth wreic Anna y heno* verch Ysachar o lin Dauid. ac vgein mlyned* y buant y gyt heb caffel* plant.

Dydgueith guyl y doeth Ioachim y gyt a niver a oed yn gueuthur[1] aberth y Du6. A phan yttoed Ioachim yn arluya6* y anrygyon* yntev y Du6. y doeth atta6 vn o hynauyeit y temyl. Ruben y eno*. Ac y dy6ot vrtha6. nyt cannyat y ty seuyll yn y temyl y aberth y du6. Cany* vendigaud Du6 dydi y rodi plant yt yn yr Ysrael. Ke6ilyd a fu arna6 yg guyd y bobyl. ef a gilyaud or temel* ac a 6ylaud. ac nyt ymch6oelaud* y ty. namyn ar y ysgrybyl. a d6yn y gyt ac ef bugelyd yr y myned* y eithauoed val na chly6ei y 6reic dim y 6rtha6. Tra yttoed hitheu yn 6ylya6 yn y guedy. y dya6t[2] val hynn. Argluyd cany rodeisti y mi veibon. paham y dugost vy g6r y gennyf. llyma pymhis na weleis * vy g6r. ac na 6n pa du y bu varo*. val y kaffun peri y gladu. A hi yn y wyla6 yn y herber. ac yn y g6edia6. dyrchauel y llygeit ar yr argluyd a 6naeth hi a 6elei ederyn yn y llawrwyden. hitheu a vyryod eb6ch ar yr argluyd. ac a dy6ot. Argluyd Du6 hollgyuoethauc ty a rodeist y pob creadur etyued. yr annyueileit. yr pryuet yr pyscaut. ac yr adar. a lle6enyd* vdunt y6 eu plant. Mivi vy hun a dieithreist or rod h6nn6. titheu a adnabuost o drechreu[3] vym priodas.i. pe rodut ym blant. ae mab. ae merch. mi ae rodun yth wassanaeth.

1. L. *guneuthur*, MS should have gūeuthur. Cf. pp. 215, n. 1, 226, n. 2. S has *gwneuthur*.

2. L. *dy6a6t*, but cf. pp. 212, l. 1, 214, l. 6. S. has *dywawt*.

3. L. *dechreu* as in S. cf. p. 216, l. 20.

III. A thra yttoed yn di6edut* hynny gar y bron hy y ymdangosses idi agel. yn dy6edut. Anna. nac ofnaha. Canys yg kygor* Du6 y mae dy blant ty. ac a aner o honat ty. a vyd ryueda6t yr holl oessoed* hyt y dy6ed. A guedy dy6edut or agel hynny a 6naeth[1] y 6rthi. Hi a ergrynna6d pan welsei yr agel yn dy6edut yr ymadraud. Ac yna hi aeth y chudygyl. ac a yntredaud yr guely. a megys marw. yn hyt y nos ar dyd y trigyaud yn y guedy*. Guedy hynny hi a el6is y mor6yn attei ac a dy6ot vrthi. A wely dy vy gueddaut[2]. i. am gouut. ac ny vynneisty dyuot attaf .i. Ac yna y hattebaud y mor6yn hy dan trablud. A o chayod Du6 dy groth dy. ac a duc D6y dy wr y* gennyt. beth a 6naf i y ty 6rth hynny. Anna pan giglev y vor6yn yn dyvedut hynny. a 6ylod eil6eith. Yn yr amsser h6nn6 yd ymdangosses guas jeuag y rug y mynyded y lle yd yttoed Ioachym 6rth y ysgrybyl. ac a dy6ot 6rtha6. Paham heb ef nat ymch6ely di att dy wreic atref. Ioachym a dy6ot. ys vgein mlyned ydym y gyt. ac am nat oed yn blant my a gilyeis* or temyl yn waraduys[3] ge6ilydyus. Beth a ymhoelaf attei pan ym b6rryer vnweith y 6rthi. yma y trigyaf .i. gyt am deueit y tra vynno Du6 vy my6. dr6y d6yla6 vy meibon. i. y rodaf y aghenogyon. a g6raged g6ed6. a meibon ymdiueit. ar rei (Fol. XV[a]) a diwyll6ynt* Du6. y rann om da. Ac yda6 ynteu yd attebaud y guas jeuang. Agel y Du6 wyf i a ymdangosseis hedi6 yth 6reic ty. yn wyla6 ac yn guedia6. a my ae dideneis hi. Yr onn[4] a 6yppech dy y keiff veichogi o honnat*. a honno temel* y Du6 vyd. ar yspryt glan a orff6ys* yndi. a hi a vyd g6ynuydedic ar yr holl wraged. yn gymeint ac na dy6etto bot y cheffelyp* kynno hy na guedy. Dysgynn* or mynyd ar dy wreic. A thitheu ae keffy hy eneit[5] yn y chroth. yr argluyd Du6 a gyffroes hat yndi. ac ae g6naeth yn vam yr tragy6ydaul vendith. A Ioachym ae guediaud ac a dy6ot vrtha6. O cheueis .i. rat gar dy vron dy. eisted ychy-

1. L. *mynet* a 6naeth, as in S.
2. Note the spelling and cf. p. 222, l. 13. V. also Mary Williams, *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur*, p. 29. S. has *vygwedawt*.
3. L. *waradwydus* as in S.
4. L. *honn* as in S.
5. L. *a* eneit.

dyc yn temyl i. a bendicca dy was dy. Yr argel [1] a dy6ot ida6. Na dy6et dy dy was. namyn dy gytwas. y vn argluyd ydym weisson. nyt amgen y du6. Canys vy my6yt .i. am dia6t [2]*. anweledic y6. yr dynyon. ac 6rth hynny nyt myvy a dylyy ty. y wedia6 vynet yth temel* ty. namyn yr h6nn a rodut y my. Gwna aberth y Du6 o hona6. Yna y kymerth Joachym oen ac y dy6ot 6rth yr agel. Ny veidun .i. wneuthur aberth y Du6. pei na bei didi ae harchei. a rodet gannyat ymi y aberthu. Yna y dy6ot yr agel. Nyt annog6n .i. didi y aberthu pei nat adnebydassaon* e6yllys Du6 ymdanat. Ac ef yn g6neuthur yr aberth. y gyt ar m6c or aberth yd aeth yr agel y nef.

IV. Yna y dyguydaud Ioachym yn dadoluch. or h6echet a6r or dyd hyt bryt gosper. Meibon. a chyne6it6yr a doethant atta6. cany 6ydynt paham y dyg6ydassei. a debegyssynt y vot e hun yn y lad. breid y drychauassant. A phan dy6at ef vdunt 6y yr hynn a 6elsei o ryveduch ac ovyn. wynteu a annogassant yda6 g6neuthur yr hynn a archassei yr agel heb ohir. ac ymchuelut* ar* y wreic yn diannot. Guedy treigla6 o Ioachym yn y vedul beth a 6nelei ae ymchuelut ae peidya6. y dyg6yda6d kyscu arna6. Ar agel a ymdangossassei ida6 y dyd h6nn6. ac ef heb gyscu. a ymdangosses truy y h6nn [3]. ac a dy6ot 6rtha6. Myvy y6 yr agel a rodes Du6 yn geit6at ytti. dysgyn yn diogel ac ymchuel ar dy wreic. y da a 6nnaethost* di* ty ath wreic. y mae yn amluc ger bron yr hollgyuoethauc a ry6 hat a rodet yt. y kyury6 ny bu eiroet. ac nys cauas y prophuydi eiroet y kyffelyb. ac nys caffant vyth. A phan deffroes Ioachym y gel6is atta6 y veibon. ac y megis [4] vdunt y vreud6yt. ac wynteu. a wediassant Du6. ac a dy6edassant. Mogel bellach rac tremygu agel Du6. kyuot* a cherdun. ac yn arafgadun dan gerdet yr yscrybyl* y bori. Wynt a uuant dec nia6arnna6t [5] ar hugeint yn dyuot. Yna yd* ymdangosses

1. L. *angel*. cf. p. 219, l. 14. S. has *angel*.
2. L. *m6yt*... dia6t (MS has *dia6t*), cf. Latin text : « *Sed et cibus*... *et potus meus a nullo mortali potest videri*. » (Tischendorf's Edition. c. III).
3. L. *hun* as in S.
4. L. *menegis* as in S.
5. L. *niawarnnawt*. S. has *niwarnawt*.

yr agel y Anna a hi yn guedia6. ac y dya6t [1] idi. Dos yr porth a el6ir y porth eur. a thi a gyuarvydy ath 6r yno. canys hedi6 y da6 attat. A hitheu a vryssyod hy ae morynnyon. ac yn y porth y seuis ac y guediod. a guedi hir aros pan dyrcheuis y llygeit y gueles Ioachym yn dyuot ae yysgrybyl [2] gar y vronn. A hy a aeth duyla6 mynwgyl yda6. a hy a dalaud dioluch y Du6. ac a dyuot. Guedu oedun ac nyt wyf bellach. diffrwyth eodun [3] a beichauc 6yf yr haur [4] honn. A lle6enyd maur vu gan ba6p oe chefnessafyeit ac eu ketemdeithon hynny.

V. Na6 mis guedy hynny y ganet merch y Anna. a Meir vu y heno *. Guedy meithrin y verch teir blyned. yr aeth Ioachym ac Anna y temel *Du6. i wnneuthur* aberth yda6. o* rody Meir yn lla6or6yn [5] ida6. ac ygketemdeithas y g6erydon. Yr honn y dydac yt [6] nos a triga6d *yguassanaeth Du6. A guedy gossot gar bron y temyl. hy a esgynna6d pymthec or gradeu y temyl [7]. hyt nat etrychei *Veir ar y reeni mal y gnotaei maban jeuegtit. Am hynny y ryuedaud paub o hyneif yr egluys. Yna Anna yn gyulaun or ysbryt glan. hy a dy6ot ygkyfedrychedigaeth paub. Du6 argluyd y lluoed. cof y6 ganta6 ef *y geir a dy6ot. ef a ov6yha Du6 y bobyl o lau tram6y yny drossei ef y kenedloed. a challonnev y rei vfyd. Ac ef a agorres* y glusteu ef ar yn gwedieu ny. ac a bellaod y 6rthym ny kyrcheu yn gelynyon. diffrwyth oed y vam. a hi a vagaud goruchelder yn yr Israel. a lle6enyd. Yr a6r honn y gallaf i rody offr6m y Du6. ac * ny allant* vy gelynyon .i. vy gwahard. Du6 a drosses y rei hynny y vrthyf i. ac a rodes ym le6enyd tragy6ydaul. Yttoed Meir yn ryueda6t yr bopyl. yr honn pan oed teir bluyd a gerdey o gam da (?) [8]. ac yn berffeithaf y dy6edei. Ac velly yd ytto-

1. Cf. p. 209, n. 2.
2. L. *ysgrybyl* as in S.
3. L. *oedun*, cf. S. *oedwn*.
4. L. *aur*, cf. S. *awr*.
5. L. *lla6uor6yn* as in S.
6. L. *hyt* as in S.
7. This is not a Welsh construction : cf. p. 190, l. 6, and Strachan, *Introduction to Early Welsh*, p. 21, § 24 b.
8. MS very indistinct : cf. Latin text « *tam maturo gressu ambulabat* ». S. has *a gerdei oganeu*. Cf. p. 240, 20.

(Fol. XV [b]) ed yn ystudya6 y my6n molyannev du6. ac a oleuhaei. hyt na thebygit y bot yn verch namyn yn vaur y hoet. Kanys kynn brudet y ymrodei y wedieu a chynn bei deg ml6yd ar hugein. ae hwyneb ac oleuhaei yn gyn egluret a breid y gallei neb kyuedrym[1] yn y h6yneb. Ymrodi a 6naei yn y du. ac y wnneuthur *g6eitheu ny allei wraged yn yr oes yn [2] eu g6neuthur. A hi a gynnhalaud *y reol honn yn oet tynner heb y thorri.

VI. Or bore beunyd hyt traean dyd y guediei. or na6uet eilweith yd aei y wedia6. yny ymdangossei yr agel idi yr h6n a rodei v6yt idi. A gwellell [3] o hynny allann* y dygronoes* yn ovyn a charyat Du6. Ac yn y di6ed guedy kymryt dysc o honei y gan werydon oed hyn a m6y no hi. yn dirua6r garyat daeoni y llauuryod *yn y vei gyntaf hi yn y g6yluaeu. a dyscedigaeth yn doethineb kyureith. Ufuydach yn vfuydaut. ad6ynnach *yn y cantygleu. karueidach yngkaryat *Du6. glanach ym pob* gleindit. perffeithach yn y nerthoed. Cadarn oed ac agkyffroedic yn y ffyd. A pheunyd gwellwell y kerdei yn y gleindit. nys guelsei dyn eiroet hi yn llittya6. nac yn dy6edut geir druc eiroet. pob ymadravd or a *dy6ettei oed gyulaun o rat. yny ett6einit bot Du6 yn y thauot hi. Y guedi a chyssynededigaeth kyureith Du6 y trigei. A goualus ygkylch *y chetemeithesseu oed.rac pechu or vn yny hamadraud *rac* dy6edut or vn geir vchel. na ch6erthin. a rac daly syberuyt heuyt. neu dy6edut druc 6rth neb. Du6 a volei heb de6i. ympob* amadraud* diolch a talei y Du6. yn y di6ed genti kyntaf y dysg6yt. pan ressa6 dyn dyn arall. atteb. Du6 a ro da * ytt. Peunyd yd oed yn y phorthi hi yr h6nn a gymerei o la6 yr agel. ar hynn a delei ydi y gan wyr y temyl. y agkennogyon* y rannei. Yn vynych y gelynt [4] egylyon yn ymdidan a hi. Ac yn ymadraud yn garedicaf. P6y bynnac hagen or rei cleiuyon y rodei hi y la6 [5] arna6. iach vydei.

1. L. *kyuedrych* as in S.
2. L. *hyn*.
3. L. *gwellwell* as in S.
4. L. *g6elynt* as in S.
5. L. *llaw* as in S.

VII. Yna knygyaud Abysachar offeireit* y rodyon amyly esgyb y temel * yr y rodi yn wreic oe vab ef. Meir a dy6ot yna. Ny dichaun* hynny na chymryt o honaf i. wr. nac o wr vynnev. Yna y dy6at y gur pennaf. Du6 a dih6yllir yn y meibon. ac yn yr etiuedyon a anrydedir. vab [1] y bu eiroet ym pobyl yr Israel. Ac yna y dya6t [2] Meir vrthunt. Yn di6eirdep gyntaf y molir du6. ac y anrydedir. kanys kyn Abel ny bu wyryon neb. y offr6m ef a ragaud bod y Du6. yr h6nn ny ragaud bod y Du6 ae lladada6d [3]. Du6 y goron hagen a gauas Abel. coron weryndaut. a choron tros y aberth. Cany adaud llygredigaeth yn y gna6t. Ac velly y cauas Hely* canys ket6is y gna6t yn wyry. Hynny a dysgeis*.i. yn y temyl o mabolyaeth. a hynny a vedylyeis ym callon na chymerwn vyth 6r. Pan doeth y betuar vl6yd ar dec. y dy6edyssant g6yr y temyl o deua6t gureigaul na allei hi wedia6 yn y temyl. Ac yna y caffat* ygkygor. peri yr holl dinessyd. a ll6ytheu yr Israel. y trydydyd bop [4] pa6b tr6y dyvyn yn y temyl. Guedy dyuot yr holl boploed. y kyuodes Ysachar hyt y gradeu vchaf. val y gallei paub y welet. ae glybot. a gostec a rodet ida6. Meibon yr Israel heb ef. guerendeuch vy geireu .i. yn da. Yr pan adeila6d Selyf y temyl honn. y buant merchet y brenhined ar prophuydi. ar offeireit yn guedia6 yndi. A phan doethant y oet* dedua6l wynt a gymerassant wyr. a her6yd y rei kyn nog 6ynt* bod-laun vu Du6 vdunt. Y mae Meir e hun yn g6neuthur creuyd ne6yd yr honn yssyd yn ymrodi y Du6 yn wyry y tra vo by6. Ef a welit y ni* bot yn ia6n studya6 o honam y gyt truy nerth Du6 y geissau atteb y gantha6. ar b6y y* rodit Meir oe guarchad6.

VIII. Ar ymadraud h6nn6 a ragaud [5] y baup. a b6r6 coelbrenn ar holl l6yth yr Israel. Ac erchi y baup or a uei heb wreic ida6 dyuot trannoeth yr temyl. a guialen yn lla6

1. L. *val*, S has *vab*.
2. Cf. p. 209, n. 2.
3. L. *lladawd* as in S.
4. L. *bot* as in S.
5. L. ragaud *bod* as in S.

bop* vn. Velly y guaethp6yt [1]. A Iosep oed hynnaf or temyl y r6g yr rei heb wraged vdunt. A guedy rodi y gueelin* yn lla6 yr hynaf or temyl. ynteu a rodes y guyeil yn aberth y Du6. ac a erchis yr Argl6yd gyghor. Yna y cauas atteb y gan Du6. Dyro heb y Du6 y guyeil oll yn y cor. a gat yno hyt avory. a doent avory y gyrchu eu guyeil. ac o vlaen vn or guyeil yd ehetta colomen yr nef. ac ar berchen y wialen honno roder Meir oe chadu. Velly y g6na (Fol. XVI[a]) ethpuyt*. Yn voreaul trannoeth y doeth paub yr temyl. a guedy gwneuthur offrymeu. yr aeth yr esgob yr cor. ac ef a rodes y wialen yn llaw baup. ac nyt aeth colomen or vn. Ac yna y guisgaud Abysachar escop6isc ymdana6. ac yd aethant y gyt ac ef hyneif y temyl. ac y dyvynna6d yr aberth. ac yr aeth y guedy. Ac yna yd ymdangosses agel or nef ida6. ac y dy6at. Y mae yma wialen verraf heb gyurif o honat. ac nys dugost y gyt ar lleill. honno pan y rodych yn lla6 y neb pieu honno a dengys yr aruyd itt. Yna yd oed. guialen Iosep kan oed hen guedy yr vur6 y ymdeith. ac ynteu nys gouyna6d. A phan yttoed Iosep yn di6ethaf oll. Ysachar esgob a el6is arna6 yn vchel. Dabre. a chymer dy 6ialen kanys tydy ydym yn y aros. Iosep a dynessaud yn ofnauc am al6 or esgop yn vchel arna6.

IX. Yr a6r y rodes y la6 ar y wialen. yd ehedaud colomen 6ynnach y lli6 nor eiry. a gwedy ehedec rynnawd o honnei* y nenn y temyl yd aeth yr nef. Yr holl bopyl a hoffes hynt yr henn*. G6ynvydedic wyt ti heb 6ynt yth eneint. Kanys Du6 athangosses [2] yn aduyn y gymryt Meir. Pan dy6ot yr offeireit 6rthav. kymer Veir. kanys Du6 ath etholes or holl bopyl. ac or holl lwyth. Iosep yna ac eu guediaud. ac a dy6at yn ge6ilyduys*. Hen y 6yfi a meibon yssyd ym. paham y roduch y verch vechan honn ymi. o oet a allei vot yn wyr ym. a llei y6 noc vn om h6yron. Abysachar escop vchaf a dy6at yna. Pony da6 cof itt vegys y tremygaud* Dathan ac Abyron e6yllys Du6. ar daear ac

1. Cf. pp. 209, n. 1, 226, n. 2.

2. L. *ath dangosses*. Cf. Strachan, *Introduction to Early Welsh*, p. 165, l. 28 *athrudannaeth* for *ath drudannaeth*.

eu llygkaud. ac attoed ysderuyd y titheu y kyury6 os tremygu a 6ne* yr hynn a vynn Du6 ytt y 6neuthur. Ioseph ae hattebaud. Ny thremygaf i e6yllys Du6. Mi a vydaf geittuat idi y tra vynho Du6 hollgyuoethauc. Roder rei or guerydon y chetemdeithesseu* oe chanlyn. Abysachar ae hattebaud. Hy a geiff rei a honunt yn didanuch idi yny del y dyd y kymerych di hy. Iosep a gymerth Meir a phymp or guerydon y gyt a hy. ac a doethant y ty Iosep. Y enweu y guerydon hynny oedynt. Rebecca. Serora. Ieramia*. Abygena. Zael. Yna y rodes yr escop vdunt syndal. a sidan. a saffr6m. a jacintus. a llin. a ffyrffor. Yna y buryassan brennev y edrych beth a. 6nelei pob vn. ac velly y g6naethpuyt. ac y Veir y doeth gweith or pyrffor yn temyl yr Argluyd. A phan y kymerth y dy6edassant y guerydon. Kanys ieuhaf 6yt ac vfydaf* ti a* hedeist gynnal y pyrffor. Ac wynt val ar watwar y gal6 yn vrenhines y guerydon. Atthra yttoedynt yn hynny yd ymdangosses agel yrygthunt, ac y dy6at. Na phaeiduch* ae gal6 velly kyt as guneloch her6yd gogan. ch6i a dy6edassauch g6ir prophuydolyaeth. Y guerydon a ergrynysssan yg guyd yr agel. ac yn y eirev. Ac wynt a drechreussant [1] 6edia6 Meir. am vadeueint. a guedia6 drostunt.

X. Dydg6eith arall yd oed Meir yr llen6i llestyr yno o d6fyr. yd ymdangosses yr agel ydi. ac y di6at* 6rthi. G6ynvydedic 6yt Veir. canys vcheyryeist pres6ylua y du6 yth uedul. Llyma y da6* goleuat or nef y bress6ylya6. ynot. a thr6ydoti y goleuhaa yr holl vyt. Y trydydyd a hy yn g6neuthur gueith or pyrffor. y doeth guas jeuang attei. y deguch ny ellit y dattcann. Pan y g6eles Meir kryn6 [2] o ofuyn* a 6naeth. Ynteu a dy6at. Meir nac ofuynhaa*. ti a geueist rat gan Du6. ti a geueist veichogi. ac a vyd mab ytt. yr h6nn a vyd brenhin nef a daear. ac a 6ledycha yn oes oessoed. Y tra yttoed yn hynny yd oed Iosep yn lle pell yn llauurya6. ac yno yd oed gof prenn. a na6 mis y trigyaud ef yno. A phan doeth tracheuen ydoed Veir* yn veichauc. ac o diruaur ovyn a gouit y geluis ar yr Argluyd. Argluyd heb ef kymer vy

1. Cf. p. 209, n. 3.
2. L. *Krynu* as in S.

ysprit .i. canys guell y6 vy mar6 nom by6. Yna y dy6at y guerydon oed ygyt a Meir. Nyny a * 6ydam bot yn gyua y gueryndaut* ac yn anllygredic. yd ymgetuis. Canys g6astat y6 yn guedia6 Du6. peunyd yd ymdidan yr agel a hi. ac y d6c* ef y Veir y hymborth. pa del6 y dichaun bot neb ry6 bechaut yndi. ac o myny* dy dy6edut yn tyb ny. ny wnaeth neb hy yn veichauc hy onyt yr agel. Iosep a dy6at Beth a d6ylluch o honaf i. val y crett6yf i y beichogi or agel. gallei vot* y th6yllau o arall yn rith agel. Ac 6yla6 a 6naeth a dy6edut. Pa del6 y beidyaf i vynet yr temyl. neu y ym6elet ag offeireit Du6. beth a 6naf i. ac y medylyaud (Fol. XVI[b]) ymgudyav ac ada6 Meir.

XI. A gwedy llunyeithyau o honaf [1] ef kyuodi oe 6ely hyt y nos a ffo. nachaf yr agel druy y hun yn ymdangos [2] ef y nos honno. ac yn dy6edut. Iosep vab Dauid. *nac aet ovyn arnat yr kymryt Meir yn briaut ytt. kanys yr hynn yssyd yn y chroth. or yspryt glan y mae. hy a esgyr ar vab a el6ir Iessu Grist. h6nn6 a 6na yn iach oc eu pechodeu. Iosep a gyuodes oe hun. ac a dalaud diolch y Du6. ac a dy6at vrth Veir. ar guerydon a oed y gyt a hy. ac a dattkanna6d y 6eledigaeth. A didan6ch a gymerth am Veir. Mi a becheis heb ef. canys bu typ gennyf vrth Veir. Odyna yd aeth* y ch6edylydaeth vot Meir yu vechoc [3]. A g6assanaeth6yr y temyl ae delis hi a Iosep. ac ae dugant ar yr hyneif y temyl [4]. Ar esgob a ymli6od* ac ef yn serth. Neut 6yt tuylledic am wyry mal honn. yr honn a vaga6d yr agel yn y temyl vegys colomen. yr honn ny vynnod guelet g6r eiroet. yr honn a gauas y dysc goreu ygkyureith Du6. pei na wnaethoeduti treis arnei hy a vedyei* wyry hedi6. Iosep a tygaud na chyhyrdassei a hi eiroet. Abysachar a dy6at Du6 yssyd vy6. ef a vyd reit ytt yuet d6fyr kury6 ac a leua6d an Hargluyd ny. ath bechaut a ymdengys yn diannot. Yna yd oed kynulleitua* yr honn ny ellit y rifa6. a d6yn a 6naethpuyt Meir yr temyl yr

1. L. *hona6* as in S.
2. L. *ida6* ef.
3. L. *veichoc* as in S.
4. V. p. 212, n. 7.

Argluyd [1]. Ac yna wyla6 a 6naeth yr offeireit. a reeni Meir. ae chyſnesseiueit. ac ydy6edassant vrthi. Kyffesa* Meir yr offeireit dy bechaut. vegys colomen y porthes yr agel dydy yn temyl Du6. Ac yna y gel6it Iosep vrth* yr allaur. ar duſyr a rodet ida6. Yr a6r y lleua6d. y damgylchynnaud ef y d6ſyr seith 6eith. ny rodes Du6 aruyd yn y byt arna6. Eſ a vu diogel canyt ymdangosses aruyd neb ry6 bechaut ynda6.

XII. Yna y g6naeth yr offeireit ar g6assanaethuyr ar bopyl ef yn iach. Bendigedic* 6yt*canyt oes g6l ynot. A gal6 Meir a 6naethpuyt. a gouyn ydi pa esgus oed genthi. neu pa aruyd a ymdengys yn wuy* nogyt yr h6nn *a dengys beichogy dy groth. Vn peth a ovynun *yt. canys glan Iosep. adeſ yn p6y ath t6yllaud. guell y6 ytti adeſdy hun. nogyt rodi o var Du6 aruyd yth wyneb y damlle6ychu ygkymperued y bopyl. Yna y dy6at Meir yn diergrynedic. Ossit neb ry6 lygredigaeth neu bechaut ynofi. Du6 ae hardangosso arnaſ i ygg6yd yr holl boploed. yny aller vy rodi i. yn agkyffret y baup. A hi a doeth y ymyl yr alla6r. ac a gymerth y d6ſyr. ac ae lleuas. ac a troes yn y chylch seith weith. ac ny chat na aruyd nac arll6ybyr neb ry6 bechaut yndi. A ryuedu a 6naeth yr holl bobyl y guelet yn veichauc ac ymod6rd y rygthunt yn amryual. Vn a dy6edei o santeidr6yd. arall o drycvedul. Yna y guelas Meir typ rei or bobyl na buassei dogyn yd ym6naethoed yn 6iryon. A phaub yn guaranda6 hy a dy6at yn vchel. By6 y6 Argluyd paub. ac ygguyd h6nn6 y dy6edaf i na bu 6r ym eiroet. namyn o dechreu vy oes yn teruynedic y rodeis y gouunet h6nn6 y Du6 y mabolyaeth yny drych6yf i yn gyua yn eno*y g6r am crea6d. ynda6 y mae vy ymdiret ym by6yt y wassanaeth ef ehun. ac yda6 eſ ehun trigya6 heb lygredigaeth tra vuyſ vy6. Yna yd aeth paub ar tal eu glinyeu y gussanu y thraet. ac y erchi madeueint ydi am eu dryctyp. Ac yr holl bobyl. ar offeireit ar guerydon druy diruaur leuenyd ae hebrygassant hy adref. ac o lef vchel yn dy6edut. Bendigedic vo eno * yr argluyd. kanys damlle6ycha6d y santeidruyd y holl bopyl yr Israel.

1. V. p. 212, n. 7.

XIII. Gwedy* chydic o amser guedy hynny y g6naethp6yt kyureith ygkyuoeth Cesar. ac yn gyntaf ygkyuoeth ty6yssauc* Syria. na thriccyei neb ny hanffei or 6lat yndy namyn mynet paub oe 6lat. Yna y bu reit y Veir a Iosep mynet* tu a Beethlem. ac y dy6ot Meir vrth* Iosep. My a 6elaf duy bobyl o ym blaen. y neill yn wyla6. ar llall yn ch6erthin. Ta6 heb y Iosep. eiste ar yr anyueil. ac na dy6et* geireu goruac. Yna yd ymdangosses mab tec vdunt guisgedic* o 6isc echty6ynedic. Iosep heb ef paham y dy6edeisti vot yn wor6ac* y geireu am y d6y bobyl. g6ir a dy6at Meir. pobyl yr Ydeon oed yn wyla6. ar bopyl arall yn ch6erthin. yr h6nn yssyd agos y Du6. mal y hede6is* yn tateu ny. nyt amgen. Abraham. Ysaac. a Iacob. yr amser a doeth. yny del o lin Euream. rat a bendith yr holl bopyl. A phan dy6ot yr argel [1]* hynny. yd erchis yr assen seuyll. Canys amsser y Veir* a doeth y escor. (Fol. XVII[a]) Ac yd erchis y Veir disgyn yr llaur yr [2] ar yr assen. A dos yr ogof yssyd* adan y daear. yn yr honn ny bu oleuat. namyn ty6ylluch eiroet. Canys goleuat Du6 ny allei dyuot idi. Yr aur yd aeth y myun. y dechreuod yr holl ogof oleuhau. mal pei hanner dyd. Yna yd aeth y dy6aul oleur6yd y my6n yn ardechauc [3]. hyt na diffodei goleuat yndi nac yn nos. nac yn dyd.

XIV. Ac yna yd esgores y wynvededic* wyry. pennadur yr eneiteu. Lleg o egylyon a doeth yg kylch y mab yr aur y ganet. yr h6nn adolyssant truy dy6edut yn vchel. Gogonyant yn y goruchelder y Du6. a thagneued yr dynyon ar y daear. Yna y doeth ganedigaeth yr Argluyd. yd aeth Iosep y geissa6 g6raged at Veir. a phan y cauas yr ogof y doeth tracheuen. Yna y cauas y mab guedy yr eeni* ac y dy6at Ioseph O wynvydedic Veir Mi a dugum duy wraged attat. a gerlla6 drus yr ogof odieithyr y maent yn seuyll. ac rac diruaur oleur6yd dyuot yn hylithyr nys llauassant. Meir dan owenu a guerende6is. Ioseph a erchis idi teuy ae ch6erthin. Byd gall heb ef yny delont y my6n rac bot yn reit itt 6rth vedycynyaeth. Hitheu a erchis vdunt yntredu attei. Zelo-

1. L. *angel*, cf. p. 211, l. 1.
2. L. *y* as in *S*.
3. L. *ardechauc* as in S.

my a doeth. a Salome nyt yntredod. Zelomy a dyuat 6rth Veir wynvydedic gat ti ymi gyhurd a thi. Pan gyhyrdod. o lef uchel hy ae dy6ot. Argluyd. Argluyd maur trugarha 6rthyf. ny chly6yt. ac ny welet bronneu yn lla6n o laeth. a geni mab ae mam yn wyry yn ymdangos. ac nat oes lygredigaeth guaet nae arll6ybyr yr ganedic. na dolur ar y neb ae hesgores. gwyry kynn escor a guyry yn trigyau guedy escor val y mae* aml6c. Yr hynn a gly6af yny prouy nys credaf heb Salome odieithyr yny guel6yd. ac ar y wynvydedic Veir y doeth. ac yd erchis idi gat ti y mi dy balualv ual y cretuyf* y Zelomi or hynn a gly6af. Yna y kanhadaud Meir idi y phrouy. Hy a estynna6d y lla6. ac a diffruythod y llau yn diannot. ac o dirua6r dolur wylau a oruc yn ryulaenllym dan leuein a dy6edut. Ti a adnabuost Argluyd. ofynhau ohonafi dydy yn wastat. ar tlodyon a nertheis a my heb dal. a guraged guedu. a meibon ymdiueit mi ae canhorth6yeis. ac eissy6edic* iaun nyt aeth y 6rthyf yn amnat or a archei. ac yr aur honn y dyguydeis o achaus vy agkreteduyaeth [1] yn trueny yr* edrych dy Veir wyry.

XV. A phan dy6at hy hynny. yd ymdangosses guas jeuang tec achtywynedic* yn eglurder ger y lla6. ac a dy6ot vrthi. Dynessa ar y mab. ac adolaf [2] ef. a dyro dy la6 arna6. ef ath iacha yn diannot. ef yssyd iechyt yr rei gobeithaul. ac euo yssyd brynna6dur yr holl ossoed [3]. Yr aur y dinessaud ac y rodes y lla6 ar odre y llenn a oed ygkylch y mab. y cauas ffruyth y llau. A chan dy6edut yn vchel g6yrtheu mab Du6 yd aeth allan dieithyr dr6s yr ogof. ac a uengys [4] a 6elsei. ac val y ka6ssodyat iechyt oe lla6. Ac ar y ffregeth hy llauer a gredassant. canys bugelyd a oed yny chylch hynny. a geternheynt ry6elet o honunt egylyon beryued* y nos yn disgynu* or nef gan ganu ymnev. a chy6ydolaeth yn moli Du6. ac yn y vendigau. ac yn dy6edut. Hedi6 y ganet yiach6a6l* paub. yr h6nn yssyd Grist argluyd. yn yr h6nn y telir iechyt pobyl

1. This form of the word is not noticed in Dr Silvan Evans' *Welsh Dictionary*. S. has *agkredinyaeth*.

2. L. *adola* as in S.

3. L. *oessoed* as in S.

4. L. *uenegys* as in S.

yr Israel. a seren o osper hyt y bore a ymdangosses vch benn yr ogof. diruaur y meint ae goleuny. yr honn ny welsit yr dechreu byt y chyffelyp. Ar prophuydi a oedynt yg Kaerusalem. a dy6edassant* pany6 honno a dangossei ganedigaeth Crist. yr h6nn a gadarnhei y ada6edigaeth yn yr Israel. ac yn yr holl genedyloed.

XVI. Y trydydyd o anedygaeth an Hargluyd ny Iessu Grist. Meir a aeth or ogof. ac a gyrchaud ystabyl. ac a ossodes y mab y meun y presep. ar ych ar assen a guediod. yna yd efle6nit [1] yr hynn a dy6at Ysayas prophuyt. Yr ych a adnabu y berchennauc. ar assen gorchymyn y hargluyd. yr anyueileit nyt amgen. yr ychen. ar assen yn seuyll yn y perued yn y wedia6. Yna yd eflen6it* yr hynn a dy6ot Abacuc prophuyt. Ymperued deu anyueil yth adnabydir. Yno e * trigyaud* Meir a Iosep. ar mab tridieu. Yh6echetyd y doeth y Vethlem. ac yno y cuplaaud y seithuet dyd. yna y duc Iosep y mab y temyl yr Argluyd. ac y ducpuyt kyulvyn. a deubar o golomenot. Yn y temyl yd oed g6r perffeith a guirion Symeon y eno*. yd oed deudec mlyned arhugein a chant. (Fol. XVII[b]) gan Du6 y caussoedat na bei var6 yny welei Grist vab Du6 yn y gnaut yn y vy6. A phan welas* y mab y dy6ot yn vchel iaun. Neur ou6yaud Du6 y bluydf*. ac neur eflen6is y ede6it. ac ar vrys y doeth y adoli y mab. A guedy hynny y kymerth y mab yn y vantell dan wedia6. ac y cussannaud guadneu y traet. ac y dy6ot Yr aur honn y gedy ty dy was y tagneued.

XVII. Yna ydoed yn y temyl Anna verch Samuel o l6yd* Asser. a honno a vuchedoccassei gyt ae gur oe g6yrdaut yr yn seith ml6yd. ac yna yd yttoed wedu druy yspeit pedeir blyned a phetuar ugeint. ac yn y temyl yn wastat yn kynnal wympryt* a guedy. Ac y wediau y mab y doeth. ac y dy6ot. Yn h6nn y mae prouedigaeth y bopyl. Guedy yspeit duy vlyned y doethant y de6inyon or duyrein y Gaerusalem. ac anreccyon maur ganthun. Ac ar hynt y gouynyssant yr Ydeon mae y brenhin a anet y ni. ny a 6elsam* y seren ef yn y duyrein. a nynheu a doetham y wedia6. Y ch6edylyaeth a aeth ar Erot vrenhin. ac yna y kynnullaud Herot hyneif y Ffarisewydon a dysc6yr y

1. Cf. l. 13.

bobyl. A gouyn vdunt. Pony prophuyduys y prophuydi ganedigaeth Grist. Wynteu a dy6edassant vot yn 6ir hynny. ym Bethleem*. Yna y gel6is Herot y de6inyon. ac y gouynnaud pa bryt yd ymdangosses y seren udynt. Odyna yd anuones y rei hynny y Vethlem. Euch hebef tu a Bethlem a* gouynuch y mab. Guelet a 6naeth ef vot y de6ynyon a aethoed y geissa6 y mab heb di6at. ac yn y d6yllau. Yna y kyffroes ar yrlloned druy ennynedigaeth diruaur lit. ac yd anuones gennadeu oe keisia6 [1] yn y eu herbyn y bop fford. Ac erchi ev dala ac ev llad.

XVIII. Guedy na all6yt cael y dewinyon y anvonnes* kennadeu y Vethlem. ae holl teruyneu y erchi llad holl veibon* bychein a geffit. Dydgueith kynn dyuot y kynnadev* ar dal y lle yddoedynt*. nachaf agel o* nef yn dyuot truy y hun ar Iosep. ac yn dy6edut 6rtha6. Dos ymdeith ti a Meir ar mab genuch ar hyt dydryf a fford diffeith hyt yr Eifft. Iosep a 6naeth heruyd gorchymyn yr agel. Eu hynt [2] a gymerssant. ac a gyrassant tu ar ogof y vynn6 [3] gorffuys yndi. yna y disgynnaud Meir y ar yr assen. ac a [4] eisted a wnaeth Meir ar mab ar y harffet. Nachaf yn deisyuyt llauer o seirff yn dyuot 'or ogof. Ac ofynhau a 6naeth Meir pan y guelsant [5]. Yna y 'doeth y mab o arffet y vam yr llaur ac y kerdod. ac y seuys ar y nadred. wynteu adolyssant Iessu. ac a gilyassant y vrthunt. Yna yd eflen6it yr hynn a dy6ot* Ysayas prophuyt. Y seirff or daear adadoluch [6] yr Argluyd. Y mab a gerdod oc eu blaen. ac a orchymynna6d vdunt. nat argy6edyn y neb ry6 dyn. Meir a Iosep a ofuynnaud* rac gueuthur [7] ohonunt godyant yr mab. A Iessu a dy6ot vrthunt. Na deluch ofuyn* amdanaf i. yr vy mot. i.* yn vab. perffeith 6yf i. ac agkenreit* y6 y holl wuystuileit [8] guyllt or koedyd bot yn dof ger vy mronn y. ac yn hynnaus. Y lleot*. ar pardyeit. ar anyueileit creulaun a oed yn eu guedia6. ac yn kytgerdet ac wynt. ac yn eu* ketymdeithoccav * yn y diffeith.

1. The word has been altered from *keissaw* (as in S.) to *keisiaw*.
2. *t* written above the word in red ink.
3. L. *vynnu* as in S.
4. Omit as in S.
5. L. *guelas*.
6. L. *adoluch*. S. has *adeidolwch*.
7. Cf. p. 209, n. 1.
8. L. *uwystuileit* as in S.

A pha du bynnac y kerdynt. yr anyueilcit kynny a oed oc eu blaen yn menegi fford vdunt ac yn guedia6 y mab.

XIX. A phan welas Meir hynny ac amraualyon genedyloed bvystuileit yn eu herbyn. y delis ouyn. O la6en oluc y mab a edrychod arnei. ac a dy6ot. Vy mam y nac ofuynhaa*. nyt yr sarhaet ytt y deuant. namyn yr dy 6assanaethu y dybryssyant. ac yn y bydynt dywededigyonus* pethev ef a tynna6d y mab ofuyn* oe callonnev. Yna y kerdod y lle6ot gyt ar essyn ar ychen oed yn ar6ein y hagenreiteu. ac nyt argy6edynt y neb. yr y press-6yluaeu y gyt namyn hyna6s oedynt ym plith y deueit. ar meherin a dugassant gantunt o Iudea. ac a oed y gyt ac wynt. y gyt ar bleideu y kerdynt. ac nyt ergrynynt dim. ac nyt argy6edei yr vn oe* gilyd. Yna yd eflen6it geireu y prophuyt. Y bleyd ar oen a besgit y gyt. y lle6 ar arth a borant beiss6yn y gyt. Yna yd oed deu ychen yn d6yn kerbyt ac eu haghen-reiteu ynda6. Yna yd oed Veir guedy blina6 gan tra gures yr heul yn y ditryf. a phren palym a gyherdod ac wynt. a Meir a dy6at 6rth Iosep. Mi a orffy6ysaf ychydic dan wasgaut y prenn. Iosep a tynna6d Meir y ar yr assen yr lla6r. A phan eistedaud Meir wynvydedic. edrych a 6naeth ar vric y prenn. a hi a 6elas y prenn yn lla6n o aualeu. ac y dy6ot 6rth Iosep. Mi a h6enychun peth o ffruyth y prenn. pettei a allei eu caff-el. Iosep a dy6ot vrthi. Ryved y6 gennyf y dy6edyt o honnoti hynny rac vchet bric y prenn. a medylya6 o honat cael peth or ffruyth o le kyuuch ac y mae. m6y yssi6et y6 gennyf am d6fyr. Kanyt oes dim yn y costreleu. ac nat oes le y ymgyg-hori y geissa6 d6fyr. Yna y dy6ot y mab ac yn eisted (Fol. XVIII[a]) ar arffet y vam. ac edrych ar y prenn. Gostug prenn dy vric val y gallom cael peth oth ffruyth. Ac yna y prenn a ostygaud y vric hyt y llaur ger emyl* traet yr argluydes Veir. Ac yna y kaussant dogyn or ar[1] aualeu.

XX. Guedy daruot vdunt gynulla6* yr holl aualeu trigya6 a wnaeth y pren ae vric ar y llaur yny gaffei* gannyat y mab y gyuodi. Yna y dy6ot Iessu Dyrchaf dy vric ac ymgadarnhaa a byd getymdeitheis yr g6yd ereill yssyd ym paraduys. vyn tat i. Yna yd ymdyrchauaud y vyny. ac o wreid y prenn yd ymdan-

1. Omit as in S.

goses ffynna6n loe6af ac oeraf a melyssaf. Pan le6yssant d6fyr y ffynnaun y kymerassan le6enyd diruaur. ac ymlen6assant or d6fyr ac wynt. ae hyscrybyl. Yna y talassant diolch y Du6. Dydgueith arall yd oedynt yn kerdet odyno yd ymch6elod Iessu y oluc ar y prenn palym. ac y dy6ot. Mi a orchymynaf yt prenn palym. mynet vn oth geigeu gan vy egylyon.i. ae blanv* ym paraduys vyn tat i. Y vendith honn yma a rodaf ytti hyt p6y bynnac a orchyvygwyttt [1] yn amrysson da amdanwynt y dy6edir. Neur doethauch ar balym budugolyaeth. Ac euo yn dy6edut hynny. nachaf agel o nef yn seuyll ar y prenn. ac yn d66yn* vn or keigeu ac yn hedec yr nef. Pan welas paub hynny syrthu [2] a wnaethant megys meir6. Iessu a dy6ot. Paham yd ergryna ych callonneu* ch6i. pony 6dauch ch6i y prenn h6nn a 6neuthym* ac a vynnaf y d6yn y baraduys. ac yno y byd yn teguch y holl seinnyeu nef. megys y mae paraut yn y lle y goual h6nn g6edyr* hynt honn.

XXI. Ac yna y dy6ot Iossep*. Y mae gormod* g6res yn yn lloscy. o reig* bod ytt kerdun gan ystlys y mor. Val y caffom gorffwys yn y dinessyd* yssyd* ar yr arvordir. Iessu ae hattebaud. Iosep nac ofuynna*. my a vyrrhaaf* ytt y fford. Val y teruynnych hedi6 e hun. yr hynn a oed ar yn bryt y gerdet yn yspeit dec ny6arna6t arhugein. Ac yr aur y dy6ot hynny nachat yn diannot y g6elynt mynyded yr Eifft. ae dinessyd. A dechreu lly6enhau a 6naethant. ac y dinas a el6it Sotraent y doethant heb ohir. yn y lle nyt oed gyfuadnabot* vdunt 6rth lettya6 [3]. G6yr yr Eifft yn y dinas h6nn6 a doethant y le vchel y dyd h6nn6. ar offeireit y gyt ac wynt. ac yno beunyd y doent y wneuthur aberth y Du6 her6yd anryded dy6older. Pan aeth Meir wynvydedic yr temyl. yr holl eu del6eu a dyg6ydassant gar y bronn val yn vri6edic megys kyn bythynt dim. Yna yd eflen6it yr hynn a dy6at Ysaias prophuyt. Llyma yr argluyd yn dyuot. ac yn ercheuyny yr Eifft. gar y vronn ef y dyg6ydant holl weithredoed geu d6yeu* g6yr yr Eifft. Yna y menegit

1. L. *orchyvygwyt* as in S.
2. L. *sythu*, cf. pp. 239, l. 11, 240, l. 8.
3. Latin text reads (c. XXII): « Et in quandam civitatem Egypti quae Sotinen dicitur ingressi sunt ; et quia in ea nullus erat notos a quo petissent hospitium templum ingressi sunt. »

hynny y Affrondosius ty6yssauc y dinas h6nn6. Yna y doeth ef a llu ma6r y gyt ac ef y tebygu g6neuthur dial ar yr rei y dyguyassei [1] eu d6y6eu* oe hacha6s. Yr temyl y m6yn [2] y doeth. Ac yna y gueles yr holl eu d6y6eu* guedy dyg6yda6 yn eu gor6ed gar eu bronn. Yna y dynessaaud* ar y vynvededic* wyry. yr honn a oed. ar mab yn y harffet* ac yn guedia6. Ef a dy6ot 6rth y llu oll ae getymdeithon ef. Pa nebei Du6 h6nn ny dyg6ydassei yn dy6y6eu* ny gar y vronn. ac ny ordedynt [3] yn vri6edic rac y ofyn. yr y rei yssyd yn arestug oe vot yn du6 vdunt. Peth a 6elun ny yn d6y6eu* ny ny yn wneuthur. Ony wna6n ny yn gallach perigyl y6 y ny oll haedu y anvod. an dyuot oll ar balledigaeth tragy6ydaul. megys y darvu y Pharaon. ac y lu yr Eifft yr hun* ny chreda6d. ef ae lu yn nerthoed h6nn6 a vodes yn y mor. Yna holl bobyl y dynas h6nn6 a gredaud ida6 ef yn diannot.

XXII. Gwedy kerdet o* Iessu yr Eifft pan yttoed yn* Galilea yn dechreu y bymet vl6ydyn* oe oet. dy6 sad6rn. yd oed yn guare gyt a meibon ar lan Eurdonen ac y trosses y d6fyr or auon yn seithrann y seithlyn. ac ef a 6naeth g6ndit guahanredaul y bop vn druy y rei y kerdynt orhaeadyr val y harchei. ac eil6eith dracheuen. Yna vn or meibon mab y gythreul o gyghoruynus vryt. a gaeod hytthynt* y d6fyr a oed yn kerdet yr llynnev druy y k6ndit. ac a droses* y gueith a lauuryassei* Iessu. Yna y dy6at Iessu 6rthav. Yn wir mab agheu 6yt ti.a mab y gytthreul*. y llauur a wnathoedun .i. paham y guesgery ty. Ar mab a wnaeth hynny a fu var6. Yna o lef aflonyd y lleuassant reeni y mab mar6. yn erbyn. a Meir a Iessu ac a dy6edassant Ych mab ch6i aemelltigaud* yn mab ny an mab ny a* vu* var6.

XXIII. Pan gygleu* Meir a Iosep hynny. wynt a doethant ar Iessu rac g6neuthur (fol. XVIII [b]) eu brat or reeni y mab mar6. ac* rac ovyn lleuein yr Ydeon. Yna y di6at* Iosep yn g6ydauc. Ny beidaf i dy6edut vrthav. Meir dysc ti euo. Hitheu a dy6ot Paham y .pereisti y ni kas y bobyl

1. L. *dvguydassei* as in S.
2. L. *my6n*. S. has *mewn*.
3. L. *orwedynt*. MS has *orde6dynt* : S has *ordewedynt*.

honn. a ni a gaffun molest gan y niver h6nn. Vy argluyd.i. beth a wnaeth y mab h6nn var6. Ynteu a dy6ot. Teilug oed o agheu. Kanys ef a guascaraud y gueith a lauuryassun.i. vy [1] vam a guediod yna. Vy argluyd i. na wna di velly. canys paub a gyuodant yn yn herbyn. Ynteu a adnabu bot y vam yn trista6*. ac ae troet deheu ef ae tre6is y mab mar6 ar y duy ffroen. ac a dy6ot 6rtha6. Kyuot vab enwired. nyt wyt teilug ty y vynet y teyrnas vyn tat i. Canys guesgereist vy gueith .i. Yna y kyuodes y mab yn vy6. A Iessu a aeth. ac a duc y d6fyr y hyttynt dracheuen yr aur y herchis.

XXIV. Yna yg g6yd paub y kymyrth* Iessu y dom or llynnev a wnaethoed. ac or rei hynny y g6nnaeth* deudec ederyn. dy6 sat6rnn oed hynny pan wnaeth Iessu y petheu hynn. a meibon llauer y gyt ac ef. Pan welas vn or Ydeon euo y gyt ar meibon yn g6neuthur hynny. y dy6ot 6rth Iosep. Iosep heb ef. pany wely di y mab Iessu yn gueuthur [2] g6eith dy6 sat6rnn. ef a 6naeth yr adar or lluch. Iosep pan gygleu* hynny ae hagreithaud. ac a dy6at 6rtha6 Paham dy6 sat6rn* y g6ne* dy y ry6 petheu hynn. yr hynn nyt ryd y ni eu g6neuthur. Y iessu pan gigleu hynny a tre6is y lla6 yn y llall. ac a dy6ot vrth* yr adar Eheduch. Yr aur y herchis ef. wynteu a hedassant. A phaub yn y welet. ac yn y warandav*, y dy6at Heduch ar hyt yr holl vyt. a budchedocce6ch [3]. Pan welas paub yr aruydon hynn. yd eflen6it paub o ovyn. a moli Du6 a wnaethant gan ryuedu. ereill oed yn guatuar ymdana6. Ac yna yd aeth y rei ar ty6yssogyon yr offeireit a menegi vdunt wneuthrur o Iessu vab* Iosep*. llauer o betheu ryued ygg6yd popyl yr Israel. ac yna y menegit hynny y deudec lluyth yr Israel.

XXV. Yna eil6eith mab Anna offeirat y temyl yr h6nn a doeth y gyt a Ioseph a guialen yn y la6. A phaub or bobyl yn edrych yn llityauc. a agores hyttynt a warchaeassei Iessu. Ac ef ae gollygaud y redec or raeadyr. Pan walas [4] Iessu hynny. ef a dy6ot vrth* y mab a 6asgarassei y

1. L. *Y* as in S.
2. Cf. pp. 209, n. 1, 215, n. 1.
3. L. *budchedocce6ch* as in S.
4. L. *welas* as in S.

llynnev. O waethaf hat en6ired. O vab agheu. O weithret kythreul yn wir ffruyth dy hat bit heb rym. Ath wreid heb wylybur*. Ath geigeu yn wy6 heb d6yn ffruyth. Ag g6yd [1] paub gog6v6a6* a wnaeth y mab. a heb ohir* mar6. Odyna y kymerth Iosep Iessu ac yd aeth ac ef atref. ae vam y gyt ac ef. A llyma yn deissyuyt yn wrth6yneb mab a llauuryvr en6red [2] dan redec. ac yn tara6 y ysguyd vrth ysguyd Iessu yr* mynnv* argy6edu ida6 Y iessu a dyuot nyt ymch6ely di or fford yd wyt yn y cherdet. Ac yn diannot y dyg6ydod yn var6. Yna y guaedassant reeni y mab mar6. yn edrych ar hynny. ac yn dy6edut. Pa du y ganet y mab h6nn. aml6c y6 pob peth or* a dy6etto. ac a vynno yd eflen6ir. Yna y dynessa6d reeni ar Iosep ac y dy6edassant. Iosep dos ymdeith a Iessu. ny dichaun ef pressuylla6* yn yn plith ny. neu dysc titheu euo y vendigau yn meibon ny heb ymelltiga6. Iosep a dynessaod* atta6. ac a dysgaud. Paham y g6ne* dy y ry6 betheu hynn. y mae llauer yn dolurya6 yth erbyn. oth achaus dy y maent yn yn cassau nynnev. ac yd yttym yn diodef molest y bopyl* oth achaus Iessu a attebaud Iosep. nyt oes vn mab kymen. onyt megys y dengys eu tat heruyd keluydyt yr amser h6nn. Am tat ynheu nyt emellticca neb onyt a 6nel y dr6c. Yna yd ymgynullaud paub yn erbyn Iessu. yn y gudhuda6 [3] vrth* Iosep. Pan welas Iosep hynny. diruaur ovyn rac pobyl yr Israel a gymerth. Yn yr aur honno y kymerth Iessu y mab mar6. ac erbyn y glust y dercheuis y 6rth y llaur yg g6yd paub. A phan welssant* 6y Iessu yn ymdidan ar mab megys ae vab e hun. yspryt a ymchuelod yn y mab. ac yn vy6 y kyuodes. A ryuedu a wnaeth yr holl bobyl hynny.

XXVI. Neb vn athro Zachias y eno* a gigleu Iessu yn dy6edut kyury6 eireu a bot ynda6 anorchyvygeedic* doethineb a nerth. a doluryaud. ac a dechreuod yn anysgybleid dy6edut yn erbyn Iosep. Iosep heb ef paham na rody ty dy vab y dyscu dysc dynya6l. ac vrth* hynny diogel bot yn well gen6ch

1. L. *Ac yg gwyd* as in S.
2. L. *enwired* as in S.
3. L. *gudhuda6* as in S.

ot g6n dyscu och mab. nogyt arhos bredycheu hyneif y bobyl reit y6 y ch6i anrydedu offeireit holl egluysseu yr Ysrael. a chymryt ech6yn garyat y rygthun. ac velly y disgit* y rygtunt dysc caredic. Iosep a attebaud ida6. P6y a allei attal y mab h6nn rac dyscv. pei tydi a allei disgu* ida6 ef dynyaul geluydit. nys guahardem ny. Iessu*a dy6ot* (Fol. XIX[a]) pan gigleu Zachias yr atteb h6nn ida6. gorchymynna6dur* kyureith*. y petheu a dy6edeisti oll ac an6eisti [1] reit y6 y dyn tebic y ti eu cad6. estronna6l hagen 6yfi y 6rth ossodeu dynadon. a phell y6 vy anssaud. i. y 6rth ych emynogev ch6i. nyt kna6daul ren y6 yr mev. i. y gyureith hagen a dysgeisti yndi y trigye. kynn honno yd oedun. i. kyt tebyccych ty nat oes dysc kyffelyb* yth tev dy. dysc ty y gennyf i. mynnev nyt oes neb a allo vy nyscu onyt y g6r yd 6yf yn y en6. h6nn6 ae dichaun. kannys* teilug y6. A phan wyf ynheu dyrchauedic or daear. my a baraf gorffuys medul. ac aruer y kenedloed. pan ych ganet ch6i nys g6thost. myvy ae g6n vy hun. a pha amkan y vuchedoccaa paub ar y daear.

XXVII. Yna yd ergrynnassan yn ovynna6c pan y cly6yssant yn dy6edut hynny. A than leuein y lleuassant. O! O! O! llyma beth maur. anryued* iaun. anryued. ny chlywyssam ny hynn eiroet nys kly6ir gan arall na chan yr offeireit nar prophvydy*. nar gramadec6yr. nyny a dodam [2] o pa du y ganet Iessu. ac etto nyt pymluyd. a pha del6 y dichaun dy6edut y ry6 eireu hynn. Paham na chreduch ch6i y mi heb ef yn y pethev a dy6edeis. a chan dy6edeis. i. y ch6i y g6n .i. pa bryt ych ganet yd y6ch oll yn ryuedu. Euream y gur a dy6educh6y y vot yn tat y ch6y oll. my ae gueleis. ac ynteu am guelas* ynheu. a my a ymdideneis ac ef. Pan gly6yssant 6y euo yn dy6edut hynny. ny veidod neb dy6edut dym*. A Iessu a dy6ot vdunt. My afvum* yn ych plith ch6i gyt ach meibon. ac nyt adnabuoch6y vyvy. mi a ymdideis [3] a ch6i. megys a g6yr prud. ac nym deaallyssauch [4]. kanys llei no myvy y6ch6i. a bychan y6 ych flyd.

1. L. *ac a enweisti* as in S.
2. L. *wdam* as in S. MS has *doadam*.
3. L. *ymdideneis* as in S. MS has ymdi*ne*ideis.
4. L. *deallyssawch* as in S.

XXVIII. Eil6eith Zachias dysgur kyureith. a dy6ot 6rth Iosep a Meir. Roduch6y y my y mab. a mynnev ae rodaf ef* y athro hegar. a dysgo* ida6 lythyr. ac. a. agano*. Yna Iosep a Meir yn glaear a dy6edassan 6rth Iessu Ny a6n a thy yr yscol. yr aethan ac ef yr yscol y dyscu llythyr ar 6r henn*. Pan doeth yr yscol y my6n. yr athro a dechreuod or llytheren* gyntaf. Alpha a ovynna6d ida6. Iessu a de6is. ac ny dy6ot dym*. Gorchymynn6r* ar athro am nad yttyoed* yn llev a gymerth g6ialen yn y la6 ac ae tre6is ar y lau. Iessu a ovynna6d Paham y trewi ty vyvy. ac yn lle gwir gwybyd dy. y neb ydys yn y tara6 m6y y g6yr ef dyscu y neb ae terev noc y dysger y gantha6. Mivy a dysgeis yt ty y petheu a dywedy dy. namyn yr rei hynn oll deillon ynt y rei a dy6edant. ac a waranda6ant. kanys yttynt megys euyd yn seina6. neu gloch yn canu. yn y rei nyt oes synnwyr na deaall [1] m6y noc yn datsein yr euyd. Ac y gyt a hynny y dy6ot Iessu 6rth Zachias. Pob llyureu o Alpha hyt yn Tha6 a wehenir her6yd amgen anssa6d. Ac 6rth hynny dy6et ty y mi yn gyntaf beth y6 Ta6. a mynnev a dy6edaf y tithev beth y6 Alpha. Ac eil6eith y dy6at Iessu. Ar* ny wdant Alpha pa delo* y gallant dy6edut g6ybot Tha6. geugrefuyd6yr* dysguch yn gyntaf beth y6 Alpha. a minheu y6chi pan dy6etoch. B. A Iessu a dechreuod dy6edut enweu yr holl llythyr. ac amovyn. Dywet ty y mi dysg6r y kyureith y llytheren* gyntaf o Alpha. paham y mae idi fig6r* teir coglauc. ereill mein. ereill blaenllym y waeret. ereill cr6nn. ereill cam. ereill dyrchauedic. ereill troedauc.

XXIX. Pan gigleu y dysg6ir [2] hynny. aryneigaw a wnaeth g6ybot o Iessu en6i yr holl lythyr. ac eu hanssaud. ac y dy6ot yn vchel val y kly6ei paub. Ny dyly h6nn buchedocca6 [3] ar y daear. namyn teilug y6 y dyrchauel ar y groc vchel. ny dyly ef diffodi y tan a dyly6 poeneu ereill. my a tebygaf y eni ef or blaen. pa groth ae har6edaud h6nn. neu pa vam ae magaud. nev pa vronnev* ae llaethaud. Mi a

1. L. *deall* as in S.
2. L. *dysgwr* as in S.
3. L. *buchedoccau* as in S.

ffoaf y 6rtha6. ny aallaf i dyodef y geireu a dy6eit. namyn vyg kallon yssyd yn ergryna6 guaranda6 y ry6 eireu a dy6eit. nyt ytt6yf i yn tebygu gallel o neb dilit y barabyl ony bei Du6 y gyt ac ef. Mynneu gan oed6n dirieit a ymrodeis ym guatuar gar y vroonn [1]. Pan dybyeis gael dysgybyl. sef y keueis* yn athro. nyt reit y my dy6edut ymi dy6edut. namyn ony a allaf yr y mab o vn geir. or kyule h6nn cany allaf y diodef. hen wyf i ar mab am gorchyvygaud. kany allaf gaffel na dechreu na dy6ed ar a dy6et. Ana6d y6 caffel na g6ybot y dedyf gyntaf. yn diheu y dy6edaf i y ch6i heb gel6yd her6yd y gallaf. y dirnabot g6eithret y mab h6nn. a synn6yr y amadraud*. a sentens di6ed y barabyl ny welir y gytt6edu* y dynyon ny hanffont o dym* daeraul. ny 6n. i. beth y6 ef. (Fol. XIX [b]) ae hudaul ae Du6. ae agel y Du6 yn dy6edut ynda6. o ba du yd heny6. neu pa du pan doeth. nev beth vyd rac lla6. Yna Iessu dan owen6 [2] a dy6ot vrtha6 ygguyd paub. Pan arch6yt i meibon anffruythlaun a dyborthant ffruyth y deillon a 6ellant* crupleit a gerdant. agkynnogyon* a vydant oludauc. yny cof ganthunt triga6 o baup o honunt yn anssaud gyua dr6y yr h6nn yssyd wreid melysder tragy6daul [3]. A phan dy6at Iessu hynny. yn diannot y talp6yt y baup iechyt oe holl heinnev. ac ny veidaud neb dy6edut vrthau. nae waranda6.

XXX. Odyna yd aeth Meir a Iosep gyt a Iessu hyt yn dinas Nazareth. ac y bu yna gyt a reeni. Ac yd oedynt yno dy6satyrngueith yd aeth Iessu y ware gyt a meibon ereill ar lofft. Damweinaud hagen gythyau o vn or meibon y llall yr [4] ar y llofft yr llaur yny vu var6. A phan welsant reni [5] y mab mar6 hynny. y dy6edassant yn erbyn Meir a Iosep yn llittyauc. Ych mab ch6i. a ythyod yn mab ny or llofft yr llaur yny vu var6. Iessu a de6is. ac ny dy6at dim. Yna y doethant Iosep. a Meir ar vrys ar Iessu. ae vam a dy6ot vrthau. vy argluyd i dy6et y mi os tydi a uyryod y mab yr llaur. Ac Iessu yn

1. L. *vronn* as in S.
2. L. *owenu* as in S.
3. L. *trag6ydaul*, or *tragywydawl* as in S. Cf. p. 192, n. 3.
4. L. *y* as in S.
5. L. *reeni* as in S.

diannot a disgannaud* or llofft ac a el6is y mab ervyn [1] y en6. Zeno. ar mab a attebaud ida6. yn da. Iesu a dy6ot vrthau. Ac myvy ath vyrryod di yr llaur. Ynteu a dy6ot Nac ef argluyd. A ryuedu a 6nnaeth* reeni y mab mar6. A moli Du6 a 6nnaethant* am y g6yrtheu hynny yn vrdasseid.

XXXI. Ac odyno yd aeth Iosep a Meir hyt yn Iericho ac yna wythmluyd oed Iesu. Ac yd anvones* Meir Iesu a llestyr prid gantha6 gyt a meibon ereill y gyrchu d6fyr yr ffynna6n. damweina6d guedy llen6i o Iesu y llestyr or d6fyr. dyuot vn or meibyon ae ythya6 y llestyir [2] ae torri. Iesu ena* a erbynnya6d y d6fyr or llestyr yn y vantell oed ymdana6 ac ae duc y d6fyr heb golli dym* oe vam. Hitheu pan y guelas. a ryuedaud. ac a adeilaud hynny yn y challon yn gat6edic.

Dyd arall damweinnaud* vynet o Iesu yr tir yd oedit yn medi ynda6. Ac ef* a duc ychydic or guenith oe vam. ac ef* ae* heod ychydic. Ac ar hynt y tyua6d yn amyl. ac a aeduedaud*. heb olud ef* ae medaud. ac o hynny y caffat cant llestreit o wenith. ac ef* ae rodes y baup ynn* hehalaeth* [3].

XXXII. Fford oed o Iericho y vynet y Eurdonen. yr lle yd aethant meibon yr Israel. yn y lle y dy6edit bot arch ystauen [4]. ac wythml6yd oed Iesu yna. ac ynteu a aeth or dinas* tu at Eurdonen. Ac ar emyl y fford ar lann Eurdonen yd oed y ry6 le yd oed llewes yn meithrin y channa6on. Ac ny veidei neb kerdet y fford honno. Iesu a doeth yno ac ef a adnabu bot y lle6es yno ym meithrin y chana6on. Ac val y guelei paub ef a aeth y my6n. Pan welas y lleot Iesu yn y erbyn y doethant y adoli ida6. A Iesu a eistedod yn yr ogof* kannaon* y lleot a redassant yg kylch y traet. ac a hwareyssant ac ef. y lleot o bell y 6rtha6 a sauassant. ac ae guediassant.

1. L. *erbyn* as in S.
2. L. *llestyr* as in S.
3. L. *ehalaeth* as in S.
4. According to Sir Edward Anwyl from *archa testamenti* which became *arch y tystauen* and later *arch ystauen*. Dr Richard Davies wrote *arch Esefn*.

a llywenychu* 6rtha6 a wnaethant. Yna yd oed y bobyl o bell yn seuyll heb welet Iessu yn dyuot. a dywedassant. Pan na wnnaethoed* h6nn neu y reeni pechodeu gorthr6m nyt ymrodei oe vod yr lleot. A phan vedlyassant* hynny nachaf Iessu yn dyuot dracheuen ar lleot yn y raculaenv. ar cannaon* yg kylch y traet yn ch6are. ac eu reeni yn gostug eu pennev ida6 truy vvydaut. Ar bobyl oed o bell yn seuyll heb veidya6 dynessa6 [1] atunt. rac y lleot. Y iessu a dy6at yna vrth y niver val hynn. Maur y mae guell y buystuileit no ch6y. y rei yssyd yn adnabot. ac yn moli eu crea6dyr. ac eu hargluyd. Hwchwithev dynyon a wnnaethp6yt* ar ffuryf du6 e hun. ac ar y werthua6r drych. nys etwen6ch. ar anyueileit am hatt-6en i. ac arafant ger vym [2] dynyon am guelant. am pellaf yn y byt y6 vdunt vy adnabot.

XXXIII. Pan yttoed Iosep. gof prenn oed. ac ny wnay weith eithyr g6yd eithyr. a guelyeu prenn. dam6einaud dyuot guas jeuang atta6 y erchi ida6 guely prenn o hwech cufyt*. Iosep a erchis y vab torri y prenn a hesglif heruyd y messur. Ac ny chetuis hagen mod iaun ar y prenn. vn a wnaeth yn vyrrach nor llall. Ioseph a vedylya6d ynda6 gan ovuttya6 beth a wnelei. Pan welas Iessu euo yn ymo (Fol. XX[a]) uudya6 am hynny. Iessu a dy6ot vrthau yn vmdidangar. Dabre heb ef. a chyssylltun y prenneu a gogyhydun. Ioseph*a wnnaeth* val y herchis. canys g6ydat y gallei Iessu wneu-thur yr hynn a vynnei. Ac wynt a kyssylldassant* y guyd eu penneu y gyt. a Iessu a tynna6d atta6 y prenn byrraf. ac ae g6nnaeth* yn gyhyt ar h6yaf. ac [3] dy6at vrth Ioseph*. Gwnna* dy weith. Ac velly y gwnaeth Ioseph mal y harch-aud.

XXXIV. Eilweith yd erchis y bobyl y Veir. a Ioseph*. anvon Iessu yr yscol y dysgu* llythyr. a herwyd gorchymyn hynafyeit*. yna y dugant Iessu ar yr athro y dysgu* ganthau dynya6l geluydyt. ar athro h6nn6 a dechreuod yn anhegar y dysgu*. a dy6edut vrtha6 Dy6et.A. Iessu a dy6ot vrthau

1. L. *dynessau* as in S.
2. L. vym *mron* as in S.
3. Insert *y* as in S.

Dywet ti y mi yn gyntaf beth y6 .B. a minhev a dywedaf y titheu beth y6 .A. Odyna yr athro yn llittyauc a tre6is Iessu. ac yn y lle yr h6nn ae tre6is a fu varo*. Y iessu a ymchuoelaud* atref. ar y vam. Ioseph dr6y ovynn* a el6is atta6 Meir vam Iessu. ac a dy6ot vrthi. Yn wir g6ybyd ty trist y6 vy eneit .i. hyt agheu. o achaus y mab. ef[1] allei dyuot vn tr6y y lit a tharav y mab yn y vo mar6. Meir ae hattebaud ac a dy6ot vrthau. A 6r na chret ti a allel* o hynn vot. namyn ti a elly credu yn diogel. p6y bynnac ae hanvonnes* ef y eni ym plith dynyon. ef ae keid6 rac dynyon drycysbrydaul. ac yn y eno* ef. ef ae hamdiffynn* rac pob dr6c.

XXXV. Eilweith yr Ydeon a archassant y Ioseph. a Meir d6yn y mab ar athro ae dysgei druy hegaruch. Meir a Iosep rac ovyn creulonder bobyl a gogyuydaw* eu tywyssogyon offeireit[2]. ae dugant yr yscol. ac yn gwybot na allei neb dyn rodi ida6 dim dysc. yr h6nn yd oed ganta6 o perffeithruyd keluydyt. a ch6bled or g6ybot y gan Du6 e hun. Pan doeth Iessu yr yscol ef a gyffroes or ysbryt glan. ac a gymerth y llyuyr o la6 y g6r a dysgei y kyureith* paub yn edrych. ac yn guaranda6. ef a dechreod* darllein nyt petheu ysgrivenedigyon yn eu llyureu wy. namyn yn yspryt Du6 by6. megys y kerda raeadyr or ffynnaun. ar ffynnaun yn trigyau yn gyfulaun*. Ac velly yd oed yn dyscu yr bobyl rinwedeu Du6 by6. a nerthoed yr holl gyuoethauc. yny dyg6ydod yr athro yr llaur gar y vronn. ae* adoli. callonnev y niver a oed yn guaranda6 arna6* yn diwedut* a arneygyod. Pan gygleu* Iosep* hynny dan redec ef a doeth ar Iessu rac ovyn mar6 yr athro. Pan welas yr athro ef. y dy6at vrtha6. Nyt dysgybyl a rodeisti y mi namyn athro. p6y a dichaun kynnal y eireu. Yna yd eflenwit a dy6etp6yt yn y sall6yr. Avon Du6 a efule6it[3] or dyfred*.

XXXVI. Gwedy hynny y doethant Meir a Iosep a Iessu hyt yn dinas a el6it Capharna6n dr6y arvordiret rac dryctet* y bobyl a wyrth6ynnepynt* vdunt. Guedy press6yla6* o Iessu

1. Insert *a* after *ef*.
2. L. eu tywyssogyon *ar* offeireit, cf. p. 247, l. 31.
3. L. *efulen6it* as in S.

yno yn y dinas. yd oed neb vn 6r a el6it. Iosep. a berthauc oed. A h6nn6 a oed niver vch y ben. ac ef yn var6. yn 6da6 [1] ac yn gueidi. Iessu a dyot [2] yna 6rth Iosep y tatmaeth. Paham na rody di allu dy rat yr g6r a fu var6. ac a oed vn en6 a thi. Iosep ae hattbeaud [3]. Py allu yssyd y mi. neu pa veddyant* y rodi benffic rat y neb. Yna y dy6ot Iessu. Tynn y lliein yssyd am dy ben di. a gossot ar wyneb y g6r mar6. a dy6ot Iessu ath ellug. Ac yn diannot y kyuyt yn yiach* oe wely. Iosep yn y lle a 6naeth mal y gorychymyna6d* Iessu. Y ty y g6r mar6 y doeth. Ar suder* oed am y ben a ossodes am ben y g6r mar6. ac yn y lle y kyuodes y g6r mar6 oe glafwely. ac a ovynnaud p6y oed Iessu.

XXXVII. Odinas Capharnaum wynt a doethant hyt yn dinas Bethleem. Ac yna y doeth Meir a Iosep a Iessu hyt yn ty Iosep a oed yn y dinas h6nn6. Ae bress6ylua. Ac yr y ty y doethant. A dydgueith y gel6is Iosep atta6 y mab hynaf. Yago*a* oed h6nn6. ac yd erchis ida6 vynet yr ard y gynnulla6 caul y wneuthur bressych. A Iessu a doeth y gyt ac ef heb wybot* y Veir ac y Iosep. Atthra yttoed Iago yn kynulla6* y caul. neidyr ae brathod yn y la6 deheu. ac rac dirua6r dolur. ef a leua6d. Ac ac ef yn diffygya6 dr6y wheruder ymadraud. a dy6ot. Guae vy g6ae vi. y neidyr waethaf* am brathaud ym lla6. Iessu oed yn seuyll ar y lla6 arall pan gigleu ef Iago yn lleuein. y reda6d* tu ac atta6. ac y kymerth y la6 yn y la6 yntev. Ac ny wnaeth dim eithyr hwythu ar y la6. Ac yn diannot y iachaa6d y la6. ac y bu var6 y sarff. A Meir a Iosep ny wydynt pa daroed. eithyr klybot llef Iago. yny* menegis Iessu vdunt.

Forms found in *Selections from the Hengwrt Manuscripts.*

P. 208, l. 3 *esgyb* omitted
4 *wy* omitted
6 *mewn*
11 *yscriuennassei*
12 *vuched*
13 *prynnyawdyr*
15 *wnelyd*
20 *veluster*, for spelling of word v. *Y Beirniad*, vol. I, p. 207.

1. L. *uda6* as in S.
2. L. *dywot* as in S., but cf. p. 209, n. 2.
3. L. *hattebawd* as in S.

P. 208, l. 22 *ditheu*
vawn gwna
25 *ydych*
30 *ufudhau*
P. 209, l. 1 *enw*, cf. ll. 11, 17, p. 212, l. 12, 218, ll. 28, 34, 221, l. 18, 227, l. 30, 233, l. 11.
hwnnw
ac
2 *yn y*
3 *ofuennyn*, evidently a colloquial form.
5 *wasannaethei*
12 *mlwyd*
13 *gaffel*
15 *anluyaw*
16 *anregyon*
18 *canyt*
20 *temyl*, cf. pp. 210, l. 26, 211, l. 5.
ymchoelawd
22 *mynet*
25 *welas*
26 *varw*
31 *llawenyd*
P. 210, l. 1 *dywedut*
3 *ygbygor*
4 *oesoed*
8 *gwely*
12 *y* omitted
18 *gylieis*
22 *diwyllynt*
26 *honat*
27 *orffowys*
28 *chyffelyp*
29 *disgynn*, cf. p. 211, l. 23.
P. 211, l. 4 *diwawt*
10 *adnabydassawn*
19 *ymchwelyt at*
25 *wnaethost*, *di* omitted
30 *kyuod*
31 *ysrgybyl*
32 *vr*
P. 212, l. 13 *temyl*, cf. p. 214, l. 2.
wneuthur
14 *a*
15 *trigyawd*
17 *edrychei*
21 *ef* omitted
23 *agores*
26 *ar ny allan*
P. 213, l. 6 *wneuthur*
7 *gynhalawd*
11 *allan*
12 *dygrones*
14 *llauuryawd*
16 *adwyn*
17 *ygharyat*
ymhob
21 *a* omitted
23 *yghylch*
24 *ymadraud*
rac . . . heuyt omitted
26 *ymhob*
27 *ymadraud*
28 *roda*
30 *aghennogyon*
P. 214, l. 1 *offeirat*
3 *dichon*
12 *hely*
dyggeis
16 *caffet*
23 *oed*
24 *kynnog wynt*
27 *mi*
28 *y* omitted
P. 215, l. 1 *pob*
3 *gwielyn*
9 S inserts *ac*
25 *honei*
26 *hen*
30 *gewilydyus*
34 *tremygod*
P. 216, l. 2 *wney*
5 *chetemdeitheseu*
9 *Jamia*. MS has *Famia*.
14 *ufydhaf*. *a* omitted

P. 216, l. 17 *phaedueh*
23 *dywat*
25 *duw*
28 *ofyn*
29 *ofynhaa*
34 *meir*

P. 217, l. 2 *a* omitted
3 *gueryndawd*
4 *duc*
6 *mynny*
9 *vot* omitted
15 *dd*
23 *y daeth*
25 *ymhwod*
29 *wedyei*
32 *kynnulleidua*

P. 218, l. 2 *kyffessa*
4 *wrth*, cf. pp. 226, ll. 21, 33, 227, l. 23, 34, etc.
9 *bendigedic wyt* omitted
11 *vwy*
honn
12 *ouynnwn*

P. 219, l. 1 *Wedy*
3 *tywyssauc* omitted
4 *vynet*
7 *dywat*
8 *gwiscedic*
10 *orwac*
12 *yd edewis*
14 *agel*
15 *meir*
17 *yssyd* omitted
23 *wynvydedic*
29 *yr eni*

P. 220, l. 8 *yn* inserted
10 *y cretwyf ual*. MS has : *balualu " y cretwyf ual "*
16 *eissydedic*
18 *yn*
21 *echtywynedic*
30 *berued*
disgynn

P. 220, l. 32 *y iachwawl*, but cf. p. 234, l. 8 and p. 238, l. 33.

P. 221, l. 4 *dywedasant*
13 *yd eflewnit*
14 *y trigawd*
16 *seithued*
21 *weles*
22 *blwyf*
26 *kwyth*
29 *ympryt*
34 *welsem*

P. 222, l. 3 *bethlem*
5 *a* omitted
10 *anuones*
11 *meibon*
12 *kennadeu*
13 *yd oedynt*
or
23 *dywat*, cf. p. 225, l. 32.
26 *ofynnawd*
27 *ofyn*
i omitted
28 *aghenreit*
29 *llewot*
31 *eu* omitted
cetymdeithoccau

P. 223, ll. 5, 7 *ofynhaa*, *ofyn*
7 *dywededigyon y*. MS has *dywededigyon*, *pethev*
13 *y*
30 *ymyl*
32 *gynnullaw*
33 *caffei*

P. 224, l. 6 *blannu*
11 *dwyn*
13 *caloneu*
14 *wnaethym*
16 *gwedy yr*
17 *iosep*
gormot
18 *reing*
19 *dinesyd ar yr arvordir*

yssyd. MS has : *dinessyd* " *a. y. a. yssyd*".

P. 224, l. 20 *ofynna*
vyrrhaf
25 *gyfadnabot*
33 *dyuyeu*, cf. p. 225, l. 3, 4, 8, 10.

P. 225, l. 5 *dynessawd*
wynvydedic
6 *arffet*
13 *hwnn*
16 *or... y*
17 *blwydyn*
22 *hyttynt*
23 *drosses*
24 *lauryassei*
25 *gythreul*
28 *a emelldigawd*
29 *syn*
30 *gigleu*, cf. pp. 226, l. 17, 233, 27.
31 *a*

P. 226, l. 6 *tristau*, a different verb ; cf. Strachan, *Introduction to Early Welsh*, p. 275.
11 *kymerth*
12 *gwnaeth*
18 *satwrnn*
19 *gwney*, cf. p. 227, l. 16.
22 *gwarandaw*
26 *y daeth*
27 *vab iosep* omitted

P. 227, l. 3 *wlybwr*
4 *gogwywaw... a heb hir o hir*
8 *yr mwyn*
12 *or* omitted
14 *presswylaw*
16 *dynessawd*
19 *bobyl*
26 *welsant*
31 *anorchyvygedic*

P. 228, l. 3, 5 *dysgit*
6 *Iessu a dywot* omitted
7 *gorchymynnawd Iessu*
13 *kyffelyp*
15 *kanys*
21 *a ryued*
22 *prophwydi.*
28 *gweles*
30 *dim*, cf. pp. 229, l. 8 ; 230, l. 13, etc.
31 *a vum*

P. 229, l. 2 *ef* omitted
3 *dysco ...ac. a. a gano*
5 *hen*
7 *llythyren*, cf. l. 24.
8 *gorchymynwr*
yttoed
20 *Ac*
21 *delw*
geugrefydwyr
25 *ffigwr*
34 *bronneu*

P. 230, l. 5 *kefeis*
11 *ymadrawd*
12 *gytwedu*
18 *welant*
aghynnogyon

P. 231, l. 1 *disgynnawd*
4, 5 *wnaeth*, cf. p. 232, ll. 3, 11, 24, 27, 28.
8 *ydanuones*
12 *yna*
16 *damweinawd*
17 *efe*, cf. ll. 19, 20.
18 *a*
19 *aduedawd*
20 *yn ehalaeth*
23 *dynas*
29 *agof*
30 *kennawon*

P. 232, l. 1 *llawenychu*
4 *vedylyassant*
5 *cannavon*

P. 232, l. 18 *cufyd*
23 *Josep*, cf. ll. 27, 30, p. 233, l. 27.
25 *kyssylltassant*
31 *dyscu*, cf. ll. 32, 34.
32 *bynafeit*

P. 233, l. 3 *varw*
4 *vmchwelawd ofynn*
8 *allei*
10 *hanvones*
11 *hamdiffyn*
15 *gogynydaweu offeireit tywyssogyon*; MS has g. eu "o. t.". Cf. MS 3. which has t. *ar* effeiryeit
20 *kyfreith*
21 *dechreuod*
24 *gyflawn*

P. 233, l. 26 *ac*
27 *yn dywedut arnaw*. MS. has : *gwarandaw* "*y d. arnaw*".
32 *dyfroed*
34 *drycvet*
35 *wyrtlhwyneppynt presewylaw*

P. 234, l. 6 *vedyant*
8 *iach*
9 *gorchymynnawd*
10 *sud*. MS has : *sud'*.
16 *Iago*. *a* omitted
18 *wybot idaw*. MS has *idaw* barred in red ink.
19 *kynnullaw*
22 *waethaf* omitted
24 *redod*
27 *yna*

III

HWN YU PROL YR ESGYP[1].

Y en caredicaf vraut y Ieron effeiryat chromatius ac eliodorus esgyb en anvon annerch en er argluyd. Boned meir wyry ae ganedigaeth gyt a henne a mabolaeth yessu grist a gaussam ni en llyvreu kyuarwydyt ene rei yd edrychassam ni llawer o betheu gurthwynep y an fyd ac a gynullassam ninheu in gubel rac rodi llewenyd yr antycrist o gysgaut crist. Ac val yd oedem ninheu en edrech y petheu henne y dywanvs deu wr atam armenius a uernius[2] a dywedut yn ry dywanu oth santolyaeth di ar lyuyr evrei en ysgrivenedic o law e gwynuydedicaf vatheu euengylwr en er hvn e mae en ysgrivenedic buched e wyry vam a mabolaeth an yachwydaul argluyd ni Ac urth henne ninheu a adolygun gan ymdiryet yth garyat ti yrn an argluyd ni yessu grest eny rodych di e llyuyr eurai

1. According to Peniarth 14, Pt I (= Hengwrt 25), pp. 58-78.
2. Unless it be *ueriuns*. The MS. is difficult to read.

hwnw en lladin yn warandav o honam nyt mwy yr gwan (p. 59) a dywedut urth yr angel Ny lauassvn i hep ef offrymu aberth y duw onyt dy arch di a rodei ym teilygdaut y aberthu. Ac y dywaut yr angel urthav. Ac nyt anogvn inheu y ty aberthu onyt atnapvn ewyllys duw. A thra ytoed ef en aberthu gan arogleu er aberth vegys gan uwc y kerdws yr angel y nef. Ac ena e digwydvs ioachim ae wynep urth y llawr o avr hanner dyd hyt osper. Ac ena y doeth y weissyon a hep wybot pa daroed idaw ae arganvot a thebygu mynnv o honav y dihenyd e hun ae gyuodi o vreid. A guede datcann o honau udunt ry welsei ae warandav o nadunt mal sythu a wnaethant o ryvedaut ac annoc idav en diannot gwneithur kyngor yr angel ae arch a chyrchu ar y wreic en diannot. Ac val yd oed ioachim en medylyav en e vryt beth a wnelei am emchwelut ar y wreic y digwydus hun arnav. Nachaf atav yr angel a emdangosassei idav dieithyr y hun ac en dywedut. Myvy hep hef yu yr angel a rodes duw y ti en geitwat. disgin en dibryder or menyd ac emchwel ar anna. Pob peth or a wnaethost a thi ath wreic datcanedic ynt rac bron y go(p. 60)ruchvelaf a chyvryu etiued a rodet yt ac na bu e gyfryu er dechreu e byt ac ny bu yr proffwydi eryoet y gyffelip ac ny byd byth. A phan deffroes ioachym galw attav e weissyon a mynegi e vreudwyt udunt. Ac wynteu a adolassant e duw ac a dywedassant Edrech na thremyckych bellach angel duw namen kyuot a cherdun a dan bori oc an ysgrybel y chweric. A gwedy eu kerdet dec diwyrnaut ar ugeint yd emdangosses angel er argluyd y anna a dywedut urthi. Dos yr porth eureit en erbyn dy wr canys hediu e daw attat. Ac ar vrys y kerdws hitheu ae morynnyon hyt e porth hvnnv ac eno arhos e gur a gwediav. A gwede blinav o honei en arhos pan dycheif y hwynep nachaf e gwyl ioachim en dyuot ae ysgrybyl a chyrchu en y erbyn dwy law mvnvgyl idav a diolluch y duw a dywedut. Gwedw oedwn ac nyt wyf weitheon. Diffrwyth oedvn a mi a veichyogeis neu a geniereis [1]. A llewenyd mavr a vu gan eu carant ac eu kyvathrach. Ac odena ym pen e nav mis y ganet merch y anna ac e dodes Meir en

1. Glossed *concepi* by a later hand.

enw arnei. A phan ydoed en dynu y dryded vlwyden yd aethant y gyt ioachim ac anna y wre(p.61)ic y demyl duw ac offrymu eno offrymv yno eu merch Maria y enw y greuydd gweryddon. a hitheu dyd a nos en parhau ym molyaneu duw. A phan ossodet e uerch er llavr ger bron drws y demyl yd esgynnvs ar y redec pymtheg grad e drws y demyl hep edrech nac ar vam nac ar dat val e mae deuaut e vab amouyn amdanunt. A sythu a oruc paub. o welet e gweithret hvnnv hyt en oet esgyp y demyl. Ac ena e dywaut anna en gyflavn or yspryt glan yg gwyd paub. Arglwyd duw e lluoed hep hi cof vu ganthau y eir a duw a ouwyaud e bobyl oe gysygredic ouwyedigaeth ef y emchwelut e giwdaut a oed ene erbyn oc eu callon ac an emchwelut ninheu en vuydyon idav ac a agores e glustyeu ar an gwedieu ac a urthladus gurthwynep an gelynyon y urthym. Gureic anvab a wnaethpwyt en vam ac a enis llewenyd a gogonyant en er israel. lleman e gallaf ui offrymu rodyon yr argluyd ac ny eill vyg gelynyon y ludyas ym. canys yr argluyd ae trosses y urthym ac a rodes ym llewenyd tragywyd. Ac anryvedaut yr deneon oed veir pan oed deir blwyd kerdet en frwythlavn a dywedut (p. 62) en brud ac emdangos y lavuryau ym molyanheu duw mal na chyffelibit y uerch namen y vorwyn vaur neu val ket bei deg mlwyd arugeint hep orfowys o wediaw a chyn echtywynedik-et oed y hwynep ac yd oed vreid y nep edrech arnei. Hi hagen a lavuryei y nydu gwlan ar hyn ny allei wraged oed-yauc y wneithur hi ae cuplaei en er yeuenctit hvnnv. Hon oed y ryol a osodassei arnei e hun. or bore hyt echwyd e bydei en y gvedieu. O navn eilweith y bydei en e gwedi eny emdangosei idi yr angel y kymerei uwyt oe law ac val henne wellwell y raglydei y gwasanaeth duw ac en y ouyn. Ac en e diwed pan dysget eilweith y gan werydon a vei uwy no hi o dirvaur eidiged dayoni y kymerei val y caffet hi en dyuot en gentaf yr gwyluaeu ac en doethinap y dedyf en hydysgaf. ac yn vuyddaut en vuydaf. yg kywydolaetheu en ordetholaf. en rodi cardaut en hygaraf. yg gleindit en buraf. em pob kyfryu nerth en berfeithyaf. Canys gwastat disymut dianwa-dal oed a gwell well beunyd y kerdei. Nys gweles den eryoet en llidyau. nys kigleu den en

(p. 63) en temyl duw megys colomen ac ny mynei edrech ar wr ac a oed genthi y dysc goreu yn dedyf duw a phei na threissut titheu hy hy hi a uydei wyry etwa. Ac enteu a emdiheurvs na dodassei law arnei eryoet. Byw yu duw hep er abyathar esgop mi a rodaf yt yr aur hon dwuyr. yd sechi o o diaut yr argluyd ac en diannot yd ymdengys dy bechaut. Henne oed yr hyn dyenaf en e dedyf. Ac ena e kynullwt niver nyt oed haud eu rif nac eu dodi en rivedi a dwyn meir e demyl yr argluyd ar effeiryeit ae ryeni ae charant ae chyfneseiuyeit en wylav am veir ac en dywedut urthi. Kyfessa dy bechaut yr effeiryeit val colomen wyt yn temyl duw ac ny chymerut uwyt namen o law angel. Ac ena y gelwit ioseph uch ben er allaur uchaf ac ena e rodet idaw e dwuyr bendigeit yu yvet. Ac yr y yvet o hanav a gogylchynu yr allaur seith weith ny dangosses duw vn arwyd arnav o bechaut. Ac ena y bendigus yr effeiryeit ar gwassanaethwyr ar bobyl a bendigedic wyt heb wynt (p. 64) can wyt dibechaut. Ac ena galw meir atun a gouyn idi pa esgus a allei neu pà àrwyd uwy a allei vot noc beichyogi yth groth hep wynt. vn peth a ouynnvn yt canys yach ioseph o honaut adef yn pwy àth dwyllus. canys gwell yt tu hun adef dy bechaut no dangos o duw y àrwyd arnat trwy y var ac y perved e bobyl y danllewychu arnat. Ac en wastat dianwadal y dywaut meir. O sit enof vi hep hi nep ryw halogrvyd pechaut neu o bu enof e chwant yr arglwyd duw hep hi ae datoto arnaf yg gwyd yr holl bobloed val e bwyf diarhep yr bobyl. Ac ena dyuot yr àllaur a chemryt e dwuyr o diaut er argluyd ay yvet a gogylchynu yr allaur seith weith ac ny chàffat arnei nac àrwyd pechaut nàe arllwybyr. Ac àr henne sythu e bobyl ac ual darvot ac en gwelet e beichyogi en e chroth dechreu y rygthun amrysson gorwac. vn a dywedei pan yu o gleindit. arall a dywedei pan yu o gytwybot drwc y kuhudit. Pàn weles meir ena ymodurd e bobyl àc eu typ or nat oed dogyn yd emdiheurassei val e klywei baup o hyt y

(p. 65) uwystuilet y koedyd arathau rac vym bronn i. y eirth a lleot a lleopardyeit a adolynt idau ac ae cànymdeynt en e diffeith y dangos ford y ueir a ioseph pà du bennàc y kerdynt ac y racvleynynt y dangos eu ford a phan wehenynt

yd ádolynt idau. Pan weles meir gentaf e lleot ac amrauaelyon genedloed bwystuilet en dyuot o bop tu udunt ouyn a vu arnei. Ac edrech henne a oruc yessu e mab ac erchi idi na bei ouyn arnei. nyt yr afles yt hep ef e maent en dyuot namen yr dy wassanaethu e maen en bryssyau. Ac o henne allan ny bu arnunt vn ouyn. Ar lleot a gerdynt y gyt ac eu hessyn ac eu hychen ac eu sumereu y dwyn udun eu reidyeu ac nyt argywedynt udun dim ket bedynt y gyt. namen bot en dof em plith e deueit ar meherin ry dugessynt oc eu gwlat ganthunt. Em plith y bleidyeu y kerdynt en diaryneic ac en digodyant e bop peth. Ena e cuplaut a dywaut e profuyt. y bleid ar oen a gytvydánt yn eu porthyant ar llew ar ych a gytuwytaant. Ena yd oed deu ychen a benn arnunt ac eu reidyeu endunt ac en henne blinav y wynuydedic veir en e diffeith gan dra gwres er heul ac árganvot palmitwy (p. 66) den o honei a dywedut urth ioseph y mynnei orfowys ychydic yg gwascaut e pren Ac ar vrys y duc ioseph hi parth ar pren ae herbyn y ar y mul. ac wedy eisdet ychydic o honei a dan e prenn edrech ar e bric ae harganuot en llavn o aualeu a dywedut urth ioseph e damunei hi beth o frwyth e pren ac y kymerei o gellit e gaffael. Ryued yu dywedut henne o honaut hep e ioseph medylyau o honaut caffael dim o frwyth e pren hvn a gvelet y huchet. Mwy yu arnam ni er aur hon eissyeu duvyr ac ar an tylwyth ac ny allwn na ni nac wynt emwaret. Ena y dywaut yessu o arfet y vam en eisted Gostung bren hep ef dy frwyth yn. ac en diannot ar er emadraud hvnnv gystung y holl vric adan draet y wynuydedic veir ac oe frwyth kemryt digavn. A guede kemryt e frvyth onadunt ymarhos en y archei ef idi hi gyuodi dracheuen val e gystyngassei ar y arch Ac ena yd erchis yessu idi emdyrchavael ac emgadarnhau a byd gyt a gwyd vyn tat inheu em paradwys. Ac en diannot ymderchauael oe lle nachaf y adan y gwreid e fynhaun eglurhaf ac oerhaf a melyssaf. A phan welsant e

(p. 67) enteu a doeth er demyl ac a weles yr holl geu delweu ac eu hwyneb urth e daear en eu gorwed. A dynesau ar y wynuydedic veir a oruc yd oed e mab en e harfet ac adoli e mab. Ac emchwelut ar y lu ae gedemdeitheon ae weissyon a dywedut urthunt pei na bei duw ema hep ef ny dig-

wydei an dwyweu ni rac e vron ef ac ny orwedynt val hun. e maent en dawedauc en tystu pan yu eu duw yu. ac urth henne pa wnavn ni y an dwyeu. ac ony bydun gall ni allwn haedu y var ac an llad en gubel. val e damweinnyus gynt y pharao vrenhin y reifft cany chredus y nerthoed duw y bodet ef ae holl lu e mor rud. Ac ena e credws holl lu e dinas hvnnv yr arglwyd duw trwy yessu grist.

A gwedy mynet yessu or reifft pan ytoed yg galilea en dechreu y bymhet ulwydyn oe oet sadyrngweith yd oed en gware y gyt a meibeon ar ganaul eurdonen. Ac yd oed yessu wedy ry wneithur seith lynn a gwneithur kvndit y arwein e duwyr o berved e canaul urth y arch ef. yr llynnyeu ac yn aruein odeno dracheuen e gwarchayus vn or mei (p. 68) beon e ford a wassanaethei yr llynnyeu a diwreidyau er hyn ry lavuryasei yessu. Ae tidi vab angheu mab y diauwl hep yr yessu a wasgar er hyn ry lavuryeis i ac en diannot e digwydav [1] en varw e den a wnathoed henne. Ac ena val ket bei o vrat lleuein reeni e mab marw en erbyn meir a ioseph a dywedut udunt. Auch mab chwi a emelldigus an mab ni ene vu uarw. Pan gigleu ioseph a meir henne dyuot ar yessu rac ovyn llevein y reeni trwy vrat. Ny lavassaf vi hep e ioseph en issel urth veir dywedut urthau ef. dysc di evo a gouyn idau pa rac y peir ef yn ni digassed e bobel a molest deneon. A phan doeth e uam atav e gouynnvs idav pa beth ry wnathoed e mab a vuassei varw. Ef a haedus hep ef e varw am wasgaru y gweith a lavuryassvn. Argluyd uab hep hi na wna henne rac kyuodi e bobyl en an erbyn. Ac adnabot tristau e vam a tharau e mab ae droet deheu ar y dwy froen a dywedut urthau kyuot uab yr enwired nyt teilung y ti dyuot y deyrnas vyn tat (p. 69) i am wascaru vy llavur i. Ena e kyuodes e mab marw y emdeith ac o arch yessu o dena y kerdus e duvyr yr llunnyeu yu ford mal kynt. Ac o dena diwyrnaut val e gweles paub e kemyrth yessu prid or llynnyeu ac y gwnaeth o honau deudec ederyn. a sadwrn oed pan wnaeth yessu henne a meibeon llawer gyt ac ef. Ac val y gweles vn or ideon a oed y gyt ar meibeon henne y dywaut urth ioseph. Pony wely di

1. L. *digwydavd.*

ioseph yessu dy vab en llavuryav e sadurn. er hyn nyt cannyat ef a wnaeth or llwch deudec ederyn. Pan gigleu ioseph henne y angreffyau a oruc a gouyn idau pa ham e llavuryei e sadurn y peth nyt cannyat yn ni hep ef. Pan gigleu yessu henne e gan ioseph tarav y law ar y llaw arall ac erchi yu adar ehedec. Ac ehedec onadunt wynteu ar y arch ef. ac yg gwyd paub or a oed eno en edrech ac en gwarandau e dywaut urthunt Euch ac eheduch trwy er holl vyt a byduch uyw. Pan weles e nep a oed eno y ryw arwydyon henne sythu a wneynt ae voli ae anryvedu. ac ereill ae kellweiryei ac ae gwaradwydei. A rei onadunt a aethant ar dywyssogyon (p. 70) yr effeiryeit ar athraon i genatau udunt bot yessu vab ioseph yg gwyd pobyl yr holl israel en gwneithur anryuedodeu a gallu mawr a henne a gennatunt y holl lwytheu yr israel. Ac ena eilweith e doeth mab anna effeiryat y demyl a dothoed gyt a ioseph a gwyalen en y law a phaub or bobyl en edrech arnav a chan gyndared llesteiryau e gweith a wnathoed yessu ar y llynnyeu a gellwng e dwuyr onadunt a dugessit udunt or avon. canys cayudygyat e dwuyr trwy er hvn e kerdei yr llynnyeu ac o dena yd emchwelvyt. A phan weles yessu henne y dywaut urth e mab hvnny O waethaf etiued enwired. O vab angheu. O weithredoed e diauwl. Ny byd grym o frwytheu dy etiued. ath wreid a uyd heb dim ir endav ath gangeu a uyd krin. ac yg gwyd paub e difrwythvs e mab ac e bu varw. Ac ena e deliis ioseph yessu ac y duc yu dy ae vam y gyt ac ef. ac ar henne nachaf mab en dyuot en eu herbyn gweithretwr enwired a neidyau ar ysgwyd yessu y vynnv. argywedu idau os gallei. Nyt ey di yth ford dracheuyn yr ford honno a digwydav e mab en varw. a llevein reeni e (p. 71) mab marv a welsynt ry daroed a dywedut amluc yu pob peth or a dyweto hvn y guplau o weithret a gweithyeu kyn y dywedut o hanau e cuppleit. Nessau a orugant ena ar ioseph a dywedut urthau. Diot yr yessu hvn oc an plith cany eill bresswylyav y gyt a ni en kemryt dim neu enteu dysc ef y dywedut da ac na dyweto drwc. Ac ena e dywaut ioseph urth yessu. Paham y gwney di y ryu betheu henne mae llawer o deneon llidyauc urthyt a thrwy dy benn yd ym ninheu en atkas ac diodef molest llawer o deneon. Nyt oes vn mab kymen hep yr yessu urth iosep

ar ny dysco y reeni idau kymendaut e byt hvn ac nyt argyweda emelldith onyt yr nep ae haedo. Ena yd emgynullus paub en erbyn yessu ae guhudau urth ioseph. Ac o henne e bu ar ioseph ouyn pobyl yr israel. ac ena y deliis yessu e mab marv erbyn e glust ae dyrchauael y vynyd yg gwyd paub ac y gyt ac yd emdidanws yessu ar mab marw y doeth endav y eneit ac y ryuedus paub henny.

Pan gigleu athro zachias y enw yessu en dywedut y ryw betheu henne ny allei nep e orchy(p. 72)uygu oe doethinap ae nerth a doluryau o honav am henne a dywedut en disgyfrit en erbyn ioseph. Paham na rody di dy uab yu dysgu o dysc e bo arnau ouyn deneon ac arwyd yu bot en well gennych ti a meir auch ewyllys chwi hun no gossodeu auch reeni ac auch hyneif. Reitiaf oed y chwi en gentaf anrydedu effeiryeit er israel ac odena caru auch meibeon ac eu dyscu o dysc. Pwy hep e ioseph a eill atal e mab hvn ae dysgu. ac os ti di a eill y atal ef ae dyscu nyt ni ni ae llud y ty yu dyscu ef or dysc a dyskir e deneon. Pan gigleu yessu emadrodyon zachias atep idau val hyn a oruc. Gorchymynnvr y dedyf y bychydic o y emadraud a dywedeist a phob peth or a dysgeit reit uyd yt y gadw ac y den val ti. ny hanwyf ui o ossodeu y deneon ac o dieithyr knaut deneon pan hanwyf om dedyf a thitheu a bresswyly trwy dysc y dedyf minheu a oedvn kyn no dedyf. A chet tebykych na bo en doethinab dy gyffelip ti a dysgy e gennyf ui cany eill nep dysgu namen y nep a enweist di canys ef y syd deilung y dyscu. A minheu pan ym dyrchauer y ar e daear

(p. 73) reth ac val yd oed eno diwyrnaut sadyrngweith a yessu en gware y gyt a meibeon e mevn llofft y ryv dy a damweinnyus grynnyau o vn or meibeon vn arall tros y llofft ac or kwymp e varw. A phan weles y ryeni eu mab en varw lleuein ar veir a ioseph a dywedut. auch mab chwi hep wynt a uwryvs an mab ni y dorri y uwnvgyl a yessu en tewi hep ateb. Ac ar henne y doeth meir a ioseph ar yessu a gouyn idav ae evo a vyryassei e mab er llavr. Ac ena y disgynnvs yessu or llofft a galw e mab erbyn y enw zeno. Argluyd hep e zeno. Ae mivi hep yr yessu ath vyryvs di. Na thi argluyd heb e zeno. ac anryved vu henne gan ryeni e mab a vuassei varv ac anrydedu duw am e gwyrth hvnnv.

Ac odena yd aeth ioseph a meir hyt en iericho ac ena yd oed yessu en chwe blvyd ac yd anvonet a llestyr ganthav y wehynnv duvyr o fynnavn y gyt a meibyon ereill ac y damweinnyus wedy gwehynu e duvyr y uthyau ef o vn or meibeon ar y llestyr yd oed endav e dwuyr a thorri y llestyr a thanu o honaw enteu y vantell a oed amdanav a chemryt e (p. 74) dwuyr endi kubel or a oed en e llestyr ae dwyn yu vam. a phan weles henne ryuedu a oruc ae vedylyau a chadu pob peth o henne en y medul. Ac o dena diwyrnaut yd aeth yr tir ac y duc ganthau ychydic o gravn o ysgubaur y vam ae heu en e tir a thyvu a oruc en amyl o dena pan doeth amser yu vedi e kynullut can pyn o hanau ac y rodes yu wasssaneth denyon.

Ford a oed a gerdei o iericho y avon eurdonen e ford y kerdessynt gynt meibeon yr israel en e lle e dywedir bot yr arch ystauen en gorfowys. Ac ena yd oed yessu en wyth mlwyd ac yd oed en mynet o iericho y eurdonen. ac ar e ford yd oed gogof ger glan eurdonen ac en honno yd oed llewes a chanavon genthi ac nyt oed nep a vei diogel ganthau gerdet y ford honno. A phan doeth yessu o iericho ac adnabot bot y llewes vlith ac chanavon en er ogof yg gwyd paub yd aeth y mevn. A phan weles y lleot yessu y doethant en y erbyn y adoli idau ac eisted yessu en er ogof ar canavon en llewynychu yg kylch y draet ac en gware y gyt ac ef. ar lleot mavr en seuyll o bell a gystung eu penn ae adoli a llewynychu eu (p. 75) llosgurn rac e vron. ar bobel ena en seuyll o bell ac yn absent yessu e dywedynt. pei nar wnelei hvn diruaur bechaut neu y ryeni nyt emrodei oe vod yr lleot. Ac val yd oedynt en medylyau ac en tristau amdanau nachaf ef en dyuot or ogof. ar lleot en y vlaen ar canavon en gware yg kylch y draet. a ioseph a meir ar bobyl en seuyll o bell rac ouyn y lleot hep lauassu nessau atav. Ac ena e dywaut yessu urthunt Gwell yu synnwyr yr aniueillyeit ar bwystuilet en adnabot eu hargluyd ac en y adoli noc vn e deneon a chwitheu wedy auch gwneithur ar lun duw ae delw hep y adnabot. e bwystuilet am atwen i ac a vydant dof rac vym bronn ar delleon [1] ym gwelet hep vy adnabot.

1. L. *deilleon.*

Ac val yd oed ioseph en saer pren ac ny wnaei dim namen gwyd ereidyr ac yeu a charvaneu y welyeu dyrchauat e damweinnyus erchi o wryanc idav gwneithur gwely idav o chwe throetved ac erchi o ioseph y was idav torri e carvaneu a hesglif haearn ar e messur y hadawsei ac ny chetwis e gwas e messur namen gwneithur e neill yn vyrrach nor llall a medwl dic a gemyrth ioseph endau am hen(p. 76)ne a dywedut a oruc yessu urthau. kymer hep ef pen y prenneu a chyssyllun[1] wynt y gyt. a gogyhydvn wynt. a thynnvn wynt en o gyhyt. Ac urth y orchemyn enteu yd ymatuerthus ioseph canys gwydyat e gallei wneithur a vynnei. Ac ena yd ymeueilis ioseph a phen e prenneu ac y kyssyllus e tu[2] atau e hun ac e kemyrth yessu y pen arall ac y tynnvs e byrr en o gyhyt ar hir. Ac o dena yd erchis y iosep gorfen y weith racdav.

Ac o dena eilweith yd erchit y ioseph a meir y gan e bobyl dysgu llethyr y yessu yn yscol. a herwyd gorchymyn henuryeit e dugant yessu ar athro y dyscu dysc deneon idav. ar athro hvnnv en gyueilyornus a dechreuws y dysgu. Dywet alpha hep ef. Dywet ti y mi en gentaf hep yr yessu beth yu beta a minheu a dywedaf y ty beth yu alpha. Ac am henne llidyau yr athro a tharau yessu ae varw enteu en diannot. ac emchwelut yessu yr ty ar e vam. Ac ouyn a vu ar ioseph a dywedut urth veir. Gwybyd di hep ef vy mot i en gyn dristet am angheu am e mab hvn. canys ef a dichavn y darau ef o drycden en y vo marv. A wr duw hep hitheu na chret henne namen cret gallu or neb ae (p. 77) hanuones yu eni em plith denyon y amdiffyn en diogel rac drycdenyon. ac y keidu rac drwc en y env. Eilweith o dena yd erchis yr ideon y ioseph a meir ymanhyed ar mab ae dwyn ar athro arall yu dyscu. A rac ouyn e bobyl a byguth tywyssogyon ar effeiryeit y dugant meir a ioseph ef y ysgol ac en gwybot nat oed vn den a allei y dyscu er hvnn a oed berfeith y wybot y gan duw e hun. Ac eissyoes wedy dyuot yessu yr ysgol o bleit yr yspryt glan kemryt en y law llyuyr yr athro a dysgei y dedyf a dechreu canu arnav a phaub en e

1. L. *chyssylltwn*, but cf. l. 12.
2. Insert *ac*.

welet ac en y warandau. Nyt e peth hagen a oed yn y llyuyr a gant ef namen o yspryt duw byw y dywedei. val ket kerdei frwt o fynhavn ar fynhavn yn llavn ual kynt. Ac val henne yn rymus y dysgei enteu maurweithredoed duw byw. ac ena digwydau yr athro yr llawr ae adoli enteu. Callon e bobyl hagen a oed en eisted ac en e warandau enteu en dywedut a dywedei a emchwelus yn sythder. Pan gigleu ioseph henne bryssyau ar yessu a oruc rac yr varw yr athro. A phan y gweles yr athro en dyuot y dywaut urthau nyt dis(p. 78)gibel a rodeist di ym mi hep ef namen athro ac nyt oes a allo kynnal y dysc. Ac ena e cuplaut a dywetpuyt trwy y profwyt. Avon duw a lenwit o dwuyr. Ac o dena y dissymythus ioseph gyt a meir a yessu ac a doethant[1] capharnaum trwy arvordired rac digassogyon. A phan doeth yessu eno yd oed eno gur kyuoethauc en glaf wan ioseph y enw a niueroed en y gwynav ac en drycyruerthu amdanau. Paham hep yr yessu urth ioseph na rody di waret y hwn ac ef en vn enw a thi. Pa allu e syd ym mi y waret idau ef hep e ioseph. Kymer y lliein y syd yg kylch dy benn hep yr yessu a dos yu dodi ar wynep y marw a dywet yr yessu ath ellung ac en e lle ef a uyd yach ac a gyuyt e marw oe wely. Ac ar e geir hvnnv e kerdus ioseph hyt en ty e marw a dodi am ben y marw y wisc a vuassei am y benn e hun ac ar henne kyuodi y marw oe wely a gouyn pa le yd oed yessu. Ac o dena yd aethant hyt ym bethlem ac yd oed ioseph en y dy y gyt a meir a yessu. A diwyrnaut y gelwis ioseph attav yago y mab hynat idau ae anvon yr ard y gynnull cawl y wneithur bressych ac

Mary Williams.

1. Notice the construction and cf. Strachan, *Introduction to Early Welsh*, § 26, p. 23.

CONTRIBUTIONS A L'ÉTUDE

DES

ROMANS DE LA TABLE RONDE

(*Suite*)

V

MORGAN TUT

Miss Lucy Allen Paton a consacré dans ses *Studies on the mythology of Arthurian Romances* un consciencieux et judicieux *Excursus* à l'énigmatique Morgan Tut [1].

Ce personnage n'apparaît que dans le roman gallois de Geraint et Enid [2]. Edeyrn blessé est soigné par lui sur l'ordre d'Arthur : c'est le chef des médecins. Une autre fois, c'est Gereint blessé qui reçoit ses soins. Dans la scène de l'Erec de Chrétien de Troyes où Yder (Edeyrn) blessé arrive à la cour d'Arthur, il n'est question ni de ses blessures ni de médecin [3]; Erec, en revanche, dans le passage qui répond à la seconde apparition de Morgan Tut est guéri par *un onguent magique* donné à Arthur, par sa sœur Morgue [4].

Miss Paton énumère et discute les interprétations diverses qui ont été données de ce nom.

John Rhys [5] a proposé ingénieusement de lire *Morgant hud*:

1. *Radcliff College Monography*, nº 13. Boston, 1903, pp. 259-274.
2. *Mabinogion* du Livre Rouge, éd. John Rhys-Gwenogvryn Evans, p. 261, 286-287 ; cf. J. Loth, *Mabinog.*, II, p. 132, 163.
3. Foerster, *Erec und Enide*, v. 1089-1243.
4. *Ibid.*, 4218-4230.
5. Arthurian Legend, p. 391. John Rhys avait renoncé à l'interprétation

hud signifie *illusion*, *enchantement*, mais il est possible, dit Rhys, que *hud* ait désigné quelqu'un pratiquant la magie, magicien.

H. Zimmer lui a consacré une de ses plus fâcheuses élucubrations. Je la traduis dans ses parties essentielles de peur qu'on ne m'accuse d'avoir mal interpreté sa pensée. Elle a été insérée tout au long par Foerster, dans son Introduction à son édition d'Erec (XXVII-XXXI). Zimmer part de l'idée que l'auteur gallois de Geraint a fait un contre-sens sur le nom de Morgan la fée. Morgain serait un personnage entièrement inconnu dans la légende galloise ; le conteur gallois aurait pris ce nom d'une fée pour celui de *Morgan* (vieux-gallois Morcant) très répandu en Galles. Reste à expliquer *Tut*. Ce mot ne signifie en gallois que région, *pays*. Morgan *Tut*, c'est-à-dire *Morgan le pays*, est en apparence, inexplicable. Zimmer résout l'énigme, saisi *dans une heure de déseuvrement*, *d'une subite inspiration*. « Morgan est un nom d'homme, connu et fréquemment usité en gallois ; la forme, en ancien gallois, serait [1] Morcant. Au fait que Morgan est en gallois un nom d'homme, si on ajoute qu'aux yeux d'un conteur gallois de cette époque l'existence d'un médecin attitré à la cour d'Arthur était chose qui allait de soi, on s'explique comment un remanieur gallois en vint tout naturellement à faire de *Morgain la fée* ou *la sage*, qui lui était inconnue, *Morgan penn meḋygon* (Morgan le chef des médecins) à la cour d'Arthur. Mais que voulut-il dire, en ajoutant le mot *Tut* ? *Tut*, en gallois, est un mot tout à fait courant : cornique *tus*, breton *tud*, irl. *túath* (vieux-celtique **toutā* = gothique *thiudā*). Dans tous les dialectes celtiques, le mot est féminin ; en irl., il signifie, peuple (*populus*) ; en cornique et en breton, *nation*, *peuple*, et le plus souvent sert à exprimer le pluriel de *den* (homo). En gallois, depuis le commencement de la littérature, il n'a que le sens de RÉGION, *district*... Comme la signification galloise de *tut* est plus ancienne que le roman de

beaucoup moins vraisemblable qu'il avait proposée dans ses *Lectures on the Celtic Heathendom*, p. 160, note.

1. *était* Morcant serait plus juste. C'est une forme que l'on trouve fréquemment même dans le *Book of Llandav*, ainsi qu'en vieux-breton.

Geraint, elle est l'unique point de départ possible pour interpréter *Tut* dans *Morgan Tut*, et alors l'épithète n'a pas de sens... Or, si le nom de Morgan Tut ne s'explique ni directement par la source, ni d'après la signification connue et sûre de *tut*, une troisième hypothèse seule est possible : *c'est qu'une erreur a été commise dans l'interprétation de l'original... Morgan Tut* est, au point de vue de l'intelligence qu'avait le Gallois de son original français, une traduction soit de *Morgan la fée*, soit de *Morgan la sage*. Je crois à la première. *Morgan Tut* donne en français *Morgan le pays*. Le Gallois considéra *Morgan la fée* comme un nom propre et l'interpréta ainsi : *Morgan Tut* (*Morgan le pays*) ... C'est un phénomène général que dans les langues où existe la différence de genre, le sentiment de la langue prête au mot étranger le genre du mot indigène correspondant... Or, *tud* est en gallois, comme dans tout le celtique, un féminin; par suite, un Gallois qui n'était pas très fort en français devait penser naturellement à un *la pays* équivalent de *tud*. »

« Une autre chose s'y ajoute. En gallois, comme dans toutes les langues celtiques, la phonétique syntactique est développée à l'extrême, si bien que d'après les mutations qu'une initiale consonnantique subit aujourd'hui dans la phrase, on peut retrouver sûrement la finale du mot précédent. En vertu de cette phonétique, un mot commençant par *t* peut apparaître avec un *d* ou *th* (spirant) ; une initiale *c* peut devenir *g* ou *ch* (χ) et une initiale *p* devenir *b* ou *ph* (prononcé et écrit aussi dans les mss. *f.*) : ainsi *penn* (tête) peut, d'après sa place, apparaître sous la forme *benn* ou *fenn* (*phenn*). »

« Si donc notre Gallois ne comprenait pas le qualificatif *la fée* dans *Morgain la fée* qu'il avait sous les yeux — et nous devons l'admettre comme certain ; autrement, il ne pouvait pas transformer un être féminin en un médecin Morgan — si donc, dans *Morgan la fée*, il ne comprenait pas *la fée*, il devait naturellement y voir un qualificatif ajouté au nom et se creuser la tête pour traduire ce qualificatif avec ses connaissances défectueuses. Pourquoi notre Gallois n'aurait-il pas entendu *Morgan la fée* dans le sens de Morgan *la pays* ? On eût ainsi *Morgan tut*. »

« Le vocalisme ne fait aucune difficulté, puisque pour *fée*

(*fata*), en anglo-normand on trouve *feie*, comme le montre aussi le moyen-anglais *Morgue la faye* (*Behrens Beitr.*, p. 81, 83). On peut objecter que *s* de *pays* était encore prononcé à cette époque. Cette difficulté disparaît ainsi. Le gallois moderne a un subst. fém. sing. *pau*, plur. *peuoedd*, région, contrée, et aussi *peues*, contrée. Dans la prononciation *u* et *i* gallois se valent... ; comme en gallois actuel *ai*, *au* en monosyllabe viennent de *ei*, *eu* moyen-gallois, nous avons pour le moyen-gallois un subst. fém. *peu* et *peues* (prononcé *pe-i* et *pe-i-es*), contrée... [1]. Il est naturel de penser que *peu* et *peues* sont empruntés au français *pays*, *peu* sans *s* s'expliquant comme l'anglais *cherry*. »

« Quoi qu'il en soit, ces points demeurent établis :

1° le moyen-gallois a un mot étranger *peu* et *peues* qui doit son genre féminin au mot indigène *tud* ; de même que l'allemand *das douceur* est fait d'après *Trinkgeld* ;

2° le mot étranger devait rappeler à tout Gallois connaissant le français, le *pays*, mot dont il vient peut-être ;

3° en gallois, d'après les lois de la phonétique syntactique, *peu* et *peues* deviennent *beu*, *beues* aussi bien que *feu*, *feues*. »

« Le qualificatif *la feie* dans *Morgaint la feie* étant obscur pour notre Gallois, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que, rapprochant *la feie* de son mot féminin *feu* (*feues*) et arrivant ainsi à *pays*, il ait traduit, d'après la façon dont il comprenait sa source, *Morgaint la fée* par *Morgan Tut*. »

On reste confondu devant un pareil tissu d'invraisemblances, pour employer un terme poli, et on est vraiment peiné de les voir exposer avec tant de complaisance par un homme comme H. Zimmer.

Il a eu un premier tort, c'est de poser en principe que l'erreur vient de l'auteur gallois : c'est une mauvaise préparation pour une discussion impartiale. Il en a eu un second, c'est de supposer que *tut* ne peut signifier que *pays* : nous allons en

1. Zimmer dit d'abord qu'on *peut* admettre que *peu* vient de *pagus*. Il aurait dû s'en tenir à cette idée. *Peu* a son pendant en cornique : *pow*. Enfin, en Bretagne, il y a des *paou* qui représentent des *pagi* de l'époque gallo-romaine, ex. : *Poher*, vieux breton *Pou Caer*, traduisant *Pagus Castri* (Carhaix et sa région).

avoir la preuve. Quant à son argumentation, l'exposer, c'est la réfuter. Que dire d'abord de ce Gallois qui traduit ou adapte un roman français et en fait plus ou moins fidèlement un roman gallois, et qui ignore le sens d'un des mots les plus connus en français du moyen âge : *fée* ? Ce Gallois ne paraît pas mieux connaître sa langue maternelle. Il est bien vrai que *peu* peut se présenter sous la forme *beu* et *feu* ; mais ces formes ne se trouvent que dans des cas bien précis. Ainsi *pau* supposé féminin, *avec l'article gallois*, ne peut devenir que *beu* : *y beu*, le pays. C'est le cas de se demander : *qui trompe-t-on ici* ? Assurément *pas les Celtistes*. Le Gallois de Zimmer, tout idiot qu'il le suppose, devait, s'il ignorait le sens de *fée*, connaître au moins l'article *le*, *la*. Inutile d'insister.

Il n'est pas sans intérêt toutefois de faire observer avec miss Paton, que le passage d'Erec que l'auteur gallois traduirait d'une façon si absurde d'après Foerster et Zimmer, ne contient pas du tout les mots *Morgue la fée* (vers 4217).

..... un *antret*
Que Morgue sa suer avait fet

Il est vrai que dans Yvain (vers 2955) le baume magique qui devait le guérir avait été donné par *Morgue*, mais par Morgue *la sage*. Dans Erec même (vers 1957) *Morgain la fée* apparaît comme amante de Guingomar, *mais ce passage ne se trouve pas dans Geraint*.

Enfin, contrairement à ce qu'affirmait Zimmer avec tant d'assurance, Morgan pouvait très bien être un nom de *femme* et qui plus est de *fée*. Les *fées des eaux* des parages d'Ouessant sont connues sous le nom typique de *Mari-Morgant* ; une fée s'appelle, avec la terminaison féminine ajoutée à la forme ancienne sans suffixe, une *Morganes*.

J'avais proposé (*Revue celt.*, XIII (1892), 496, 497) une autre explication qu'avait adoptée F. Lot (*Romania*, XXVIII (1899), p. 322). Je faisais remarquer d'abord que les *fées femmes* devaient être plus familières à l'auteur français que les *fées* mâles et que sûrement, s'il y avait une erreur, elle devait venir de l'auteur français. Il avait dû trouver dans sa source anglo-normande *Morgain le Fé* ou *Le Fed* et avait lu tout

naturellement *la Fede* ou *la Fée* (v. Godefroy, *Dict. anc. franç.* au mot *fee*; Littré, au mot *fée* remarque que *fé* est *masculin en Normand*). Tel devait être, à mon avis, le sens de l'épithète *tut* dans le récit gallois. J'en trouvais la preuve dans l'armoricain *teuz*, *esprit follet*, *lutin*, vieux-breton *tuth*, démon, écrit *tuthe* dans une vie de Saint-Maudez, que M. de la Borderie croyait composée vers la fin du XIe siècle. Dans ce cas naturellement, le gallois *tut* représentait une graphie *tuth* ou *tud*, graphie qui n'a rien d'impossible en vieux-gallois. Néanmoins, mon interprétation de *tut* supposait une erreur de scribe; de plus, comme miss Paton le fait remarquer, le sens de *démon* ne paraît pas approprié au rôle de Morgan Tut dans Geraint. J'étais cependant très près de la vérité, comme on va le voir.

A son tour, miss Paton propose une solution sur laquelle il me paraît inutile d'insister. Elle est d'ailleurs parfaitement invraisemblable. *Morgan Tut* serait pour *Margetiud*, forme vieille-galloise de *Maredud*, nom gallois bien connu.

Persuadé que *Tut* devait avoir un correspondant irlandais capable de nous éclairer sur le vrai sens de ce mot, je l'ai cherché dans la littérature de l'ancienne Irlande. Mes recherches ont abouti : *tut* a pour équivalent exact *túath*. *Túath* a non seulement le sens de *à gauche*, *nord*, mais encore celui de *magique*, *magicien* : Revue Celtique, XII, p. 113 (*The second battle of Moytura*) : *ban-túath*[1] 18, sorcière, magicienne (cf. Index, p. 300) ; *ibid.*, 30, *túathach*, magicienne. *Rennes Dinshenchas* (Revue Celt., 1895) 10 : *túathach* ; *Revue Celt.*, 1894, p. 310 : 18 : Bé cuille *o na ban-túaithib* (faisant partie des magiciennes) ; *ibid.*, p. 332 : 30, *la Náir tuaithig*, avec Nár le magicien.

J'y ajoute ces formes données par Kuno Meyer dans ses *Contributions to Irish Lexicographie* : *ban-túathach* (*Revue Celt.* XIII, cité par moi plus haut) ; *ban-túathaib* BB[2] ; 264 a 7. SG[3]. 332. 9 ; *ban-túathach* LL[4]. 9 b 27 ; 39 ; 137 a 19 ; 11 a

1. *Ban* femme, sert à donner au composé la valeur féminine.
2. *Le Livre de Ballymote.*
3. O'Grady, *Silva Gadelica.*
4. *Le Livre de Leinster.*

41 (à divers cas et nombres). *Les vies des saints du Livre de Lismore* (Whitley Stokes, *The Lives of the saints*) nous donnent le terme très intéressant de *túaith-cherd*, l'art magique (p. 402, 2975 ; cf. *túaith-chleas* P. O. C.).

Il est donc sûr que *Morgan Tut* signifie *Morgan le magicien*, LE FÉ, et même vraisemblablement, comme on va voir, ce qui est dans son rôle, *le bon magicien*.

Le sens étant assuré, je me suis demandé comment *túath*, à gauche, nord [1], pourrait avoir le sens de *magicien*. Whitley Stokes (*Lives of the saints*..., p. 402) fait remarquer que *túath* dans les composés a le sens de *sinistrous, awkward*. Cela est vrai pour certains passages et certains composés, comme *túaith-chleas*, cités plus haut (*au awkward prank or trick*) ; mais il semble bien avoir un sens plus large et il y a des cas où sûrement il n'a nullement le sens péjoratif. Mon collègue M. Vendryès, le savant et dévoué secrétaire de la Revue Celtique, se trouvait tout justement, dans un de ses cours de la Sorbonne, avoir étudié le rapprochement de *túath* avec le gothique *þiuþ*, bon ; *túath* et *þiuþ*, comme l'avait déjà signalé Strachan, *Indogerm. Forschg.*, II, 370, remontent clairement tous les deux à un indo-européen **teuto-*. Ce qui restait à expliquer, c'est l'opposition apparente de sens entre l'irlandais et le gotique. Il en a trouvé une explication aussi ingénieuse que solide. Je donne ici la note qu'il a bien voulu me communiquer à ce sujet.

« L'irlandais *túath* « gauche » a été depuis longtemps rapproché du gotique *þiuþ* n. ἀγαθόν (*unþiuþ* κακόν, *þiuþeins* ἀγαθωσύνη etc.), v. isl. *þýdr* « tendre, amical » (*þýda* « amitié » etc.), v. angl. *ge-þíede* « bon, vertueux ». C'est le sens de « bon » qui doit être ancien.

« Un grand nombre de langues ont en effet désigné la gauche par des mots de bon augure, éveillant une idée favorable :

sanskrit *vā́mah*, de *vāmáḥ* « aimable, cher » avec une opposition d'accent caractéristique ;

1. Les Celtes s'orientant la face au soleil, le nord était à gauche : cf. gallois *gogledd*, à gauche, nord.

sanskrit *savyáḥ*, zend *haoya*, v. slave *šujú*, cf. sanskrit *sú* « bien »;

zend *vāiryastara-*, cf. skr. *várīyas-* « meilleur »;
grec ἀριστερός, cf. ἄριστος « le meilleur »;
grec εὐώνυμος, « (bien nommé), de bon augure »;
latin *sinister*, cf. skr. *sánīyas-* « plus profitable »;
v. h. a. *winistar*, v. isl. *vinstri*, cf. v. h. a. *wini* « ami ».

« Cela ne veut pas dire que la gauche soit le côté favorable; cela veut même dire le contraire. Il est manifeste qu'en grec le nom de la gauche, εὐώνυμος, doit son origine à une antiphrase, comme le nom des Euménides ou du Pont-Euxin. Le vocabulaire des langues indo-européennes présente une différence frappante entre les mots pour « droit » et pour « gauche ». Tandis que pour la droite on possède un mot indo-européen bien attesté, maintenu sans changement ou avec simple alternance de suffixes (**deks-io-*, **deks-ivo-*, **deks-itero-*) dans toutes les langues de la famille, il n'y a pas au contraire de mot indo-européen pour « gauche ». L'idée de « gauche » est exprimée par des mots variés, qui s'étendent rarement à plus de deux ou trois langues, qui souvent se dénoncent comme des mots récents et qui sont même parfois exposés à être éliminés au profit de nouveaux mots. Cela justifie l'hypothèse que la gauche était le côté qu'il ne fallait pas nommer; on a dû pour la désigner recourir à des synonymes, à des équivalents, ou plus souvent encore, afin d'écarter tout mauvais présage, à des antiphrases (cf. Meillet, *Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire*, p. 18).

« En grec, où le côté gauche est de mauvais augure, les deux mots anciens σκαιός et λαιός ne sont maintenus qu'en poésie; ils ont été remplacés dans le langage courant par ἀριστερός et εὐώνυμος, dont la valeur antiphrastique est évidente. En latin, deux traditions se juxtaposent : la tradition indo-européenne, où la gauche est « sinistre » (cf. *clinium* [*auspicium*], irl. *clé*, gall. *cledd* et *gogledd*), et la tradition étrusque, qui considérait la gauche comme de bon augure (cf. Pottier, *Mélanges Boissier*, p. 405). Rien ne vient justifier l'idée que la gauche serait favorable en celtique. Le « tour à droite » (*dessel*) est en

irlandais un moyen d'éviter les mauvais présages (v. L. U. 55 a 34); lorsque Cuchullin en fureur tourne son char du côté gauche, l'auteur du récit fait remarquer que c'était violer une interdiction (*gess*, L. U. 63 a 25); pour adorer leurs dieux, les Gaulois se tournaient à droite (Athénée, IV, 151).

« On peut donc croire à l'existence d'un celtique **teuto-* « bon », équivalent au gothique *þiuþ* (de **teuto-n*), qui aurait été utilisé par antiphrase pour désigner la gauche. C'est ce **teuto-* qui figure dans l'irlandais *túathach* « sorcier » et dans le gallois *Tut*. »

Ce sens de *tut* ne se trouve plus nulle part en gallois avec certitude [1]. Il est donc probable qu'au XIIe siècle, il n'était plus guère usité. En tout cas, dans *Morgan tut*, son sens précis ne saurait être mis en doute.

Il s'ensuit avec évidence que la faute est à la charge de l'auteur français et que mon explication de l'origine de cette légère erreur de genre est la bonne : « Chrétien aura trouvé dans « sa source *anglo-normande Morgain le Fe* ou *le Fed* et aura tout naturellement lu *Morgain la Fée* ou *la Fede* : *fée*, dit Littré, (*fé*), est masculin en normand. »

Je crois inutile de souligner la grande importance de ce fait : il est évident que Chrétien avait sous les yeux une œuvre française insulaire qu'il a remaniée et à laquelle a également puisé l'auteur gallois. Cette source française pour le fond remontait elle-même à une source galloise.

Le sens de *bon magicien, médecin même* pour *Tut* dans *Morgan Tut*, est assuré d'une façon vraiment saisissante par une épithète donné dans deux inscriptions latines à l'*Apollon* gaulois qui, d'après César (*de Bello Gall.* VI, 17, 2) était le dieu

1. *Livre noir de Carmarthen* (F. a. B. II, p. 53,3) *Pan gagiweirch tud* : il s'agit de Kei et on ne peut qu'être frappé que dans le même poème il est dit avoir tué *neuf sorcières* (52, 323) ; dans ce passage même il va combattre le Cath Paluc (Chat Palu). — *Livre de Taliessin* 152, 9 : *gogyfarch veird tut* : *tut* peut signifier ici *pays*, mais le sens est banal et peu satisfaisant. — Dans le *Livre Noir*, 8, 3, on aurait peut-être un sens approchant de magique, si l'on lisait *tud* au lieu de *dud* : *y lwry teint tud* : en quittant les harpes magiques (*y*=*di*).

médecin (*Apollinem morbos depellere*) : *CIL*, XII, 2525 : *Apol-l(ini) Virotuti* T. Rutil(ius) Buricus — *CIL*, XIII, 3185 : [*Apol*(*lini*) [*Vir*]*otuti*... (apud Holder, *All. celt. spr.*). La seconde inscription a été trouvée à Jublains, Mayenne (et non Maine-et-Loire, comme le dit Holder) ; la première, à *Lès Fins d'Annecy*, dép. de la Haute-Savoie, et tout justement *près d'une source à vertu curative*. *Viro tuti* (datif) doit être pour *viro-touti*; cf. le nom de femme *Viro-tautae* (*CIL*, XII, 3802). Si *viro-* représente *viro-s*, homme, *viro-tuti* a le sens de *celui qui guérit les hommes*; peut-être, ici *viro-* est-il *vīro-*, vrai : *le vrai médecin*. *Tuti-* est sûrement à rapprocher de notre *touto-*, *tut*. Le rapprochement de *túath*, *þiuþ* avec le latin *tūtus*, *tūtari*, *tueor* est aujourd'hui admis (Walde, *Lat. étym*, *Wört.*, 2e édition, p. 797)[1].

VI

LE CORNWALL ET LE ROMAN DE TRISTAN.

Après des années de patientes investigations sur la *matière de Bretagne*, dans lesquelles d'éminents critiques ont fait preuve d'autant d'imagination, parfois même de passion que de science, le seul point sur lequel on soit à peu près d'acord, c'est que les romans arthuriens et les *lais* dits *bretons*, sont, pour le fond, d'origine celtique. On est divisé sur tout le reste. Quelle part ont prise les écrivains de langue française à l'élaboration de le matière de Bretagne; où et par qui l'ont-ils connue : est-ce par des rapports directs avec les Celtes ou par l'intermédiaire des Anglo-saxons; quelle est la part, dans ces rapports, des Gallois, des Bretons du Cornwall et ceux d'Armorique ? autant de questions qui ont reçu les les solutions les plus diverses.

Je ne m'occupe ici que du seul roman de Tristan et Iseut *tel que nous l'ont fait connaître Béroul et Thomas au XIIe siècle*. Il importe d'ailleurs de distinguer entre les genres et les sujets ; la solution du problème peut être différente suivant

1. John Rhŷs a traduit *viro-tuti(s)* par *man-healing or man-protecting*.

qu'il s'agit de *lais* ou de *romans* ; d'Yvain, de Perceval ou d'Erec et Enide. Il est non moins essentiel de préciser quel stade de la légende on a en vue ; c'est particulièrement important pour Tristan.

Un point capital paraît à peu près acquis dès maintenant : c'est qu'il faut renoncer à voir dans Tristan un tissu de *lais* indépendants dont des écrivains français seraient arrivés à faire une composition ayant pour centre et unité l'amour invincible de Tristan et Iseut.

Le Tristan de Béroul, celui de Thomas, tels que nous les connaissons par les fragments qui nous en restent et les œuvres de leurs imitateurs, Eilhart d'Oberg, Gottfried de Strasbourg, l'auteur de sir Tristrem, et celui de la Folie Tristan, ont été précédés par un ou plusieurs Tristan plus primitifs, Tristan dont tous les traits ne nous sont pas connus et qu'ils ont plus ou moins fidèlement suivis. M. Bédier croit à un archétype unique et a soutenu cette thèse avec autant de science que de talent. Longtemps rebelle à l'idée d'un archétype, Gaston Paris, à la fin de sa vie, avait fini par l'adopter. Commissaire responsable des éditions de Béroul et de Thomas qu'avaient entreprises MM. Muret et Bédier, il avait repris l'examen du problème dans des conditions nouvelles, avec une conscience et une ardeur dont témoignent les nombreuses notes dont il avait couvert le manuscrit de l'édition qu'à publiée M. Bédier [1].

L'éditeur du Tristan de Beroul, M. Muret, a voulu reconnaître tout ce que son œuvre doit à Gaston Paris, qui en avait collationné les épreuves sur le manuscrit, en la dédiant à sa mémoire.

L'archétype[2], sur lequel reposeraient tous les poèmes français sur Tristan, d'après Gaston Paris (*Journal des Savants*, juin 1902), serait un poème anglais perdu, peut-être incomplet (*Ib.* nov. 1901, p. 702). Les raisons sur lesquelles il s'appuyait ont été discutées par M. Bédier, dans son édition

1. Le Roman de Tristan, II, pp. 314-315.

2. Je ne crois pas à un archétype unique d'où découleraient les romans connus en question, mais, ce qui est sûr, et sur ce point M. Bédier a pleinement raison, il faut renoncer à la théorie des lais indépendants réunis et fondus en un roman par les Français.

de Tristan (II, p. 314-317). M. Bédier qui a consacré la plus grande partie du tome II de son édition à établir l'existence d'un archétype et à en retrouver le canevas, ne se prononce pas, en terminant, sur le point de savoir si le poème primitif était anglais, anglo-normand [1] ou français. Il a été plus affirmatif quelques pages plus haut (p. 128-129). D'après lui, ce serait le contact des jongleurs armoricains avec leurs congénères gallois après la conquête de l'Angleterre, qui nous aurait donné la *légende* de Tristan, mais pour le roman, le drame moral qui en fait l'essence et l'unité ne pouvait être l'œuvre des Celtes. Je crois avoir suffisamment réfuté cette théorie pour n'avoir pas à y revenir [2]. Quant au rôle des Armoricains, j'aurai occasion d'en dire quelques mots plus bas.

Béroul (je ne distingue pas ici entre lui et son continuateur) semblerait avoir vu par lui-même certains paysages du Cornwall; mais je crois comme M. Muret que ce qui indiquerait chez lui quelque familiarité avec les choses et les hommes d'Outre-Manche, est dû à ses sources. Dans ses

1. II, p. 315-317.

2. Les *Sitzungsberichte der Kön. preuss. Akademie der Wiss.* (1911, p. 174-227), contiennent un article posthume de H. Zimmer, revu par Kuno Meyer : *Der Kulturgeschichtliche Hintergrund der alten irischen Heldensage.* C'est, en somme, un développement de son article (*Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, XV, 209) : *Das Mutterrecht der Pikten und seine Bedeutung für die irische Altertumswissenschaft.* Le dévergondage des femmes d'Irlande proviendrait de ce que les Celtes, en Irlande, ont succédé à des populations qui pratiquaient le *Mutterrecht.* Il en avait conclu aussi que les Pictes n'étaient pas de souche indo-européenne. Whitley Stokes, fort versé dans les questions de droit historique, voyait dans ces conclusions *une preuve d'ignorance de l'histoire du droit* (sur les noms *matronymiques* en irlandais, v. Whitley Stokes, *Érin*, IV, p. 18; cf. pour d'autres pays, Ridgeway, *Proceedings of the british Academy*, III, pp. 16-30. Il y a des restes de *mutterrecht* chez la plupart des peuples indo-européens, notamment chez les Grecs. Le *Mutterrecht* (filiation par la mère) n'est pas du tout ce que pense Zimmer. Il est parfaitement compatible d'un côté avec la puissance paternelle, de l'autre avec une remarquable pureté de mœurs chez la femme (sur l'origine et les effets du *mutterrecht*, voir l'excellent livre de von Dargun, *Mutterrecht und Vaterrecht*, notamment p. 42, 44 et suiv.). Il est clair que Zimmer ne connaît pas la question. Quant aux faits de dévergondage qu'il cite, ils ne prouvent pas plus contre les mœurs des Celtes que la conduite des personnages de l'Olympe contre les mœurs des anciens Grecs.

sources il y a des traits précis de la géographie du Cornwall ; en revanche, les bévues qu'il commet démontrent qu'il n'a lui-même que de fort vagues idées sur ce pays.

Sa source principale est évidemment insulaire. Gaston Paris était près de la vérité en plaçant entre les légendes des Bretons insulaires et les romans français un archétype anglais. M. Bédier, de même, quand il a montré que le roman de Tristan, tel qu'il nous est parvenu, supposait la connaissance de trois langues, le celtique (le brittonique), l'anglais et le français. Il a eu le tort, égaré par un guide des moins sûrs, H. Zimmer, de faire honneur de ce trilinguisme dans l'élaboration du roman, aux jongleurs armoricains. Ils y ont eu un rôle, mais non celui qu'il leur attribue.

Il est impossible de chercher au roman de Tristan une autre patrie que l'Angleterre. En l'étudiant, on a en effet nettement l'impression que Celtes, Anglais et Français y ont collaboré, à tel point que son berceau idéal serait un pays trilingue, où celtique, anglais, français, fussent couramment parlés. Ce pays existe : c'est le Cornwall.

On a longuement discuté sur le rôle des Gallois et des Armoricains dans la transmission des légendes celtiques ; il n'est jamais question que d'eux ; ce serait à croire que les Bretons du Cornwall n'ont pas existé. C'est d'autant plus étrange, que le Cornwall joue un rôle important, prépondérant presque, dans la légende d'Arthur, chez Gaufrei de Monmouth lui-même. Gorlois est un Cornouaillais. La forteresse où il enferme Igern pour la défendre contre les entreprises d'Uter Pendragon, *Tintagel*, est bien connue : Tintagel est une paroisse actuelle du Cornwall. Le *Castellum* de Dimelioc où se réfugie Gorlois lui-même, porte encore ce nom. Je le retrouve en Saint-Dennis dans la *hundred* de Poudre ; c'est un manoir figurant dans le *Domesday Book*. Le bras droit d'Uter Pendragon est Ulfin de Richaradoc. Or, *Ricaradoc* pour *Rit-Caradoc*, le gué de Caradoc, figure également comme manoir, dans le Domesday Book : c'est sûrement *Rescraddeck* actuellement en Saint-Cleer [1]. Son ami de Tintagel

1. En 1201-2202, *Ricaradoc* ; 1194 *Riscaradoc* ; 1786-87 *Rescaradoc*. (Assize Rolls 109). La forme *Roscradoc*, qu'on trouve parfois actuellement

s'appelle Jordan. Ce nom est également connu en Cornwall au XIIe siècle : Jordan figure avec Hoel parmi les propriétaires du pays vers 1155-1166 [1]. Le nom du neveu d'Arthur, le traître *Modret*, ne peut être gallois : il est cornique de forme. C'était un nom répandu au XIIe siècle en Cornwall : un Robert Modret figure dans un document de la fin du XIIe siècle (*J. D. Hardy, Rotuli chartarum*, I, part. 1838, p. 83). Ce nom entre dans la composition de plusieurs noms de lieu : *Tre-Moderet* [2], *Rosmodres* [3] pour *Modret*).

Une des demeures favorites d'Arthur, d'après divers textes gallois, était Kelliwic en Cernyw (Cornwall). C'est à peu près sûrement *Gweek wood*, en St Martin's dans la péninsule de *Meneage* ou du cap Lizard : *wood* est la traduction exacte du gallois cornique et breton *Kelli*, bois. Sur le haut de *Gweek wood* (*Kelli-wic*) il y a encore des traces d'un ancien établissement ; à un mille et demi, est *The Gear*, la forteresse appelée aussi *Caer bridge*, une des enceintes fortifiées les plus considérables du Cornwall. Il y en a une autre moins importante dans le voisinage à Carvallack : les trois forts sont en vue l'un de l'autre [4].

Le *fatale Castrum* de la prophétie de Merlin d'après Jean de Cornwall [5] qui écrivait au XIVe siècle, s'appelle, dit-il, en anglais *Ashbiri*, en breton, *Kair belli* et suivant d'autres *Castel uchel coed* (le château du bois élevé). J'ai fini par retrouver *Ashbiri* dans *Ashbury* en Weeck-Ste-Mary, paroissse du nord-

est fautive et refaite d'après l'analogie : *Res*, *Ros*. Les prétoniques sont très atteintes en cornique. Pour *rit* donnant *res*, il faut savoir que *t* et *d* à la fin d'un mot sont toujours assibilés en cornique.

1. Journal of *the Roy. Inst.* of Cornwall 1890-1861, p. 165 : *Principal Landowners en Cornwall.*

2. En *Duloe*, *Roche*.

3. En Buryan (*Catal. of anc. deeds* I. A 232).

4. A *Complete parochial history of Cornwall*, Lakes, Turo 1867 (4 vol.) : voir à *St Martin's in Meneage*, tome III, p. 274. Il est possible que *wood* ne soit pas très ancien. Le camp est en effet situé dans un bois aujourd'hui encore. Dans ce cas, l'identification serait douteuse. Il y a beaucoup de *gweek* en Cornwall, notamment, *Week Ste Mary*, paroisse non loin de Timtagel (v. plus bas Ashbiri).

5. Whitley Stokes, *Cornica* (Revue Celtique, III, p. 84).

ouest du Cornwal : le nom cornique a disparu au profit de l'anglais comme bien d'autres. Il existe à Ashbury un des plus grands *british camps* ou ouvrages en terre du Cornwall [1].

Chaque fois qu'on rencontre dans nos romans français *Carlion*, ou *Carloon*, on pense à *Caer-llion* sur Wysc dans le pays de Galles. Or il existe plusieurs *Carlyon* en Cornwall. Il y en a un dans la paroisse de Kea, où nous allons retrouver un autre nom d'un intérêt capital pour la légende de Tristan. On trouve *Carlyon* sous la forme *Caer-leghion*, en 1286-87 (Will. le Daungers, junior *de Caerleghion*). Il y a un autre Carlion en Saint-Minver.

On a vainement cherché le nom de *Loholt*, ce fils d'Arthur qui apparaît dans Perlesvaux et est traîtreusement occis par Keu : c'est le nom d'un tenancier de terres en Cornwall au XIIe siècle [2].

Pour comprendre le rôle du Cornwall, il faut bien connaître sa situation au XIIe siècle. Elle est très différente de celle du pays de Galles et de l'Armorique. En Galles, le contact avec les Français (j'emploie ce terme plutôt que celui de Normands, parce que c'est le seul connu des Gallois, et aussi, en somme, le plus exact) a commencé dès la fin du XIIe siècle. Les *Lord-marchers* établis sur les confins du pays y commencèrent de bonne heure des établissements, notamment en Glamorgan. En Pembroke il faut compter avec les Flamands et les Anglais. Néanmoins, au XIIe siècle, le pays de Galles a une existence, une langue et une littérature nationales. Les mariages sont fréquents entre l'aristocratie indigène et l'aristocratie étrangère; les deux peuples sont sur un pied d'égalité. On ne peut pas dire que le français ait été parlé couramment à cette époque en Galles. Il y avait, en Powys, sur la frontière, avant la conquête, des gens de langue saxonne, combattant même sous les étendards des chefs du pays. Mais en somme, à l'époque de la con-

1. *A Complete parochial history of Cornwall*, IV, p. 308.

2. *Principal Landowners in Cornwall* in 1165-66 — *Cornish Landholders in Cornwall* circa 1200 (Journal of the Royal Inst. of Cornwall 1890-1891), Le nom de *Bleri* dont Thomas invoque l'autorité se retrouve dans *Tre-Bleri* en Davidstow *non loin de Tintagel*. — Il ne faut pas perdre de vue que *holt* signifie bois en anglo-saxon.

quête normande, l'anglais était en Galles une langue étrangère.

Il ne saurait naturellement être question d'anglais en Armorique. Les Bretons jouissent d'une autonomie complète. Le français n'avait jamais cessé d'être la langue des pays rennais et nantais de l'intérieur ; les deux langues bretonne et romane avaient continué à être parlées dans une large zone, dans l'est du territoire occupé par les Bretons. Pour des raisons que j'ai données ailleurs, dans cette zone, le français tendait à dominer. Au XIIe siècle, le français était la langue des souverains et d'une bonne partie de l'aristocratie. La culture française prenait le dessus. Le français était sans doute connu de la plupart des chefs bretons qui passèrent en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, et aussi de leurs soldats. Un bon nombre étaient de la zone de langue française.

Il faut être vraiment bien peu au courant des choses de Bretagne et ignorer les points fondamentaux de son histoire pour aller chercher, comme l'a fait Zimmer, une explication de ce fait dans une prétendue conquête des Normands de Neustrie amenant la *francisation* d'une partie des Bretons : le français était aussi bien chez lui, dans une partie notable de la Bretagne, qu'en Normandie[1]. Quant aux jongleurs bretons, ils suivirent sans doute leurs maîtres outre-Manche. Nul doute ausssi qu'ils n'aient fréquenté les châteaux d'autres provinces françaises, Normandie, Anjou, Champagne.

Tout autre est l'état des choses en Cornwall.

Le Cornwall ne formait qu'un tout avec le Devon, jusqu'au commencement du VIIIe siècle. Dans les premières années de ce siècle, le Devon fut occupé par les rois de Wessex. Les progrès de la langue anglaise paraissent y avoir été rapides. Dans une charte de 739 concernant un don en terres du roi Aethelward à l'évêque Fortcherne, en Devon, les noms de terres et de champs sont saxons (de Gray Birch, *Chart. saxon.*, IV, n° 1331). Au IXe siècle l'élément saxon y joue un rôle prépondérant. Cependant, dans une charte de 938

1. Sur les deux langues bretonne et française en Armorique je ne peux que renvoyer à mon étude : *Les langues romane et bretonne en Armorique* (Revue Celtique XXVIII, 374).

(*ibid.*, n° 724) parmi les noms de terres autour de Culmstock en Devon, deux sont encore incontestablement bretons. Il résultait même du testament d'Alfred le Grand (880-885) que les quatre comtés du sud-ouest, Dorset, Somerset, Devon et Cornwall, étaient encore considérés comme étant de *Wealcyn*, c'est-à-dire faisant partie de la famille bretonne (Earle, *Handbook to Land-charters*, p. 144). Quoi qu'il en soit, le Cornwall se trouve isolé au VIIIe siècle. Il est entamé au IXe, car Alfred le Grand possède des terres en Cornwall, notamment dans le pays qu'il appelle *Triconscire* qui a formé la hundred de *Trigg* (pour *Triger*) et comprenait sans doute aussi celle de Stratton. La conquête est complète et définitive au Xe siècle sous Aethelstan (Aethelstan est à Exeter en 926).

Les propriétaires de terres sont évincés ou saxonisés. Rien ne marque mieux les progrès de l'élément saxon qu'une charte de 938 en faveur de Saint-Petroc de Bodmin : les noms de terres de Nywanton (Newton en Cornwall) sont anglais. Les vassaux d'origine bretonne des rois de Wessex, soumis au nouvel ordre de choses, prennent des noms saxons. Le bénéficiaire d'un don de terres du roi Eadgar en 967 (de Gray-Birch, *Chart.*, n° 1197) s'appelle *Wulfnod Rumuncant* (pour Rumanton ?) : Wulfnod seul est saxon. Un autre fidèle du même roi, auquel il octroie des terres en Cornwall, en 969 (*ibid.*, n° 1231), porte le nom de *Aelfheah Gerent* et sa femme celui de *Moruurei* : rien de plus cornique que Gerent et Moruurei, et de plus saxon qu'Aelfheah. Des esclaves, en revanche, portent des noms saxons aux Xe et XIe siècles [1]. L'état des personnes et des terres, à la fin du XIe siècle, est mis en pleine lumière par le Domesday Book. Tous les propriétaires de terres avant la conquête, moins trois, Caduualant, Blethu, et Griffin, sont des Saxons. Beaucoup de *manors* ont des noms anglais :

Aissetone, Alvevacote, Alwaretone, Bewintone, Bichetone, Bellesdone, Bennarton, Betneecote, Beveshoc, Boictone, Brecelesbeorge,

1. Charte de Byrhtric en 970 (de Gray-Birch, *Chart.*, n° 1250) : il libère *Ribrost* (cornique) et *Hwite* (saxon). De même pour quelques-uns des libérés des *Manumissions on the Bodmin Gospel* (Revue Celt., I, p. 332).

Brodehoc, Calwetone, Carnetone, Chilchetone, Clismestone, Conarditone, Croftededor, Dunhevet, Fawintone, Forchetestone, Glustone, Cudiford, Helstone, Henlistone, Hiltone, Horniecote, Languitetone, Lanscaveton, Lisnestoch, Macretone, Maronecirche, Mideltone, Mortune, Neotestov, Niwetone, Nortone, Orcert, Otreham, Pautone, Pedeleford, Pigerdone, Piletone, Pochehelle, Pondestoch, Rieltone, Risleston, Stratton, Tavestoch, Tedintone, Telbrig, Tremeton, Ullaveston, Ulnodeston, Wadefeste, Walesbrau, Wescote, Widewot, Wilewrde, Witemot, Witestan. Il y en a environ soixante. Quelques-uns de ces manoirs se trouvent à l'extrémité même du Cornwall. Au moment de la conquête, quoique le peuple continuât à parler cornique, l'anglais était répandu un peu partout. C'était de plus la langue officielle [1].

La conquête normande introduisit en Devon et en Cornwall, comme ailleurs, un bon nombre de Français, seigneurs, vassaux et soldats. Ce qui est particulièrement important pour notre sujet, c'est que parmi eux on compte une fraction importante de Bretons. Les Bretons avaient pris une part très active à la conquête et en avaient recueilli aussi les fruits. Raoul de Gaël (ou *Wadel*) avait reçu à lui seul le royaume d'Est-Anglie. Brient et Alain le Roux, fils d'Eudon de Penthièvre, de la maison ducale de Bretagne, obtiennent des terres considérables : Alain le Roux devient comte de Richemont ; Brient qui commandait les troupes dans la bataille contre les fils de Harold, devait être, avec le comte de Mortain, le personnage le plus important du Cornwall. Son neveu, Alain le Noir [2], qui avait épousé Berthe, fille du duc Conan III

1. La conquête définitive du Cornwall paraît avoir amené rapidement la décadence du bardisme. Dans le *Vocabulaire cornique* du commencement du XIIIe siècle qui copie un manuscrit du XIIe, *barth* (*bard*) est glosé par *mimus* vel *scurra*. Chez les Gallois indépendants à cette époque le *bardisme* était très honoré ; les bardes occupaient un rang officiel et appartenaient à l'aristocratie.

2. Alain le Noir était le deuxième fils d'Étienne Ier, comte de Penthièvre et héritier légitime du comté de Richemont, fondé par Alain le Roux, fils d'Eudon le Vieux de la maison de Penthièvre, branche de la famille ducale de Bretagne. Alain le Roux avait eu un commandement important dans l'ar-

et devait, s'il avait vécu, devenir duc de Bretagne, dans une charte de 1145, fait donation de terres qu'il dit tenir de son oncle Brient et se donne le titre de *comes Britanniae, Cornubiae et Richemontis* (Oliver, *Monasticon*, p. 32). D'autres Bretons sont propriétaires en Cornwall ; par exemple, *Jovinus, Wihumar, Blobin* (mal lu *Blobin*), *Juthael* de *Totenes*. La famille de Dinan ne figure pas dans le Domesday-Book pour le Cornwall, quoique des Dinan aient pris part à la conquête [1]. Au XIIe siècle les *Car-dinan* sont des personnages considérables dans le pays. Suivant Oliver (*Monasticon*), p. 339, le prieuré de Tywardreath aurait été fondé par un membre de cette famille, qui, il est vrai, devait être Normand. Il semble que les Dinan descendants de la famille bretonne de ce nom ne soient entrés en possession de Cardinan et des biens de cette famille que par alliance et un peu plus tard. En Devon, on relève les noms de *Raoul de Fougères, Alvred* le Breton, *Wihuenec* [2], Hervé *de Helion*, *Ruald*, grand propriétaire, et surtout *Iuthael* de Totenes, le plus riche propriétaire du Devon. Ce n'est pas sans doute par un pur hasard que Marie de France fait aborder le héros armoricain Eliduc qui va chercher aventure en Angleterre, à Totenes même : il va de là se mettre au service du roi d'Excestre (Exeter). Dans des chartes de la

mée de Guillaume à Hastings. Il est continuellement confondu par les historiens anglais, même par Freeman, qui paraît médiocrement au courant des choses de Bretagne, avec Alain Fergent, duc de Bretagne, qui fit la guerre à Guillaume le Conquérant en personne, après la conquête, le força à lever précipitamment le siège de Dol, et *ensuite épousa une de ses filles*.

1. Geoffroy de Dinan, en 1122, donne deux manoirs, *Nothoella* et *Helpefort*, en Devon, à Marmoutier (*Calendars of Documents*, France I, p. 427). La même année, Alain fils de Flaald, donne des terres en Angleterre, à Saint-Florent (*ibid.*, p. 414). En 1080-1108, Guillaume fils de *Rivallon* de Dol a des démêlés au sujet de terres sises en Angleterre (*ibid.*, p. 405). En 1130 un accord est signalé entre Geoffroy, archevêque de Dol, et Alan fils de Jordan, qui doit être le propriétaire du Devon, *vir strenuus et illustris* (*ibid.*, p. 440).

2. Je ne sais si ce *Wihenucc* est le même que *Wihenoc* dit *de Monemuda* (Monmouth) qui, à l'époque de la conquête (vers 1086) fait don de terres en Angleterre, et aussi dans la région de Dol, à *Labotzac* (La Boussac) dons approuvés par Guillaume le Conquérant (Calendars of Docum. France I, p. 404, 406, 408).

seconde moitié du XIIe siècle apparaissent Alan fils de Bloihiou un Gralant (en 1166), un *Graelant* (1211), de la même famille, un Hoel, lui aussi descendant de Bretons.

Les Bretons de l'époque de la conquête étaient, en partie, Bretons de langue et n'avaient aucune peine à comprendre les Cornouaillais et à se faire entendre d'eux. Les rapports depuis l'émigration ont toujours été fréquents entre l'Armorique et le Cornwall. Il y en a des preuves au VIe siècle. Il y en a au XVIe : au début de ce siècle, le 6e de la population mâle de la *hundred* de Penwith, susceptible de payer l'impôt, était composée de Bretons nés en Armorique. Il n'est guère douteux, que les Bretons de marque établis après la conquête en Cornwall et en Devon, à plus forte raison leurs descendants, n'aient su le français [1].

Il y eut bientôt des Bretons dans le Clergé du Cornwall. En 1177 un chanoine de Bodmin, un Breton du nom de Martin, vole le corps du saint le plus vénéré du pays, saint Petroc, et l'emporte en Bretagne au monastère de Saint-Meven de Gaël. Roland de Dinan, sur l'ordre de Henri II, oblige les moines de Gaël à le rendre à l'abbé de Bodmin (d'après Roger de Hoveden, *Compl. par. Hist. of Cornwall*, I, p. 93).

Le français devient naturellement en Cornwall la langue officielle. Mais l'anglais ne cesse d'être parlé et même, d'après nombre de documents du moyen âge, de continuer à faire des progrès [2]. En prenant possession du pays, les Français se trouvent en présence de Celtes dominés par une aristocratie anglaise et non comme en Galles, en face de Celtes restés indépendants, tandis que les Saxons étaient placés sous le joug. Les propriétaires anglais du Cornwall ne sont qu'en partie dépossédés.

1. Les Bretons et les Cornishmen à l'époque de la conquête et pendant le moyen âge se comprenaient facilement. C'est constaté par Giraldus Cambrensis. L'évêque Grandisson (Episcopal Registers of Exeter, III, p. XX) constate que le peuple du Cornwall parle une langue inintelligible aux Anglais et connue *des seuls Bretons*. Cf. *Les Bretons en Cornwall* au XVIe s. (*Revue Celt.*, 1911, 2e fasc.),

2. En 1297-98, il y a une contestation à propos des terres de *Nanscuk* en Illogan. Les jurés déclarèrent que la propriété est appelée en anglais *Lancuk* et en cornique *Nanscuk* : *Nanscuk* est, en effet, la forme sincère (*Assize Rolls*, Edw., I).

Plusieurs (au moins une quinzaine) voient leurs terres prises, mais en reçoivent d'autres qu'ils tiennent à titre de vassaux de Français. Le Cornwall devient un pays trilingue où les gens de marque parlent français ou anglais, probablement les deux, et le peuple, cornique. Cette situation a dû se prolonger au moins jusqu'au XVe siècle. Elle peut se constater de la façon la plus précise au XIVe siècle.

Des documents intéressants nous renseignent sur la situation linguistique du Cornwall à cette époque. L'évêque d'Exeter va en personne, en 1336, recevoir la soumission des habitants de Saint-Buryan près Land's End, révoltés contre son autorité. Les notables (*majores parochiani*) la font *in lingua anglica et gallica*; ceux qui ne connaissent que le cornique, la font en cornique; le recteur de Saint-Just leur sert d'interprète auprès de l'évêque. Les noms d'une partie (*pro parte*) des notables (treize) sont donnés : tous portent après leur nom de baptême un nom de terre, suivant l'usage cornique, moins deux : *Vyvyan* et *Le Brun*. On a aussi les noms de cinq *capellani* : deux sont à relever : *Petrus Vicount* et *Thomas Perys*. *Perys*, qu'on trouve ailleurs sous la forme *Peres* est le nom breton *Peres* (cf. *Jakes* de *Jacques*) dont on a fait un nom espagnol [1].

En 1355-56, l'excommunication est prononcée contre un hérétique avéré, Raoul de Tremur : il est signalé comme d'autant plus dangereux qu'il est plus instruit : il parle couramment les quatre langues : latin, français, anglais et cornique (*lingua quadruplici, latina, gallica, anglica et cornubicaque et britannica garrulus et disertus* [2]). A cette époque même, les progrès de l'anglais sont très sensibles. Dès 1303, dans la hundred de Lysnewyth, au nord, à l'intérieur, beaucoup de noms et de termes communs pour la désignation des terres sont anglais. En Stratton, en 1428, l'anglais paraît dominer. Dans la Hundred de l'Est (*Estweveleshire*), qui touche la

1. *Episcopal registers of Exeter* : *Grandissson Reg. 1, Reg.* éd. *Hingeston Randolph* : II, p. 820.

2. Ibid., p. 1579-1580.

Tamar, au nord-est, dès 1303, l'élément anglais est très considérable[1].

On le voit : si le *roman* de Tristan est dû à la collaboration des Celtes, des Anglais et des Français ; si, comme cela paraît sûr, le roman primitif a été composé en Angleterre, il ne peut avoir eu d'autre berceau, *a priori*, que le Cornwall. En a-t-il été réellement ainsi ?

Nous ne pouvons l'établir, en dehors de tout renseignement direct, que par l'étude des noms d'hommes et de lieux, par la géographie surtout du roman.

La clef de cette géographie c'est le lieu de résidence du roi Marc : c'est le premier point et le plus important à établir. Aussi le nom de cette résidence chez Béroul, a-t-il, avec raison, grandement préoccupé tous les critiques qui se sont occupés de Tristan : *Lancien*, en trois syllabes[2]. On ne le trouve que chez Béroul et dans le conte de *Tristan ménestrel*[3].

Il a ce mérite d'être isolé, de n'avoir pu être inventé ou pris dans la matière courante de Bretagne. Tintagel était devenu banal, comme l'a fait remarquer M. Bédier ; on ne concevait pas d'autre demeure pour un roi de Cornwal. On a vainement cherché Lancien jusqu'ici. Or, Lancien, qui n'est aujourd'hui qu'un village sur la rivière de Fowey, a été le chef-lieu d'un très important *manor* qui parait dans le *Domesday Book* sous la forme *Lantien* et *Lanthien*. Aujourd'hui, on écrit *Lantien* ou *Lantyan*, et on prononce, dans le pays, *Lantīn* (à la française *Lantīne*) comme on prononce *Lanīn* pour *Lanyon*, *Marazīn* pour *Marazion*. Les formes du moyen-âge attestent, au contraire, une prononciation *Lantsien* : en 1283-84 *Lanzian* (*Assize Rolls* 121 : 12 Edw. I); dans le même document *Nauncyan* (hameau de) ; plus loin, à la même époque *Lantyan*[4], etc. Cet important *manor* a été divisé en deux de bonne

1. *Feudal aids*, I, aux années 1303, 1306, 1346, 1428.

2. Le *roman de Béroul* (éd. Muret) : *Lancien*, aux vers 1155, 2357, 2436, 1451, 2392 : vers 2390 il est dit que les noces d'Iseut ont eu lieu à Lancien.

3. Dans le Perceval de Gerbert : le passage a été signalé à M. Bédier par miss Jessie Weston qui a depuis publié ce conte.

4. *Feudal Aids* I, p. 198 : *Lantien* ; parva *Lantyen* ; 1346 *Nauntyane* ; p. 225 *Nantvant* ; p. 216, 1401-2 *Lantien* ; *ibid.* tome III, p. 265 Joh. de

heure ; *Lantien* est déjà dans le *Domesday Book* possédé par deux propriétaires différents. Au moyen âge, on distingue entre *Lantien* et *Parva Lantien*. D'après une communication que je reçois du savant Vicar de Saint-Just, en Penwith, le Rev. Taylor, l'homme qui connaît le mieux l'histoire des *manors* du Cornwall, la Parva *Lantien* (1262, *Nanatean*, sic ; 1332 *Nantean* Parva ; *Nantyan* 1522), comme situation, répond à *Nantellan*, dans la paroisse de Creed, entre Grampound et Tregony, sur la rive gauche de la rivière *Noir Fal*. Le Rév. Taylor, qui me donne ces détails, ajoute une remarque dont on comprendra l'intérêt quand on lira les lignes que je consacre au *Saut de la Chapelle*, c'est que le manoir de *Parva Lantyen* fut possédé sans interruption par la famille de Bodrugan, jusqu'à la fuite de Henri de Bodrigan, qui renouvela vers 1485, le saut de Tristan.

Il n'y a pas à s'étonner de la variation *Lan- Nan-* ; elle est continuelle dans les noms du Cornwall [1]. Par dissimilation, *nant-*, vallon, vallon arrosé par un ruisseau, ruisseau, devenait *Lan*, qui a un tout autre sens et signifie, *monastère*, *lieu consacré* [2]. Devant certains mots à initiale consonnantique, ils sont souvent difficiles à distinguer. Si le *Lancien* était composé de *nant* et d'un second terme à initiale vocalique, *t* final étant assibilé, on eût régulièrement prononcé en cornique, au XIIe siècle *Nantsien* ou *Lantsien* (ou *Nandjien*) : cf. aujourd'hui *Nanjizel* pour *Nant-Izel*. Il est fort possible que la prononciation actuelle *Lantin* se soit modelée sur la forme écrite, comme cela s'est produit en nombre de cas ; si, au contraire, elle est exacte, on a affaire dans *Lancien* à une prononciation française ou anglaise. C'est le cas pour *Tintagel* ; en gallois le *g* est dur ; au contraire, les formes écrites prouvent que la prononciation actuelle est très ancienne : on prononce *Tintadjəl*.

Nantian (sous Edw. III) — *Extenta manorum* 1345 *Nantyan* : j'ai trouvé ce ms. inédit au *Duchy of Cornwall Office* à Londres.

1 Il y en a un frappant exemple en Galles, dans *Lancarvan* anciennement *Nantcarvan* : il en est de même de *Lantivy* en Bretagne (*Nant-Divy*).

2. Les Anglais l'ont confondu avec *Land* et les Français parfois avec *Lande*.

L'église où le roi Marc et Iseut vont faire leurs dévotions, s'appelle, dans Béroul (vers 2977), l'église *Saint-Sanson*. Iseut fait don à l'église de son *garnement* que l'on ne sortait qu'aux grandes fêtes (vers 2998) :

Encore est ele à Saint-Sanson,
Ce dient cil qui l'ont veüe.

Or, la paroisse où se trouve Lantien s'appelle communément Saint-Sampson's. Le nom de Golant qu'on lui donne aussi, s'applique plus particulièrement au hameau qui est plus bas que l'église actuelle.

Saint-Sampson n'a pas toujours été paroisse [1]. Jusqu'en 1507, c'était une chapellenie dépendant du prieuré de Tywardreath, qui est dans le voisinage, fondé peu de temps après la conquête. Mais le culte du saint doit y être très ancien. D'après la vie la plus ancienne de Saint-Sampson, le saint, en passant de Galles en Cornwall, séjourne d'abord dans le *pagus Tricurius* qui est le *Trigershire*, aujourd'hui *Trigg minor et major*, au nord-ouest (peut-être englobait-il la *hundred* actuelle de Stratton). Il a dû s'embarquer pour l'Armorique sur la côte est, sur la rive peut-être même de Saint-Sampson, à Lantien, ou plus bas à Fowey : d'après William de Worcester, qui écrivait à la fin du xve siècle et Leland, au xvie siècle (il est mort en 1552), c'est de Fowey au passage du Four (le Foorne) qu'était la traversée la plus courte du Cornwall en Bretagne [2]. Dans le voisinage même de Saint-Sampson, deux paroisses portent le nom de deux des amis de Sampson qui, comme lui, passèrent de Galles en Cornwall, puis de Cornwall en Armorique où ils sont également honorés : *saint Mewen* (*Mewan*) et *saint Austol* (*saint Austel*).

La géographie du Cornwall dans la principale source de Béroul était, comme nous allons le voir, précise.

Il l'a parfois gâtée. Visiblement il ne connait pas la situa-

1. Une charte de 1281 provenant de Tywardreath mentionne : *Ecclesia beati Andreae de Tywardreath cum capella sancti Sampsonis* (*Compl. par. hist. of Cornwall*, II, p. 22).

2. *Complete parochial history of Cornwall*, tome IV, p. 106, p. 78.

tion de Lancien qu'il confond parfois avec Tintagel. C'est ainsi encore qu'il met dans la bouche du roi Marc (vers 3136), ce serment :

Par Saint André que l'on vet querre
Outre la mer jusqu'en Escoce.

Béroul à songé à Saint-André d'Écosse (Saint-Andrews), parce qu'il n'en connaissait pas en Cornwall. Or, *le grand prieuré de Tywardreath dont dépendait ecclésiastiquement Saint-Sampson et par conséquent Lancien était sous le vocable de Saint André.* Je ferai remarquer, en passant, que pour aller de Cornwall en Écosse, on prenait sans doute la voie de mer. Je ne crois pas qu'il y ait rien à tirer de ce passage en faveur de l'origine continentale de Béroul, que je ne mets d'ailleurs pas en doute.

Au vers 3074, Marc jure par Saint *Estienne le Martyr*. Or, il y a au moins trois paroisses de Saint-Etienne en Cornwall, dont une touche Nantellan, c'est-à-dire *Parva Lantien* [1].

Il y a tout près de Saint-Sampson, en Tywardreath, un nom de lieu d'une grande importance, lorsqu'on lui restitue sa véritable physionomie ; c'est *Kil-marth* : *Kilmarth* est sans le moindre doute [2] à corriger en *Kil-march*, la retraite, le *lieu de retraite de March*. De même, *Karn-Marth*, en Gwenap, au sud-est est pour *Karn-March* ; d'ailleurs, la forme *Karn-Margh* se trouve. Il n'est pas sans intérêt à ce propos de remarquer qu'à *Karn-Margh* (*tertre Rocheux, cairn de March*) est un grand *tumulus* qui fut fouillé en 1789 ; deux urnes de l'époque celtique y furent découvertes (*Compl. par. hist. of Corn.*, p. 142).

1. Iseut, en faisant son serment à la Blanche Lande, jure par *Saint Ylaire*. Or, le mont Saint-Michel de Cornwall dépend de la paroisse de Saint-Hilary.

2. *Th* et *ch* après *r*, de bonne heure, se changèrent en *h* et disparurent. Dès le XVIe siècle, sinon plus tôt, ils s'écrivent l'un pour l'autre. C'est ainsi que le village de Saint-Just en Penwith qui s'écrit et se prononce aujourd'hui *Carnyorth* était au XIVe siècle *Carn-yorch*, le *tertre du chevreuil*. *Kil-march*, pourrait s'interpréter *la nuque du cheval*, mais le voisinage immédiat de Lancien rend ce sens terre à terre peu probable, ou plutôt, il peut y avoir eu comme dans l'épisode des oreilles un jeu de mot. — *ch* final disparaît également et a été remplacé dans l'écriture par *th* : *Rospeth* pour *Rospegh*, *Trembath* pour *Trembegh*.

Resterait à trouver dans le voisinage de Lancien, l'île où eut lieu le fameux combat entre Tristan et le Morholt. Il eut lieu en effet, non loin de la résidence royale. Tristan se rendit en barque dans l'île ; elle était assez près du rivage pour que la foule angoissée pût suivre les péripéties de la lutte. Il n'y a pas d'île, près de Lantien, dans le bras de mer de Fowey, ni à l'embouchure. Sur la foi de l'itinéraire de William de Worcester, j'avais pensé d'abord à l'îlot appelé *Greef* : il le met à trois milles à l'ouest de la ville de Fowey [1]. Leland en parle aussi, mais il le place beaucoup plus au sud entre Dudeman's Head et Falmouth [2]. Et c'est lui qui a raison d'après la carte de *l'Ordnance Survey*. En revanche, il y a, à 8 milles à vol d'oiseau de Lantien, une île qui répond à peu près aux données du roman : *c'est Looe Island* ou *Saint-George's Island*, ou *Saint-Nicholas* ou *Saint Michael's Island*. Avec l'îlot de Greef, c'est la seule île qui existe sur la côte est du Cornwall avant les îles de Scilly. Du côté de Tintagel il n'y en a pas du tout. L'île est un peu au sud de l'embouchure de la rivière Looe, à un tiers de mille ou un demi-mille de la terre ferme. Du rivage on pouvait facilement suivre la lutte. L'île a un demi-mille de circonférence et une superficie de 14 acres. Tristan pouvait s'y rendre en barque de Lancien même. Le nom de *Ile Sant-Sanson* paraît dans le roman en prose, la *Folie Tristan*, ms. de Berne, et dans l'*Erec de Chrétien de Troyes* [3]. Ailleurs, l'île n'a pas de nom. Il n'y a rien à arguer de ce chef contre Looe Island par conséquent. De plus, outre la chapelle actuelle, il en a existé une autre dans l'île, qui a pu être sous le vocable de Saint Samson.

Il n'est pas inutile de remarquer que le bras de mer sur lequel se trouve Lancien est large, que la rivière charrie beaucoup d'alluvions. Peut-être, très anciennement, y a-t-il existé quelque ilot sablonneux que les flots auront rongé, et peu à peu fait disparaître.

Le *Saut de la chapelle* ou *Saut Tristan* me paraît pouvoir être fixé, avec grande vraisemblance, à *Chapel Point* en

1. *A complete par. Hist. of Cornwall*, IV, Append., p. 106.
2. *Ibid.*, p. 78, 88.
3. Bédier, *Le roman de Tristan*, II, p. 201.

Goran, à quelques lieues au sud de Lancien. C'est le seul endroit où le fameux saut ait pu avoir lieu. Tristan condamné au feu, passant près d'une chapelle, obtient de ses gardiens d'y entrer. Il ouvre une fenêtre et se précipite dehors [1]. Le *sable amortit sa chute* (Muret, *Tristan*, vers 956).

Tristan saut sus : l'araine ert molle;
Toz a genoz chiet en la glise.

Ce saut fut renouvelé peu après 1485, par Henri de Bodrugan [2]. Ce seigneur était un chaud partisan de Richard III. Après la bataille de Bosworth où il avait combattu pour lui, poursuivi sur les ordres de Henry VII, il alla se cacher dans son manoir de Bodrugan, en Goran. Il y dépista les poursuites pendant quelques mois, mais il avait dans le pays des ennemis d'autant plus acharnés à sa perte qu'ils avaient été persécutés par lui comme partisans de Henry Tudor. Surpris un jour dans sa demeure, il s'enfuit par une porte dérobée ; serré de près dans sa fuite, il se précipita du haut de la falaise dans la mer, *d'une hauteur de cent pieds*, et tomba sans se faire de mal, sur une petite île herbeuse qui est au pied. Un canot qui l'y attendait le transporta à un navire avec lequel il gagna la France. L'endroit s'appelle encore *Bodrigan's Leap* ou *jump* (le *saut de Bodrigan*). Il y avait autrefois une vieille chapelle sur le domaine même de Bodrugan; le promontoire qui y attient est encore appelé *Chapel Point*. Cet endroit, d'après Leland, est dans le parc de Bodrugan ; la demeure de Henry de Bodrugan y était aussi. Il y a à côté, sur le bord de la falaise, un retranchement renfermant trois *tumuli*; le plus grand s'appelle *Bodrigan's castle*. A une petite distance du *tumulus* est le *Bodrigan's Leap* [3].

Le fait qu'un canot attendait Bodrugan au pied de la falaise, près de l'îlot herbeux, semble prouver que dans un cas désespé-

1. D'après Béroul sur une large pierre au milieu du rocher ; mais les vers que je cite semblent indiquer qu'il bondit de la chapelle sur une roche dominant la falaise et de là en bas sur le sable.

2. Ou *Bodrigan*. La forme ancienne est *Bodrugan*, mais *u-* devient *i* en cornique; Bodrigan est la forme moderne.

3. *Compl. par. Hist. of Corn.*, p. 99, 106-107.

ré, les issues considérées comme possibles lui étant fermées, il était décidé à ce saut périlleux. Il semble bien en résulter aussi qu'il en connaissait les possibilités et qu'une tradition existait à ce sujet. Le *Saut de Bodrigan* aura vraisemblablement remplacé le *Saut Tristan*. Il est très frappant que *Parva Lancien* était une possession de la famille de Bodrugan. On peut sans trop d'imagination supposer que le *Castel* de Bodrugan était une résidence du roi Marc. *Parva Lantien* et *Goran* où se trouve Chapel Point sont fréquemment associés dans les chartes du moyen-âge [1].

On n'a pas réussi jusqu'ici à trouver le *Mal Pas* ou *Mauvais Passage* ni la *Blanche Lande* où eut lieu pour Iseut, l'épreuve du jugement par le fer rouge, suivant certaines versions, l'épreuve simplement du serment sur les reliques suivant Béroul ou son continuateur. On a sans doute supposé que ces noms étaient dûs à l'imagination de nos conteurs.

Les *Mal Pas* et les *Blanche Lande* ne manquent pas ; il y en a en France et en Angleterre. Dans la Loire-Inférieure, il y a un *Maupas* en Château-Thiebaud (canton de Vertou), la Limouzinière (canton de Saint-Philibert-de-Grandlieu), en Saint-Philibert-de-Grandlieu. Il y a une *Blanche Lande* en Oudon, près d'Ancenis. Il y en a une autre dans le Calvados. La plus importante paraît avoir été *Blanche Lande*, mieux *Blanque Lande*, en Varanguebec, canton de la Haye-Dupuis (Manche) ; un monastère fort important y fut fondé en 1154 [2] (dans le lieu appelé *Blanca Landa*). Ce monastère, dont dépendaient les chanoines de Blanche Lande en Guernesey [3], reçut d'importantes donations de terres en Angleterre, notamment dans la région de Lincoln [4]. Il n'avait rien en Cornwall. En Angleterre, il y avait un manoir de *Malpas*, dans le comté de Chester [5]. Dans les archives de l'abbaye de Saint-Marie de Glou-

1. *Feudal Aids*, I, p. 225, (1401-2) *saint Goran* et *parva Lantien*, *ibid.* p. 203 (1306) *saint Goran* et *Petite Lanyon* (à corriger en *Lantyen*).

2. *Cart. de Blanche Lande*, *Bibl. nat.*, ms. 10065, p. 91.

3. *Calendar of Charter Rolls*. III, p. 428 (*Blaunchelaund*).

4. *Calendar of Patent Rolls*, XI, p. 558, (en 1361) — *Calendar of Charter Rolls* II, p. 134 (1257-1300) ; III, p. 362 (1317).

5. *Calendar of Patent Rolls*, temp. Edward III, (1340-43), *Calendar of*

cester [1], il est question d'une *Blankeland in Rogeditch.* Il y avait un important monastère de *Blanchland* en Northumberland [2]. Le comté actuel de Carmarthen possédait aussi une abbaye appelée tantôt *Alba Landa*, *Alba Domus*, *Whiteland* et aussi *Blanchland* [3]. Le nom le plus ancien, *Alba Domus*, n'est que la traduction du gallois *Ty Gwynn ar Dav*, la maison blanche sur la Tav, résidence de chasse de Howel Dda, au xe siècle.

Nulle part, en revanche, on n'avait signalé de *Mal Pas* qu'il fallût traverser pour arriver à une Blanche Lande. Aucun de ces noms même n'avait été découvert en Cornwall où avait lieu la scène du jugement.

Or le *Mal Pas* existe encore : il n'y a qu'un changement, c'est qu'on l'écrit en un seul mot *Malpas* qu'on prononce à l'anglaise *Mōpōs*. Il se trouve sur la rivière de Truro, à un mille et demi environ de cette ville. La rivière est navigable à marée haute jusqu'à Truro [4]. *Malpas* est mis par certains géographes sur la rive gauche, par d'autres sur la rive droite : pour ceux-ci le passage a lieu de Saint-Nicholas de Penkevil à Kea, tandis que pour les premiers, il a lieu de la rive de Saint-Clements, rive gauche, à la rive droite. En réalité, le passage sur les deux rives devait porter ce nom. Le *Malpas* apparaît chez Béroul dans bon nombre de vers (3299, 3351, 3693, 3701, 3711, 3790, 3888, le *Pas* 3618, 3873). Tristan, déguisé en lépreux, attend Iseut au bout des *planches*; il l'emporte dans ses bras et en abordant, elle se laisse choir et lui sur elle, ce qui lui permet de prononcer sur les reliques son audacieux serment :

v. 4207 : *Q'entre mes cuises n'entra home*
Fors le ladre qui fist que some.

Fine Rolls, I, p. 483 (1303) — Cf. Bates, *The part. descr. of the county of Somerset*, 1910, p. 96.

1. *Rotalia et Customaria abbatiæ beatæ Mariae Glastoniae* (Somerset Records V, p. 136.

2. *Calendar of papal Registers*, I, p. 13 (1203), II, p. 569 (1355).

3. *Catalogues of anc. Deeds* B 727 (1209) — Dugdale, *Monasticon Angl.*, p. 884.2-885.1.

4. A certains jours, elle ne l'est pas. Le cours de la rivière a d'ailleurs été rectifié pour les besoins d'un commerce local important, surtout celui de l'étain.

Avant son arrivée, les barons de Cornouaille, sur de fausses indications de Tristan, s'étaient embourbés dans la rivière. Aujourd'hui même, à marée basse, on ne peut traverser à cheval. L'atterrissage sur la rive de Kea est encore une opération difficile en raison des vases qui s'y accumulent. A ne prendre que Béroul, il semblerait qu'il y ait eu une sorte de pont en planches sur lequel les piétons pouvaient à la rigueur traverser [1]. D'après la version de Gottfried de Strasbourg et par conséquent, suivant toute vraisemblance, celle de Thomas, on faisait une partie du trajet en barque. Il est probable qu'il y avait sur les deux rives, une sorte d'apponte-ment permettant aux bacs faisant le passage de prendre les voyageurs et de les débarquer. Iseut connaissait d'avance les difficultés du passage, car en faisant avertir Tristan de se trouver au Mal Pas, elle fait la remarque :

G'i sollai ja un poi mes dras.

La *Blanche Lande* [2] est le nom d'un important manoir qui s'étendait sur une partie notable de la paroisse actuelle de Kea [3] et même un peu sur Kenwyn. Kea est sur la rive droite de la rivière de Truro, en face Malpas. La situation de Blanchelande est précisée dans l'*Extenta manorum* de 1345 [4], entre les manoirs de *Landege* (*Laundege*), aujourd'hui *Old Kea*, et de Tregavethan, en Kenwyn. On s'accorde à fixer à Nansavellan en Kea le siège du manoir et la principale demeure de la famille des *Alba Landa* qui s'éteignit dans le cours du

1. Il est possible que suivant la voie de la côte pour venir de Lancien, il avait d'abord traversé sur un pont, la rivière de Tresilian, pour arriver à Moresc, auj. Saint-Clement's, où se trouve le Mal Pas.

2. La première mention que j'aie trouvée de ce manoir est de 1306 (Feudal Aids I, p. 204) : *Blaunchelound in Rostuget*, cf. *Calendar of Inquis.* VII, Edward IV, p. 276.

3. C'est notre Saint-Quay; avec le préfixe *to-*, on a eu *Lan-dege* ; en Devon, *Land-key* (*Lan-ke*) ; en Somerset : *Lan-to-cai* en 725 (J. Loth, *Les noms des saints bretons*, p. 20).

4. Dans un manuscrit inédit du *Duchy of Cornwall office*, à Londres.

XIVe siècle [1]. En venant de Lancien qui est à 7 ou 8 lieues de la rivière de Truro, le long de la côte, ce qui paraît d'après certains itinéraires peu précis, il est vrai, du moyen âge, avoir été la voie peut-être la plus suivie [2], il fallait traverser le Mal Pas, soit de la rive de Saint-Nicholas de Penkevil, soit de celle de Saint-Clément's, pour arriver à la Blanche Lande qui était à peu de distance du point d'atterrissage [3].

Il y a d'autres noms de lieux français non loin de là : à quelques lieues au nord-est de Truro, on remarque la paroisse de *Grampound*, un peu plus au nord, celle de *Roche* [4].

Blanche Lande est vraisemblablement la traduction d'un nom cornique, comme c'est le cas, nous venons de le voir, pour la Blanchland du Carmarthenshire, comme c'est le cas pour Grampound, dont le nom cornique était encore au moyen âge, *Pons mur* (*Pont grand*) [5]. *Lan*, lieu consacré, monastère, église, a été souvent confondu par les Anglais avec leur *land*, et par les Français avec *lande*. De même qu'il existait, en Cornwall, un *Lan-du* (le monastère ou l'église noire), il a pu exister un *Lan-wen* ou *Gwen-lan* (monastère ou église blanche), qui aura été interprété *Blanche Lande*. Quant au choix de la Blanche Lande pour être le lieu du jugement d'Iseut, j'avais pensé d'abord qu'il avait pu être déterminé par la présence, à côté, en Kea, de *Caer-leghion* (*Carlyon*, actuellement) : ce *Caer-leghion* avait pû être une des résidences des rois de Cornwall ; le souvenir d'Arthur y était peut-être attaché. C'était en tout cas, semble-t-il, un endroit fréquenté par

1. *Compl. par. hist. of Cornwall*, d'après *Hals et Tonkyn*, II, p. 315, 316, 317.

2. C'était la voie obligée si le cortège venait de certains points du domaine de Lancien, comme Bodrugan.

3. Dans le Tristan de Thomas, éd. Bédier, I, vers 2177, la Blanche Lande est mise en Petite-Bretagne. C'est une erreur évidente. La géographie de Thomas est des plus confuses pour les pays du sud-ouest de l'Angleterre.

4. La principale foire de Bodmin, au XIIIe siècle, s'appelait la *Long*[*u*]*e Feyre*. J'ai cité plus haut *Noir Fail*. Il y a aujourd'hui encore près du Cap Cornwall (au moyen âge, le *Cape Cornwall*) les *Brisans* (*The Brisons*).

5. *Complete par. Hist. of Cornwall*, II, p. 112.

le chef du pays du temps de Marc, car, comme nous l'avons vu plus haut, Iseut connaissait les difficultés du Mal Pas. Or, Blanche Lande, au moyen âge (1515 et antérieurement) dépendait du manoir de Restronguet que nous savons avoir été un fief du comte de Mortain [1], c'est-à-dire, à l'époque de la conquête, un fief du domaine royal. Il me paraît possible que *Rostuget* dans une charte concernant Blanchelande (*Blancheland in Rostuget* : v. p. 278, note 2) soit à corriger en *Rostronget*. En tout cas, il semble certain que Blanchelande a été une des résidences des anciens rois de Dumnonia, c'est-à-dire de Devon et Cornwall.

La forêt de *Morrois*, où se réfugièrent Tristan et Iseut après la découverte de leurs amours, avait été non sans apparence de raison, identifiée, quant au nom, avec le pays de Moray, en Écosse [2]. Il faut la restituer au Cornwall. Morrois me paraît être *Moresc* ou Saint-Clement's, près Truro, où se trouve le Mal Pas. *Morrois* se présente presque toujours avec deux *r*; *Morèsc* paraît bien primitivement les avoir eus aussi. En 1205, c'est *Morres* [3]; vers 1319, on trouve encore *Morres* [4], Aussi ne faut-il pas hésiter à corriger le *Moireis* du Domesday Book, qui incontestablement, de l'aveu de tout le monde, est le *Moresc* actuel, en *Morreis*. *Morreis* indique une prononciation anglo-saxonne régulière *Morrès* du cornique *Morresc*, en supposant les formes actuelles sincères ; sur cette prononciation de *sc* après une voyelle palatale, je renvoie à l'excellent Livre de Bülbring *Altenglisches Elementarbuch* §§ 506-512. Quant à la graphie *s* pour *sc* (*sh*), elle n'est pas rare. Page dans sa *Victoria History of Devonshire*., p. 38, en fait la remarque. Dans le *fac-simile*

1. Je dois ces détails sur ces manoirs au Rév. Taylor. Le manoir de Restronguet est en Mylor, à peu de distance de Kea.

2. F. Lot, *Études sur la provenance du cycle arthurien*, pp. 14 et suiv. — Cf. J. Loth, *le roi Loth des romans de la Table ronde* (*Rev. Celt.*, XVI, p. 84).

3. *Calendar of Fine Rolls*. I, p. 279, Henry, évêque d'Exeter, donne à Saint-Michel de Cornwall diverses terres en Devon et Cornwall, notamment *Morres* et Saint-Hilary.

4. *Calendar of Inqu.*, XI, p. 123. Il s'agit d'une contestation au sujet de l'âge de Ralph fils d'Alan Bloyou, seigneur de Cornwall. Parmi les signatures figure *Morres*; le nom de baptême est effacé.

en photozinco-gravure du Domesday Book pour Somerset (X, 2), je relève *Brentemerse* (*merse* représente *marsh* actuel). Une forme plus frappante encore est *Brentemareis*. On trouve aussi *Moreis* en 1205 [1]. C'est la forme que donne le Tristan en prose [2]. La forme *Moresk* se montre en 1303 [3] et n'est pas rare depuis. Ce manoir fort important était pourvu d'un château-fort existant encore du temps de William de Worcester (1478 : Castellum de *Morysk*).

C'est la forme anglo-saxonne, qu'ont certainement connue les conteurs français.

Il n'y a pas de raison impérieuse de douter de la sincérité de la forme *Moresk*; ce serait la forme cornique. Le *Moresck* cornique peut être pour une forme plus ancienne *Morresc* pour *mor-hesc*, roseau de mer, irlandais moderne *muir-ŝeisc* (prononcer *heŝc*, avec *sc* palatal), gallois *mor-hesg* [4], même sens. Mais je suis porté à croire que *Moresc* pour *Morresc* remonte plutôt à une forme vieille cornique *mor-roisc*, absolument identique à l'irlandais. *muir-riasg*, vieux celtique *mori-reisco-* : Dinneen (*Irish-Engl-Dict.*), le traduit par *sea-marsh*, ce qui va parfaitement à la situation de *Moresk* (St Clement's). Seul, en irlandais, *riasg* a un sens analogue : *moor*, *fen*. En gaélique d'Ecosse, il en est de même [5]. Suivant les lois de la phonétique cornique, les diphtongues se réduisent à une voyelle simple. La composition du mot n'étant pas sentie (*roisc* a disparu du cornique comme du gallois), l'accent a été de bonne heure sur *mor* : dans ce cas la diphtongue, étant posttonique, fait place à une voyelle brève : moyen-cornique *compes*=*compois*, gallois *cymhwys*, haut-vannetais *campouis*, mais ailleurs en breton, comme en cornique,

1. *Calendar of documents*, France, I, a. 280. Mathilde de Meulan donne au mont Saint-Michel-de-Cornwall une villa de *Moreis*, près de la fontaine de *Saint-Clément*. En 1294, c'est encore *Mores*.

2. Bédier, *Le roman de Tristan*, II, app., p. 362.

3. *Calendar of Fine Rolls*, p. 483.

4. *Hesc*, en breton, désigne plus spécialement la *lèche*, herbe très coupante (— **sec-scâ*). En cornique, dans le *Vocabul.* du commencement du XIIIe siècle, *hersh-en* traduit par *canna vel arundo*.

5. Macbain, *Gaelic Dict.* lui donne les sens de *moor with sedge*, *land covered with sedge* or *dirk-grass*.

compes, du latin *compēsus* (*compensus*) ; au contraire, le substantif *compòster* subit bien une réduction de la seconde voyelle de la diphtongue au profit de la première, mais garde cette dernière parce que la diphtongue est accentuée.

Il y a un pendant à *Moresc* = *Morroisc* ; c'sst le nom d'*Exeter* en cornique, donné par Edw. Lhwyd et d'autres : *Car-esk* pour *Cair-oisc* : cf. gallois *wysc* de *Eisca* qui nous est donné par des écrivains grecs et latins sous les formes *Isca* (Isca Silurum, Isca *Dumnoniorum*). Quant aux deux *rr*, réduits à un seul *r*, c'est un fait conforme à le phonétique du moyen-cornique. Il ne fait aucune différence entre deux *r* ou deux *l* dans l'intérieur du mot entre voyelles : on trouve deux liquides là où étymologiquement il n'y en a qu'une seule et inversement.

Par suite de la réduction de la diphtongue, il y a eu vraisemblablement aussi confusion avec un mot de sens analogue cité plus haut : *morèsc* pour *mor-hesc*, roseau de mer. Par suite de la présence du *i* dans *mor-roisc*, *sc* a dû se prononcer palatal, à peu près *š*. En cornique la sifflante même, si elle provient de *t au d*, précédée d'une diphtongue avec *i* comme deuxième élément, est palatalisée ; *cos*, bois, anciennement *coit*, s'est prononcé de bonne heure *cotš* ; il s'écrivait souvent *coys*. Il est vraisemblable que, même en vieux-cornique, *mor-roisc* se prononçait à peu près *mor-roiš*.

Le *manor* de Moresc était encore fort boisé à la fin du XIe siècle : le Domesday Book lui donne 200 acres de bois contre 100 ares de pâture. On ne peut néanmoins établir d'après le Domesday Book l'existence d'une grande forêt autour de ce manoir. Nulle part, en Cornwall, ce document ne mentionne de vaste étendue sous bois, quoiqu'il indique en général la contenance en bois de chaque manoir. Mais il n'y a aucune conclusion à en tirer. En effet, dans le Domesday Book, comme dans beaucoup de documents du XIIe et du XIIIe siècle, le terme de *forêt*, au point de vue domanial, indique que l'étendue de bois ainsi désignée est réservée aux plaisirs du roi ou du grand propriétaire, et que le paysan n'a pas le droit de la cultiver. Tout le Cornwal fut sous la loi dite forestière jusqu'au règne de Jean-sans-terre [1].

1. Pearson, *Historical maps of England*, p. 49.

Il y a cependant un sérieux indice qu'il y a eu une grande zone de bois entrecoupée de rivières, bras de mer, marais, landes et bruyères, depuis *Moresk* (peut-être de plus haut, depuis Lancien), jusqu'à Constantine sur le bras de mer de Helford d'un côté et jusqu'au mont Saint Michel de Cornwall dè l'autre. Le Rev. Taylor à qui j'ai dû plus haut mes connaissances sur *Parva Lantien*, et qui ne doute pas que je n'aie raison dans mon identification de Morrois, appelle mon attention sur un fait important : c'est que le *manor* qui englobait la paroisse actuelle de Constantine s'appelait *Trecut*, écrit aussi *Tricoi*[*t*], *Tucowit*, mais aujourd'hui *Trecoyes*, ce qui signifie clairement, la *demeure du bois* ou *dans le bois* [1]. Or, *Trecoit*, comme *Morreis*, avait pour seigneur le comte de Cornwall et, ce qui est également digne de remarque, Trecoit était en réalité, la propriété du Breton *Wibumarc* : la suzeraineté du comte de Cornwall n'était probablement que nominale. Ces faits éclairent d'un jour éclatant un passage de Béroul qui n'a pas été compris, et ce passage à son tour, bien interprété, confirme mon hypothèse sur l'étendue de la forêt de Morrois.

L'ermite Ogrin, chez Béroul, conversant avec Tristan dans la forêt de Morrois, en plein Cornwall, lui rappelle le fameux *saut de la chapelle* (v. 2384) :

Tel saut feistes qu'il n'a home,
se il le vit n'en ait hisdor
De Costantin entres qu'a Rome.

M. Muret — ce en quoi, il était fort excusable — en a conclut que Béroul est du Cotentin normand.

Comparer un pays à une ville a déjà quelque chose d'anormal. Il est également invraisemblable que Béroul mettant la scène en Cornwall ait eu une pareille idée. En tout cas, il

1. La forme actuelle suffirait à établir qu'il faut préferer *Trecoit* ou *Trecut* Le cornique de bonne heure réduit la diphtongue *oi ui* à la première voyelle, la dentale finale est assibilée et se prononce palatale à cause de l'*i* précédent : au lieu de *Tre-coit* on a prononcé *Trecoš* ou mieux *Trecotš* ou *Trecutš* L'*Exon Domesday* aussi donne un *manor* de *Ticoit* (*Ticoith*) fol. 247 b. Il est probable qu'on prononce *Tre-godj* ; autrement, si c'est *Trecodj*, il faudrait

est évident que l'auteur primitif n'a pu prendre comme point de comparaison un pays étranger situé au loin sur le continent. La source de Béroul devait porter *Costentin*, mais un *Costentin* de Cornwall. Or, il y en a un, écrit aujourd'hui *Constantine*, paroisse qui atteint le bras de mer de Helford, au sud-est de Moresk, à cinq ou six milles de Falmouth. Ce nom est écrit au xe siècle *Custentin* [5] = *Cōstantinus*, vieux breton *Custentin*. Il a été écrit sûrement de bonne heure *Costentin* : dans les *Manumissions on the Bodmin Gospel* qui sont du xie siècle, avant la conquête de Guillaume, on trouve parmi les témoins *Custentin*; le nom est également écrit *Costentin*; on a prononcé de bonne heure *Cöstentin*, comme en fait foi le nom de lieu *Tre-gesteyntyn* en 1386 et aussi *Tre-gostentin*, la demeure de *Köstentin*. On trouve encore Constantinus dans le *Domesday Book* (Constantine actuelle) comme propriétaire de terres. On a vu plus haut que le *manor* qui englobait *Costentin* était *Trecoit*, la demeure du bois, et que son seigneur était en même temps maître de Morreis. Il est tout naturel qu'Ogrin ait pris comme terme de comparaison l'extrémité même de la forêt où il vit. Peut-être aussi le conteur primitif vivait-il à l'ombre du manoir de Trecoit et voulait-il faire sa cour au maître de ce lieu et de Morreis; peut-être encore était-il conteur attitré de Wihumarc ou d'un de ses descendants [1].

Si Ogrin a voulu prendre comme terme de comparaison un des points les plus reculés du Cornwall par rapport à Rome, il y a un autre *Constantine* qui conviendrait encore mieux : c'est Saint-Constantine en Merryn, à peu de distance de la rive gauche de la rivière Camel, à l'est de Cornwall, à quelques lieues au sud de Tintagel. La baie qui touche s'appelle *Constantine Bay*. L'église envahie par les sables a été abandonnée (*Compl. par. hist.* III, p. 318).

Quand le roi Marc accepte de reprendre Iseut et que les amants vont quitter la forêt, Ogrin va faire des achats *palefroi*, *étoffes*) pour la reine, au *Mont* (v. 2735)

supposer *Treg-(Trig-)-coit*; *trig* pour *treg* est un terme fréquent dans les noms de lieu et signifie *séjour*, *lieu de séjour*. La graphie *Tricoit* me ferait pencher pour cette hypothèse.

1. *Tre-gostentin* étant en Lanlivery, à un mille et demi, au nord-ouest de Lancien, mérite d'être signalé.

Il est certain qu'il s'agit du *Mont Saint-Michel* de Cornwall, dans la paroisse actuelle d'Hilary, sur la baie de Penzance.

Le mont n'est pas loin de Constantine et n'est pas à une grande distance non plus de Moresk. Le nom cornique du mont est : *Karrek luz en Kuz*, écrit aussi d'après une orthographe plus usuelle *Carrec lowze en Cows* ; il est exactement traduit par l'auteur anonyme de la grande *Parochial History of Cornwall* (II, p. 210) : *The hoary rock in the wood*, le rocher grisâtre dans le bois [1]. Ce terme curieux semble bien indiquer qu'il était à l'extrémité d'une grande forêt dont il n'était pas séparé à marée basse. Près de là, à Helston, le Domesday Book signale un bois d'une lieue de long [2].

D'après Pearson [3], il serait certain, à la suite des travaux des géologues, que le mont, à l'époque historique, était bordé de bois. Le mont Saint-Michel de Cornwall avait été donné par Robert, comte de Mortain, en 1105, au mont Saint-Michel de Normandie. Saint-Michel de Cornwall fut l'objet de nombreuses faveurs et donations. Robert de Mortain lui avait attribué des terres assez importantes en Cornwall et l'autorisation de tenir un marché tous les jeudis [4] ; Richard Ier autorisa les moines à tenir en plus trois foires annuelles [5]. Henry, évêque d'Exeter, en 1205 [6], leur fait don de diverses églises en Devon et Cornwall, notamment de Morres et de Saint-Hilary dans ce dernier pays, pour l'entretien des pèlerins et des hôtes. On comprend facilement qu'Ogrin pour faire ses achats se soit rendu à un centre de foires et de commerce si connu, le seul probablement dans un rayon étendu, dans ce pays de landes et de bruyères qu'est le Cornwall.

1. On a dit que ce terme se serait appliqué d'abord au mont Saint-Michel de Normandie et plus tard par erreur à celui de Cornwall ; ce n'est pas vraisemblable. Max Müller a écrit un *Essay* sur *The Insulation of Saint-Michaels mount*. Il est probable que les auteurs de l'hypothèse que je viens de citer ont entendu parler de la *fabuleuse forêt* du mont Saint-Michel.
2. La *leuca*, à cette époque, paraît valoir un mille et demi de long.
3. *Historical maps*, p. 1, col. 2.
4. *Calendar of Doc., France*, p. 256, 265.
5. D'après *Complete par. hist. of Cornwall*, II, p. 206.
6. *Calend. of Doc., France*, I, p. 279.

Sur les pays d'origine de Tristan, on est en présence de versions contradictoires. Eilhart d'Oberg (probablement Béroul) et le Roman en prose font du père de Tristan, Rivalen, un roi de *Leonois* ou *Loenois*. Gottfried de Strasbourg, s'appuyant sur Thomas, le fait roi d'Ermenie : « plusieurs prétendent qu'il était de la terre de Loonnois et roi sur ce pays : mais croyez-en Thomas, qui l'a lu dans l'*estoire*, il était roi d'Ermenie. La leçon *Parmenie* de Gottfried est évidemment à corriger en *Harmenie*. » La *saga* fait de Rivalen un seigneur de Bretagne, mais fait d'*Ermenia* une ville de Bretagne ayant appartenu à Rivalen. Sir Tristrem donne *Ermonie*. Le fragment en bas-allemand publié par Titz (*Zeitschrift f. deutsches Alt.* XXV, p. 250, 125) donne *Armonie* ou *Armenye* [1].

Loonois ou *Ermenie*, le pays de Tristan, est situé en Grande-Bretagne, d'après Eilhart d'Oberg et Thomas. D'après Thomas, Marc règne même non seulement sur la Cornouaille, mais encore sur toute l'Angleterre. Quant à Rivalen, tout en étant roi d'Ermenie, il tiendrait le Loonois, à titre de fief, et son suzerain serait Morgan, duc de Bretagne. Le Roman en prose ajoute que le Loonois *marchisoit à la terre de Cornouaille* [2].

En résumé, c'est en Grande-Bretagne qu'il faut chercher la patrie de Tristan, et même, semble-t-il, non loin du Cornwall. Le Loonois a été identifié par F. Lot, avec le Lothian, en Écosse [3]. Il n'est pas impossible non plus que ce pays ait désigné la région de Caerlleon sur Wysc dont la situation conviendrait mieux. D'après Gottfried, Rivalen traverse la mer pour aller voir Marc. Cette région n'est pas loin du Cornwall. On peut même dire qu'à l'époque où le pays de Somerset était encore indépendant des Anglo-saxons, le royaume de Dumnonia comprenant le Devon et le Cornwall était limitrophe du Sud-Galles. Au début du VIIIe siècle, Gerent

1. Pour ces formes et sources, v. Bédier, *Tristan*, I, p. 2, 3 ; II, p. 194.

2. Bédier, *Tristan*, II, p. 194, 195.

3. *Romania*, XXV, 16 ; XXVII, 608 ; cf. J. Loth, *Revue Celt.*, 1895, p. 86.

(Geruntius) était roi de Dumnonia et est salué comme tel par l'évêque Adhelm [1]. Le pays de Somerset ne semble pas avoir été occupé par les Saxons avant le VIIe siècle ; vers la fin de ce siècle, on y parlait les deux langues brittonique et saxonne [2].

Le nom d'Ermenie me paraît beaucoup plus important que celui de Loonois [3], lequel est plus connu et prête à confusion à cause de sa ressemblance avec le Léon de Bretagne. Comme d'autres j'ai cherché l'Ermenie fort loin. Peut-être, et c'est plus conforme à la tradition telle que nous l'avons constatée plus haut, faut-il encore ici se rabattre sur le Cornwall et ses confins. Il y a en tout cas un nom qui le rappelle singulièrement, sur les confins de Devon et Cornwall, sur la rive droite de la grande rivière Tamar : c'est *Harmony* en Tamerton (sur la rive opposée, en Devon, il y aussi un Tamerton). La forme *Parmenie* de Gottfried ne peut guère s'expliquer que par une forme *Harmenie*. On est donc en présence de deux formes : *Hermenie* et *Ermenie*, [*H*]*ermonie*, *Ermonie*, ou même ARMONIE. Le Rév. Taylor, sans se laisser guider par d'autres considérations que l'ordre même de distribution des manoirs dans le Domesday Book et des arguments d'ordre topographique, est d'avis que le *manoir* dénommé *Ermenheu* dans l'*Exchequer Domesday*, et plus exactement *Hirmeneu* dans l'*Exon Domesday*, est représenté aujourd'hui par le village de *Harmony*.

Malheureusement les formes intermédiaires manquent. Ce qui rend cette identification fort séduisante, c'est que *Er-* ou *Her-meneu* serait sans doute en vieux cornique : *Hir-moniu*. Le *Mynyw* ou *Saint David's* des Gallois était au IXe-Xe siècle : *Moniu* : *Moniu* signifie *buisson* : *Hen-moniu* est traduit par *vetus Rubus*. Il est identique à l'irlandais *muine*. Ce nom d'*Er-* ou *Hir-moniu* a bien pu rester sous la forme *Harmony* (*Hermony*) dans la région nord-ouest où le cornique a disparu de très

1. *Patrol. Lat.*, LXXXIX, 87-82.

2. J. Loth, *Le Brittonique en Somerset à la fin du VIIe et au commencement du VIIIe siècle* (*Revue Celt.*, XX, 340).

3. Il faut remarquer qu'on a non seulement *Carleon* et *Carlyon* mais aussi *Carloon*.

bonne heure. En pays resté de langue cornique, à l'époque moderne, la terminaison *-ĭw* non accentuée, fût demeurée *-ow* [1] : on eût eu, dans la prononciation, mais non probablement, dans l'écriture « *Er* » ou *Her-menow*. La forme du roman en prose, la *Grant Hermenie*, confirme curieusement la forme *Her-meneu*, le *Long Buisson*, le *Long meniu*. L'évolution de *Hir* en *Her*, en composition, peut se comparer à celle de *Trig*, donnant *Treg*. *Tir*, terre, en premier terme, est écrit *Ter-* dans *Terradenec* (terre à fougère), à la fin du XIIIe siècle (*Catalogue of ancient Deeds*, I, A. 226). La situation de *Hermenie* [2] est tellement imprécise dans les versions où ce nom apparaît qu'il n'y a rien à en tirer contre mon identification [3].

Une hypothèse est encore possible, c'est que *Hermonie* soit une méprise pour *Hen-moniu*, lu *Her-moniu*, et qu'il s'agisse de la région de Saint-David's. Dans le roman de Béroul (éd. Muret, vers 2762), le roi Marc demande à Tristan déguisé en lépreux d'où il est, Tristan répond :

De Carloon filz d'un Galois.

Marie de France donne également le *Sud-Galles* (*Suthwales*), comme la patrie de Tristan.

La géographie du roman s'explique assez bien dans cette hypothèse.

Parmi les noms propres, il y en a un qui mérite l'attention : c'est le nom du fameux sénéchal de Marc, Dinas de Lidan. Je suis sur ce point de l'avis de F. Lot [4] : on a pris le Pirée pour un homme. Il est de toute impossibilité que Dinas seul soit un nom d'homme. C'est un des noms de lieux les plus répandus du Cornwall [5]. *Dinas* en cornique comme en gallois

1. Cf. *Kernow*, le Cornwall, pour *Kernew*, *Kernĭw*.

2. Il me paraît sûr que la source de Gottfried devait avoir *Hermenie* ou *Harmonie*.

3. Cf. Bédier, *Le roman de Tristan*, I, pp. 255-256, note.

4. *Romania*, XXIV, 339.

5. Les *Dinas* et *Pen-dinas* (écrit aussi *Pendennis*) sont nombreux. Un mérite surtout l'attention. William de Worcester, dans son Itinéraire (1478); *Compl. par. hist.*, IV, app. p. 94) à propos du *Castelan Dynas* en Saint-Columb Major, dit : *Castellum Dynas* super altum montem dirutum, fons in

signifie *forteresse, cité forte.* En pays brittonique, Galles, Cornwall, Bretagne armoricaine, quand on voulait indiquer la résidence de quelqu'un, on faisait suivre son nom du nom de lieu sans préposition. Ici, le nom du personnage me paraît être Dinan. C'est le nom de la puissante famille dont la principale residence était *Car-Dinan* (*Caer-Dinan*) aujourd'hui *Cardinham*, près Bodmin. Dinan est également donné comme une possession de Dinas de Lydan [1]. Si ce personnage était originaire de Dinas que la source distinguait en l'appelant *lidan*, large, ample, ou y résidait, on devait dire couramment *Dinan Dinas Lidan* [2] (cf. plus loin *Rivalen Kanelangres*). Le nom de Dinan est assez curieusement associé à celui de *Dinas-Ie* ou de *Pen-dinas* en Saint-Ives (dont le vrai nom est *Porth-Ie*, écrit *Proth-Ia*), dans une légende rapportée par Lelant : un *Dinan*, grand seigneur en Cornwall, aurait bâti une église à *Pen-Dinas* en Saint-Ives, à la requête de *Saint-Ia* ou *Iva*, qui, avec Elwine, avait abordé, venant d'Irlande, à *Pen-dinas* : c'est écrit, dit Lelant, dans la légende d'Iva [3].

Mais le *Dinas* qui mérite le plus d'attention, c'est Dinas en Saint-Anthony in Kerrier, au sud-est du Cornwall. Il y a là deux retranchements appelés *Great and Little Dinas* (écrit aussi *Dennis*). D'après Tonkin, le promontoire est appelé *Little* par suite de sa ressemblance avec *Pen-dinas* (Pendennis) en Budock-Falmouth [4]. *Dinas* (*Dennis*) était compris dans le manoir de *Porth Ia Prior* et dépendait donc, comme ce manoir, de Tywardreath dont j'ai relevé l'importance [5] à propos de Lancien. Il est regrettable que les termes corniques pour *grand* et *petit* ne nous aient pas été conservés. Pour *Little Dinas* nous

medio castri *ubi Tador* (*leg. Cador*) *dux Cornubiae, maritus matris Arturi fuit occisus*, juxta villam S^ti^ Columbae. Il y a un autre *castle an Dynas* en Ludgvan, etc.

1. Muret, *Le roman de Tristan*, vers 1085, 1133, 2851 (et *glossaire*, à *Dinan*).

2. Il y a dans une charte anglo-saxonne de 969 (de Gray-Birch, *Chartul. saxon.*, n° 1231) un *Caer Lydan*, en Cornwall, mais dont la situation n'est pas certaine ; peut-être *Car-lidden* en St-Austel.

3. *A compl. par. hist. of Cornwall*, II, p. 266.

4. *Complete par. hist. of Cornw.*, I, p. 63.

5. *Ibid.*, p. 35.

aurions eu sans doute *Dinas vyan* : et peut-être pour *Great Dinas*, *Dinas Lydan*. Il importe de remarquer qu'il n'existe pas de *Dinas* en Armorique. Bien plus : la graphie *Dynas*[1] du Roman en prose est vraisemblablement *cornique*. L'*ī* long s'écrit régulièrement en cornique *y*, comme en moyen-anglais. — Les Gallois qui, comme les Cornouaillais, ont emprunté *y* aux Anglo-saxons, ne l'emploient que pour *ĭ* bref. Dans *Dinas*, *i* est long.

Le nom de Tristan a été porté par une famille qui paraît avoir été assez nombreuse et importante en Cornwall, les *Trestan* (écrit à l'anglaise *Trestane*), mais je ne sais à quelle date il apparaît pour la première fois, ni quelle est la forme primitive du nom.

L'étude des noms propres d'hommes dans le roman de Tristan ne fait que confirmer les données fournies par les noms de lieux : ils se retrouvent à peu près tous, français, anglais ou brittoniques, en Cornwall ou dans le voisinage.

Parmis les noms propres français, il n'y en a que deux qui soient rares : *Estult* l'orgueilleux, et *Peticru*, nom du chien de Tristan. Estult est vraisemblablement le même nom que *Esturt*, nom d'un vassal du comte de Mortain[2], en Somersetshire.

Peticru est un nom très répandu dans le sud-ouest de l'Angleterre, notamment en Cornwall. Joh. *Peticru* est l'objet des faveurs du prieur de Saint-Peter de Bath, en 1265[3]. En Cornwall, dans un acte de 1302, paraît un Thomas *Peticru* ; le même personnage est juré à Lostwithiel en 1303. Il y a eu un manoir de ce nom en Gerrans, sur la Manche, à l'est du Cornwall[4], connu sous la forme de *Pettigrew*[4]. C'est un nom encore répandu aujourd'hui sous cette forme en Angleterre.

1. Bédier, *Le Roman de Tristan*, II, appendice I, p. 371. A remarquer la tournure : a ung chastel qui est cy près, *qui est Dynas*, ce qui prête à une double interprétation.

2. Le comte de Mortain était aussi comte de Cornwall. *Esturt* est mentionné dans le Domesday Book pour Somerset (*Fac-simile en photo-zincogravure*, 1862, XIII).

3. Hunt, *Two chart. of the Priory of St. Peter at Bath*, 1893 : 2e Chart., p. 173.

4. *Complete par. hist. of Cornw.*, II, p. 76.

L'influence des Anglo-saxons se manifeste surtout dans le nom du philtre d'amour chez Béroul : *Loucvendris* et *Lovendrant* pour *Lovendrinc* et *Lovendranc* [1]. Ce terme avait été sans doute adopté par les Cornouaillais de langue brittonique eux-mêmes. Il y a déjà d'importants emprunts anglo-saxons dans le *Vocabularium cornicum* dont le manuscrit est du commencement du XIIIe siècle, mais qui est vraisemblablement une copie d'un manuscrit du XIIe siècle. Il est, en revanche, fort possible que le terme anglo-saxon ait supplanté un mot cornique du même sens. On connaissait en Cornwall, *l'herbe d'amour* : dans le *Voc. corn.*, c'est *les-serchoc* (herbe amoureuse qui donne l'amour), glosant *lappa*. Actuellement encore, en Basse-Bretagne, on croit à la vertu en quelque sorte amoureuse, de breuvages où entrent certaines herbes, et on en a même usé à ma connaissance, dans mon propre pays, vis-à-vis de jeunes filles, dans une intention des plus blâmables.

L'arc de Tristan, l'*Arc-qui-ne faut*, dont parle Béroul, leur appartient, comme l'a fait remarquer M. Muret (*Le roman de Tristan*, Préface, IX). Une tradition recueillie par Geffrei Gaimar, dans son *Estoire des Engles* (écrite entre 1147 et 1151) attribuait l'assassinat du roi Eadmund (en 1016) à l'*Arc-qui-ne-faut*, dressé par le traitre Eadric.

C'est par les Anglais, vraisemblablement, que les Français ont connu *Lantien* et *Tintagel* avec les prononciations *Lantsien*, et *Tintadjəl* [2]. La graphie *Morreis* et *Morrois* leur paraît due également. C'est à eux qu'il faut restituer soit *Andret*, soit *Audred*. *Andret* ou *Andred* est un nom de lieu répandu en Angleterre, inconnu en Galles et en Armorique [3] : *Andredes-ceaster*, *Andredes leage* [4], *Andredes uuda* [5], en Kent ; *Andredes-ye* [6] (île)

1. Il y a un prieur de Landewednack au XIVe siècle du nom de Joh. *Lowedrem* qu'on serait tenté de lire *Lovedrenc* (*Grandisson Reg.* II, p. 556, dans *Episcop. Reg. of the dioc. of Exeter*).

2. *E* et *o* dans *Tintagel*, *tintajol*, représentent un son intermédiaire entre *ö* et *o*, v. plus haut.

3. *Ethelweardi Chron.* I, apud Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 503.

4. *Chronique anglo-sax.*, année 476, ibid., p. 500.

5. *Ethelwerdi chr.* III, ibid., p. 518.

6. Hunt, *Two Chart.* ; 2e *Chart.*, p. 358 (1273).

près Glastonbury. On trouve *Andred* seul [1]. Ce nom a été déjà confondu en anglo-saxon, avec celui d'*Aldred* : c'est ainsi que dans la chronique d'Ethelwerd (composée entre 975 et 1011), au lieu d'*Andredes-lege*, on a *Aldredes-leage* [2]. Il est donc fort possible que la forme du nom du traître qui varie entre *Andred* et *Audret* ait été d'abord *Andret*. En tout cas, Audret, si la forme n'est pas évoluée d'*Andred*, représente le nom anglo-saxon très connu *Aldred*, avec la vocalisation *française* de *l*. Deux évêques de Saint-German's en Cornwall ont porté ce nom avant la conquête. Il apparaît fréquemment dans l'*Exon Domesday* (IV, 1, 6, 11, 12, 16, 18, 70, 398, 144 etc). Audret, contrairement à l'opinion reçue, ne peut être breton. Ce nom n'a rien à faire avec le breton *Autret*, malgré les apparences. Suivant une loi bien connue, en breton *l* se vocalise dans l'unique cas où elle est suivie immédiatemment de *t* ou *d*, mais alors le résultat est *voyelle* + *t*, jamais *d*, même si *d* est étymologique : c'est ainsi que *caldāria*, chaudron : après avoir été *caltor*, devient et est aujourd'hui encore *caoter*, dialectalement *coter* : le *d* de *caldāria* est traité comme le *t* de *altāre* qui passant par *altor* est arrivé à *aoter*. Le nom breton *Autret* remonte au vieux-breton *Alt-rit*, *Alt-ret*. Quant à la vocalisation de *l* devant *t* ou *d* en breton, elle ne paraît pas antérieure à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe. Elle est inconnue en cornique, et en gallois. La forme *Audret* pour *Aldred* est due aux Français. De même *Alter-non* (autel de Nonn, mère de saint Dewi, nom d'une paroisse du Cornwall), est encore aujourd'hui *Alternun*, mais, au moyen-âge, à diverses reprises, ce nom apparaît sous la forme française *Autrenon* [3].

Gondoine est d'origine germanique et a pu venir du continent, mais il est fort possible que ce soit une forme altérée de *Godwin* : ce nom anglo-saxon se trouve sous la forme *Godewine* chez Geffrei Geimar, *Estoirè des Engles*, vers 4801, 4814

1. *Chron. anglo-sax.*, année 755, 891.
2. Lib. I, ap. Petrie, *Mon.*, p. 503.
3. *Catalogue of anc Deeds*, III, A. 6004 (34 année d'Edward Ier) — L'*Autret* breton a dû exister en Cornwall ; on le trouve, en effet, sous la forme *Otret* (de Saint Newlyn), en 1301-2 (*Assize Rolls*, 118).

(cf. Petrie, *Mon.*, p. 822, col 1 et 2). En tout cas, *Gundewin* et *Gunduinus* existent dans l'Exon Domesday [1]. Un Ric. Gundewine paraît également dans une charte du XIIIe siècle, concernant le Glamorgan [2].

Enfin c'est sous une forme anglo-saxonne que le nom du Cornwall [3] est parvenu au français, avec une modification savante : *Cornwalia* est évolué de l'anglo-saxon *Corn-wealas*. Pour les rapports des Anglo-saxons avec les *Brittons*, v. J. Loth, *Des nouvelles théories sur l'origine des romans arthuriens* (*Revue celt.*, XIII, p. 485-188), cf. plus haut, *Contr.*, I, p. 13 ; III, p. 28.

Restent les noms celtiques ou plus exactement brittoniques.

Nous avons vu qu'*Eselt* est cornique, comme *Essyllt* est gallois. Il n'apparaît nulle part en Armorique [4] autrement que sous la forme Iseut, évidemment d'importation française.

Pour Tristan, j'ai été beaucoup trop affirmatif (*Contrib.* 111), en soutenant que le nom du héros, sous cette forme, *ne pouvait être qu'une forme écrite galloise*. En gallois du Xe et même du commencement du XIe siècle, c'est bien *Tristan* qui représente la prononciation *Trostan* avec *ö* bref. Mais en Cornwall, ont eût eu, l'orthographe étant anglo-saxonne, dès le Xe siècle, *Trystan*, avec *y* anglo-saxon, si l'*o* de *Drostan*, *Trostan* se prononçait *ö* : or, il n'y a guère de doute à avoir à ce sujet. Si, en effet, *o* (*u* devient dès le Xe siècle *o* en cornique) a moins de tendance à s'affaiblir qu'en gallois, il y en a cependant des exemples, et, en tout cas, *o* (et *u*) suivi de *s* + *consonne*, s'affaiblissait sûrement. L'*ü* long brittonique lui-même est atteint dans cette situation ; dans les *Manumissions on the Bodmin Gospel* [5], document du X-XIe siècle, datant d'avant la conquête, le

1. Tome IV de l'éd. in-folio de 1816, p. 3, 8, 14, 415.

2. Clarke, *Cartae et alia munimenta quae ad dominium de Glamorgan pertinent*, 1885, tome IV, p. 439.

3. Le gallois *Cernyw*, cornique *Kernow* (plus anc. *Kernew*), breton *Kerneo*, représentent le vieux brittonique *Cornovia*.

4. Jean de Dol, en mourant (1162), confie sa fille *Iseut* à Raoul de Fougères.

5. Whitley Stokes, *Revue celt.*, I, p. 332 et suiv.

nom *Custentin* = *Cō(n)stantīnus* est écrit *Custenti n* et *Costentin*, ce qui indique une prononciation *Cōstentin*, qu'on retrouve au XIIIe siècle dans *Tre-gestentyn* (la demeure de *Costentin*) [1] A plus forte raison, *o* bref dans le nom de *Trostan* devait arriver à un son que les écrivains du Cornwall devaient transcrire au X-XIe siècle par *y* anglo-saxon [2]. Les écrivains français ne connaissant pas la valeur de cette graphie lui ont donné la valeur d'un *i* et auront transcrit *Trystan* par *Tristan*. Une forme *Trytan* avec un *y* ne peut guère être galloise, avant le XI-XIIe siècle [3].

Parmi les autres noms brittoniques, il n'y en a qu'un qui paraisse nettement breton-armoricain, et encore uniquement par la raison qu'on ne le trouve ni en Galles, ni en Cornwall. C'est *Roald*, le Foitenant, nom du père nourricier de Tristan. Pour le Cornwall, son absence n'a rien de démonstratif. De bonne heure, sûrement dès l'époque de la conquête normande, les noms propres d'homme d'origine brittonique y sont rares; ils sont remplacés par des noms de lieux précédés d'un nom qui est généralement un nom de baptême. En Galles même où l'onomastique brittonique jusqu'à l'avènement des Tudors est copieuse, il n'est pas rare que certains noms d'origine ancienne, courants en Bretagne, ne soient pas représentés et réciproquement. H. Zimmer a soutenu que Rodalt était un emprunt germanique, et qu'il remontait à *Hruodwald*. Or, c'est à tout point de vue impossible. *Hruodwald* eût donné au IXe et au Xe siècle, en breton, *Rot-wald* ou *Rod-walt* ; pour *t* ou *d*, cf. *Rot-bert* [4], au XIIe siècle *Rot-berth* [5], devenu au moyen âge *Roperz* et *Roparz*. Pour le

1. Cf. Gilbert de *Costantin* in *Costantinestun*, en Glamorgan (Clark, *Cartae* IV, p. 107, année 1262).

2. Cf. dans les *Manum*. *Cyngelt* (pour *Congelt* probablement), *Myrmen* (*Mormĭn*, *Mermin*), *Gydiccael* (bret. *Iudicael*), *Ongynedel* (*On-cenedl*), au Xe siècle *caer Lydan*.

3. Le *Rennes Dindshenchas* (Revue Celt., 1894, p. 427, 39, fait mention d'un *Trostan drai Cruithnech*, Trostan druide Picte (des Pictes d'Irlande).

4. Ce nom germanique n'apparaît que sur la fin du XIe siècle ; la forme *Rothert* est encore fréquente à cette époque dans le cart. de Redon, à côté de Robert, forme plus française.

5. *Cart. de Quimperlé*, éd. Maître et Berthou, p. 218, 1107-1112.

sort du second terme *wald*, il eût été le même que celui de *wal* et *-walt* brittonique. Les noms brittoniques avec *-wal*, *-walt*, pour second terme, sont nombreux et conservent *-wal* et *-walt* intacts, après une consonne comme après une voyelle, jusqu'au XII-XIIIe siècle, en zone bretonnante. Au Xe on a assez fréquemment *-gual*[1] : exemples, au IXe siècle : *Clut-uual*, *Drid-uual*, *Et-uual*, *Iud-wal*, *Tut-wal*, *Uuoet-uual*, *Reth-uualt*, *Rit-uuald*, *Rituualt*, *Uuoet-uualt*[2]. Il en est de même en Galles et en Cornwall. Les noms en *-wallon*, *-walloe*, *-want*, *-was*, *-weith*, *-uuere*, *-wethen*, *-winn*, *-walatr* etc., etc., montrent le même traitement de *-w* après consonne ou voyelle.

Inutile d'insister. Je me bornerai à ajouter que *Rodalt*[3] ne figure pas dans les chartes en territoire roman où les signataires portent, en général, des noms germaniques. Je ne l'ai trouvé qu'une fois, en compagnie d'une majorité de ces noms En zone bretonnante *Rodalt* (et *Rudalt*) évoluent régulièrement : *Rodalt* au IXe siècle (834, 878); au XIe (1046, etc.) — XII-XIIIe siècle, *Rodalt* (Rudalt) et *Rodaud* : au XIVe, *Rozaud* et *Rouzaud*[4]. En zone française de Bretagne, par la chute du *d* intervocalique[5], on eut *Roald* dès 1112, *Roalt* en 1144[6], *Roäut* en 1144-1148[7]. Un nom vieux-breton *Ro-alt* était possible (cf. *Ro-hoiarn*, *Ro-mael*, *Ro-min*, *Ru-manton*); mais, comme on ne trouve pas *Roalt* avant le XIIe siècle, et que dans un cas *Roaut*[8] remonte sûrement à *Rodalt*, il est clair que *Roalt*, *Rualt* (ou *Roald*, *Ruald*), est une forme française de *Rodalt*,

1. *Tut-gual* en 924 (J. Loth, *Chrest. bret.*, p. 170).

2. *Ibid.*, p. 171, 172.

3. Voici les passages du Cart. de Redon où il paraît. J'ai vérifié les références de M. de Courson et rectifié quelques erreurs : *Rotalt*, *Rotdalt*, p. 255, 346, 293, 288 (le même personnage est *Rodalt* en 1108) : *Rotdalt* indique une tentative pour exprimer la spirante *d* — *Rudalt* p. 223, 225, 320, 316, 304, 283, 281, 234, 231, 315 390, 384 — *Roalt*, p. 348, 161.

4. J. Loth, *Chrest. bret.*, p. 161, 228. Dans le Cart. de Quimperlé on trouve Rodaud dès 1191 (Maître et Berthou, *Cart. Quimp.*, p. 141).

5. Ibid., p. 228.

6. *Cart. de Redon*, p. 390.

7. J. Loth, *Chrest.*, p. 161.

8. *Cart. de Redon*, p. 287, 345. *Roaut* (p. 187, en 1144), est fils de Karadoc de Moya (Mouais, Loire-Inférieure) : or Karadoc était fils de *Rodaldus de Moya* (p. 304, an 1104).

Rodalt. La forme *Rudalt* avec *ŭ* bref (*ou* français) étant assurée, d'abord par l'échange avec *Rodalt*, en second lieu par des graphies du moyen âge comme *Rouzaud*, il n'y a pas lieu de douter de sa valeur ni de la séparer de Rodalt. Il est probable que Rodalt est plus ancien, Rudalt ne se montrant pas avant 913 [1]. Si la celticité de ce nom est assurée, son sens n'est pas certain [2]. *Ruald* devenu, dans le Morbihan breton *Ruaut*, avec *u* français est un nom tout différent [3].

Le nom de *Ruald*, *Roald* est porté en Angleterre par des Bretons ou descendants de Bretons. Dans le *Domesday Book*, *Rualdus Adoubed* figure parmi les grands propriétaires du pays [4]. Parmi les signataires d'une charte de Wihenoc de Monemuda (Monmouth), concernant des dons de terres en Angleterre et en France à Saint-Florent de Saumur, donation confirmée par Guillaume le Conquérant en 1086, un des signataires s'appelle *Rudalt* [5]. En 1137-1146 dans une charte d'Alan le Noir, qui se qualifie *comes Angliae* et *indigena* en même temps que *comte de Cornwall*, *Roald* signe comme connétable du prince [6]. Un Will. filius Roaldi apparaît dans une charte faite à York, concernant des donations de terres de Conan, duc de Bretagne, qui paraît être Conan IV [7] (1146-1171). J'ajouterai qu'on ne trouve pas du tout *Rudalt* ni *Rodalt* dans les documents français où les noms germaniques sont les plus abondants, comme le polyptique d'Irminon.

1. *Cart. de Redon*, p. 121, 115.

2. Il semble devoir se décomposer en *rod-alt*, l'homme au don élevé, mais comme *Ro-derch* devient *Rozerch* au moyen âge, il est possible qu'il se compose de *ro-* particule intensive et *dalt*, cf. irl. *dalte dalta*, disciple. Le sort de *ro* dans *Roderch* montre que *ro* peut se conserver dans cette situation. Pour *Rud-alt* cf. *Ru-manton*, clairement pour *Ro-manton*.

3. *Rualt* qu'on ne trouve que très tardivement est pour *Ri-walt*, cf. *Ruallen* pour *Riwallon* (v. plus bas); s'il remontait à *Rüd-alt*, le premier terme serait *ruz*, rouge.

4. *Fac-simile en photozincogravure*, Devon, 1865 : I, *Rualdus adobed*.

5. *Calendar of doc.*, France, I, p. 406, 407-408.

6. *Ibid.*, p. 20.

7. Dugdale, *Mon. angl.*, p. 391. Une bulle d'Urbain III (1186) confirme à Saint-Florent de Saumur les donations de l'église de Saint-Roald en Glamorgan. C'est une forme altérée du gallois *Rodol*, Cart. de Llandav *Ridol* : c'est *Llan-rothal* aujourd'hui.

Les noms *Morgan*, *Rivalen*, *Donoalen*, *Hoel*, *Perinis*, *Cadio*, *Cariado*, *Mariadoc*, *Urgan*, sont aussi corniques que bretons. *Hoel*, sûrement *Rivalen*, et *Donoalen*, peut-être, ont subi dans leur transcription l'influence française. *Hoel* [1] est un nom porté au XIIe siècle, en Cornwall, par un propriétaire descendant des Bretons installés dans le pays par la conquête. C'est en vieux breton *Ho-wel*, nom commun sûrement à tous les Brittons. Il apparaît dès 1062, sous la forme *Hoel* dans le Cart. de Redon [2].

Morgan est resté à peu près intact : la forme du IX–Xe siècle est *Mor-cant*. Il appartient à toute la famille brittonique [3]. Il apparaît en Cornwall, au Xe siècle (*Manumissions on the Bod. Gosp.*) sous la forme ancienne Morcant.

Rivalen ou *Rivalin* ne peut en aucune façon remonter à *Rigo-belinos* (et non *Rigo-bilinos*) : cf. *Conobelinus*. Dès 868 [4], dans le Cartulaire de Redon, ce nom de *Rivelin* est présenté sous la forme *Rivilin*. Le breton a changé de bonne heure un *e* en *i* sous l'influence d'un *i* long ; c'est un fait qui lui est propre. Le cornique et le gallois ne pratiquent pas en général ce genre d'assimilation. Quant à la graphie *Rivalin* ou *Rivalen*, elle est française par le changement de *w* de *Riwallon* en *v*, et la forme de la terminaison. Aujourd'hui encore dans le Morbihan bretonnant, ce nom est écrit *Rivalan*, ce qui correspond à la prononciation vannetaise qui, sincère, serait *Riwalan* avec *a* nasal ; plus fréquemment *Rivalain* (prononcez en français *Rivalin*, qui se trouve d'ailleurs). *Rivalin* et *Rivalen* sont des graphies françaises [5] : en 1275, dans le cart. de Prières, on trouve

1. J'ai déjà signalé plus haut Hoel parmi les propriétaires du Cornwall. Hoel apparaît aussi dans le Winton Domesday (éd. in-fol., 1816, IV, p. 547).

2. J. Loth, *Chrest.*, p. 140.

3. Il existe encore en Cornwall dans *Tre-vorgant* (*Tre-Morgant*) en Buryan. On sait que *Morgant* a donné son nom au *Glamorgan* (en gallois *Morgannuc* pour *Morcantuc; Glamorgan* pour *Gwlad Morgant*, mieux *Gulad Vorgant*).

4. J. Loth, *Chrest.*, p. 159, 110.

5. Les *Rivelen* du Cart. de Quimperlé remontent à *Ri-melen* d'après le Cart. lui-même.

après *Riuallonus*, la mention : *gallice Riallen*[1]. Pour la terminaison *-en*, *-on*, dans *Rivalen* pour *Riwalon* (Eilhart : *Riwalin*), le seul des trois groupes brittoniques au XI-XIIe siècle, qui puisse la présenter régulièrement est le cornique. L'accent cornique est un accent énergique, heurté (c'est ce que les Allemands ont caractérisé par *gestossen*) et très destructeur des voyelles posttoniques. Pour *-on* nous en avons un exemple clair dans *funten* de *fontāna* dans le Voc. cornique écrit au commencement du XIIIe siècle, mais sûrement copié d'un manuscrit antérieur. En Armorique, au XIe siècle, c'est encore *funton*[2]. On peut citer dans le *Domesday Book* pour le Cornwall, par conséquent dès la fin du XIe siècle[3] : *Tre -wallen* (pour *Tre -wallon*), *Cadwallen* (*Cad-wallon*), *Egles* pour *Eglos*, *Egloes*, église, dans *Egles-ros*; *Pen-fontenio* (*fontenio* pluriel de *funten*, *fönten*) ; *Modred* (*Modredes*) dans les *Manumissions on the Bodmin Gospel*, qui sont du X-XIe siècle, si on le compare au gallois *Medraud* et à l'armoricain *Modrot*, nom d'homme du Cart. de Redon, montre déjà cet affaiblissement de la terminaison, qui, même dès le XIe siècle, atteint les diphtongues posttoniques : par exemple *Tal-gollo* pour *Tal-golow* (cf. *Penfontenio*). *Rivalen* pour *Riwalen* serait donc une forme cornique régulière[3], si on fait abstraction du changement de *w* en *v*. L'affaiblissement de *-on* en *-en* est, en somme, tardif en armoricain; à part *Roallen* (p. 295 en 1080)[4] et *Graalend*, p. 750 en, 1124-1125, je n'en vois guère d'exemple avant le XIVe siècle. Dans le Cart. de Redon, comme dans celui de Quimperlé, on a *Riuuallon*, *Donuuallon* ou *Riwallun*, *Donwallun*, *Dunwallun* (var. *Riguallon*, *Dunguallon*).

S'il devait rester le moindre doute sur *Rivalen*=*Riwallon*, la forme *Rouland* qui apparaît plusieurs fois dans sir Tristrem[5]

1. J. Loth, *Chrest.*, p. 228. Cf. *Cadoualain* en 1233, p. 195. La forme *Ruvalen* est sur le chemin qui la mènera à *Rualen* que l'on trouve en 1315 dans *Ker-rualen*.

2. J. Loth, *Chrest.*, p. 205 135. En gallois c'est *finnaun*.

3. En 1350 *Rosonwallen* ; 1403 *Ros-wallen* (*History of Trigg minor*, II, p. 130 ; III, p. 84).

4. A cette date, *Roallen* pourrait bien être une faute de lecture pour *Roallon* : cf. p. 283 (1072) *Roallon*. Il n'est pas sûr.

5. Bédier, *Tristan*, I, p. 2, note 2.

le lèverait. *Rouland* remonte clairement à une forme *écrite insulaire Rualand* pour *Ruallan* : cf. *Cadoalant* dans le Domesday Book pour le Cornwall. Le groupe *Riw* est arrivé à *Ru* (*ü* français) et dans *Rualt* pour *Riwâlt* et dans *Ruallon* pour *Riwallon*. La terminaison *-an* (et-*ant*) pour le vieux-breton, vieux-cornique et vieux-gallois *ōn* (gall. *-aun*) et vieux-celt. *āno-*, ne paraît pas en Armorique avant le xve siècle et n'est guère usité qu'en vannetais ; elle est proprement insulaire. J'ai cité dans le Domesday Book, *Cadoalant*. Dans une charte de l'abbaye de Margam en Galles, c'est encore *Caduuallan* en 1129 [1]. Dans Layamon *Riwallon* est transcrit par *Riwaddlan*. De plus, *land* pour *lan* est également fréquent dans le Domesday Book : *Hen-land* pour *Hen-lan*, auj. *Hellan* en Probus ; *Porttalant*, auj. Portalla en *Talan* (écrit à tort *Taland*) ; *Treland*, auj. *Trelan* en St-Keverne. La forme qui explique *Rouland* se trouve dans une charte de 1133 : *Ruallan*, variantes *Ruwathlan*, *Rwatlan* [2] (*The Bruts* (à l'année 1062 : Ruallawn). Une forme *Rualand*, avec *l* simple et terminaison *d*, serait plutôt cornique, le cornique ne connaissant pas *l* sourd et ayant indifféremment une ou deux liquides en situation intervocalique, mais avec transcription anglo-saxonne. Eilhart aura lu le *u* de sa source écrite *ü* (*ou* français) au lieu de *ü* [3]. Il est possible que pour *Rouland* il y ait eu confusion avec un autre nom. Après avoir envoyé ce travail à l'impression, j'ai relevé, en Devon, le nom de *Rouland* dans le nom de *Rouland-es ton* (*Feudal Aids*, I, p. 314 : an 1284-1286).

Le nom de *Donoalen*, *Denoalen*, n'est pas exclusivement breton comme l'a avancé M. Bédier. On ne le trouve pas d'ailleurs sous ces formes ni dans le Cart. de Redon ni dans celui de Quimperlé. On ne trouve que les formes avec finale *-on*, *-un* ; aucun des noms cités par M. Bédier ne la montre. Je ne vois de forme armoricaine *-en* pour ce nom qu'en 1434 (Donguallen) [4].

1. De Gray-Birch, *History of Margam Abbey*, p. 9.

2. Clarke, *Cartae et alia munimenta quae ad dominium de Glamorgan pertinent*, 1885, p. 74, 92. La graphie *-thl* n'est pas rare ; c'est une tentative pour rendre *l* sourd gallois.

3. Ed. Rhÿs Evans, p. 268.

4. Cart. Redon, p. 74, 86, 129, 261, 243, 333. — Cart. de Quim-

Il n'est pas rare en gallois : xe-xie siècle dans le Livre de Landav [1] *Diuunguallaun* (prononcé *Dŏv-gwallaun* [2] avec voyelle de résonnance entre *v* et *n*) ; *Din-guallaun*, *Dun-guallaun* (pron. *Dŏn-gwallawn*, ou *Dŏn-wallawn*). En Cornwall *Dŭvn-wallon* devenait régulièrement *Dönwallon*, *Donwallen* (*e* = *ö* bref), *ŭ* bref étant devenu *o* de très bonne heure, dès l'époque du vieux cornique.

Ce nom *paraît* un peu plus commun en Armorique, mais on ne peut rien en arguer, car pour des raisons données plus haut, l'onomastique cornique pour les noms propres d'hommes dès la fin du xie siècle est fort pauvre : on n'en trouve guère que dans quelques rares chartes anglo-saxonnes et les *Manumissions on the Bodmin Gospel*. A propos des formes de noms brittoniques apparaissant dans les lais et romans arthuriens, il me semble utile de dire un mot de *Graelent* qui a grandement servi et n'est pas encore hors d'usage pour étayer la thèse *armoricaine* de *Zimmer et Cie*. *Graelent* a donné son nom à un lai célèbre. La forme vieille-armoricaine (ce serait aussi la forme vieille-cornique) est *Gradlon*, gallois *Grat-laun*. En zone bretonnante, il a évolué en *Grazlon* et *Grallon*. En zone bretonne française 1124-1175, c'est *Graelend* (terra *Graalendi* presbyteri) [3]. Actuellement la forme courante venue de la Bretagne française est *Gralan*, souvent écrit *Gralland*. On en a conclu que Graelent ne pouvait être que d'origine armoricaine. Or, c'est un nom très connu en Cornwall : on trouve en 1166 *Gralan*, en 1212 *Grealant* [4], a corriger en *Graelant* ; au xiiie siècle *Grazelen* [5]. Ce sont deus descendants de Bretons : le *Gralan* de 1166 est de la famille des *Blobiou* (mal écrit *Blobin* pour *Blobiu* dans le *Domesday Book*).

perlé, éd. Maître-Berthou (Donuuallonus, Donguallonus, Dunguallon, Dunguallonus, Dunguallun); cf. J. Loth, *Chrest.*, p. 127, 202.

1. The Book of Llandav, éd. Evans, 223, p. 200-251.

2. Cf. *Dibrguyr* (ibid., p. 129) *Duvuguyr* pour *Dövr-gwyr*, p. 128. Cf. la forme moyenne-galloise *Dyvyr-Dwy*, vieux-gallois *Dubr-Duiu*.

3. J. Loth, *Chrest.*, p. 13 *Grat* entre en composition dans d'autres noms : cf. en Cornwall, dans les *Manum. Grateant*. Parmi les hommes de l'abbaye de Beaugency, figure à côté de *Herveus*, *Graalanz* dans un document de la fin du xie au début du xiie (Longnon, *Polyptique d'Irminon*, II, v. 98).

4. *Journal of the Roy. Inst. of Cornwall*, 1890-1891.

5. *History of Trigg minor*, I, p. 115, note 3.

Cadio, qui apparaît dans le Tristan en prose (cf. pour la terminaison, plus haut, *Penfentenio*, *Talgullo*) est le nom d'un propriétaire du Devon.

Pour *Perinis*, qui joue un rôle médiocre, dans le roman, sa celticité est douteuse. Aussi ne l'ai-je pas mentionné dans ma Chrestomathie. Il est remarquable que *Perenes* (Perenesius), est un nom de moine, d'abbé, ou de personnage ecclésiastique dans le Cartulaire de Redon. Le plus souvent, il en est de même dans le Cartulaire de Quimperlé. Mais à côté de Perenesius, dans la Cart. de Redon, apparaissent des témoins, au IXe siècle, du nom de *Pirinis*, *Perinis* (p. 42, 104, 183); *Perinis* devient régulièrement *Perenes*, au XI-XIIe siècle; il désigne aussi des laïcs dans le Cart. de Quimperlé [1]. Le nom *Pirinis*, *Perinis*, puis *Perenes*, paraît devoir se décomposer en *Pir-(Per-)inis*, l'île de Pir (vieux-celt. *Porius* : cf. *Porius* dans les *Inscr. Br. Chr.* vieux-gallois *Pir*) [2]. Je ne l'ai trouvé, en Angleterre, qu'en Galles, sous la forme analytique *Ynys Pyr*, nom ancien de Caldey Island rattaché à la paroisse de Penaly en Pembrokeshire : c'est l'équivalent de *Pir-inis* [3].

Gor-venal est probablement pour *Gor-wenwal*. Il peut appartenir aux trois groupes,

Il en est de même de *Goron* ou *Gŭron*. Néanmoins, si *Guirun* est la forme sincère [4], *Goron* est plus proprement cornique. C'est, en effet, la seule des langues brittoniques qui réduise une diphtongue sous l'accent à une seule voyelle [5].

Mériadoc est commun au trois groupes. *Meriadoc* est un nom de district en Galles. On sait que Saint *Meriasek*, forme régulière de moyen cornique pour *Meriadoc*, a été le sujet d'un drame cornique. Ce saint est armoricain; on trouve en Galles, en 1139, le nom d'homme *Meriadoc* [6]. Branguain ou *Bren-*

1. Ed. Maître-Berthou, p. 245, 248, 155.

2. Cf. John Rhŷs, *Lecture on Welsh Philology*, p. 376; cf. Mainaur Pir (*Book of Llandav*, p. 124), en Pembrokeshire; moyen-gall.-*Pyr* (breton *Per*).

3. Lewis, *A topogr. Dict. of Wales*, I, à *Caldey Island*, v. aussi II, *Manorbeer*.

4. Bédier, *Le roman de Tristan*, I, vers 835, 839.

5. Seul, en Galles, à l'époque moderne, le dialecte de Glamorgan, fait cette réduction.

6. De Gray-Birch, *History of Margam Abbey*, p. 96.

gain n'est pas connu en Armorique. C'est sûrement le vieux-gallois *Bran-wen*, nom de la sœur de Bran, dans le *mabinogi* qui porte son nom. *Brangvain* représente *Bran-gwen*, forme caractéristique du xe siècle et qu'on peut trouver même au xie.

Nous avons vu plus haut que *Dynas* était cornique. On peut en dire autant de *Cariado*, de *Caerdin* et probablement de *Kanelangres*.

Cariado semble un dérivé de *cariad*, qui signifie, en gallois, *amant* ou *amante*, *objet aimé*, mais ce peut être, ce qui est plus probable, une forme cornique signifiant *aimable* (*Thomas*, vers 956 : del *biau* Cariados se dote). La forme courante en cornique moyen est *caradow*, aimable. Ces mots en-*adow* sont propres en cornique et conformes à sa phonétique ; en gallois, c'est *caradwy* ; en breton, au xiie siècle, c'eût été *caradoue* [1]. En Cornwall, au contraire, cette réduction se montre dès le xe siècle : *wy* se réduit même à *o* : *Morhaytho*, *Morhaeþpo*, *Mor-haedo* [2] ; dans le Cart. de Redon : *Iarn-haithoui* [3].

Kaherdin est composé de *Caer* et de *din* citadelle (vieux-celt *dūnos*). *Din* est fréquent comme second terme en Cornwall : *Pendîn* écrit auj. *Pen-deen* en Saint-Just en Penwith. Il y a même en Crowan un *Kerthen* que Lelant donne sous la forme *Cairdine* [4]. *Din* n'apparaît en breton que dans le diminutif ou dérivé *Dinan*. Le nom propre *Kaherdin*, *Caerdin* est donc sûrement cornique.

Canoel, résidence du père de Tristan, a été rapproché de Canuel près Guérande, qui paraît dans une charte du ixe siècle du Cartulaire de Redon [5]. M. Quilgars qui a composé un *Dictionnaire toponomastique* de la Loire-Inférieure et est guérandois, l'identifie avec le nom actuel, *Canvel*, en Piriac. Je

1. *Dialectalement*, plus tard, on a le nom propre de femme *Caradou*.
2. *Man. on the Bodmin Gospel* (*Revue Celt.*, I, p. 432).
3. On a, il est vrai, à côté de *Iarn-haithoui*, *Iarn-haitou*, mais il semble qu'on ait confondu deux terminaisons différentes ; *haithoui* et *haithoew*. Il n'y a aucun exemple d'affaiblissement de *-oui -oue*, en Bretagne, avant le xiiie-xive siècle.
4. *Compl. Par. Hist. of Cornwall*, I, p. 268.
5. *Cart. Redon*, p. 21.

ne sais sur quoi il se fonde, car la charte le donne comme situé en Guérande (*Wenran*). S'il a raison, *Canuel* doit être lu *Camel*. Cela n'a guère d'importance, d'ailleurs; *Canoel* était incontestablement situé en Angleterre. Quoi qu'il en soit, Rivalen tirait son surnon de *Kanelangres*, de son manoir de *Canoel*. Or la seule langue brittonique qui puisse réduire *Canoel* en *Canol* ou *Canel* au XIe siècle est le cornique (cf. plus haut *Egles* pour *Eglos* = *Egloes*, *Eglois*; cf. Voc. corn. *bros*, aculeus, pour *brot* = *bruit*).

Canol est connu dans la toponomastique cornique: *Canal-Idy* en 1287-88, en 1302, *Canalesy* [1] aujourd'hui *Canel-igey* ou *Canal-igey* : c'est un nom de lieu en Saint-Issey, anciennement s^te^-Ide de *Eglos-cruc*. Il est possible qu'il faille couper *Kanelangres* en *Kanelan gres* : *Canelan* serait un dérivé de *Canoel* et *gres* pour *cres* indiquerait la situation de la résidence de Rivalen. Bon nombre de proprictés aujourd'hui encore, en Cornwall, sont divisés suivant leur situation : la partie du haut sera caractérisée par *wartha* (la plus haute), gallois *warthàv* ; la plus basse par *woles* (*golas* pour *goelet*, breton *gouelet*, gallois *gwaelod*) et celle du milieu par *cres*, breton *creiz* : *cres* dans ce cas est toujours changé en *gres* : en 1283-84 [2], *Porthilly-gres* ou *Porthilly du milieu*, à côté de *Porthilly Egles* ou *Porthilly de l'Eglise* (du quartier de l'église). De même *goles* et *gwartha* (gallois *gwarthav*) deviennent *woles* et *wartha* : en 1283-84 *Trewynt woyles* et *Trewynt wartha*.

Canoel a pu prendre la ïorme *Caonoelan* et, régulièrement, en cornique, *Canolan* et *Canelan* [3] : le dérivé (parfois diminutif) *-an* se trouve pour des noms de propriétés : la *villa* de *Uuetenuuoion*, c'est-à-dire vraisemblablement d'un *Uuioion*, s'appelle dans le Cartulaire de Redon : Ran(*villa*, *part*) *Uuoion-an* (p. 9 année 833 834) [2]. Il est fort possible aussi que *Kana-*

1. Maclean, *History of Trigg Minor*, II, p. 26, 29.
2. *Assize Roll*, III (12 Edward I, 20 novembre).
3. Le nom de lieu *Canola*, notamment *Cortes Canola* apparaît plusieurs fois dans l'*Exon Domesday* (éd. in-fol., tome III, p. 320). *Canola* peut être anglo-saxon pour *Canolan* : cf. *Caedwala* pour *Cadwallon*. Malheureusement l'origine et le sens de *Canola* sont douteux.

langrès soit composé de *Canel* pour *Canoel* et d'un nom d'homme *Angrès*. M. Bédier a signalé *Angrès* dans *Cliglès*. Il apparait aussi dans un document anglais du temps d'Edward III : le sheriff des îles Anglo-normandes (Jersey, Guernesey, Sierk, Aurigny) est invité à donner une indemnité à John *Angrees* dont le fils a été tué dans ces îles, en combattant contre les Français [1].

Le nom du chien *Hudent*, variantes *Hodain*, *Huden*, paraît bien composé de *hu* -, bon, bien (vieux-celtique *su*-) et de *dent*, pluriel de *dant*, dent : *qui a de bonnes dents*. La forme galloise correspondante eût été *Hu-deint* qui eût été, au XIe siècle, écrite *Hi-deint* ou *Hy-deint*. *Hudent* peut être aussi bien cornique qu'armoricain. La graphie *Husdent* me paraît une tentative maladroite pour exprimer le son du *d* intervocalique qui est spirant.

En somme, les noms propres d'homme du roman (même ceux des deux chiens), qu'ils soient français, anglais, breton-armoricains, se trouvent presque tous en Cornwall ou dans les régions voisines ; plusieurs apparaissent avec une forme plutôt cornique ou tout au moins celtique-insulaire.

On le voit, l'étude de ces noms ne fait que corroborer les résultats acquis par celle des noms de lieux.

La légende de Tristan et Iseut était certainement courante chez tous les peuples de langue brittonique de l'Ile de Bretagne, du nord au sud. Elle se montre dans les traditions de ceux qui, à l'époque de sa diffusion chez les Français, parlaient encore la langue de leurs ancêtres. Pour le pays de Galles, la preuve n'en est plus à faire [2], mais la version dont se sont surtout inspirés nos poètes est sûrement celle qui a été localisée et élaborée en Cornwall. Elle était fixée dans ses traits essentiels avant la conquête de Guillaume ; on en a des témoins et les plus impartiaux de tous, dans les noms de lieux : *Lancien* (sans parler de *Tintagel*), *Morreis*, (*Morroisc*, *Morresc*),

1. *Calendars of Close Rolls*, Edw. III, p. 204.

2. V. *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde*, VI. Cf. J. Loth, *Mabinogion*, I, p. 92, note 1, 311 ; II, p. 205, note 8, 231, 238, 247, 248, 260, 267.

qui figurent dans le *Domesday Book*, le gué d'*Esell* (967), l'église *Saint-Samson*, *Costentin* avec *Trecoit* (*Domesday Book*). Le philtre d'amour qui symbolise tout le drame *moral* ou *immoral* de la légende et en atteste l'existence, porte, chez Béroul, un nom anglo-saxon : *Loucvendris*, pour *Lovendrinc*, ou *Lovendrant* pour *Lovendranc*. Cette légende de fond celtique (brittonique), courante chez les Anglo-Celtes du Cornwall et sans doute du Devon, les Français y ont aussi collaboré ; les noms du *Saut Tristan*, *Mal Pas*, *Blanche Lande* sont significatifs, quoiqu'ils soient vraisemblablement traduits de noms corniques. La civilisation française a sans doute aussi influé sur les mœurs et la physionomie du roman, plus ou moins, suivant les époques et le tempérament des poètes : Thomas, en ce sens, a plus innové que Béroul. Les Français ont puisé à deux sources : une source écrite, et une source orale : la prononciation que trahissent Lancien (*Lantien*), *Tintajol* (*Tintagel*), *Morrois*, *Morreis* (*Morroisc*, *Morreš*) est anglo-saxonne et ne répond pas à la forme celtique écrite. *Dinas de Lidan*, pour *Dinas Lidan*, indique également une source orale mal interprétée ; une source écrite eût donné *Dinas Lidan* ; au contraire, *Rivalen Kanelangrès* pour *Rivalen de Kanelangrès* est parfaitement correct et cornique. *Tristan* (*Trystan*) suppose une forme écrite.

Resterait à établir, sommairement, la part des Bretons-Armoricains. Elle serait à peu près nulle, s'il s'agissait des Bretons vivant en Armorique. On ne peut guère signaler à leur actif que saint *Tresmor de Carahès* et encore *Tresmor* est-il une forme purement littéraire. La forme sincère est *Trechmor* qui figure dans la vie de saint Gildas de Rhuys. Mais il y avait, nous l'avons vu, des Bretons de marque établis en Devon et Cornwall, grands propriétaires entourés sans doute de soldats et de serviteurs de leur pays, à la suite de la conquête française. S'il n'y avait à leur attribuer que les noms de *Roald* et peut-être de *Perinis*, leur rôle serait bien effacé. Il est cependant, *a priori*, invraisemblable que ces Bretons parlant la même langue que les Cornouaillais, ayant les mêmes goûts pour la poésie, les récits romanesques, ne se soient pas intéressés à une légende aussi captivante, et ne l'aient pas plus ou moins modifiée, au

profit de celle que leurs ancêtres insulaires leur avaient léguée et qu'ils apportaient aussi d'Armorique. L'Ile Trestan (insula *Trestanni*) aujourd'hui Ile Tristan dans la baie de Douarnenez, ne peut avoir une origine savante : on eût eu *Tristan*. C'est en vain qu'on ferait remarquer que le nom le plus anciennement connu est l'île de *Saint-Tutuarn*. Il arrive fréquemment (il y en a notamment en Cornwall de nombreux exemples) qu'un lieu ait deux noms : un nom religieux et un nom laïque. *Tutuarn* était le nom du prieuré; *Trestan*, sans doute, le nom de l'île entière. Nulle part la légende de *March* aux oreilles de *march* (cheval), n'est aussi répandue que dans notre Finistère [1], et particulièrement dans le voisinage de l'*Ile Trestan*. Cambry [2] l'avait déjà recueillie en 1794, près de Douarnenez, au fond de la baie : « vous serez étonné de rencontrer ici une fable à peu près pareille à celle du roi Midas; *elle existe dans toutes les têtes*, dans les plus anciennes chansons. Le roi de *Porzmarc'h* [3] faisait mourir tous ses barbiers, de peur qu'ils racontassent au public qu'il avait des oreilles de cheval. L'intime ami du roi venait de le raser; il avait juré de ne pas dire ce qu'il savait, mais ne pouvant résister à la rage de raconter ce fait, par le conseil d'un sage, il fut le dire aux sables du rivage. Trois roseaux naissent dans le lieu; les *bardes* en firent des anches de hautbois qui répétaient : *Portzmarc'h, le roi Portzmarc'h a des oreilles de cheval*. » M. Luzel m'a affirmé avoir recueilli la même légende au même endroit. Plusieurs autres versions ont été recueillies : une à *Lostmarc'h*, en Crozon [4], une seconde à *Prat-an-Rons*, en Penhars, près Quimper, une troisième à Portsall par Sébillot.

Elle existait aussi à Pont-l'abbé. M. de la Borderie [5] signale dans l'île Chevalier, dans la rivière de Pont-L'abbé, un *Castel roe Marc'h* (château du roi Marc'h). Le nom exact de ce château qui appartenait aux barons de Pont-L'abbé, est en

1. Il y a dans le Morbihan des *Poulmarch*, mais il n'y a rien à conclure de pareils noms, quand la légende n'y est pas jointe.

2. *Voyage de Cambry dans le Finistère* en 1794, éd. Souvestre, 1836, p. 179.

3. Auj. *Plomarc'h*, en Ploaré.

4. *Bulletin de la Soc. arch. du Finistère*, XIX, XXV, XXVI.

5. *Géographie féodale de la Bretagne*, p. 134.

1425[1] le château du *roi Guimarc'h*. C'est également le nom que porte le roi March dans la légende de Prat-an-Rous en Penhars, racontée par son confrère, M. Allain à Paul Sébillot[2], d'*après le récit breton* de son père. Cette version a un caractère visiblement populaire (par la réflexion concernant le roi d'Yvetot). Comme elle est moins connue, je la donne *in-extenso* : « Autrefois, il y avait à Prat-an-Rous, un roi appelé *Gwivarc'h*[3], qui avait des *oreilles de cheval*, et, pour les cacher, il était toujours coiffé d'un bonnet qui les recouvrait exactement. Il n'y avait que son barbier qui fût dans le secret, parce qu'il était obligé de se découvrir pour se faire tondre et raser. Or, il lui avait fait jurer, sous peine de mort, de ne jamais livrer son secret à âme qui vive. Comme tout secret pèse, il alla un jour faire sa confidence à une touffe de sureau qui croissait au coin d'un talus. L'été suivant, il y avait aire neuve dans un village voisin, et l'on devait y mener grande danse. Le joueur de biniou, passant près du buisson de sureau, en coupa une branche pour refaire l'anche de son instrument. Quand la danse fut en train, dès qu'il se mit à souffler, le biniou, au lieu de donner ses sons et ses airs habituels, disait et répétait :

ar roué Gwivarc'h[4]
En denz diou scouarn marc'h.

au grand ébahissement des danseurs.

Le roi Gwivarc'h vint lui-même de Prat-an-Rous pour assister aux ébats, et ne fut pas peu surpris d'entendre le biniou faire à tout le monde cette révélation indiscrète. Plein de colère, il apostropha vivement le sonneur ; mais celui-ci lui dit qu'il n'en pouvait mais, et que, malgré toute sa bonne

1. *Inventaire des Archives de la Loire-Inférieure*, série B 2028. Ce document m'a été signalé par M. Bourde de la Rogerie, archiviste d'Ille-et-Vilaine.

2. *Revue des trad. populaires*, VII (1897), p. 356 et suiv.

3. Ce nom très intéressant remonte à un vieux-celtique, * *Visu-marco-s* (*visu*, gall. *gwiw*, irl. *fiu*, digue) ; vieux-breton, *wiu- Gwiu-march*, est différent de *Wiu-ho-march* qui a donné *Gwyonvarc'h*.

4. Le roi Gwivarc'h a des oreilles de *marc'h* (cheval).

volonté, il ne pouvait pas faire [dire] autre chose à son instrument. « Voyez plutôt vous-même », dit-il, en passant le biniou à Gwivarc'h. Celui-ci, tout aussi peu fier que le roi d'Yvetot, se mit à souffler dans le sac à biniou, qui se remit à sonner et à répéter :

ar roue Gwivarc'h
En deuz diou scouarn marc'h.

« — Eh bien, dit le roi, puisque ce biniou endiablé vous a dit mon secret, jugez-en par vous-même » ; et il retira son bonnet, et tous les assistants purent contempler ses oreilles de cheval. » M. Allain, dans la séance du 28 avril (de la *Soc. Arch.* du Fin.), a ajouté à cette légende un détail intéressant : « un de ses barbiers, pour son indiscrétion, fut mis à mort, et *sur sa tombe, il poussa un sureau*. Le sonneur en cassa une branche pour réparer son instrument [1]. »

C'est, à mon avis, de la juxtaposition en *Cornwall*, des deux légendes, cornique et armoricaine, et d'un compromis entre les deux, que vient la création des deux Iseut [2]. Il est remarquable que la géographie de l'Armorique, quand elle devient la scène du roman, y est des plus vagues. On y sent que ce sont des souvenirs déjà confus : c'est le fait de Bretons nés en Cornwall. Le roman en prose, auquel je n'attache pas grande importance au point de vue du roman primitif, même

1. La légende recueillie par Sébillot ne donne d'autre nom au roi que celui de *Karn*, nom d'une île près Portsall. Il est clair qu'il manque un nom : du seigneur de Karn, on aurait fait le seigneur Karn (cf. Dinas de Lidan). Il devait s'appeler *Marc'h Karn*, Marc'h de Karn. Peut-être l'île s'est-elle appelée *Karn-march*. Sur une tête sculptée de March ou prétendue telle v. *Revue des Tr. pop.*, VII, p. 357-358.

2. J'avais envoyé ce travail à l'impression, quand j'ai pu prendre connaissance du très intéressant compte rendu qu'a consacré, récemment, M. E. Muret, à l'ouvrage de Golther (*Tristan und Isolde in den Dichtungen des Mittelalters und der neuen zeit* ; Leipzig, 1907), dans la *Zeitschrift für franz. Spr. und Letter.* (Sonderabdrück). L'auteur me l'avait adressé, il y a déjà quelque temps. Je suis heureux de me rencoutrer avec lui sur la question d'origine des deux Iseut, comme sur d'autres points. Il renvoie, à ce propos, à un ouvrage que je n'ai pas lu : Deutschbein, *Studien zur sagengeschichte Englands* (Gotha, 1906).

dans ses parties dites anciennes, a été remanié évidemment sur certains points par des Armoricains ou sous leur influence. Je n'en veux pour preuves que les scènes à Nantes, Gaudri le fèvre, le comte Urvoy (mal écrit *Urnoy*), le port de Penmarck [1] ». Le remanieur paraît, en revanche, fort mal connaître le Cornwall : Tintagel même, sous sa plume, devient *Tinthanel*.

Outre les apports armoricains, il est clair que la version cornique conserve comme l'écho de traditions quelque peu différentes, venues peut-être de Galles ou même de Cumbrie. La géographie même, par exemple pour le pays de Tristan, pour ses voyages, en est un indice [2]. Mais dans l'ensemble, c'est bien cette version qu'ont popularisée nos poètes, surtout Béroul, et leurs imitateurs. Il y a eu sûrement des rédactions intermédiaires entre eux et une version plus ancienne et plus sincère, circulant en Cornwall avec d'importantes variations qu'explique facilement la source en grande partie orale d'abord des récits. Dans cette version primitive ou plus ancienne, on retrouve aussi sûrement la collaboration des Brittons du Cornwall auxquels est due aussi sûrement la trame du roman et des épisodes capitaux, celle des Anglo-Saxons, mêlés aux habitants du pays, en partie Cornouaillais saxonisés, puis des Franco-Armoricains établis dans le pays. Ce sont ces derniers venus qui y ont mis la dernière main. C'est même peut-être chez *Wihumar*[*ch*] ou un de ses descendants, sous les ombrages de Trecoit, que le roman a pris sa dernière forme, franco-armoricaine.

Le terrain de la discussion se trouve ainsi sensiblement déblayé, quoique tout ne soit pas éclairci. Il faut renoncer à Tristan Picte, à Iseut, fille de Viking etc. Pour la première fois le lieu d'origine d'un roman de la Table Ronde et du plus important de tous, est fixé avec précision. C'est la ruine de

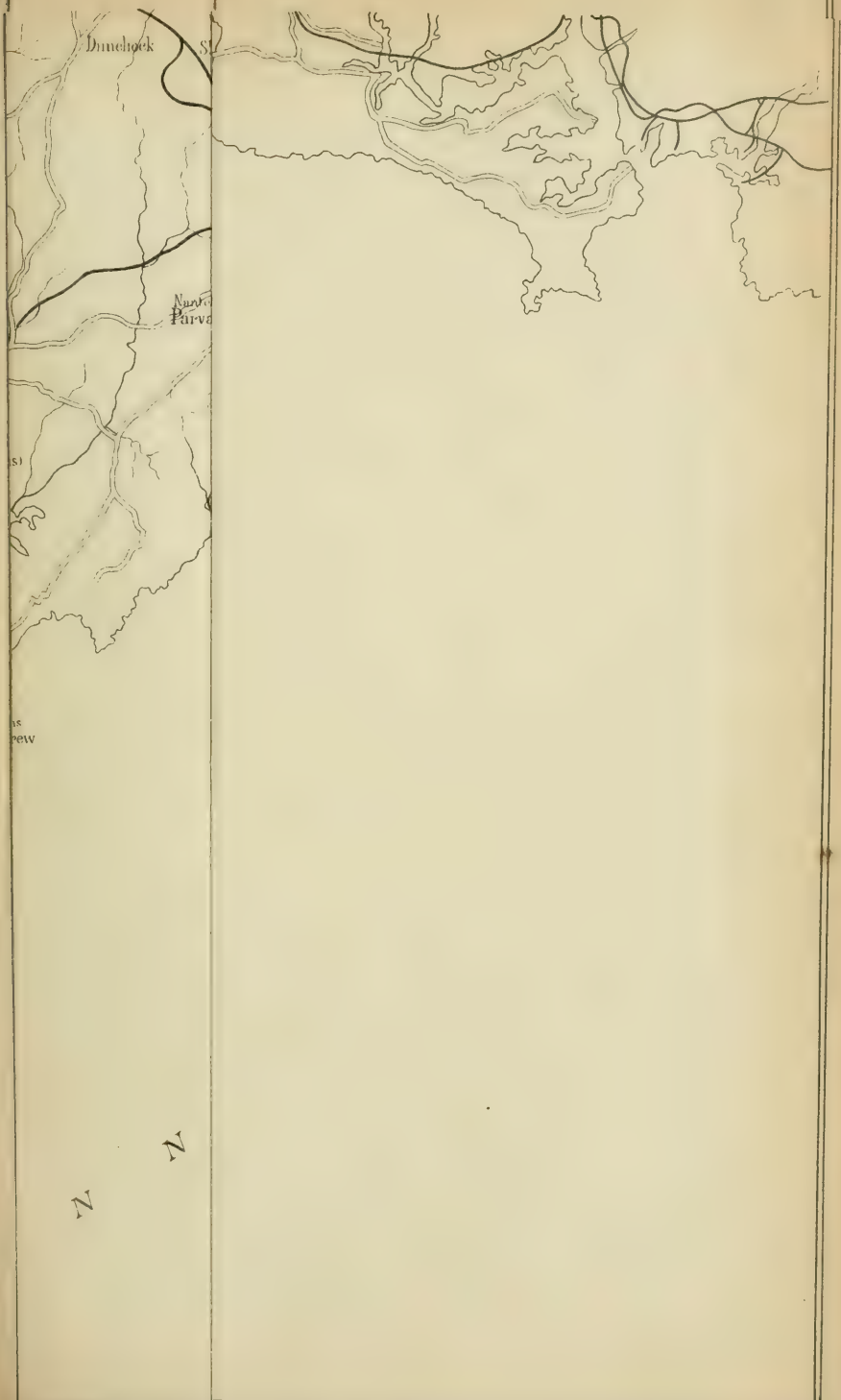
1. Il y a un *Penmark* en Cornwall, en Wendron et un autre en Galles (Glamorgan).

2. On a, je crois, vainement cherché le *Hjatland* où, d'après la saga, aborde Roald le Foitenant lancé à la poursuite des ravisseurs de Tristan; c'est sans aucun doute les *Shetlands* : c'est, en effet, la forme normale du nom de cette île (Jespersen, *A modern English Grammar*, p. 53, n° 2, 742).

la théorie *non-celtique*, je serais presque tenté de dire *anti-celtique*, de l'origine de la matière de Bretagne. Jointe à mon travail sur Morgan Tut, cette étude sur Tristan la rendra désormais, pour tout esprit de bonne foi, insoutenable. Ainsi, se trouve confirmée. dans sa donnée essentielle, la théorie soutenue à diverses reprises, avec quelques variations et fluctuations, par Gaston Paris ; il a approché de la vérité en faisant remonter le Tristan français à un original anglais, et en désignant comme intermédiaires entre les Celtes de l'Ile et le continent, les Français ou Anglo-Normands de l'Angleterre. Cette théorie, avec d'importantes modifications, a été soutenue en France, avec autant de science que de talent, surtout par F. Lot. L'auteur de ces lignes s'est jeté aussi de temps en temps dans la mêlée ; il est heureux d'achever la déroute d'adversaires redoutables et tenaces, mais auxquels manquait l'arme essentielle dans cette lutte : la connaissance approfondie de l'histoire des peuples et des langues brittoniques.

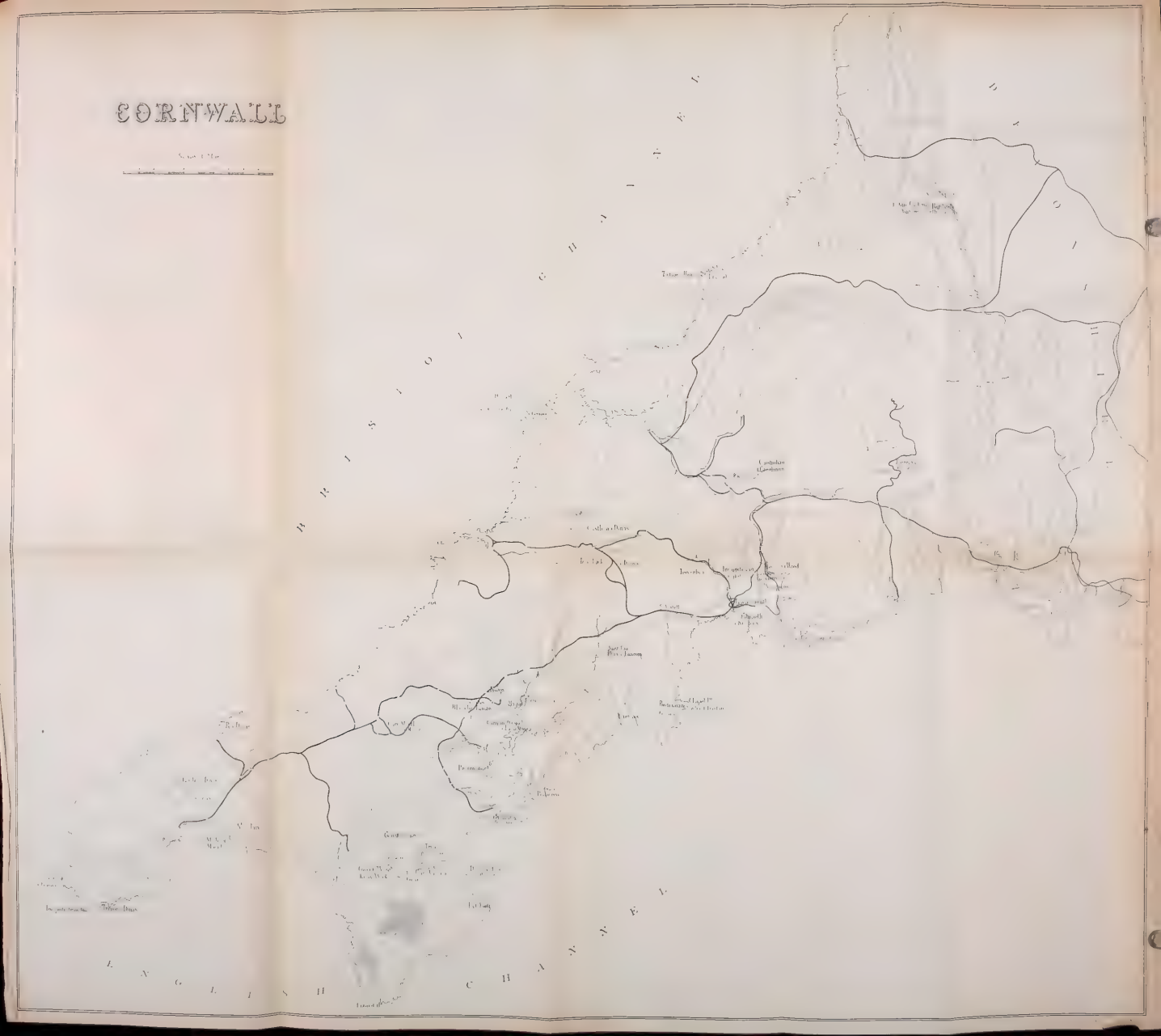
(*A suivre.*) J. Loth.

N. B. — La carte ci-jointe est une carte moderne assez défectueuse. Elle m'a paru encore préférable à la carte de Bartholomew, réduction des cartes de l'Ordnance Survey (Collection des *Quarter-inchs to mile maps*). Les noms qui intéressent directement ou indirectement le roman de Tristan sont en caractères saillants ; les autres servent de points de repère.



IMP. FROTAT FRÈRES, MAGON.

CORNWALL



BETHA IUILIANA

Sainte Julienne de Nicomédie, martyrisée dans sa ville natale au temps de l'empereur Maximien, était connue en Irlande. Le *Félire* d'Oengus lui consacre un quatrain à la date du 16 février (éd. Wh. Stokes, 1905, p. 61), et son aventure avec le démon est rappelée dans les notes du même poème empruntées à trois manuscrits (p. 74 et 75).

On trouvera deux vies latines de sainte Julienne dans le répertoire des Bollandistes, *Acta Sanctorum,* février, t. II, p. 868 et suiv. C'est de la première de ces deux vies (p. 873 et suiv.), ou en tout cas d'une source identique, que dérive visiblement le texte irlandais qui suit.

Ce texte est tiré du manuscrit de Paris (fonds celtique n° 1, f° 43, v° 1) et publié ici pour la première fois ; on y a joint une traduction française.

TEXTE IRLANDAIS

Betha Uiliana ann so.

1. [R]obói aroili urraigi[1] darba comainm eleseus aca[th]ir[2] nicomedia inaimser mhaiximianus imp*ir* 7 rohairnaidmeth in*gen* sociniul*ech* donurraigi sin .i. iuliana in*gen* afracain 7 rothaithigeth intempull 7 robúid oc[g]uidi incoimde[d] 7 rocur inturraighi techtu diasoig*ed* diar*a*da riafeis[3] lais fein 7 rodiult sisi sin. *Et* roinnis eleseus diahath*ir* 7 atb*er*t antath*ir* m*ina* oentaigheth dia déoin condigneth diahainneoin 7 dochuaid mar aroibi 7 itbert frie : Cid imanobai eleseus, 7 itbert uiliána diacindethsom intrinóid nofoeif*ed* lais 7 m*i*nac[i]ndeth nicoimregdais dog*rés*. Luigimsea nadei, arintath*air*, cotiubria dophiastaib thú d*ia*nradi[4] na briat[h]ra sin. Atb*er*t iuiliana cid itein*ed* *no*curthae conadingn*ed* air.

2. Robói ahath*air* aris ogar*á*da frie feis leisin urraigi. Atb*er*t si friahath*air* isisi cach pian nofuilengad ardia riasabeth ocfer. Bentar ahedach di gahath*air* ocus tuairgter óflescaib í occauralam[5] uirri adrad nandei. Atbert iuil*ian*a nach aideor*ad* nadei balba bodhrai, acht ro (f° 43 v° 2) aideor*ad* issu cr*ist*. Dor*a*t intath*air* diapiannad do eleseus hi. Otconnaicsim hi rathaitin[6] adealb fris 7 robói acar*a*dai fria adrad nandei 7 feis lais fein. Dian*a*drasu domdiasa[7] ariul*ian*a daghensa oentu frit m*in*aderna nichoimregum dog*rés*s. Diandernuind romuirf*ed* antimp*ir* mé. Máta eclai inímp*ir* ort, orsí, nabí damsa, arnifétfa mosaeb*ad* ocredim natrinóide ; acht déna mo piannad m*a*dáil leat.

1. Le mot est écrit *urraigi* au début du récit, mais plus loin *urraig*, § 10, *airrig*, § 12 ; c'est le mot *errig* des *Pass. and Hom.*, p. 687.

2. Ms. ak*air*.

3. Pour l'emploi de *ré*, marquant le but et l'intention, voir *Three Shafts*, p. 422, col. 1.

4. Ou d*ia*n*a*d*e*rai (?). Le manuscrit porte dnri.

TRADUCTION

Vie de Julienne.

1. Il y avait un préfet de la ville de Nicomédie, au temps de l'empereur Maximien, qui portait le nom d'Élisée. A ce préfet était fiancée une fille de bonne naissance, Julienne, fille d'Africanus ; elle fit visite au temple et y resta à prier le Seigneur. Le préfet envoya des messagers à sa recherche pour lui parler, pour qu'elle couche avec lui, et elle refusa. Élisée en fit part au père, et le père dit que si elle ne consentait pas de plein gré, il le ferait en dépit d'elle ; il alla la trouver, et lui dit : « Pourquoi repousses-tu Élisée ? », et Julienne dit que si la Trinité le permettait elle coucherait avec lui, mais que si la Trinité ne le permettait pas, ils n'auraient jamais commerce. « Je jure les dieux, dit le père, que je te donnerai aux bêtes si tu dis ces paroles-là ». Julienne répondit que quand bien même elle serait jetée au feu, elle ne le ferait pas pour lui.

2. Son père lui dit une seconde fois de coucher avec le préfet. Elle répondit à son père qu'elle supporterait toute peine pour Dieu avant d'être à un homme. Elle est dépouillée de ses vêtements par son père et battue de verges, tandis qu'il lui ordonne d'adorer les dieux. Julienne répondit qu'elle n'adorait pas les dieux sourds et muets, mais qu'elle adorait Jésus-Christ. Le père la donna à Élisée pour qu'elle soit punie. Dès qu'il la vit, sa beauté le frappa, et il se mit à lui dire d'adorer les dieux et de coucher avec lui. « Si tu adores mon Dieu, dit Julienne, je m'unirai à toi ; si tu ne le fais pas, nous n'aurons jamais commerce. — Si je le faisais, l'empereur me mettrait à mort. — Si tu as la crainte de l'empereur

5. Cf. *furáileamh*, Three Shafts, p. 380.

6. Pour *rothaitin*, prétérit du verbe *taitnim* « j'apparais » et je « plais » cf. *Pass. and Hom.*, l. 7238.

7. *Domdiasa* répété deux fois dans le manuscrit. Pour le verbe *adraim* suivi de la préposition *do*, cf. *P. H.*, l. 1346 : *co ruédrur dot deeb siu.*

3. Rocur inturraighi se míli diamuinnt*er* diasoigid 7 rotuaircsit ofleasgaib 7 rocureth í 7 afolt icuibrech. Atub*er*t inturraigi fria : D[i]am*a*dáil leat gandopiannad ní ismó, dénai edb*ur*t donadeib .i. doapuill 7 dodeán. Atb*er*t iuli*an*a nadingn*a*d trebithu. Atb*er*t acur nocht acoiri fiuchach lán do linn luaigi 7 dorón*a*d aml*aid* sin 7 nidernai irchrad di.

4. Rocureth icarcuir í iarsin 7 robói icirn*igdh*i innti 7 i*sed* roráid : Adé uilicumachtaig, orsí, aath*ir* na nuili, athidnaicid g*a*c[h]a comairli, namcoimét isnapiannaib am*ail* racométuis daniel icuitig náleóm[a]n, 7 am*ail* rosaórais teclai onteine*d* 7 nam*a*caim ontsurn teine*d*, 7 am*ail* t*u*caiss mic isr*a*el cocoss*ai*b tirmaib tremur ruaid 7 am*ail* rabáidis nahéigiptig 7 forann fáró ; cofuasluigea dimsa aml*aid* sin 7 cot*u*ca don urraighi coropiannt*er* ó gallr*ai*b 7 corochnaíea ocrum*aib*, 7 curab treab do iffr*enn*.

5. Tan*i*c deam*an* innsin indeilb aingil cohiuiliána 7 itb*er*t frie : Dena edbuirt donadeib, olsé, ardáig naropianntar ní ismó. Cia thú [1], oriuil*iána*? Aingil dé misi, orsé, 7 is aire romcuir*ed* chugadsa diar*a*da frit édbuirt dodén*a*m [2] donadeib ardaig naroeible. Adé nime 7 talm*an*, oriuil*iána*. calmaig mé idcrab*aid*, 7 foill*sig* dam cid fil oc[u]macall*am*. Atb*er*t inguth frie : iuil*iána*, dena calmai, olsé ; itúsai maill*e* frit ; 7 glac lat intí fil ocutagall*am*, cofeasae cuich é. Atracht iuiliana 7 roglac diab*al* tresighnuim nacroice, 7 itb*er*t fris : ciatú, olsí, 7 canas tangais. Romléic as, ordiab*ul*, 7 atber frit. Abair ortús, oriuil*iána*, 7 leicfet iartain.

1. Ms. ciaḥt*h*ú.

dit-elle, ne sois pas à moi; car je ne pourrai me laisser détourner de croire à la Trinité ; mais fais-moi supplicier si cela te plaît. »

3. Le préfet envoya six mille de ses gens vers elle, et ils la battirent de verges, et elle fut enlevée et pendue par les cheveux. Le préfet lui dit : « S'il t'est agréable de ne plus être suppliciée davantage, fais un sacrifice aux dieux, c'est-à-dire à Apollon et à Diane. » Julienne répondit qu'elle ne le ferait de sa vie. Il ordonna de la jeter nue dans un chaudron bouillant plein de plomb fondu ; cela fut fait ainsi, et elle n'en éprouva aucun mal.

4. Elle fut jetée ensuite en prison, et là elle se mit à prier et voici ce qu'elle dit : « O Dieu tout-puissant, dit-elle, ô père de toutes choses, ô dispensateur de tout conseil, conserve-moi dans les supplices, comme tu as conservé Daniel dans la fosse aux lions ; comme tu as sauvé Thècle du feu et les enfants de la fournaise ; et comme tu as envoyé les enfants d'Israel à pied sec à travers la mer Rouge, et comme tu as noyé les Égyptiens ainsi que le Pharaon. Écarte [cela] de moi de la même façon et reporte-le au préfet; qu'il soit tourmenté par les maladies, qu'il soit rongé des vers et que l'enfer soit son séjour ! »

5. Le démon arriva là auprès de Julienne sous forme d'un ange, et lui dit : « Fais un sacrifice aux dieux, dit-il, afin que tu ne sois pas suppliciée plus longtemps. — Qui es-tu ? », dit Julienne. — « Je suis un ange de Dieu, dit-il, et j'ai été envoyé vers toi pour te dire de faire un sacrifice aux dieux afin que tu ne meures pas. — O Dieu du ciel et de la Terre, dit Julienne, fortifie-moi dans ta foi et indique-moi qui est-ce qui me parle. » Une voix lui répondit : « Julienne, aie courage ; je suis avec toi ; saisis-toi de celui qui te parle, afin de savoir qui il est. » Julienne se leva, saisit le diable par le signe de la croix, et lui dit : « Qui es-tu, et d'où viens-tu ? » — « Laisse-moi aller d'ici, dit le diable, et je te le dirai. » — « Parle d'abord, dit Julienne et je te lâcherai après. »

2. Ms. dodén*a*m doden*a*m.

6. Ismé ifirnaig, olsé. Ismé dob*er* f*or*guin [1] manfer 7 fingala. Ismé cathaithigi [2] sarthoile. Isme thaithmig*us* insídh 7 dob*er* naca[th]a [3] foferc ; ismé dor*at* f*or*éva 7 f*or*adam imarbhus digé*n*am ; ismé der*at* f*or*caidin abél dimarb*ad* ; ismé dimarb crod íoíp 7 imuinntir 7 achlann 7 roaimsig é imaball*aib* ; isme dir*at* f*or* m*ac* israthel isindithreib inloeg ordai da adradh 7 iosafa fáid dothescad ot*ur*isc ; ismé (f° 44 r° 1) dor*at* [4] f*or*nabgodonsór natrigilli dicur isinsorn ten*ed* ; isme dor*at* f*or*iruaith inm*a*cr*ad* domarb*ad* ; ismé dor*at* f*or*iudás cr*ist* dobrath ; isme dor*at* f*or*inmil*ed* cr*ist* doguin ; ismé dar*at* forirh [5] eoin baisti didíc[h]*end*ad ; isme [do]r*at* arśimón [6] ar*á*d curab druíg [7] petar 7 pól ; ismé tor[at] fonear petar dicroch*ad* 7 uile imdai ele.

7. Cia rodfáid ille, oriuil*iá*n*a*. Math*air* fe[i]n, olsé. Caide aainmsiu, oriuil*ian*a. Belsebub, ar deman. Caide agnimsidein ariuil*iá*n*a*. Ni*ansa* ; aircid cech uilc, arsé. Cid dulc fodamtai f*or* ínnarbai onacr*ist*aig*i*b, oriuiliána. Ismoide arnanoir, ardemon, beth icathug*ud* frisna ferén*aib*. Arníháil le lucifer arf*ai*csin m[i]na chlaidim infíren, 7 m[i]nadernum nagnima c[u]macurthar sinn, piántar sinn ; conid aire sin isécin dúin umaloit didénum dos[o]m am*ail* donet nech diaath*ir*. Indis duin [8] oriuil*iá*n*a* cindus śiltái bar nuilc. Inneos*fat* [9] d*ui*tsiu ón, or diab*ul*.

8. Tigmid gus ínnduine 7 é urlum ógnim dé 7 dob*er*am imraiti eili dulc f*or*am*en*m*an*, 7 saobumaid onadeidgnimaib 7

1. Cf. sans doute *forgan* « anger » O'R., bien que ce dernier mot soit donné comme masculin. Mais le singulier '*manfer* « autour de l'homme » est embarrassant.

2. De *cothaigim* « je nourris » (K. Meyer, *Contr.*, p. 500).

3. Ms. naka ; cf. ci-dessus, p. 312, n. 2.

4. Ms. dor*at* dir*at*.

6. « Je suis un être infernal, dit-il ; c'est moi qui cause le courroux des hommes et les meurtres ; c'est moi qui nourris les mauvais désirs ; c'est moi qui dissouds la paix et qui cause les luttes de colère. C'est moi qui ai fait commettre le péché à Eve et à Adam ; c'est moi qui ai fait tuer Abel par Caïn ; qui ait fait périr le bétail de Job, sa famille et ses enfants, et qui l'ai tenté dans ses membres ; c'est moi qui ai fait adorer le veau d'or aux enfants d'Israël dans le désert et qui leur ai fait découper à la scie le prophète Isaïe ; c'est moi qui ai fait jeter par Nabuchodonosor les trois garçons dans la fournaise ; c'est moi qui ai fait tuer les enfants par Hérode ; c'est moi qui ai fait trahir le Christ par Judas ; c'est moi qui ai fait percer le Christ par le soldat ; c'est moi qui ai fait décapiter Jean-Baptiste par Hérode ; c'est moi qui ai fait dire par Simon que Pierre et Paul étaient des druides ; c'est moi qui ai fait crucifier par Néron Pierre et tous les nombreux autres. »

7. « Qui t'a envoyé ici ? » dit Julienne. — « Mon père lui-même », dit-il. — « Quel est son nom ? » dit Julienne. — « Belzébub », dit le démon. — « A quoi s'occupe-t-il ? » dit Julienne. — « C'est bien aisé ; il est, » dit-il, « l'inventeur de tout mal ». — « Quel mal souffrez-vous pour l'expulsion [du corps] des chrétiens ? », dit Julienne. — « Notre honneur en est plus grand », dit le démon, « de combattre contre les justes ; car Lucifer n'aime pas nous voir si nous ne terrassons pas le juste ; et si nous ne faisons pas l'action pour laquelle on nous envoie, on nous punit ; aussi nous est-il nécessaire de lui obéir comme chacun fait à son père. » — Dis-nous », dit Julienne, « comment vous répandez vos maux. » — « Je vais te le dire », dit le diable.

8. « Nous allons trouver l'homme, quand il est distrait de l'action de Dieu et nous inspirons à son esprit d'autres pen-

5. Lire *iruath* « Hérode ».

6. Ms. arsimón arsimó*n*.

7. Ici, *drui* signifie « magicien » ; cf. *Simón drúi* = Simo magus, T. B. C., 2530 et v. *Rev. Celt.*, XXX, 83 et n.

8. Sic. Lire sans doute *dam* « à moi ».

9. Ms. inneos̄. Cf. *indisfetsa* P. H. 926.

onahirnaithchib hé 7 dob*er*aimni fochuide f*or*ame[n]m*a*n conidiat arnaslaichi gab*a*d cuccu; gach óen doni irni*gth*i 7 scrutan nascribture diadæ, innarb*am* sin sinne uadhaib. Cinnus lamtháisi amus f*or*na cr*istaig*ib, oriuili*iá*na. Am*ail* rofé-thaisi infasdogsa triathairismi d*uit* icr*ist*, ardemon, isaml*aid* sin lamuimsea triaf*or*congra ṡatanais aimsiutin nafírén.

9. Isann sin rochengail iuil*iá*na indeman 7 rochuir f*or*lár é 7 rosbuail .i. oen dinacuibrigib búi furri fein. Arc*rist* crochda frit, arsé, léic immach. Abair frim, oriuiliana, cid gné uilc rocuris isnadáinib. Drem díb didall*ad*, aroili dib acossa dobris*e*d. Cid tra acht cach ernail uilc fil isin dom*un* ismisi dogní; gurroaimsigus tra na heaspail 7 na mairtir*ech* 7 na faide. Nircengail nech dib me, acht tusa 7 roratus aímsiug*a*d arm*a*c nde darugus isliab isin dit[h]rib 7 nírch*oi*dig dam. Tusa im*morro* romhspailis ophiánaib móra.

10. Atb*er*t inturraig iuilianai dotab*air*t chugi. Tain*i*c iuil*iá*na 7 t*u*c le andem*o*n 7 robói indeman [1] ig etarguide iuil*ia*na imaleagan immach conid ann sin roláid si uaithi é illog ṡalach. Tan*i*c iuil*ia*na isin teach inturráig 7 í fáilig oghnúis. Atb*er*t intarr*aig* ce rofuaslaicc thú odmórphián*aib* aiuil*iá*na. Incoimdiu c*u*machtach sin rofáid aiṅgil domfurtachtsa. Tusa im*morro* truag aineolach 7 fogeba tene suthain 7 cruma n*em*marbai 7 dorchatu marthan*a*ch. Déna ait[h]rigi. Istrócar (f° 44 r° 2) dligthach íncoimdiu 7 dob*er*a sl*ant*i d*uit*.

11. Isann sin t*u*cad r[o]tha iarni*de* gusinrig 7 cl*oid*mi gera as 7 tene fái 7 milig oga luth [2] 7 rocureth iuili*ana* ann; acht nírothesgsat na cloidmi 7 roloisc intene. Tain*i*c iarsin aingil 7 robáid inteine 7 rothaithmig na cuibrighi búi uirri. Bói iuil*ia*na ocait[h]rigi. Adé uilic*u*machtaig, orsí, aṡl*ant*i n*e*marb-

1. Ms. 7 robói indem*an* 7 robói indeman.

sées de mal; nous le détournons de ses bonnes actions, de ses prières et nous tourmentons son esprit jusqu'à ce que nos séductions l'aient saisi. Quiconque se livre à la prière, à l'étude des saintes écritures, nous l'en détournons. » — « Comment », dit Julienne, « osez-vous tenter les chrétiens ? » — « De même que tu as pu te saisir de moi par ta fermeté dans le Christ », dit le démon, « de même j'ose, par l'ordre de Satan, tenter les justes. »

9. Alors Julienne saisit le démon et le jeta sur le sol et le frappa, en se servant d'un des liens qui se trouvaient sur elle-même. « Par le Christ crucifié ! » dit-il, « laisse-moi aller ». — « Dis-moi », dit Julienne, « quel genre de maux tu as fait aux hommes ». — « A certains d'entre eux l'aveuglement, à d'autres le brisement des pieds. Bref, tous les genres de maux qu'il y a dans le monde, j'en suis l'auteur ; j'ai tenté les apôtres, les martyrs, les prophètes. Aucun d'eux n'a pu se saisir de moi ; il n'y a que toi. J'ai donné tentation au fils de Dieu quand je l'ai mené sur la montagne dans le désert, et il ne m'a fait aucun mal. Mais toi, tu m'as frappé de grands maux. »

10. Le préfet se fit amener Julienne. Elle arriva, traînant avec elle le démon, qui la suppliait de le laisser aller, si bien qu'elle le rejeta loin d'elle dans un lieu immonde. Julienne entra dans la demeure du préfet, le visage rayonnant. Le préfet dit : « Qui donc t'a délivrée de tes grands maux, ô Julienne ? » — « C'est le Seigneur tout-puissant qui a envoyé un ange à mon secours. Mais toi, malheureux ignorant, tu trouveras le feu éternel et les vers impérissables et les ténèbres perpétuelles. Fais pénitence. Le Seigneur est miséricordieux et indulgent, et il te donnera le salut. »

11. Alors on apporta au roi une roue de fer, d'où partaient des glaives acérés et sous laquelle il y avait du feu ; des soldats la faisaient mouvoir ; on y plaça Julienne. Mais les glaives ne la coupèrent pas, le feu ne la brûla pas. Ensuite vint un ange qui noya le feu et détacha les liens qu'elle avait

2. Cf. sans doute *lúth* « uis, impetus, impulsus » (Ascoli, *Gloss.*, p. CLXXXIJ) et v. Windisch, T. B. C. I. 1709, p. 216, n. 3.

dae, atidnaicid in betha, istú doiridina parrthais [1]; istú sdiuraigi incinid dána; istú robentach iacob 7 rosaer ioséph arformat abraithrech; istú roforchan mayssi immthuaith dé dotabairt aheigpht 7 tri muir ruaid cosaib tirmaib co rangantar tir tarrngaire; istú romarb goilias tre duaid; istú romolad onahainglib 7 onadruith[ib]; istú rothodhuisc marbu 7 rothogh apstal; istú rotidnaicid oiudas 7 rocésad oiudaib 7 rohadnaicid 7 roeirig omarbaib isintresló 7 rofreasgab doc[h]um neme; istú [2] inoentarrngaire, adé dogní nahuili sin 7 rofurtachtaig dimsa gustrasta, saer mé inchuradsa [3]; 7 curab comaitrebh dosom ré diabul inif[e]rn chaidche.

12. Atbertatar basairetha na cat[h]rach nicomedia : Isé intoendía uilicumachtaig atcheas iuiliána 7 nídia aile acht sé 7 dorinsit uili aithrigi 7 rocomthog[ar]sat uili dia; 7 roindis intairrig sin donimper 7 adubairt antimpir amarbad tre credim do día; conid tricad 7 cét rodíc[h]entad dib.

13. Rocureth iuiliana iteined ac on urraig; dorinni sí aitrige iarsin 7 dochuaid aingil diafoirithin 7 rocur intene uaithi. Bói sí ocmolad incoimdeth 7 nirchoidíg intene dí. Atbert inturraig arnafergugad .i. linn luaigi docur isuacht [4] 7 afiuchad 7 iuiliana dicur ann [5]. Dorindeth amlaid. Roligid fiuchad intsuachtai tairis imhach gurmarb .v.er ar .Lxxx. do muinntir inerraig 7 nirmó inaid fothruicthi doiuliana e.

14. Otconnairc inturraig sin, rodluid a étach 7 bói oce-

1. Faut-il couper *doiri dina parrthais* ou *doiridi na parrthais*? Dans les deux cas le texte serait à corriger. Lire peut-être *doirindi* « qui as fait » et supposer un mot tombé dont dépendrait le génitif *parthais*; *dina* génitif du mot *din* « protection » ne paraît fournir aucun sens.

2. Ms. istú. istú.

3. Lire sans doute *onchuradsa*. Pour le sens de ce mot, cf. *corad*, *Three*

sur elle. Julienne se mit à faire pénitence : « O Dieu tout-puissant », dit-elle, « ô salut immortel, ô dispensateur de la vie, c'est toi qui as fait... du paradis, c'est toi qui a guidé la race humaine ; c'est toi qui as béni Jacob et qui as sauvé Joseph de la jalousie de ses frères ; c'est toi qui as enseigné à Moïse à faire sortir d'Egypte le peuple de Dieu et à traverser la mer Rouge à pied sec pour atteindre la terre promise ; c'est toi qui as fait périr Goliath par David ; c'est toi qui as été célébré par les anges et les druides, toi qui as ressuscité les morts et qui as choisi les apôtres ; c'est toi qui as été livré par Judas et supplicié par les Juifs, qui as été enseveli et qui es ressuscité d'entre les morts le troisième jour et qui t'es élevé au ciel ; c'est toi l'unique promesse ; ô Dieu, qui as fait toutes ces choses et qui m'a protégée jusqu'à ce moment, délivre-moi de ce scélérat ; qu'il partage désormais le séjour du diable en enfer ! »

12. Les bourreaux de la ville de Nicomédie déclarèrent : « Le seul Dieu tout-puissant est celui que voit Julienne ; il n'y a pas d'autre Dieu que lui », et ils firent tous pénitence et tous invoquèrent Dieu. Le préfet raconta cela à l'empereur, et l'empereur ordonna de les mettre à mort pour avoir cru en Dieu ; cent trente d'entre eux furent décapités.

13. Julienne fut placée dans le feu par le préfet ; elle y fit pénitence et un ange vint à son secours, qui écarta d'elle le feu. Elle se mit à louer le Seigneur et le feu ne l'incommoda point. Le préfet, s'étant mis en colère, ordonna qu'on apporte du plomb fondu dans une cuve, qu'on la fasse bouillir et qu'on y jette Julienne. Ainsi fut fait. Le liquide bouillant s'échappa en dehors de la cuve, si bien que périrent quatre-vingt-cinq personnes de la maison du préfet ; pour Julienne cela ne lui fit pas plus d'effet qu'un bain.

14. Quand le préfet vit cela, il déchira ses vêtements et se

m. Ir. Hom. p. 42, 23 et *córaidh* .i. *drochdhuine* O'R. Il y a eu confusion de *córad* et de *curad*.

4. Le mot *suacht*, gén. *suachtai* désigne évidemment une espèce de récipient ; mais je ne l'ai rencontré nulle part.

5. Ms. ann ann.

gnach na ndei, uair narfétsat bás dotab*air*t di. Atb*er*t anter*raig* iarsin abreth dia dic[h]*end*ad. Bafáil*id* im[morro] iuil*iana* imcrich abethad ditecht. Or*u*cad culog indic[h]*endada*, tain*i*c indem*on* rocheangail reime 7 itb*er*t frisnabasairib : Nacoigligi [1], orse ; (f° 44 v° 1) isisin rochairig bar ndei 7 isi dorone ulco imdai frimsai 7 isi dorat frimsai aindisin di gach ní rifiarf*ai*d dim. Rothógaib iuliana arosc inairdi cofeas*a*d ciarolabair, 7 roteith indeman annsin.

15. Bói iuil*ian*a ocinntód cáich 7 ocfurail credim forru 7 conhadradais nadei bodrai balbai, acht isu cr*is*t 7 rofaid asp*i*rat iarsin cum nime 7 rohadn*a*ceth a corp anicom*ed*ia. Tan*i*c bannscál onicom*é*dia do ṡaigid naroma [2] 7 dor*a*t taisi iuil*ian*a le 7 roadnaic gairt onmúr icomfocraib naroma.

16. Tanic di*diu* inturr*aig* eleseus iluing inaroili la 7 robaided inlong 7 triar artricad imesim 7 iduatar eathaiti allta ac*or*p arnacur dintuind itír tre briat[h]raib nahoigi iuiliaana. Finit. Am*en*.

1. Cf. *coiclim* « je ménage, j'épargne » (K. Meyer, *Contr.*, 413).

2. Pour l'emploi de l'article devant le nom de la ville de Rome, voir *P. H.*, p. 765.

mit à insulter les dieux, parce qu'ils n'avaient pas pu la mettre à mort. Puis il donna l'ordre qu'on l'emmène pour la décapiter. Julienne se réjouit d'être arrivée au terme de sa vie. Comme on la conduisait au lieu du supplice, arriva le démon qu'elle avait saisi précédemment ; et il dit aux bourreaux : « Ne la ménagez pas », dit-il, « elle a repoussé vos dieux ; elle m'a causé des maux nombreux ; elle m'a forcé à lui raconter tout ce qu'elle me demandait. » Julienne leva les yeux en l'air pour savoir qui parlait, et le démon partit aussitôt.

15. Julienne se mit à convertir chaque assistant, à les presser de croire et de ne plus adorer des dieux sourds et muets, mais Jésus-Christ. Puis son âme s'en alla au ciel et son corps fut enterré à Nicomédie. Une femme alla de Nicomédie à Rome, emportant avec elle les restes de Julienne, et elle les enterra près du mur dans le voisinage de Rome.

16. Quant au préfet Élisée, il partit un jour sur un vaisseau, et le vaisseau fit naufrage avec les trente-trois personnes qui le montaient ; et les oiseaux sauvages mangèrent leur corps, après que les flots les eurent rejetés sur la terre, conformément aux paroles de la sainte Julienne. FINIT. Amen.

J. VENDRYES.

ÜBER DEN GEBRAUCH DES FUT. II. IM IRISCHEN

UND

ÜBER DIE BILDUNG DES AIR. FUTURS.

LITERATUR: I. Thurneysen, KZ. XXXI. S. 68 f.
Strachan, Subjunctive Mood in Irish, Transactions of the Philological Society. London 1895-8, S. 225 ff.
Pedersen, Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen II. I. 312 ff.
II. Vgl. auch Vendryes, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, XI, 258 ff.
Stern, CZ. II. 383 ff.
Thurneysen, KZ. XXXI. S. 77 f.
Vendryes, Mél. Havet, S. 587 ff.
Kieckers, IF. XXVII. S. 325 ff.

ABKÜRZUNGEN: *SR.*: Saltair na Rann, herausgegeben von Stokes.
TBC.: Táin Bó Cúalnge, herausg. von E. Windisch.
Cath Rúis: Cath Rúis na Ríg for Bóinn, herausg. von E. Hogan.
PH.: The Passions and the Homilies from LBr. herausg. von R. Atkinson.

I

Das Präteritum Futuri steht nach Thurneysen (Hb. d. Air. S. 311) « sowohl in Hauptsätzen als in indikativischen Nebensätzen: Es vergleicht sich mit dem romanischen Kondizional. » Seine Funkzion ist die des Präteritums Futuri (lat. *dic-*

turus eram), die des Potenzials oder des Irreals. Diese letzte Bedeutung ist besonders häufig in der Apodosis der hypothetischen Perioden. Allein die Potenzialbedeutung hat auch das modale Imperfektum (Imperfektum des Subjunktivs) und zwar in den Subjunktivsätzen. Da aber der Potenzial schon an und für sich eine subejektive Bedeutungsnuance hat, eine Nuance, die im Irischen durch den Subjunktiv zum Ausdruck kommt, so musz man annehmen, dasz der irische Subj. II. (Subj. Impf.) mit dem Fut. II. teilweise konkurriert, was auch Vendryes (Gram. § 470) annimmt, er sagt nämlich : « Mais le principal rôle de l'imparfait du futur, c'est d'exprimer le potentiel du présent ou du passé (irréel) en proposition principale. Il partage cet emploi avec l'imparfait de l'indicatif et l'imparfait du subjonctif. . ., sans qu'on puisse établir d'ailleurs une différence de sens entre les trois. » Für die Apodosis der hypothetischen Perioden könnte man das zwar nicht behaupten (vgl. Strachan Subjunctive Mood § 34 ff), jedoch gilt das z. B. für die Fragesätze (Strachan a. a. o. § 29 ff.). Es ist auch weiter zu beachten, dasz im Mittelir. in gewissen Fällen anstatt des air. Subjunktivs Imperfekti ein Präteritum Futuri stehen kann (vgl. Strachan a. a. o. « Thus, in the Saltair na Rann, l. 5776, is found *ni frith díb oenfer folilsad*, ' there was not found one man of them who could endure '. Here, according to the Old Irish usage, we should have had, not the secondary future *folilsad*, but the past subjunctive *folósad.* ») Es wird also nicht überflüssig sein den Gebrauch des Präteritums Futuri näher zu betrachten; wenn auch schon Strachan manches konstantiert hat, geschah dies nur mit Rücksicht auf den Subjunktiv.

§ 1. Das Präteritum Futuri wird also 1) als Ausdruck für eine in der Vergangenheit bevorstehende Handlung gebraucht :

Ml. 43b 9, diem tribulationis uocat tempus quo cinctura erat Assiriorum obsidio ciuitatem. gl. *hon imthimchellfad.*

Sg. 209b 27, qui se sciret non deserturum gl. *naich ṅdeiserd*

Ml. 48a 5, huic [Ezechiae] qua oratione infirmitatis suæ tempore sit Ezechias ussurus, profetatur hoc carmine. gl. *honerberad biuth.*

Ml. 68a 1,.. qui tunc futuri sunt... gl. *indaimser dundicfitis assair*.. (die Zeit, wo die A. kommen sollten.)

(Ml. 100c 7, carpit futura discidia gl. *duadhatsom indinchlidid inna debthi nobetis la israheldu iartain.*)

Vgl. weiter: Wb. 5a 20, Non repulit Deus plebem suam, quam praesciuit gl. i. *intí nochreitfed diib* « den von ihnen, der glauben wird » (Zeuss[2] 461. qui crediturus esset. — Ich glaube, dasz hier die potenziale Auffassung nicht nötig ist. Es handelt sich hier um eine Präteritalisierung der Aussage: Gott verstöszt nicht denjenigen, der glauben wird).

Vgl. Ml. 59a 22, *airet nombeinn isnaib imnedaib*.

Sg. 138 b 1. Cum igitur masculinum sit ' nutritor ' et ex eo secundum analogiam nascebatur nutritrix. gl. *nogigne(d)*, Zeuss[2] 433: nasceretur, nasci debebat. Das Zweite ist das Richtige: « *es sollte gebilded werden* », für die indikativische Auffassung spricht übrigens auch der Indikativ des lateinischen: *nascebatur*.

IT. I. S. 213: *ocus atchithe dó i n-aslingi innas ind fir nó rígfaide* (..... das Aussehen des Mannes, der zum König gemacht werden sollte. Vgl. auch Tog. Br. Dá Derga § 11: *no ibead a enbruithi, 7 no chanta or firindi fair ina ligiu. Fer atchicheàd inà chotlad is e bad ri.*). So auch PH. 4893 ff.: *is aire ro-damair Ísu do diabul a aimsiugud ar tus, co mbad fhollas a chumachtu iar fholad a deachta; 7 din do thaidb(sin) na mbuada 7 in choscair no-berad de iartain.*

Vgl. neuir.: *Geallais an rí dhi gan an mac do mharbhadh, dá ndéarnadh rún ár an ní do-chífeadh* (Sgéalaigheacht Chéitinn 1, 15). Der König versprach ihr, dasz er ihren Sohn nicht töten lassen wird, wenn dieser verhehlen wird, was er sehen wird.

Die Vergangenheit ergibt sich aus dem Zuzammenhang in SR. 3389: *Ni gébed Ioseph nachfiach.....*

Anm. Die Bedeutung « ich wollte » liegt im folgendem neuirischen Beispiel vor: *agus ars' a' madadh*: « *Fuaidh beirt dearbhráithreacha duit-se thart, agus ní thabharfadh siad dadaih damh-sa...* » (Cruach Chonaill, S.5), und der Hund sagte: « Deine zwei Brüder sind vorbeigegangen und wollten mir nichts geben » (nihil mihi daturi erant; — der kondizionale Sinn ist da deshalb ausgeschlossen, da der Hund tatsächlich um ein Stück Brot gebeten hatte).

Eine bevorstehende Handlung liegt auch im folgenden Beispiel vor : Cath Finntrága Z. 489 : *ní drud ó cheili doronsat ambail as gnath do comrac sgur o thicfedh aghaidh* (..... als die Nacht (heran)kommen sollte).

Die Bedeutung ' *ich sollte tun* ', *mihi faciendum erat, facere habebam* liegt in PH. 5102. vor : *co mbad amlaid domeltís hé.* Atkinson : that they should eat it thus.

§ 2. So sind auch die Inhaltssätze aufzufassen, die eine indirekte Rede enthalten. Solche Sätze sind entweder Subjektsätze, oder Attributivsätze, oder endlich Objektsätze :

§ 3, 1) Subjektsätze : MI. 46a 19, *nadnersoilcfitis nadoirsea 7 nad ticfed inrí nach in popul asindoiri ishe inmachdad insin robói forsnaib doirsib 7 ised rodaucai dorad innam briathar sa.* i. quis est iste rl. ' (der Umstand), dasz die Tür nicht geöffnet werden sollte (im Präs. : nicht geöffnet wird, w. soll) und dasz weder der König noch sein Volk aus der Knechtschaft (ent)kommen sollte (im Präs: entkommen wird), das wunderte die Tür (wörtl. : das war die Verwunderung, die auf der Tür war) und dies war, was sie zu diesen Worten veranlaszte : *quis est.....*

PH. 6975, *ba doig leocombad o Hiruath no-genfed in t-í batar iarraid.*

ebend. 2044, *Dar le hIúdaidib imorro connicfitís a ſhastad o bás.*

(futural oder potenzial aufzufassen).

ebend. 3224-25, *ár ba dóig le-(s)sium co mbertha a animm a hiffern.*

Cath Fintr. 393. *uair ba dearbh leo nach ticfaidis tara n-ais aris.*

(I T. I. 271, *Ba samalta co rachad long forlan seolach dar a chræs gin osluicthe* : läszt auch die potenziale Auffassung zu. vgl.

ɔtibedsom amangfhāitbiud gaire foraird impu condigsed treshess ɔanirt nonbair darginchræs dō (bei Zimmer *ZfdA.* XXXII. S. 208; RC. XIV. 404) also... dasz ein Schiff hindurchkommen könnte.....)

§ 4. 2) Attributivsätze.

Ml. 108a 5, *robói dam dodia domberad fortachtain dam* gl. zu prouidentiæ.

Vgl. auch Ml. 33b 13, abhängig von einem Modalsatz Ml. 111 d 4.).

Ml. 97d 10, *ɔamairis nandatiberad dia doib 7 nach coimnacuir.....* « dasz Gott es ihnen nicht geben wird » (gedacht in Vergangenheit!) Vgl. noch Wb. 16 b 19, was man auch zu § 5b rechnen kann.

Cath. Finntr. Z. 88. *Do bhi imoro a fis ag Finn 7 ag fianaibh Eirenn co ticfad in tromdhamh sin d'innsaighi Eirenn.*

PH. 610-1. *O atchuala imorro Marcellinius na briathra-sin 7 na cindte, na berdais breith fair* (Präteritalisierung des direkten : *ni berum breith fort-su etir*, ebend. Z. 608). — Vgl. noch 1026.

§ 5. 3) Objektsätze :

a) Ml. 34c. 8, credebant eos impetu primo se esse capturos : *nundagebtis.*

Ml. 131 c 9, *intain iarum rocretset nondasoirfed dia...* als sie geglaubt hatten, dasz sie Gott befreien wird.

Ml. 46a 14, *is ed rochreti cách duibsi nachaibersoilcfithe etir 7 nachabticfed for rí nach far tuad atoiri.....* Zeuss [2] 743 : id est hoc credidit unusquisque de vobis, vos apertum non iri omnino nec vobis venturum esse regem vestrum nec populum vestrum e captivitate.

Ml. 127a 6, qui á Deo quod iniuste posceret credidit impetrandum : *noloichfed* (möglich wäre hier auch der kondizionale Sinn : *er würde erlangen*).

Ml. 124b 6, *air adraigsetar nondabértais* iterum in captiuitatem, « sie haben gefürchtet, dasz sie sie *iterum in captiuitatem* bringen werden ».

Ml. 123c 1, *rocretset dungenad dia ani durairngert*, « sie haben geglaubt, dasz Gott tun wird, was er versprochen hatte ».

Wb 21 a 3, Ut simus in laudem gloriae eius nos, qui ante sperauimus in Christo. i. per profetas *donicfad cucunn* (Zeuss [2] 461 : eum venturum esse ad nos) [1].

PH. 4436 ff. *Tri-a 'remfhis din 7 tria fhollsiugud in spiruta noib ro-thuc in slaniccid su Íco faigebtha assan and, 7 co n-id i cuibrech fogebtha, 7 co mbiad óc ech imalle fria,...*

1. Sieh noch Ml. 126 c 10 (abhängig von einem Modalsatz).

Eine Bestimmung des Verbalnomens liegt ebend. Z. 2012 vor : *a chinded di i n-a menmain, na findfad oentaid fherscáil,* (Atkinson : in resolving in her heart that she would not know.....)

b) Ml. 53d 6, *asberad som nambutressa dia hirusalem imbói dia cecha cathrach olchena 7 nachasoirbed dia lamaib som* « ...dasz er sie aus ihren Händen nicht befreien wird »

Ml. 25 a, hac autem uoce, quam magnitudo admirationis elicuit, spicialiter indicatur quoniam omnem terram praedicatio euangelii completura sit, darauf bezieht sich Gl. 11, *no linfed* und Gl. 8, *nolínfed preceupt asoscelai innule cuaird in talman* (dasz..... erfüllen wird).

Ml. 16c 10, *dorimther hí libur* essaiæ *áscelso .i. asbert side* contra ezechiam *atbelad d:::ch side* (..... dieser sagte....., dasz er sterben wird).

Wb. 7a 2 *isdíimsa tairrchet adcichitis genti* per mé.Zeuss [2] 454 : de me praedictum est vissuras esse gentes per me.

Vgl. weiter Wb. 6d 8, *doarrchet dichéin nombiad adrad dæ lagenti.*

Ml. 108b 5, pradicens ea quæ erant... mansura .i, *rofeidligfitis.*

Glosse zu Hy. v. 19 : *nothercanad Brigit do Chóemgen chaith, airdirc conidluaithfed gæth tre snechta.*

TBC. 1456-7 *Andsain bágais Cuchulaind, port i faicfed Meidb dobérad chloich furri.* (Windisch übersetzt : ... wo er Medb sehen würde, würde er den Stein nach ihr werfen »; ich glaube, dasz es sich um eine Aussage handelt, die direkt lauten würde : « Wo ich Mēv sehen werde, werde ich einen Stein nach ihr werfen »).

Arm. 18b. 1, *Asbert fiacc frisinaingel nandrigad contised patricc..*

IT. I. S. 81,*Doraringert si nach facfed a da céili for talmain in oenfecht* « sie hatte gelobt, nie werde sie ihre zwei Männer zugleich auf Erden sehen (Thurneysen : nie wolle sie...).

Ibid. 260, *úair iss ed atrubairt Bricriu fri cach æ timchell araile, issi ro bad banrígan in chóicid uli inti dib cétna ragad issa tech* (direkt müszte das heiszen: « die wird Königin der ganzen Provinz sein, die von euch als die erste in das Haus kommen wird. »).

Ibid. 5. 75 : *ar isbertatar maic Uisnig nach ístais biad i n-hErinn acht biad Conchobair i tossuch.*

TBC. Z. 1073 f., *atbert Cathbad, mac bec con gebad gasced bad án 7 ra bad irdairc..*

PH. Z. 3921-2 *di-a nd- ebert... co ngébad ard-rigi...*

Ibid. 1785 ff., *Adubartus-(s)a frit-su co fhetar in ní roimráid Símón .i. co tibred aingliu condai i m'agaid-si...*

Vgl. 1946, 2365 ff., 2720, 2724.

Ibid. 906. *atbert, is tusca no-berad in t-errandus bud mo di-a rige* « (Herodes) sagte, er werde (od. würde) lieber den grösseren Teil seines Königreiches hingeben » (hier ist also auch die potenziale Auffassung möglich).

Vgl. noch SR. 2806-7, 3846, 6774 f, 7524, 3385-7.

PH. 7009, *uair is s-ed ro-gell sechtair, co n-aidérad in coimdid.*

Ibid. 6543, *Ro-chind imorro in fer-sa i n-a menmain, na dingned na hí na-ptar dilmain dó do denum..*

ibid. 3146, *Ro-máid in fer-sa..... ro-laifed tar cend tempull Dé, 7 dogénad a athcumtach...*

Cath Ruis. § 20, *Dáig nír-cheil Conchobor riam bar a namait bail i ṅgebad sosad.*

Vgl. noch PH. 3056 : *ar ni-s-fitirsium na comaillfed á gellad fri Dia cen a díultad.*

c) Weiter kommt das Präteritum Futuri in Sätzen vor, die in der direkten Rede als Nebensätze fungieren müszten :

PH. 332, *atber fríu uli áine innte amál connictifis.*

ibid. 972, *atbert cech oen no-gébad ainm Crist fair, a marbád focetoir*. So auch 474. f.

Anm. SR. 5795-6, *rogell aingin cenmeth friócnfer dafiṅggebad* ist zwar eine Präteritallisierung der Futuralaussage, kann aber auch zu I. gerechnet werden, so auch 5817-20.

Vgl. auch neuir. *Dubhairt an madadh leis gach uile fhear a chasfadh air ó shoin go tigh an ríogh a thabhairt leis* (Sgéalaidhe Óirghiall S. 61).

§ 6. Das Präteritum Futuri findet man in indirekten Fragesätzen :

a) im Hauptsatz steht ein historisches Tempus.

M. 43d 20, *bacumdubart in étaste fanaic* dubium erat utrum obtineretur an non (vgl. Ascoli Gloss. LXXII).

Ml. 102 d 4, *lasinrubu chumtabart indabiad torbae fanaic domolad dá.*

SR. 2924, *nifitir cid dogenad*, ibid 3189. ff. *Roscrutai... cinnas doberad baegol.*

IT. I. 285, *Dobretha rogu doib, cid biad no ragad dia n-echaib.*

PH. 499 f. *ni fhetar cia leth do-rechaind...* (gehen soll).

Ibid. 2976, *ni fetatar cid cormali dogéntais iarum.*

Ibid. 8150, *Iár-sin trá téit in ánimm cus-in mbél, di-a fhis in fhétfad dul trit imách.*

Ibid. 1028, *boi oc guide De im a fhoillsiugud cid dogenad imme-sin.*

Ibid. 262, *Ro-fhás trá iár-sin ceist..... cid dodénad friss-in lestar út..*

Ibid. 1203 (atbert...) *Georgí trá do thabairt hi carcair, co ro-s-imráided indus-no-malartfad he* (wie er ihn vernichten sollte).

Cath Rúis § 19, *Et racomarleiced accu cia doragad risin tectairecht sain.*

PH. 3138, *co fesed in orcain Ísu 7 á bás no-chindfed in sacart.*

Nach *dús in* SR. 6152, 2567, 2583 (nach Präs. histor.) 5563, 5567 (Präs. hist.).

IT. I. S. 256. *Ro imráid iarom Bricriu inna menmain, dús cinnas doragad ar imchossáit Ulad.* (vgl. auch. ibid. §§ 16, 17).

Ibid. S. 105, *corailcet eturro, dús cia dib dongegadh* (H.).

(L. hat *nothogad.*)

PH. l. 6340f, *Ro-fóidset tra techta uadib... dus cid dogentais im choisecrad na heclaisi.*

Ibid. 7221-2, *dochótar catharda in baile hi comairle, dús cid dogéndáis fria.* In allen diesen Besipielen ist ebensogut die temporale wie die potenziale Auffassung möglich — so auch:

Ml. 90c 19, *nifetar in damsoirfad dia fanacc* « ich weisz nicht, ob mich Gott befreien wird (würde) oder nicht. »

Bei *fetar* könnte man zweifeln, ob es sich nicht um ein urspr. histor. Tempus handelt, jedoch man hat Bispiele, dasz das Futur II. auch nach einem Präsens vorkommt: Ml. 99b 10,

amal nadfinnatar sidi cia loc sainriud diaregtais. Stokes : « as they do not discover to what particular place they would go. (besser : wohin sie gehen sollten). So auch nach Imperat. :

SR. 1561/4, *cuiri cuaird... dús infogebtha frifeis/dobiud dún ní domelmais*, Vgl. auch. IT. I. S. 190, *Mairc bias oc estecht fri guba ocus golgairi ina n-anmand ic trogi ocus oc neméli frisin coimdid im thorachtain chuccu lathi brátha co luath, dús in fuigebtís nách n-etarfuarud isin fuigell* (bei der Beschreibung der Vision, wo also das Fut. des Hauptsatzes als « das wird (— das ist wohl —) traurig sein » aufzufassen ist.)

Die potenziale Bedeutung ist in allen diesen Beispielen schon deshalb möglich, weil auch in der direkten Frage oft das Präteritum Futuri im Sinne des lateinischen *conjunctivus deliberativus* (oder *potentialis*) steht. Aber diesem deliberativen Konjunktiv nähert sich manchmal das Futur. Diese Erscheinung kann man übrigens auch in anderen Sprachen beobachten, so z. B. in der älteren Latinität *quid viro meo respondebo misera* Ter. Hec. 516. Im Irischen findet man eine ähnliche Bedeutungsnuance des Fut. I. : Wb. 9d 4, Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis?. i. *ingét abullu arcrist* et*indigén bullu mertrige diib* absit. « Soll ich Christus seine Glieder nehmen und soll ich aus ihnen Glieder der Hure machen ? *absit*! » Man könnte also einige Präterita Futuri in indirekter Frage als Präterita eines solchen Futurs auffassen (selbstverständlich nur, wenn im Hauptsatze ein histor. Tempus steht.) jedoch ist das nicht notwending, da, wie gesagt, das Fut. II. auch in der direkten Frage stehen kann.

§ 7. In direkten Fragesätzen musz man zwei Möglichkeiten unterscheiden :

a) entweder entspricht das Prät. Fut. dem lat. Deliberativkonjuntiv,

b) oder es entspricht dem Potenzial.

a) Tog. Bruid. Dá Derga § 70, *Cia no ragad... acht mad messi* « Wer (anderer) sollte gehen als ich?

Cath Ruis. § 8, « *Cia doragad and... acht mad Findchad...* »

Ibid. § 8, *Cia doragad risin tectairect sin* ? « Wer sollte gehen mit dieser Sendung? » (cfr. auch §§ 18, 27.)

[Vgl. IT. I. 262, Z. 25 f.,

Cid nabb sin Lendabair-se lí súla cáich
cichsed ría cach mnai hi tech ríg.

Warum [wäre das nicht] Lendabair (ich), Augenglanz jedes (Mannes) [die] vor allen Frauen den Palast betreten sollte? (Warum sollte L... den Palast nicht betreten?)]

IT. IV, S. 1, *maith, a anum, a Oisín, cá conair no rachmais riá ndeóidh laoi d'iarraidh áighedechta na hoidhchi so?* « Gut, mein lieber Ossian, welchen Weges sollen wir gehen, um eine Herberge für diese Nacht zu suchen? »

b) Wb. 10a 10, aut unde scis, uir, si mullierem saluam facies? *.i. áfir can rofestasu íccfe inmnái ciatasode lat arécin.* « Woher könntest du das wissen, o Mann, dasz du das Weib retten (wirst) würdest, wenn du auch sie durch Gewalt bei dir festhalten würdest ».

So sind auch Ml. 17b 26, 35a 17 zu beurtheilen. Vgl. auch:

Ml. 14a 6, *aircia salmscribdid ɔicfed són.* « Welcher Psalmist hätte das tun können? »

IT. I. S 104, « *Eirg ón muicc din!* » *or Conall.* « *Cid dana dot bérad-su chucci?* » *ar Cett.* « Geh weg von dem Schwein! » sagte Conall. « Was könnte dich zu ihm führen? » (Thurneysen: Was sollte dich zu ihm führen?) so auch S. 102 (§ 12), 103 (§ 13).

Einen Übergang zwischen einer unabhägingen Frage und einem abhängigen Inhaltssatz findet man in

TBC. Z. 812, *Is machtad 7 iss iṅgantus lim, cia ticfad cucaind co hor críchi 7 no bífed in cethrur búi remaind in traiti se.* Windisch: Staunen und Verwunderung erfüllt mich, wer zu uns an die Grenze des Landes gekommen und in dieser Schnelligkeit die vier Mann, die vor uns her waren, getötet haben könnte.

Anm. Eine deliberative Frage ist PH. 1776: *Ma dorígne na mora, cid ar na dingneḋ na becca?* « Wenn er (Simon) grosze (Wunder) gemacht hat, weshalb sollte er nicht kleine (Wunder) tun? » Der Nebensatz, der von dem Fragesatz abhängig ist, ist mit der Protatis

der Kondizionalperioden (= mit einem kondizionalen Nebensatz) identisch.

In den direkten Fragesätzen entspricht also das irische Präteritum Futuri entweder dem lateinischen deliberativen oder dem potenzialen Konjunktiv. In den indirekten Fragesätzen kann er teilweise aus diesem Potenzial (deliberativ) oder aus einem einfachen Futurum, das in der direkten Frage stehen müszte, erklärt werden.

Anm.: Mit « wollen » kann man IT.I. 223 übersetzen: « *Cesc tra... cid ar na leicfideá dam-sa mo denus i n-dáil mná?*

§ 8. Nach Strachan (Subj. § 5b) kann das Präteritum Futuri « in a conditional sense by itself, or in the apodosis of a conditional sentence » vorkommen. In § 44. behauptet er weiter, dasz « An apodosis of this form (näml. der hypothet. Perioden, die in der Protasis Prät. Subj., in der Apodosis Fut. II. haben) may stand without a protasis. » Die dann von Strachan angeführten air. Beispiele sind aber vielmehr als « *conditional sense by itself* » oder überhaupt anders zu erklären. 1) So Sg. 137b 5, Sciendum autem, quaedam uerba inueniri difectiua... et hoc... uel naturae necesitate fieri uel furtunae casu *fadidmed aicned acht dondecmaiṅg anisiu.*

2) Ml. 55a 10, *duucthar triarosc ani nolabraifitis* musz man gerade durch « was sie sagen möchten » übersetzen (vgl. das bei den Fragesätzen zitierte *Cesc... cid ar na leicfideá dam-sa mo denus i n-dáil mná?* IT. I. 223).

3) Wb. 1a 3 las später Strachan (CZ. III. S. 55) *cretfid.*

4) LU. 73b 2, *bid tú dogénad* « it will be you that would do it » (richtiger: du wirst es sein, der dies tun *sollte*) entspricht dem deliberativen Fut. II. der Fragesätze (sieh oben) und ich glaube, dasz solche Phrasen im Anschlusz an « *Cid dogénad* » und ähnl. entstanden sind.

Als « apodosis without protasis » könnte man noch am ehesten Ml. 14b 4, Sg. 130 b 2, SR. 1505-6 betrachten.

Ml. 14b, 4, Huic ergo qui templum Dei spoliauit.... quod profeta Dauid beatitudinis apicem contulisset..... *ni digned Duid innuaisletaid..*

Sg. 130b 2, quod in heroico stare metro non possit nisi in e terminans eorum..... ablatiuus .i. *dofóichred traig ñécmailt and* « es würde einen ungewöhnlichen (Vers)fusz herbeiführen ».

SR. 1505-6. *Ninloiscfed tene..... ninbaidfed* (*usce*) (uns würde nicht das Feuer brennen, etc.).

Ebenso wie Sg. 173b 5 sind auch Wb. 17a 10, TBC. 108 zu beurteilen : Wb. 17a 10, Et in prumptu habentes ulcisci omnem inobedientiam, .i. *ɔicfimmis adígal*, wo das Ir. das participiale *in prumptu habentes* glossiert, was gerade einen konzessiven Sinn hat.

TBC. 1081 : *Nit merád-su sain* « Dieser (Cathbad) würde dich nicht verraten »[1].

Ähnlich wie Ml. 55a 10 ist auch IT. I. 72 (§ 9) aufzufassen :

No thogfaind-se etruib far n-dís..... ocus no gebaind tarbín óc amal tussu « Ich möchte zwischen euch zwei wählen. Dann nähm ich mir ein junges Stierchen, wie du eins bist » (Thurneysen).

Manchmal kann man gerade durch « könnte » übersetzen, so :

IT. I. S. 176, *Ar ni indisfed nech aile a bruth*, L. Br. (LU. *Ar ni inisfea*(!)).

TBr. Dá Derga § 128, *Atcondairc imdae as nesam do Conaire : tri prímláich inti... Tri claidib duba dimóra léo.... No dídlastáis finnae for usciu.*

((Diese Schwerter) könnten ein Haar (das) im Wasser (schwimmt,) spalten.) so auch § 137, PH. 2106.

Wb. 15a 20 sieh unten.

§ 9. Das Prät. Futuri kommt massenhaft in der Apodosis der hypothetischen potenzialen und irrealen Perioden vor.

1. Vgl. auch IT. I.S. 124, *Ocus a ingin... ro bud urusa deit m' ic-sa do denam dom ghalar, ocus iss dóich not icfaithea*, hier kann man das Fut. II. als einen Potenzialis der Inhaltssätze oder auch wie Apodosis der hypot. Periode auffassen ; ich glaube jedoch, dasz es sich auch hier um keine wirkliche Apodosis handelt, sondern, dasz auch hier der « conditional sense by itself » vorliegt

Beispiele bei Strachen Subj. § 41. und dann § 5b (Wb. 9c 8, Ml. 42c 32).

Weitere air. Beispiele :

a) das Air. glossiert die lat. Apodosis :

Wb. 4d 9, sicut Sodoma facti essemus .i. *abtélmis* et *nítaidirsed nech huann* (Zeuss[2] 453, 923, 1007), Ml. 15c 8, lucrificarent .i. *no indbadaigfitis*.

Sg. 6a 6, si enim esset semiuocalis, necessario terminalis nominum inueniretur *forceinnfitis anmmann inte* (Zeuss[2] 417, 461a).

b) Das Air. bildet Apodosis. Wb. 8a 14. *fagebtis* sí credidisent (Zeuss[2] 332, 454, 874).

c) Wb. 13b 3, *mad aill duib cid accaldam neich diib darigente*. Zeuss[2] 453.

Wb. 19d 24, *ciachondesin farsúli dosmbérthe dom*. (Zeuss[2] 367, 332, 914).

Ml. 40c 17, *air dommuinfide bed nísel intí dia matis hé indfersai grandi insin namma dumberad duaid*.

Ml. 15c 7, *nitibertais piana foraib mani esersitis*.

So auch Wb. 2c 17, 9d 1, 25, Ml. 32d 25, 134b 3, Sg. 207b 2, 209b 6; 90b 2.

Das Imperfktum Fut. ist hier ebenso zu erklären wie in anderen selbstständigen Sätzen. Meistenteils handelt es sich hier um einen Potenzialis. oder um eine Präteritalisierung des Futurs. (so z. B.[1] : LU. 52a 32, *asbert Mugain frisin m-bancainti dobérad a breth féin di dia m-berad a mind óir do chind na rigna*, bei Strachan § 42). Der Potenzialis hat jedoch auch hier die Nebenbedeutung der Sukzession, also eine Temporalbedeutung. Dasz ich hier recht habe, beweist der Umstand, dasz dem Typus : *Protasis* : *Subj. II.* — *Apodosis* : *Fut. II.* der Typus *Protasis* : *Subj. Präs.* — *Apod.* : *Futurum* gegenübersteht, und dasz durch Präteritalisierung des letzteren der erstere Typus entstehen musz (vgl. oben). Es handelt sich also auch hier um eine ursprünglich temporale Auffassung der bedingten Handlung.

1. So auch PH. 6621 ff., *atbert in rig, 7 ro-thestaig o luga, co tibred anoir 7 cátaig ngradai 7 muinnterus do dia n-adrad na hidlu.*

§ 10. Ein potenzialer Nebensatz liegt
a) in SR. 5811-12 vor :

coálog dobeir no ciarath
inrí dondfiur nombífad?

« Welchen Lohn oder Vorteil gewährt der König demjenigen, der mich erschlagen würde? » (vgl. auch 1563 :

dús infogebtha frifeis
dobiud dún ní domelmais.

« was wir verzehren könnten »).

b) mit « *sollte* » musz Sg. 30a 1 übersetzt werden : Quasi ad aliquid dictum est, quod, quamuis habeat aliquid contrarium et quasi semper adhaerens, tamen non ab ipso nomine significat etiam illud .i. *aní huanainmnichfide* (Zeuss[2] 481 : id e quo nominaretur) « das, wornach es benannt werden sollte ».

PH. 8357ff : *co na ro-thadbatis gné mbroin..... in tan dodendais áine* (wenn sie fasten sollen) [1].

Zwischen a) und b) steht PH. 6067 : *uair is molad Dé ropud chóir doib do chuinchid, 7 ní a molad fén ar a ṅdeg-gním dogéndais.* Vgl. weiter ibid. 8370 : *in tan chaithius nech forcraid rempi no iarum, no in tan taisces a chuid budéin in ní nochaithfed i n-amsir a áine.* « Wenn jemand das Übermasz (d. h. das, was er während der Fastzeit nicht gegessen) zuvor oder nachher verzehrt, oder wenn er seine Porzion aufbewahrt, das, was er während der Fastzeit (bei normalen Verhältnissen, wenn er nicht fasten würde) verzehren würde (sollte) » ; man müszte es durch ein lat. *quod ei consumendum erat* (*esset*) wiedergeben, oder man könnte es durch das spätlat. *quod consumere habebat* ausdrücken. Die in unserem Satze enthaltene Aussage ist also als etwas in Vergangenheit eintreten Sollendes, also Bevorstehendes, gedacht. Das Verzehren der gewöhnlichen Porzion ist für die Zeit, als man die

1. In TBC. Z. 1164 könnte man das Fut. II. als eine Präteritalisierung des Fut. auffassen, da aber der Satz *ricfad a less* ein integrierender Teil der Bedingung *Da m-bad chommairgi* ist, so stelle ich diese Stelle zu § 12.

Porzion aufbewahrte, etwas Vergangenes, für die Zeit, wo dieses Verzehren stattfinden sollte, war das etwas Bevorstehendes. Es werden hier also zwei verschiedene Tempusrelazionen ausgedrückt : eine (nähmlich die der Zeit, für die Porzion bestimmt war) findet in dem Futuralstamm. die andere (die der Zeit, wo die nichtverzehrte Porzion aufbewahrt wird) in den Präteritalendungen (Endungen der Tempora Secundaria) ihren Ausdruck. Man hat also auch hier ein temporales Präteritum Futuri, es hat jedoch hier den Sinn, den man in der Apodosis der hypothet. Perioden wiederfindet ; man könnte ja hier ergänzen : was man verzehrt hätte, wenn man nicht gefastet hätte. Dennoch wird man es auch ohne diese Ergänzung verstehen, und ich glaube, dasz man die Apodosis der hypothetischen Perioden aus solchen, jedoch selbständigen Sätzen erklären musz (sieh oben). Hiemit ist auch der Weg gezeigt, wie das Futurum II. den irrealen Sinn bekommen konnte, und wie es dazu kam, dasz es den Irrealis der Hauptsätze ausdrückt : es wurde überall gebraucht, wo es sich um eine in Vergagenheit bevorstehende, oder in Vergangenheit eintreten sollende Handlung handelte ; es drückt also eine Handlung aus, die überhaupt oder unter gewissen Umständen stattfinden sollte oder muszte.

(Ähnlich ist auch das « Futurum der direkten Fragesätze » zu beurteilen, das « sollen » wird auch hier durch den Futuralstamm ausgedrückt, es wird jedoch durch die Sekundärendungen anstatt der Vergangenheit die Ungewiszheit oder der Zweifel angedeutet, die Präteritalbedeutung tritt hier also in den Hintergrund.

Die Präteritalbedeutung kann sich in eine allgemein potenziale umwandeln (vgl. auch des Fut. II. in den Fragesätzen), so z. B. SR. 2761

INri nadrelic doib sain
rostairmesc tria hilberlaib,
conatucad nech cogle
cid notharged diaraile.

wo *cid* (was auch) einen Inhaltsatz einleitet.

Vgl. weiter den Temporalsatz :

PH. 2346 f. (*Ro-po ĉubaid.....*) *7 o dogénta adrad in fhír Dia, co soitea do menmain o na deeib.* (Es wäre passend), dasz du deinen Sinn von den Göttern abwendest, wenn (seit, bis) du den wahren Gott verehren sollst (wo also das Präteritum die Ungewiszheit ausdrückt).

Objektsätze : PH. 7747, *Ma-s ead, in ní do-thoigébad ferg Dé..... is cin gan a toirmesc,* « Wenn dem so ist, so ist es eine Sünde, das, was (überhaupt) Gotteszorn erwecken sollte (könnte), nicht zu verhindern ».

Ebend. 7526, *In sessed gné do'n duine-marbad .i. spreid le ṅdíngned nech a bethugud a bein de.*

Atributivsatz : ebend. 2418 : *In-dar lim-sa, ol se, is i comairle dogénta-su, anad do molad Crist, 7 idpurta do dénam do na deeib, fo-dáig na digthea hi croich* (was du tun solltest).

Vgl. ebend. 6128 : *is é lín mbocht marbait in fhairend-sin cech lái, in lín do bochtaib conicfatís do shassad.*

§ 11. Das Präteritum Futuri kommt weiter in gewissen konsekutiven, mit *co*ⁿ eingeleiteten Sätzen vor, es sind Sätze wie, « *er streckte sich, dasz ein monatliches Kind zwischen je zwei seiner Rippen Raum haben könnte* ». Es handelt sich hier also wieder um einen Vorgang, der unter Umständen (überhaupt) zustande kommen müszte oder sollte [1].

IT. I. S. 265-6, *Ro riastrad immi iarom iar sudi, co rabi banna fola im bun cacha finna dó..... ocus ro gab imbri bró, ocus ró sini iar sudi, co taillfed fertraig feroclaig eter cach da asna do,* er geriet darauf in eine Wutverzerrung, dasz ein Blutstropfen an der Wurzel jedes einzelnen Haares ihm war..... und es erfaszte ihn « das Kreisen des Mühlsteins » und er streckte sich darauf, dasz ein Mannesfusz eines Kriegers zwischen je zwei seiner Rippen Platz gehabt hätte (Zimmer CZ. I. 75-6).

So auch. Cath. Finntrága 1. 642, *tuc sinedh ar a cholainn co toillfedh mac mis edir gach da asna do.....*

(Dazu vergl. IT. I. S. 271 : *Ba samalta co rachad long forlan seolach dar a chræs gin osluicthe.* § 3.)

1. Cfr. air. Ml. 98c 8, *connabiad dliged nerchissechta ladia* (auch bei Str. S. 297).

Mit diesen Stellen hängen die oben zitierten Hauptsätze aus Tog. Br. Dá Derga §§ 128, 137 aufs engste zusammen (*No dídlastáis finnae for usciu*); der ganze Unterschied besteht darin, dasz in den unabhängigen Sätzen anstatt der Präteritalbedeutung die allgemeine (Potenzial)bedeutung hervortritt; der Potenzialis in den erwähnten Hauptsätzen entsteht also dadurch, dasz die Präteritalbedeutung (nämlich die präteritale Relazion, die im Fut. II, mitausgedrückt ist) zur allgemeinen (zeitlosen) Bedeutung wird, wobei aber die Futuralbedeutung (eigentlich die zweite Relazion, die man durch « können, sollen, müszen, werden » übersetzt) ganz deutlich zu spüren ist[1]. Daneben musz man auch solche Sätze berücksichtigen wie Wb. 15a 20, ita ut non possent intendere filii Israel in faciem Moysi .i. *nifoílsitis*[2] *dícsin agnúsa*....., wo man gerade durch « sie konnten (könnten) nicht ertragen..... » übersetzen kann.

Strachan Subj. Mood § 62 S. 297 meint, dasz z. B. *co taillfed* « is used just as in conditional sentences ». Ich möchte das präcisieren : in Konsekutivsätzen musz man zwei Typen unterscheiden und zwar : a) er streckte sich, dasz zwischen je zwei seiner Rippen ein Kind Platz haben konnte (könnte), wo es sich also um einen Verbalausdruck handelt, der in Vergangenheit eintreten konnte, sollte, und dann b) einen Typus, wo es sich um einen Vorgang handelt, der allgemein unter gewissen Umständen eintreten könnte oder sollte (sieh die in Anm. zitierte Stelle aus IT. I. S. 191, 17). Der Typus b) steht dem Potenzialis « in conditional sentence » näher, jedoch ist auch dieser Potenzialis auf Grund des rein temporalen Gebrauches entstanden, man hat also mit « conditional sense by itself » zu tun.

Man sieht also, dasz man das Präteritum Futuri manchmal durch « sollte, konnte » übersetzen musz; das erinnert an das nachklassische *habebam dicere* (ich hatte zu sagen, ich konnte,

1. Den selben Kondizional findet man auch im konsekutiven Nebensatz IT. I. 191, 17, *co m-báidfed ocus co loiscfed firu in talman uli neim cech oen clúi dibside* (L Br. viz auch ebend. 191 Zeile 9).

2. HS. *fóistis*.

ich sollte sagen) diese Vergleichung trifft mehr zu als die mit « *dicturus eram, fui* ».

Anm. 1) Ich glaube, dasz *dicere habebam* eine Überführung des passiven *mihi dicendum est* in einen persönlichen Verbalausdruck darstellt (vgl. passiv. unpersöhnlich : *mihi est pater* — persönlich subjektiv *habeo patrem*). Das romanische Futurum und der rom. Kondizionalis fuszt also in erster Reihe auf dem klassischen : *mihi dicendum est, erat* und dann erst auf dem *dicturus sum, eram*.

Anm. 2) Man sieht, dasz ein Vorgang, der in Vergangenheit oder überhaupt (zeitlos) eintreten *sollte* (*konnte, könnte*) als Irrealis aufgefaszt werden kann. Das findet man auch im Aind. (was schon Strachan a. a. O. vergleicht) und dann auch im Lat. : dort wird z. B. zu einem Fut. **fusĕti* (osk. *fust*) ein *ē*-Präteritum **fusēt* > *foret* gebildet, das dann als Irrealis oder Potenzialis fungiert (Konj. Impf.[1]).

§ 12 Das Präteritum Futuri kommt auch in Nebensätzen vor, die von einem Modalzatz abhängig sind.

a) PH. 1914, *batar secht mís for bliadain is-in inad-sin, co táirsed cúmtach na n-inad, i suidigfitís na cuirp fa-deoid.*

b) ebend. 4512, ... *daig co mbad erlaimite tomus in argait do'n foirind no-chennaigfitis na hedparta.* (die die Opfer kaufen wollten).

c) ebend. 3074, *ar na bud ed no-airigfitís fair*... Atkinson : « that they might not notice[2] ».

d) ebend. 4007 ff. *Dúthracur-sa, a Dé, co mptís dírge mo*

1. Der ganze Unterschied zwischen der Entwickelung des Lateinischen und dem irischen Präteritum Futuri besteht darin, dasz das lat. Imperf. Fut. (Konj. Imperf.) an das Präsenssystem angegliedet wurde und infolgedessen die temporale Bedeutung ganz verloren hatte und somit zu einem rein modalen Ausdruck wurde ; im Irischen blieb dagegen das Prät. Fut. bei dem Futuralsystem.

2. Vgl. auch TBC. Z. 1164 : *Da m-bad chommairgi ricfad a less inti ticfad sund* « Wenn es eine Bürgschaft wäre, die der brauchte, der hierher käme » (Windisch). Hier hat der Potenzial eine temporale Nebendeutung ; ohne die potenziale Färbung könnte man diesen Gedanken durch Fut. I. Wiedergeben. Vgl. weiter IT. I. 122, *ocus dia fessmais indni not fóirfed*, und noch PH. 6940 1 : *Cubaid ém, ce mad is-in cathraig rigdai no-genfed mac in rig.*

shéta do chomalliud do thimna-su trias-a techtfaind noime 7 fírenchi. Atkinson : « I desire, O God, that my ways should be straight in the fulfilment of Thy commandment, by which I may obtain holiness and righteousness ». Ob der Typus b-d auch air. üblich war, ist schwer zu sagen; namentlich bei c) würde man im Air. den Subj. II. erwarten, da doch das *bad* nur dazu dient, ein anderes Satzglied als das Verbum an die Spitze des Satzes zu bringen; in Strachans Sammlungen (Subj. Mood) finde ich : Ml. 95 c 2, *combad ellam nocomallaitis aní asrochoilset* (Strachan § 70), Wb. 14 c 23, *combad sain anasberin* (Strachan, § 72, S. 312). Vgl. auch. Ml. 125a 4, ebend).

Anm. Jedoch ist m. E. beim Typus b) und c) das Fut. II. fürs Air. nicht ausgeschlossen ; die angeführten Beispiele haben doch eine futurale Bedeutungsnuance, und diese Nuance liegt keinesfalls in den konjunktivischen Sätzen vor (Ml. 95a 2, Wb. 14a 25); es ist also die Frage, ob für das altirische Sprachgefühl in solchen Sätzen die Futuralbedeutung existierte, d. h. ob die mittelirischen Typen im Altirischen ebenso wie im Mittelir. (also futural — Fut. II.) oder eher subjunktivisch aufgefaszt wurden.

§ 13. Anstatt des Subj. II. steht das mittelir. Fut. II. in PH. l. 4520 ; hier steht das Fut. II. in einem Satz, der von der Protasis der hypot. Periode abhängig ist und den Kern der in der Protasis auszudrückenden Aussage bildet. (vgl. § 12. — Sieh auch Strachan § 72). PH. 4519 : *in doig lib cia haithe doberad forru, dia mbad oc debaid no ic essaentaid, ic ecnach no ic adchossan, no ic nach anoirches ar-chena, fogebad ar a chind is-in tempul...* (Vgl. lat. Quid ergo fratres putatis faceret Dominus, si rixis dissidentes fabulis uacantes, si risu dissolutos, uel quolibet alio scelere reperiret irretitos...).

Anm. : Strachan (Verbalsystem in SR.) hielt auch *dobertha* im V. 6033 (*Cia dobertha dam frimthóir, | aben, cét n-unga ńdergóir, | argais galais no gart ńgle, | nianais mac n-Iesse.*) für ein Fut. II ; falls man wirklich ein *dobērtha* annehmen soll und wenn es nicht vielmehr *dobĕrtha* (Subj. II.) zu lesen ist, so hätte man ein mittelirisches Beispiel für

das Vorkommen des Fut. II. in der konzessiven Protasis[1].

§ 14. Strachan (Subj. Mood. S. 297, Anm.) bemerkt : « In LU 74a 15. it seems to come nearer to purpose : *ní ruba é nachamfacba-sa cen bráthir, ar is airi doberar som chucutsu ar daig co forgénmais ar n-dis debuid*, Slay him not, that thou leave me not without a brother : for it is for that that he is brought to you, that we two should come to strife. But the sense of purpose comes from the context rather than from the form. » Solchen finalen Sinn findet man auch SR. 3131-2 : *cocrait 'nambrathreib abrath | dial-lathreib conaragad.*

Anm. Atkinson hält die Formem *na ro-epled sib* (PH. 2832) *na ro-epletís* (3035) für Futura II. (PH. 2831-2... *acht mi-ne guided Moysi mac Amra dar bar cend, na ro-epled sib uli i n-oen fhecht* ; 3035-6 : *acht is ed ro-toirmisc umpu, cotlud aimsire 7 utmaille menman, — na ro-epletís i n-aprisce pecctha*) aber dies ist keinesfalls nötig, es sind vielmehr Subjunktive II. Also *epled* (*eblađ*) * *ek(s)belađ*, *epletis* (*eblədiš*) * *ék(s)beladiš*.

§ 15. Im Mittelirischen kommt das Fut. II. in Relativsätzen vor, die von einem negativen Satz abhängig sind. Im Air. war in solchen Sätzen der Subjunktiv (Präs., Prät.) üblich (sieh Strachan § 73).

a) Der Negativzatz ist in einem historischen Tempus :

SR. 6435-40, *fúair adún ńdonn iarnacrod..... cenduine ńbeo fonim nél n'innisfed dóib nachn-oenscél.*

Ebend. 5776 : *nifrith díb oenfer... folilsad*[2]...

Vgl. auch neuir. *Ine leath-uair chá rabh an oiread agus dhéanfadh slat marcaigheachta ar thalamh an ríogh ná tharraing Fear na nAdharc* (Sgéalaidhe Óirghiall S. 64).

b) Der Negativsatz ist präsentisch :

TBC. 817, *Ní fil ní nad gellfad dar cend a enig.*

Strachan (Subj. S. 226) zitiert die Stelle aus SR. 5776 und betrachtet es als « neologismus ». Soviel musz man zuge-

1. Mir scheint jedoch wahrscheinlicher zu sein, dasz es sich um einen Subj. II. handelt. Auch Strachan, Subj. § 47, hält *dobertha* für eine Subjunktivform.

2. Vgl. auch Cath Ruis § 36, *Dáig ba demin leo ni fil inad i faicfithé gnúis Chonaill ar a teichfithe and.*

tehen, dasz wir hier nach dem, was wir von dem Air. wissen, einen Subj. II. erwarten müszten (vgl. ad a) Ml. 100c 23, 125b 7, 80c 9, Wb. 33d 10; ad b) Ml. 107b 8, Wb. 28b); darauf möchte ich jedoch hinweisen, dasz diese Sätze solchen, wie air. *nifoi(l)sitis deicsin agnúsa* (Wb. 15a 20) sehr nahe stehen, dasz also das Futurum II. auch hier « conditional sense by itself » hat. Damit will ich aber nicht sagen, dasz dieser Typus bei den in Rede stehenden Sätzen schon altirisch vorkommen muzte [1].

§ 16. Man kann also den Gebrauch des ir. Fut. II. folgenderweise definieren : es bezeichnet eine in der Vergangenheit geschehen sollende Handlung, dann eine Handlung, die überhaupt unter Umständen eintreten *sollte*, *konnte* oder *könnte*. Daraus entwickelt sich sein Gebrauch in den direkten Fragesätzen (Potenzial, Deliberativ) und der Potenzial überhaupt als Ausdruck einer Handlung, die eintreten sollte und dessen Verwirklichung durch gewisse Umstände (objektiv, nicht subjektiv) bedingt war. Endlich konkuriert es im Mittelir. mit dem air. Subj. II, d. h. es wird in gewissen Nebensätzen zum Ausdruck einer *subjektiv* als möglich gedachten Handlung. Ursprünglich drückte jedoch das Präteritum Futuri zwei Tempusrelazionen aus; die eventuelle Potenzialität hat in den meisten Fällen diese relative Färbung und man müszte sie durch das lat. *mihi faciendum esset*, *fuisset* wiedergeben. Dagegen ist der irische Subjunktiv ein subjektiver Verbalausdruck (cfr. Thurneysen Hb. d. Air. § 511); der Unterschied zwischen dem Gebrauch der beiden Formazionen besteht also darin, dasz der Subjunktiv die Subjektivanschauung, das Fut. II die Temporalauffassung zum Ausdruck bringt.

1. In einem Fall hat gewisz Strachan unrecht, wenn er nämlich LU. 68 b 28 zu dem Typus der negativen Sätze stellt (*nifetar ni ardottáigthe* « ich weisz keinen Grund, weshalb du fürchten solltest. »). Dieser Satz gehört vielmehr zu der Kategorie solcher Inhaltsätze, die den Objekt eines Verbum appercipiendi bilden, oder noch besser zu den indirekten Fragesätzen (unser § 6.); in solchen Sätzen war aber schon air. nicht nur Subj., sondern auch Fut. II. möglich. Strachans Beispiel LU 68 b 28 ist also eher ein Beispiel des Subj. in indirekter Rede, oder in indir. Fragesätzen.

Daraus erklärt sich auch, wie die Typen der hypoth. (konzess.) Perioden : Protasis a) Konj. b) Konj. II. — Apodosis a) Futurum b) Futurum II. zustande kamen. Die in der Protasis enthaltene Aussage ist ein Ausdruck der subjektiven Anschauung, die Apodosis dagegen ist die notwendige Folge des in der Protasis ausgesprochenen Vorgangs ; die Protasis drückt also einen Umstand aus, unter dem die in der Apodosis ausgesprochene Handlung zustande kommen musz oder soll, und nur dieser Umstand (Bedingung) ist von dem Sprechenden als subjektiv möglich gedacht [1], die Folge dieser Bedingung ist schon objektiv notwendig.

Dasz manchmal die temporale Auffasung in eine subjektive (modale) umschlagen kann und umgekehrt, ist bekannt : man vergleiche z. B. die verschiedenen Futuralformazionen der idg. Sprachen, die meistenteils aus « Aoristkonjunktiven » entstanden sind, oder die « italokeltischen » *ā*- konjunktive die auf Grund von Aoristen der zweisilbigen Wurzeln gebildet wurden. So wird man auch begreifen, wie später das Präteritum Futuri mit dem air. Subj. II. in gewissen Nebensätzen konkuriert. Das spätere Irisch bevorzugt die temporale Auffassung und läszt die modale Färbung manchmal unbezeichnet. Dasz das Irische immer eine Neigung zur temporalem Ausdruckweise hatte, geht auch aus der irischen « consecutio temporum » hervor. Sie besteht darin, dasz der Verbalausdruck dem ganzen Aussageniveau angepasst wird, was derselbe Vorgang ist, dem auch das Prät. Fut. seine Entstehung verdankt.

Bedenkt man weiter, dasz schon das Mittelir. den Subjunktivgebrauch beschränkt, so musz man daraus erschlieszen, dasz die subjektive Auffasung nach und nach verschwand. Dies offenbart sich im Air. darin, dasz bei komponierten Verben der Unterschied zwischen dem s-Subj. und s-Fut. verschwindet. Man wird dagegen wohl einwenden, dasz dieser Zusammenfall eine notwendige Folge der vorhistorischen Akzentwirkungen ist; dasz ist es wohl auch, aber der Umstand, dasz

1. Dasz auch die Bedingung objektiv aufgefaszt werden kann beweist : PH. 1776, *Ma do-rigne na mora, cid ar na dingned na becca?* wo aber die Apodosis als deliberativ aufgefaszt werden kann (Sieh § 7).

eine Sprache zwei einmal geschiedene Ausdrucksweisen zusammenfallen läszt, ohne es nötig zu haben, sie durch ein anderes Mittel auseinander zuhalten, beweist, dasz die Sprache dieser Scheidung nicht bedarf. Damit will ich jedoch nicht behaupten, dasz das Ir. die modale Auffassung nicht kennt, ich sage blosz, dasz die temporale Auffassung im späteren Irisch dominierend ist. Der inhaltlichen Seite nach existiert auch im Neuir. ein Subj., nur dasz er selten formell ausgedrückt wird.

II

Das air. Futurum der starken Verba unterscheidet sich meistenteils von dem Subjunktiv (Konjunktiv) durch die *i*-Reduplikazion; wenn es sich nun wirklich um einen alten Zusammenhang zwischen dem Konjunktiv (Subjunktiv) und dem Futurum handelt, so hat man hierin einen Beweis, dasz schon in einer vorhistor. Zeit im Goidelischen das Bestreben herrschte, die Temporalformen recht deutlich zum Ausdruck zu bringen.

In den brittonischen Sprachen wurde dagegen das Futurum entweder durch das Präsens (so im Neu- und Mittelkymr.) oder durch den Konjunktiv (so im Bret. und Mittelkymr.) ausgedrückt; der formale Konjunktiv hatte also im Brit. zwei Funkzionen: 1) die modale, 2) die temporale. Das Goidelische unterscheidet sich also von dem Britannischen dadurch, dasz es die temporalen Formen von den modalen scheidet, jedoch darf man nicht vergessen, dasz auch im Air. bei gewissen Verben kein wirkliches redupl. Futurum gebildet wird; hier fungieren die Subjunktivformen als Futura. So wird z. B. bei den Wurzeln: *ret*, *tek*, *reg*, *ang*, *lag*, *sad* das Fut. und der Subjunktiv durch dieselben *s*-Bildungen ausgedrückt (Thurneysen Hdb. § 661). Das weist auf einen älteren Zustand hin, wo im Goidelischen noch ähnliche Verhältnisse herrschten wie im Britannischen, d. h. die Konjunktivform hatte damals zwei Funkzionen: 1) die temporale, 2) die modale.

Diese Erscheinung ist übrigens nichts Ungewöhnliches, auf dem Gebiete der idg. Sprachen kommt sie öfters vor : so fungiert auch im Ved. der Konjunktiv im Sinne des Futurums, die lateinischen Futura sind teilweise alte Konjunktive. Es bestehen aber auch Beziehungen zwischen Konjunktiv (Futurum) und dem Aorist, eventuell auch Präsens : so sind z. B. die lateinischen Konjunktive und die mit ihnen verwandten Futura aus dem Aoristtypus der zweisilbigen Wurzeln entstanden, so z. B. lat.. *-gruat* = lit. *grūvo* (Verf. IF. XXIII. 147). Das Altindische und das Griechische unterschied bei dem langvokalischen Aorist den Konjunktiv und den Indikativ gar nicht. Angesichts dieser Tatsachen musz man erschlieszen, dasz das Idg. gewisse Formen bald modal (konjunktivisch), bald temporal (aoristich, futural) gebrauchen konnte. Dies gilt auch von den *s*-Bildungen. So bediente sich das Italische solcher thematischen *s*-Formazionen zur Bildung des Futurums ; ein *ē*-Präteritum zu solchen *s*-Futuris liegt im lat. Irrealis vor.

An den lateinischen Konj. Imperfekti erinnert nun der brittonische *h*-Konjunktiv :

mky.	*carhwyf*	*carhom*
	cerhych	*carhoch*
	carho	*carhont.*

Das Konjunktivszeichen ist hier *-hwy-/-ho-*, das auf ein älteres *-sē-/-sā* zurückgehen musz. Der Übergang des *s* > *h* war selbstverständlich nur bei den vokalisch auslautenden Verbalstämmen lautgesetzlich, von diesen Stämmen wurde das *-h-* auch auf die konsonantischen Verbalstämme übertragen. Der Wechsel *-ē/ā-* erinnert an den lateinischen *ē/ā* Ablaut z. B. *ferām* : *ferēs, ferēt*. Der walisische *h*-Konjunktiv steht formell dem lateinischen Konj. Imperfekti sehr nahe.

Syntaktisch aber sind die beiden Bildungen grundverschieden. Die lateinische Bildung ist ein *ē*-Präteritum [1] zu einem

1. Delbrück (Vgl. Syntax II. S. 404 und nach ihm Sommer Hb. d. lat. Spr. S. 570f) erklärt den lat. Konj. Imperf. als einem *ē*-Konj. des *s*-Aorist, mir scheint aber die oben ausgesprochene Deutung (Brugmann, K. vgl. Gr., S. 541) wahrscheinlicher zu sein und zwar aus folgenden Gründen : 1)

s-Futurum, der brit. *h*-Konjunktiv ist eine Kontaminazion von zwei verschiedenen Konjunktivbildungen, die entweder futural oder konjunktivisch fungieren konnten.

Die alte *s*-Bildung liegt im mky. *gwares* (* *vo-ret-set*), vgl. ir. *fumré* (**vo-ret-s-t*) vor, und dann auch im Imperfektum des *h*-Konjunktivs ky. *carhwn*, die anderen Personen des Konj. Impf. gehen auf einen *-sĕ*-Stamm zurück, dem man auch im Irischen und Italischen begegnet (vgl. lat. *faxit*).

Die primären Bildungen kann man also folgender Weise veranschaulichen ;

1). *-ā*-Bildungen ir. *-cara*, *-bia*. lat. *feram*, *tulam*, ky. *caro*.

2). *-s-* Bildungen lat. *faxo*, osk. *fust*, ir *té* **tēkst* (Wz. *steigh*).

Von diesen Bildungen wurden in den kelt. Sprachen Sekundärpräterita gebildet : ir. *gessin*(*n*) (bei kons. Stämmen) ky. *carhwn* (urspr. bei den vok. Stämmen).

a) Im Lateinischen wird von dem *s*-Fut. ein *ē*-Präteritum gebildet : lat. *forem*, *foret*, **fusēm*, **fusēti*.

b) Im Brittonischen werden kontaminierten *sā*/*sē*-Konjunktive gebildet : *carhwyf* **karasēm*, III. sg. *carho*, **karsasāt*.

Für das Keltische musz man also *s*- und *ā*-Bildungen annehmen; sie hatten zwei Funkzionen, eine modale und eine temporale. Als Modalformen drückten sie eine gewünschte, gewollte [1] oder gedachte [2] Handlung aus, sie entsprachen also sowohl dem gr. Konjunktiv als auch dem Optativ. Als Temporalformen fungierten diese Bildungen futurisch. Reste von solchen Verhältnissen haben sich auch im Air. erhalten, dort haben nämlich noch einige unreduplizierten Bildugen die futurische Funkzion bewahrt: die *s*-Bildungen

ein *ē*-konj. des *s*-Aorists ist sonst nirgendsbelegt (die kymr. *sē*- Konjunktive sind keine Konjunktive des *s*-Aorists, sondern es sind Kontaminazionen von *s*-Konj. (Aoristen) und *ā*-/-*ē*- Konjunktiven), 2) für die Richtigkeit der von uns vertretenen Deutung sprechen analoge Bildungen des Altindischen und des Altirischen.

1. In Absichtssätzen, Konzessiv- und Bedingunssätzen.

2. In Temporal- und Vergleichssätzen und Nebensätzen, die von einem Negativsatz abhängig sind.

haben wir schon erwähnt, von den *ā*-Bildungen sind es *rega* und dann Bildungen wie *bia*, u. ähnl.: *rega* ist ebenso zu beurteilen wie lat. *regat*, *bia* ist eine Wurzelform, der die *ā*-Konjunktive ihren Ursprung verdanken (Wz. **bheia* : **bhiiā*), also eine Form, die man gewöhnlich als Injunktiv bezeichnet.

Es fragt sich jetzt, wie das Air. dazu kam, von diesen altererbten Bildungen die reduplizierten Futura zu bilden. In den europäischen Sprachen kamen solche Bildungen wie gr. κίγκρᾱμι vor; bei diesen Bildungen muszte ursprünglich der Indikativ und der Konjunktiv gleich sein. Solche Formazionen sind durch Redukzion der ersten Wurzelsilbe charakterisiert; was entspricht ihnen im Altirischen? Von einer Wz. *pera/prā* müszte eine solche Bildung **piprā-*> **pibrā-*> **ibrā-* ir. **ebrā-* lauten und diese Bildung existiert auch tatsächlich im Ir. *ebarthi* zu Fut. **ebraid* (*ebarþ-i*, **ebr*ᵃ*iđ*). So sind auch Formen wie *-génat*, *-íba* zu beurteilen; *-génat* ist dem gr. γιγνώσκω verwandt, (im Ir. ist das **gignō* analogisch nach den *ā*-Konjunktiven zu **gignā-* umgestaltet worden); mit den Fut. *íba* ist der Stamm des faliskischen *pipafo* zu vergleichen. (Bei manchen solchen Bildungen ist die erste Stammsilbe restituiert worden, so z. B. in *gignithir* anstatt des zu erwartenden **génithir* = lat. *gignātur*). Diese Bildungen hatten wohl ursprünglich die beiden Funkzionen, sowohl die modale als auch die temporale (futurale).

Neben diesen Bildungen existierten wahrscheinlich auch Bildungen, die Zimmer (KZ. XXX. S. 128) mit den aind. *Desiderativis* vergleicht. Das indische Desiderativum bezeichnet eine Handlung als eine gewünschte oder beabsichtigte, manchmal bezeichnet es eine bevorstehende Handlung, z. B. *pipatiṣati phalam* « die Frucht wird bald fallen », *mumūrṣati* moriturus est. Speyer (Ved. und Skr. Synt. S. 46) bezeichnet es als « eine seiner Bedeutung nach dem Futurum und Konjunktiv verwandte Bildung ». Ursprünglich lag die desiderative Bedeutung dieser Formazionen nicht in der Reduplikazion, das beweist der Umstand, dasz es auch Desiderativa ohne Reduplikazion wie z. B. lat. *vīsō*, *capessō* gibt. Ich bin geneigt, die Desiderative für eine reduplizierte konjunktivartige Bildung zu erklären.

Im Irischen existierten also reduplizierte *ā*-Bildungen, die die Futuralbedeutung haben konnten, und dann auch reduplizierte *s*-Bildungen, die auch diese Funkzion hatten; so lag es nahe, diese Reduplikazion für die Bildung der « primären » Verba überhaupt zu verwenden.

Wie war es nun bei den schwachen Verbis?

Da nimmt man an, dasz der Verbalstamm mit dem Futurum der Wz. **bheu̯a/bhu̯ā* zusammengesetzt wurde. Auf Unmöglichkeit einer solchen Erklärung hat mit vollem Recht Thurneysen (Hb. d. Air. S. 372) hingewiesen. Das Charakteristikon des air. schwachen Futurums sei ein *f* und nur verhältnismäszig selten kommt daneben das *ƀ* vor. Weiter hebt Thurneysen namentlich hervor, dasz das *f*-Futurum schon deswegen auf kein *-bh-* Futurum zurückgehen kann, da im Air. Formen wie *atrefea* vorkommen, die unmöglich auf ein älteres *-treƀ+fʿa* zurückgehen können. Deswegen hält Thurneysen das *-f-* des Futurums für ein ursprüngliches *f* und will es zuerst aus einem idg. *su̯*, oder *sp* erklären; später jedoch denkt er, dasz das air. *f* aus einem *ƀ+h* entstehen könnte (Seite 527 zur S. 373)[1]. Dasz *atrefea* auf ein *-treƀ-fea* (einem *treƀ-suā* oder *treƀ-spā*) zurückgehen könnte, ist schon deswegen ausgeschlossen, weil man sonst annehmen müsz, dasz *ƀ+f* > *f*[2] wird, dies widerspricht aber dem bekannten Homorganitätsgesetz, und dann ist uns kein *-su̯-* (od. *-sp-*) Suffix bekannt. Somit bleibt der einzige Weg offen : das *f* in *atrefea* kann nur aus einem *ƀ-h* entstanden sein. Dasz *ƀ-h* zu *f* wird, ist aus dem Sandhi genügend bezeugt; im altirischen Sandhi wird ein stimmhafter Laut + *h* zu dem entsprechenden stimmlosen. Dieser Lautwandel wiederholt sich im Wortinnern im Neuir. und kommt auch im Britannischen vor : vgl. neuir. [*defỳ*] aus [*deƀƀỳ*] *deithbhir*, [*śkrīfə*] < [*śkrīƀƀa*]; mky. : *dyffo* « veniat » **dyvho*; *rotho* [*roƀo*], « det » aus **roďho*, *cretto* « credat » (**kredho*). Gilt dies auch für den air. Inlaut, so müssen wir *atrefea* aus einem älteren **adtreƀ-ha*

1. Voir toutefois *Revue Celtique*, XXXII, 367 (N. d. l. R.).

2. Dies tut man auch tatsächlich, da jedoch die sämtlichen Beispiele für diese vermeintliche Ausnahme des Homorganitätsgesetzes eben die *f*-Futura sind, so ist diese Meinung kaum aufrecht zu halten.

**ad-treba-sāt* erklären. Die so gewonnene Grundform (vgl. auch Thurneysen Hb. d. Air. S. 527. zu S. 372) ist mit den britannischen *h*-Konjunktiven identisch, sie wäre also ebenso zu erklären wie kymr. *carho* **karasat*, *cretto, roḟo*. Man kann aber einwenden, dasz diese Wirkung des *ś* > *h* im Irischen nur im Sandhi bezeugt ist. Da will ich auf die indischen Sandhiformen wie *mánōbhiḥ*, *mánaḥsu* hinweisen ; hier begegnen wir auch im Inlaut einem Lautwandel, den wir sonst nur im Sandhi kennen. Etwas ähnliches musz man auch fürs Irische voraussetzen : **ad-trebasāt* wurde lautgesetzlich zu *-treḃahāt* > *-treḃhāt* ; nun sollte dieses *h*- schwinden, aber es blieb erhalten, wohl deswegen, weil das Suffix *-ha* für die Futur-(Konjunktiv)formazion zu charakteritisch war, d. h. *atreḃ-ha* wurde ähnlich aufgefaszt wie **imb-śu* (*impu*). Als nun das *h* mit dem benachbarten Konsonanten zusammenflosz, muszte *bh* ganz lautgesetzlich zu *f* werden, und es entstand ein *atrefea*. Der Unterschied der Sandhiformen und des Inlauts besteht wohl nur darin, dasz ś > *h* im Inlaut früher schwand; das Konjunktiv-Futursuffix widerstand aber aus obenerwähnten Gründen den destruktiven Inlautswirkungen. So stand neben **carha* (ky. *carho*) ein *atrefea* und ähnliches; es lag nun sehr nahe, das **carha* nach dem Muster von *atrefea* u. ähnl. umzubilden ; und so bildete man ein *carfa* und ähnl., d. h. das *f* verdrängte das ältere *-h-* und wurde zu dem Futurzeichen [1] der schwachen Verba.

Somit kommen wir zu folgendem Resultat : das Keltische kannte drei « Konjunktivbildungen » :

a) die primären *-ā-* und *-s-* Bildungen

b) und die kontaminierten (*-sē-*) *-ā-* Bildungen.

Diese Bildungen hatten sowohl die futurische, als auch die konjunktivische Funkzion. Das Air. adaptierte sich gewisse Primärbildungen für das Futurum der starken Verba (redupl. *s-* und *ā-* Futura) ; die kontaminieten Bildungen waren im Ir. als Futura produktiv, wobei das *h* im Inlaute zuerst erhalten blieb und dann auf dem Wege der Analogie durch ein *f* (< *ḃh*) ersezt wurde.

Josef Baudiš.

1. Formen wie *nóibfea* haben die Stammkonsonanz analogisch restituirt.

BRETON-MOYEN GLOEDIC, GALLOIS GWLEDIC

Ce terme, jusqu'ici inconnu, se trouve dans un aveu de la seigneurie de Quimerch en Bannalec (Finistère), de 1539. Il m'a été signalé par le savant et obligeant archiviste d'Ille-et-Vilaine, M. Bourde de la Rogerie, que ce mot intriguait. Il ne se trouve pas dans le résumé de l'aveu mentionné dans l'*Inventaire sommaire des Archives de la Loire-Inférieure antérieures à 1790*, B. M. Bourde de la Rogerie l'a découvert dans les papiers de P. Hévin, savant jurisconsulte breton du XVIIIe siècle, conservés aux Archives d'Ile-et-Vilaine, sous ce titre : *Fonds P. Hévin, cote* (*notes diverses pour le glossaire*). Le mot apparaît dans une redevance appelée *Boed gloedic* et traduit par *viande au Comte*. Je donne l'extrait d'Hévin *in-extenso* : « *Boet gloedic*[1], c'est-à-dire *viande au Comte*. C'est une chef rente due en quelques paroisses du domaine de Quemperlé au Roy, quoyque les seigneurs prétendent avoir la proche mouvance ; laquelle rente se paye au seigneur de la Roche Moisan pour la mettre en la main du receveur du domaine ; et les anciens adveus du seigneur de Kimerch, l'un des seigneurs féodés de Quemperlé disent que c'est pour emploier a la deffense de la foi, c'est-à-dire *in subsidium terrae sanctae*. Ceste imposition fut faite vraysemblablement lorsque les ducs de Bretaigne se croisèrent. » Hévin renvoie à son résumé de l'aveu de 1539. Il est évident que *boet gloedic* traduit exactement *viande au Comte*, c'est-à-dire au comte de Cornouailles. Le premier duc qui se croisa, fut Alain Fergent en 1096 ; il était fils de Hoel comte de Cornouailles et duc de Bretagne. *Gloedic* est au gallois *gwledig*. comme le breton moyen *gloat*, royaume, au gallois *gwlad* :

1. Citant l'aveu, il écrit ailleurs *Boët Gloëdig*.

le mot est pan-celtique[1]. *Gwlad* a le sens de *pays, royaume*.. Cf. cornique *gluat*, patrie. D'après le sens de *gwledig*, chef suprême, *imperator*, *gloedic* devait se rapporter non pas spécialement au comte de Cornouaille mais au *duc de Bretagne*, au chef suprême du pays au IXe siècle; dans la seconde moitié de ce siècle, à l'apogée de la puissance bretonne, les chefs suprêmes de la Bretagne se qualifiaient indifféremment de *rex* ou de *dux*[2]. Le terme de *roe* a été appliqué à Alexis le Grand. Les princes ou grands seigneurs soumis à l'autorité suprême étaient des *Machtiern* (représentants, cautions du *tiern*). Comme en Galles, de terme breton exact pour *dux*, *imperator*, a dû être *gloedic* (= **u̯latīco-s*).

J. Loth.

1. La *Guoletec* de Cart. de Redon est à écarter.
2. De la Borderie, *Histoire de Bretagne*, tome second, p. 339.

UNE ANECDOTE SUR SAINT COLOMBA

La courte anecdote qui suit est tirée du manuscrit de Paris (fonds celt., n° 1, f° 56 v°, col. 2), où elle fait suite à une vie de saint Colomba, qui commence au f° 53 v°, col. 1 (v. *Revue Celtique*, XI, 398). Elle présente un résumé fort sec d'un récit qui figure sous une forme plus développée dans la vie de saint Colomba du manuscrit d'Oxford, publiée par M. Richard Henebry aux tomes III, IV et V de la *Zeitschrift für celtische Philologie*. On trouvera le récit en question au tome V, p. 82.

La même anecdote nous a été conservée par le manuscrit Rawlinson B 512, f° 141 a 1. Le texte en a été publié par M. Kuno Meyer dans *the Gaelic Journal*, IV (déc. 1892), p. 162. Il diffère très peu de celui du manuscrit de Paris, sauf pour le second vers du quatrain. Mais il est plus complet et contient, après le quatrain, un paragraphe supplémentaire où sont donnés quelques renseignements sur le personnage dont la tombe fait l'objet du récit.

TEXTE IRLANDAIS

Laa n-ann tainic C*olum* C*ille* a-timceald Airne, *con*-accaid ind-adlacc*ad* n-arrsaig 7 an cloch n*em*gluaisti fair ; corro fiarfaid : cia hadlacad fon líc ucut. Ni ret[a]mar, ol-sruithi anbaile, 7 ní-chualamar romaind. Rofoildsic Dia dosam sin tria rath fessa *con*-dubairt sa rann-so di*diu* :

A Baíthín, anam *con*-licc[1] ;
is Canan an-gaeth salmglicc ;

1. Au lieu de *con-licc*, le ms. Rawlinson B 512 a *colléic* « awhile » ; et de même le manuscrit d'Oxford *coleic*.

7 bím co-madain ann
ag-abaid[1] Iarusailim[2]

TRADUCTION

Un jour Colum Cille vint visiter Aran; il vit une vieille tombe dont la pierre n'avait pas été remuée, et il demanda : « Qui est enterré sous cette pierre-là ? — Nous ne savons pas », dirent les vieillards de l'endroit, « et nous ne l'avons jamais entendu dire jusqu'ici ». Dieu le lui révéla par la grâce de la science, et alors il dit cette strophe :

O Baithin, restons près de la pierre.
C'est Canan, le sage, versé dans les psaumes.
Trouvons-nous là jusqu'au matin,
Auprès de l'abbé de Jérusalem.

Le second vers du quatrain est ainsi conçu dans le ms. d'Oxford :

fa dá san Talgaeth sailmglicc

et dans le manuscrit Rawlinson B 512 :

ga tas in Talgaeth salgair,

que M. Kuno Meyer propose (dans une communication écrite) de corriger en :

ga taisi in Talgaeth salmglain

ou quelque chose d'approchant. Le personnage porterait donc le nom de Talgaeth, et c'est ce même nom qui revient en effet dans le paragraphe supplémentaire du ms. Rawlinson. Il s'agit d'un abbé de Jérusalem qui était venu en pèlerinage, lit-on dans ce paragraphe, de Jérusalem à Aran, au temps d'Enna

1. Ms. agabail.

2. Le texte se termine par *Finit don betha sin Oillann.* Oillann, c'est William mac an Legha, dont le nom revient ailleurs dans le manuscrit de Paris (v. *Rev. Celt*, XI, 391, 395, 401); il écrivait en 1473. M. Paul Walsh (de Mullingar) nous signale la signature de William Mac an Leagha dans le Ms. Egerton 91 du British Museum et dans deux manuscrits de Dublin (v. *Silva Gadelica*, II, p. vij).

(sans doute Enna mac Neill, grand-père de Scandal compagnon de Colum Cille), et qui était mort à Aran. Le nom de Canan, que fournit le manuscrit de Paris, se retrouve dans le Book of Leinster 213 b 16 (K. Meyer, *Contrib.*, p. 313). Quant à Baithin, c'est le saint bien connu, né en 536, cousin et compagnon fidèle de Colum Cille, auquel il succéda comme abbé de Hi de 597 à 600, date de sa mort.

J. Vendryes.

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. Kuno MEYER, *Betha Colmáin maic Lúacháin*. — II. G. W. HOEY, *An Irish Homily on the Passion*. — III. W. MEREDITH MORRIS, *A Glossary of the Demetian dialect of North Pembrokeshire*. — IV. D. MACKINNON, *A descriptive catalogue of Gaelic Manuscripts in Scotland*. — V. Ph. KROPP, *La Tènezeitliche Funde an der keltisch-germanischen Völkergrenze zwischen Saale und Weisser Elster*. — VI. Sir John RHYS, *The Celtic Inscriptions of Gaul*, additions and corrections. — VII. *The National Library of Wales, Bibliotheca Celtica for 1909 and 1910*.

I

Kuno MEYER. *Betha Colmáin maic Lúacháin*, Life of Colmán son of Lúachan. (Royal Irish Academy, Todd Lecture Series, vol. XVII), Dublin, Hodges, Figgis and C°, 1911. XVIIJ-136 p. 8°. 2 s. 6 d.

Cette vie de saint Colman est une des plus longues que nous ait laissées l'hagiographie irlandaise ; une des plus copieuses aussi, et des plus fournies de matière. Il n'y a guère que Patrice et Colum Cille qui aient été honorés d'une biographie aussi développée. Mais ces deux grands hommes avaient des titres sérieux à cet hommage. L'humble Colman, au contraire, n'y était, semble-t-il, désigné par rien. Le peu qu'on puisse affirmer de précis et de véridique sur sa vie est banal et terne. Il était né à la fin du VIe siècle dans le comté actuel de West-Meath non loin de la ville de Mullingar. Il avait trois frères et quatre sœurs, qui tous entrèrent dans les ordres. Dans son enfance, il semble qu'il ait gardé les vaches. Vers la trentaine il alla étudier à Lismore sous la direction de Mochuta ; ce dernier lui confia la charge de distribuer la nourriture à une colonie de lépreux, d'où son surnom de *Lámglan* « main pure ». Ordonné prêtre, il fonda plusieurs monastères, parmi lesquels celui de Lann, où il mourut un 17 juillet dans la seconde moitié du

VIIe siècle et où il fut enterré. Ces traits ne donnent pas à Colman une physionomie bien saillante. Mais par son insignifiance même, sa vie prêtait aisément à tous les embellissements que la fantaisie pouvait imaginer. Plus heureux que le peuple irlandais, Colman n'avait pas d'histoire ; son biographe s'est chargé de lui en faire une.

Ce biographe écrivait selon toute apparence dans la première moitié du XIIe siècle et à Lann même, comme plusieurs détails l'indiquent. C'était sans doute un membre du monastère. Il a voulu célébrer la gloire du fondateur et du patron, l'exalter au-dessus de tous les autres saints et surtout répandre les vertus de ses reliques, talisman précieux pour la maison. Il a fait de Colman une sorte de parangon du merveilleux et de sa biographie un manuel du parfait thaumaturge, un répertoire de miracles. Quels miracles ! Il y en a de qualités très diverses. Certains sont pleins de fraicheur et de poésie, vraiment dignes de la Légende dorée ; d'autres sont d'une puérilité niaise, qui rappelle les almanachs bien pensants. On en trouve de touchants, de cruels, de ridicules, de scabreux. Mais le naïf biographe ne se préoccupait guère des contradictions et des disparates ; il a ramassé sans étude et sans choix tout ce qui lui tombait sous la main, le bon, le médiocre et le pire. Et ainsi cette biographie est un excellent spécimen, grossi à souhait, de ces créations artificielles de légendes pieuses, comme le moyen âge, surtout en Irlande, en a tant connues.

Le procédé est des plus simples, et à la portée de tous. Il consiste d'abord à constituer au personnage une généalogie illustre : ainsi Colman descendrait par son père du roi Conall Cremthainne, et compterait parmi ses ancêtres directs Niall Nóigiallach, Echaid Mugmedon, Cairpre Lifechair et Conn Cétchathach ; c'est une race princière. Ensuite, il faut confondre habilement le saint avec des homonymes plus célèbres que lui, tels Colman Elo ou Colman Comraire, quitte à multiplier les anachronismes, et le mettre en relations avec le plus grand nombre possible de personnages haut placés, quitte à prolonger sa vie au delà des limites humaines ; ainsi Colman aurait connu successivement cinq rois de West-Meath, depuis Conall Guthbinn (m. en 635) jusqu'à Domnall mac Murchada (m. en 763), et il aurait reçu d'eux maint honneur et maint privilège. Enfin, il faut en faire un thaumaturge de premier ordre, supérieur à tous ceux du pays, tel que Dieu lui-même n'en connaisse pas de plus fort (*follus tra asna scélaib-so... nách fil clérech is amru ac Dia oldás-som*, § 103). Ainsi Colman accomplit les même miracles que Patrice, Brigitte ou Colum Cille ; bien plus, il

reproduit ceux de Moïse, en faisant traverser un lac à pied sec (§ 64), ceux de l'apôtre Paul, en restant vingt-quatre heures sous l'eau (§ 13), ceux du Christ lui-même. Et le biographe ne manque pas de signaler ces coïncidences, qui sont toutes à la gloire de son héros. On voit sans peine à quoi tend le récit : à constituer au monastère des titres inattaquables. Cette littérature hagiographique n'a pas un but d'édification ; c'est une littérature utilitaire (cf. *Rev. Celt.*, XXXII, p. 105).

La Vie de saint Colman nous a été conservée dans un seul manuscrit, conservé à Rennes, et qui est du XIVe ou XVe siècle. La vie elle-même, comme on l'a dit plus haut, peut avoir été composée au début du XIIe siècle, si l'on s'en rapporte à l'état général de la langue. Mais le biographe a dû se servir de documents plus anciens, dont la trace apparaît çà et là dans des formes ou des graphies archaïques, qui indiquent le Xe ou le IXe siècle. Parmi les pièces de vers, assez nombreuses, que renferme le texte, l'une même, la première de toutes (§ 11), semble remonter à la période du vieil-irlandais ; telle autre, comme celle du § 19, ne peut être antérieure à la deuxième moitié du Xe siècle ; plusieurs enfin sont de date beaucoup plus basse.

M. Kuno Meyer a édité le texte, comme il fait toujours, avec une science impeccable. Il y a joint une traduction anglaise et l'a fait précéder d'une substantielle introduction, à laquelle nous avons emprunté tous les détails qui précèdent. L'ouvrage se termine par des notes abondantes, un glossaire des mots rares et un double index des noms propres de personnes et de lieux.

J. Vendryes.

II

Rev. George W. Hoey, S. S. *An Irish Homily on the Passion*, Text and Translation. Baltimore, J. H. Furst Company, 1911. 21 p. 8° (reprinted from *The Catholic University Bulletin*, vol. XVII, nos 5 and 6).

Le texte de cette homélie sur la passion nous a été conservé par deux manuscrits, l'un de la bibliothèque de Rennes, l'autre du British Museum (Egerton, 1781). Elle porte comme titre *Passio Christi secundum Bernardum* et se compose d'une suite de réflexions sur la passion, précédées généralement de la formule *adeir Bernard* « Bernard dit ». Aussi M. Dottin, dans son étude sur le manuscrit

de Rennes, supposa-t-il que l'homélie irlandaise était inspirée du *Liber de passione Christi* de saint Bernard, publié dans la *Patrologia latina* de Migne, t. 182, col. 1133-1142 (v. *Rev. Celt.*, XIV, 83, n. 2). Mais une comparaison des deux textes prouve qu'ils n'ont rien de commun. Rien dans les œuvres de saint Bernard ne rappelle même l'homélie qui lui serait attribuée ici. Et M. Hoey est amené à croire qu'il s'agirait plutôt d'un homonyme du grand saint, peut-être Bernard de Cluny, dit aussi de Morlaix, auteur d'un traité *de contemptu mundi*. Toutefois il indique en même temps une autre hypothèse : c'est que nous aurions affaire à une collection de notes pieuses, réunie par un inconnu et attribuée après coup à saint Bernard. Cette dernière hypothèse n'est pas la moins vraisemblable, si l'on considère surtout la valeur littéraire de l'homélie, qui est des plus basses, « below the average of Irish works of this kind », comme le confesse M. Hoey. Et ce n'est pas peu dire.

Il était cependant très bon de la publier. On n'aura jamais trop de textes pour édifier la grammaire du moyen-irlandais, et toutes les publications, quelle que soit la valeur littéraire du texte, sont les bienvenues. M. Hoey a reproduit tel quel le manuscrit de Rennes et donné en notes les plus importantes variantes du manuscrit Egerton. P. 4, l. 20, est-il bien sûr d'avoir lu *algeit* ? Il faut alors certainement corriger en *aigeit* « vinaigre » (cf. *aigéte*, p. 16, l. 13). P. 6, dern. ligne, *do leigen a-ruin riut* est traduit par « to place his affection before thee » ; est-ce que *rún* n'a pas ici son sens habituel « secret, mystère » ? P. 10, l. 23, il n'est pas juste de couper *an-mesarda* ; c'est un mot un, comprenant un préfixe. P. 16, l. 3, il faut corriger en *do marbadar*, ou bien alors traduire *do marbabar* par une seconde personne du pluriel.

J. Vendryes.

III

Rev. W. Meredith Morris, Vicar of Clydach Vale. *A Glossary of the Demetian dialect of North Pembrokeshire*. Tonypandy, Evans and Short, 1910. 341 p. 8° (issued to subscribers only).

Il convient d'attirer sur ce livre l'attention des celtistes. C'est un livre de dialectologie ; et l'on sait combien la dialectologie galloise a été négligée jusqu'ici, combien sont limités et imparfaits les moyens d'information dont on dispose à cet égard. Il arrive sans doute périodiquement qu'aux eisteddfodau annuelles soient institués des concours et décernés des prix pour des descriptions de

prononciation ou des recueils de vocabulaire. Mais les travaux présentés, même ceux qui obtiennent des récompenses, restent généralement manuscrits. Depuis quelques années, l'Université de Galles encourage particulièrement les enquêtes dialectologiques; sa *Guild of Graduates* comprend une *Dialects section*, et les *Transactions* de la Guild ont déjà publié quelques collections utiles, notamment en 1902 une liste de pluriels du district de Llein (Carnarvonshire) et en 1904 des répertoires de mots dialectaux de l'East-Denbighshire (p. 40 et suiv.), du Carmarthenshire (p. 49 et suiv.), du Breconshire (p. 54 et suiv.) et même du Pembrokeshire (p. 58 et suiv.). Ce dernier, dû à Miss Phoebe Griffiths, est directement comparable au livre de M. Meredith Morris. Mais tous ces travaux ne sont que des ébauches, des essais fort courts et qui ne prétendent pas à être complets ; l'aire géographique en est de plus mal définie, et généralement trop vaste.

M. Morris a au contraire soigneusement délimité le champ de son enquête. Il s'est restreint à la Gwaun Valley, qui s'étend de la Foel Ery à Fishguard, dans le nord du Pembrokeshire. C'est une partie du pays de Dyfed, l'antique Demetia, si connu par les Pedair Caingc, et notamment par le Mabinogi de Pwyll. Du parler de cette région, M. Morris a relevé tous les termes qui diffèrent du gallois littéraire, y compris ceux qui sont en voie de disparition ou même ont aujourd'hui complètement disparu. Et cela fait un gros volume, où il y a surtout beaucoup de termes techniques de culture et d'élevage, des noms d'objets usuels, de plantes et d'animaux, de maladies, mais aussi des termes de jeux populaires (p. 55, p. 109), des proverbes, des dictons, des formules de comparaisons. L'auteur a pris soin de définir exactement les mots qu'il enregistre, recourant au besoin au dessin pour rendre ses définitions plus saisissables (p. 55, 73, 81, 109, 230); c'est ainsi qu'il donne, p. 304, le plan d'une ferme du pays avec le nom des différentes parties qui la composent. Le livre intéressera donc parmi les linguistes ceux qui, à l'école de M. Meringer, ont appris à ne pas séparer les mots des choses, et aussi les folkloristes, curieux de trouver dans le langage l'expression des traditions populaires.

M. Morris est avant tout un lexicographe. Bien qu'il offre aux étymologistes une matière abondante et riche, il ne fait pas lui-même d'étymologie. Il ne fait pas non plus de phonétique. Il se borne à quelques brèves et vagues indications sur la prononciation, p. 10 et 11. Mais en principe il exclut de son livre les mots qui ne diffèrent du gallois littéraire que par la prononciation, de même

qu'il en exclut les mots anglais, à moins qu'ils ne se soient incorporés au langage gallois et que l'emprunt en soit pour ainsi dire devenu méconnaissable au sujet parlant. Il y avait là une répartition assez malaisée à faire, et dont M. Morris s'est tiré avec succès. Malgré ces restrictions volontaires, le livre fournit aux phonéticiens quelques données intéressantes. Ainsi le dialecte de la Gwaun Valley paraît avoir perdu dans les mots de plus d'une syllabe les spirantes sonores finales *f* et *dd* ; il dit *dwetha*, *gatre*, *geua*, *hidre*, *oga* pour *diweddaf*, *gartref*, *gauaf*, *hidref*, *ogof*, et de même *adle*, *newy*, *slawer-dy* pour *adladd*, *newydd*, *erys llawer dydd*. Les diphtongues y sont en grande partie réduites, notamment *ae* qui est devenu *â* sous l'accent dans les monosyllabes et *e* dans les polysyllabes après l'accent : *sâth*, *trâth*, *gwâd*, *areth*, *arfeth*, *cwmdogeth*, etc. La même réduction est commune aux dialectes du sud de Galles et caractérise, comme on sait, éminemment le cornique. Il y aurait lieu de systématiser les renseignements fragmentaires que nous fournit M. Morris et de constituer une phonétique du parler de la Gwaun Valley. Nul n'est mieux placé que lui pour entreprendre cette œuvre. Qu'il s'y mette sans retard ; il nous la doit.

J. Vendryes.

IV

D. Mackinnon. *A descriptive catalogue of Gaelic Manuscripts in the Advocates' Library Edinburgh and elsewhere in Scotland.* Edinburgh, William Brown, 1912. xij-348 p. 8°. (compiled at the instance of John, fourth Marquess of Bute, through whose liberality it is published).

Voici encore un ouvrage qui rendra de très grands services et dont le besoin se faisait depuis longtemps sentir. C'est un catalogue méthodique et descriptif de tous les manuscrits en gaélique conservés dans les bibliothèques d'Ecosse. Il faut remercier le marquis of Bute d'avoir généreusement encouragé l'entreprise, et féliciter le Professeur Mackinnon de l'avoir si heureusement exécutée. Ce dernier, à qui la philologie celtique doit déjà tant d'utiles travaux, continue dignement la tradition des O'Curry et des O'Donovan. Son catalogue des manuscrits conservés en Écosse prendra place à côté du *Catalogue* de d'Arbois de Jubainville pour la littérature épique de l'Irlande et, pour le gallois, des précieux *Reports* de M. J. Gwenogfryn Evans.

C'est à l'*Advocates' Library* d'Edimbourg qu'est consacrée la plus

grande partie du volume. Cette célèbre bibliothèque présente en effet, au point de vue des manuscrits en gaélique, un intérêt prépondérant. Dans le tome VI de la *Revue Celtique*, p. 109 et suiv., M. Gaidoz lui a consacré un article, où il énumère rapidement les principales richesses qu'elle renferme. Mais il s'est surtout servi pour cela du catalogue manuscrit qu'avait dressé W.-F. Skene vers 1860. Depuis, le fonds celtique des manuscrits de la bibliothèque s'est considérablement accru, et aux 65 manuscrits enregistrés par Skene (moins deux, aujourd'hui perdus), s'en ajoutent aujourd'hui 38 autres que M. Mackinnon étudie dans un premier appendice. Ce sont néanmoins les 63 manuscrits de l'ancien fonds qui sont les plus importants. Quelques-uns, sur papier, ne remontent pas plus haut que le XIXe ou XVIIIe siècle ; mais il y en a de beaucoup plus anciens, et notamment le nº V, du XIVe siècle, dont le contenu est religieux, et le précieux nº XL, qui débute par une série de « morts violentes » (*aideda*), et qui a été décrit en 1887 par M. Kuno Meyer dans le *Celtic Magazine*, t. XII, p. 208.

M. Mackinnon a disposé son catalogue par ordre de matières et divisé sa description en neuf chapitres, respectivement consacrés aux traités de médecine (p. 5-71), aux textes religieux et ecclésiastiques (p. 72-105), historiques et généalogiques (p. 106-128), aux récits légendaires et mythologiques (p. 129-176), aux traités de droit et de grammaire (p. 177-182), aux maximes, triades et proverbes (p. 183-193), aux traductions d'épopées classiques (p. 194-202), enfin à des sujets variés (p. 203-216). Un dernier chapitre (p. 217-246) est consacré aux deux manuscrits aujourd'hui perdus qui portaient les numéros XXXII et XXXV et à un manuscrit d'importance toute spéciale, le fameux *Dean of Lismore's Book*, copié sur papier entre 1512 et 1529 et rédigé, comme on sait, en gaélique d'Écosse. Il porte le numéro XXXVII dans la collection.

La plupart de ces manuscrits sont de contenu varié et par suite reviennent deux ou plusieurs fois dans les différents chapitres du répertoire. Il eût été bon de dresser un tableau d'ensemble de tous les manuscrits par ordre de numéros, avec l'indication des pages du catalogue où ils figurent. M. Mackinnon a bien fait quelques renvois d'un chapitre à l'autre, mais en nombre insuffisant. Ainsi le début du ms. nº XXVIII est étudié p. 113 sous la rubrique « history and genealogy », mais rien n'indique que ce ms. doive revenir plus loin, p. 138, sous la rubrique « legend and lore ».

Comme on l'a vu dans le résumé précédent, c'est la médecine

qui est le mieux représentée dans les manuscrits de l'Advocates' Library. Il n'y a pas moins de 21 manuscrits qui en traitent. Il faut entendre ici la médecine au sens le plus large, en y comprenant toutes les sciences naturelles, et même l'astronomie et la métaphysique. L'an dernier, nous parlions dans la *Revue Celtique* (t. XXXII, p. 355) d'un traité de médecine en gaélique d'Écosse conservé dans un manuscrit du British Museum et édité par M. Cameron Gillies ; ce traité provenait d'une famille de médecins écossais, les Mac Beath. C'est au zèle et à l'activité des Mac Beath que M. Mackinnon attribue aussi les richesses médicales de l'Advocates' Library. Souhaitons à M. Cameron Gillies de poursuivre l'œuvre qu'il a commencée en s'attaquant maintenant aux textes médicaux d'Édimbourg; ils sont tous inédits.

Les textes religieux et historiques n'ont pas non plus été jusqu'ici utilisés autant qu'ils le méritent, bien que quelques-uns aient été çà et là partiellement publiés. Ce sont les récits épiques qui ont, comme toujours, attiré le plus les éditeurs. On retrouvera en feuilletant le catalogue de M. Mackinnon quelques vieilles connaissances ; rappelons notamment aux lecteurs de la *Revue Celtique* que le *Cennach ind Rúanado* publié par M. Kuno Meyer (tome XIV, p. 450) et le *Cairpre Cindchait* qu'a publié M. W.-A. Craigie (t. XX, p. 335) étaient tirés des manuscrits XL et XXVIII de l'Advocates' Library.

Dans les appendices II et III, M. Mackinnon passe en revue les manuscrits gaéliques conservés dans les autres bibliothèques publiques d'Édimbourg et de Glasgow et dans quelques bibliothèques privées de l'Écosse ; un quatrième appendice traite des manuscrits égarés ou perdus. Enfin, l'ouvrage se termine par quatre index, des auteurs mentionnés, des sujets traités, des autres manuscrits et des livres ou périodiques cités.

J. Vendryes.

V

Ph. Kropp. *La Tènezeitliche Funde an der keltisch-germanischen Völkergrenze zwischen Saale und Weisser Elster* (Mannus-Bibliothek, n° 5). — Würzburg, C. Kabitzsch, 1911, IV-132 pp. in-8°.

Sur la frontière où se rencontraient les Celtes et les Germains, quatre cents ans avant Jésus-Christ, c'est à la façon dont leurs morts y sont traités que l'on distingue les cimetières qui leur sont respectivement attribués. Les inhumations sont celtiques; les inci-

nérations sont germaniques. Quelque temps auparavant et trois siècles plus tard, les Celtes, à vrai dire, brûlaient leurs morts ; plus tard encore, une partie des Germains ont inhumé les leurs. Il semble néanmoins que, à l'époque en question, on n'ait pas tort d'interpréter comme il vient d'être dit la différence des rites funéraires dans la zone contestée. La preuve se fait dans chaque cas par le concours des vraisemblances qui ressortent de tous les restes ethnographiques constatés.

M. Kropp relate des fouilles et des découvertes qui ne sont pas les siennes, mais en majeure partie celles de la Société des Antiquaires de Voigtland (Hohenleuben, Reuss). Il s'agit de cimetières à inhumation datant de la phase ancienne de l'époque de La Tène. La région considérée s'étend du grand coude méridional de la Saale à l'Elster blanc, entre Saalfeld et Gera. Le plus important de ces cimetières est celui de Ranis. Si ces cimetières sont celtiques, il en résulte que les Celtes occupaient alors la partie des collines, coupées par la Saale, qui longent, au Nord, le Thüringer Wald. A la fin de l'âge du bronze, selon M. Kossinna dont M. Kropp adopte l'opinion, ils étaient au Harz ; à l'époque de Hallstatt, ils tenaient sur la ligne Quedlinburg, Aschersleben, Merseburg, Halle. Ils étaient en recul et déjà les Germains empiétaient sur eux. Quelques tombes à incinération sont attribuées à ceux-ci par l'auteur, qui contiennent à peu près les mêmes objets que les tombes à inhumation. Les Germains ont emprunté à leurs voisins celtiques. Au surplus, M. Kropp se plaît à nous signaler les mélanges (p. 73).

De la date des tombes celtiques, quelques indices doivent être pris en considération. On y trouve encore des tombes circulaires, des squelettes recroquevillés et couchés sur le flanc et, dans le mobilier funéraire, des fibules à timbale. Le pays fut abandonné par les inhumants bien avant le temps où les fibules de la Tène I (1re époque de la Tène) furent hors d'usage. Par contre, les tombes à inhumation ont fourni des fibules de La Tène III. Il est à noter toutefois que dans le tumulus de Dobian, qui contenait beaucoup de choses diverses, ont été trouvées des monnaies d'or ; la seule qui soit conservée est une copie celtique de monnaie grecque portant une Athéna casquée et une victoire. Elle peut dater d'environ deux cents ans avant J.-C. Les autres tombes sont probablement plus anciennes. Cette monnaie, si elle vient d'une tombe celtique, marque l'extrême limite du stationnement des Celtes. Il n'est resté d'eux qu'un peu de leur civilisation.

La Steinsburg du Gluchberg près de Römhild, à l'extrémité méri-

dionale des monts de Thuringe, paraît avoir été le réduit de leurs établissements. J'ai signalé dans cette revue que les traces d'un boulevard, plus fort et plus récent, sont conservées dans le Rhön en Bavière.

Il est à noter que les Celtes de Ranis pratiquaient le rite de plier l'épée du mort. Il faut donc allonger vers le Nord l'aire d'extension de cette coutume. Une tombe paraît contenir un mort sacrifié ; une autre (p. 32), une femme qui a suivi son mari dans la tombe.

H. Hubert.

VI

Sir John Rhys. *The Celtic inscriptions of Gaul : additions and corrections.* London (Proceedings of the British Academy, V, 1911).

Ce nouveau mémoire traite principalement d'un groupe d'inscriptions récemment découvertes, qui n'ont pas encore été étudiées au point de vue philologique, et se termine par de nouvelles contributions au déchiffrement et à l'interprétation du calendrier de Coligny. Après avoir lu ce travail, cependant si consciencieux et si nourri, on est pleinement d'accord avec l'auteur, quand il dit en commençant *que les inscriptions celtiques sont si rares et si énigmatiques qu'il n'y a guère d'espoir de leur arracher leur signification qu'en s'y attaquant sans cesse.* Il est même plus probable qu'on n'y arrivera pas malgré tous les efforts, si de nouvelles découvertes analogues à celle du calendrier de Coligny ne viennent pas apporter aux celtistes de nouveaux éléments d'information et de nouvelles lumières. En tout cas, on ne peut que souscrire au jugement de l'auteur sur son œuvre lorsqu'il se flatte, trop modestement, d'avoir fait faire quelques progrès à ces recherches difficiles entre toutes.

Pour suivre pas à pas l'auteur et discuter les hypothèses fatalement nombreuses auxquelles il est entraîné, il faudrait un volume aussi considérable que le sien ; je me contenterai de relever les inscriptions les plus intéressantes avec l'interprétation proposée.

1. Les cinq inscriptions trouvées près de Cavaillon publiées par M. Mazauric dans la *Revue du Midi*, octobre, 1909.

1. *Elouissa.*
Magourai.
Giaoua.

D'après l'interprétation préférée par l'auteur, *Giaoua* serait un nom commun : Elvissa serait la *giava* de Magureos. Ce serait un

terme de parenté : gall. *gieu* nerfs, sing. *gewyn* (pour *giew-yn*) ; pour le sens, cf. all. *schnur*, belle-fille. et *lien*, lat. *nurus* (*snusus*). Les noms propres *Dugia*, *Dugiavus*, *Dugiava*, en sont rapprochés. Un parallèle est offert par le composé celtique *Com-iog-ia* (près Saluzo, Piémont). *Com-iog-ia* aurait le sens de *conjugalis*.

Dans la note 2, pp. 4 et 5, l'auteur traite du groupe *og-* dans les langues brittoniques. Il deviendrait en brittonique *ow* susceptible d'évoluer en gallois en *ew*, *eu*, *au*. Outre que cette diversité d'évolution en *ew eu* (*ou*), qui ne sont pas confondus en gallois, est peu vraisemblable, cette évolution ne semble se produire que devant *-u-*. On a, dans ce cas, vraisemblablement *ow* et *aw*, à en juger par le cornique *maw*, breton *mao* (cf. *naw*, neuf = **nouan*). Le gallois *meu* dans *meu-dwy* s'explique autrement (cf. J. Loth, *Remarques et add.* à *l'Introd. to early Welsh de Strachan*, p. 15). Il en est de même de *eg* devant *-u-* : *tegu-s* épais a donné *tewús*, *tew*. Il en a été de même, je pense, pour le groupe *-ug-u-*. Le gallois *Llywarch* comme *Llywelyn* doit avoir pour premier terme *Lugu-*. *Lugu-* a passé par *luwú-lowú-* d'où *Loumarch* dans Nennius ; *lowú-* à donné régulièrement *lyw* : Llywarch remonte à *Lugu-marco-s* et *Llywelyn* à *Lugu-belino-s*, cf. *Lywelyd* (Caer) *de Lugubalium*. *Leu* dans *go-leu*, *leu-ver* ne me paraît pas pouvoir s'expliquer par *lugu-* qu'a proposé Pedersen (*Vergl. Gr.* 1, p. 98). La racine est *lou-* : on la trouve au début du IVe siècle, dans le nom breton *Lovocatus*.

2 *Balaudoui Makkarioui*.

Makkarivos est justement rapproché des noms *Maccarus*, *Maccius Macco*, *Macconus* et du gallois *mach*, caution.

3 *Kabiros Ouindiacos*.

Cabiros se trouve au génitif dans une inscription de Cologne (C. I. L. XIII, 8342).

L'auteur rapproche *Cabiros* du grec Καβιροι. Les divinités auraient été confondues avec les Dioscures. On trouve les Dioscures, Pollux et Castor, associés sur l'autel de Notre-Dame à *Cernunnos* et *Smertulla*. Cette hypothèse me paraît invraisemblable, d'autant plus qu'à côté de *Cabiri* on peut citer *Cabrus* à York, à Castel près Mayence et ailleurs.

4 *Mitiesi mitis. Magonti Onna Koui*.

-Koui, *-qui*, serait l'équivalent celtique du latin *-que* et *Onna* un génitif pour un plus ancien *onnàs* (cf. irl. *mnà*).

Le génitif *onnà* me paraît peu vraisemblable, moins toutefois que *-koui* = *-que*. L'auteur voit en revanche dans *sapsutaipe* de l'inscription d'Ornavasso sur la Toce près du Lac Majeur, *pe* gaulois = *que*.

5 *Missoukos Silouknos.*

Silus, *Silu* sont connus. *Missukos* serait à rapprocher de *Missillus*, *Medsillus*, *Meddillus*.

Dans une note, au sujet des graphies *ds*, *dd*, l'auteur traite du cornique *coscor*, gallois *cosgord*, breton *coscor* ; *cascord* remonterait à *cansacorio* identique au germ. *hanse*, angl. sax. *hōs*, société, troupe. L'étymologie est séduisante. L'auteur toutefois n'aurait pas dû donner *cosgoord* comme cornique. J'ai démontré que les gloses de l'*Ox. post.* étaient galloises (*Revue Celtique*, XIV, p. 70). Il eût dû aussi distinguer entre *cascord* et *goscord* ou *gosgord*. La forme vieille-galloise de *gosgord* est *guoscord* (cf. J. Loth, *Revue Celt.*, XXIX, p. 68) ; *gosgord* n'est donc pas une forme moderne corrompue comme il l'avance ; *gosgord* (*woscord*) est largement représenté à toute époque dans la littérature galloise.

En terminant l'exposé des inscriptions du Vaucluse (p. 16) l'auteur revise l'inscription XI de ses *Celtic inscriptions*. Il propose : ...*soui Klirnitous Lanaknos* (ou *Manaknos*) *iade*. *Iade* rappellerait *bratoude*.

Inscriptions de Nîmes (p. 17). Quelques-unes avaient été vues par l'auteur, quoiqu'il ne les ait pas décrites. D'autres sont entrées au musée après qu'il eut écrit en 1905 et publié en 1906 son travail sur les *Celtic Inscriptions of France and Italy*.

1 *Inscription du quartier Ste Baudile de Nimes* (Mazauric, *Musée arch. de Nimes : Recherches et acquis*. Nimes, 1908, p. 16). Il y a sur la même pierre ces deux inscriptions :

Adgenoui dede br *Adgenoui d*. Mazauric lit dans les deux cas : *adgennoui*. L'auteur compare *Con-genno*, plus bas, p. 29.

2. Sur un fragment d'autel gallo-romain de Montmirat (Gard) : *bratout*...

3. Sur une pierre, dans une tranchée de St-Césaire à Nîmes : *ritou*. L'auteur compare le noms de potier *Ritus*, *Ritu-mara*, *Ritukalos*.

6. L'inscription de Collias (*Celtic Inscr.* p. 39-41). *Ecinnos Rioumanos andoounnaleo dede bratoude Kanten*.

L'auteur propose une nouvelle solution de *bratoude*. Il rappelle la construction de l'article défini avec le nom, au datif, dans le sens adverbial *in biucc*, gallois *yn fach* [1]. Il y ajoute des formes en *-id*, *-ith* avec l'article : *ind oindid* gl. *semel*, *ind airmith*, sommation. L'auteur suppose qu'à un ancien datif est venu se joindre un élément *de* ; *airmid* serait le datif vieux-celtique *ad-rimē* (*ad-rimi ?*) plus *de*. *Bratou*, dans ce cas, serait un datif. Il est certain que les formes irl. en *id*

1. Sur cette construction et l'identité avec la construction galloise et bretonne (*yndda*, *enta*), cf. J. Loth, *Revue Celtique*, XV, p. 105.

sont difficiles à expliquer. Pedersen les suppose empruntées aux formes brittoniques en *-id* ce qui est passablement hasardé. L'explication de John Rhys est, en tout cas, des plus ingénieuses. Pour lui, *bratou* serait un datif et signifierait *avec plaisir*, *bratu-s* équivaudrait à *grātus*.

Dans la note à la page 25 je lis que dans *eirif* (irl. *airem*, *aireamh* de *ad-rīmā*) le premier *i* est pour *d* comme dans *cadeir* de *cathedra*. *Cadeir* n'est pas facile à expliquer en face du breton *cadoer*. Pour *eirif*, il faut compter avec une forme antérieure *eirriv* **edrimā* ou *edrimi-*. Pedersen soutient la même doctrine que John Rhys; pour lui *-dra* serait traité comme *-gr-*. Il cite *gwyr*, irl. *fitir*; *creir* irl. *cretair*. Tous ces exemples sont discutables. Il est en tout cas indispensable de distinguer les cas où *dr* est précédé d'une voyelle non palatale : *cadr* beau, fort (cf. *Belatu-cadrus*) remonte à *cadro-s* L'accent peut aussi avoir une influence en pareil cas. Que *dr* spirant dans *-dr- puisse* donner un *i*, c'est ce que montre le breton moyen *caezr*, le breton d'Ouessant *laedroun*, voleurs.

Page 27. L'auteur appelle l'attention sur deux inscriptions latines découvertes vers 1906. L'une vient d'un oppidum de la Baume près Belvezet (Gard).

Tertius Tincorigis f. Segomannae V. S. I. L.

Rapprochant *Tincorius* de *Tincommius* fils de Commius bien connu par les monnaies bretonnes, l'auteur pense que Tincommius est pour *Tin-cocommius*. La seconde a été trouvée à Nîmes en 1906.

D. M.
Messinae Messini
filiae
Tasgia Titulla
posuit.

Tasgia (cf. *Tasgius*) avec son *g* suppose *s* doux ; ce serait un dérivé de *Tazgo-* à rapprocher de l'irlandais *Taidgg*, *Taidc*, plus tard *Tadhg*.

L'auteur revient sur les fameuses inscriptions *Martialis Dannotali* etc.

Dugiiontiio serait pour *dug(i)ĭontiĭo-s* de *Dugiontiĭo-n* et signifierait *mariage*. Voici sa traduction :

Martial, Dannotal's son, made Ucuetis this tower and may the mariage rejoice Ucuetis in Alisia. Cette interprétation est beaucoup plus aventureuse et moins satisfaisante que celle qui a été donnée dans la *Revue Celtique* XXXII, 119. L'auteur l'attribue à M. Vendryes. Celui-ci, comme il le dit lui-même, ne fait que reproduire l'interprétation de

Thurneysen (*Zeitschrift für celt. Philologie*, 1908). Thurneysen voit dans *gobedbi* un datif pluriel et dans *dugiiontiio* la forme de la 3me pers. du plur. relative (irl. *berte* de **berontio*).

A la même époque, M. G. Poisson, sans avoir pu connaître l'article de Thurneysen, dans une note, faisait aussi de *gobedbi* un datif pluriel comme l'avait fait Pictet déjà, mais avait le tort de supposer dans *dugiiontiio* un participe. L'explication de Thurneysen pour *Dugiiontiio* est définitive. Ce sens, comme le dit Vendryes, serait à peu près : « *Martialis fils de Dannotalos a fait pour Ucuetis cet édifice et pour les prêtres qui servent Ucuetis à Alise* ». L'auteur (note 2, page 36) n'a connu ces interprétations qu'après avoir rédigé son travail. Il semble cependant tenir à son explication de *dugiiontiio* (p. 35-36).

En passant, p. 32, il parle d'une légende de monnaie ainsi conçue : *Labrodiios*. Ce serait pour lui une forme abrégée pour *Lāmā-rodiiā* main généreuse. Il l'identifie (p. 32-34 et notes) avec le gallois *Llawfroded*.

Il faut pour ce sens supposer que *roded* est pour *roded*. Or, *rot-* existe dans des noms propres comme *Rot-ri*. *Lawfroded* devrait être, si c'est un composé ancien, *Lof-roded* : cf. *lof-rud*. Il peut avoir été refait, il est vrai, sur l'analogie de *llaw*. Le rapprochement est au moins douteux. De plus, le mot gaulois pourrait être coupé en *Labro-diios*.

Parmi les inscriptions trouvées au Mont-Auxois, il y a une inscription découverte en 1908 :

Deo Ucueti et Bergusia Remus Primi fil. donavit. V S L M.

Elle nous fixe sur le sens d'Ucuetis. *Bergusia* rappelle *bergo-* montagne, allemand *berg*. L'auteur rappelle avec raison le gallois *bera*, tas de blé ou de foin (Davies : *acervus segetis*) : *bera* est pour *berg-* comme *boly*, *bola* pour *bolgo ; gwala* pour *ualg* etc. Il ne faut pas oublier que *bera* indique plus précisément un tas de blé ou de foin de forme pyramidale (comme le breton *bern*).

P. 38-39, on trouvera une intéressante digression sur *avot*, *avotis*.

P. 40. *Inscription sur un mur dans un champ appelé Lapipe-Sené au Mont-Auxois* (publiée par Espérandieu dans *Pro Alesia*, 1906, p. 43-5).

L'inscription est sur quelques fragments, sans compter quelques menus morceaux. Le déchiffrement en est naturellement fort difficile et l'interprétation des plus conjecturales.

Voici la lecture à laquelle s'arrête l'auteur :

Samotalos awotiknos. sesia Klamaki Garma. Birakotōu Tisabannō Kobritoulōu bartib. : atnodō.

Samotalos son of Awōtis (and) sesia Garma daughter of Clamacios, tearfully (set up) this monument, to their children Biracotus, Tisabannos (and) Cobritulus.

Ce serait *baptib(os)* qui aurait le sens de *enfants* : il serait au datif (de la racine *ber-* porter). Le *tearfully* serait expliqué par *adnodō* pour *ate-nodō* ou *ate-snodō*, gall. *nod*, jus d'une plante, sève d'un arbre. L'auteur suppose avec raison que le *snōdach* d'O'Reilly, *sap* or *juice* doit avoir *o* bref : C'est en effet la forme avec *o* bref qui a persisté en gaélique d'Ecosse. Le sens serait, on le voit, fortement métaphorique.

Pour les noms propres, tout ou partie, on les trouve ailleurs.

P. 52. Deux inscriptions latines récemment découvertes dans les fouilles du Mont-Auxois associent le nom de *Moritasgos* à *Apollon* :

aug sac
Deo Apollini
Moritasgo
Catianus
Oxtai

Apollon étant le dieu qui écarte les maladies, l'auteur identifie *mori-* avec le *mor-* de *Morrigain*, reine des esprits : *Apollo moritasgus* serait Apollon qui écarte les mauvais esprits [1].

P. 59 : Quelques notes et corrections relatives aux inscriptions du musée de Cluny et des musées de Saint-Germain avec référence aux pages du travail précédent.

Pour l'inscription qui se trouve à Saint-Germain sur les épaules du Mercure gaulois, l'auteur avait proposé *sosin* pour *sosi* : il a retrouvé trace de *n* : voici sa lecture : *Apronios ieuru sosin* (*G*)*eso-m-aro*. *Geso-maro* serait d'après C. Jullian pour *Gaiso-māro*, datif : l'homme à la grande lance. L'auteur paraît plus disposé à y voir le nom d'*Esus* : *grand comme Esus*, ou, avec Esus.

L'auteur, p. 61, revient sur une inscription latine bien connue [2] :

Esumopas Cnusticus
V S L M

Cnusticus serait à rapprocher de l'irlandais *cnuas*, collection, trésor. *Mopas* pour *mopat-s* est sans doute de la même origine que *mapos*-fils. Suit une dissertation de l'auteur sur *mog*, génitif *mogaid* et *mug*, gén. *mogo* etc.

1. Cf. J. Loth, *Contrib. à l'étude des romans de la Table Ronde* : *Morgan-Tut* (ci-dessus, p. 249 et suiv.).
2. Publiée par S. Reinach dans la *Revue Celt.*, XV, 413-17.

De la page 63 à la page 79, l'auteur étudie des noms qui se trouvent sur des vases de la Gaule (*Corpus Insc. Lat.*, XIII, part 108). Une des inscriptions est assez intéressante : elle se trouve sur un vase de Banassac, Lozère (C. I. L. XIII, p. 480, nº 10.016-13) :

Neddamon Delgu Linot

Delgu serait un verbe au prétérit comme *ieuru*, à rapprocher de l'irl. mod. *coindealghaim*, I advice, gall. *cynhaliaf*. En note, il est question d'un gallois *clèr*, moucheron, et aussi *ménestrel* ; ce *clèr* serait l'irl. *clur*. La voyelle irlandaise serait expliquée par le sing. *cleheren*. Je ne suppose pas que l'auteur tienne beaucoup à ce rapprochement de tout point impossible. Il est évident que *clèr* est une contraction récente. L'auteur semble aussi avoir oublié la glose bretonne de Berne : *clehurin*. gl. *musca*. Le *cliar* irl. a pour équivalent, en gallois moyen, *clwyr* : L. noir (F. a. B. II, p. 63) :

Kelvit id gan *cluir* vir aedan

cf. ibid, 48-7; L. Tal. 154. 11, Myv. arch. 726. 1. Le mot est écrit *cloer* dans *addit. Ms.* 15.003, fol. 150 rº :

a llef *cloer*, gwedi cyrn

clwyr, *cloer*, parfois semble désigner le *clergé* (breton *cloer*, *irl. cliar*). *Neddamon* à côté duquel on peut supposer *Nessannon* serait expliqué par l'irl. moderne *neas*, the wheel or machine by vhich an earthen vessel is turned in a pottery. Le sens préférable serait : « *The ness stick was held by Linot* ». Le mot *neta* que l'auteur lit *netta* sur un autre vase, l'amène à une longue digression sur l'irlandais *net*, *nét*, *nia*, seul ou en composition.

De la page 79 à la fin, l'auteur revient sur certaines lectures du calendrier de Coligny. Il y aura lieu d'en tenir compte pour une édition définitive du calendrier. Occasionnellement il cite d'assez copieux extraits du travail et du compte rendu de M. Goddard H. Orpen, de ses *Notes on Coligny calendar* dans *The Journal of the royal society of antiquaries of Ireland* 1910, p. 367-74.

P. 88 il donne *in-extenso* deux lettres de l'astronome *Fotheringham* touchant certaines théories de M. Orpen. La deuxième est partilièrement intéressante. Après avoir soutenu dans la première que le calendrier de Coligny était un calendrier *qui avait faussé compagnie à la lune*, le Dr Fotheringham (p. 98) est nettement d'avis que le calendrier est véritablement lunaire. Le cycle de cinq ans est pour lui un cycle de fêtes qui se répète sans tenir compte des

cycles astronomiques. Pour mettre d'accord le comput lunaire et solaire, il eût fallu des intercalations en 19 ans et 35 en 95 ans.

Or, le calendrier présente 7 intercalations en 5 ans, ce qui en donne 38 en 95 ans ; il eût donc été nécessaire d'omettre un des mois intercalaires 3 fois en 95 ans. De même, le calendrier nous donne 37 mois de 30 jours en 62 mois, tandis que la vraie proportion eût été 33 ; de sorte qu'il devenait nécessaire, quatre fois en chaque période de 5 ans, de supprimer le dernier jour d'un des mois de 30. Le Dr Fotheringham est aussi d'avis, ce que j'avais affirmé dans mon travail sur *L'inscription latine de Gélignieux et le prétendu ligure ou celtican du calendrier de Coligny*[1], que le mois Equos n'avait normalement que 29 jours, mais que parfois une fois dans chaque période de 5 ans (ce n'était pas toujours la même année), il était nécessaire de lui donner 30 jours, pour mettre d'accord le calendrier avec la marche de la lune ; son caractère de mois *néfaste* n'avait pas été affecté par cette exigence du calendrier.

Le Dr Fotheringham discute aussi la question des trous qui se trouvent devant les chiffres des jours du calendrier. Son attention avait été appelée par son collègue le Dr W. H. Forbes, du collège de Balliol, sur la ressemblance entre ces trous et des trous semblables dans les fragments de *parapegmata* ou calendriers solaires découverts pendant l'hiver de 1902-3, à Milet, et discutés par Diels et Rehm (*Parapigmasfragmenten aus Milet*) dans les *Sitzungsber. d. K. Preuss. akad. d. Wissensch.* (1904) I, pp. 92-111 ; par Dessau, *Zu den Milesischen Kalendarefragmenten*, ibid. pp. 266-8 ; par Rehm, *Weiteres zu den Milesischen Parapegmen*, ibid. pp. 752-9. Ces fragments datent d'environ 100 ans av. J.-C. Un point est certain, c'est que les chevilles qui étaient placées dans ces trous avaient pour objet d'indiquer des dates mobiles, qui n'avaient pas de place fixe dans le calendrier, par exemple le commencement de l'année officielle par rapport à l'année astronomique, ou le commencement du mois lunaire (les calendriers de Milet étaient astronomiques et même météorologiques). Si les chevilles dans un calendrier solaire comme ceux de Milet étaient destinées à indiquer des dates lunaires, il est probable que dans le calendrier lunaire de Coligny elles devaient indiquer des dates solaires, vraisemblablement les dates du calendrier Julien.

John Rhŷs termine par le récit de son pèlerinage à Coligny (Ain), à l'endroit où eut lieu la découverte du calendrier. Il se

1. Académie des Insc. et Belles-Lettres, 1909.

demande s'il ne serait pas possible de retrouver l'emplacement du temple où était placé le calendrier et peut-être quelques ruines de l'édifice. M. Orpen croit que le *Brig Rivros* que l'on remarque au 4e jour de Riuros dans la 2e année et les années suivantes, indique un tumulus ou tertre sur l'emplacement du temple ou auprès; se fondant sur les usages de l'Irlande préhistorique, il croit, en effet, qu'on doit s'attendre à trouver près de ce temple, un tertre artificiel, sépulcral à l'origine ou un tertre à forme de tumulus, peut-être avec un pilier de pierre et une pierre plate à côté. La civilisation de l'Irlande préhistorique, même *celtique*, et celle de la Gaule romaine sont mêlées d'éléments si différents, que c'est s'exposer aux plus graves mécomptes que de conclure de l'une à l'autre. Il ne me paraît cependant pas impossible que des recherches bien conduites puissent amener la découverte de quelques ruines du temple de Coligny. Il est à remarquer qu'une voie romaine passe au flanc de la colline voisine du champ où eut lieu la découverte.

J. Loth.

VII

The national Library of Wales, Bibliotheca celtica (a register of publications relating to Wales and the celtic peoples land language fort the year 1909). Aberystwyth 1910.

La préface annonce qu'il s'agit d'une publication annuelle : ce sera la revue de toutes les publications concernant le pays de Galles et les peuples et langues celtiques.

Cette publication ne peut qu'être accueillie favorablement. Il est à souhaiter qu'elle soit aussi complète et aussi détaillée que possible pour le pays de Galles. Il y a, je crois, peu de chose à désirer à ce point de vue dans la présente publication. Il n'en est pas de même pour d'autres pays celtiques comme la Bretagne. Les auteurs ignorent l'existence d'importantes revues archéologiques, comme la *Revue arch. d'Ile-et-Villaine* ; *Revue arch. de la Loire-Inf.* ; *Revue arch. du Finistère* ; *Bulletin de la Société polym. du Morbihan* ; *Bulletin et mém. de la Société d'Emul. des Côtes-du-Nord* ; *Mémoires de l'Association bretonne.*

Le grand défaut de cette revue bibliographique, c'est que tout y est par ordre alphabétique, en principe mais non en réalité : par exemple, vous trouverez : *Baptists*, *Burnett*, *Bible*, *Borodine*; sous *Baptists*, vous avez : *Radnorshire and Montgomery association* à *Dōw-*

lais, Caersalem, etc. Prenez maintenant *Radnorshire* (p. 100-101), vous chercherez vainement *Radnorshire and Montgomery association*. L'économie de ces *Bibliotheca* est entièrement à bouleverser. Il faut un catalogue par ordre de matière, *un sommaire avec les noms d'auteurs*.

THE NATIONAL LIBRARY OF WALES, 1910. Aberystwyth, 1912.

La disposition est la même. On trouve, en plus, à la fin du volume, une liste des journaux et revues, intéressant les études celtiques. Le titre seul est donné. Il eût été beaucoup plus utile de donner une analyse des principales revues étrangères consacrées à ces études. Un sommaire des articles parus dans la *Revue Celtique*, dans la *Zeitschrift für Celtische Philologie*, les *Annales de Bretagne* eût été d'un vrai profit pour les lecteurs gallois trop souvent peu initiés aux travaux parus hors d'Angleterre. Ce qui est vrai pour les revues qu'on peut appeler *celtiques*, l'est encore bien davantage pour les revues qui ne traitent des choses celtiques qu'incidemment ; à quoi bon, par exemple, citer la *Zeitschrift für vergl. Sprachforschung*, les *Indogermanische Forschungen*, si on n'indique pas ce qui, dans ces revues, touche aux études celtiques ?

Pour la Bretagne, il y a à peu près les mêmes lacunes que dans le tome précédent ; à corriger : *Le pays de breton* en *Le pays breton*.

Parmi les revues françaises pouvant intéresser les lecteurs s'occupant de celtique, je signalerai à l'auteur, la *Revue des études anciennes* dirigée par Camille Jullian. Les lecteurs trouveront aussi souvent des articles intéressants au point de vue archéologique et historique, dans *La revue archéologique*, *L'anthropologie*, etc.

J. LOTH.

CHRONIQUE

Sommaire. — I. Festschrift V. Thomsen. — II. Mots celtiques empruntés par le scandinave. — III. Une nouvelle édition de l'*Introduction* de M. A. Meillet. — IV. M. Pokorny et l'origine du druidisme. — V. Un cours de vieil-irlandais à l'Université d'Urbana. — VI. Programme de l'University College de Galway. — VII. School of Irish Learning. — VIII. Welsh Language Society. — IX. Nomination de Miss Mary Williams à l'Université de Manchester. — X. Ouvrage reçu.

I

Dans la *Festschrift* offerte à l'illustre savant danois V. Thomsen, à l'occasion du 70e anniversaire de sa naissance (parue à Leipzig, 1912, chez Harrassowitz), figure, p. 70 et suiv., un article où M. H. Kern rapproche les formes du vieil-irlandais telles que *tesbanat* « ils manquent » (à côté de *testat*), *-céitbani* « tu concordes », du verbe pâli *-bhuṇāti* « il existe ». Il s'agirait d'une forme en *-nā-* de la racine **bhewə-* (lat. *fui*, etc.). Cette explication paraît préférable à celles que l'on a proposées jusqu'ici pour les formes en question. Nous rappellerons les trois principales : celle d'Ascoli (acceptée par Zimmer, *Kuhn's Zeitschrift*, XXVII, 474), suivant laquelle l'élément *-ban-* contiendrait la racine de gr. βαίνω, lat. *ueniō* (*Archivio Glottol. Ital.*, X, 57 et ss.) ; celle d'Osthoff qui rattachait *-ban-* à la racine du grec φαίνω, soit **bha-nā-mi* (*Zur Geschichte des Perfekts*, p. 519) ; et enfin celle de M. Thurneysen, qui voyait dans *-banat*, *-bani* un développement analogique issu des composés du verbe *benaim* « je frappe » (*Kuhn's Zeitschrift*, XXXI, 92 et *Handbuch*, I, 333, 431). L'explication de M. Kern offre cet intérêt, qu'elle établit un nouveau point de contact entre le vocabulaire celtique et le vocabulaire de l'Inde. On peut d'ailleurs l'admettre sans rejeter complètement l'idée de M. Thurneysen. L'irlandais a bien pu confondre avec les composés de *benaim* « je

frappe » les composés de la racine **bhewə-* développée en **bhu-nā-*.

Dans la même *Festschrift V. Thomsen*, p. 202 et suiv., M. F. de Saussure a publié un article sur les adjectifs indo-européens du type *caecus*, où l'irlandais *cáich* « borgne » trouve naturellement sa place. Il ne semble pas à l'illustre linguiste que le celtique ait développé, comme le grec et le latin, ce type ancien d'adjectifs à vocalisme radical *a* (lat. *claudus*, *balbus*, etc. gr. ῥαιβός, σκαμβός, etc.) désignant des infirmités. On pourrait cependant joindre à la liste les adjectifs irlandais *baeth* « fou, insensé » (de **baito-* ; Wb. 12 d 16) et *dall* « aveugle » (de **dvalno-*, cf. got. *dwals* μωρός).

II

La collection « Palaestra » (*Untersuchungen und Texte aus der deutschen und englischen Philologie*, Berlin, Mayer und Müller) a publié en 1909 sous le numéro 85 une étude de M. Frank Fischer intitulée *Die Lehnwörter des Altnordischen* (vij-233 p. 8° ; 6 M. 50). Ce travail a échappé à la chronique de la *Revue Celtique* ; mais il est encore temps de l'indiquer à nos lecteurs. Il contient, p. 12 et p. 18, deux listes de mots scandinaves empruntés au celtique.

La première ne comprend que quelques mots, qui remontent au germanique commun et dont l'emprunt date, par suite, d'une époque fort reculée ; ils se rencontrent naturellement dans les autres langues germaniques. Ce sont les mots vieil-islandais : *ambótt* f. « servante », *embætti* n. « service, fonction », *embætta* « servir » (gallo-latin *ambactus*) ; *brók* « culotte » (gallo-latin *brāca* ; l'emprunt pourrait être du celtique au germanique) ; *ríkr* « puissant », *ríki* « puissance » (gaulois *-rix*, *rigo-*) : *valr* « autour, oiseau de proie », identique à *Valir* « Celtes (Français) », et qui remonterait au nom de peuple gaulois *Volcae*.

La deuxième liste, sensiblement plus longue, se compose de mots empruntés à l'irlandais ; quelques-uns avaient été signalés déjà par M. W. A. Craigie dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, I, 439.

bagall m. « bâton recourbé » (irl. *bachal*);
biannak « bénédiction » (irl. *bennacht*) ;
dálkr m. « épingle » (irl. *delg* « broche ») ;
des f. « meule de foin » (irl. *daiss*) ;
díar pl. « prêtres » (irl. *dia* « dieu ») ;
ergin n. « hutte » (irl. *airge* « pâturage, pacage ») ;
gaflak « épieu » (irl. *gabhlach* « fourchu »);

at gialti « fou » (irl. *geilt* « fou », proprement « volage », cf. Wh. Stokes, *B. B.*, XVIII, 63) ;
iarn, *éarn* « fer » (irl. *iarn*) ;
kapall m. « cheval » (irl. *caball*) ;
kartr m. « voiture » (irl. *cret*) ;
kesia f. « épieu » (irl. *ceis*) ;
kross m. « croix » (irl. *cross*) ;
minþak n. « sorte de mets » (irl. *menadach* et non *minn*, cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 110 et *Mon. of Tallaght*, p. 173) ;
papar pl. « moines » (irl. *papa* « ecclésiastique ») ;
trúþr m. « charlatan » (irl. *drúth* « joyeux, bouffon ») ;
þúst, *súst* f. « fléau à battre le blé » (irl. *súist* « bâton »).

On remarquera dans cette liste des mots irlandais d'origine latine, *bachal*, *bennacht*, *cross*, *papa*, *súist*, ce dernier modifié par une dissimilation intéressante. Quelques autres semblent venus de l'irlandais au scandinave par l'intermédiaire de l'anglais : ainsi *dalkr* (v. angl. *dálc*) et *kartr* (v. angl. *cart*, *crœt*).

La liste doit être augmentée de quatre mots mentionnés par l'auteur p. 189 et 197 : *biǫþ* f. « pays » (irl. *bith*, *biuth* « monde ») ; *lind* f. « flot » (irl. *lind* « élément liquide ») ; *lung* n. « vaisseau » (irl. *long* de lat. *longa nauis*) ; *tarfr* m. « taureau » (irl. *tarb*).

En revanche, il faur rayer de la liste trois mots que l'auteur y a rangés à tort : *laustik, leystik* « rossignol » qu'il fait venir du breton *eostik* avec prothèse due à l'article français et qui n'a par suite en tout cas rien à faire avec l'irlandais ; *poki* m., *poka* f. « poche », qui est donné par une erreur singulière comme emprunté à l'irlandais *poca* « id. » alors que c'est ce dernier qui en est emprunté (cf. K. Meyer, *Rev. Celt.*, XII, 461) ; enfin *örkn-selr*, m. « sorte de baleine » qui viendrait, dit l'auteur, de l'irlandais *orc*, comme le v. anglais *orc* et le latin *orca* (Pline). Un mot de Pline emprunté de l'irlandais, voilà qui serait extraordinaire. Il va sans dire que le latin *orca* suppose une tout autre origine. L'irlandais *orc*, entre plusieurs sens fort variés, désigne en effet la baleine ; dans quel rapport est-il avec le vieil-anglais et le scandinave, c'est ce qu'il est malaisé de décider.

III

La librairie Hachette vient de mettre en vente (février 1912) une troisième édition de l'*Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* de M. Antoine Meillet. Il n'y a plus à faire

connaître cet excellent livre, ni à en détailler les mérites. La faveur qu'il a obtenue en France et à l'étranger, tant dans les éditions françaises que dans les traductions allemande et russe, en dit le meilleur éloge. C'est le livre de chevet des linguistes, l'exposé le plus clair de la grammaire de l'indo-européen, soutenu d'enseignements profonds sur le développement du langage. Chacun peut y puiser à la fois des faits précis et des idées générales. On ne le relira jamais sans profit.

Cette troisième édition a été revue complètement, corrigée, remaniée et augmentée. Les celtistes pourront apprécier la documentation si soignée de l'auteur en constatant qu'il n'est pas une question de leur domaine qu'il ait négligée et dont il n'ait tiré parti en homme compétent.

IV

La *Smithsonian Institution* de Washington publie dans son *Report for 1910*, p. 583-597, une traduction anglaise du travail de M. Julius Pokorny sur l'origine du druidisme. *Der Ursprung des Druidentums* avait paru en 1908 dans le tome XXXVIII des *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien* (p. 34-45) et en même temps dans le n° 17 de *The Celtic Review* (15 juillet 1908). On en trouvera une critique dans la *Revue Celtique*, t. XXX, p. 106.

V

L'enseignement du celtique se développe aux États-Unis. Notre collaboratrice, Miss Gertrude Schoepperle, nous écrit qu'elle a été chargée pendant le semestre d'hiver 1911-1912 d'un cours de vieil-irlandais à l'Université d'Urbana (Illinois), et que pour ses débuts, elle a réuni autour de sa chaire une demi-douzaine d'étudiants zélés, qui lui ont donné toute satisfaction. Nous applaudissons à ce succès.

VI

M. T. O' Máille, professeur à l'University College de Galway, nous adresse le prospectus suivant, qui doit intéresser tous les jeunes celtistes :

UNIVERSITY COLLEGE, GALWAY
COURSES IN CELTIC.

Students of this College may obtain the following Degrees : B. A., M. A., M. Litt. Celt., of the National University of Ireland. For Students not wishing to proceed to a Degree special courses will be arranged.

B.A.

Students may obtain this Degree by presenting Irish and one other language, Modern or Classical, and a subsidiary subject.

LECTURES

The Lectures on the B.A. Course in Irish include the following :

1. Spoken Irish and Phonetics.
2. Composition in Irish.
3. Irish Literature : The Cuchulainn or Red Branch Saga ; the Finn or Ossianic Saga ; various periods of Ancient or Modern Irish Literature ; and the Interpretation of Texts.
4. Comparative Grammar of Old Irish.
5. Irish History.

M.A. AND M. LITT. CELT.

These Degrees may be obtained by Graduates on attending a Course of Lectures in the College and presenting a satisfactory dissertation on some subject treated of in the Courses.

Courses are arranged in :

Dialects of Modern Irish.
Old and Middle Irish Texts.
Middle Welsh Texts.
Celtic Philology.

Special Provision is made for Graduates of other Universities who may obtain one of the higher Degrees by attending a Course of Lectures for two sessions and by carrying out research unde the direction of the Professor.

The Degree of D. Litt. Celt. is obtainable five years after the primary Degree B.A. on original published work.

The Celtic Faculty of the College comprises the following ; Professor O'Maille, M.A. (Manchester), Ph.D. (Freiburg iBr.) ; Professor Trench, M.A. (Dublin) ; Dr. MacEnri, M.A., M.D. (Dublin).

The College is situated in an Irish-speaking area and Irish is the language of the market place. Galway is the centre of a very picturesque district.

For further information and details of the Courses of Lectures apply to

PROFESSOR O'MAILLE, M.A., PH.D.,

Professor of Irish and Dean ot the Faculty of Celtic, University College, Galway; or

PROFESSOR PYE. M.D., D.SC.,

Registrar, University College, Galway, Ireland.

VII

SCHOOL OF IRISH LEARNING

122 St. Stephen's Green, Dublin.

Director :

Professor Kuno Meyer, Ph. D.

COURSE ON

OLD-AND MIDDLE-IRISH POETRY AND METRICS

September 16-27, 1912

Mondays, Tuesdays, Thursdays, and Fridays.

Professor KUNO MEYER will give on the above dates a Course of Lectures introductory to the Study of Old and Middle-Irish Poetry and Metrics. The text-books used will be the lecturer's *Primer of Irish Metrics* and *Selections from Early Irish Poetry* (School of Irish Learning).

The lectures will take place in the afternoon from 5 to 6.30 o'clock.

Fees : 10 s. the Course, payable in advance to J. G. O'Keeffe, Hon. Treasurer.

Intending students should communicate beforehand with

R. I. BEST
Hon. Secretary.

VIII

La dixième session de l'« École d'été » (Ysgol Haf) de la *Welsh Language Society* (Cymdeithas yr iaith Gymraeg) se tiendra cette année à Aberystwyth du 29 juillet au 10 août, comprenant, comme les précédentes, des cours élémentaires, moyens et supérieurs. Le droit d'accès aux cours est de 15 shillings (8 pour une seule semaine).

Dans la liste du personnel enseignant, nous retrouvons les noms de sir Edward Anwyl, du Prof. J. E. Lloyd, du Rev. H. Elvet Lewis, de MM. S. J. Evans, Howell T. Evans et W. J. Griffiths, qui traiteront, comme précédemment, de grammaire, de littérature et d'histoire. A ces noms se joignent cette année ceux de sir Merchant Williams, président de la Welsh Language Society, du Prof. T. Powell, de Cardiff, de M. D. Samuel, principal de la County School d'Aberystwyth, de M. Morgan Watkin, fellow de l'Univerté de Galles.

Le secrétaire de la Société est toujours M. D. James (Defynnog) à Treherbert, auquel il faut s'adresser pour tout renseignement.

IX

Miss Mary Williams, qui possède, comme on sait, le doctorat de l'Université de Paris, a été nommée le 20 juin 1912 assistant lecturer in French à Victoria University, Manchester. Nous félicitons notre collaboratrice de ce succès et nous espérons qu'en un centre gallois comme « Manceinion » elle trouvera le loisir de travailler encore à nos études.

X

Nous avons reçu l'ouvrage suivant dont il sera prochainement rendu compte :

Cúirt an Mheadhon Oidhche, Bryan Mérryman cct. Riséard O'Foghludha .i. Fiachra Éilgeach dochuir in eagar (Le Tribunal de Minuit, composé par Brian Merriman, édité par Richard O'Foghludha, dit Fiachra Eilgeach). Dublin, Hodges, Figgis and Co. 1912. x-185 p. 8°. 10 s. 6 d.

J. Vendryes.

PÉRIODIQUES

SOMMAIRE.— I. Journal des Savants.— II. Abhandlungen der kön. preuss. Akademie der Wissenschaften. — III. Sitzungsberichte der kön. preuss. Akademie der Wissenschaften.— IV. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. — V. Indogermanische Forschungen. — VI. Proceedings of the Royal Irish Academy. — VII. Archiv für slavische Philologie. — VIII. The Celtic Review. — IX. Gadelica. — X. Mannus. — XI. Zeitschrift für Ethnologie.— XII. Revue Préhistorique de l'Est de la France. — XIII. Pro Alesia. — XIV. Korrespondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie. — XV. Boletin de la Real Academia de la Historia. — XVI. Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion.

I

M. J. Loth a donné au JOURNAL DES SAVANTS (septembre 1911, p. 403-414) un article sur *le Sort et l'écriture chez les anciens Celtes*. Il montre d'abord le rôle important qu'a joué le bois dans l'un comme dans l'autre. Les Celtes consultaient le sort avec des morceaux de bois ; leur langue a conservé plusieurs traces de cette ancienne pratique. Ainsi *crann-chur* « lancement du bois » désigne le sort en irlandais, et de même en gallois *coel-bren*, m. à m. « bois à pronostic » ; *blaen-bren* « excellent bois » désigne la chance dans un passage du songe de Rhonabwy (*Red Book*, I, 145, 22), et *cocrann* traduit *consors* dans le manuscrit de Milan, 37 b 13. D'autre part, c'est également sur bois que les Celtes gravèrent les premiers signes d'écriture, signes conventionnels et mystérieux, à la façon des runes germaniques. L'ogham dut être une écriture sur bois avant de s'allonger au flanc des pierres. De nombreux mots rappellent cette origine. Le nom indigène de la « lettre » est en irlandais *fid* qui signifie « bois » ; la ligne centrale de l'écriture oghamique porte le nom de *flesc* « tige, baguette » ; l'ogham écrit s'appelle *ogham craobh* « ogham en branche » ; *toeb omna* « côté du

chêne » désigne la « consonne », et *nin* « la lettre » (particulièrement la lettre *n*) signifie proprement « frêne ». On peut ajouter que dans le glossaire d'O'Davoren (*Arch. f. Celt. Lex.*, II, 424) la même lettre *nin* est qualifiée de *fren oghuim*, qu'il faut vraisemblablement corriger en *frem oghuim* « racine d'ogham ».

L'écriture chez les Celtes consista donc d'abord en traits et entailles sur bois ; mais ces traits et ces entailles avaient aussi une valeur magique, servaient à la divination, au sort, aux incantations. Cette double valeur est probablement fort ancienne. M. Loth est tenté d'en faire remonter l'origine à une époque extrêmement reculée, à l'époque paléolithique. Il y a certaine ressemblance entre l'écriture oghamique et les signes gravés sur des objets en os de l'époque magdalénienne. On observe des caractères qui rappellent l'ogham sur une ardoise trouvée dans un monument mégalithique de l'île de Groix, sur la paroi intérieure du premier dolmen de Mané-Kérioned, etc.

Cela n'empêche pas, bien entendu, que les philologues sont dans le vrai, qui voient dans l'alphabet dit oghamique, comme dans l'alphabet runique d'ailleurs, un calque de l'alphabet latin.

M. Loth rappelle au cours de son article (p. 411) le nom du jeu d'échecs en celtique (irl. *fid-chell*, gall. *gwydd-bwyll* soit « intelligence du bois ») et l'épisode des pions animés dans le roman gallois de Peredur (*R. B.*, I, 240, 7). P. 407, il propose une heureuse étymologie du mot gallois *cywydd* « mesure » qui sortirait de **com-widu-* (*widu-* « bois ») et serait par suite l'exact équivalent de l'irlandais *cubaid* « harmonie » (Thurneysen, *Hdb.*, I, p. 211, 457).

II

Les Abhandlungen der königl. preuss. Akademie der Wissenschaften de l'année 1912 contiennent un nouvel article posthume de Heinrich Zimmer, édité comme les précédents par les soins de M. Kuno Meyer. Il est intitulé : *Auf welchem Wege kamen die Goidelen vom Kontinent nach Irland?* et devait faire partie, nous dit une note de l'éditeur, d'un grand ouvrage que projetait le regretté savant sous le titre : *Aus der Celtic Fringe, Forschungen zur Geschichte der Inselkelten im Altertum, Mittelalter und Neuzeit.* Les longs articles de Zimmer publiés précédemment par l'Académie de Berlin se rapportaient, comme on sait, au même projet.

Dans celui-ci, Zimmer combat une doctrine et corrige une carte. La carte est de sir John Rhys et figure dans les diverses éditions

de son livre bien connu, *The Celtic Britain*. C'est la carte de la Grande-Bretagne à l'époque de l'occupation romaine.. Elle est en trois couleurs, qui représentent respectivement le domaine des Pictes (aborigènes préceltiques suivant l'auteur), des Goidels et des Bretons. Le domaine picte est au Nord, au-dessus d'une ligne qui relierait le Firth of Clyde au Firth of Forth, mais avec des prolongements jusqu'à Carlisle et Newcastle. Le domaine goidélique comprend quatre régions : le Sud-Ouest de l'Ecosse à g. d'une ligne qui relierait Glasgow à Lancaster; les pointes Nord-Ouest et Sud-Ouest du Pays de Galles, enfin le Cornwall, avec les comtés actuels de Devon, de Somerset et de Dorset. Le domaine britonnique comprend le reste. C'est-à-dire qu'à l'époque de l'occupation romaine la position respective des Goidels et des Bretons aurait été à peu près la même que celle des Anglo-Saxons et des Bretons cinq ou six siècles plus tard, après les batailles de Deorham (578) et de Chester (616); il y aurait eu transposition : les Bretons auraient pris la place des Goidels et les Anglo-Saxons des Bretons. Cette hypothèse est favorable à la doctrine, enseignée notamment par sir John Rhys et par d'Arbois de Jubainville, suivant laquelle les Goidels après avoir quitté le continent et avant d'aller conquérir l'Irlande, auraient occupé la Grande-Bretagne. La carte s'accorde ainsi avec la doctrine, mais remarquons bien qu'elle n'en est pas l'expression nécessaire. La position respective des Goidels et des Bretons au premier siècle de notre ère ne dépend pas nécessairement du chemin qu'ont pris les Goidels pour gagner l'Irlande. Ce sont là deux questions différentes et indépendantes ; au point de vue de la saine méthode, on pourrait reprocher à Zimmer de les confondre.

La carte elle-même ne peut se défendre. Zimmer la critique avec âpreté et la bouleverse du haut en bas. Il a le tort de donner à sa réfutation une allure de triomphe; le triomphe est trop facile, et un peu bruyant, à notre goût. Il est certain qu'au premier siècle de notre ère, lors de l'occupation romaine, les parties de la Bretagne que sir John Rhys attribue aux Goidels étaient occupées par des Bretons. Nous connaissons les noms de ces Bretons : c'étaient les Dumnonii et les Cornovii (que l'on retrouve plus tard dans la Bretagne française) ; c'étaient les Silures, les Demetae, les Ordovices ; c'étaient, dans le Cantire actuel, les Epidii (Ἐπίδιον ἄκρον chez Ptolémée), dont le nom seul atteste le caractère brittonique, même s'il n'est pas, comme le veut Zimmer, l'équivalent de l'irlandais *Eochaid*. Tous ces peuples étaient des Bretons : le témoignage des historiens, et notamment celui de Tacite, que Zimmer invoque,

est là pour le prouver. L'île de Man même aurait été bretonne à cette époque. Zimmer rapproche de son nom gallois *Manaw* (*Manau* chez Nennius) le *Manau Guotodin* des Bretons du Nord, le *Moniu*, plus tard *Miniu* (auj. *Mynyw* en Saint-Davids) dans l'ancienne Demetia, et enfin le nom du Monmouth actuel (gall. *Mynwy*) dans l'ancien pays des Silures[1]. La présence des Menapii en Irlande au témoignage de Ptolémée (Μαναπια πόλις) prouve même que les Bretons s'étaient étendus à l'Ouest au-delà du Canal Saint-Georges et suppose par conséquent qu'ils détenaient les deux pointes occidentales du pays de Galles. C'est d'une logique pressante et irréfutable.

D'autre part, nous connaissons par Nennius les rapports des Goidels, des Pictes et des Bretons antérieurement au VIIe siècle. Les deux premiers se mirent souvent d'accord pour combattre les troisièmes. C'est que les Goidels avaient fait en Bretagne les mêmes incursions que les Bretons en Irlande ; ils s'y étaient même établis. Les fils d'un Goidel nommé Lethan occupèrent pendant un temps la région de Demetia qui s'appelait *Guir Cetgueli* (auj. *Gwyr* et *Kedweli* sur les confins des comtés de Carmarthen et de Glamorgan) ; ils en furent expulsés par un Breton de Manau Guotodin, le célèbre Cunedda. La presqu'île du Carnarvonshire porte aujourd'hui encore le nom de *Lleyn* ; ce mot est l'équivalent de l'irlandais *Laigin* « les habitants de Leinster », et rappelle certainement des établissements de Goidels au Nord-Ouest du pays de Galles actuel ; mais ces établissements sont bien postérieurs aux début de l'occupation romaine. C'est par eux qu'il faut expliquer la présence en Cornwall et en Galles d'inscriptions en écriture oghamique ; ces inscriptions ne remontent guère plus haut que le VIe siècle. De cette époque date sans doute aussi l'occupation définitive de l'île de Man par des populations goidéliques. Les Goidels, à partir du Ve siècle, vinrent fréquemment en Grande-Bretagne, se mêlèrent à la population brittonique et même entrèrent comme mercenaires au service de l'empire. Avec les armées romaines, ils passèrent parfois en Gaule où, sous le nom de Scotti et de Atecotti, les écrivains latins les mentionnent, généralement pour flétrir leurs atrocités. Il y a trace de ces expéditions dans les textes irlandais ; témoin le curieux récit du Lebor na h-Uidre (f° 38a), que cite Zimmer, où il est question d'une expédition de Dathi, fils de Fiachra (et neveu de Niall aux Neuf Otages) jusqu'aux Alpes[2].

1. Sur les noms de l'île de Man, voir J. Loth, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 70.
2. Par une correction toute simple, mais fort heureuse, Zimmer

D'après la chronologie irlandaise, celle-ci aurait eu lieu entre 375 et 425 et coïncide justement avec le soulèvement des usurpateurs bretons Maxime (tué en 388) et Constantin (tué en 412) en Gaule. Peu après commencèrent les exodes de religieux irlandais sur le continent, dans les forêts des Vosges, dans les vallées solitaires des Alpes, où les poussait un besoin d'ascétisme. Le plus célèbre d'entre eux, saint Colomban, fournit à Zimmer une conclusion à son article en le ramenant à la question que pose le titre.

Lorsqu'à l'instigation de sa grand'mère Brunehaut, Thierry II, roi de Bourgogne, chassa Colomban de Luxeuil pour le renvoyer en Irlande, le moine irlandais traversa la France de l'Est à l'Ouest pour aller s'embarquer à Nantes, et de là gagner l'Irlande directement sans passer par la Grande-Bretagne. Telle aurait été suivant Zimmer la voie ordinaire de tout temps suivie par ceux qui voulaient aller du continent en Irlande. C'est cette voie que les Goidels auraient jadis prise aussi, lorsqu'ils firent la conquête de l'Irlande antérieurement à l'ère chrétienne. Les Celtes auraient ainsi pris les Iles Britanniques comme dans un étau, dont les Goidels formeraient la branche de gauche et les Bretons celle de droite. Il est possible. Mais, comme d'Arbois de Jubainville l'a fait remarquer (*Rev. Celt.*, XXX, 212), rien n'empêche de croire que les deux routes d'Irlande — celle par l'Angleterre et la route directe par mer en partant d'un port continental sur l'Océan — aient été de tout temps connues et suivies. Quelle que soit la justesse des critiques adressées par Zimmer à la carte de sir John Rhys, il ne nous paraît pas apporter les arguments décisifs pour détruire la doctrine traditionnelle. Le seul fait sûr est qu'à l'époque de l'arrivée des Romains, les Bretons occupaient toute l'Angleterre actuelle, y compris le Pays de Galles. A cette même époque les Goidels occupaient l'Irlande. Par quelle voie y étaient-ils venus ? Ni l'histoire ni la linguistique ne permettent, croyons-nous, de le décider sûrement. C'est à l'archéologie qu'appartient ici le dernier mot. Mais Zimmer ne le lui a pas demandé.

III

M. Kuno Meyer a donné aux Sitzungsberichte der kön. preussischen Akademie der Wissenschaften (t. XXV, p. 436-443)

retrouve dans ce récit le nom de Pharamond roi de France (p. 43, n. 1) ; le texte irlandais porte *Formenus ri Tracia.*

une jolie étude sur un poème moyen-irlandais relatif à saint Brendan. Parmi les saints d'Irlande, saint Brendan occupe une place à part ; c'est un voyageur, mieux encore un navigateur, dont les aventures sur mer font pendant à celles de Bran, le héros païen (voir notamment Gust. Schirmer, *Zur Brendanuslegende*, diss., Leipzig, 1888 et Zimmer, *Brendan's Meerfahrt*, *Z. f. deutsches Altertum*, XXXIII [1889], cahiers 2, 3 et 4). On pensait jusqu'ici que le plus ancien texte en langue vulgaire relatif à saint Brendan était un poème anglo-normand composé vers l'an 1120, lequel a pour base, comme l'a montré M. Plummer (*Z. f. Celt. Phil.*, V, 124 et suiv.), une vie latine du saint. Il faut abandonner cette opinion. Le poème irlandais que publie M. Kuno Meyer est tiré du Book of Leinster (f°s 366 et 369), manuscrit copié vers 1160, mais représente un état linguistique de cent ans environ plus ancien. C'est au XIe siècle qu'a dû être composé ce poème, qui faisait vraisemblablement partie d'une vie, aujourd'hui perdue. Il comprend neuf quatrains du mètre dit *rannaigecht chetharchubaid recomarcach*. La donnée en est fort simple : c'est une bienvenue adressée au saint par un inconnu, soit dans une rencontre au cours d'un voyage soit au retour du saint dans sa patrie. Les principales étapes de Brendan y sont mentionnées, même les plus légendaires : la Bretagne armoricaine, avec Gildas, Tours, à cause de saint Martin, Rome, la Grèce, la Palestine, et jusqu'à l'Inde. Le texte mentionne en effet, l'île de Taprofane, à laquelle l'arbre du soleil sert de pilier (*dianid áge crand gréne*) ; cette île est Ceylan.

Le texte du poème présente quelques difficultés, qui tiennent pour une part à l'état du manuscrit, illisible à certains endroits. M. K. Meyer a dû çà et là laisser des blancs dans sa transcription. De l'ensemble, il fournit, comme toujours, une interprétation à la fois élégante et solide. De savantes notes justifient et complètent la traduction. A signaler, le nom. plur. *traigthe* « les pieds » au lieu du v. irlandais *traigid* ; la 2e pers. sg. du prétérit *dochúadais* à côté de *dochúad* « tu es allé », c'est-à-dire côte à côte la forme nouvelle (de prétérit sigmatique) et la forme ancienne (de prétérit radical) ; la 2e pers. sg. *ropsat* « tu as été » du prétérit du verbe copule, qui est également caractéristique du moyen-irlandais (cf. *P. H.*, l. 3099), bien qu'elle figure déjà dans le *Saltair na Rann*, 1318 (*nárbsat*), 3574 (*ro*[*p*]*sat*) ; cf. *nirsat*, L. L. 54a 11.

IV

Dans le tome XLV de la ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE SPRACHFORSCHUNG (1er cahier, p. 72 et suiv.), notre collaborateur, M. J. Pokorny, a publié trois articles :

1° gallois *cawr*, irlandais *c(a)ur, cór*. En face du gallois *cawr* « géant » (cf. gaulois Καυαρος, *Cavarillus*), l'irlandais possède deux mots différents : *cór* (de **cóar*), gén. *córad* « héros » (Fél. Prol., 65, 167), qui est régulièrement issu d'un primitif **cawaro-* et doit sa flexion à l'analogie des thèmes à dentale *eirr*, *cing*, *mil*, *niae* ; et d'autre part *caur*, *cur*, qui est un emprunt au brittonique. L'emprunt *caur* a passé à *cur*, comme *Caulann* à *Culann* (de *Calunos*), *maug-* à *mug* (ogam *Magu*), *laubair* à *lubair* (empr. lat. *labor*), etc. M. Pokorny explique de même le mot *lau*, *lú* « petit » comme un emprunt au brittonique (v. *Rev. Celt.*, XXXII, 202 et 213).

2° *túare* « nourriture » (formes plus anciennes *tore* et *toure*) sortirait de **to-griyā-* ; cf. skr. *giráti* « il avale », *garáḥ* « boisson », gr. βορά, lat. *uorāre*, lit. *giria* « boisson », etc.

Enfin, 3°, continuant ses *Beiträge zur irischen Grammatik*, M. Pokorny étudie, p. 77-82, *die Verschiedenfarbigkeit von Konsonantengruppen innerhalb des einheitlichen Wortes*. Il s'agit du groupe *cht*, dont on enseigne d'ordinaire qu'il est rebelle à la palatalisation (v. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 349; Thurneysen, *Hdb.*, I, 99), et cela aussi bien à l'intérieur qu'à la finale. Dans ce dernier cas, quand une ancienne terminaison palatale était tombée à la fin du mot, M. Pokorny soutient que le *t* du groupe *cht* conservait la position palatale. Il en voit la preuve dans quelques faits de graphie du vieil-irlandais : *boicht* Ml. 31 c 1 (et 27 d 7, avec l'*i* au-dessus de la ligne), *nochit* Wb. 11c 18 avec l'*i* au-dessous de l'*h* (les éditeurs du Thesaurus lisent à tort *nocht*chenn). La prononciation moderne justifie, paraît-il, l'intéressante hypothèse de M. Pokorny.

V

Dans les INDOGERMANISCHE FORSCHUNGEN, t. XXX (3e et 4e cahiers), nous relevons, p. 225 et suiv., un travail de M. H. Hessen sur *die konsonantische Flexion in den Mailänder Glossen*. C'est un répertoire de tous les mots à thème consonantique attestés dans le manuscrit vieil-irlandais de Milan. L'auteur les a classés d'après la consonne finale du thème ; cette classification est empruntée au

Handbuch de M. Thurneysen, p. 192 et suiv. Comme collection lexicographique, le répertoire sera utile. A trois endroits seulement, M. Hessen a dégagé de ses statistiques une conclusion ; c'est à propos du datif-accusatif singulier des mots en *-tu* (gén. *-tad*), en *-tiu* (gén. *-ten*) et du datif singulier des neutres en *-m* (gén. *-e*). En ce qui concerne les premiers, il établit, p. 230, qu'au datif, la forme en *-tu* est régulière dans Wb., tandis que dans Ml. la forme en *-taid* est deux fois plus fréquente et le devient davantage encore dans Sg. ; à l'accusatif, c'est la forme en *-taid* qui est la plus fréquente dans Wb. et dans Ml., la seule même attestée dans Sg. Pour les mots en *-tiu* (p. 236), l'accusatif est généralement en *-in* dans les trois manuscrits ; le datif est dans Wb. plus souvent en *-e* qu'en *-iu* ou en *-in*, dans Ml. plus souvent en *-iu* qu'en *-in* et en *-in* qu'en *-e*, dans Sg. plus souvent en *-in* qu'en *-e*, une seule fois en *-iu*. Enfin, les trois manuscrits s'accordent en ce qui concerne le datif singulier des neutres en *-m* (p. 241), qui présente partout la forme longue (*madmaim*) beaucoup plus souvent que la forme courte (*maidm*).

Dans le même périodique, p. 145 et suiv., M. Kieckers étudie *die Stellung der Verba des Sagens in Schaltesätzen im Griechischen und in den verwandten Sprachen*. Quelques alinéas sont consacrés à l'irlandais (p. 180 et s.), ce qui est beaucoup, puisque le verbe « dire », qu'il ait la forme *ol*, *ar*, *or*, *for* ou *bar*, se place toujours, comme tous les autres verbes, avant son sujet. Il y avait peut-être lieu de signaler que l'irlandais *olsé* « dit-il » joue exactement le rôle de la particule *iti* en sanskrit ou des guillemets dans nos langues modernes, en ce qu'il s'introduit dans les phrases du style direct, même quand celles-ci sont précédées d'un verbe déclaratif ; type : *isand asbert* : *Ni thó, olse* « c'est alors qu'il dit : Non, dit-il ». Ce tour est constant en moyen-irlandais.

VI

Les Proceedings of the Royal Irish Academy, vol. XXX, section C, n° 1, publient p. 1-11, la deuxième partie de l'enquête poursuivie par M. Mario Esposito sur les *Hiberno-latin manuscripts in the libraries of Switzerland* (v. *Revue Celtique*, t. XXXII, p. 118).

Les bibliothèques dont il est question cette fois sont les bibliothèques municipales de Zurich et de Berne. A la bibliothèque municipale de Zurich, M. Esposito a trouvé seulement trois manuscrits

hiberno-latins (C 68, C 78 et C 99), qui remontent tous trois au IXe siècle. La bibliothèque de Berne, une des plus riches de Suisse en manuscrits, lui en a fourni onze (nos 19, 123, 167, 172, 212, 258, 265, 363, 510, 517, 582), parmi lesquels il faut mettre à part le no 363, bien connu des celtistes par les gloses en vieil-irlandais qu'il contient.

VII

Dans l'Archiv für slavische Philologie, t. XXXIII, p. 51-99, M. A. Schachmatov reprend en allemand une partie des théories qu'il a développées en russe dans l'article des Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg dont la *Revue Celtique* a parlé, t. XXXII, p. 504. Mais cette fois il laisse de côté les Finnois, pour ne s'occuper que des « plus anciens rapports entre les Slaves et les Celtes ».

Il rappelle d'abord l'extension des populations celtiques dans le centre et le Sud-Est de l'Europe, le nom de la Bohême, *Boiohaemum* et celui des Βριτολαγαι dans la Bessarabie actuelle, avec la ville d''Αλιοβριξ, les noms de villes *Nouiodunum*, auj. Isaccea sur le Danube, dans la Dobrogea, et *Carrodunum* auj. à la fois Krappitz sur l'Oder en Silésie, Karnberg près Wasserburg, en Bavière, et Pitomača en Slavonie. Tous ces faits sont bien connus. Il y a joint les suivants qui sont nouveaux et qui n'offrent pas les mêmes garanties : l'Oder aurait un nom celtique (irl. *odhar* « gris brun ») ; de même la Wiede, affluent de l'Oder, et la Wied, affluent du Rhin, l'Osobloga, affluent de l'Oder (cf. irl. *bolg* « sac » proprement « gonflé » ?), la Latorica dans le bassin de la Theiss (cf. *Latara*, nom de lieu en Gaule), la Bodva, affluent de la Theiss (cf. irl. *Bodb*, déesse de la guerre). Voilà des rapprochements bien problématiques et qui dès le début mettent le lecteur en défiance.

La suite n'est pas moins inquiétante. Passons sur l'identification du nom des Vendes de la Baltique et des Vénètes de la Bretagne armoricaine, dont nous avons déjà parlé. M. Schachmatov sait même la place qu'occupait le ton indo-européen dans le nom des *Veneti* ; c'était l'initiale, et par là s'expliquent les formes du nom des Vendes, v. h. a. *Winidā*, v. isl. *Vindir*, d'un prégerm. **Vinidōz*. Il énumère ensuite une série de noms géographiques du bassin de la Vistule, qui lui paraissent d'origine celtique, à commencer par le nom du fleuve lui-même, *Visla*, formé d'une racine **veis-* « couler » et du suffixe d'instrument *-tlo-* ; soit un celtique *Vistlā*, devenu *Vīslā* chez les Germains et chez les Slaves. Cette doctrine est déjà consignée dans le *Sprachschatz* de M. Holder. Puis, remontant vers le Nord,

M. Schachmatov essaie de prouver que les Celtes ont occupé les provinces baltiques ; il utilise le témoignage de Tacite, qui dit des Estes (*Aestii*, cf. le nom des *Aedui*), *quibus... lingua Britannicae propior* (Germ., 45) ; et il dresse pour les bassins de la Duna et du Memel le même tableau de correspondances celto-slaves que pour le bassin de la Vistule (p. 76 et suiv.). Le nom que les Slaves donnent aux Germains, *Nĕmŭci*, représenterait celui d'un peuple celtique, les *Nemetes*, installés dans le bassin du Memel (p. 84) ; le nom de la Lituanie serait de même un nom celtique, donné à la côte orientale de la mer Baltique par les Vénètes (cf. *Letauia* « l'Armorique ») ; et la ville de *Rigă* tirerait son nom du gaulois *rīgo-* de *Rigodunum* ou *Rigomagus*, etc. etc. L'établissement des Celtes dans ces régions aurait même laissé des traces dans le vocabulaire commun des langues slaves. M. Schachmatov termine son article en donnant une liste demots du slave commun, empruntés du celtique :

russe *bojarinŭ* « chef » ; cf. irl. *bó-aire* « maître du bétail, propriétaire ».

braga « malt » ; irl. *brach*, gall, *brag*. «id ».

bykŭ « bœuf », v. gall. *buch* « vache ».

russe *obĕkryžiti* « tailler tout autour » ; irl. *cocrich* « frontière ».

čętŭ dans *čętuchuli* « πρωτοσπαθάριος » ; irl. *cét-*, gall. *cynt*.

čigotŭ « σπαθάριος » ; gall. *cig* « viande », *cigydd* [1] « boucher ».

russe *droga* « brancard, timon » ; irl. *droch* « roue ».

jakŭ « fort » ; gall. *iach* « bien portant ».

jablŭko « pomme » ; irl. *aball*.

russe *klasti* « couper, châtrer », irl. *claidim* « je creuse ».

klĕti « maison » ; irl. *cliath* « treillis ».

kobĭ « charme » ; irl. *cob* « victoire ».

russe *kostra* « ivraie » ; irl. *cass* « crépu ».

kotĭci « hutte » ; irl. *coit* « id. ».

kotora « combat » ; irl. *cotarsna* « contraire ».

1. M. Schachmatov nous apprend qu'il tire ce mot de Bullet, *Mémoires sur la langue Celtique*, 1759, tome II. Singulière référence, et qui étonnera bien des celtistes ! Heureusement, le mot est mieux attesté : il figure dans tous les dictionnaires gallois. Mais pourquoi M. S. le fait-il précéder de l'abréviation *wal*. ? C'est sans doute aussi un emprunt à Bullet. — Signalons çà et là quelques erreurs géographiques : p. 61, M. S. parle du département des « Bouches de Loire », et p. 80 il place en Allemagne (heute im Westdeutschland) la ville belge d'Alost, située en pleine Flandre entre Bruxelles et Gand !

russe *korgŭ* « poupe » ; gall. *cwrwg*, irl. *curach* « sorte de bateau ».
košulja « chemise » ; irl. *cassal* « sorte de vêtement ».
russe *ludâ* « étain » ; irl. *luaide* « plomb ».
lędina « terre inculte » ; irl. *lann*, bret. *lann*.
lěto « année » ; irl. *lith* « fête ».
* *lęska* (tchèque *liska*) « noisetier » ; irl. *flesc* « baguette ».
mošti « pouvoir » ; irl. *-magim* « j'accrois ».
otĭcĭ « père » ; irl. *aithech* « maître de maison ».
sluga « serviteur » ; irl. *sluag* « troupe ».
skočiti « sauter » ; irl. *-scaigim* « je passe ».
snadı « légèrement, un peu » ; irl. *-snaidim* « je coupe ».
štitŭ « bouclier » ; irl. *sciath* « id. ».
tatı « voleur » ; irl. *táid* « id. ».
těsto « pâte » ; irl. *táis*, gall. *toes* « id. ».
tlŭkŭ « traducteur » ; irl. *-tluchur* « je parle ».
valŭ « fossé » ; irl. *fál* « mur ».
vlatŭ « géant » ; irl. *fláith* « seigneur ».

Ces correspondances de vocabulaire, d'ailleurs rarement limitées au celtique et au slave, ont été pour la plupart depuis longtemps signalées ; mais on a toujours considéré jusqu'ici qu'elles remontaient à l'indo-européen et témoignaient par suite seulement d'une parenté dialectale. M. Schachmatov est le premier qui les interprète par l'hypothèse d'un emprunt. Cette hypothèse ne nous convainc pas.

VIII

Le numéro de juillet 1911 de The Celtic Review (vol. VII, n° 26) contient le commencement d'une édition de la *Gaelic Version of the Thebaid of Statius* par le professeur Mackinnon (p. 106-122). Cette édition s'ajoute utilement à celles qui ont été données jusqu'ici d'œuvres irlandaises inspirées ou traduites des littératures classiques (voir *Revue Celtique*, t. XXXI, p. 393).

La version gaélique de la Thébaïde était inédite. Il y en a une copie complète dans le manuscrit Egerton 1781 du British Museum, p. 173-253 (daté de 1487), et une autre dans le manuscrit VIII. Kilbride, n° IV, de l'Advocates'Library d'Edimbourg (commencement du xve siècle). Enfin, un fragment du même texte est conservé dans le manuscrit H. 37. (auj. 1298) de la bibliothèque de Trinity College, à Dublin, p. 457 a-460 b (daté de 1479). Le manuscrit Egerton et le manuscrit d'Edimbourg sont la reproduction presque identique d'un même original ; ils offrent jusque dans

l'écriture les mêmes particularités. M. Mackinnon a pris comme base le manuscrit d'Edimbourg ; il donne en note les variantes de l'autre manuscrit.

Le récit gaélique est sensiblement différent de la Thébaïde de Stace, qu'il suit d'assez loin seulement ; il est également différent de la version du même poème faite en moyen-français. M. Mackinnon n'en donne encore que le début, correspondant à peine à la moitié du premier livre de l'œuvre de Stace. C'est une entreprise de longue haleine qui sera continuée dans les numéros suivants de la Revue. Nous espérons qu'à la fin M. Mackinnon fera suivre son édition d'un glossaire des principaux mots du texte.

Dans le même numéro, M. James Fergusson termine une étude sur *The Pictish Race and Kingdom* (p. 122-138) ; et Miss E.-J. Lloyd en commence une sur *The Mabinogion as Literature* (p. 164-174). C'est une fort jolie étude que celle de miss Lloyd. Elle définit fort bien l'originalité des Mabinogion et le caractère propre de ces récits, « spiritual in their nature and imaginative in their form, whether in the world of fact or in the world of fiction ». Et elle analyse très finement les éléments variés qui y ont été combinés. Les Mabinogion forment une collection disparate de récits qui représentent des civilisations et des époques différentes. Nos lecteurs ont été depuis longtemps édifiés à cet égard par les travaux de M. J. Loth publiés dans cette Revue, ou par les notes qu'il a jointes à sa traduction française du texte gallois. Ils connaissent aussi les préfaces de M. J. Gwenogfryn Evans et, en ce qui concerne les Pedair Kaingc, le bel article de Sir Edward Anwyl dans la *Zeitschrift für celtische Philologie* (t. I, p. 277 ; II, p. 124 ; III, p. 123). Miss Lloyd tire un heureux parti des savantes études de ses devanciers ; elle y joint des remarques personnelles qui ne sont pas sans mérite.

L'étude de Miss Lloyd se termine dans le numéro 27 (octobre 1911) de la même Revue, p. 220-248. Ce même numéro 27 contient la suite de l'édition de la *Thebaid*, par le professeur Mackinnon, p. 204-219.

IX

Le premier numéro de Gadelica, le nouveau périodique dont nous avons annoncé plus haut la création (v. p. 141), contient, p. 35 et suiv., le début d'une édition du *Pairlement Chloinne Tomáis* par M. Bergin. Le regretté L. Chr. Stern a signalé naguère, dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. V, p. 541, l'intérêt de ce curieux texte, si caractéristique de l'humour irlandais, et où les mœurs

des paysans sont décrites avec un sens vigoureux du comique. Le « Parlement des enfants Thomas » est une satire anonyme composée vers le milieu du XVIIe siècle. Elle comprend deux parties séparées. M. Bergin n'en publie encore, d'après un manuscrit en sa possession, que le commencement de la première partie. Le morceau se termine sur l'ardente bataille que se livrent les prétendants à la main de Siligean, fille de Cairpre Crom O' Céirin. Il a en tout 550 lignes.

J. VENDRYES.

X

MANNUS, 1911, 3-4, p. 313, nous apporte un acte d'une polémique qui s'est engagée entre son directeur, M. Kossinna, de Berlin, et M. Schliz, de Heilbronn au sujet du peuplement de l'Allemagne à l'âge du bronze. Les premiers établissements des Celtes différenciés sont en question. Des lacunes dans la série des faits archéologiques attestent des vides partiels, pour certaines époques, en certaines contrées, tant à l'Ouest qu'à l'Est; des signes d'abondance y succèdent, correspondant à la détente probable de peuples dont l'origine est précisément le sujet du débat. M. Kossinna a vigoureusement appelé l'attention sur cette sorte de faits, qui signifieraient évidemment beaucoup, s'ils pouvaient être établis d'une façon qui ne laisse place à aucun doute et, tout justement, ces messieurs nous en suggèrent plus d'un. M Schliz voit les choses de l'Ouest et il est féru d'anthropologie; M. Kossinna les voit de l'Est, de Berlin et peut-être d'un peu plus haut. — M. Schliz constate que la population du S. O. de l'Allemagne a changé de caractères physiques depuis le temps où cette région nous apparaît assez bien peuplée, au milieu de l'âge du bronze (période II) de gens qui enterrent leurs morts, incinérés ou non, sous des tumulus, s'étant établis dans un pays apparemment presque désert. Au début du 1er âge du fer (époque de Hallstatt), on y trouve des hommes de petite taille, dolichocéphales, d'apparence méditerranéenne, venus du S.-O. semble-t-il; au fort du 1er âge de fer ce sont des hommes de grande taille, également dolichocéphales, venus du nord des Balkans; à l'époque de la Tène des brachycéphales de belle taille, qui sont les Gaulois. M. Schliz doute fort que les populations précédentes aient eu rien de commun avec ceux-ci et qu'elles aient parlé celtique. Il ne serait donc pas sûr, au regard d'un anthropologue que le S.-O. de l'Allemagne eût été occupé par des Celtes avant 500 ou 400 avant J. C. Les Bavarois du milieu de l'âge du bronze, ceux des tumulus, auraient à peu près abandonné le

pays pour gagner le Nord-Est, presque désert (période II de l'âge du bronze) ; ils y auraient porté une céramique caractéristique, décorée de bossages (céramique du type dit de Lusace) dont l'origine serait italienne. Or, ce sont ceux-ci que M. Kossinna considère comme les premiers Celtes. Il pourrait demander à M. Schliz sur combien d'exemplaires reposent ses définitions des races. Il se contente de lui répondre en substance, que les caractères physiques des groupes humains, formés d'éléments anthropologiques différents, se modifient pour ainsi dire automatiquement, sans admixtion d'éléments nouveaux et que, dans le cas présent, les indications fournies par les restes de la civilisation ont plus de valeur que les renseignements anthropologiques. Or, que doit-on conclure de ceux-ci ? Que les mouvements de peuples qui nous intéressent se sont produits non pas du S.-O. vers le Nord, à l'âge du bronze, mais de l'Est vers l'Ouest et le Sud-Ouest. Les urnes à bossage de l'Allemagne du Sud ne sont pas les ancêtres; mais les descendants de celles de Lusace; elles ne proviennent pas de celles d'Italie, mais celles-ci procèdent de celles-là, par une autre voie. Les unes et les autres sont les signes de la descente vers le Sud des peuples celtiques et italiotes. Mais le mouvement était commencé avant l'existence des urnes à bossages. — Le cimetière bohémien d'Aunjetitz, qui date de la première période de l'âge du bronze et de ses débuts, a donné son nom à une civilisation définie par ses objets usuels, sa céramique en particulier, et ses rites funéraires : les morts y sont inhumés recroquevillés. Là où elle s'est développée, en Bohême, la population était dense. Son habitat s'est agrandi vers l'Ouest et vers le Sud. Tombeaux et objets apparaissent un peu plus tard dans la Basse Autriche d'une part, dans l'Allemagne occidentale de l'autre. De part et d'autre, la propagation s'est étendue. L'Italie a été atteinte et l'Illyrie remplie. C'est là, selon M. Kossinna, qu'est le tronc de trois branches septentrionales des Indo-Européens, Celtes, Italiotes et il ajoute Illyriens. Il ne dit rien des Germains, mais il en traite dans un volume de sa bibliothèque dont je dirai un mot quelque jour. Tableau un peu sommaire, mais, je crois, bien construit, de la série de faits ethniques dont dépend la différenciation et la fixation des premiers Celtes. A cette descente vers le Sud des *Nordindogermanen* correspondrait la montée vers le Nord des *Sudindogermanen* que M. Kossinna désigne sous le nom commode de Carpodaces. C'est à ceux-ci qu'il attribue la civilisation du type de Lusace.

XI

La Zeitschrift für Ethnologie publie, dans son fascicule V de 1911, p. 664-817, le 5e rapport de la commission pour l'établissement des cartes préhistoriques, constituée par la Société d'Anthropologie de Berlin. Les précédents rapports sont de feu Lissauer, le promoteur de l'entreprise, et portent sur l'âge du bronze. Celui-ci est de M. Robert Beltz et a pour objet les fibules de La Tène (*Fünfter Bericht über die Tätigkeit der von den d. anthropologischen Gesellschaft gewählten Kommission für prehistorische Typenkarten*). Le rapport se compose d'un court aperçu sur la classification des types, leur répartition, les conclusions générales qui s'en dégagent et de longs tableaux statistiques. Le fascicule VI, p. 930 sqq., donne des tableaux supplémentaires et la carte. La carte comprend l'Allemagne, la Bohême, une partie de la Suisse et de l'Autriche. Son aspect est très instructif. Les fibules dites de La Tène sont un des produits significatifs de la civilisation celtique. L'extension de celles qui appartiennent à la 1re période de la civilisation de La Tène est assez exactement limitée aux pays occupés par les Celtes. Les plus anciennes ne sont nombreuses que là où la civilisation celtique a été, dès le début, le plus vivace, dans la moyenne vallée du Rhin, en Bavière ; il y en a aussi en Bohême. Les fibules de la 1re période manquent totalement en Westphalie. L'influence de la civilisation celtique sur celle des Germains se manifeste par la diffusion des fibules de la IIe et de la IIIe période de La Tène au-delà de l'Elbe. Il s'y développe des variétés inconnues aux pays celtiques. A l'avancée des Germains, en deçà de l'Elbe, correspondent sur la carte des lignes de points ; ce sont les cimetières germaniques à incinération où ont été trouvées, dans l'Allemagne occidentale, les plus récentes fibules de la série. Voilà de bons documents pour l'étude des *Grenzbeziehungen* celto-germaniques.

XII

La Revue préhistorique de l'Est de la France reprend avec l'année 1912. Souhaitons-lui de longues années de vie. Elle commence par un article de M. Perrault-Dabot sur les menhirs percés de la Haute-Saône, qui ne paraissent pas avoir rien de commun avec les cloisons perforées des chambres funéraires mégalithiques, telles que celles de Conflans-Sainte-Honorine, auxquelles l'auteur

les compare. — M. Pierre Bouillerot traite (p. 14 sqq.) avec beaucoup de minutie d'une *Cachette de la fin de l'âge de bronze, découverte près de Gray* (Haute-Saône). L'article contient toute une dissertation sur les symboles religieux préhistoriques, qui est peut-être hors de saison, à propos d'une croix de Saint-André figurée sur la base d'une faucille.

XIII

Nous avons beaucoup négligé Pro Alesia. C'est dommage, car la lecture en est instructive. On y trouve sans doute des vers et beaucoup de discours, de M. Chaussemiche, du Dr Simon, de M. Ferrero, de M. Toutain, etc. La Société de Semur, ou M. Matruchot, bien qu'ils affichent une indépendance farouche, font appel aux gloires et aux compétences étrangères. MM. Hirschfeld et Bohn publient chez eux l'*Instrumentum domesticum* d'Alise (46-47, 1910, p. 665), où se trouvent, en bonne place, les graffites du vase d'argent : il semble qu'on veuille y lire une marque de fabrique. — M. Toutain (53-54, 1910, p. 766) fait un Mercure chevauchant sur un bélier d'une figure dont il ne reste que le tronc de l'animal et les jambes du cavalier. M. Déchelette lui donne la réplique dans le fascicule suivant. — On a confié les vases de bronze trouvés en 1909 à M. M. Besnier, professeur à l'Université de Caen ; l'étude est minutieuse, mais, ô vanité des raisons ! M. Besnier en trouve pour dater d'avant l'occupation romaine des vases de bronze, fort usuels, du IVe siècle après notre ère, ainsi qu'un plat gravé au symbole chrétien du poisson. Et que de bibliographie, hélas ! Mais bibliographie n'est pas connaissance ; notre jeune université s'y trompe. — Le lieutenant-colonel Frocard invoque la stratégie pour bien montrer qu'Alise était Alésia (53-54, 1910, p. 753). — M. Boutron décrit les hypocaustes (49-50, 1910, p. 710) ; M. Van Gennep, les clefs (46-47, 1910, p. 675). — M. Henry Barbe, sous le titre de *la Civilisation de Hallstatt au Mont Auxois* (55-56, 57-58, 1911, p. 777 sqq., 817 sqq.) nous en apprend peu sur Alise même, mais montre qu'il pratique les meilleurs des archéologues allemands. — M. Berthoud continue la publication des textes anciens concernant Alésia. — M. L. Matruchot décrit une voie gauloise (57-58, 1911, p. 809) et défend la Société de Semur contre l'accusation calomnieuse d'avoir déposé dans un musée national quelques produits de ses fouilles ; elle a mieux mérité de l'Auxois. Certes, par les subventions qu'elle reçoit du ministère, elle exerce sur l'État une

reprise au profit de l'arrondissement. Souhaitons que cet esprit, j'allais dire de clocher, soit favorable à la science, en tout cas à la bonne conduite des fouilles. Le pays a d'excellentes traditions : *Pro Alesia* en donne la meilleure preuve par la publication de ses notes rétrospectives sur les découvertes faites au mont Auxois ; on y trouve, avec de la modestie, de l'observation, de la précision, du sens critique et les marques d'une culture qui n'a pas fait de progrès.

XIV

Le Korrespondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, 1912, 1/2, p. 9, rend compte de la réunion du *Verband bayerischer Geschicht-und Urgeschichtsvereine*, fédération des sociétés bavaroises d'histoire et de préhistoire. M. Reinecke y a parlé de la ville « gallo-romaine » de Cambodunum (près de Kempten). — Le Dr Hock a traité des rapports que présentent les phases anciennes de la civilisation dite de Villanova, en Italie, avec les phases anciennes de la civilisation halstattienne.

XV

Le R. P. Fidel Fita publie dans le Boletin de la Real Academia de la Historia, t. LVIII, juin 1911, p. 512 sqq., trois inscriptions romaines de Mosteiro da Riveira. La première, inédite, est un ex-voto à une déesse Reva (*Reve*).

Le même auteur, *Ibid.*, LIX, sept.-oct. 1911, p. 276 sqq., publie une série de documents et pièces anciennes relatives à *La Gran Caverna del Pico Sacco dos leguas al oriente de Compostela*, préface à l'étude archéologique de la caverne. Quelque culte préhistorique a peut-être fait, avant celui de saint Jacques le Majeur, de la montagne un pic sacré.

Le fascicule suivant, novembre 1911, p. 398, nous apporte sous la même signature de *Nuevas lápidas romanas de Noya*, *Cando*, *Cerezo y Juncilla*, Noya 3. *Diane venatrici Arpo Uref*... etc. ; 4 (funéraire) : *Moso*... ; 5, stèle funéraire avec une figure très grossière qui ne représente certainement pas le mort. — Cerezo : *D(eo) Ae(rno)*. Un appendice publie des notes inédites du P. Sarmiento sur *La mamula celto-romane y épigráfica de Bretal*, en Galice, tumulus à incinération, sépulture d'indigènes, Celtes peut-être, où a été trouvée une inscription latine, — p. 482. *Nuevos dólmenes de Navarra* : aux douze déjà mentionnés, le R. P. Fidel Fita en ajoute quatre, avec trois photographies.

M. Juan Sanguino y Michel publie, dans le fascicule de décembre, p. 439 sqq. des *Antiguedades de las Torrillas* (*Alcuescar*), sorte de catalogue d'objets, de fragments de marbre, de monnaies, le tout romain.

Le R. P. Fidel Fita, p. 467, traite du *Castro Romano de Cáceres el Viejo* et donne de nouvelles inscriptions. Il établit qu'une statue antique, aujourd'hui placée sur une tour de l'église S. Mateo était une statue de la Pax Augusta. — P. 529, il signale une inscription inédite trouvée à 20 kilomètres de Burgos, à Reville del Campo : *L. Rennios, Renni f.....* Le nom de Rennius apparut pour la première fois en Espagne. Le savant épigraphiste n'est pas assez bon celtisant pour donner crédit au rapprochement qu'il suggère entre ce mot et le brenn celtique.

LX, 1912, janvier, p. 37 sqq. R. P. Fidel Fita. *El trifinio romano de Villenueva de Cordoba* : Limite commune des *Sacilienses*, *Eporenses*, *Salienses*, fixée sous Hadrien. — Dans les nouvelles, p. 98, on lit une inscription inédite de Vinuesa : *Abicus*, *Casaricus*, *Caricucotta*, *Saiclus*, noms celtibériques.

Février, p. 158, du R. P. Fidel Fita, *Nueva lápida romana del Escurial* (*Trujillo*) : *Aetura*, *Alugius*.

Mars, p. 233. Autre inscription de *Santa Amalia* (R. P. Fidel Fita).

XVI

Les Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion (1908-9) ont récemment publié (1910) un important mémoire de M. F. Haverfield sur les établissements militaires romains dans le pays de Galles (*Military aspects of Roman Wales*). L'auteur y passe en revue les camps et les postes romains dont il reste trace, dans l'ordre d'un itinéraire rationnel, correspondant à peu près à celui des routes qui reliaient les postes entre eux. Il figure le plan des ruines et des retranchements qui n'ont pas disparu, relate les découvertes et les publications ; il y ajoute de l'inédit, quand il y a lieu, par exemple, deux fragments en l'honneur de Trajan trouvés à Gellygaer ; en tout cas, il a colligé la copie de la plupart des inscriptions qu'il mentionne.

M. Haverfield nous montre ainsi le pays de Galles très fortement occupé par les troupes romaines. De l'armée de Bretagne il distrait deux légions, la XXe et la IIe Augusta, cantonnées dans deux grands camps légionnaires : celui de la XXe légion à *Deva* (Chester), celui de la IIe Augusta à *Isca Silurum* (Caerleon), l'un au Nord, l'autre

au Sud. M. Haverfield les laisse de côté. Entre les deux et jusqu'à la côte orientale s'échelonnent 17 camps d'*auxilia*, au passage de rivières, commandant des vallées et gardant par les hautes vallées les massifs montagneux. Ce sont des camps du type usuel, carrés, avec leur habituelle disposition intérieure, leurs bourgs de *canabae* à l'extérieur. Les constructions intérieures ont été faites en maçonnerie ; des parements de maçonnerie ont renforcé les remparts de terre ; quelques tours dominaient les plus récents. De ces constructions, il n'y a de restes un peu considérables qu'à Caersws, Penydarren, Gellygaer et Cardiff. M. Haverfield ne cite qu'un seul poste de moindre importance et de plan irrégulier, celui de Cumbrwyn, à l'extrémité sud-ouest, qui pouvait être occupé par un petit détachement de cavalerie destiné à surveiller la côte. Celui-ci était un poste de garde ; les autres étaient des cantonnements, cantonnements fortifiés et non pas forteresses. Il n'y a pas à signaler, en dehors des camps légionnaires un seul camp de plus d'une cohorte ou d'une aile auxiliaire, comme l'était Newstead sur la Tweed et comme les Romains en ont établi sur plus d'un point pour consolider l'extrémité d'une ligne de défense. Carnarvon, en face d'Anglesey, était un simple camp de cohorte. C'est qu'il n'y avait pas ici de ligne de défense, ni contre les indigènes du pays de Galles, ni contre les insulaires irlandais. Tacite témoigne que ceux-ci ne donnaient aucune préoccupation (*Agricola*, 25) ; ceux-là n'étaient pas cantonnés dans une réserve. Les cantonnements du pays de Galles n'étaient pas des cantonnements frontières, mais des cantonnements d'occupation.

Sont-ils tous contemporains ? L'étude archéologique des *castella* gallois retrace-t-elle les étapes de la conquête ? Il y en eut plusieurs.

M. Haverfield ne fait qu'une brève allusion aux travaux d'approche de la XIVe légion qui, pour un temps, fut cantonnée dans la haute vallée de la Severn.

La plupart des camps sont postérieurs aux Flaviens, à partir de l'avènement desquels l'occupation se poursuivit méthodiquement. Il y en eut qui d'ailleurs ne furent occupés que pour une assez courte durée. Tels sont ceux de Pendarren et de Gellygaer, fondés sous Trajan et abandonnés peu après. Il serait intéressant de retrouver les camps d'Ostorius Scapula, qui commença en 47 l'avancée méthodique et eut à lutter contre le fameux Caractacus.

La poterie rouge sigillée trouvée dans les camps peut, à la rigueur, servir d'indice chronologique. Des vases de la fabrique gauloise de la Graufesenque, signés Methillus et Vitalis, ont été trouvés au Gaer, près de Brecon. Ce sont les plus anciens des vases datables

qui, jusqu'à présent, aient été signalés. Les vases importés des fabriques de Lezoux sont infiniment plus nombreux. M. Haverfield signale les marques de Cinnamus, Divixtus, Paternus.

Sur la garnison des camps, on n'a que peu de renseignements. Une inscription nous apprend, par exemple, que la première cohorte des Nerviens a été cantonnée à Caergai. Mais nous n'avons pas la liste complète des corps de troupes auxiliaires établis dans le pays. Le réseau des routes de communication est fort incomplètement retracé et M. Haverfield nous annonce que le relevé des camps n'est problablement pas complet.

H. Hubert.

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

PRINCIPAUX OUVRAGES DE M. J. LOTH

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

En vente à la librairie H. Champion.

Vocabulaire vieux-breton avec commentaire, contenant toutes les gloses en vieux breton, gallois, cornique, armoricain connues. Précédé d'une introduction snr la phonétique du vieux breton et sur l'âge et la provenance des gloses. 1884, gr. in-8 ..... **10** fr. »

Remarques et corrections au lexicum cornu-britannicum de Williams. 1902, in-8 ..... **2** fr. »

L'année celtique d'après les textes irlandais, gallois, bretons et le calendrier de Coligny. 1904, in-8 ..... **3** fr. »

Contributions à la lexicographie et l'étymologie celtique. 1906, in-8 ..... **2** fr. »

Les noms des saints bretons. 1910, in-8 ..... **3** fr. »
Origines, étymologies, histoire et archéologie des prénoms bretons.

La langue romane et bretonne en Armorique. 1908, in-8, 30 p. **2** fr. »

Questions de grammaire et de linguistique brittonique. Fasc. 1. La particule verbale *Ro* dans les langues brittoniques. 1911, in-8, 164 p ..... **6** fr. »

Remarques et additions à l'Introduction to Early Welsh de Strachan. 1912, in-8, 113 p ..... **5** fr. »

Vient de paraître :

TROISIÈME ÉDITION REFONDUE ET AUGMENTÉE

LA

LÉGENDE DE LA MORT

CHEZ LES BRETONS ARMORICAINS

PAR

ANATOLE LE BRAZ

Avec des notes sur les croyances analogues chez les autres peuples celtiques, par GEORGES DOTTIN, Professeur à l'université de Rennes. 2 vol., in-8 ..... **10** fr. »

Georges DOTTIN

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE RENNES

Louis Eunius ou **le purgatoire de Saint-Patrice**, mystère breton en deux journées, publié avec introduction, traduction et notes. 1910. Fort vol. in-8, 500 p. ..... **10** fr. »

En préparation :

MANUEL

POUR SERVIR A

L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CELTIQUE

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

1912. In-12 ..... **5** fr. »

Sous presse :

MANUEL

DE

L'IRLANDAIS MOYEN

1° GRAMMAIRE

In-12 ..... **5** fr. *Environ.*

La Vision de Tondale (Tnudgal), textes français, anglo-normand et irlandais publiés pour la première fois, par V. H. Friedel et Kuno Meyer, 1907, in-8 ..... **7** fr. **50**

Ce livre peut être considéré comme la *Descente aux enfers* d'un Dante breton.

CONTRIBUTIONS A L'ÉTUDE

DES

ROMANS DE LA TABLE RONDE

(*Suite*)

VII

FRAGMENT D'UN POÈME SUR TRISTAN DANS LE LIVRE NOIR DE CARMARTHEN

Il y a une dizaine d'années, j'avais signalé à Gaston Paris l'existence de ce poème. Je lui avais exposé les raisons qui permettaient de le rapporter au roman de Tristan. Le sens de ce poème, évidemment fragmenté, avait totalement échappé aux critiques. Il m'avait engagé à l'étudier à fond et à en donner une traduction. D'autres travaux m'en détournèrent. Si la valeur de ce fragment de 22 vers [1] a été méconnue, cela tient à sa réelle obscurité et aussi à ce que le nom de Tristan y apparaît sous une forme difficilement reconnaissable, *Diristan*. La quantité indique *Dristan*, forme excellente de ce nom : *i* = *y* moyen-gallois (*ŏ* bref) : *i* a encore souvent cette valeur au XIIe siècle. Quant à l'apparition d'une voyelle irrationnelle entre *d* et *r* dans *dr* initiale, ce n'est pas rare dans les textes du XII-XIIIe siècle, en particulier dans le plus ancien des manuscrits des Lois de Gwynedd.

Skene n'y a rien compris. Dans la note au poème de la page

1. Skene, *Four anc. Books of Wales*, II, 55-56. Gwenogfryn Evans *The Black book of Carmarthen*, Pwllheli 1906, p. 100-101. — Du même : *Facsimile of the Black book of C.* 50 *verso* 51 *r°*.

352 (tome II), il déclare que c'est le plus confus du tous les poèmes du Livre Noir et qu'il est pour lui inintelligible. Sa traduction (tome I, p. 325) en fait foi. Silvan Evans (même note) écrit qu'il s'agit de *Mechyd*, fils de Llywarch Hen : Il transforme *fechid* (qui est un verbe) en *mechyd*.

Dans son édition du *Black Book*, p. 138, note à la page 100 v. 6, Gwenogfryn Evans à propos de *Fechid Diristan*, dit : « Le prof. J. M. J. (*Jones Morris Jones*) pense que nous avons ici vraisemblablement affaire à un nom composé : *Fechid Diristan*. Mais p. 160 (*Additional notes*), l'auteur s'est ravisé : *fechid* serait un verbe 3me pers. sing. prés. ind. ; le sens suggère *nu nyth ervyll*, ce qui n'explique pas, dit-il, la bévue *im djod*. Puis viennent ces lignes qui auraient gagné à être plus explicites : *The third line contrasts favorably the reception given to the subject of the poem by the bard with that by Tristan.*

Le manuscrit du *Livre Noir* est de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe siècle ; à part les vers de la fin des *Englynion y bedeu* (*Fac-simile*, p. 35 recto depuis y *bedden* jusqu'au bas de la page), manifestement plus récents, le manuscrit peut être considéré comme de la même main ou tout au moins de la même époque d'après de bons juges [1].

D'après la métrique, pour des raisons que j'ai indiquées dans ma *Métrique galloise* (tome I. 1re partie, p. 350), le poème est au plus tard de la première moitié du XIIe siècle [2].

Le poème est composé de deux fragments d'un mètre et d'une structure différents. Le premier se compose de trois strophes, deux de six vers ayant la même rime [3], une troisième de quatre vers : il me paraît fort probable que deux vers manquent.

Le deuxième fragment se compose de six vers formant deux tercets. Les vers du premier fragment sont de 9 syllabes, ceux

1. C'est l'opinion de M. Omont ; les différences tiennent à des différences de *calame*, et à une plus ou moins grande rapidité dans l'écriture.

2. Je songeais, au moment ou j'ai publié ma *Métrique*, à étudier de plus près ce poème dont j'avais déjà découvert le sens général.

3. On serait tenté de supposer dans le 1er vers de la 1re strophe une assonance entre *mor* et le mot final du 2me vers camh*ur*, mais c'est improbable et inutile (v. J. Loth, *Métrique galloise*, II, 1re partie, p. 161-162).

du second de 7. Le dernier vers en compterait 9, mais elles peuvent être réduites à 7.

Les deux fragments se rapportent aux mêmes personnages, mais ils ont trait à des époques différentes de la légende. Il est évident que ces morceaux poétiques devaient être accompagnés chez les conteurs gallois de récits ou commentaires en prose, comme chez les Irlandais. Ces récits, malheureusement, ne nous sont point parvenus. Aussi l'interprétation de ce genre de poèmes est-elle laborieuse; les dialogues lyriques des poèmes XXXIII, XXXV, XXXI, le poème XXII, si importants pour les traditions galloises, seraient d'un intérêt capital s'ils étaient accompagnés d'un simple récit explicatif en prose.

Les deux fragments ont été évidement juxtaposés : il manque un chainon intermédiaire. Le premier est clairement incomplet; aussi, est-ce un essai de traduction et d'interprétation que je propose.

Je donne le texte d'après le *fac-similé*, en séparant les strophes, avec une ponctuation qui est de moi. La traduction suit avec un commentaire lexicographique sommaire. Puis vient une tentative d'interprétation au point de vue de la légende de Tristan.

Kyd karwiv (e) morva, cassaav [1] (e) mor,
Pyr toei wanec carrec camhur
Glev, diwal, hygar, hael, huyscur,
Yscinvaen beirt bit, butic clydur.
Goruc clot heilin benffic awirtul [2] :
Hid braut parahaud y ertiwul

Kyd karhuiw (e) morva casaav (e) ton :
Digones ton treis oer cleis y ron;
Ew kuynhiw (i)ny wuiw in hervit hon;
Gweith heinyw golchiw ar winvy wron ;
Kid y lleinu keudaud nis beirv calon,
Ac yn lluru kyheic kimod yron;

1. Skene avait donné *cassau* : le fac-simile donne *cassaav* qui se trouve d'ailleurs au 1er vers de la strophe 2.

2. *awirtul* : *i* est irrationnel.

Yssim edivar oe negesseu ;
Ban wrissuis pebrur pell y agheu
Glev diwal kyweithit (yd)vuam in dev
Menic it arwet duwir dalenneu

Deuxième fragment.

Fechid Diristan othiwod [1],
Nu nyth ervill *im ch..od* [2] ;
O'm parth guertheiss(e) March irod.
Dial Kyheic am oet blis
Am y kywreu y melis :
Och, corr, dy sorr(de) (ymi) bu ewnis.

Premier fragment.

« Quoique j'aime le rivage, je hais la mer, depuis que j'ai vu la vague couvrir le rocher du champion, lui le vaillant, actif, aimable, généreux, prêt à l'attaque ; lui, le *perron* des bardes du monde et leur profitable abri. Il a fait, l'échanson de la gloire, un emprunt bien triste : jusqu'au jour du jugement durera *sa folie*.

« Quoique j'aime le rivage de la mer, je hais la vague : elle a usé de violence, la vague, froide est sa meurtrissure. Je me lamenterai, tant que je serai près d'elle. Je laverai (cette tache) avec allégresse sur mon sein. Si l'estomac est rempli, le cœur n'y est pour rien. Kyheic, faisons un accord.

« J'ai du regret à la suite de ses messages, depuis que le beau guerrier s'est hâté au loin vers la mort. Nous avons été tous les deux de vaillants collaborateurs là où l'eau entraine les feuilles. »

1. Pour *o'th dyvod* (*Métrique galloise*, 1re partie, p. 9).
2. Après *im* on peut hésiter, mais il me semble certain qu'il y a *ch* ; pour *ch*, cf. au vers précédent, le *ch* de *fechid*.

Deuxième fragment

« Drystan gronde de fureur à la pensée de ta venue; il ne te recevra pas dans.... Pour moi, de mon côté, j'ai vendu March pour toi ; je voulais me venger de Kyheic à cause de ses paroles si douces. Hélas, nain, que ta colère m'a été funeste. »

STROPHE 1, vers 2 : *pyr toei* : *pyr* signifie : *depuis que*, et aussi *parce que*, et *toei* semble indiquer une action répétée : sur *pyr*, sa construction et son sens, voir J. Loth : *Questions de grammaire et de linguistique brittonique*, 1, p. 107; *Rev. Celt.* t. XXXI, p. 27.

Vers 3 : D'après l'orthographe du Livre Noir, *diwal* doit representer le *dyfal* actuel (cf. L. Noir, 34, 15 et plus bas, strophe 3, vers 3.). Il y a un autre mot, actuellement *dywal*, qui a le sens de *cruel* (Myv. Arch. 163.).

huyscur au sens propre, paraît signifier *au trait* (javelot, pique) *hardi* : pour *yscwr*, cf. (L. Rouge, *F. a B.*, II, 219, 18.) :

Neu'm gwant *ysgwrr o* gwrr dy got.

Mais il a pris un sens métaphorique (Myv. Arch. 231-2 ; 146, 2 ; 150, 1 ; il est dit d'un aigle : *eryr huyscur*.)

Vers 4 : *yscinvaen*, mot à mot, *montoir de pierre* (pierre pour monter). Le mot est employé métaphoriquement (cf. Myv. Arch. 13) :

Nyth orseif esgar *esgynvaen* mawr vro.

« Il ne peut t'arrêter, l'ennemi, toi le grand *perron* du pays. »

Beirt bit, les bardes du monde : *bit* est souvent ajouté ainsi pour donner une idée d'ampleur. *Clydur*, abri confortable, au sens métaphorique, est resté en usage. Dafydd ab Gwilym dit d'Ifor Hael : (17).

Harddenaid beirdd a'u *clydwr*
« âme aimable des bardes et leur abri ».

Vers 5 : *awirtul* = *afrddwl* actuel. J'ai identifié ce mot avec l'irlandais *abardall* et donné son étymologie (*Archiv f. Celt. Lexic.* I, p. 397).

Vers. 6 : *ertiwul* ne se trouve nulle part ailleurs ; ce serait, je crois, actuellement *erddyfwl*. J'ai supposé *folie, passion folle*, en pensant à l'irlandais actuel *buile* folie, désespoir (Dinneen, *Ir. Engl. Dict.*) ; c'est une hypothèse bien séduisante. Faut-il lire *erwitul* (*er-fyẗwl* ?). Le mot ne se trouve pas.

Strophe 2, vers 2 : *treis* a bien un sens de violence, mais surtout exprime un acte *d'enlèvement, de rapt fait avec violence*. Ce sens est précisé dans les *Ancient Laws* I, 254 ; cf. 424 ; II, 232 ; cf. Iolo Goch, *id*, p. 161).

— : *y ron* : *ron* paraît employé ici métaphoriquement ; il a le sens propre de *lance* (Myv. Arch. 278. 2 : Gruffyd rud *ron*) ; de même *gwayw* plus employé dans ce sens.

Yron du vers 6 à un sens tout différent. *Ron*, dans l'expression *pei ron* a le sens de *quand même, même s'il était possible* (*Selections from Heng. mss. St Greal*, p. 26, p. 5.) *Ron* a peut-être ici ce sens, ou un sens approchant.

Vers 3 : Pour *ew*, v. J. Loth, *Remarques et Add. à l'Introduction de Strachan*, p. 62 ; *Rev. Celt.* t. XXXI, p. 321.

Pour le sens de *buiw*, on peut hésiter et traduire : je me lamenterai, tant que j'existerai, à cause d'elle (la vague).

C. Myv. Arch. 243. 1 :

Tra y *bwyf*, y bo dy ganmawl
Bard fyddaf y Dduw, tra *fwyf ddyn*.

Herwid a le plus souvent, en prose, le sens de *suivant, selon,* mais le sens que je lui donne ou un sens approchant n'est pas rare. *Herwydd Duw* traduit *apud Deum* dans Dafydd Hiraddug. (*Myv. Arch.* 369. 1) ; *yn herwyt calan*, en ce qui concerne les étrennes (*Myv. Arch.* 211. 1). En cornique, *herwyth* a le sens de *au pouvoir de, en compagnie de*. On pourrait d'ailleurs, dans notre passage, traduire : *à cause d'elle*. C'est la vague qui est visée, car *treis* et *cleis* sont masculins.

Vers 4 : *heinyf* est traduit par *vif, allègre*, et aussi dans les dictionnaires modernes, comme celui de Walter, par *luxuriant*, en parlant de la terre (Walters, *Engl. Welsh Dict.* : *vegete*).

On ne voit pas bien à quoi se rapporte exactement *gol-*

chiw. Dans un passage de Cynddelw (*Myv. Arch.* 161. 1), *golchi* a le sens du français *laver un outrage dans le sang* :

Golchynt eu deurut dewr weissyon :

« Ils lavaient leurs joues, ces vaillants jeunes gens en sortant du combat. »

Le visage (les deux joues aussi) est synonyme d'honneur.

Vers 5 : *Keudawd* a le sens primitif *d'estomac* (il vient du latin *cavitatem*) et de pensée : c'est le sens qu'il a en breton. Il semble qu'il s'agisse ici d'un acte lucratif, avantageux, mais que le cœur n'a pas inspiré. *Berwi*, bouillir, est souvent employé métaphoriquement, par exemple en parlant de la trahison : Myv. Arch. 249. *ny verwynt vrad* (id. L. Rouge, 258. 5. 6 : *berwyt bryt brat*).

Vers 6 : *llwrw* (irl. *lorg*) signifie proprement *trace, sentier*, mais il est plus souvent employé au sens métaphorique : *llwrw, en ce que, du moment que, en ce qui concerne, en fait de*. Il apparaît aussi dans des idiotismes comme *yn llwrw y benn*, la tête la première. Son sens primitif est encore très net dans certains passages : *sur la trace, sur le sentier, à la poursuite de* (L. Aneurin, 104. 1 ; Myv. Arch. 159. 2, *ar llwrw camawn* : « sur la piste (le sentier) de guerre ».) Il est possible que dans notre passage, il faille traduire : *à la poursuite de*.

Kybeic, d'après le vers du deuxième fragment est manifestement un nom propre.

yron : il y a des exemples de suffixes de la première personne du pronom avec préposition en *-n* (J. Loth, *Remarques et additions*, p. 66); *Rev. Celt.* t. XXXI, p. 325.

Strophe 3, vers 1 : *yssim edivar* . mot à mot, *est repentir à moi*.

Peut-être y a-t-il un vers disparu entre le premier et le second. *Ban* pour *pan* a le sens propre de *quand* ; je l'ai traduit à cause du sens, par *depuis que* : *o'r pan* est employé dans ce sens. Ce vers paraît expliquer *edivar*.

Vers 2 : *pell y agheu* pourrait signifier : *celui dont la mort est connue au loin*, ou encore, *qui répand la mort au loin*. Ces deux sens seraient faciles à justifier par des exemples ; mais le verbe *vrysswys* a évidemment un objet qui ne peut être que

agheu. *Pebrur* se trouve sous la forme décomposée *pebir gur* (p. 54, vers 15).

Vers 3 : *vuam* ne compte que pour une syllabe ; de même pour *buost* (L. Noir, p. 48, vers 34).

Vers 4 : *menic*. On aurait pu songer à corriger en *mynych*[1], mais *menic* existe ; c'est un dérivé de *men* : *men*, *myn*, vannetais *men*, où : Gwalchmai, *Myv. Arch.* 149. 1 :

Dyfryded vonhed *fennic yd wyt* (là où tu es);

cf. *the Book of Llandav*, p. 120 : *y pop mynnic yd voy*, partout où ce pourra ê re ; ibid. *y pop mynnic ar tir Teliau*.

Dalenneu : *dalen* peut indiquer un *feuillet de livre*, *une feuille d'or* (*dalen eur*). Silvans Evans lui donne même, non sans raison, le sens général de *lamina*.

Deuxième partie.

Vers 1 : *Fechid* est très clairement la 3e pers. du sg. ind. prés. d'nn mot rare dont le sens est précisé par le passage suivant des *Selections from Heng. ms.* II, p. 125 : il s'agit d'un sanglier :

Ac ygyt ac y gwyl, *trwynffychein*, ac agori y safyn etc. « et dès qu'il l'aperçut, il se mit à gronder (par les naseaux), et à ouvrir sa gueule ». Cf. *Myv. Arch.* 228. 1 : Ef keif kerenhyd oe fyt *fechyn* « il obtiendra pardon pour sa foi ardente ». *Trwynffychein* signifierait donc, *gronder en jetant une haleine enflammée par les naseaux*.

Diristan, d'après la mesure, doit être corrigé en *Dristan* : sur l'apparition d'une voyelle de résonnance entre *d* initial et *r*, v. J. Loth, *Remarques et add.*, p. 17 ; *Rev. Celt.* t. XXXI, p. 145.

Vers. 2 : Le sens paraît exiger *nu*.

Vers 4 : *Kywreu* : pour le sens de *paroles*, cf. *L. noir*, 8. 17 ; 13, 12 ; *L. Tal.* 121. 11 ; 151. 25, 109. 227. Il a aussi le sens de *chant* (John Rhys, *Revue Celt.* II, 120, a rapproché *cyfreu* du v. gall. *cobrouol*, gl. verbialia.) Il y a un autre *cyfreu*, d'origine différente, signifiant joyau, ornement, et qui se retrouve dans le terme juridique *ar-gyvrau*, breton *argourou*, vannetais *argouvreu*.

1. Dans ce cas, le sens serait : *souvent l'onde emporte les feuilles*. Le sens, même en lui donnant une allure de proverbe, ne serait guère satisfaisant.

Vers 6 : *ewnis* (moderne *efnys*); le sens de *hostile*, *ennemi*, est assuré par bon nombre de passages (*L. noir*, 32. 20; *L. Tal.* 214. 6; *Myv. Arch.* 164.1 : *Rys ruthyr efnys*; 184. 1 *vrwydyr efnys* : 200. 20, chwant Eva, *efnys hawl.*) Il a le plus souvent le sens d'un adjectif, mais dans le passage suivant d'un poème du xve siècle (Gorchestion beirdd Gymru; Huan ab H. S. Swrdwal), il a le sens d'*ennemi* : ni *th*roed ei gefyn *ar efnys* « il ne tourna jamais le dos à l'ennemi ». Il a pris le sens d'un substantif pluriel qu'il ne semble pas avoir eu d'abord (*Y Cymmrodor*, IX, p. 232; *Old words glossed* : *efnys* = *gelynyon*).

Dans l'état du texte, tel que je viens de le donner et d'en faire un commentaire lexicographique, toute interprétation d'ensemble ne peut être que des plus hasardeuses.

Le personnage principal que l'on trouve dans les deux fragments est *Kyheic*. Au vers 6 de la strophe 2 du premier fragment, la personne qui parle propose un accord qui le vise. Dans le deuxième fragment, cet accord a eu des résultats funestes : *Dristan*[1], c'est-à-dire *Tristan* gronde de fureur à la pensée de l'arrivée du partenaire de la personne qui parle, une femme certainement dans ce fragment. Son partenaire est un *nain*; il est appelé ainsi au dernier vers. Cette femme s'accuse, de son côté, d'avoir trahi (vendu) Marc (*March*), pour le nain. Elle s'écrie en finissant que la colère du nain lui a été funeste. Le motif de la trahison, de l'accord avec le nain, elle nous le donne expressément au vers 4 du 2me fragment : *elle avait un ardent désir de se venger de Kyheic à cause de ses paroles si douces* (*douces comme le miel*). Ce *Kyheic* me paraît être en substance le *Kehenis* d'Eilhart d'Oberg. *Kyheic* a deux syllabes. Le nom a pu être écrit *Keheic*, *Keheuc*[2] : à cette époque *eu*, dans cette situation, se prononce comme *ei*; le cribe aura lu *Kehenic*. Il est fort possible que le scribe

1. Prononcez *Dröstan*, avec *ö* bref ayant la valeur de *e* muet français, par exemple, dans *petit*, dans l'article *le*. Au xiie siècle, ainsi qu'en vieux gallois, au lieu de *y* qui représente déjà ce son à la fin du xie siècle, on a encore *i* ou *e*.

2. Prononcez *Koheïc* (*Kö-heyc*) avec *ö* bref : voir page précédente la remarque au nom de Dristan.

ait cru voir un signe d'abréviation sur *e* : *Kehëic*. Ce nom propre paraît dans le *Book of Llandav* sous deux formes *Coheic* et *Ceheic* (p. 207, 212, 227) : *Coheic* est plus ancien. Le *Kehenis* d'Eilhart qui répond à peu près au *Kaherdin* de Thomas, est le frère, dans les romans français, d'Iseut l'Armoricaine. Passé en Cornwall avec Tristan, il obtient les faveurs de Brangvein[1], la célèbre suivante et compagne d'Iseut : Brangwein se donne à lui. Trompée ensuite par de faux rapports, elle croit qu'elle a sacrifié son honneur à un lâche; elle en est tellement irritée qu'elle songe même à dénoncer Iseut et Tristan à Marc. Kehenis revenu en Armorique devient l'amant de la femme d'un seigneur qui est un *nain*. Le nain le surprend dans son château en compagnie de Tristan. Kehenis est tué, et Tristan mortellement blessé[2].

Les versions que nous possédons sont sûrement loin de la légende originale. Le motif du ressentiment de Brangvein contre Kehenis a dû être plus sérieux qu'un faux rapport sur la fuite du héros. Dans notre poème, la femme qui paraît être Brangvein, a été trompée par les douces paroles de Kyheic. Elle aura appris les amours de Kyheic avec la femme du nain, ce qui explique à la fois la colère du nain et son propre désir de vengeance. Elle aura aidé le nain dans ses projets, et peut-être amené ainsi la mort de Kyheic, ce qui explique aussi la haine de Tristan. Ces scènes, suivant toute vraisemblance, se passaient non *en Armorique mais en Cornwall*. Le nain est connu de Tristan et de Marc. Il semble vouloir revenir à la cour.

La personne qui parle dans le premier fragment, une femme, est-elle la même que l'amoureuse de Kyheic, et s'adresse-t-elle aussi (strophe 3) au nain? La collaboration qu'elle a eue avec son interlocuteur *là où l'eau entraîne les feuilles*, est une claire allusion au fameux épisode où Tristan jette des branches ou copeaux dans un ruisseau qui les emporte à travers la chambre d'Iseut, l'avertissant ainsi de sa présence.

1. Cf. Bédier, le *Roman de Tristan*, II, p. 271 et suiv.

2. Il semble l'avoir trompée plutôt qu'il n'en a été amoureux. Dasn Thomas, *Kaerdin* qui est le même personnage est amoureux de Brangvein (*Bringvain*, *Brangien*).

L'expression galloise, *in deu*, nous deux, où *deu* est masculin, au lieu de *in duy* (*duy* féminin), semble prouver qu'un des deux partenaires au moins est un homme. Mais le *nain* dans les poèmes français et leurs imitateurs, dans cet épisode, est le traître. Aurait-il, au moins pendant cette période, favorisé les amours de Tristan et d'Iseut, dans la légende galloise? D'un autre côté, l'éloge du début paraît bien viser Tristan. *L'emprunt funeste*, dont le effets se prolongeront *jusqu'au jour du jugement*, semble être le *philtre d'amour*, qui ne lui était pas destiné[1]. Il est difficile aussi de dire à quoi il est fait allusion à propos du flot qui couvre le *rocher du champion* ou *guerrier* (*le Saut Tristan* ?). La personne qui parle a quelque chose à se reprocher vis-à-vis de son interlocuteur et lui propose un accord visant Kyheic. En quoi consiste le différend ? Nous ne le savons pas davantage. L'éloge de Tristan, les regrets de son départ seraient mieux dans la bouche d'Iseut ; elle avait eu de grands torts vis-à-vis de Brangvein et devait désirer une reconciliation. Néanmoins, il semble bien que ce soit le même personnage qui parle dans les deux fragments et que le personnage auquel elle s'adresse soit bien le nain. L'objet principal de leurs préoccupations, dans les deux fragments, est aussi Kyheic. On peut donc conclure que le rôle du nain y a été tout autre que celui du nain de nos poèmes français. Il est fort possible qu'après ayoir été l'allié de Tristan et Iseut, le complice de Brangvein, il ait fait volte-face après avoir appris les amours de sa femme avec Kyheic, amours favorisées par Tristan, et qu'après une brouille passagère, il ait fait accord avec l'amante irritée.

On ne peut que déplorer qu'un poème dont l'intérêt serait capital, nous soit parvenu dans un pareil état de mutilation. La métrique, la structure des strophes, la rime et l'allitération présentent des caractères tels, que je n'hésite pas à affirmer que ce poème ne peut être postérieur au milieu du XIIe siècle. Intact, il aurait pu nous donner une version sincère de la légende de Tristan en gallois.

1. L'expression *échanson de la gloire* dans le vers même où il est question de *l'emprunt funeste*, quand on connaît les procédés de la rhétorique bardique, n'est pas sans signification. Si mon interprétation était sûre, la perpétuité des effets du philtre aurait une grande importance.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

AUX

CONTRIBUTIONS A L'ÉTUDE DES ROMANS DE LA TABLE RONDE

Rev. Celt., t. XXX :

Page 273 : au lieu de *Summer*, lire *Sumner*.

Rev. Celt., t. XXXII :

Page 298, note 5 : au lieu de *Windish*, lire *Windisch*.
— 407, l. 21 : au lieu de *est*, lire *eût*.
— 408, l. 6 : au lieu de *le Cirusius*, lire *lu* Cirusius.
— 410, l. 24 : au lieu de *áliyo-s*, lire *ál-yo-s*.
— 411, l. 6 : au lieu de *Des*, lire *Les*;
— 418, l. 12 : mettre un astérisque devant *ex-caras* :
ibid., l. 16 : au lieu de *au*, lire *en*.
— 420, l. 13 : au lieu de *e* bref, lire *i* bref;
— 420, l. 12 : après *sont*, ajouter *les*;
— 431, l. 3 : supprimez la virgule après *la version*.

Rev. Celt., t. XXXIII :

Page 261, l. 29, on prononce *Dimeliock*, dans le peuple, *Dimelzok* (Dimelzack): avec *ö* très bref; pour un phénomène analogue, cf. *Tregiffion* en Saint-Just-in-Penwith, qui se prononce *Tregifsön* (*ö* ou mieux *ə*). Il y a un autre Dimeliock.
— 265, l. 4, à propos du Carlyon de Kea, M. Henry Jenner me cite une hypothèse curieuse de Henry Mac Lauchlan dans un travail publié par *The Royal Institution of Cornwall en 1847*, et intitulé *Notes on the castles and Earth-works in Cornwall*. Il émet l'hypothèse que ce Carlyon a été la résidence de Sir Tristram et cite, à ce sujet, deux strophes du *Sir Tristram* de Walter Scott. Le port de Falmouth qui est dans le voisinage serait le port d'où Sir Tristram serait parti pour faire ses voyages.

Page 270, ligne 25. Dans un voyage à *Lantyan*, j'ai pu constater que la prononciation anglaise l'a emporté : on prononce *Lantau-n* ; l'accent est sur *y*, c'est-à-dire à sa place régulière en cornique.

— 270-272 : *Lancien*. Dans un récent voyage, j'ai pu constater que Golant est le nom d'un village sur le bord de la rivière de Fowey. L'église paroissiale de Saint-Sampson en est à un kilomètre environ, dans une situation abrupte, dominant la rivière. Lancien (Lantyan) n'est plus qu'une ferme à deux ou trois kil. de l'église. J'ai tenu à me rendre compte de sa situation. Lancien est au fond d'un vallon étroit, resserré entre deux collines. Un ruisseau descendant de la hauteur, serpente entre les collines et passe à travers la ferme et des dépendances. J'ai pensé tout de suite au ruisseau qui passait à travers les chambres royales et où Tristan jetait des copeaux pour avertir Iseut de sa présence. Des hauteurs avoisinantes, en se rapprochant de Saint-Sampson's, on aperçoit la mer dans la direction de Tyrwardreath.

— 274. C'est au Rév. Taylor que je dois l'indication de *Looe Island*.

— 275-276. Il y a aussi un *Tristram's Jump* ou *saut Tristan* à Tintagel, mais c'est une invention de littérateurs.

— 277. Il y à un autre *Malpas* prononcé et écrit *Mopes* près de St Michael's Mount, entre les rochers et la côte : sur les cartes il apparaît sous le nom de *Mount-mopes*.

— 279. Dans le roman de Béroul (vers 4010-4011), il est dit que Tristan et Gouvernal qui sont sur la rive droite, c'est-à-dire sur la rive opposée à Mal Pas :

Par .i. vert pré, entre .ii. vaus,
Sordent sus en la Blanche Lande.

Nunsavallen (Blanche Lande) est, en effet, à peu près au sommet d'une colline assez élevée qu'on aperçoit d'auprès du Mal Pas, à une faible distance de la rivière. En y allant, en partant d'une *crique* formée par la rivière, presque en face de Malpas, on passe entre deux *vaus*.

Le nom de la crique vaseuse en face la pointe de Malpas m'avait échappé. Il est d'une grande importance : *Lamb Creek*, tout auprès, *Lamb wood*. *Lamb* est, suivant toute vraisemblance, le cornique *lamm*, corn. mod. *labm*, qui, comme en breton, a le sens de *saut*, et aussi de *chûte*. C'est un souvenir de la chute voulue de Tristan sur Iseut.

Quant au nom de *Blanche Lande*, il paraît dû à l'aspect même des terres du *manor*. M. Henry Jenner me fait part d'une communication du Rév. D. G. Whitley, vicar de Baldhu, paroisse ecclésiastique formée d'une partie de Kea et de Kenwyn. Il en résulte que le manor de Blanchland s'étendait dans sa paroisse et que la partie non cultivée est pour une bonne part parsemée de pierres de quartz blanc. Le Rév. Whitley pense qu'une grande partie de la zone actuellement cultivée a été enclose à une époque assez récente et qu'une bonne partie du *manor* était littéralement une *White-land*.

Me fondant sur l'analogie de *Ty Gwynn* en Carmarthenshire devenu *Alba Domus*, *Alba Landa* et *Whiteland*, j'avais supposé que *Blanche Lande*

devait être une traduction du cornique. Ce qui n'était qu'une supposition devient une réalité. La veille d'un *pèlerinage* que j'ai eu le plaisir de faire au Mal Pas et à Blanche Lande, le 25 juillet dernier, en compagnie de M. et Mme Jenner, et du Rév. Taylor, j'avais fait part à mes amis de mon hypothèse. Le Rév. Taylor se rappela qu'il connaissait une famille de *Chygwinne* (*maison Blanche*) habitant Kea, c'est-à-dire, la paroisse où se trouve la Blanche Lande. M. Henry Jenner, étudiant la topographie de la paroisse, au point de vue de notre voyage, le lendemain matin, découvrait, en effet, un lieu-dit *Chy-gwynne*, à peu de distance de *Nansavallan*. Le Rév. Taylor a fait depuis des recherches pour savoir si *Chygwinne*, appelé aussi *Chy-wine*, faisait partie du *manor* de Blanche Lande. Ses recherches n'ont abouti qu'à un résultat, c'est qu'à l'époque où le propriétaire actuel a acheté *Chywine* et une autre propriété appelée aussi *Cheween*, ces terres étaient indépendantes de tout *manor*. La graphie *Cheween*, *Chywine* me paraît inexacte. M. Henry Jenner en consultant les *County maps* (carte de *6 pouces* à un *Statute mile* de 1908) a constaté l'existence de deux maisons en Kea : CHEGWYNE et CHIRGWIN. Je suis pleinement de son avis : *Chir-ǵwin* est pour *Tir-gwynn*, terre blanche, et *Chegwynne* signifie *maison Blanche*. Un trait du cornique, c'est de transformer un *t* initial suivi d'une palatale, dans certains termes, en *tš* : *ty* est devenu *Chy* (*tši*).

Il est très possible qu'à une époque ancienne, la demeure de *Ty-gwynn* ou de *Tir-gwynn* ait été transportée à *Nansavallan*. *Tir-gwynn* est naturellement devenu *White-land* pour les Anglais et *Blanche-lande* pour les Français. *Ty-gwynn* devait désigner la demeure, et *Tir-gwynn*, tout le *manor*.

Page 281, l. 17. Il existe, en Irlande, au moins un lieu du nom de *muirresc*. Il est dans le comté de Sligo et mentionné dans les *Annales of Ulster* (603, 707, 735, 758) : bellum *im Muiruisc* (tome I, 603).

— 284, dernière ligne. Aujourd'hui encore on n'appelle guère le Mont Saint-Michel que le *Mont* (*The mount*).

— 288. Il est important de remarquer que sous le nom de *Wealas*, les Anglo-Saxons comprenaient les habitants du Cornwall aussi bien que ceux de Galles. *Suth-wealas* a très bien pu désigner le Cornwall. Il a pu y avoir, de ce fait, confusion, chez les auteurs français, entre le pays de Galles et le Cornwall.

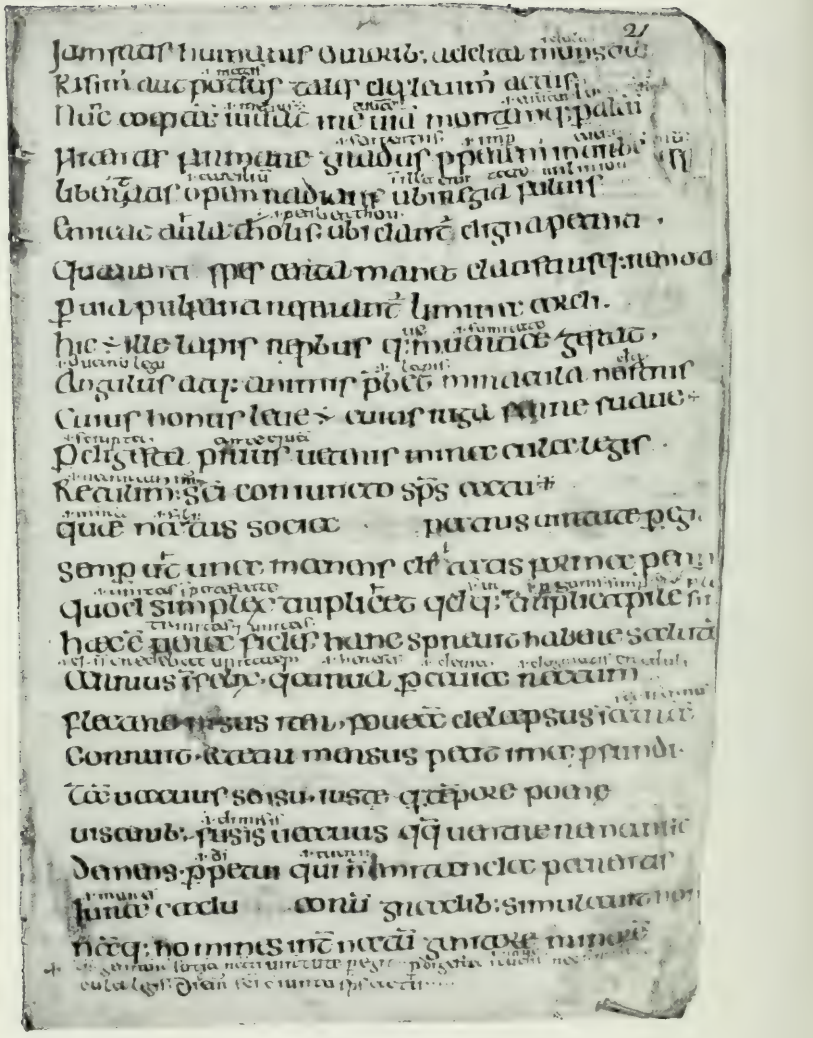
— 293, ligne troisième avant la fin, au lieu de *ü* long brittonique, lire *ü* long *vieux-cornique*.

— 296, l. 1 : au lieu de *Rodalt*, lire *Rudalt*.

— 297, l. 15 : au lieu de *Conobelinus*, lire *Cunobelinus* ;
ibid., l. 19 : *dialectalement*, d'après le *Voc. cornique*, l'assimilation de *e* en *i* sous l'influence d'un *i* suivant, paraît avoir eu lieu.

— 304, note 2 : au lieu de VI, lire VII.

— 310, N. B. La carte est celle de Kelly.



Fac-simile du ms. d'Orléans 302 (255), page 21.

GLOSES BRETONNES
INÉDITES DU IXe SIÈCLE

Il y a un peu plus d'un mois, le professeur W. M. Lindsay, de l'Université de saint-Andrews (Écosse), m'informait qu'il avait découvert trois gloses bretonnes dans un manuscrit de Sedulius, du IXe siècle, suivant le catalogue de la bibliothèque qui le possède, la bibliothèque d'Orléans : cote 302 (255). Il ajoutait qu'il pouvait y en avoir d'autres mais que le temps lui avait manqué pour s'en assurer. Je fis venir ce manuscrit aux Archives départementales de Rennes, afin de pouvoir l'étudier à loisir. Des trois gloses que me signalait le Prof. Lindsay, deux sont bretonnes (*penberthou*, *lor*) ; *lon*, de la page 25, ligne 5, glosant *diu* doit être lu *longo* ou *longum*. Il y a sur *o* et atteignant *n* un trait horizontal *lōn*, et *n* est suivi d'une virgule ; d'après les habitudes du scribe, c'est un mot commencé ; il y a, à la même page, au-dessus de *necis* : *mōr*, c'est-à-dire *mortis*. J'ai découvert sept autres gloses bretonnes, ce qui fait, en tout, neuf. C'est peu, mais la qualité rachète la quantité ; cinq nous donnent des mots qui étaient jusqu'ici inconnus en breton ; quatre ne sont pas représentés en gallois. Il y en a quatre également qui, à ma connaissauce, manquent au vocabulaire irlandais. Les celtistes ne peuvent qu'être reconnaissants au Prof. Lindsay de sa perspicacité.

Voici ce que donne au sujet de ce manuscrit le Catalogue de la bibliothèque d'Orléans [1] :

P. 150 : 302 (255) : ouvrages de Sedulius et de Bède.
Page 1 : *Hoc opus Sedulii inter cartas* .... presque effacé [2]

1. *Catalogue général des mss. des bibl. publiques de France. XII. Orléans.*
2. Cf. *Patrol. lat.*, tome XIX, p. 486. 2 et suiv.

Page 2 : « Incipit apologeticus prologus Sedulii rhetoris. Domino meo *sancto ac beatissimo patri Macedonio presbytero Sedulius in Christo salutem* [1] ..... quia pascha nostrum immolatus est Christus

Page 9. [Opus paschale Sedulii]

Paschales quicumque daper conviva requiris [2]

. . . . . .

Portantes nostros, Christo veniente, maniplos [3].

Page 24. « Incipit liber 1[us] novi testamenti [4]. »

Expulerat primogenitum sævissimus anguis [5]

. . . . . .

sufficeret densos per tanta volumina libros [6]

Finit. Amen. Deo gratias ago

Page 82. « *Incipiunt versus Sedulii de Christo* »

Cantemus, socii, Domino, cantemus honorem [7]

. . . . . .

Dum cessant plage, perfide cœde peris [8]

La seconde partie, qui est du XIe siècle, contient *l'Ars metrica* de Bède, et à partir de la page 151, un ouvrage de Sedulius, le même qu'au début.

Le manuscrit paraît incomplet; le poème (*Elegia de Christo*) s'arrête au 25e vers; entier, il en compterait 110 (*Patr. lat.*, XIX, p. 762), mais on en retrouve la suite plus haut p. 23. Le *Carmen paschale* reprend deux pages plus loin. Sur l'auteur Cœlius Sedulius, voir *Patrol. lat.* tome XIX, Prolegom., p. 435 et suiv.

1. *Patrol. lat.*, XIX, p. 534.
2. *Ibid.*, p. 550. La note *opus paschale Sedulii* n'existe pas dans le ms.
3. *Ibid.*, p. 559 : fin du Livre premier.
4. *Ibid.*, p. 594. Le ms. porte : Incipit liber *primus* novi testamenti.
5. *Patr. lat.*, XIX, p. 594.
6. C'est la fin du *Livre V* (*Patrol.*, p. 753).
7. *Patrol.*, p. 754 (en tête : *Cœlii Sedulii Elegia*).
8. Dans le manuscrit, il y a au lieu de *caede*, *corde* avec un *r* engagé dans *o* et ressemblant à *e* incomplet. Ce n'est pas le dernier vers du ms. Il y a un vers suivant, final :

agnus ab hoste sacer reduxit sanguine

Le dernier mot *patres* manque (*Patrol.*, p. 755, col. 1, vers 25.

Le manuscrit est donné comme étant du IXe siècle. Un manuscrit de Sédulius figure, en effet, parmi les mss. de ce siècle portés au catalogue manuscrit de l'abbaye de Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire conservé aujourd'hui à la bibliothèque de Berne [1], sous la cote 3. L'écriture du ms., sorte de demi-onciale, est du type anglo-saxon. Les caractères rappellent de très près ceux d'un ms. du VIIIe siècle, de ce type, auquel M. Léopold Delisle a consacré une notice dans son *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois*, p. 7, fac-simile, pl. VI, n° 1. M. Prou en a reproduit cinq lignes aux pages 40-41 de son *Manuel de Paléographie*. Il y a traces cependant dans notre manuscrit de l'influence continentale et le scribe fait preuve d'un certain éclectisme : il y a deux *r*, l'un identique à celui du ms. du VIIIe siècle que je viens de citer, et se confondant facilement avec *n* ; l'autre du type continental ; on peut en dire autant de *s* ; *n* est parfois un peu plus arrondi par le haut. Il en est de même pour les signes abréviatifs : p. 8, ligne 3, ligne 6, on a l'abréviation irlandaise ou anglo-saxonne de *per* (*p̊*) ; au contraire, p. 11, l. 4 ; p. 21, l. 15 et 23, j'ai relevé l'abréviation ordinaire (*p*). L'écriture du glossateur ne diffère pas de celle du manuscrit. Ce manuscrit a dû être écrit en Bretagne, et a émigré comme beaucoup d'autres, en France et ailleurs, lors des grandes invasions scandinaves de la fin du IXe siècle. Il n'y a pas à s'étonner de trouver un pareil type d'écriture dans un manuscrit breton. Le fragment de Leyde, qui est du IXe siècle, contient un ms. de botanologie médicale ; plus de cinquante mots bretons font partie intégrante du texte. Le scribe, à en juger par le nom du gui (*isœl-barr*) qui n'existe qu'en haut-vannetais, était probablement du *Bro-weroc* ou vannetais-breton. Or, M. Whitley Stokes, qui a publié ces mots, nous dit que le ms. est en caractères nettement irlandais. Le ms. 193 d'Orléans qui a donné de 200 à 300 gloses bretonnes et qui est de la fin du IXe ou du commencement du Xe siècle, présente encore des traits insulaires, comme

1. Catalogue des mss. d'Orléans, p. 111. Les deux catalogues ms. des ouvrages du Xe et du XIe siècle ont été publiés par Hagen dans les *Jahrbücher für Classische Philologie* de Fleckeisen, 1869, p. 510.

caractères et abréviations, notamment les abréviations de *per* et *d'enim*. Le ms. 1616 (*Nouvelles acqu.*) provenant de Fleury, ms. du IXe siècle, et contenant des gloses bretonnes présente, dit M. Léopold Delisle, le type hiberno-saxon [1]. Les caractères des inscriptions funéraires chrétiennes sur *cippes* ou *menhirs* du VIIIe au Xe siècle, sont à peu près les mêmes que ceux des inscriptions de la même époque en Galles. Il me paraît probable que le type d'écriture insulaire était encore courant en Bretagne, au moins dans la zône bretonnante pendant la plus grande partie du IXe siècle. L'écriture, comme les mœurs, a dû se modifier sous l'influence française qui devint de plus en plus active après la conquête des pays de langue française de la péninsule au milieu du IXe siècle et l'extension de la domination ou de la suprématie bretonne sur le Cotentin, une bonne partie du Maine et de l'Anjou [2].

La lecture du ms. et surtout des gloses n'est pas sans difficulté. M. Teulié, conservateur de la Bibliothèque universitaire de Rennes et chargé d'un cours de bibliographie et paléographie à la Faculté des Lettres, a bien voulu me prêter le secours de son expérience : je lui dois plus d'une indication utile. Une seule glose dont la celticité n'est pas assurée, a résisté à ses efforts et aux miens. Elle est au-dessus de *situ* (*consomption*, d'après le contexte). Le mot semble commencer par *s t*, et encore peut-on hésiter entre *s* et *ſ* ; il paraît se terminer par *-cou*, mais ce n'est pas sûr. Le signe entre *t* et *c* n'est pas lisible.

Au haut de la page 3 on lit ces deux mots d'une main différente de celle du scribe et du glossateur : *cumsantis sius*. Les caractères sont nettement irlandais, et les deux mots le sont aussi. Ils ne paraissent avoir aucun rapport avec les lignes qui suivent (*clementius fabricam sui juris aspexit et stultos in me mundanae sapientiae diutius habere sensus indoluit*). *Cumsantis* est une 3e pers. du plur. de l'imparfait de l'ind. de *cumsanad*, subst. verbal bien connu dans le sens de *repos*. *Sius* paraît dans

1. *Catalogue des mss. des fonds Libri et Barrois*, p. 76 (planche 6, nº 2).

2. Les moines bretons fréquentaient volontiers l'abbaye de Fleury Sur cette abbaye, v. abbé Rocher, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Benoît-sur-Loire*, Orléans, 1865. — Cuissard, *L'École de Fleury-sur-Loire à la fin du IXe siècle*. Orléans, 1876.

l'hymne 7 [1] (*isius*) et est traduit par M. Whitley Stokes par *in length*. L'expression signifierait. « Ils se reposaient longuement (tout leur saoul). » *Cumsantis* est une forme jointe, ce qui constitue une difficulté, mais des formes analogiques de ce genre ne sont pas sans exemple. De plus, il est possible que la glose soit du moyen-irlandais. Or, c'est la forme jointe qui domine à cette époque; *sius* pour *i sius* s'explique assez facilement après *cumsantis*.

La présence de mots irlandais dans un manuscrit breton ou gallois n'a rien que d'ordinaire. Le ms. lat. 12021 de la Bibl. nat. écrit par le Breton Arbedoc avec l'autorisation de l'abbé Haelhucar, contient trois phrases irlandaises. Le ms. de Berne (167), au milieu de gloses bretonnes, présente une glose irlandaise. A côté de 8 gloses bretonnes, le ms. latin 114111 de la Bibl. nat. a 20 gloses irlandaises. De même, il y a environ 10 gloses irlandaises au milieu d'assez nombreuses gloses galloises dans le ms. de Juvencus de Cambridge du IXe siècle [2]. En revanche, le ms. de la Bibl. Bodleienne, connu sous le nom *d'Oxoniensis prior*, qui est pour le texte un ms. gallois, a donné environ 50 gloses bretonnes, à côté d'un nombre beaucoup plus considérables de gloses galloises [3]. Il ressort d'un savant et intéressant travail du Prof. W. M. Lindsay (*Breton scriptoria. Their Latin abbreviation-symbols*) récemment paru dans *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, que les scribes bretons, même dans les *mss.* à caractères continentaux, ont conservé, dans leur système d'abréviations, en très grande partie, jusqu'au XIe siècle, les habitudes des scribes insulaires.

GLOSES BRETONNES :

1. Page 3, ligne 17 : I TORNOUIDOCION gl. *et egros* (et egros mihi anhelitus separatio commovebat) [4]. Après *tornouidocion*

1. *Thesaurus*, II, p. 357; Thurneysen, *Handbuch*, p. 365, suppose que *sius* est une forme jointe du subj. en *s*, 1re pers. du sg., de *saidid*. Le contexte ne me paraît pas être en faveur de cette hypothèse.

2. Sur ces gloses irl., cf. Whitley Stokes et Strachan, *Thesaurus palaeohibernicus*, II, p. 42, 44.

3. Parmi les gloses bretonnes, il y en a une qui est sûrement galloise : c'est *laur*, gl. *solum*.

4. *Patrol.*, XIX, p. 536 : *illa mihi ratio*.

qui est au-dessus d'*egros*, séparé par un point, sur la même ligne : *egranimo egrotus corpore*.

2. Page 4, l. 3 : ROGOTETIC gl. *creditam* (nefas esse pensabam, muti tenacitate silentii cum nullo partiri ne unius valenti creditam quantitatem dum nitor cautius custodire, culpa defossæ pecuniæ non carerem).

3. Page 11, l. 15 : GUOED GUINIIN gl. *labruscam*
(Labruscam placidis quid adhuc præponitis uvis?)

4. Page 17, l. 17 : ADNOU gl. *depositum* (en parlant de Jonas dans le ventre de la baleine) :

... Tutusque in ventre ferino
Depositum, non praeda fuit.

5 et 6. Page 21, l. 5 et 6 : MILINION [1] gl. *fulvis*;
PENBERTHOU gl. *tholis*
(.... radians ubi regia fulvis
Emicat aula tholis)

7. Page 26, l. 23 : LOR gl. *solum*
(*terrarum non omne solum*)

8. Page 4, l. 23 : LATH gl. *stipite*
(*Repperit esuriens lustrato stipite pomum*)

9. Page 62, l. 4 : DODICOUANT gl. *extorsit*
(*unanimum panem sic ille petebat amicum*
Qui foribus clausis per opaca silentia noctis
Obnixeque diu, confidenterque neganti
Vocibus assiduis precibusque extorsit anhelis).

Quelques gloses, qui n'ont rien de celtique, m'ont paru valoir la peine d'être relevées. A la page 3, à la dernière ligne, on trouve une glose fort énigmatique, pour moi tout au moins; on lit au-dessus de *parvi fomitis* : *fomes* est *anòesos* (*est* en abrégé) *.i. ignis alimentum* : contexte : *et id ipsum parvi fomitis nutrimentum quod in me potuit doni cœlestis oleo* permanere ..... on ne peut lire, je crois que : *anomesos* ou *anonesos*.

Page 33, l. 10, il y en a une autre également singulière, au-dessus de ce vers :

En lapis irriguus, satiare, incredule, fonte,

1. M. Teulié me fait remarquer que le scribe semble avoir voulu d'abord écrire *m* final; s'apercevant de son erreur, il a laissé le 3e trait inachevé, à peine ébauché.

vers suivant :

Qui Christum reprobas, en lapis irriguus.

On lit au-dessus à partir de *lapis : a quo manauere aque in deserto. ualdriguus.* Ce mot se trouve au-dessus de *incredule*; il est suivi de *popule* qui doit gloser *incredule.* Le glossateur entend-il par là : *valde irriguus* ? *Egranimo* pour *egro animo* après *tornouidocion*, à la page 3, pourrait le faire supposer.

Plus étrange paraît encore une glose de la page 6, l. 9 : au-dessus de *tirocinio*, on lit *militia* vel PIFRITIA (*Ursinum, qui dum* [1] *ab aetatis suae primaevae tirocinio regis aeterni castra non deserens...*). *Militia* est au-dessus de *tirocinio.*

Page 58, l. 11, au-dessus de *urna* (*viduaverat urna*), on lit *tarba* (ou *torba*) et au-dessous se reliant à l'autre glose : *torna.*

M. A. Thomas, que j'avais consulté au sujet de ces étranges gloses, m'écrit que *torna* rappelle le provençal *dorna* pour *urna* [2], dont le *d* est à expliquer; ce *d* se trouve encore dans *dorga* (prob. *arca*), dans *douire* (prob. *uter*). Je ne crois pas impossible qu'il s'agisse ici du *dorna* provençal. Notre scribe a des hésitations, précisément, au sujet du *t* et du *d* (v. plus bas *matudina* et *Daviticis*).

Les mots suivants m'ont paru dignes d'être relevés, à des points de vue divers :

p. 17, l. 11 : sur *regi* : ETSECHIAE (*Ezechias*);

p. 23, l. 11 : *crocis* sur *signum* (p. 72, l. 21 : CROX sur *portavit*);

p. 73, l. 5 : TONICA (sur *sacra vestis*) : (dans les Gloses à Amalarius, ms. latin 12021 de la Bibl. nat., p. 124 : *taxam* est glosé par *tonicam*);

p. 77, l. 18 : in MATUDINA Paschae gl. *hoc luminis ortu*;

p. 81, l. 3 : *nouua* gl. *recens.*

P. 10, l. 18, cette fois dans le texte, on lit *Daviticis* au lieu de *Davidicis* (cur ego *daviticis assuetus cantibus*). Ce flottement dans la graphie de l'occlusive sourde ou sonore intervocalique, au IXe siècle, est digne de remarque. Dans les gloses brittoniques (galloises, corniques ou armoricaines), l'occlusive

1. Le texte de la *Patr. lat.* n'a pas *dum*; il existe dans quelques mss.
2. M. Teulié avait aussi pensé à *dorna.*

sourde intervocalique paraît intacte ; mais elle était sans doute en voie d'évolution ; au XIIe siècle, régulièrement elle évolue en sonore, quoi qu'il y ait encore d'assez nombreuses exceptions. De récentes expériences au laboratoire de phonétique du Collège de France ont établi qu'en Galles, ces occlusives, aujourd'hui sonores dans l'écriture, ne le sont qu'en partie dans la réalité ; dans le Glamorgan, elles sont encore nettement et indubitablement sourdes, chaque fois qu'elles suivent immédiatement la voyelle accentuée. Il me paraît certain que si on écrivait encore au IXe siècle *p t c* entre voyelles et non *b d g*, ce n'est pas par suite d'un simple retard de l'écriture sur la pronociation et en vertu d'une tradition littéraire : l'évolution n'était que commencée et, à l'oreille, le plus souvent, on avait encore l'impression plutôt d'une sourde.

Il est à remarquer aussi que le gallois *croes*, cornique *crows*, breton vannetais *croes* (ailleurs, aujourd'hui *croas*), supposent *crox* et non *crux*. L'irlandais *croch* (croix, gibet) vient aussi de *crocem*; de même *crochaim*, je crucifie, je pends; gallois *crogi*, pendre.

Tunica devait, en brittonique, évoluer régulièrement en **toneca* et eût donné, en gallois et en breton **tonec*; on a eu, en vieil-irlandais, *tonach*.

REMARQUES AUX GLOSES

Les gloses brittoniques ne sont sûrement pas galloises : *lor* gl. *solum* suffirait à le prouver ; à cette époque déjà on eût eu la forme diphtonguée *laur* ; *dodicouant* eût été vraisemblablement, si la glose était galloise, écrit *didicouant* [1]. Au lieu de *milinion* qui montre *e* de *melin*, jaune, blond, transformé en *i* surtout sous l'influence de la terminaison *-ion*, on eût eu aussi : *melinion*. En revanche, ces formes pourraient être corniques. Un mot semble cependant écarter l'hypothèse cornique : c'est *guoed guiniin* glosant *labruscam* (mot à mot : *sauvage vigne*). Le mot ne se trouve qu'en moyen breton; il est vrai qu'il a pu disparaître du cornique [2]; en tout cas, *guoed*,

1. *di* pour *do* est équivalent à *dö*.
2. Dans le *Voc. corn.*, *vinea* est traduit par *guin-bren*.

sauvage, moyen-breton *goez*, ne paraît pas cornique, pour cette époque ; on le trouve, en effet, dans le *Voc. corn.* dont le ms. est du XIIIe siècle, mais qui a été écrit au XIIe, sous la forme *guit* (pour *guid*) dans *guit-fil*, fera ; à ne prendre que le cornique moyen, *milinion*, serait plutôt armoricain. Mais il semble bien qu'au XIIe siècle, dans une partie du Cornwall, dans une variété dialectale du Nord qui aura disparu, *i* se montre au lieu de *e*, peut-être sous l'influence d'un *i* bref suivant [1] : v. corn. *midil*, messor ; *milin*, flavus ; cornique moyen *melyn*. En marge, on a écrit *melyn*, qui est, en effet, la forme correcte du cornique moyen des textes.

1. TORNOUIDOCION gl. *egros* : le sens est précisé par la glose marginale qui suit ce mot : *egranimo egrotus corpore*, c'est-à-dire, comme on dit en français : *malade de corps et d'esprit*. C'est un adjectif au pluriel, composé du préfixe intensif *tor-*, d'un double suffixe (*-id-oc-*), et d'une racine représentée en gallois moyen par diverses formes : *neu-af* (1re pers. du sg. du prés. de l'ind.) ; *neu-ed*, substantif ; *af-neued*, adjectif. Le sens de ces mots à d'autant plus besoin d'être précisé qu'ils ont disparu de l'usage et qu'il n'ont pas toujours été compris. *neu-af* a clairement le sens d'être dans un état d'abattement, de perplexité, de regret.

MYV. ARCH., p. 168. 1 :

Eryr glyw glewaf, *neuaf na daw*

« Aigle, chef le plus vaillant, je suis aux regrets qu'il ne vienne pas ».

Ibid., 164. 2 :

Cyn ei far arnaf, *neuaf* nam llas.

« Avant que sa colère ne fût sur moi, je regrette qu'on ne m'ait pas tué. »

Ibid., 160. 1 :

o'r pan llas llyw ked, neud *neued* nes.

1. Contrairement au breton, *i* bref conservé en cornique influence la voyelle précédente, comme je l'ai déjà montré (*heligen*, saule ; breton *halegen*), mais *e* paraissait échapper à cette assimilation.

« Depuis qu'a été tué le maître des présents, voici que l'affliction approche. »

af-neued n'a pas été compris par Silvan Evans : c'est un composé par suffixe privatif *av-* (cf. *af-lavar*, muet) et de *neued* :

L. Aneurin (Skene, *F. a. B.* II, 87, 25) :
ys deupo eu heneit wy wedy trinet
kynnwys ygwlat nef adef *avneuet*

« Puisse leur âme après le combat avoir bon accueil dans le pays du ciel, demeure sans chagrin où on ne refuse rien. » Cf. *Myv. Arch.* 164. 1 :

Llas Rys, ruthyr efnys, *afneued* y dawn.

« Rhys a été tué, Rhys à l'élan furieux, au talent fécond. »

Phonétiquement, il paraît difficile de séparer ces mots de *gwrth-neu*, refuser; de *ad-neu*, dépôt : (*Anc. Laws*, I, 332) :

tystonn a ellir eu *gwrth-neu*

« Des témoins qu'on peut récuser. »

Livre Blanc de Rhydderch, p. 172 :

ny wrth-neuaf i hynny

« Je ne refuserai pas cela. »

Le sens de *adneu* est des plus connus, et dans les Lois et ailleurs : il a le sens de *dépôt* (voir plus bas : ADNOU).

Dans ce sens, on peut comparer l'irlandais moyen *at-nuu*, je promets (Kuno Meyer, *Contrib.*); *at-noi*, il le confie (Pedersen, *Vergl. Gramm.* [1], p. 440, 441, §§ 306). Peut-on concilier ce sens avec le premier? L'évolution de sens du latin **nuo*, faire signe (dans un sens ou l'autre), à celui de *nuto*, osciller, hésiter, présente quelque chose d'analogue. L'irlandais *no*, gallois *neu*, ou (*vel*), dans lequel Pedersen voit un impératif figé (*ibid.* : **newe*), semblent indiquer déjà, dans la racine, une évolution de sens, un pas vers *l'hésitation*. De ce sens à celui de *neu-af*, *neu-ed*, il semble qu'il n'y ait pas loin. *Ad-neu*, *gwrth-neu*, représentent pour le sens *annuo*, *abnuo*.

Af-neued, dans le sens d'*abondant* est expliqué par cet exemple de *neued* en moyen-gallois, donné par le Dictionnaire d'Owen Pughe :

yn ymac yfed *heb neued*

« Là où on peut boire sans regret », c'est-à-dire *sans marque de refus, sans compter, abondamment* : *heb neued* équivaut exactement à *af-neued*. *Neu-af, neu-ed, af-neued*, sont des composés faits sur *neu* ; il y en a d'autre formés directement sur **nou- : er-nyw, er-nywed* ; ils ont le même sens :

Myv. Arch. 147. 2 :

A hwyaf arnaf *ernywed*

« et le chagrin le plus long que j'aie... »

Ibid. 183. 2 :

Hwn *am ernyw* er na daw

« Je suis perplexe (affligé) que celui-ci ne vienne pas. »

Ibid, 152. 2 : ...*edlid*...

ys ernyw, ys arnaf yd gwyd [1].

« Le reproche vraiment me tourmente, c'est sur moi qu'il tombe. »

Le préfixe *tor-* dans *tor-nouidocion* est le même que dans *tor-leberieti*, gl. *phitonistarum* (Coll. Can. I), *tor-uisiolion* gl. *fidis* (Gl. de Lux). Pour le sens *tor-leberieti* équivaut à *dar-leber* (pour *dar-leber*[*iat*]), gl. *phitonicus* (Gloses d'Orléans).

Tor- est le même suffixe que *dor-*, dans *dorguid* gl. *pithonicus* (*ibid.*) : *dorguid* = **do-ro-uid-*, qui sait d'avance (gall· moy. *derwyd*). *Tor-* a pu être accentué dans certains composés ; il représente, en tout cas, une forme plus ancienne que *dor-* ; *tor* est vraisemblablement pour *to-ro-*. Il n'est cependant

1. Cf. *Livre Rouge* (Skene, *F. a. B.* II, p. 286, v. 10) :
nyt angheu Ffreuer a *erniwaf*
Heno
« Ce n'est pas la mort de Ffreuer que je déplorerai ce soir. »

pas impossible que *tor-* soit équivalent à l'irlandais *tór-* = *to* + *for-*. Nous avons, en gallois, un préfixe *do-* représentant *do-wo-* : *dovot* = *do-wovot* (*Anc. Laws* I, 94 : *do-ovot*); *do-lef* (*ibid.* I, 210 : *do-olef*); de même *dodwef* (*do-odwef*); *dodrefn* (*do-odrevn*), etc. L'absence d'allongement de *o* dans *tor-* s'explique aisément par le fait que ce suffixe, de très bonne heure, sans doute, ne fut pas accentué; d'ailleurs *do* pour *do-wo-* présente un cas identique.

Il a existé, sans doute, un substantif *tor-nowid* : *-nowid* = **noujo-n* ou *no-ujjă* avec *ă* bref.

2. ROGOTETIC gl. *creditam*. Le contexte précise le sens : *confié*. Le mot est composé du préfixe *ro-* qui me paraît ici avoir le sens de *pro*, avant, et d'une racine inconnue, je crois, sous cette forme, *got*, avec le suffixe bien connu *-etic*, gallois moyen et moderne *-edic*, *-edig*, qui paraît avoir été tort usité aussi en vieux-breton (*deblouetic*, *edemnetic*, *anfumetic*, *darcennetí*[*cion*], *dieteguetic*, *hantertoetic*, *utgurtheonetic*).

C'est un suffixe en pleine activité dans le sens passif en gallois, mais mort et figé en breton (*leskidic*, *guiridic*, *kizidic*, etc.).

Le seul mot qui, phonétiquement, en gallois rappelle la racine *got-* est *ry-odic*, mais le sens est difficile à préciser : le sens ordinaire paraît être *généreux*, *fier*, peut-être *prodigue*.

Myv. Arch. 195. 1 :

Rys mawr, Mon wledic, *reodic* rec

« Le grand Rys, seigneur de Mon (au don généreux) » : *reodic* est une graphie qui n'a rien de surprenant, au XIIe siècle, pour *ry-odic*.

L. Tal. (F. a. B. II, p. 154. 227):

Elphin pendefic *ryhodigion*

« Elphin, le chef des *généreux* ? »

Ibid. 192. 15 :

Glew[1] *ryhawt* glewaf un yw Uryen.

« Vaillant, généreux, le plus vaillant de tous est Uryen. »

1. *Glew* doit être lu vraisemblablement *glyw*, chef.

La forme *ry-hawt*, suppose *gāt*. Le sens paraît trop éloigné pour conclure à une parenté entre les deux mots. Cette racine, pour le moment, paraît isolée. On pourrait, tout au plus, songer à une forme, à un degré vocalique différent, de *gat-* : *gadu*, laisser, concéder : gl. vieille-galloise : *di-r-gatisse* gl. concesserat : *ro-got-etic*, laissé, concédé avant [1] ?

3. GUOED GUINIIN, gl. *labruscam*. Le mot breton correspondant est le moyen breton *goez guinyenn*, vigne sauvage; *lech a goez guiny*, lieu à vignes sauvages (Ernault, *Glossaire moy.-bret.*, p. 277, 306) : *gwed*, sauvage, *guiniin*, vigne. Cf. vieil-irl. *feadinne* gl. *labruscam*, pour *fead-finne* (Ascoli, *Gloss. palaeo-hib. Thesaurus palaeoh.* II, p. 361). La seule chose embarrassante est la terminaison *-in* : le mot étant évidemment féminin, on attendrait *-en*. Il est possible qu'on ait affaire à *-īn* avec *i* long, suffixe assez commun, en gallois, dans la formation de substantifs et adjectifs. Ce suffixe *-īn* pourrait être pour un vieux-celtique *-īnjā*, *Guinion*, dans les gl. d'Orléans n'est pas à corriger en *guinionou* : il est fait sur *guini*.

4. ADNOU, gl. *depositum*. Cf. gallois *adneu*, même sens. Son sens est précisé dans les Lois; métaphoriquement, il a le sens de *dépôt en terre*, *inhumation* :

L. Tal. 198. 7 : *cyn oer adneu.*

L. Noir. 37. 30 : *guydi gaur garu atneu.*

L. Rouge, 247. 18 : *gnawt atneu yn llann.*

Voir plus haut, *tornouidocion*.

5. MILINION gl. *fulvis*. Cf. Gloses de Lux. *mulinon*, gl. *libosas* : plur. de *melin*, jaune, blond; *milinion* pour *melinion*, sous l'influence de la terminaison *-ion*. Le *Voc. corn.* donne aussi *milin*, *fulvus* vel *flavus*.

Pour les Brittons, *fulvus* est l'équivalent de *flavus*. Ainsi s'explique l'interprétation par Gildas dans son *Epistola*, du nom du chef breton, *Cuno-glaso-s*. Il l'interprète : *Cuneglase*, romana lingua *Lanio fulve*. On en a tiré la conclusion que Gil-

1. Si *dodwy* est pour *do-odwy* (*do* + *godwy*), on aurait là la racine *got*; mais *dodi* qui ne peut en être facilement séparé, semble avoir eu *o* long : la racine serait donc *dāt*.

das parlait latin et ne savait guère le breton. Or, *fulve* représente parfaitement *glase* (fauve, roussâtre, *à reflets fauves*), et prouve, au contraire, une connaissance exacte du sens de *glasso-s*. En effet, en vieil-irl., *glas* glose *croceo, rossei coloris* [1]. Le sens de *glas* est précisé par ce passage du *ms.* de Peniarth 21, l. 21 (XIIIe siècle), dont je dois communication à un de mes auditeurs, M. Diverrès : *glas* traduit le latin *refulgens* (Venus *refulgens* : il s'agit de l'étoile brillante). Quant à *lanio*, il interprète *cune* dans lequel Gildas a vu sans doute *chien* (épithète honorable, chez les anciens Celtes) et qu'il traite métaphoriquement. *Lanio*, en latin du moyen âge signifiait : *celui qui déchire* : ms. de Sedulius du XIe siècle de la Bibliothèque d'Orléans, p. 24 : *omnis qui laniat et lacerat lanio vel lanista potest dici*.

6. PENBERTHOU gl. *tholis*. Le mot est composé de *pen*, tête, et de *berth* = *indo-europ. **bhérsto-* ou *bhersti-*, pointe, faite : Skr. *bhršti-š*; sous sa forme réduite, cette racine est largement représentée dans les langues indo-europ. (cf. Walde, *Lat.-Etym. Wört.*, à *fastigium ; Kluge, Etym. Wört.* à *Borste, Bürste.*) Le norrois *burst* a un sens très voisin du nôtre (*Dachspitz am Hausgiebel*, d'après Kluge). *Pen-berth* est identique à l'irlandais moyen *cend-bert* que Kuno Meyer (*Contrib.* sous *cend-adart*) traduit par *casque*.

7. LOR gl. terrarum *solum*. Le mot est pan-celtique et n'a pas besoin de commentaire (irl. *lár*, gall. *llawr*, corn. *luer*, bret. *leur* (*lör*).

8. LATH gl. *stipite* = vieux-celt. **slattā*; v. irl. *slatt*, virga, pertica; gall. *llath*, même sens; breton moyen *laz-arazr*, manche ou queue de la charrue; vannetais *lah* (Cillart de Kérampoul, à *charrue* : *gaule de la charrue*.

9. DODICOUANT gl. *extorsit*. C'est sûrement une 3e pers. du sg. d'un prétérit en *-t*.

La racine est *uan* : cf. gall. moyen *gwan-t* (*L. Noir*, ap. Skene, *F. a. B.* II, 34. 9; 51. 58; *L. Tal.* 139. 26; 188. 26; *L. Rouge*, 279. 20; *L. Aneurin*, 105. 21). *Gwanu*, percer, a aussi le sens de *pénétrer, se faufiler à travers* (*Mab.* du *Livre*

1. *Thesaurus palaeohib.* II, p. 361, IV, 44; addenda, p. 418, 47, 9.

Rouge, p. 28, l. 29 : *gwan y dan y meirch*, se glisser sous les chevaux). La double particule *do-di-* est sans doute pour beaucoup dans la modification de sens de la racine. Elle apparaît dans la glose bretonne de Lux, *dodiprit*, dont le sens n'est pas sûr ; cf. vieil-irl. *do-di-bel* gl. *deerraverat* (Whitley Stokes, *Old.-ir. Glosses on the Bucolics*, *Revue Celt.* XIV, p. 232, 41). *Wan* a eu, sans doute aussi, un autre sens que *frapper, percer* ; il a dû avoir le sens de *vana-*, en sanskrit, que Fick traduit par *gewinnen*, *siegen*, *schlagen* (*Etym. Wört.*, 4e éd.. I, p. 312). *Dodicouan-t* (*couant* pour **com-u̯ant*) a, en somme, un sens très voisin de l'allemand *ge-winnen*, acquérir quelque chose par effort, avec peine ; vieux-haut-all. *winna*, Streit (Kluge, *Et. Wört.*). Il me semble que le rapprochement qu'a fait M. Meillet de *vēnari* avec le skr. *vánati*, et l'all. *gewinnen* (*Mém. Soc. ling.* IX, 55) aide à comprendre ces différents sens et en particulier notre *dodicouant*, extorsit. En cornique (*gwane*, frapper, percer), comme en gallois, *gwan* est écrit avec un *n* ; l'*a* est prononcé long en gallois dans *gwan*. Cet allongement est néo-celtique, mais il suppose, en vieux-brittonique *u̯ân-*, avec voyelle brève, et un seule *n*.

Pour l'expliquer, si on veut établir un raccord avec les autres formes de cette famille, il faudrait supposer **u̯n̥no-*, ce qui donne *u̯an* et non *u̯ann-*.

J. Loth.

THE PRETENDED EXHUMATION OF ARTHUR AND GUINEVERE[1]

AN UNPUBLISHED WELSH ACCOUNT BASED ON GIRALDUS CAMBRENSIS

Whilst preparing my edition of the Old French prose romance, *Mort Artu* (Halle, 1910), I learned from Prof. F. N. Robinson of Harvard University of the existence of Cardiff MS. 36, containing the item, *De sepultura Arthuri Regis*. On further inquiry I discovered that this was merely a copy of Ms. Llanstephan 4 (with some use of Llanstephan 2), now in the National Library of Wales. Mr. Timothy Lewis of University College, Aberystwyth, was so good as to transcribe and translate for me the text of Llanstephan 4. It was a

1. For accounts of this affair in the mediaeval chronicles see R. H. Fletcher, *The Arthurian Material in the Chronicles* : Harvard *Studies and Notes in Philology and Literature*, vol. X, pp. 189 ff. (Boston, 1906). The idea that Arthur had two wives does not appear in the romances, but seems to have been a part of Welsh tradition. See Fletcher, p. 190, note 2. It is a debated question whether Arthur's name was ever connected with Glastonbury before this affair of the pretended exhumation. For the literature of the subject see W. W. Newell's article, « The antiquity of Glastonbury », *Publications of the modern language association of America*, XVIII, 459, note 1. As Newell, p. 508, remarks, Giraldus is wrong in connecting Henry II with the exhumation (1191), for this king died in 1189. The author of the *Mort Artu*, pp. 250 ff., combines awkwardly the old Celtic tradition of Arthur's translation to Avalon with this new idea that he was buried at Glastonbury. So too Malory in *Morte Darthur* Book XXI, ch. 5-6. His account is, of course, based on a modified version of the *Mort Artu*.

disappointment to me to find that this text offered nothing original, but Welsh material relating to King Arthur is so scanty that even a secondary narrative like the present one seemed worthy of publication.

At the beginning of his account the Welsh author himself indicates clearly the *Speculum Ecclesiae* of Giraldus Cambrensis as his source. In the first part of the text, however, as I soon observed, he also uses the *De Principis Instructione* of the same writer. His account is based entirely on these two books and I have given the necessary indications of source in the Notes. In some cases where the unique Ms. of the *Speculum* is defective, the Welsh preserves in translation the original text.

I have used the edition of Giraldus Cambrensis in the Rolls Series : *Speculum Ecclesiae* edited by J. S. Brewer in vol. 4 (1873). The passage which concerns us will be found, pp. 47-51 (Distinctio II, ch. 8-10). For the *De Principis Instructione*, edited by G. F, Warner, see vol. 8 of the same series (1891) — especially, pp. 126-9, Distinctio I. The *Speculum* dates from shortly after 1217, Distinctio I of the *De P. I.* probably from the last decade of the 12th century, (cf. Warner, pp. XVI-XVIII). Each of these works exists in only one MS. — the *Speculum* in Cotton MS. Tiberius, B. XIII (early 13th century), *De P. I.*, in Cotton MS. Julius B. XIII (middle of 14th century), both in the British Museum. Brewer says, p. VII, that only one MS. of the *Speculum* has ever existed, and again, p. X, that this unique MS. came « beyond all doubt » from the hands of Giraldus himself. If this is true and if we could ascertain the *provenance* of Tiberius B. XIII, before it passed into the Cottonian collection, we should have the means of fixing the place where the present text was composed ; but, as far as I can discover, the early history of this MS. is not known.

It is sufficient to say that Mr. Lewis is responsible for the description of MSS., text and translation in the following article, as I am for the notes. — J. D. B.

1. Description of MSS.

The following text, containing the story of the burial of king Arthur, is taken from Llanstephan MS. 4 now at the National Library of Wales, Aberystwyth.

The first four MSS. in the Llanstephan collection bear the title « Didrefn Gasgliad », and true to their title they contain a miscellaneous collection of Bruts, Lives of Saints, Theological Tracts etc.

Llanstephan Ms. 4, comprising folios 505-57 of this « Didrefn Gasgliad », is a vellum MS. of 53 folios each measuring 6 3/8 × 3 5/8 inches with 26 lines to a page. It contains, in addition to the tract on the burial of Arthur, a collection of Aesop's Fables, The Lives of SS. David and Beuno, The Vision of St. Paul and The Purgatory of St. Patrick.

The MS. begins with a fragment on the Coronation of king Arthur, but it is impossible to say whether this is a continuation of folio 504 of vol. III of the « Didrefn Gasgliad », because the last folio is illegible and the numbering of the folios is in a much later hand.

The text of the story of the Burial of Arthur begins on f. 505 a l. 21 and was written acccording to Dr Gwenogvryn Evans circa 1400 (See Report on MSS. in the Welsh Language. Vol. II, p. 424. Historical Manuscripts Commission).

There is another text in Llanstephan MS. 2, ff. 206 sqq. This forms a part of the same « Didrefn Gasgliad », but it is considerably later than the text of MS. 4 and according to the Assistant Commissioner it belongs to the second half of the xvth century.

The text at the beginning, corresponding to Llanstephan MS. 4, ff. 505-506 a. l. 3, is wanting, but what remains follows the text of MS. 4 almost word for word. There is still another text of the Burial of Arthur in Cardiff MS. 26, pp. 365 sqq. which bears the title « Gladdedigaeth Arthur Frenin out of the Didrefnyn P. 434 ». This however belongs to the beginning of the xviiith century according to the Assistant Commissioner (See. Report. Vol. II, p. 221).

In Cardiff MS. 36 there is also a transcript based upon the « Didrefnyn » wich begins with the following note : —

> « De sepultura Arthuri Regis
> Historiola imperfecta ex duobus
> Fragmentis in Codice Didrefnyn
> Saepius memorato descriptis et
> inter se collatis conflata. »

This MS. according to Mr. Farr, Chief Librarian of the Central Library in Cardiff « is an early 18th century transcript made by W. T(homas?) about 1717-8 and seems to follow the original as regards spelling etc. »

2. Text

Fol. 505 a 21 Llyma hyspysr*6yd* y ll*yfreu* ac e
glurach noc a[dy]we[it]y brut y
23 6rth diwed arthur vrenhin at a*dna*
bot g6irioned am ch6edleu a dychym-
25 ygyon geua6c adnabydet y darllea-
6dyr bot yma deu gabid6l gwedy eu

Fol. 505 b 1 hyspyssu on llytyr ni yr h6nn a elwir drych
yr egl6ys. Bit diheu y ba6p pany6 ym
mynnwent manachla6c glastynbri g6e-
dy g6eli ag̃heua6l ar auon gamlan y
5 clad6yt Arth^{r}. yr6ng d6y groes o vaen
g6neuthuredic o gywreinr6yd saeroni-
aeth. Ac eu drychafel yn eu seuyłł yn
uchel. a llythyr yndunt g6edy ry ysgri-
uennu y venegi bot yno bed arthur.
10 Ac weithon y mae y llythyr h6nn6 g6edy
rydreula6 oheneint. Bit honneit ha-
gen y ba6p nat maen marmor oed ved
Arth^{r} na bed ar arthur nyt oed namyn
y ossot ymy6n derwen g6edy rygeu-
15 a6 ae gladu vn droetued arbymthec o
dyfynder yny daear. D6y rann ohyt y

1. This and the next two sentences have nothing corresponding in the *Speculum Ecclesiae*. They are based on the following sentences of the *De Principis Instructione* : (p. 127) et ossa ipsius [i. e. Arthur's second wife] cum ossibus viri simul inventa, sic distincta tamen, ut duae partes sepulchri, versus caput scilicet, ossibus viri continendis deputatae fuissent, tertia vero versus pedes ossa muliebria seorsum contineret. — pp. 128 f. sciendum etiam quod ossa reperta corporis Arthuri tam grandia fuerunt ut et illud poetae completum in his videri posset :

« Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris ».

Os enim tibiae ipsius appositum [tibiae] longissimi viri loci, quem et nobis abbas ostendit, et juxta pedem illius terrae affixum, large tribus digitis trans genu ipsius se porrexit. Os etiam capitis tanquam ad prodigium

3. Translation

Fol. 505 a This is the information of the books
which is clearer than that which the brut says
concerning the end of king Arthur for the
purpose of recognising the truth concerning
tales and false imaginings. Let the reader
recognise that there are here two chapters

Fol. 505 b rendered from our book which is called the [Mirror
of the Church. Be it certain to all that it is
in the Graveyard of the monastery of Glaston- [bury
after a mortal wound on Camlan river, that
Arthur was buried between two crosses of [stone
fashioned with cunning workmanship. These
had been set standing high with letters writ- [ten therein
to make known that Arthur's grave was there.
And at this time those letters have been
worn by (old age) time. Be it known however
to all that Arthur's grave was not of marble
And that Arthur had no grave, but he
was placed in an oak after it had been
hollowed out and he was buried at a
depth of sixteen feet in the earth. Two[1] thirds [of the
length of the grave, for about the upper two [thirds was

vel ostentum capax erat et grossum, adeo ut intercilium et inter oculos spatium palmalem amplitudinem large contineret. Apparebant autem in hoc vulnera decem aut plura, quae cuncta praeter unum majus caeteris, quod hiatum grandem fecerat, quodque solum letale fuisse videbatur, in solidam convenerant cicatricem.

bed megysam y deu draean uchaf a
oed wahanedic y6rth y trydyd ac me-
gys teruyn yrygthunt ar dryded ran̄
20 yn wahanedic y6rthunt 6ynteu
6rth gyflehau esgyrn arthur a oedynt
va6r a phraff. yn asg6rn y benn yr
oed vn weli arbymthec. a phob un
o hynny g6edy ry gaeu a ry gadarn-
25 hau namyn vn. ar vn honno a oed
agoret a phraff megys yd oed diheu

Fol. 506 a 1 pany6 ohonno y buassei agheua6l ef.
yn y dryded rann or bed megys or deu-
parth y waeret || [1] yd oed esgyrn g6enh6-
yuar y wreic ual y gellit eu hadna-
5 bot yn vanolach ac yn wreigeid. Ac
ym plith y rei hynny y kaffat pleth
o wałłt melyn. tec oed edrych arna6.
ac ar y bleth honno y dodes manach or
vanachla6c y ol6c a rydathoed y gyt
10 ar niuer 6rth agori y bed. ac yd argan-
uu ymblaen pa6b. A bryssya6 a oruc
ac ysglyfyeit y bleth. Ac val y kymerth
yny la6 ae dangos a pha6p yn edrych
ac yn ryuedu y thecket yn deissyfyt
15 ygg6yd pa6p y difflanna6d oe la6. Ac
nyt heb wyrtheu y damchweinya6d hȳ-
ny. ac y dangosset yn honneit y ba6p

1. Llanst. MS. 2. begins here.

separated from the third and a division, as it [were, between
them and the third part separated from them
to place Arthur's bones which were big and [thick.
In the bone of his head there were sixteen [wounds and each
of those had closed and healed firmly
except one and that one was
open and it was an extensive wound so
that is was undoubted that it was

Fol. 506 a from that one that he had died.
In the third division of the grave from about
the twothirds downwards || [2] were the bones of
Gwenhwyvar his wife, more delicate and like [those of a
woman, so that they could be recognised.
And among those (bones) was found a plait
of yellow hair, fair to look upon
And a monk from the monastery who
had come together with the crowd at the
opening of the grave, saw the plait
before anyone else and he fixed his gaze upon
it and he rushed and snatched away the plait
of hair. And as he took it in his hand an while [showing
it, and all the people looking on and wonde- [ring
at the beauty of it; suddenly in the presence of
all it vanished from his hand. And this [3] did not
happen without miracles. And it was made [wellknown

2. Llanstephan MS. 2 f. 206 begins here.
3. The MS. of the *Speculum* for the passage corresponding to « And this — flowers of spring » (p. 48, ll. 3-8) is defective.

ac yn bennaf yr creuydwyr a dathoed
yno. Y rei lleiaf a berthyn udunt nac
20 edrych na theimla6 bruger g6reic. a
bot pop peth byda6l yn daruodedic ac
yn sathredic ac yn bennaf oll y petheu
teckaf o edrych arnunt. megys y tystir
tr6y vra6t ac a6durda6t y doeth. yr
25 h6nn a dyweit. Teg6ch a gosged dyna6l
bryt cribdeiledic y6 a buan. a chynt

Fol. 506 b 1 y ffy ac y difflanna noc anwadal6ch
blodeu g6anh6yn Dyeithyr hynn
y brenhin Arth[r] a vu bennaf seila6dyr
manachla6c glastynbri. kanys kynn
5 dyuot saesson yr ynys y rodassei ef tir
a daear a da arall yr vanachla6c hon-
no a daroed y chyssegru yn enryded yr
wynuydedic veir wyry. yr honn a garei
yn v6y noc yssyd o sant a santes ac
10 nyt heb acha6s. Ac 6rth hynny y
paryssei ynteu dodi y del6 hi yn d6y
ysg6yd y daryan ef or tu atta6. Ac
megys y dyweit ym pob br6ydyr ac
ymlad or a vei arna6 o wir uvydda6t
15 a charyat arnei hitheu y cussanei ef
y thraet. A chanys gnottaei dywedut

1. Down to the end of this passage about the Virgin Mary our author follows not the *Speculum*, which has nothing corresponding, but the *De Principis Instructione* pp. 126 f : Arthuri quoque Britonum regis inclyti memoria est non supprimenda, quem monasterii Glastoniensis egregii, cujus et ipse patronus suis diebus fuerat praecipuus et largitor et sublevator magnificus, historiae multum extollunt. Prae cunctis enim ecclesiis regni sui sanctae Dei genetricis Mariae Glastoniensem ecclesiam plus dilexit et prae caeteris longe majori devotione promovit. Unde cum vir bellator exstiterit. in anteriori parti clipei sui Beatae Virginis imaginem interius, ut eam in conflictu prae oculis semper haberet, depingi fecerat, cujus et pedes,

to all, but particularly to the religious that had
come there — those to whom it least belongs
either to look on or to handle a woman's hair
that all earthly things are perishable and
[to be
trod under foot, and above all the things
fairest to look upon, as it is witnessed through
the judgment and the authority of the wise,
who says — Beauty and the comeliness of the
[human
form are snatched away and are swift

Fol. 506 b and they flee and vanish quicker than
the changeableness of the flowers of spring.
[Besides[1] this
King Arthur was the chief founder of the
[monastery
of Glastonbury, for before the coming of the
[Saxons to the island
he had given land and other goods to that
monastery which he had consecrated in honour
of the blessed Virgin Mary whom he loved
[above
all the other saints, and this was not without
reason Therefore he had caused her image to
be set in the two shoulders of his shield in the
side next to him. And as he says, in every
battle and fight where he was engaged he used
[to kiss
her feet out of true humility and love towards
[her
And as it was customary to say many doubtful
things concerning the end of Arthur. And
particulary the British storytellers contend
[and

quoties positus in congressionis articulo fuerat, deosculari cum plurima devotione consueverat.

From this point on the writer uses only the *Speculum*.

llawer o betheu petrus am diwed arth[r].
Ac yn enwedic ch6edylydyon y brytanyeit a ymryssonant ac a gadarnhaant etto y vot ef yn vy6 yny v6ynt wrthladedic a diffodedic a difflanedic y ch6edleu geu hynny. a cherdet y wirioned racdi am hynny yn aml6c o hynn ałłan y paryssam ni dodi yma petheu prouedic or wirioned diamheu. Gwedy y vr6ydyr ar avon gam-

---

Fol. 507 a lan ygkerny6. a łład medra6t enwiraf vrad6r. g6edy kyuodi ohona6 yn erbyn Arth[r] y ewythyr vra6t y vam o geidwadaeth y deyrnas. a brathu arthur yn agheua6l. y duc hen wreicda a margan oed y hen6 y gorff hyt yn ynys avałłach. y łłe a elwir yr a6rhonn glastynbri. A thrannoeth g6edy y var6 y peris y wreicda honno y gladu yny vynwent gyssegredic val y dywetp6yt uchot. Sef y gnotaei beird ynys prydein ae ch6edylydyon dechymygu pany6 margan dwywes o annwfyn ae ry gudyassei ef yn ynys auałłach yr Iachau oe welioed. a phan veynt iach yd ymchoelei drachefyn att y brytanyeit oe hamdiflyn megys y gnotaei. Ac am hynny etto y maent mal yny adol6yn ef ac yn

1. This sentence is only partially preserved in the *Speculum* (p. 48).

2. *Speculum* (p. 48), a nobili matrona quadam ejusque cognata et Morgani vocata est delatum.

De Princ. Inst. (p. 128), Morganis, nobilis matrona et partium illarum dominatrix atque patrona, necnon et Arthuro regi sanguine propinqua.

3. *Speculum* (p. 48), in insulam Avaloniam.

affirm that he is still living. Until those untrue
tales are abandoned and cease to be and have
disappeard and the truth concerning
it become manifest henceforth, we have
caused to be set down here things witnessed
to by unquestionable truth. After the battle
Fol. 507 a on river Camlan in Cornwall[1], and after
Medrawt, that basest of traitors was slain after
he had made an insurrection against his uncle
Arthur — his mother's brother — for the pos-
[session of
the kingdom, and after Arthur was mortally
[wounded,
an old dame[2] of the name of Margan bore his body
as far as the Isle of Avallach[3] the place which is
[now
called Glastonbury. On the following day[4]
[after he
had died that dame caused him to be buried in
the sacred burialground as has been said above.
The bards of the Isle of Britain and its story-
[tellers
used to imagine that it was Margan — a goddess
[of
the netherworld[5] — that had hidden him in
[the Isle of
Avallach to heal him of his wounds; and that
[when
they became whole, he would return again to
the Britons to defend them as was his wont, and
therefore they still as it were beseech him and
[await
his future coming as the Jews do concerning
[Christ
except that the Jews are deceived to a greater
[extent

4. Merely « postea » in *Speculum* (p. 48).
5. *Speculum* (p. 49), dea quaedam phantastica.

20 aros y dyuodyat rac lla6 megys yr
Idewon am grist onyt bot yn v6y
yd ydys yn t6yłła6 yr Idewon o yn-
vydr6yd ac anfydlonder ac andedwy-
dyt. Bit honneit y ba6p ac aml6c
25 pany6 glastynbri y gelwir kanys
f[ry]dyeu ac auonyd o eigya6n mor

Fol. 507 b 1 hafren yssyd yny gylch. kyt bei prio-
dolach y gal6 keffinyd auonyd o ach-
a6s y bot ygkymherued auonyd. ac
yn ia6nach gal6 ynyssed. tir ymperued
5 y weilgi. Pa acha6s y gelwir ynteu a-
vałłach. namyn oe vot yn łłe amyl
auałłgyrn. neu ynteu o vot yn argl6-
yd ar y łłe h6nn6 g6r gynt a elwit a
e̊lwi t auałłach. Ef a notteit heuyt
10 gal6 y łłe h6nn6 ynys wydrin o acha6s
auon a oed yny damgylchynu a łłi6
glas g6ydra6l ar y d6fyr ac 6rth hyn-
ny y gelwis y saesson hi g6edy y go-
resgyn glastynbri. kanys glas yn sa-
15 esnec y6 g6ydyr ygkymraec. honneit
y6 weithon paham y gelwir y łłe h6nn6
ynys wydrin. paham auałłach a
phaham glastynbri a hoñeit y6 heuyt
pa dylyet a oed y ch6edylydyon gal6 y
20 wreic honno margan yn d6ywes o ann6-
fyn a bit honneit hynn heuyt kyt
kaffo y dywededic abat uchot gyuar6-
ydyt y 6rth gorf Arth[r] o hen lyfreu ac
ystoryaeu. a pheth heuyt or łłythyr a
25 oed g6edy eu hysgriuennu yny cr6ys
a g6edy eu rydileu haeach oheneynt

---

1. This passage in the *Speculum* (p. 49, ll. 10 ff.) is defective. Our text, no doubt, preserves the sense accurately.

through foolishness and faithlessness and mis-
[fortune
Be[1] it known and manifest to all that it is
called Glastonbury for streams and rivers flow
about it from the great Severn sea

Fol. 507 b though it would be more fitting to call it
the confines of rivers, insomuch as it is in the
middle of rivers and it is more fitting to
call islands land in the middle of the ocean.
Why is it then called avallach? because it
is a place abounding in appletrees or because
one who was formerly lord of that place was
called Avallach [2] That place used to be called
also the isle of glass because of a river that
flowed around it whose waters had a blue
glassy hue and hence the Saxons called it
Glastonbury after they had conquered it, for
[glas
in Saxon is gwydyr in Welsh.
It is well known now then, why that place is
called Isle of Glass, why Avallach and why
Glastonbury; and it is well known also why
the storytellers were bound to call that woman
Margan a goddess from the netherworld. Let [3]
[this
also be known though the above mentioned
abbot should find a story concerning the body
of Arthur in old books and histories and some
also from the inscription that was inscribed
in the crosses which had become illegible
in course of time, he had the greatest

---

2. *Speculum* (p. 49), vel a *Vallone* quodam territorii illius quondam dominatore.

3. *Speculum* MS. (p. 49, ll. 26 ff.) defective here. Our text makes the meaning clear.

Fol. 508 a

1 m6yaf eissyoes o gyuar6ydyt a hyspys-
r6yd a gafas ef y gan henri vrenhin
kanys ef a dywedassei y brenhin 6rth-
a6 lawer g6eith megys y clywssei yn-
5 teu gan hen dynyon a beird a chy-
uar6ydeit y datcanu o weithredoed
y brytanyeit pany6 y r6ng y d6y
groes a oed yn y vynwent ygglastynb[ri]
yn eu gor6ed. Ac odyna y drychaf6yt
10 yn eu sefyłł y cladyssit arthur yn
d6fyn rac ofyn y saesson a 6rthladys-
sei ef yn vynych ac a deholassei or y-
nys. ac a dugassei vedra6t y nei yn-
teu y g6as direitaf yny erbyn y ge-
15 issa6 amdiffyn y ennwired. y rei aores-
gynassant eilweith yr ynys o g6byl
g6edy y agheu ynteu. Ac rac yr vn
ofyn h6nn6 yn datkladu y bed me-
gys am seith troetued yny daear
20 o dyfynder y kaffat anysgogedic
uaen praff a chroes bl6m g6edy ry-
ansodi ynda6 or tu ass6 ida6 ar łły-
thyr h6nn yman yny groes bl6m.
yman y mae yr arderchа6c vrenhin
25 Arthur yn gorwed g6edy y gladu yn
y bed h6nn. ac y gyt ac ef yr eil nyt amgen.

Fol. 508 b

1 g6enh6yuar y wreic. Ac yn is no
hynny eilweith na6 troetued y kaf-
fat bed arthur. y groes honno g6edy
y thynnu or maen a weles łławer. ar
5 abat yny dangos y henri vrenhin.
ac a darłłeassant y łłythyr. Ac megys

1. This sentence corresponds to the defective passage, *Speculum*, p. 50, ll. 6 ff.

Fol. 508 a part of his story and information from king Henri. For the king had often told him, as he himself had heard from old men and bards and storytellers recounting the deeds of the Britons, that it was between the two crosses that lay on the ground in the burialground of Glastonbury — the crosses were afterwards rai-
[sed and
set on end — it was here that Arthur was buried deep in the earth from fear of the Saxons whom he had often repelled and whom he had
[banished from the
island — those whom that most wicked youth Medrawd, his nephew, had brought against him in his effort to defend his wickedness, those who the second time completely conquered the island after his death. And [1] for the very same fear, while they were re-opening the grave, at the depth of about seven feet in the earth, there was found a huge immovable stone with a cross of lead set in the left side of it with this inscription in the cross of lead — Here lies the exalted king
[Arthur having
been buried in this grave and tgoether with him a second [2] to wit Gwenhwyvar his wife.

Fol. 508 b And nine feet still deeper Arthur's grave was
[found
and many people saw that cross after it had been taken out of the stone and many saw the abbot showing it to king Henri, and read the inscription. And as the cross had been fixed in and hidden under the stone, so in like

2. Llanstephan MS. 2, has : « the second Gwenhwyvar his wife ».

yd oed y groes wedy y ry ansodi ae chu-
dya6 ydan y maen. velly yd oed y gro-
es eilch6yl wedi ry ymchoelut tu y lly-
10 thyr idi 6rth y maen o anryued ystry6
a chywreinr6yd adoethineb y dynyon
a oed yna yn medru ac yn mynnu
cudya6 a dirgelu g6r kymeint y an-
ryded a h6nn6. ac eu hargl6yd 6ynteu
15 a seilya6dyr pennaduraf y lle h6nn6.
Ac yn bennaf oll o acha6s kynn6ryf y
ryuel a oed arnunt. Eissyoes g6edy
hedychei ar y lle h6nn6 eilweith. ual
y keffit manac ar ved arth^r. y gosso-
20 dassant 6y y groes ar llythyr yndi
val hynny. ac yn g6byl megys y dy6-
edassei y brenhin y caffat corf arthur
Nyt ymy6n marmor megys y g6ed-
ei y vrenhin kymeint y anryded a
25 h6nn6. nyt ymy6n ysgrin o vaen nad
na maen glas. namyn ymy6n dryll
dar g6edy ry geua6 a hynny o vn

Fol. 509 a 1 droetued arbymthec neu a vei v6y o
dyfynder yn y daear. o acha6s eu brys 6y
yn v6y noc o acha6s anryded cladu g6r kyf-
urd a h6nn6. Ac nyt oed ryued hynny yn
5 y kymhellei gynn6ryf ryuel 6ynt a gouit.
Ac odyna y dywededic abat h6nn6 o arch
a dysc henri vrenhin a beris g6neuthur
ysgrin arderchaḋ o vaen marmor y es-
gyrn arth^r megys y g6edei ac y dylyit y
10 seilya6dyr peñaduraf y lle h6nn6. Ac
ynteu [a garei] yr egl6ys honno yn v6y noc
[egl6-
ysseu yr holl deyrnas. ac ef ae g6nathoed

manner had the cross again turned the inscri-
[bed side
towards the stone through the
wonderful artifice and cunning and wisdom
of the men who were able, and who desired to
hide and to secrete a man so honoured as he
who was their lord and the principal founder
of that place. And above all [it was done]
[owing to
disturbance and war among them.
However after peace had been restored in that
place they set the cross with the inscription up
[in that way
to indicate the grave of Arthur. And [1]
Arthur's body was found exactly as the king had
said not in marble as it became a king
so exalted as he, nor yet in a coffin of
polished stone or marmor but in the trunk of
[an oak
which had been hollowed out,

Fol. 509 a and that at a depth of sixteen feet or more
in the earth, more on account of their haste
than [lack of] honour in burying a king so
exalted as he; and that was no wonder when
they were harassed by the tumult and the dis-
[tress
of war So the above mentioned abbot, follow-
[ing
the command and advice of king Henri
caused a splendid coffin of marble to be
made to contain the bones of Arthur
in a becoming manner, and as was due
to the principal founder of that place. And
he loved that church above the churches of

1. *Speculum* MS. (p. 50, beginning of ch. 10) is defective here. Our text makes it clear that the subject of *praedixerat* was Henry.

yn gyuoetha6c o dir a daear yn amyl ac
yn ehelaeth. Ac nyt heb y obryn ohona6
15 ynteu. namyn o gyfya6n vra6t du6
y g6r a dal p6yth pob da yn ehalaeth heb
petruster. nyt yny nef ehun. namyn ar
y daear heuyt ac yn vy6 ac yn var6
A g6edy bo mar6. yny vuched dragy6yd.
10 Ac yny diwed yny vanachla6c hynaf
ac a6durdodaf or hołł deyrnas y clad6yt
arth^r. yn anrydedus. megys y g6edei kyf-
lehau g6r kymeint y glot ae anryded a
h6nn6. Ac velly y teruyna cladedi-
10 gaeth Arthur vrenhin

the whole kingdom and he made it rich
with many and extensive pieces of land. And
this he did not, without reward, but
of the just judgment of God, the one who
rewards bountifully and without any doubt,
every good that is done; and that not only
in heaven itself but also on earth, both [1] the
living and the dead, and after death in the
life eternal. And in the end Arthur was
buried in the oldest and most powerful
monastery in the whole kingdom as it was
becoming to bury a man so famous and
honourable as he. And thus ends the Burial
of king Arthur.

Timothy Lewis,
University College of Wales, Aberystwyth.

J. Douglas Bruce,
University of Tennessee.

1. From here to the end is defective in the *Speculum* (p. 51).

MABON AB MODRON

Mabon appears to play a much more important part in the French romances than in the tales which have been preserved in the Welsh language. Under other names, however, as we shall attempt to show, he is as well known in Wales as on the continent.

His most important appearance in France is in Chrétien de Troyes's *Erec*. In this episode, the hero enters the castle of Brandigan, which belongs to King Évrain, who conducts him to a wonderful orchard, full of the most luscious fruit, but which is, as many writers have pointed out, nothing more than a magic prison. In the orchard stands a row of stakes, all except one bearing a human head, and the empty one has a horn attached to it. Penetrating further into this land of magic, Erec sees a silver couch, and on it is reclining a most beautiful maid. He approaches her, but as he does so, he is confronted by a giant with whom, after many bitter words and reproaches, he fights. Erec conquers his adversary, who tells him that he is called *Mabonagrain*; at least, that is how he is known in that country, but he does not know his real name, — a most important detail preserved by Chrétien, in view of the history of the Welsh Mabon. He is kept imprisoned in the orchard by a beautiful maiden, who has by her magic wiles forced him to remain there as her lover, and fight every newcomer until he is defeated by one of them. Then and not till then will he be released. « Sound the horn » says he to Érec, « as a sign, of my deliverance ». After many days of rejoicing, Érec departs with Énide into the court of king Arthur.

The points to which we wish to call special attention in the above narrative are the following :

1) The name *Mabonagrain.*

2) Mabonagrain is a *prisoner.*

3) He can only be delivered by *fighting.*

4) He has a name, but no one knows his real one.

5) His deliverance is signalised by the sounding of a horn.

In the Welsh version of *Geraint ac Enid*, this incident differs in many important details from the corresponding part of the Érec. Some of these differences are immaterial to our theme.

1) The magic prison is covered with mist.

2) The horn is suspended from an apple-tree.

3) « Lord » said the conquered warrior « I pray for quarter, and thou shalt have what thou wilt ». « I will naught » said Geraint « save that there never be here any more this *chware* (= *jeu*) nor the hedge of mist, nor the magic, nor the enchantment which has been ». « Thou shalt have that willingly, lord. And cause thou the mist to leave the place. Sound thou that horn, and the moment that thou soundest it, the mist will depart. And until the knight that should conquer me should sound it, the mist might never depart hence. . . Then Geraint came and sounded the horn, and the moment that he gave one blast on it, the mist departed ». Here it is to be noticed that the Welsh version, with far greater probability, makes the blast of the horn the cause of the breaking of the enchantment that bound the strange Knight, and not the signal of his deliverance.

(*White Book Mabinogion*, folio 283.)

Let us for the moment leave the story of Mabonagrain, and devote our attention to the Mabon of the Welsh tales. In *Kulhwch ac Olwen*, we note the following facts, among others concerning him.

1) His name is Mabon, son of Modron.

2) He was stolen from between his mother and the wall when he was three nights old.

3) No one knows what has become of him till he is found a prisoner in a stone fortress at Gloucester, which can only be approached by water.

4) He is the oldest of all men or beasts then living on the earth.

5) He is delivered from his prison by Arthur and his men.

(*Red Book of Hergest*, folios 834-837).

Now it is strange that no student of the Arthurian legend has realized that the story of the stealing of Mabon from his mother is given in great detail in the Mabinogi of *Pŭyll*, where Rhiannon's son, whose name is not mentioned, is stolen from her bed soon after his birth. The Mabinogi does not actually state that he was 'three nights old', as in the case of Mabon, but he could not be much older, as the midwives were still watching by Rhiannon's bed. This is the incident upon which the whole of the latter part of the *Pŭyll* is hinged.

We see, then, that the son of both Rhiannon and Modron was, according to Welsh tradition, snatched from his mother's bed soon after birth. If we can prove that Rhiannon and Modron are one and the same person, then we know the story of the rape of Mabon.

Modron, as is well known, implies an earlier *Mātrŏna*, the name of a goddess which is of frequent occurrence in Celtic inscriptions (Anwyl, *Celtic Religion*, pp. 41-3. Rhys, *Hibbert Lectures*, pp. 278-9), and which gave in French the proper name *Marne*. The termination *-ŏna* is common in the names of Celtic goddesses such as *Epona*, *Sirona* etc., and its masculine form *-ŏnos* (in Roman inscriptions *-ŏnus*) is found in Mapŏnus, the name of a well known Gaulish god, which gave in Welsh *Mabon*. *Mabon vab Modron*, then, may be translated as « the Great Son, the son of the Great Mother »[1].

We return to Rhiannon. The original form of her name also shows the termination *-ŏna* ; it would be *Rigantŏna*, that is 'the great queen'. But the root **rig* may mean in

1. It would be interesting to trace how far this deity has influenced what may be called the « mythology » of Christ, as contrasted with his history given in the Gospels. Christ is certainly called in Welsh *Mabon* and *Mab Mawr*, — which makes us think at once of the italian *bambino*. I throw out this suggestion to scholars competent to investigate the matter.

Welsh not only 'king' or 'queen' but 'parent'. *Rhieni*, for instance, the plural of a word **rigan* — means in Welsh both 1) « parents » and 2) « ladies ». In modern Welsh, it has the former meaning, while in Medieval Welsh it meant the latter. Branwen, (*Mab. of Branwen*, Red Book of Hergest, folio 728) is called *tryded prif rieni yn yr ynys hon*, « one of the three greatest ladies of this island », or « one of the three greatest queens ».

It must be noticed that the modern Welsh singular *rhiant* (implying a plural *rhienni*, with two n's) is a fabrication, probably due to Dr. Pughe. I cannot find the word in any dictionary before his.

William Evans's *English-Welsh Dictionary* (1771) gives *sub* « Parent » : '*rhieni, tad neu fam*', as if *rhieni* were a singular noun[1].

The transition from « queens » to « parents » is, of course, easy and obvious enough. Even in these days, far removed as they are from patriarchal times, the word 'governor' in plebeian English has the three distinct meanings of 1) *gouverneur*, 2) *père* and 3) *monsieur*, just as in Welsh *rhieni* means 1) *queens*, 2) *parents* and 3) *ladies*. Therefore, *Rhiannon,* containing the root **rig*, may mean 'queen' 'lady' or 'mother', and in the third sense of « mother », or rather « great mother » has exactly the same significance as *Modron*. So that the story of the rape of Rhiannon's son is the story of the rape of Mabon.

Who then was the father of Rhiannon's son? According to the Mabinogi, it was Pwyll chief of Annwvn, but it is extremely significant that when he was saved from the magic claw, he was adopted by Teyrnon who persuaded his subjects, with the connivance of his wife, that his wife had been pregnant and had given birth to the child. In other words, the subjects of Teyrnon thought that he was the father of the child, but as the Mabinogi had already said that the father was Pwyll, it was necessary to invent some such story for the

1. On trouvera toutefois une autre interprétation du gallois *rhieni* dans la *Revue Celtique*, t. XXXII, p. 235 (N. d. l. r.).

sake of consistency. Now Teyrnon, as Sir Edward Anwyl has already pointed out (*Zeitschrift für celtische Philologie*, vol. I, p. 288) makes with Rhiannon a perfect pair, his name, supposing an old form *Tigernonos*, meaning « great king ». We may then, without much hesitation, write down the pedigree of Mabon as follows :

Tigernonos = { Matrona or Rigantona
|
Maponos

And now comes a most striking confirmation of this theory. Teyrnon, when he had decided to adopt the child, caused him « to be baptized with the baptism which was at that time practised. And the name given him was Gwri Wallt Euryn. What hair was on his head was as yellow as gold » (*Red Book of Hergest*, fol. 724.) — but this remark only explains the epithet *Euryn*, and not the more important name *Gwri*, to which we shall return later. Now, it is not surprising, in view of what we have said, that Mabon and Gwri are named together in *Kulhwch ac Olwen*, — « After that, Arthur went to Llydaw with Mabon son of Mellt and Gware Gwallt Euryn..... » (Red Book, folio 837 d.). M. E. Philipot, in an extremely clever and careful article[1], has already explained the curious name *Mabonagrain* which, as we have seen, was the name borne by the prisoner in *Érec*. « Il est la synthèse de deux noms que nous trouvons appliqués à deux personnages différents, dans le groupe du *Bel Inconnu* et dans *Érec* lui-même. On sait que l'enchantement de la « Gaste Cité », qui a totalement disparu du récit d'*Érec*, bien que, comme le montre *Carduino*, il fit très anciennement partie essentielle du cycle, est l'œuvre de deux personnages maudits : l'un, nommé Mabon, est de beaucoup le plus important, « li plus sires » (v. 3321)..... Eurain n'est guère qu'un comparse, un fantôme dont la seule utilité est, semble-t-il, de

1. *Romania*, 1896, p. 258.

parfaire un couple traditionnel. Dans LD [1], le premier s'appelle Maboun, ou Mabounis, le second s'appelle Irayn. Le même couple se retrouve dans *Erec*, où à côté de Mabonagrain, nous voyons le roi Eurain [2]..... Mais alors, quelle pourrait être l'origine de ce personnage vague, de ce « second » de Mabon ? Il est possible qu'il ait été au début une simple épithète homérique, l'adjectif gallois *Euryn*..... Nous donnons évidemment cette conjecture sous toutes réserves ».

Without knowing it, M. Philipot has struck on the very explanation which throws light on the history of Mabon. One comment we would like to make on his article, — his explanation does not dispose of the *g* of *Mabonagrain*, or of the *a*. I suggest that *Mabonagrain* is not simply *Mabon-Euryn*, as M. Philipot suggests, but *Mabon a Gwri Euryn*, i. e. « Mabon and Gwri (Wallt) Euryn ».

Now it is time to consider whether we have any traces of such a captivity as that of Mabon or of Mabonagrain in that hero's history when he goes under the name of Gwri Wallt Euryn?

When Gwri was restored to Rhiannon, the 'author' of the Mabinogi of *Pwyll* was confronted with a further difficulty. The name of Pwyll's son was not Gwri Wallt Euryn, but Pryderi, as Welsh tradition, indepently of the Mabinogion, amply testifies [3]. So, in a very lame and unconvincing fashion, she insists that his name be changed to Pryderi, and hence forward in the *Four Branches*, we have to seek for Gwri under this new name, though in *Kulhwch ac Olwen* , as we have seen, he is still found under the earlier appellation. Therefore, though the Pryderi of *Math vab Mathonwy* is partly Pryderi and partly Gwri, the Pryderi of *Manawyddan vab Llyr*, is certainly Gwri under another name. In this mabinogi, the widow Rhiannon is given in marriage to Manawyddan, and

1. I. e. *Le Beaus Desconnus*,

2. In the Welsh *Geraint*, « Ywein. » Opposed as we are to the German theory of the Arthurian legend, we must admit here that the Welsh is following a French written tale, — which neither M. Loth nor M. F. Lot nor M. Philipot ever denied.

3. See under *Pryderi* in the Index to Skene's *Four Ancient Books*.

the three — Rhiannon, her husband and her son — together with her son's wife, are described as celebrating the marriage when suddenly « there was a noise, and in the midst of the great noise, a shower of mist came, so that not one of them could see the other. And after the mist, every place became light, and when they looked where they had seen the flocks and the herds and the houses before, they could see no manner of thing, — neither house, nor beast, nor smoke, nor fire, nor man, nor dwelling, except the palace of the court, which was empty and desolate and deserted, without man or beast. » (*Red Book*, folio 741.). After many adventures, which we need not describe, they came one day to a *caer*, which Pryderi entered. « When he came into the *caer*, nor man nor beast nor boar nor hounds nor house nor habitation could he see in the *caer*. There was, as it were in the middle of the floor, a well, enclosed with marble all around. And on the brink of the well, a golden goblet above a slab of marble, and chains going upwards to the sky, and he could see no end to them..... And he came to the goblet, and grasped it. And as he grasped the goblet, his hands became fast to the goblet, and his feet to the slab on which the goblet stood..... « Alas, my lord » said Rhiannon « what dost thou here? And she grasped the goblet with him, and as she grasped it, her hand became fast to the goblet, and her two feet to the slab..... As soon as night fell, a noise came upon them and a shower of mist, and with that the *caer* disappeared, and away they were taken with it. » After some further adventures of Manawyddan and Kicva, Pryderi's wife, who were thus left alone, Manawyddan finds a means of delivering his wife and her son — « Then Manawyddan arose, and when he looked, he could see the whole country with its houses and inhabitants, with all its flocks and habitations in their place » (*Red Book*, folio 745-751).

These quotations carry their own tale, and require no explanation of ours. We will only notice one or two points.

1) It is evident that the interval between the first mist and the second is due to the story-teller. The captivity was probably a continuous one.

2) The essential factor is the mist, as in the tale of *Geraint*.

3) The mist suddenly disappears as in *Geraint*.

4) It required a deliverer here — in this case, Manawyddan, — just as Arthur delivered Mabon, and Geraint delivered the Knight of the Mist-Hedge.

Now it is important to notice that the *cyvarwyddyd*, or spoken tale, from which this Mabinogi was made up, was called the « Mabinogi of Mynnweir a Mynordd » if we are to take the very lame and impossible explanations of the names given by the 'author' (*Red Book*, fol. 751), but more probably we should read them as « Mynnweir a Mynord. » It should be noted ,too, that their sojourn in the mist is distinctly called a *carchar* = « prison ». A word about these names.

There is little doubt that *Manawyddan*[1] is a later addition to the story as the reference to its older name proves, and that *Mynnweir* and *Mynord* were the original protagonists. *Modron* is also written *Mydron*, as in the following from the Black Book of Caermarthen (Dr. Evans's edition p. 94).

Mabon am *mydron*
Guas uthir pen dragon.

It seems to us likely that *Mynord* here represents an original *Mydron*, through a series of scribal errors, because it is clear from the story that the scribes did not understand what the names meant. Mydron written as Mydrō could easily develop into Mynord, for we know that copyists are capable of much greater things than this. As to *Mynweir*, we suspect that we have here an instance of the influence of one word of a pair on its fellow, which is so common in Medieval Welsh. Just as *Sodom and Gomorrah* appear in *Llyfr yr Ancr* (1346) as *Souir ac Ovir* (*Elucidarium*, edited by Rhys and Jones, p. 157), and just as we have *Se ac Asse*, *Sach a Salach*, *Lotor a Fotor* in *Kulhwch ac Olwen* (*White Book Mabinogion*, folio 285), so *Gweir a Mynord* became *Mynweir a Mynord* in this case. Whe-

1. He is, of course, one of the Irish characters of the 'Four Branches'.

ther this be right or not, there is little doubt that *Mynweir* conceals, under some addition, the name *Gweir*.

Now, who was Gweir ? It will not surprise us to find that he was one of the « three famous prisoners » of Welsh legend, and the most complete account of him is found in the *Book of Taliessin* :

> Bu kyweir Karchar *gweir* ygkaer sidi.
> Truy ebostol pwyll a phryderi.
> Neb kyn noc ef nyt aeth idi
> Yr gadwyn tromlas kywirwas ae ketwi
> . . . . . .
> Tri lloneit prytwen yd aetham ni idi
> Nam seith ny dyrreith o gaer sidi.

« Complete was the prison of Gweir in Caer Sidi, on the quest (?) of Pwyll and Pryderi. Before him no one entered into it, — into the heavy dark chain which held him, faithful wight. Three times the freight of Prydwen were we when we went into it; save seven, no one returned from Caer Sidi. »

Further on, the poem describes Arthur as leading the expedition against the fort of Sidi. From the above, these facts are to be noted :

1) Gweir is rescued from his prison by Arthur just as Mabon was.

2) His prison was over the water, just as Mabon's was.

3) He is in the poem associated with Pryderi.

4) Just as Mabon was the oldest of all living creatures, so Gweir was the first to go to *it*; — whether *it* means the chain or Caer Sidi it does not matter; he is the oldest prisoner.

And now, let us see what Sir John Rhys says of the name *Gweir*. In the *Hibbert Lectures*, p. 282 (3rd edition) he writes as follows :

« But we seem to be again led back to the latter by the name *Gweir*,.... for it probably meant « manly » : at any rate, that is the natural inference from the fact that it is a

derivative from an earlier from of *gwr*, the Welsh equivalent in sense and etymology of the old Irish *fer* and the Latin *vir*. Another of his names of this origin is probably to be detected in *Gweron*, which means a great man or hero ». He might have added « and in the name *Gwri*. »

In the *Arthurian Legend*, pp. 365-366, the same author establishes a connection between Pryderi and Gloucester, the legendary prison of Mabon.

There is little doubt in my mind that *Mabon*, *Gwri*, *Gweir*, and *Mynweir* all represent the name of the same person, — the original of the *Mabonagrain* of Érec, and the famous prisoner of Welsh mythology. If these equations are accepted, many mysteries in the development of the Arthurian legend will be cleared up. Another time, we hope to show the bearing of these identifications on the origins of the Arthurian tales.

Cardiff. W.-J. Gruffydd.

AN CAOCH O CLUAIN

In the Book of the Dean of Lismore a well-known poem on the death of Fraoch (Skene-M'Lauchlan, p. 54; Cameron, I, p. 62) is attributed to *In Keich O Cloan* (=*An Caoch O Cluain* or *Clumhain*), who is stated by Skene and by Mackinnon in his recently published *Catalogue of Gaelic MSS. in Scotland* (p. 232) to be otherwise unknown. The attributions in Macgregor's collection are not such as to inspire great confidence, with the result that one is apt to grow sceptical as to the existence of certain of the poets whose names he places at the head of poems. It is therefore not without interest to find a Caech Ceise O Clumhain appearing in the Magauran Book in the possession of the O'Conor Don, as the author of a poem of 36 stanzas in praise of Niall Magauran who died according to the Annals of Ulster and the Four Masters in 1362. For what is known of the bardic family of O'Clumhain see O'Grady *Catalogue* pp. 343 and 366-7.

E.-C. Quiggin.

L'ETYMOLOGIE DU GAULOIS *DUMIAS*.

Dumias, surnom du Mercure Arverne honoré au sommet du Puy-de-Dôme, est vraisemblablement un nom local. M. Rhys, suivi par M. Holder, *Altcelt. Sprachsch.*, I, 1369, le tire d'un mot **dumio-* qui signifierait « colline » et qu'il rapproche de l'irlandais *duma*. Ce rapprochement, que l'on trouve utilisé dans l'excellent travail de M. Hessen analysé plus loin, p. 470, est certainement possible phonétiquement, mais il importe de savoir à quelles conditions sémantiques.

Le sens de l'irlandais *duma* demande avant tout à être précisé. Dans la langue des gloses, on n'en trouve que les dérivés *dumaigim*, *dumugud*, *dumaigthe* :

Ml. 55 d 3 exaggerauit .i. *ro dumaigestar*.

Ml. 44 d 4 exaggerationis .i. *indumichtho*.

Ml. 35 d 17 cumulatius .i. 7 *nibi indumaichthiu* .i. *nibi chondumu(gud) do degnímaib* « ce n'est pas d'une façon plus exagérée ; il n'y a pas exagération de bonnes actions » (le sens du mot *condumugud* n'est pas sûr, v. le *Thesaurus*, et l'aspiration en est irrégulière, v. Pedersen, *K. Z.*, XXXV, 322).

Ml. 77 d 2 exaggerenter .i. *indumaigthid* .i. *dudumugud innanimned* « d'une façon exagérée ; pour exagérer les souffrances ».

Pour qui connaît les principes de traduction servile habituels aux glossateurs irlandais, il est évident que le mot *duma* a le sens du latin *agger*. Et c'est en effet avec cette valeur que le mot apparaît dans la littérature postérieure ; il désigne une levée de terre, un mur, un rempart. Au lieu de *tanic reme assa aithle for licc na ṅgiall in-Emain Macha* « il s'avança ensuite sur la pierre des otages à Emain Macha » (Book of Leinster,

93 b 24), le Book of Lecan porte *for duma na ṅgiall* « sur le mur des otages » (44 a 7).

Dans les *Passions and Homilies*, p. 675, le sens de rempart est bien net : *rosuidiged in duma* « the mound was raised » (l. 1576) ; *fuarus duma cloch* « I found a mound of stones » (l. 1571) ; *rochlaidset in duma* « they excavated the mound » (l. 1573).

Mais l'idée première est celle d'un ouvrage par accumulation de matériaux : *ni chumdaigem adnocla na duma for marbu* « nous n'élevons pas de tombes ni de tertres au-dessus des morts », lit-on dans l'Alexandre, l. 902 (*Irische Texte*, II, 2, 78). Et le passage suivant du *Togail Tróí* (l. 1180) précise encore cette idée : *roláset a n-étaige díib 7 doronsat dumai dib arambélaib* « ils enlevèrent leurs vêtements et en firent un rempart devant eux (*Irische Texte*, II, 1, 38). Disons plutôt « un tas » dans cette phrase, et nous comprendrons alors que le mot *duma* ait pu être employé pour désigner simplement une grande quantité, comme synonyme de *imat* « beaucoup » (O'Davoren, n° 751, dans l'*Archiv. f. Celt. Lex.*, II, 320). C'est le cas du français familier « un tas d'objets, des tas de gens », et aussi du lituanien *túlas* qui du sens d'« agglomération, masse » en est venu à désigner « un grand nombre ».

Un mot très voisin de *duma* est en irlandais même *dua* « rempart » : *dar dua ind liss* (L. L. 274 a 51) « par-dessus le rempart de la cour » ; cf. *duae* dans le Glossaire des Lois. Il a une forme plus ancienne dans le mot *dóe* (disyllabique), attesté à deux reprises dans le *Félire* d'Oengus (2 mars et 27 août). Et le glossaire d'O'Clery enregistre *dae nò dua* .i. *cloidhe ard no múr ard* « a high rampart or high wall » (*Rev. Celt.*, IV, 395).

Il est regrettable que M. Hessen, dans le travail cité au début de cette note, n'ait pas étudié le cas de *dóe*. D'un prototype **dou-yo-* on attendrait, d'après la règle qu'il a posée p. 27 et suiv., ou bien **dói* monosyllabique ou bien **due* (*duae*) disyllabique. La règle serait-elle en défaut ? Le mot *dóe* du Félire résulterait-il d'une contamination ? Faudrait-il séparer *dua* de *dóe*, et voir dans ce dernier un suffixe plus complexe que le suffixe *-yo-* ? La question vaudrait d'être discutée. Il ne

paraît pas douteux en tout cas que *duma* et *doe* (*dua*) ne dérivent tous deux avec un suffixe différent d'un radical **dou̯-*, **du-* en alternance vocalique, dont le sens se rapporte à un ouvrage de protection en terre amoncelée.

On peut préciser davantage le sens ancien de ces mots, en y rattachant le gaulois *dūros* (*dūron*) « ville ». Dans l'article où il a fort justement défendu la quantité brève de l'*u* de *dūros*, M. Philipon a proposé de l'expliquer par le nom indo-européen de la porte, grec θύρα, etc. (*R. Celt.*, XXX, 73) : ce qui ne va pas sans difficulté. Il est plus simple d'expliquer **dū-ro-* comme un dérivé de la même racine que *duma* et *doe*. Le sens premier en serait « enceinte fortifiée, formée d'une levée de terre », d'où plus tard tout simplement « ville ».

On observe une évolution de sens analogue dans l'histoire d'un mot qui a plus d'un rapport avec les précédents. C'est le gaulois *dūnom*, qui désigne une ville forte, une forteresse. Plusieurs écrivains des bas temps, et en particulier l'auteur anonyme du Glossaire dit d'Endlicher, nous disent qu'il signifiait « montagne » (v. les références chez Holder, I, 1375). C'est une interprétation, due au fait que les forteresses étaient généralement placées sur les hauteurs. Mais il y en avait ailleurs, par exemple dans des îles commandant le cours d'un fleuve : tel *Metlodunum*, aujourd'hui *Melun*. Et d'ailleurs l'étymologie n'est pas favorable à l'interprétation proposée. Le gaulois *dūnom*, comme l'irlandais *dún* (g. *dúne*, thème en *-es-*) signifiait simplement « enceinte » à l'origine. Le verbe dérivé *dúnaim* traduit en irlandais l'idée d'enfermer. On désignait donc par *dūnom* une ville fermée. Le mot, passé en germanique, a conservé le sens de « ville » en anglais (*town*), mais ne signifie plus que « haie » en allemand (*Zaun*) comme en scandinave (v. dan. *tun*). Sur l'emploi des haies pour enceindre et fermer les villes, voir O. Schrader, *Reallexikon*, sous le mot *Wall* et Fr. Kluge, *Etym. Wtb. der deutschen Sprache*, 7e éd., sous les mots *Etter*, *Hag*, *Garten* et *Zaun*. M. Kluge suppose que le sens ancien de *dūnom* était celui de « haie », d'où « enceinte ». C'est possible. On pourrait aussi bien cependant imaginer le processus inverse ; et il y aurait alors peut-être un moyen de rattacher le mot *dūnom*, malgré la différence de quantité, aux

mots *dūros* (*dūron*), *duma* et *dōe*. Mais ce serait reculer trop loin les bornes de l'hypothèse [1] ; contentons-nous d'indiquer ici que ces trois derniers mots forment un groupe étymologique dont les rapports paraissent des mieux établis. Il s'agit de termes techniques, de mots de civilisation proprement celtiques.

Nous voilà bien loin du gaulois *Dumias*. Le simple **dumio-* sur lequel se fondait l'étymologie de M. Rhys existe peut-être dans un nom de lieu d'Espagne (*Dumium*, d'après Holder, I, 1368) : la traduction « colline » ne repose en tout cas sur rien et est certainement aussi en l'air que la traduction « montagne » donnée à *dūnom* par le glossaire d'Endlicher. S'il a existé un gaulois **dumio-*, il ne pouvait signifier que « levée de terre, rempart, enceinte fortifiée ». C'est aux archéologues à nous dire si l'on a pu tirer de ce mot le nom d'une divinité, si cette traduction convient à la topographie du Puy-de-Dôme, au caractère du sanctuaire, au culte du dieu. Tant qu'ils n'auront pas répondu à ces questions, il sera plus prudent de s'abstenir de tout essai d'étymologie du nom propre *Dumias*.

J. Vendryes.

1. On pourrait être tenté aussi de rapprocher des mots celtiques en question le grec δυσεα qu'Hésychius donne comme cypriote et qu'il traduit par τοῦ τοίχου τὰ πέριξ. Mais ce mot est isolé en grec même. M. Hoffmann (*Gr. Dial.*, I, 111, 112) a probablement tort de le rattacher aux mots δεινοστρέφειν, ἐπιδευσαι· ἐπιστρέψαι, ἐπιδε(υ)σον· ἐπίστρεψον, également donnés par Hésychius comme cypriotes. On a dans ces mots la racine bien connue **deu̯ə-* « s'éloigner, se détourner » (sanskrit *dūráḥ*, *dávīyān*, etc.).

BIBLIOGRAPHIE

SOMMAIRE. — I. J. POKORNY, *Der Gral in Irland und die mythischen Grundlagen der Gralsage.* — II. J. HESSEN, *Zu den Umfärbungen der Vokale im altirischen.* — III. Dr M. HÖFLER, *Organotherapie bei Gallo-Kelten und Germanen.* — IV. L. GOUGAUD, *Étude sur les* loricae *celtiques.* — V. W. M. LINDSAY, *Early Welsh Script.* — VI. *Sailm Dhaibhidh.* — VII. A. PERCEVAL GRAVES, *Welsh Poetry Old and New.*

I

J. POKORNY. *Der Gral in Irland und die mythischen Grundlagen der Gralsage.* Wien, Verlag der anthropologischen Gesellschaft, 1912. 15 p. 4°, 1 K.

Notre savant collaborateur, M. Julius Pokorny, est un esprit fertile et plein d'imagination. Il a déjà émis, en mythologie celtique, quelques hypothèses hardies, sur la formation de la légende d'Arthur, par exemple, ou sur l'origine du druidisme. Il s'attaque maintenant à la légende du Graal, dont il croit avoir découvert le fin mot.

C'est à la Société anthropologique de Vienne qu'il a révélé sa découverte, dans la séance du 14 février dernier ; et il vient de la publier dans les *Mitteilungen* de ladite société, t. XLII, sous le titre : *Der Gral in Irland und die mythischen Grundlagen der Gralsage.*

La légende du Graal nous est connue par les romans dits arthuriens et se trouve, par suite, naturellement localisée dans les traditions brittoniques; les deux héros de la légende sont Perceval (Peredur) et Gauvain (Gwalchmei), celui-ci probablement plus ancien que celui-là, comme l'a prouvé miss Weston. Mais, différents érudits l'on déjà remarqué, Perceval et surtout Gauvain présentent certains traits de ressemblance avec Cuchullin ; si bien que

M. Pokorny croit pouvoir soutenir que nous avons dans les trois personnages trois exemplaires d'un seul et même héros préceltique, qui serait le héros par excellence du Graal. Qu'est-ce que le Graal lui-même ? Sous sa forme ancienne, débarrassée des éléments que le mysticisme chrétien a pu y ajouter, c'est un vase, de forme ronde, qui contient un aliment inépuisable ; et c'est un dispensateur de fécondité (« Fruchtbarkeitsspender ») ; il est gardé dans un endroit difficile d'accès, où le héros ne l'obtient qu'après plusieurs tentatives et au prix des plus grands efforts. Or, dans la légende de Cuchullin (v. *Siaburcharpat*, in *Anecd. from Ir. Mss.*, III, 54), il est question d'un chaudron magique où trente vaches épandent leur lait, et dont Cuchullin réussit à s'emparer. Nous retrouverions là, suivant M. Pokorny, le Graal sous une forme plus ancienne et plus rapprochée de ses origines. On peut aller plus loin encore : le chaudron, les vaches et le lait, cela fait tout de suite penser à l'Inde. Déjà M. L. v. Schroeder a trouvé dans le Rig-Veda le pendant du chaudron de Cuchullin ; et voilà M. Pokorny, à la suite de M. v. Schroeder, voguant sur l'océan de la mythologie védique. C'est un océan fécond en naufrages, où plus d'un exégète a déjà sombré. Malgré d'illustres exemples, dont celui de Max Müller lui-même, M. Pokorny ne craint pas de s'y aventurer. Il est vrai qu'il ne suit pas exactement le même chemin que Max Müller. Il a une boussole bien à lui. Ce n'est pas sur le soleil qu'il la règle, c'est sur la lune. Toute la légende du Graal, telle qu'on peut la reconstituer d'après les données galloises ou irlandaises, ne serait qu'un mythe lunaire, abondamment développé. Le Graal, c'est la lune qu'un héros cherche à conquérir ; mais Perceval aussi, c'est la lune, et Gauvain, et Cuchullin. Les fameux tours d'adresse par lesquels Cuchullin se distingue, les contorsions extravagantes qu'il exécute ne seraient que des représentations mythiques des phases de la lune. Les nombres fatidiques, qui jouent un rôle dans la destinée de Cuchullin, se laisseraient ramener aux divisions du mois lunaire. Bref, le héros du Graal, en Irlande comme en Galles, serait à la fois le conquérant de la lune, représentée par un chaudron, et l'astre lui-même.

M. Pokorny développe sa théorie avec verve et adresse, sous une forme nette et décisive, qui a dû faire sur son auditoire une forte impression. Nous ne croyons pas cependant qu'elle résiste à un examen attentif. Sans doute, tous les détails qu'il a réunis s'accordent le mieux du monde, concourent logiquement à la démonstration, constituent en un mot une excellente argumentation. Mais d'autres exégètes avant lui, par des arguments non moins convain-

cants, avaient prétendu prouver que Cuchullin était le soleil ; et leur interprétation solaire de l'épopée irlandaise n'a pas prévalu. Il est à craindre que l'interprétation lunaire n'ait le même sort. L'objection fondamentale que l'on doit faire aux auteurs des théories de ce genre, c'est qu'ils ne tiennent jamais compte que d'une partie restreinte des faits; ils ont une vue partielle et unilatérale, ils ramassent sur l'immense étendue des traditions et des littératures tout ce qui peut servir à construire leur thèse, et négligent le reste. M. Pokorny n'est pas exempt de ce défaut. Faut-il prouver l'identité de Cuchullin et de Gauvain ? Il rappelle un certain nombre de correspondances entre les légendes, par exemple, le combat singulier que livre chacun des héros à son fils ; comme si ce trait était particulier à Gauvain et à Cuchullin ! comme si le combat du père et du fils n'était pas un thème général de folk-lore, répandu dans une foule de littératures ! Faut-il prouver la nature lunaire de Cuchullin ? Le chiffre 3 entre en ligne de compte, avec ses multiples 9 et 27, comme si Cuchullin était le seul personnage de légende qui soit soumis à l'influence du chiffre 3 ! Remarquons bien d'ailleurs que dans la légende irlandaise le chaudron dont s'empare Cuchullin est alimenté par trente vaches, et que malheureusement ni le chiffre 30, ni les chiffres 3, 9 et 27 ne correspondent aux divisions du mois lunaire. Mais M. Pokorny ne paraît pas s'embarrasser de la difficulté. Pas plus qu'il ne s'embarrasse de quelques autres. Le héros du Graal devant être chaste, il faut que Cuchullin le soit aussi ; et M. Pokorny, fermant les yeux sur les exploits amoureux du héros, s'ingénie à découvrir en lui un « rudiment de chasteté ». C'est ce qu'on est tenté d'appeler du parti pris. Et il y a bien du parti pris aussi dans la façon dont il utilise le témoignage du Rig-Veda. Il dit que le mot *carú*, dont le thème répond exactement à celui de l'irlandais *coire* (ce qui n'est qu'à moitié vrai) désigne dans le Rig-Veda « das Mondgefäss ». Nous ne savons pas trop comment traduire en français « Mondgefäss » ; mais ce qui est sûr c'est que le mot *carú* ne signifie que « Gefäss » tout court. Nous avons eu la curiosité de parcourir tous les passages où il figure dans le Rig-Veda (I, 7, 6 ; 162, 13 ; VII, 104, 2 ; IX, 52, 3 ; X, 86, 18 ; 167, 4). Nous n'y avons rien vu qui fasse penser à la lune, sauf dans un seul, IX, 52, 3, où il s'agit d'une comparaison toute naturelle : *carúr ná yás tám inkhayéndo ná dánam inkhaya* « toi qui es comme un plat, ô lune, fais-nous le tomber, fais-nous tomber le don ». Il faut avoir de bons yeux pour découvrir là le prototype du Graal.

Ce n'est pas à dire, bien entendu, que nous proscrivions toute

comparaison entre l'Inde et les pays celtiques. Il y a entre le celtique et l'indo-iranien d'étroites affinités linguistiques, qui supposent des traits communs entre les deux civilisations, notamment au point de vue religieux. Mais c'est l'esprit même et la méthode de la mythologie comparée que nous blâmons ; il n'est rien au monde de plus décevant. Devant les théories mythologiques les plus solides, où la raison ne trouve rien que de convaincant, on doit rester sceptique d'instinct. C'est qu'ici on n'a pas, comme en linguistique, le contrôle d'un élément concret et permanent, indépendant de la volonté humaine. De plus, l'essence du langage est d'aller vers la clarté ; l'essence de la mythologie est au contraire de tout obscurcir et de tout embrouiller. Pourquoi un mythe ne contiendrait-il pas pêle-mêle la légende du soleil, celle de la lune, celle de l'éclair, celle du feu de l'autel et de la cuiller du sacrifice, celle qu'on a bâtie sur un jeu de mots mal compris, celle qu'on a imaginée d'après la vue d'une peinture ou d'un bas-relief, et par dessus le marché l'histoire orale d'un héros conquérant ? Car l'évhémérisme contient probablement aussi une part de vérité. Et puis comment distinguer ce qui appartient à la tradition nationale, localisée dans l'épopée irlandaise ou dans le Rig-Veda, de ce qui appartient à la tradition humaine, qui semble la même chez tous les peuples ? Il est bien malaisé d'analyser les éléments hétéroclites que renferme un mythe et d'en démêler la formation. Comment choisir entre tant de possibilités contradictoires ? C'est d'avoir fait un choix arbitraire, et d'avoir prétendu le justifier rationnellement, que nous critiquons M. Pokorny.

J. Vendryes.

II

Johannes Hessen. *Zu den Umfärbungen der Vokale im altirischen.* Halle, 1912. 88 p. 8° (Sonderabdruck aus der « Zeitschrift für celtische Philologie », Band IX).

Le nom de M. Hans Hessen a déjà été mentionné ci-dessus, p. 389, comme celui d'un collaborateur des *Indogermanische Forschungen*, auquel on doit un relevé des substantifs à thème consonantique du manuscrit de Milan. Le nouveau travail signé du même nom, mais du prénom Johannes, est une dissertation inaugurale, présentée en vue du doctorat en philosophie à l'Université de Fribourg en Brisgau. Cette Université est depuis longtemps déjà un

centre actif d'études celtiques, sous la direction de M. Thurneysen.

Le phénomène que M. Hessen appelle « Umfärbung » a été jusqu'ici désigné de différents noms. L'auteur de ce compte rendu a lui-même, dans un article des *Mémoires de la Société de Linguistique* (t. XIV [1909], p. 393-411), proposé celui de « métaphonie » qu'il a continué à employer depuis. D'autres disent « Umlaut » ; d'autres « Hebung ». Mais « Umfärbung » a pour lui l'autorité de M. Thurneysen, qui l'a adopté dans son *Handbuch* (§ 71). Il s'agit de l'altération de timbre qu'éprouvent certaines voyelles brèves sous l'influence de la voyelle suivante. Un *e* (ou un *o*) devient *i* (ou *u*) quand la syllabe suivante contient un *i* ou un *u*, voyelles fermées ; un *i* (ou un *u*) devient *e* (ou *o*) quand la syllabe suivante contient un *a* ou un *o*, voyelles ouvertes. Telle est, grosso modo, la règle posée dans l'article précité des *Mémoires de la Société de Linguistique*, où d'ailleurs le but de l'auteur était avant tout de définir les rapports chronologiques de la métaphonie et de l'infection. La règle a été précisée par M. Thurneysen qui enseigne dans son *Handbuch*, I, § 71, p. 44, que l'altération de *e* (ou *o*) en *i* (ou *u*) sous l'influence d'une voyelle fermée suivante se produit seulement si la consonne qui sépare les deux voyelles est une sonore aspirée (« leniert »). M. Pedersen est revenu à plusieurs reprises sur la question dans divers paragraphes de sa *Vergleichende Grammatik* ; il en a tiré, comme toujours, mainte observation originale et féconde. Néanmoins on n'avait jamais soumis à une étude d'ensemble les conditions très variées du phénomène ; il restait à réunir tous les exemples, à les interpréter étymologiquement, à les classer. C'est la tâche que s'est proposée M. Hessen, en limitant toutefois son étude au cas où la voyelle exposée à la métaphonie est un ancien *o*. De ce cas il a rassemblé tous les exemples que fournissent les textes de gloses du vieil irlandais, et il les a répartis en deux groupes suivant que la voyelle de la syllabe suivante est un ancien *i* ou un ancien *u* ; il y a joint un troisième groupe, comprenant les mots où la voyelle de la syllabe suivante était un ancien *e*, mais sans en fournir des listes « exhaustives ». De là les trois divisions de son travail (pp. 3-45, 45-57, 57-69). Dans chaque division il a pris comme principe de classement l'élément consonantique intermédiaire (occlusives, spirantes, géminées, groupes de consonnes).

Le principal résultat de son enquête est de déterminer quelles sont les consonnes qui favorisent la métaphonie et au contraire celles qui l'entravent. Nous trouvons la règle formulée à la page 69 : la métaphonie de *o* en *u* se produit sous l'influence d'un *i* (*i̯*) ou

d'un *u*, lorsque les deux voyelles sont en hiatus ou qu'elles sont séparées par un des éléments consonantiques suivants (en désignant par des lettres grecques les consonnes « aspirées ») : *r*, *l*, *m*, *n*, *b*, *d*, *g* ; ῥ, λ, μ, ν, β, δ, γ ; *cc* ; μρ, μλ ; *ml*, *dr*, *gl*, *nd*, *mb*. La métaphonie n'a pas lieu devant un ancien *e*. Toutefois, M. Hessen met à part, p. 72, la position en hiatus et le cas où la consonne intermédiaire est une labiale ; il y aurait alors métaphonie devant *e*, mais une métaphonie un peu spéciale et de date postérieure à la précédente. Je serais tenté de séparer plus complètement qu'il ne le fait les deux phénomènes et de rayer radicalement des exemples de métaphonie *cuman* ou *túus*. Dans l'hiatus, il s'agit d'un fait tout différent ; et dans le cas de *cuman*, l'action de la consonne labiale est prépondérante et suffit à expliquer l'altération du timbre. Mais M. Hessen enregistre même parmi les cas de métaphonie *cruim* de **qr̥mi-* (p. 15) et *cruth*, de **qr̥tu-* (p. 52), où il s'agit d'une évolution particulière de *ri* en *ru*, sous l'influence des consonnes voisines. C'est donner à la métaphonie une extension injustifiée, que contredit même la définition si précise où M. Hessen a pris soin, dès le début, de s'enfermer.

On pourrait plutôt lui reprocher en général d'avoir adopté un cadre trop étroit. Il a restreint son étude au changement de *o* en *u* devant voyelle fermée ; il a laissé de côté le changement inverse, de *u* en *o* devant voyelle ouverte. Il y avait pourtant là un parallélisme intéressant à établir, et sans doute aussi dans le détail quelques différences instructives à relever. Quand il suppose un ancien *u*, p. 34 au mot *borp* « fou » et p. 52 au mot *moth* « stupor », on se demande si la métaphonie qui a changé **burpo-* en **borpo-* et **muto-* en **moto-* n'aurait pas dû être entravée par la consonne ; mais il ne pose pas la question. De toute façon l'étude de la métaphonie de *u* en *o* méritait d'être traitée d'ensemble et complétait naturellement celle de la métaphonie de *o* en *u*.

La règle posée par M. Hessen souffre pas mal d'exceptions. Ce sont en grande majorité des exceptions dûes à l'analogie. Suivant les diverses catégories morphologiques, l'alternance vocalique qui résultait de la métaphonie a tantôt été supprimée, parce qu'elle dérangeait les paradigmes, tantôt été étendue, parce qu'on lui attribuait une valeur significative. L'examen de ces divers cas fait l'objet des pages 73 et suivantes.

M. Hessen termine sa dissertation en montrant l'indépendance chronologique de la métaphonie et de l'infection.

Comme on le voit, ses conclusions ne sont pas complètement nouvelles ; mais elles offrent l'intérêt d'apporter à des doctrines

qui n'étaient qu'à moitié fixées ou même seulement soupçonnées, pleine et entière confirmation. En outre, s'il est un peu maigre de résultats généraux, le travail fournit dans le détail nombre de renseignements utiles. En classant tous les exemples, M. Hessen en a dû discuter quelques-uns, qui ne rentraient pas directement dans sa règle ou même faisaient franchement exception. Dans cette discussion, où il fait preuve d'une sérieuse connaissance du vieil-irlandais et d'une solide préparation linguistique, il corrige parfois l'opinion courante, ou bien, fort de sa règle, il décide entre diverses interprétations, sur lesquelles on hésitait jusqu'ici. Nous réunissons dans ce qui suit quelques remarques de détail.

P. 5-6, observation intéressante — il est vrai qu'elle vient de M. Thurneysen — sur le vocalisme radical de plusieurs subjonctifs de verbes en *-ye o-* qui ne présentent pas la métaphonie. Cela serait dû à l'influence analogique des verbes en *-ye/o-* dont le subjonctif se formait directement de la racine (type **gab-a-*, **gar-a-*, **dam-a-* ; cf. le latin *aduenat*, *euenat*, *peruenat*).

P. 6. Le nom de la caille, *murial*, est rattaché au mot *muir* « mer » ; mais M. Hessen met un point d'interrogation et n'a pas l'air de croire lui-même à cette étymologie, au premier abord inquiétante. Peut-être, cependant, le point d'interrogation est-il de trop. Suivant Pellicot, *Remarques concernant les migrations des oiseaux sur les côtes de Provence* (ap. Rolland, *Faune populaire*, t. II, p. 343), « les marins croient que la caille fatiguée se pose sur la mer et se laisse pousser par le vent avec une aile relevée en guise de voile ».

P. 9. Des deux mots *foil*, « gîte » et « bracelet », le second est interprété comme ayant un *a* ancien ; mais le premier aussi a certainement un *a* ancien ; cf. le gallois *gwal* « gite, tanière ». Il s'agit donc ici de l'altération de *a* en *o* devant consonne palatale, signalée dans le *Handbuch* de M. Thurneysen, p. 47 et dans ma *Grammaire*, p. 49. La cause de l'altération est la présence devant la voyelle d'une consonne labiale ou labio-vélaire (cf. Thurneysen, *l. cit.* et Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, p. 360). Les principaux exemples en sont *coire* « chaudron » (Hessen, p. 7), *boill* « les membres », *proind* « dîner », *broiténe* « mantelet », etc. Il faut sans doute joindre à la liste *foirin* « foule, troupe » Wb. 24 a 24, *foirenn* gl. factio Ml. 33 a 8, v.-gall. *guerin* gl. factio, gall. *gwerin* « foule » (Hessen, p. 6), qui sort de **warin-*, à rapprocher peut-être du latin *uarius* « agité, mobile » ? Pour le suffixe à nasale, cf. irl. *buiden* « troupe », gall. *byddin*.

P. 15, l'irlandais *dom* « maison » (acc. *doim*) est peut-être un

emprunt latin (Thurneysen, ap. Walde, *Etym. Wtb.*, 2e éd. p. 241); la forme *dam*, également attestée (cf. Kuno Meyer, *Contr.*, p. 585), serait dûe au composé *air-dam*. On pourrait toutefois faire l'hypothèse inverse : admettre avec Whitley Stokes (*Urk. Spr*, p. 141) l'antériorité de la forme *dam*, qui serait indigène, et expliquer la forme *dom* par l'influence du latin. Dans les deux cas, l'absence de métaphonie est aisément explicable.

P. 21. En interprétant l'irlandais *cuit*, M. Hessen a négligé de dire ce qu'il fait du brittonique, gall. corn. *peth*, bret. *pez*.

P. 30. Les mots *tossach* et *toissech* sont nettement séparés ; c'est la confirmation d'une opinion de M. Thurneysen, *Hdb.*, p. 473.

P. 36. M. Hessen sépare étymologiquement les adjectifs *elc* et *olc*, qui signifient tous deux « mauvais » ; c'est bien peu vraisemblable. Les formes à métaphonie (*uilcc*, *ulc*, *ulcu*) peuvent être analogiques ; quant au rapprochement de *olc* et de *Ulcagnus*, il est évidemment problématique, comme tout ce qui s'appuie sur le sens des noms propres.

P. 39. L'explication proposée pour *cuing* « joug » qui sortirait de **uing* avec un *c-* analogique (?) est d'une hardiesse troublante.

P. 41. A propos du mot *cuimliucht* « utilité », M. Hessen apporte une confirmation intéressante à l'hypothèse de M. Meillet sur le sens primitif de la racine **melg-* (v. ci-dessus, p. 153).

P. 48, s. u. *ger-chrub*, fallait-il citer *fochróib* « at hand » Sg. 151 b 2, dont l'*ó* est étrange ?

P. 51. Fort heureuse interprétation, suggérée par M. Thurneysen, du mot *routh* dans *i routh* gl. in stadio Wb. 11 a 3 ; ce serait le datif d'un substantif **rot-o-* différent de **rot-o-* « roue », bien que dérivé comme lui de la racine du verbe *rethim* « je cours ». Nous avons ici évidemment un exemple — bien rare en celtique — de l'opposition du nom d'action et du nom d'agent, qui se marquait en indo-européen par une différence dans la place du ton (Meillet, *Introduction*, 3e éd., p. 238). A côté du verbe τρέχω « je cours », le grec possède de même τροχός (nom d'agent) « roue » et τρόχος « course, carrière pour la course ».

P. 69, signalons une étymologie très plausible proposée pour *fuirsire* « parasitus » ; et enfin, p. 75, notons que le génitif *robuir* Ml. 96 c 1, pour lequel est donné un prototype **rubrī* de **rubros*, est tout simplement un emprunt latin : *moro robuir* « maris rubri ».

J. Vendryes.

III

Dr M. Höfler. *Organotherapie bei Gallo-Kelten und Germanen.* Leyde, E. J. Brill, 1912, 58 p. 8°, (tirage à part de la Revue « Janus »).

Poursuivant ses études de philologie médicinale, M. le Docteur Höfler vient de donner à la revue *Janus*, de Leyde (XVIIe année [1912], pp. 3-19, 77-92, 192-216), un travail intitulé *Organotherapie bei Gallo-Kelten und Germanen.* C'est un sujet qu'il connait bien et qu'il a déjà traité d'un point de vue général dans son ouvrage *Die volksmedizinische Organotherapie und ihr Verhältniss zum Kultopfer* (1908).Ce qu'il appelle l'organothérapie est une manière d'opération magique,qui consiste à s'incorporer pour guérir un organe malade l'organe correspondant d'un individu sain. Ce procédé tient du totémisme, puisqu'il suppose qu'on attribue certaines vertus sacrées au corps ou à une partie du corps d'un être vivant. Aussi M. Salomon Reinach a-t-il pu dire en parlant des survivances du totémisme chez les anciens Celtes (*Revue Celtique*, t. XXI, p. 304), que pour « faire valoir tous les indices qui autorisent à reconnaître une phase totémique dans le développement des religions de la Gaule,... il faudrait notamment tirer parti des données de la médecine populaire. » C'est à ce vœu que M. Höfler a voulu répondre.

Il fait avec raison remonter le procédé thérapeutique en question à l'observance primitive d'un rite. C'est le rite bien connu suivant lequel à certaines époques fixes les hommes sacrifiaient leur totem et s'en partageaient la chair pour se sanctifier ; en temps ordinaire, l'animal était tabou, on ne devait ni le manger, ni le tuer. Cette communion avec le totem, destinée à procurer à l'homme les qualités de l'animal, devient naturellement un moyen curatif lorsqu'il s'agit de guérir un malade. De là l'intérêt qu'offre la médecine populaire pour l'histoire du totémisme, et réciproquement. Chez les Celtes, il est aisé de retrouver la trace de nombreux animaux totems. M. Höfler en dresse la liste ; il énumère quelques textes qui en définissent le caractère, il réunit les superstitions dont ils étaient l'objet, et marque le rôle qu'ils ont joué dans les traditions médicinales. La liste est longue et comprend les animaux suivants : le corbeau, l'ours, le chien, le loup, le renard, l'élan, le cerf, le castor, le taureau, le bœuf, la vache, le veau, l'auroch, le sanglier, le lièvre, le coq, l'oie, le canard, le cheval, l'âne, le serpent, la grue, le cygne, le blaireau, la belette, la taupe, le hérisson, la souris, le rat, le cerf, le mouton, le chat, le lynx, différents oiseaux,

l'alouette, le moineau, le hibou, le coq de bruyère, l'hirondelle, le pigeon : des poissons comme le brochet, le saumon, la truite, l'anguille ; le lézard, la grenouille, le crapaud, le ver de terre, la fourmi, l'abeille, la guêpe, la mouche. Dix figures, empruntées surtout au recueil de M. Espérandieu, illustrent l'ouvrage.

Le vocabulaire des langues celtiques fournit naturellement à M. Höfler d'importantes données. Quelques détails appellent la critique. Ainsi le même mot *Matugenos* est traduit p. 7 par « Bärenkind », ce qui parait exact, et p. 21 par « Sohn des Schweins », ce qui est faux : le radical *matu-* semble bien en celtique n'avoir désigné que l'ours. L'opinion que *Lugudunum* signifierait « ville du corbeau » a été, comme on sait, contestée par d'Arbois de Jubainville à plusieurs reprises (v. notamment *Rev. Celt.*, VIII, 169, IX, 267, X, 238). M. Höfler a tiré, comme d'habitude, toutes ses connaissances en lexicographie et étymologie celtiques de l'*Urkeltischer Sprachschatz*, de Whitley Stokes. Malgré cela ce qu'il dit est parfois inexact, et souvent incomplet. Il enseigne par exemple que le nom celtique du cerveau est une traduction tardive du grec, ou qu'il n'existe pas de nom celtique ancien pour le foie (p. 58) ; mais d'une part l'irlandais *inchinn* et le gallois *ymmenydd* ont bien l'air d'authentiques composés celtiques, et d'autre part l'irlandais *óa* (*ae*) « foie », gallois *afu* « id. » supposent un prototype ancien. A côté de cela, il oublie de mentionner nombre de mots, attestés dans les dialectes celtiques modernes, et qui lui eussent fourni d'utiles enseignements. Ainsi, il était bon d'indiquer que certains animaux, comme l'ours ou le saumon, sont pourvus en irlandais d'un nombre de noms vraiment considérable. Cela eût conduit M. Höfler à tirer parti pour sa thèse d'un argument important, qu'on s'étonne de ne pas même le voir mentionner : je veux parler du rôle qu'ont joué les interdictions de vocabulaire. Quand le nom ancien d'un animal a disparu et se trouve remplacé par plusieurs synonymes variés, c'est la meilleure preuve, M. Meillet l'a montré, que l'animal était tabou (v. *Quelques hypothèses sur des interdictions de vocabulaire*, Paris, 1906).

C'est toujours naturellement le côté linguistique qui est le moins fort dans les travaux de M. Höfler. La connaissance des littératures celtiques lui fait aussi malheureusement défaut. S'il avait pu interroger les textes, et surtout les recueils de folk-lore, il aurait trouvé un nombre considérable de faits utiles qui eussent avantageusement accru ses listes et nourri ses développements.

J. Vendryes.

IV

L. Gougaud. *Étude sur les Loricae celtiques et sur les prières qui s'en rapprochent* (extrait du *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, t. I [1911], p. 265-281 ; t. II [1912], p. 33-41, 101-127).

On sait ce qu'il faut entendre par le mot *lorica* dans les traditions celtiques. C'est « une prière de forme litanique, généralement prolixe, écrite soit en latin, soit en langue celtique, dans laquelle on réclame en termes pressants la protection des trois personnes divines, des anges et des saints, contre les maux et les dangers spirituels ou matériels, surtout contre ces derniers ». Telle est la définition que donne en tête de son étude M. L. Gougaud. Autrement dit, la *lorica* « cuirasse » est une formule de protection, que l'on adresse à Dieu et aux saints en cas de danger. La littérature irlandaise nous en a conservé un certain nombre, onze en tout, au compte de M. Gougaud, parmi lesquelles la fameuse lorica de saint Patrice ; il y en a deux en gallois ancien, et deux également en latin, la lorica de Brendan et celle de Gildas. M. Gougaud donne de chacune une bibliographie complète ; il joint à la liste quatre anciennes prières, en latin, qui sans être de vraies loricae, fournissent avec les précédentes plusieurs points de comparaison. La *lorica*-type est pour l'auteur la *lorica* de saint Patrice (*Thes. Pal.*, II, 354-358); aussi l'analyse-t-il minutieusement pour définir la structure de ce genre de prière. On y doit distinguer huit parties : 1° une invocation à la Trinité et au Créateur du monde ; 2° une adjuration où interviennent les événements de la vie du Christ ; 3° un appel aux mérites des saints ; 4° une énumération des forces et des beautés de la nature ; 5° un appel direct à la protection divine ; 6° une énumération des dangers physiques et moraux ; 7° une litanie adressée au Christ ; 8° une invocation finale à la Trinité. Cette composition, qui ne brille pas par l'ordre ni par la logique, est plus ou moins bien respectée dans les autres loricae. En tout cas, la plupart d'entre elles contiennent généralement une invocation à la Trinité, un appel à la protection des saints et surtout une énumération des dangers que l'on redoute. L'énumération est même la partie essentielle de la lorica, dont elle définit l'objet. Par là, on peut aisément rattacher la lorica celtique à un type de formules magiques et rituelles, comme on en trouve dans le folk-lore de la

plupart des peuples. M. Gougaud, préoccupé de faire ressortir les éléments celtiques de la lorica, ne met pas suffisamment en lumière ce qu'il y a en elle d'humain, au sens général. Ainsi, p. 28, il semble admettre que l'énumération minutieuse des parties du corps qu'on veut protéger est particulièrement celtique. Qu'il ouvre donc le recueil de M. Audollent ; il trouvera en abondance dans les *defixionum tabellae* des énumérations non moins longues, non moins précises, et qui vont parfois, comme dans les loricae, « jusqu'à l'indécence ». C'est qu'il est indispensable, quand on conjure les puissances divines d'attaquer le corps d'un ennemi ou, ce qui revient au même, de protéger le sien propre, de définir aussi exactement que possible l'objet de la conjuration. « C'est comme un contrat d'assurance où rien n'est oublié » ; le mot est de M. Gaidoz. Mais M. Gougaud se montre enclin à faire trop bon marché des éléments païens de la lorica. Il voudrait n'y voir qu'une prière chrétienne : il écarte l'idée que la lorica ait « pour prototype l'incantation magique », que ce soit une « incantation démarquée ». Nous lui accorderons sans peine que l'élément chrétien y domine ; mais que le fond soit païen, il nous paraît difficile de le nier. La lorica rejoint directement la conjuration des atharvans. Saint Patrice a bien pu combattre les druides, et brûler leurs livres ; il n'a pas détruit leur magie, ni anéanti leurs pratiques. La lorica est-elle donc le seul exemple, surtout en Irlande, de traditions païennes colorées d'esprit chrétien ? Et d'une façon générale, n'y a-t-il pas, depuis l'origine, un vieux fond de paganisme, que les religions, même les plus nobles, se sont incorporé, qu'elles se transmettent pieusement d'âge en âge, et souvent même renouvellent ? Nous posons la question à notre savant collaborateur, si bien informé à la fois des choses religieuses et des choses celtiques.

J. Vendryes.

V

W. M. Lindsay. *Early Welsh Script* (Saint-Andrews University Publications, n° X). Oxford, James Parker, 1912, 64 p. 8° (with seventeen plates). 5 sh.

Grâce à M. J. Gwenogvryn Evans, il est aisé de se renseigner sur l'écriture des manuscrits en langue galloise : ses reproductions en fac-simile du *Black Book of Carmarthen* ou du *Book of Aneirin* fournissent aux paléographes un instrument d'étude de premier ordre.

Mais les manuscrits en langue galloise ne remontent pas plus haut que le XIIe siècle. Pour la période antérieure, où les scribes gallois écrivaient en latin, tout moyen d'information faisait jusqu'ici défaut. M. W. M. Lindsay a voulu combler cette lacune. Il consacre aujourd'hui à l'ancienne écriture galloise une monographie détaillée, qui fait pendant à l'étude de l'ancienne écriture irlandaise, dont la *Revue Celtique* a parlé t. XXXI, p. 392. C'est la même disposition des matières, c'est la même méthode. Pas d'exposé systématique, mais une énumération simple de neuf manuscrits typiques, choisis avec soin, dont toutes les particularités sont minutieusement analysées. Ces manuscrits sont les suivants : 1° *l'Évangéliaire de Lichfield*, appelé aussi Évangéliaire de Saint-Chad, du nom de saint Chad ou Ceadda, patron de la cathédrale de Lichfield. C'est sans doute le plus ancien manuscrit connu qu'ait tracé une main galloise ; mais la date n'en est pas établie avec certitude. — 2° Un manuscrit d'Oxford (Bibl. Bodl., Auct. F 4. 32), provenant de l'abbaye de Glastonbury ; recueil composite, formé de quatre parties distinctes, dont seules les deux dernières sont d'une main galloise : à savoir, le *Liber Commonei*, copié pour un certain Commoneus en 817, et un texte d'Ovide antérieur au Xe siècle. — 3° L'*Évangéliaire de Berne* (N° 671), qui date de la fin du IXe siècle et semble provenir du Cornwall. — 4° Le *manuscrit de Juvencus* de la Bibliothèque de Cambridge, bien connu par les gloses galloises qu'il renferme. Il est dû à un scribe du nom de Nuadu, ce qui ferait croire à une provenance irlandaise, et en effet parmi les gloses galloises se sont glissés, comme on sait, quelques mots irlandais (cf. Thurneysen, *Rev. Celt.*, XI, 91). Mais, en général, l'écriture est galloise ; on y peut d'ailleurs distinguer plusieurs mains. — 5° Le fragment de *Comput* de la Bibliothèque de Cambridge, qui contient un texte vieux-gallois, édité l'an dernier, par M. Quiggin (*Zeitsch. f. Celt. Philol.* VIII, 407 ; cf. *Rev. Celt.* XXXII, 509). — 6° Le *Martianus Capella* de Cambridge (Corpus Christi College, n° 153), dû à un grand nombre de mains et contenant une série de gloses galloises ; il n'est pas antérieur, dans ses parties les plus anciennes, à la fin du IXe siècle. — 7° Les *fragments de Leyde et de Berne*, deux feuilles détachées provenant d'un même original, de contenu apparemment philosophique. Le fragment de Leyde comprend la « lorica » éditée par M. Friedel dans la *Zeitsch. f. Celt. Phil.*, II, 64 ; M. Lindsay y compare les tablettes d'exécration sur plomb, mais oublie (p. 23, n. 1) de renvoyer à l'ouvrage fondamental de M. Audollent. — 8° Le manuscrit d'Oxford (Bodl. 572), connu depuis Zeuss sous le nom d'Oxoniensis Posterior. La première moitié seule, jusqu'au

f° 50 inclusivement, est de main galloise ; elle comprend d'ailleurs quatre parties, de différentes écritures, mais qui semblent toutes remonter au xe siècle. L'Oxoniensis Posterior renferme un certain nombre de gloses, dont M. J. Loth a démontré l'origine galloise (*Rev. Celt.*, XIV, 70). — 9° Les *manuscrits de Rhygyfarch*, au nombre de trois, conservés à Cambridge (Corp. Coll. 199), à Dublin (Trin. Coll. A. IV. 20) et à Londres (Br. Mus. ; Cotton Faustina C. 1). Ils doivent leur nom à Ricemarch, fils de Sulien, évêque de Saint-Davids de 1072 à 1085, et sont par suite de la fin du xie siècle.

De tout ces manuscrits, M. Lindsay fait une étude minutieuse, précisée et complétée par l'addition de dix-sept planches fort bien venues. La conclusion de cette étude est formulée à la page 40. C'est qu'il y a, non pas un seul, mais plusieurs types d'écriture galloise, dont deux au moins s'opposent pleinement : un type d'écriture ronde (« round »), particulièrement net dans le texte d'Ovide d'Oxford ou dans les fragments de Leyde et de Berne, et un type d'écriture aplatie (« flat-topped »), qui caractérise les manuscrits de Rhygyfarch.

J. Vendryes.

VI

Sailm Dhaibhidh, d'réir láimhscribhinne bunaidhe liam Bheidil, easbog, ar n-a gcur in eagar do Shéan Og Mac Murchadha Caomhánach, le réamh-rádh ó E. R. Mac G. Diocs (Les psaumes de David d'après le manuscrit original de l'évêque Bedell, édités par M. John Mac Morrough Kavanagh, avec un préface de M. E. R. Mac G. Dix). Dublin, Hanna and Neale, 1912. xv-203 p. 2 s. 6 d.

Depuis que l'évêque protestant William Bedell, aidé de trois collaborateurs, traduisit en irlandais le texte de l'Ancien testament, de nombreuses éditions de son œuvre ont été imprimées. La première, faite aux frais de Robert Boyle, date de 1681 ; il paraît qu'elle différait déjà sur quelques points du manuscrit original. Les différences se sont accrues avec le temps dans les rééditions successives, si bien qu'une publication exacte du travail de l'évêque Bedell ne serait pas sans utilité. M. Kavanagh se borne aujourd'hui à en publier un fragment, les Psaumes de David, pensant avec raison que cette partie des Écritures, étant la plus lue et la mieux connue de ses compatriotes, leur fournirait des comparaisons plus variées et plus instructives. C'est une heureuse inspiration, dont profiteront tous

les amis de la langue irlandaise. Le manuscrit de l'évêque Bedell, conservé à la Marsh's Library de Dublin, est du second quart du XVIIe siècle ; la traduction des psaumes notamment était achevée en 1637. Nous avons dans ce document daté un essai de langue commune, destinée à être entendue également dans toute l'Irlande ; et c'est avec le *Forus Feasa* de Geoffrey Keating, mort en 1644, deux ans après l'évêque Bedell, un monument important de l'irlandais moderne. Il est donc inutile d'en souligner davantage l'intérêt.

J. VENDRYES.

VII

A. PERCEVAL GRAVES. *Welsh Poetry Old and New*, in english verse. London, Longmans Green and C° 1912. xlij-170 p. 8°. 2 s. 6 d.

C'est l'amour des chants populaires qni nous vaut ce petit livre. L'auteur, qui n'est ni gallois, ni « galloisant » de naissance, est un fervent du folksong. Il a été séduit par les mélodies populaires, dont le Pays de Galles offre, comme on sait, une abondante variété ; mais il a déploré que les paroles anglaises, adaptées à ces mélodies par d'obscurs traducteurs, fussent en général si plates, si ternes, si peu celtiques. Et il se mit lui-même à esquisser quelques traductions, qui parurent dans divers périodiques et obtinrent le suffrage des connaisseurs. Encouragé par ce succès, il se mit à l'étude de la littérature poétique du Pays de Galles, et en tira un recueil de morceaux choisis, qui embrasse tous les âges, depuis l'époque héroïque d'Aneurin, de Taliessin et de Llywarch Hen jusqu'à nos jours. Cynddelw, Dafydd ab Gwilym y figurent dignement ; Ceiriog y occupe une place d'honneur ; on y trouve jusqu'à Eifion Wynn, jusqu'à M. W. J. Gruffydd, notre collaborateur, sans parler des bardes d'Anglesey, Goronwy Owen au XVIIIe siècle, et aujourd'hui, le professeur J. Morris Jones. Il nous est malaisé de porter un jugement sur les vers anglais de M. Perceval Graves. Ils s'écartent assez, par endroits, des originaux gallois. Mais ils paraissent avoir un joli tour poétique ; leur rythme est raffiné, leur langue abondante et riche. Pour tout dire d'un mot, M. Perceval Graves nous semble encore meilleur poète que traducteur. Et c'est là sans doute, pour le public auquel il s'adresse, un mérite prépondérant.

J. VENDRYES.

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — I. Mélanges offerts à M. Kuno Meyer. — II. Election de M. Kuno Meyer à l'Académie de Berlin. — III. Etat de la langue irlandaise en Irlande. — IV. L'Irlande et le Home Rule, d'après Mrs. A. Stopford Green. — V. Répertoire des publications relatives à la langue et à la littérature irlandaises. — VI. H. Harrisson, Surnames of United Kingdom. — VII. Le sens du latin *argutus*, d'après M. Ehrlich. — VIII. Etymologies de M. Evald Lidén. — IX. L'œuvre d'Eugène Rolland. — X. Découverte de manuscrits bretons. — XI. Un nouveau périodique breton, BRITTIA. — XII. Une collection de proverbes en breton de Vannes. — XIII. Troisième édition de la *Légende de la Mort* de M. A. Le Braz. — XIV. La renaissance du théâtre breton. — XV. Examens bretons de la Faculté des Lettres de Rennes. — XVI. Ouvrages reçus.

I

La nomination de M. Kuno Meyer à l'Université de Berlin, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, est un événement important dans l'histoire des études celtiques. MM. Osborn Bergin et Carl Marstrander ont eu l'heureuse pensée de le célébrer. Ils ont pris l'initiative d'un volume de *Mélanges* auquel ils ont convié les celtistes de tout pays à collaborer. Plus de trente ont répondu à leur appel. Le volume vient de paraître à Halle, chez l'éditeur Niemeyer.

Nous en rendrons compte prochainement. Mais nous voulons dès aujourd'hui adresser nos cordiales félicitations au donataire. Aucun nom ne pouvait plus sûrement que le sien unir les sympathies et rallier les bonnes volontés ; car c'est celui d'un chef d'école, dans tous les sens du terme. Par l'exemple de sa féconde activité, il a suscité aux études irlandaises de fervents adeptes ; il a dispensé à tous sans compter les trésors de son érudition ; il a encouragé les efforts de chacun avec une inlassable bienveillance. Et en même temps, par la droiture de son caractère et le charme de son com-

merce, il a contribué plus que tout autre à maintenir entre les travailleurs cette bonne entente, cette confiance mutuelle, qui sont si favorables aux intérêts de la science. N'est-ce pas un spectacle touchant, à l'heure présente, de voir la petite phalange des celtistes, sans distinction de nationalité, donner l'exemple d'une émulation toute amicale et pacifique ?

II

Appelé à occuper le fauteuil de Zimmer à l'Académie de Berlin, M. Kuno Meyer y a pris séance le 4 juillet 1912. Le discours qu'il a prononcé à cette occasion, et celui par lequel M. Roethe, secrétaire de la section philologique et historique, lui a répondu, ont paru dans les *Sitzungsberichte der kön. preussischen Akademie der Wissenschaften*, t. XXXIV (1912), p. 589-593. On y trouve exprimé l'espoir que dans le pays de Zeuss les études celtiques ne périclitent pas. Cette éventualité n'est pas à craindre. Chacun peut avoir confiance dans le maître éminent appelé par l'Académie à occuper la place d'honneur que la mort de Zimmer laissait vide.

III

Le numéro du 10 août 1912 du journal *Sinn Féin*, « Nous-mêmes », de Dublin, contient une bien intéressante statistique. C'est la statistique du parler irlandais en Irlande, telle qu'elle résulte du recensement de 1911 comparé au recensement de 1901. Il y manque toutefois les chiffres pour les villes de Belfast et de Dublin, ce qui empêche de faire entrer en ligne de compte les trois comtés d'Antrim, de Down et de Dublin. Pour les vingt-neuf autres, les chiffres sont les suivants :

MUNSTER

	1901	1911
Comté de Cork	105.716	83.898
» Kerry	71.669	60.719
» Clare	43.486	36.704
» Waterford	31.600	23.820
» Tipperary	9.735	10.020
» Limerick	14.060	13.533
Total	276.266	228.694

en moins : 47.572.

CONNACHT

	1901	1911
Comté de Galway	108.870	98.523
» Mayo	99.764	88.601
» Sligo	17.510	15.927
» Roscommon	15.372	10.113
» Leitrim	4.004	3.923
	245.520	217.087

en moins : 28.433.

ULSTER

	1901	1911
Comté de Armagh	4..487	2.792
» Cavan	5.424	2.968
» Derry	3.476	4.029
» Fermanagh	1.005	1.563
» Monaghan	5.324	5.430
» Tyrone	6.454	7.586
» Donegal	60.677	59.313
Total	86.847	83.689

en moins : 3.158 (manquent les comtés d'Antrim et Down, c'est-à-dire la ville de Belfast).

LEINSTER

	1901	1911
Comté de Carlow	222	1.008
» Kildare	1.198	1.677
» Kilkenny	3.568	3.264
» King's County	522	1.933
» Queen's County	405	1.427
» Longford	340	915
» Louth	3.204	3.760
» Meath	1.357	2.447
» Wexford	1.300	2.901
» Westmeath	691	2.096
» Wicklow	631	1.054
Total :	13.438	22.482

en plus : 9.044 (manque le comté de Dublin, c'est-à-dire la ville de Dublin).

Total général pour les 29 comtés : 551.374 individus parlant irlandais en 1911 contre 622.132 en 1901, soit une diminution de 70.758. Si l'on tenait compte des trois comtés mis à part, la diminution serait sans doute un peu moindre. Belfast comptait, en 1901, 3.587 individus parlant irlandais, et Dublin 9.453 ; ces nombres ont dû augmenter.

Cette statistique comparative est complétée par celle de la population qui ne parle qu'irlandais. La répartition en est la suivante :

		1901	1911
Munster.	Cork	1.067	558
	Kerry	2.495	1.891
	Clare	326	166
	Waterford	477	152
	Tipperary	15	3
	Limerick	7	1
Connacht	Galway	9.442	7.811
	Mayo	2.529	1.518
	Sligo	77	24
	Roscommon	55	14
Ulster	Armagh	2	0
	Derry	4	0
	Donegal	4.448	4.733
Leinster	Queen's County	1	0
	Westmeath	5	0
	Total	20.950	16.841

L'examen de ces tableaux est évidemment affligeant. Il convient toutefois d'en atténuer un peu l'impression mauvaise, en faisant remarquer que, la population globale de l'Irlande ayant considérablement diminué, le nombre des individus parlant irlandais a moins diminué que le nombre de ceux qui ne parlent qu'anglais. Malheureusement l'article du *Sinn Féin* ne fournit pas les chiffres de la population globale, mais il indique pour chaque comté le pourcentage de la population qui parle irlandais. Or, on constate que ce pourcentage s'est légèrement élevé dans deux comtés, celui de Leitrim et celui de Donegal, où cependant le chiffre total des individus parlant irlandais a diminué. Ce qui revient à dire que l'Irlande a perdu en ces dix dernières années un peu plus de sujets parlant anglais que de sujets parlant les deux langues.

Un autre résultat intéressant des statistiques précédentes est d'in-

diquer sur quels terrains l'irlandais recule ; on constate que c'est surtout dans les régions occidentales du Munster et du Connacht, qui ont été de tout temps des régions gaéliques ; là l'anglais pénètre de plus en plus, entame et réduit les réserves de la langue celtique. En revanche, l'irlandais s'étend au Nord et à l'Est ; le comté de Donegal offre même ce fait curieux, que le chiffre des individus ne parlant qu'irlandais y a augmenté. Evidemment, cela indique un mouvement de population de l'Ouest au Nord et à l'Est ; il y a émigration à l'intérieur, dans les limites mêmes de l'île.

Cette émigration paraît dangereuse pour le celtique. Car en pénétrant dans des régions où l'anglais depuis longtemps domine, les Irlandais unilingues sont exposés à devenir plus rapidement bilingues, et les bilingues à sacrifier plus volontiers leur propre langue à l'anglais. Toutefois, elle offre aussi un avantage, c'est d'effacer les différences dialectales et de contribuer à la création d'une langue commune par le mélange des individus. C'est aux directeurs de l'instruction populaire à tirer parti de cet avantage, aux chefs de la *Gaelic League*, aux maîtres de la *School of Irish Learning*. Peut-être le Home Rule viendra-t-il bientôt leur apporter un nouvel et précieux appui.

IV

Sur « l'Irlande et le Home Rule » la *Revue de Paris* a publié, dans sa livraison du 15 septembre 1912, p. 423-448, un remarquable article, signé Alice Stopford Green. Nous y avons retrouvé les qualités de pensée et de style, justement appréciées l'année dernière dans l'*Irish Nationality* du même auteur (v. *Rev. Celt.*, t. XXXII, p. 484). Mrs. Green possède un réel talent d'historien : elle voit les faits d'un coup d'œil large et précis à la fois, elle saisit avec justesse l'enchaînement des causes, elle s'exprime en une langue claire, ferme, entraînante. La lecture de son article est un plaisir pour l'esprit.

Un plaisir à tous égards. Car en analysant les éléments du problème, un démêlant les intérêts, les sentiments en présence, l'auteur laisse entrevoir le succès du Home Rule, ou d'un compromis qui y ressemble, comme la solution fatale de la crise actuelle. Et ce sera pour l'Irlande le commencement d'une ère nouvelle, où la vieille race celtique reprendra conscience d'elle-même dans l'indépendance et la dignité. On pourra citer parmi les grandes dates de l'histoire nationale celle du 11 avril 1912, où le cabinet anglais a soumis aux Communes le nouveau *Home Rule Bill*.

Il faut dire que si le projet de M. Asquith a de sérieuses chances de succès, il le doit pour une large part à son auteur. Ce projet témoigne d'un véritable progrès sur les *Acts* de 1886 et de 1893 ; il est plus courageux, plus avancé d'esprit, et en même temps plus ingénieux, plus subtil dans ses dispositions, plus souple. M. Asquith a fort bien vu l'intérêt qu'il y avait du point de vue anglais, à améliorer le gouvernement de l'Irlande et, partant, le sort de la « nation irlandaise ». Il y a pour l'Angleterre, à l'adoption du Home Rule Bill, des nécessités à la fois constitutionnelles et financières : il s'agit d'une part de soulager l'activité du Parlement du Royaume-Uni, de le délivrer du fardeau intolérable des préoccupations secondaires de la politique irlandaise ; et d'autre part il faut adapter les finances irlandaises aux besoins irlandais pour obliger le pays à être plus économe et ne pas contraindre l'Angleterre à combler, comme elle fait depuis quelques années, le déficit irlandais. Ces nécessités sont reconnues et senties de plus en plus. Mrs. Green nous montre le fossé qui séparait jusqu'ici Unionistes et Libéraux en train de s'aplanir et les deux partis également désireux de résoudre définitivement le problème irlandais.

C'est d'Irlande même que viendraient plutôt les difficultés. On sait que si les catholiques, qui s'élèvent au nombre de 3.238.656, sont tous nationalistes et favorables au Home Rule, les protestants n'y sont pas moins ardemment unionistes et hostiles au projet. Or, il y a 1.136.000 protestants en Irlande, dont 575.487 anglicans (épiscopaliens) et le reste presbytérien. Et l'une des quatre provinces d'Irlande, celle du Nord-Est, l'Ulster, compte 886.000 protestants contre 690.000 catholiques. L'Ulster est hostile au Home Rule, hostile à la langue irlandaise, hostile à toute mesure qui favoriserait les catholiques irlandais ; les protestants d'Ulster se considèrent comme formant une nation à part, différente du reste du pays, comme une colonie britannique en Irlande, comme des « Anglais résidants ». Belfast est la citadelle où s'organise la résistance. Mrs. Green ne croit pas cependant que cette résistance soit effective, et surtout durable. Sans doute l'intérêt des commerçants de Belfast serait plutôt dans le statu quo ; et les protestants d'Ulster se résigneront difficilement à perdre les bénéfices d'une situation privilégiée qui dure depuis plusieurs siècles. Mais le statu quo est devenu impossible ; et Mrs. Green espère que, différences confessionnelles à part et grâce à quelques concessions accordées par les privilégiés, tous les partis s'entendront au profit d'une Irlande nouvelle, forte, prospère et unifiée. Il faut lire les raisons qu'elle donne. Il faut lire tout son article ; c'est l'exposé complet

et impartial du problème le plus attachant de l'histoire moderne des Celtes.

V

La *National Library of Ireland* est sur le point d'éditer un répertoire général des publications relatives à la langue et la littérature irlandaises, jusqu'à la fin du XIXe siècle. C'est un colossal travail bibliographique qui comprendra plus de 300 pages et qui rendra de bien grands services aux celtistes. Il a été confié à M. R. I. Best; ce nom seul est une garantie d'exactitude et de probité. Nous avons reçu une épreuve spécimen, qui fait bien augurer de l'ouvrage ; il sera, espère-t-on, prêt à paraître à la Noël de cette année.

VI

Il y a beaucoup de mots d'origine celtique dans le dictionnaire étymologique de noms propres anglais que publie M. Henry Harrisson sous le titre *Surnames of the United Kingdom, a concise etymological dictionary* (London, The Eaton Press, 1912). A en juger par le spécimen qui nous en a été adressé, le travail est sérieusement fait et mérite d'être recommandé à nos lecteurs.

VII

Dans un livre excellent, plein d'ingéniosité et de science, intitulé *Untersuchungen über die Natur der griechischen Betonung* (Berlin, Weidmann, 1912), M. Hugo Ehrlich traite en passant de l'étymologie du mot *argūtus*. Ce serait, suivant lui, un parent du védique *joguve* « parler haut, proclamer », du vieux slave *govori* « bruit », du grec γό(F)ος « gémissement », de l'ombrien *kutef* « murmurant » ; il aurait dû ajouter : de l'irlandais *guth* « voix ». L'adjectif *argūtus* de **ari-gūto-* signifierait proprement « à la voix forte, bavard, beau parleur ». C'est le seul sens qu'il ait en effet à l'époque archaïque, où il ne se dit que des êtres animés ; plus tard à partir de Cicéron, on l'emploie pour traduire l'idée d'« éclatant, intelligent, spirituel ».

Cela permet de mieux interpréter la fameuse phrase de Caton sur les Gaulois ; *argute loqui* n'implique pas le talent de l'éloquence ni l'esprit : Caton ne veut pas dire que nos ancêtres fussent de brillants orateurs, mais que c'étaient des bavards. Ainsi en décide M. Ehrlich, d'après le sens du mot en latin archaïque, conforme à l'étymologie.

VIII

M. Evald Lidén, professeur a l'École supérieure de Göteborg (Suède), est à l'heure actuelle sur le domaine de la linguistique indo-européenne un des étymologistes les plus habiles et les mieux informés. Il vient de publier dans le *Monde Oriental*, t. V (1911), p. 195-203, des *Baltisch-Slavische Worterklärungen*, dont quelques détails intéressent le celtique.

Ainsi, il repousse, p. 201, tout rapport entre le vieux-prussien *bita-* « soir » et le moyen-irlandais *bé* « nuit » (K. Meyer, *Contrib.*, p. 188). Ce rapprochement avait été proposé par M. Zupitza, *Germ. Gutt.*, 82. Pour M. Lidén, *bita-* serait un composé de la racine **ei-* « aller » et désignerait le coucher du soleil, comme le latin *obitus*, avec un préfixe **bhi* qui serait à *abhi* ce que *po* est à *apo*.

P. 195, il parle du lituanien *kiszkà* « muscle du mollet »; il l'explique par **qisqa-* et y rattache le hollandais *hijze* « muscle », de **qeis-a-*. Nous croyons qu'il ne faut pas serrer de trop près la formation de mots de ce genre et qu'il convient surtout de ne pas chercher à les rattacher à une racine verbale. Ils font partie des mots expressifs; *kiskà* notamment doit appartenir à une série de mots, caractérisés par la répétition d'une gutturale et désignant en général une partie charnue du corps; cf. lat. *coxa*, irl. *coss*, skr. *kákṣa-*, *kukṣi-*, irl. *cich* « sein », *coche* « clunis », *caichme* « poitrine », etc.

IX

Nous avons reçu de M. Henri Gaidoz une brochure de 46 pages intitulée « Eugène Rolland et son œuvre littéraire » (Paris, 1912; extrait du tome XI de *Mélusine*). Eugène Rolland, mort le 24 juillet 1909 à l'âge de 63 ans, fut tout simplement le rénovateur des études de folk-lore en France. Son nom mérite de rester attaché à celui de la revue *Mélusine* qu'il fonda et dirigea de concert avec M. Gaidoz, et où il y a tant de renseignements précieux pour les celtistes. Mais son œuvre principale est une œuvre lexicographique, relative à la *Faune* et à la *Flore* populaires, vaste répertoire qu'il n'eut malheureusement pas la joie de voir terminé. Dans la brochure que lui consacre M. Gaidoz, on trouvera sur son activité scientifique, sur sa vie et celle de quelques autres, maint détail instructif et piquant. Rolland était un érudit laborieux et modeste, de caractère indépendant, ennemi des intrigues et des chicanes. Il

vécut à l'écart des savants officiels, méconnu des académies. Mais il eut des amitiés. Celle de M. Gaidoz, qui ne se démentit jamais durant sa vie, lui reste, par delà le tombeau, jalousement fidèle. Pour défendre sa mémoire, s'il en était besoin, cet homme simple et doux n'aurait pu rêver champion plus passionné, plus impitoyable.

X

M. L. Le Guennec, dans le tome XXXIX du *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, signale la découverte qu'il a faite au château de Lesquiffiou en Pleyber-Christ, Finistère, d'une collection de 26 mystères, tragédies et manuscrits bretons acquise sans doute par feu le marquis de Lescoet décédé en 1871, père du propriétaire actuel de Lesquiffiou et, de son vivant, bibliophile distingué. Voici les titres de ces pièces : Chedoni et Rosalba (25), Création du Monde (1), Saint Garan (14), Saint Guénolé (13), Saint Guigner (16), Sainte Hélène (20), Jacob et ses fils (2), Saint Jean-Baptiste (11), Destruction de Jérusalem (9), Jérusalem délivrée (23) poème adapté du Tasse, Le jugement dernier et l'Antechrist (10), Saint Julien (6), Louis Eunius (18, 19), Saint Malargé (26), Moïse (3), La Passion (4, 5, 6), Saint Patrice, avec Louis Eunius (17), Saint Pierre (12), La Résurrection (7, 7 bis), Robert le Diable (22), Ruffo chef-brigand (24), Trépassement de la Vierge (8), Sainte Tryphine et le roi Arthur (15), Saint Yves (21), biographie versifiée par Jean Conan. C'est la plus riche collection particulière qu'on ait découverte jusqu'ici.

M. Le Guennec fait connaître ce que ces pièces contiennent d'intéressant pour l'histoire du théâtre breton : prologues, épilogues, scènes comiques, annotations de copistes, en particulier de Jean Conan ; il y ajoute l'indication de représentations données sur une autorisation du bureau municipal de Morlaix du 20 février 1792; l'acte de décès de Tanguy Guégen (20 juillet 1632); un extrait du Livre de comptes du sieur de la Haye mentionnant en termes vagues le 3 juin 1576 une représentation de mystère à Lampaul (sans doute Lampaul Guimiliau).

XI

On nous adresse le premier numéro (septembre 1912) d'un nouveau périodique breton, BRITTIA, *bulletin mensuel d'études et d'action nationale bretonnes* (Port-Louis, 13, rue de la Marine; 4 fr. par an).

Le fondateur-directeur en est M. Yves Le Diberder, qui indique dans la préface le but qu'il se propose. C'est de « refaire de la Bretagne une nation, et une nation celtique » ; c'est de « reprendre avec méthode la vieille lutte qui se poursuit depuis dix siècles entre l'esprit roman et l'esprit celtique », afin que « ce soit l'esprit celtique qui domine sans conteste ». M. Le Diberder est jeune ; il n'a que vingt-cinq ans, nous apprend-il p. 23. Et il est bien de son temps. Son initiative est une manifestation nouvelle de ce réveil des nationalités, qui caractérise jusqu'ici le vingtième siècle.

La *Revue Celtique*, dont les préoccupations sont purement philologiques et qui s'abstient de prendre parti dans les polémiques d'actualité, ne mentionnerait pas l'existence de *Brittia*, si M. Le Diberder ne faisait porter son effort de militant sur le terrain linguistique. C'est en encourageant la pratique de la langue bretonne qu'il prétend travailler au relèvement national de sa province. Prétention très légitime, car la langue est la condition même et la sauvegarde de la nationalité. Comme le dit un des rédacteurs de *Brittia*, M. J. Calloc'h (Bleimor), « avec notre foi, notre langue est désormais la seule barrière que nous puissions opposer à l'envahissement des idées françaises, idées mortelles aujourd'hui, et qui ont tôt fait d'empoisonner l'air dans lequel on les laisse en paix flotter » (p. 9). *Brittia* sera donc accueillante aux articles en langue bretonne, et de fait sur les 24 pages que comprend le premier numéro, 6 sont rédigées en breton. Signalons notamment (p. 10-14) le début d'une traduction bretonne du célèbre récit irlandais *Longes mac n-Usnig* « Exil des Fils d'Usnech » (*Irische Texte*, I, p. 67). Mais pourquoi cette traduction a-t-elle été faite en vannetais ? Parce que M. le Diberder habite Lorient ? Ce n'est pas une raison suffisante. Et les partisans de la campagne qu'entame *Brittia* regretteront sans doute que leur « organe » ne puisse commodément se faire entendre des Bretons du Finistère et des Côtes-du-Nord.

XII

M. l'abbé P. Le Goff, un des auteurs de la *Grammaire bretonne du dialecte de Vannes*, a réuni depuis quelques années dans la *Revue Morbihannaise* une collection de proverbes de son pays. La collection est terminée et vient de paraitre en volume, sous le titre *Proverbes bretons du Haut-Vannetais* (*Vannes*, *Auray*, *Baud*, *Pontivy*). Vannes, Lafolye, 1912, 151 p. 8°. Le texte breton est accompagné d'une traduction française. Nous avions déjà une collection de pro-

verbes et dictons de la Basse-Bretagne, réunie par L. F. Sauvé et publiée par lui dans les premiers volumes de la *Revue Celtique* (t. I, p. 243, 400; t. II, p. 78, 218, 361; t. III, p. 60, 192); ces proverbes provenaient exclusivement du pays de Léon. Pour le Trécorois, une collection moins riche, mais fort estimable encore, due à l'abbé J. Hingant, a paru en 1899 (*Krenn-lavariou Bro-Dreger*, dastumet gant an aotrou Hingant, belek; Saint-Brieuc, Fr. Guyon; ext. des *Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord*). Enfin chacun connait le recueil publié par Brizeux sous le titre *Furnez Breiz* « sagesse de Bretagne ».

La collection de l'abbé Le Goff est la plus considérable, après celle de L. F. Sauvé, dont elle suit l'ordre et reproduit les divisions. C'est une précieuse contribution à la « parémiologie » bretonne, comme disait Sauvé, et d'une façon générale, au folk-lore. L'esprit breton s'y montre sous tous ses aspects, lyrique et badin, sentimental et moqueur, parfois délicat, souvent grossier, toujours original.

XIII

La *Légende de la Mort chez les Bretons armoricains* de M. Le Braz, dont la seconde édition remonte à peine à dix ans, vient de paraître en troisième édition (2 vol., Paris, Champion, 1912). Beau succès, pleinement justifié. Entre toutes les bretonneries, dont s'est parée depuis une trentaine d'années la littérature française, celle-ci est la plus sincère et la mieux réussie. M. Le Braz n'y a pas déployé seulement les richesses de son grand talent d'écrivain, le charme pénétrant de sa prose fluide et chantante; il a voulu faire œuvre documentaire et a plié son imagination à travailler sur nature. Il s'est penché sur le cœur de la vieille Bretagne pour en saisir les moindres battements; il a recueilli sur de pauvres lèvres le souffle de la voix du passé. Pendant près de quinze ans, il a parcouru le pays en tout sens, notant les superstitions, les usages, transcrivant les complaintes, suscitant parmi les artisans, les paysans, les marins, les mendiants, de précieux collaborateurs. En livrant leurs noms au public, il les associe à son succès, ces humbles qui lui ont livré leur trésor. C'est Pierre Le Goff d'Argol, Fantic Omnès de Bégard, et tant d'autres, parmi lesquels deux noms reviennent avec insistance, ceux de Marie-Cinthe Toulouzan et de la vieille Lise Bellec, couturière au Port-Blanc, à laquelle on inaugurait un monument le 10 août dernier dans le cimetière communal.

La Bretagne est la terre par excellence de la légende de la mort,

car la conscience populaire y est naturellement orientée vers les choses de l'au-delà. Les vivants sont mêlés aux morts, au peuple immense des âmes en peine, qu'on appelle l'*anaon*. Et la mort elle-même, personnifiée dans l'*Ankou*, circule sans cesse parmi les vivants, grave et familière. On rencontre l'Ankou à chaque détour de la route, où il observe et guette les passants ; on le retrouve à chaque coin de la maison. Sa voix est triste et douce à la fois : c'est vraiment le fantôme dont parle le poète,

Qui caresse notre âme et cependant l'effraie.

M. Le Braz a trouvé les mots qu'il fallait pour exprimer la mélancolie et le mystère des conceptions bretonnes de l'au delà. Il y a beaucoup d'art dans la forme simple de ses courts récits ; beaucoup aussi dans la disposition même du livre. Ces répétitions, ces redites, ce caractère fragmentaire augmentent encore la forte impression qu'il produit. On éprouve à le lire un frisson tout particulier qui n'est pas sans charme ; on se sent gagné soi-même à croire à ces belles légendes, d'une grandeur si tragique, et si profondément humaines. M. Dottin a prêté à M. Le Braz le concours de son érudition ; il a joint au texte d'abondantes notes, où l'on trouvera de savantes comparaisons avec les autres littératures celtiques.

XIV

L'Ankou joue son rôle, et un rôle important, dans la littérature dramatique de la Bretagne. Même quand il ne figure pas dans la liste des personnages, il est sur la scène, invisible et présent, comme dans la vie. Si nombreux et cruels que soient ses coups, il est cependant quelqu'un qui lui échappe, qui persiste à vivre malgré tout et se porte même de mieux en mieux, c'est le théâtre breton lui-même.

Singulière fortune que celle du théâtre breton. Dès la fin du Moyen-Age, il y a en Bretagne un foyer dramatique. Le plus ancien monument de la littérature bretonne est un drame, *la Vie de Sainte-Nonne*, du xve siècle (éd. Ernault, *Rev. Celt.*, VIII, p. 230), bientôt suivi de deux autres : la *Passion* (1530) et la *Vie de Sainte-Barbe* (1557), le premier édité par H. de la Villemarqué sous le titre pompeux de « Grand Mystère de Jésus » (Paris, 1866), le second par M. Emile Ernault (Nantes, 1885). Ensuite vient une abondante collection de pièces, en grande partie encore manuscrites, parmi lesquelles brille d'un éclat particulier *Sainte Tryphine et le Roi Arthur*,

de la seconde moitié du XVIIe siècle, chef d'œuvre édité par Luzel à Quimperlé en 1863. La plupart de ces œuvres, il est vrai, sont inspirées, parfois même traduites du français. Elles n'en sont pas moins devenues bretonnes par tout ce que les interprètes y ont mis de personnel et de local, et surtout par le succès qu'elles ont obtenu et gardé auprès des spectateurs. A la fin du XVIIe siècle, le théâtre breton restait florissant; les auteurs, les acteurs, les organisateurs de spectacles rivalisaient de zèle et d'entrain. On trouvera dans *l'Histoire du théâtre celtique* de M. Le Braz la description pittoresque des représentations populaires qui se donnaient à Morlaix ou à Ploumiliau en plein XIXe siècle.

La tradition parut un moment s'évanouir. Elle sommeillait seulement, car elle se réveille de nos jours, plus vivace que jamais, comme nous l'apprend M. Gustave Cohen dans une agréable étude sur la *Renaissance du théâtre breton* (extraite du *Mercure de France*, 1912; 45 p.). Ainsi qu'il arrive toujours dans l'histoire littéraire, cette renaissance est une œuvre individuelle; elle a pour principal promoteur l'abbé Joseph Le Bayon.

M. Le Bayon, né en 1876 à Pluvigner (Morbihan), est un Vannetais. Passionné des choses du théâtre non moins que des traditions bretonnes, il s'essaya dès le collège à composer des *sônes* et des pièces dramatiques dans son dialecte natal. En 1902 il publiait les *Sonnenneu hur bro-ni* (Vannes, Lafolye) et faisait représenter son premier drame *En Eutru Kériolet*. La troupe qu'il avait organisée, qu'il dirigeait et soutenait de son zèle, devint bientôt célèbre dans toute la Bretagne; les « Gars de Pluvigner » *Pautred Sant-Guigner*, dépassaient ce qu'avaient fait de mieux les troupes, pourtant illustres, de Morlaix et de Ploujean. Depuis, le théâtre de Sainte-Anne d'Auray s'est affirmé comme l'Oberammergau breton. M. Le Bayon y a fait représenter d'autres drames encore de sa composition, *Nikolazic*, par exemple et cette année même, au mois de septembre dernier, *Boch er Goéd* « la voix du sang », qui a pour sujet la parabole de l'enfant prodigue, et dont on dit le plus grand bien.

XV

La Faculté des Lettres de l'Université de Rennes a institué depuis peu des examens, conférant des diplômes d'études celtiques. Nous avons demandé à notre ami M. Dottin, l'éminent doyen de la Faculté, de nous en faire connaitre les conditions. Nous reproduisons ci-dessous le programme qu'il nous a envoyé.

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE RENNES

DIPLÔMES D'ÉTUDES CELTIQUES

Article 1. Il est institué près de la Faculté des Lettres de Rennes un diplôme d'études celtiques, et un diplôme supérieur d'études celtiques.

Article 2. Les examens de ces diplômes comprennent des épreuves écrites et des épreuves orales.

Diplôme d'études celtiques

a. Epreuves écrites : 1° Version bretonne.
2° Thème breton.

b. Épreuves orales : 1° Lecture et explication d'un texte breton.
2° Interrogation sur les littératures et les peuples celtiques.

Diplôme supérieur d'études celtiques

a. Épreuves écrites : 1° Thème breton (ou traduction de gallois ou d'irlandais en breton).
2° Version irlandaise ou galloise (langue moderne).

b. Épreuves orales : 1° Explication d'un texte ancien et d'un texte moderne dans une des langues celtiques indiquées par le candidat.
2° Interrogation sur les littératures et les peuples celtiques.
3° Interrogation sur un cours professé à la Faculté et intéressant le celtique (par ex. l'histoire, l'art, la grammaire comparée, etc).

Article 3. La liste des textes sur lesquels portent les interrogations sera publiée chaque année.

Article 4. Nul ne sera admis à subir l'examen s'il n'a été régulièrement immatriculé à la Faculté des Lettres pendant un an.

Article 5. Le Jury se compose de trois membres.

Article 6. Le diplôme, délivré par le président du Conseil de l'Uni-

versité, sera revêtu de la signature du Doyen et de celles des professeurs membres du Jury.

Les droits à percevoir pour ces diplômes sont de :

30 fr. 25 pour le diplôme d'études celtiques,

60 fr. 25 pour le diplôme supérieur d'études celtiques.

Rappelons en outre que la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes délivre des diplômes de doctorat d'Université, aux conditions suivantes :

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE RENNES

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE RENNES

Tout candidat désirant obtenir le Doctorat de l'Université de Rennes devra avoir suivi les cours pendant six semestres (soit trois années scolaires) dans une Université ou Ecole supérieure, française ou étrangère ; deux de ces semestres devront être passés à l'Université de Rennes avec présence effective [1]. Des dispenses d'assiduité peuvent être accordées.

L'examen écrit comporte une thèse entièrement inédite sur une des matières suivantes : philosophie, philologie, linguistique, littérature, histoire, géographie, littérature étrangère. La thèse pourra être rédigée en français, latin, anglais, allemand ou *breton*.

L'examen oral comporte la soutenance en français de cette thèse et la réponse à trois interrogations sur une ou plusieurs des matières spéciales enseignées à l'Université et choisies par le candidat.

Le sujet et le plan de la thèse devront être soumis à l'approbation de la Faculté. Le manuscrit de la thèse sera remis au doyen. Celui-ci désignera un ou plusieurs professeurs de la Faculté qui examineront le manuscrit et décideront si le travail mérite d'être imprimé et présenté à la soutenance publique. Si leur avis est favorable, le doyen accordera le permis d'imprimer. La thèse sera alors imprimée et 130 exemplaires en seront déposés au Secrétariat de la Faculté des Lettres.

Droits d'examen.

Doctorat..... 200 fr. 25

1. Les droits d'immatriculation pour le doctorat de l'Université sont de 90 francs 75 centimes. Cette somme pourra être payée en trois fois si le candidat suit les cours pendant trois ans, ou en une seule fois, si le candidat ne passe qu'une seule année à l'Université de Rennes.

XVI

Ouvrages reçus, dont il sera rendu compte ultérieurement :

R. Thurneysen. *Zu irischen Handschriften und Litteraturdenkmälern.* Berlin, Weidmann, 1912, 97 p. 4°.

Hubert Pierquin. *Le poème anglo-saxon de Beowulf.* Paris. Picard, 1912. IV-846 p. 8°.

Miscellany presented to Kuno Meyer by some of his friends and pupils on the occasion of his appointment to the chair of Celtic philology in the University of Berlin, edited by Osborn Bergin and Carl Marstrander. Halle, Niemeyer, 1912. V-487 p. 8°. 16 M.

Georg Wilke, *Südwesteuropäische Megalithkultur und ihre Beziehungen zum Orient*, Würzburg, C. Kabitzsch, 1912. IV-181 p. 8°. 7 M. 50.

J. Vendryes.

PÉRIODIQUES

SOMMAIRE. — I. Zeitschrift für celtische Philologie. — II. Sitzungsberichte der kön. pr. Akademie der Wissenschaften. — III Proceedings of the Royal Irish Academy. — IV. Gadelica. — V. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. — VI. American Journal of Philology. — VII. Fureteur breton. — VIII. Annales de Bretagne. — IX. Romania. — X. Analecta Bollandiana. — XI. Folk-lore. — XII. Revue des Traditions populaires. — XIII. L'Anthropologie. — XIV. Praehistorische Zeitschrift. — XV. Mannus. — XVI. Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayerns. — XVII. Revue Préhistorique de l'Est.

I

Le troisième cahier du tome VIII de la ZEITSCHRIFT FÜR CELTISCHE PHILOLOGIE est orné d'un beau portrait de Ludwig-Christian Stern ; et M. Kuno Meyer y retrace, p. 583-587, la biographie de son regretté collaborateur.

Le cahier débute par deux longs articles de M. R. L. Ramsay, *Theodore of Mopsuestia and Saint Columban on the Psalms* (p. 421-451) et *Theodore of Mopsuestia in England and Ireland* (p. 452-497). Théodore, évêque de Μόψου Ἑστία en Syrie, vivait entre 350 et 428 ; il est connu pour avoir écrit à la fin du IVe siècle un commentaire sur les psaumes, conservé fragmentairement, dont on retrouve l'inspiration dans la traduction des 50 premiers psaumes en west-saxon, attribuée à Alfred le Grand. L'esprit qui anime cette traduction révèle en effet une liberté d'allure, une fantaisie d'interprétation, qui contraste par exemple avec l'orthodoxie scrupuleuse et aveugle de la traduction allemande de Notker. Et dans les courtes notices, dont chaque psaume est précédé dans la traduction saxonne se reconnait, plus manifeste encore, l'esprit d'indépendance de l'évêque syrien, exégète hardi, précurseur du Nestorianisme, et qui finit par être condamné au concile œcuménique de 553. Toutefois

il est certain que le traducteur saxon ne puisa pas directement à la source originale et fut hérétique sans le savoir. Il y eut des intermédiaires, parmi lesquels le commentaire intitulé *In Psalmorum librum exegesis*, attribué à Bède (Migne, *Patr. Lat.*, XCIII). L'ouvrage de Théodore eut un succès considérable ; on en fit des versions et des adaptations en plusieurs langues, notamment en syriaque et en latin. M. Ramsay est d'avis que les commentaires sur les psaumes en vieil-irlandais, dont nous avons deux exemplaires, l'un, fragmentaire, en prose (K. Meyer, *Hibern. Minora*, 1894), l'autre, abrégé, en vers (id. dans la *Z. f. Celt. Phil.* I, 497 et III, 20), et qui se rattachent tous les deux au monastère de Bobbio, dérivaient aussi de l'œuvre de Théodore et ont pu servir de source au travail du traducteur saxon. Les deux articles qu'il publie ont pour objet de démontrer cette opinion. Il commence par établir la doctrine de Théodore, telle qu'on peut la reconstituer d'après les fragments conservés ; puis il en précise l'influence sur les textes syriaques et en poursuit l'extension à l'église occidentale dans l'école fondée à Bobbio par Saint Colomban en 608. Trois manuscrits provenant de Bobbio, conservés aujourd'hui à Milan et à Turin, présentent quatre séries d'extraits du commentaire de Théodore. Le manuscrit de Milan est celui qui renferme les précieuses gloses en vieil-irlandais ; peut-être le commentaire latin qu'il contient est-il l'œuvre de Saint Colomban lui-même. En tout cas l'influence de Théodore y est manifeste. C'est donc par Bobbio que passa la doctrine de Théodore pour gagner l'Europe occidentale. Une minutieuse analyse de l'*In Psalmorum librum exegesis*, des commentaires en vieil-irlandais cités plus haut et enfin de la traduction en west-saxon permet à M. Ramsay d'en établir avec certitude la transmission et l'itinéraire : d'abord l'Irlande, et ensuite la Grande-Bretagne, où on en retrouve encore des traces au XIe siècle, plus de 600 ans après la mort du grand exégète syrien.

L'article suivant dans la *Zeitschrift* est consacré au *Tochmarc Emire* (p. 498-524) ; il a été préparé dans les conférences de M. Thurneysen, à Fribourg en Brisgau, par MM. H. Hessen et G. O' Nolan, et il est signé des trois noms. Le *Tochmarc Emire* « Demande en mariage d'Emer », nous a été conservé dans plusieurs manuscrits, dont on trouvera l'énumération dans le *Catalogue* de d'Arbois de Jubainville et ci-dessus, p. 37 ; il a été publié par M. Kuno Meyer dans la *Revue Celtique*, t. XI, p. 433 avec une traduction anglaise, d'après le texte du Ms. Rawlinson B 512, et, d'après le texte plus développé du Ms. Harleian, dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. III, p. 229. Il présente cette particularité qu'on y trouve un

certain nombre de morceaux qui figurent, sous une forme plus ou moins identique, dans d'autres récits épiques du moyen-âge irlandais. Une question de priorité se pose donc : est-ce le *Tochmarc Emire* qui a servi de modèle ou qui s'est inspiré des autres ? Cette seconde hypothèse est la vraie. Ainsi la description du palais de Conchobar dans le *Tochmarc Emire* (L. U. 121a) combine deux descriptions qui font partie de la *Fled Bricrend*, celle du palais de Bricriu (L. U. 99 b) et celle du palais d'Ailill et Medb (L. U. 107 a). La description des chevaux et du char de Cuchullin dans le *Tochmarc Emire* (L. U. 122 a) est de même une combinaison de divers traits empruntés à la *Fled Bricrend* et au *Siaburcharpat* ; enfin ce que dit le *Tochmarc Emire* de l'éducation de Cuchullin est emprunté au *Compert Conculaind*. Quelques autres détails, relatifs aux noms d'Emain Macha, de Boand et d'Inber n-Ailbine, confirment la même vue, que le *Tochmarc Emire* est en grande partie une compilation.

M. Thurneysen publie, p. 525-554, la version de la *Táin bó Cuailgni* conservée dans le manuscrit H. 2. 17 (Trinity College, Dublin). Cette version, signalée par Nettlau (*Rev. Celt.*, XIV, 255), a été utilisée par M. Windisch pour sa grande édition de la *Táin*, mais en partie seulement, si bien qu'une publication intégrale s'imposait. M. Thurneysen y a joint une introduction, où il fixe la chronologie et le rapport des manuscrits contenant les différentes versions du texte.

A mentionner enfin dans le même cahier :

Une note de M. Paul Walsh *on a Passage in Serglige Conculaind* (p. 555) ; il s'agit des mots *airbi roir* (L. U. 47 b 15 ; *Irische Texte*, I, 216-217) qui avaient été mal compris jusqu'ici et qui représentent tout simplement un nom propre de lieu, Airbe Roiir, en Conaille Murthemne (*R. Celt.*, XVI, p. 47) ;

Du même M. Paul Walsh un savant article sur *The topography of Bétha Colmáin* (p. 568-582) ; la vie de Saint Colman a été, comme on sait, récemment publiée par M. Kuno Meyer (v. ci-dessus, p. 357) ;

De M. Kuno Meyer, une liste de mots appartenant au *Bérla na filed* (p. 557-558) ; c'est une précieuse addition à la liste publiée par le même auteur dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. V, p. 490 ;

Du même, la continuation des *Mitteilungen aus irischen Handschriften* (p. 559-565) ;

Enfin une note, signée Robin Flower, intitulée *Irish Commentaries on Martianus Capella*.

II

Sous le titre *Zur keltischen Wortkunde*, M. Kuno Meyer publie dans les SITZUNGSBERICHTE DER KÖN. PREUSSISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, t. XXXVIII, 1912, p. 790-803, une série de notes à la fois lexicographiques et étymologiques dont voici l'énumération : 1. Composés du type *dvandva* en irlandais (rectification et addition à Pedersen, *Vgl. Gr.*, § 356). — 2. *ailt* « héros » (T. B. C., 3270), emprunté au vieil-anglais *hälep*. — 3. *aith-ben* « Unweib » L. L. 197 a 61. — 4. *ampoill* Laud 610, 14 a 1, emprunté au latin *ampulla*. — 5. *anféta* « tempêtueux » sort de *anféth*, forme refaite de l'ancien *anfud*. — 6. *ecrae* « ennemi », composé ancien de **eks-cara* a un *e* bref ; la forme *escara* est récente, bien qu'attestée déjà dans Sg., 12 b 7. — 7. *-gnad* dans *bét-gnad* « folie », *omun-gnath* « crainte » sort de **gnato-n* « [état] habituel » et répond au gallois *-nod* dans *heint-nod*, m., « pestilence ». — 8. *lunta* « nom d'une partie de la rame » (Rawl. B 512, f° 76 a 2) paraît emprunté au scandinave. — 9. *miss-* est attesté au lieu de *mi-* devant initiale vocalique dans *miss-imbert* « foul play » *R. Celt.*, XI, 446, 2. — 10. *niab* « excitation, vigueur » sort de **neibo-* et a comme correspondant le gallois *nwyf* ; en sont dérivés le verbe *niabaim* « j'excite » (gall. *nwyfo*) et l'adjectif *niabthach*. — 11. *dermar* « énorme » est la forme ancienne, comme le prouve l'usage des poètes ; *dermár* est postérieur (bien que déja dans Wb. 17 b 11) ; plus tard on a eu *dermair* et par dissimilation *dermail* (mais *ciamail* de *ciamair* ?) — 12. Liste de noms d'oiseaux rares. — 13. Liste de noms d'objets et instruments agricoles. — 14. *glegar*, *glegrach* « bruyant ». — 15. L'ogamique *Maila-guro* est un génitif de nom propre comprenant *Maila* génitif de thème en-*ā*-, et *guro* génitif du mot *gor* « pieux » (thème en-*u*-). — 16. *celt* n. « enveloppe, vêtement » est l'élément qui figure dans les noms propres *Celtchair*, *Móethchelt*, *Celtar*, etc. — 17. *dergnat* « puce » est un diminutif de *derg* « rouge » ; on dit aussi *dergán*, à quoi il faut comparer *sengán* « fourmi » de *seng* « mince ». — 18. *fáil* « loup » est un ancien thème en-*u*- passé plus tard à la flexion des thèmes à dentale. — 19. *ten* « arbre, buisson » figure dans *cáir-then* « sorbier » (dont le gall. *cerdin*, bret. *kerzin* serait emprunté), *fintan* « uinetum », *róstan* « rosetum », etc. — 20. *menmarc* « passion » est formé de *menme* + *serc*. — 21. *acrad* (de **ad* + *grád*) « noble » et *grátae* « id. » sont tous deux formés du mot *grád* « rang ». — 22. *uirge* n'est pas un emprunt au latin « *uirga* », car il ne désigne que le testicule. [Ce ne serait pas une

raison péremptoire, car les noms des différentes parties honteuses sont sujets à s'échanger]. — 23. A côté de *-bion* (irl.-*be*) dans *uidubion* (irl. *fidbae*), le gaulois possédait un nom d'agent masculin *-bios* dans *Betu-uius* (irl. *Bethbe*), *Lato-bius* (irl. *Laithbe*), *Veno-bius* ; cf. irl. *Artbe*, *Conbae*, *Fáilbe*, *Lugba*. — 24. Noms de personne gaulois tirés du grammairien Virgile.

III

Aux Proceedings of the Royal Irish Academy (vol. XXX, section C, nº 9, p. 261-282, août 1912), M. T. P. O' Nolan a donné l'édition d'un intéressant texte épique qu'il intitule *Mór of Munster and the tragic fate of Cuanu son of Cailchin*. Ce texte est conservé dans trois manuscrits, le Book of Leinster, fº 274 a-275 b, le Book of Fermoy, fº 17 a, tous deux de la Royal Irish Academy et le manuscrit H. 2. 15, de Trinity College, p. 69. Il a été mentionné par d'Arbois de Jubainville à la page 20 de son *Catalogue* (v. aussi p. 37).

Mór de Munster (Mór Muman) était fille d'Aed Bennan, roi d'Ir Luachair ; victime d'une malédiction, elle quitte la maison paternelle, erre à travers l'Irlande pendant deux ans et à la suite d'une romanesque aventure devient la femme de Fingen, roi de Cashel. Après la mort de Fingen, elle se réfugie auprès de Cathal, roi de Glendomuin ; là elle retrouve une sœur à elle, Ruithchern, qu'elle fait épouser à Lonán, fils de Findech, vassal de Cathal. Cuanu fils de Cailchin ayant attaqué Lonán et ayant enlevé Ruithchern, Lonán poursuivit le ravisseur avec son armée, le vainquit et lui coupa la tête. C'est tout le sujet du récit ; on voit qu'il manque d'unité. En outre, bien que les héros qu'il met en scène soient historiques et cités dans les Annales, qui les rapportent au VIIe siècle, plusieurs détails font allusion à des événements ou à des personnages que nous connaissons mal. La langue y est en outre peu nette ; surtout dans les parties en vers, les difficultés n'y manquent pas. On y trouve, comme cela arrive fréquemment dans les récits épiques, un curieux mélange de formes récentes et d'archaïsmes ; quelques raretés aussi, notamment, §§ 2 et 9, l'impératif *fói*, le subjonctif *-foa* (2e sg.) et les futurs *-faifem* et *fibthair* (impers. pass.) du verbe *foaim* « je dors » (Thurneysen, *Hdb.*, I, 402). A signaler encore : avec le *ro* de possibilité, *ni-t-r-icfam* « nous ne pourrons te guérir » (§ 10) ; les formes *fothe* « sous elle » et *uastu* « au-dessus d'eux » (§ 1), dont la dentale appartient à l'irlandais moyen (cf. *R. Celt.*, XXXI, p. 103, l. 42) ; les mots *michair* « aimable », *slabra* « bétail »

(cf. L. U. 61 a 6, 62 b 32, 85 a 33), *trell* « espace de temps, moment, occasion ». M. O' Nolan a joint au texte irlandais une traduction anglaise, des notes historiques et un index des principaux mots. Sur quelques points, il ne nous paraît pas avoir trouvé la vérité. Nous lui soumettrons notamment les observations suivantes :

§ 2, *hi certib 7 lothruib* est traduit par « in rags and marshes ». Le Book of Fermoy porte *hi cerdchib lothrai*. On peut combiner les deux textes et lire *hi cerdchib 7 lothruib* ; le datif *cerdchib* (ou *certchib*) appartient au mot *cerddcha* « a forge, smithy, work-shop » (K. Meyer, *Contr.* p. 349), et *lothruib* vient de *lothar*, *lothor* qui désigne un endroit où on lave (cf. Wd., *WTb.* 669-670). Il est fait allusion ici aux occupations serviles auxquelles Mór était contrainte de se livrer.

§ 2, *biditecen* « il te sera nécessaire, tu seras forcé » est interprété, p. 279, comme *bid-[d]it-ecen*. Mais dans les tours de ce genre, c'est le pronom infixe de la première classe qui est d'usage aux deux premières personnes, et celui de la seconde classe seulement à la troisième personne (v. Thurneysen, p. 257, § 426) : cf. *is-im écen* L. U. 57 a 39, *is-im égen* L. U. 73 b 13, *is-am ecen* L. L. 71 b 50, *mad-it écen* L. L. 83 b 41. Si on lit *in-dat mebair-siu* « as-tu souvenir? » L.U. 84 a 46, c'est qu'après l'interrogatif la proposition est généralement relative, car la réponse est *is-am mebair*. Il suffisait donc ici de couper *bid-it-écen*.

§ 5. M. O' Nolan a été embarrassé par le mot *ciammatái* (*cid imatai* F.); il en fournit dans son lexique (p. 278 et p. 279) deux interprétations différentes, qui ne satisfont ni l'une ni l'autre. Si la bonne leçon est *cid immatai*, nous devons avoir affaire ici à la préposition *imm-* suivie du pronom relatif et de la 2e pers. sg. du verbe substantif. Comparer *incest immatú* « the quest on wich I am » (*R. Celt.*, XIV, 451, l. 20 = Fled Bricrend, § 93). *Cid immatai a Ruithchernd* signifie tout simplement « à quoi t'occupes-tu ?, où va ta pensée, ô Ruithchern ? »

§ 11. Dans *olc sén uare ar dothi*, il faut sans doute considérer *uare* comme la conjonction, et dès lors *ardothi* doit être écrit en un seul mot, comme une forme du verbe *arbenim*. On attendrait *arothi* sans *d* ; mais *ar-dot-bi* pourrait être analogique des cas où le préverbe admet la deuxième classe des pronoms infixes, et provenir en même temps d'une confusion avec le verbe *dobenim*. Pour le sens de *olc sén*, cf. *olc lith*, *Rev. Celt.*, XXXI, 303, n. 8.

P. 268, *nochar ér filid fa crad* « who did not refuse a poet as concerns a reward » ; c'est le mot *crod* « bétail, richesse, trésor » (K. Meyer, *Contr.*, p. 525), qui a pris le sens de « salaire », exactement comme l'anglais *fee* (cf. all. *Vieh*).

Dans les mêmes PROCEEDINGS (vol. XXX, section C, nº 11, p. 307-326, septembre 1912), M. Mario Esposito traite de *The earliest Latin life of St. Brigid of Kildare*. Cette vie, dite vie de Cogitosus (cf. *Hermathena*, XV, p. 353 ; XVI, p. 62 et 329), n'a pas été rééditée depuis les Bollandistes (1658). Elle ne le sera probablement pas de sitôt. Celui qui entreprendra le travail devra en effet collationner un nombre considérable de manuscrits, 56 au compte de M. Esposito, qui n'est pas sûr de les connaitre tous. Et ces manuscrits sont dispersés à travers l'Angleterre et le continent ; il y en a 18 à Paris (dont 14 à la Bibliothèque Nationale) et 9 à Rome, mais on en trouve aussi dans plusieurs villes de France, à Angers, Auxerre, Cambrai, Douai, Orléans, Reims, Rouen, Valenciennes, en Belgique, en Allemagne, et jusqu'en Basse-Autriche (Heiligenkreuz, Lilienfeld, Melk, Zwettl) et en Styrie (Admont). M. Esposito donne de ces manuscrits une courte description ; il y joint quelques notes sur le texte même de la Vie et sur l'auteur, Cogitosus, dont le nom est sans doute une simple traduction de l'irlandais et qui est vraisemblablement identique au Cogitosus père de ce Muirchu, qui écrivit la Vie de saint Patrice vers 699 (Wh. Stokes, *Trip. Life*, II, p. 269). Tous ces renseignements seront fort utiles à celui qui rééditera la Vie de sainte Brigitte ; mais c'est une tâche ingrate et pénible, devant laquelle M. Esposito lui-même, effrayé, recule.

IV

Le deuxième numéro de GADELICA (tome Ier) débute par un article de grammaire. M. O. J. Bergin y étudie « the Imperative 2 plural in *-igi* » (p. 73-78). Telle est la désinence régulière de l'irlandais moderne. Successivement, M. Craig (*Grammar* [1900] p. 78), M. Quiggin (*A Dialect of Donegal*, p. 140), L. Chr. Stern (*Z. f. celt. Phil.*, V, 277) et M. O'Maille (*Eriu*, V, 45) ont essayé de l'interpréter. M. Bergin prouve sans peine que leurs hypothèses ne tiennent pas, et il porte la question sur son vrai terrain, qui est le terrain dialectal. Il montre d'abord que, dialectalement, la désinence *-igi* n'est pas la seule et que dans plusieurs régions d'autres désinences sont encore ou ont été employées à sa place ; elle a donc bénéficié d'une extension analogique. Remontant plus haut dans l'histoire, il montre qu'elle est partie du verbe substantif, pour lequel « *bigi*, written *bigidh*, *bighidh* or *bighidh*, was the prevailing form in the Midlands as early as the latter half of the sixteenth century ». Et là, dans le verbe substantif, elle est le résultat d'une contamination de *bithi* (*bihi*), 2e pers. pl. du subjonctif, et de *bidh* (*big*), 2e pers. pl. de l'impératif.

Le même M. Bergin continue p. 127-131 son édition du *Pairlement Chloinne Tomais.*

M. J. H. Lloyd, le collaborateur de M. Bergin et de Miss Schoepperle dans les articles que la *Revue Celtique* a publiés ci-dessus, étudie p. 83-100 « *Diarmuid and Grainne* as a folk-tale ». Il part du fait qu'aujourd'hui encore, dans les parties de l'Irlande où l'on parle irlandais, les mots *leaba Dhiarmuda agus Ghráinne* « lit de D. et G. » désignent communément un cromlech, pour montrer à quel point la légende est devenue populaire. Mais l'objet propre de son article est de publier une version de cette légende, recueillie à Coolea, près Ballyvourney, Co Cork, de la bouche d'un « excellent shanachie », Humphrey Lynch, à la requête de Miss Schoepperle.

M. Douglas Hyde établit, p. 79-82, une liste de substantifs terminés en *-áiste -iste*. Ce sont tous des mots empruntés, soit anciennement au franco-normand, soit plus tard au moyen-anglais. Le plus commun est *páiste* « a child » du français « page »; mais on a aussi *bagáiste* « bagage », *coráiste* « courage », *sáiste* « sauge », *damáiste* « dommage », *cabbáiste* angl. « cabbage », *buntáiste* « avantage », *pasáiste* « passage », *locáiste* « a reduction of rent », angl. dial. « lackage », *coláiste* « collège », *urláiste*, « horloge », *paráiste* « paroisse », *oráiste* « orange », *páiste* angl. « a patch », *ráiste* angl. « wretch »; *sgraiste* angl. « scratch », *laiste* angl. « latch », *lóiste* angl. « slouch », *próiste* « a process », *coiste* angl. « quest », *smiste* angl. « a smytch, chit, impudent boy », *ciste* angl. « keech », *briste* angl. « breeches »; M. Douglas Hyde a joint à cette liste : *ciste* emprunté du latin (*cista*) ou du scandinave (*kist*), *súiste*, v. irl. *súist*, du latin *fustis*, et, je ne sais pourquoi, *gaiste*, v. irl. *goiste* (Ml. 24 b 10) « piège », qui paraît bien indigène.

A signaler enfin : *an tAthair Eóghan O'Caoimh, a bheatha agus a shaothar* (le père E. O'Caoimh, sa vie et ses œuvres), par Torna (suite); *A Song by Richard Barret*, par T. F. O'Rahilly; une note de M. Paul Walsh *on some Irish adverbs* (p. 132) et une autre (p. 134) de M. P. S. Dinneen, sur le mot *alfraits* « a scold, abarge, a rough fellow », presque « a rogue, an upright man ».

V

On trouvera dans le tome XLV de la Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung (2e cahier, p. 138-146) un article intitulé « Altirisch *ass(a)e* und die Präposition *er-*, *ir-* » et signé

Julius Pokorny. L'adjectif *ass(a)e* « facile, aisé » n'a pas encore reçu d'explication étymologique satisfaisante, malgré deux suggestions de Whitley Stokes (v. *Kuhn's Zeitschrift*, XXXVIII, p. 459). M. Pokorny propose un primitif **ad-sta-yo-*, de la racine **sthā-*; soit quelque chose comme « adponendus », au sens de « mis sous la main, facile à atteindre ». Et cela le conduit à rechercher l'origine du vocalisme singulier des composés *irussa*, *aurussa*, *urussa*. L'*u* viendrait, suivant lui, de la préposition. Déjà M. Thurneysen avait supposé (*Hdb.*, I, p. 453) qu'il y avait eu en irlandais confusion de deux prépositions différentes : *air-* de **[p]arc-* et *ir-* de **[p]ero-*. M. Pokorny reprend cette hypothèse à son compte; il la précise, la développe et en poursuit toutes les conséquences. Pour lui, les formes *er*, *ir* et *ur* que revêt la préposition sont dues aux traitements différents de l'*ō* long, suivant qu'il était final ou intérieur, et aussi suivant la date des composés. Tout cela est plausible; mais les constructions de M. Pokorny sont toujours un peu laborieuses et sentent l'artifice. Il raisonne par exemple comme si l'alternance *ai* : *e* n'était attestée que dans la préposition *air* ; il y en a quelques autres exemples, sur lesquels on aimerait à avoir son avis. Que *iruth* « grande terreur » doive son *u* à la préposition, est une hypothèse bien hardie ; il est une explication plus simple, c'est que le mot *óth*, *úath* est vraisemblablement un ancien thème en *-tu-*.

VI

Il est çà et là question du celtique dans l'article de M. Prokosch, *Phonetic tendencies in the indo-european consonant system*, que publie l'American Journal of Philology, t. XXXIII, n° 2, avril-juin 1912, p. 195-202. M. Prokosch a fait une grande découverte : c'est que l'évolution du système phonétique est dominée par certaines tendances qui varient suivant les langues, et que, en groupant les langues indo-européennes d'après les tendances qu'elles manifestent, on peut établir certaines répartitions dialectales intéressantes. Évidemment, M. Prokosch ignore les linguistes français, qui depuis de longues années enseignent comme vérité courante la découverte dont il se pique ; il n'a pas lu le livre que M. Meillet a écrit sur les *Dialectes indo-européens* où il aurait trouvé un développement lumineux de l'idée qui vient de surgir en lui. Ne soyons pas sévères pour cette candide ignorance; ce n'est pas son moindre défaut. Suivant lui, les linguistes n'ont été préoccupés jusqu'ici que d'établir des faits; il leur reste à les coordonner pour en déga-

ger des lois générales, faute de quoi, ils encourront le reproche de Méphistophelès à Faust :

> Dann hat er die Teile in seiner Hand,
> Fehlt leider nur der geistige Band.

Ce lien, il est dans la constitution d'une phonétique générale, qui utiliserait les données des diverses langues et déterminerait les tendances de chacune ; on reconnaîtrait alors que depuis l'époque indo-européenne, l'évolution de chaque langue est remarquablement régulière et manifeste l'action continue de certaines tendances identiques. Si l'évolution paraît brisée, si une tendance se substitue à une autre, c'est qu'une langue nouvelle se développe sur le fonds ancien d'une autre langue. Ainsi dans les parties de l'Allemagne du Sud, anciennement habitées par les Celtes, l'allemand manifesterait des tendances qui ne sont pas germaniques, mais celtiques. Nous ne discuterons pas aujourd'hui ces théories, d'ailleurs en partie parfaitement justes. M. Prokosch ne nous présente encore qu'un programme général, assez succinct. Mais il se réfère à deux articles, qu'il a en préparation et dont les titres sont pleins de promesses. Attendons-le aux réalisations.

VII

Le Fureteur Breton poursuit avec succès ses enquêtes et ses recherches. Dans le numéro 43, t. VII, p. 209-213 (août-septembre 1912), M. Le Braz publie un joli article sur la conteuse Lise Bellec (v. ci-dessus, p. 492).

VIII

Dans les Annales de Bretagne (t. XXVII, n° 3, avril 1912), M. Yves Le Diberder publie une série de notes *Pour servir à l'étude de « La Légende de la Mort »* (p. 415-446). Ce sont d'utiles documents, qui s'ajoutent au livre de M. Le Braz. M. Le Diberder les a recueillis dans le Pays de Vannes et il a soin d'en donner, s'il y lieu, ce que M. Le Braz n'a pas fait, les originaux bretons, bretons vannetais naturellement. A recommander aux folkloristes et aux philologues.

Dans le même périodique, M. G. Esnault poursuit son enquête sur la vie du poète Le Laé (p. 449-466) : l'enfance et les années de collège.

Le cahier n° 4 (juillet 1912) du tome XXVII du même périodique contient du même Le Laé un conte en vers français, en

style de Marot, « Les trois Bretons », édité par M. G. Esnault (p. 645-655). Notre savant collaborateur, M. Louis Gougaud, y donne un substantiel article sur *la Soule en Bretagne et les jeux similaires du Cornwall et du Pays de Galles* (p. 571-604), et M. Daniel Bernard y publie *deux Écrits de propagande en langue bretonne*, datés de janvier 1789, une « Circulaire aux Bas-Bretons des environs de Quimper sur les demandes à soumettre dans l'intérêt du peuple » et la traduction de la « Déclaration de l'ordre de la noblesse » (p. 605-613); M. P. Le Roux a joint à cette publication une note sur la langue.

J. Vendryes.

IX

Dans la Romania, t. XLI, n° 162, on lira avec intérêt une étude de M. H. Hauvette sur la 39e Nouvelle du Décaméron et la légende du cœur mangé. On trouvera posée là une fois de plus la question de l'origine des contes de notre Moyen-Age occidental et de leurs rapports avec les contes de l'Inde.

X

Dans les Analecta Bollandiana, t. XXXI, fasc. I, p. 88, signalons un court mais intéressant compte rendu de l'ouvrage de M. Max von Wulf, *Ueber Heilige und Heiligenverehrung in den ersten christlichen Jahrhunderten*. L'auteur du compte rendu, le R. P. Delehaye, insiste sur cette idée que le culte des saints est sorti du culte des martyrs. Dans les fasc. 2-3 un juste et émouvant hommage est rendu au très regretté P. Poncelet, dont la perte, déjà annoncée par la *Revue Celtique* a privé l'hagiographie d'un de ses plus éminents représentants.

XI

Dans les numéros 1 et 2 du tome XXIII du Folklore M. Westropp achève son utile et précise description du folklore du comté de Clare. Les restes de forts que l'on retrouve dans ce pays, débris de murailles, levées de terre, fossés, ont appartenu autrefois à d'anciennes résidences ou quelquefois à d'anciennes sépultures. Ces ruines forment le sujet d'un grand nombre de traditions et de contes : Croaghateeaun près de Ballinalacken a appartenu aux Tuatha De Danann, tandis qu'Oisin passe pour avoir vécu à Cahe-

russheen, et que la résidence des Fenians est placée par la légende au grand fort de pierre de Turlough Hill. D'autres forts ont une origine plus récente : certains sont attribués au roi Brian Boru (vers l'an 1000), d'autres au roi Conor na Suidaine. L'église de Clonlea a changé de place pour venir occuper son actuel emplacement. Le roi Conor na Suidaine a fait périr des ouvriers qui avaient bâti l'abbaye de Corcomroe, de crainte de voir construire ailleurs un aussi bel édifice. Aux tours, aux croix, aux souterrains sont attachés des récits et des interdictions. Dans tous ces lieux sont fréquemment cachés des trésors. On notera, p. 213, un curieux tabou du mariage : les jeunes mariés ne doivent pas aller à la messe le premier dimanche qui suit la célébration du mariage. Au terme de cette très consciencieuse étude tous les folkloristes remercieront M. Thos. J. Westropp et souhaiteront avec lui que son exemple suscite beaucoup d'études analogues.

XII

La Revue des Traditions Populaires contient comme toujours des notes intéressantes pour nos études. On trouvera en particulier dans le n° 8 du tome XXVII un petit conte recueilli par M. Henri Genet et intitulé : *Le fils du roi de Brest.* Dans ce même numéro M. Cosquin commence une série importante d'articles sur les Mongols et leur prétendu rôle dans la transmission des contes indiens vers l'Occident européen.

Jean Marx.

XIII

M. J. Déchelette nous donne dans l'Anthropologie, 1912, n° 1, p. 29 sqq., *Une nouvelle interprétation des gravures de New Grange et de Gavr'inis.* Elle diffère considérablement de celle qu'a proposée M. Coffey, dans le livre dont la *Revue Celtique* a rendu compte (v. ci-dessus, p. 123-127). Les spirales accouplées de New Grange, les arcs concentriques de New Grange et de Gavr'inis sont pour M. Déchelette des paires d'yeux. Ces yeux, stylisés, répétés à l'infini, sont ceux d'une idole, dont la figure n'est pas toujours aussi décomposée. On la rencontre sur les parois des chambres funéraires de la vallée du Petit-Morin et de quelques mégalithes. Les figures du dolmen des Pierres-Plates à Locmariaquer servent d'intermédiaires. Le cylindre en calcaire de Folkton-Wold, où l'image est fort lisible, fait penser à quelques cylindres et plaquettes gravées

ibériques et celles-ci sont les proches parentes des idoles égéennes en forme de violon. L'idole était, semble-t-il, tatouée. Le tatouage s'est développé suivant un rythme qu'explique l'auteur, en lignes de chevrons, de triangles et de losanges, dont il reste quelque trace à New Grange. A Gavr'inis on voit autre chose : c'est la hache, dont les Grottes du Petit-Morin présentent des images bien plus nettes.

J'accepte sans aucune réserve l'interprétation de M. Déchelette, ayant d'ailleurs enseigné, il y a dix ans, à l'Ecole des Hautes Études, que les écussons des mégalithes bretons sont des figures humaines déformées. J'aime moins les considérations générales, par lesquelles il termine, sur la spécialisation du sexe de l'idole primitive et la parenté proche qui unirait les dieux asiatiques qui portent la double hache aux frappeurs celto-germaniques ; le maillet de Sucellus n'est ni une hache, ni une double hache et les forgerons celtiques, ses frères, ne sont pas des dieux de la foudre.

Gavr'inis diffère par ses gravures des autres monuments bretons et rappelle New Grange. M. Déchelette y voit l'effet d'un retour d'action britannique ou irlandaise vers l'Armorique, dont les débuts de l'âge du bronze offrent plus d'un témoignage. Mais ce que cette étude met une fois de plus dans une excellente lumière, c'est la parenté de tous ces monuments, irlandais, britanniques et armoricains, avec quelques pièces caractéristiques de la civilisation ibérique du même temps ou d'avant, civilisation dont les affinités méditerranéennes ne sont pas plus contestables. Nouvelle preuve des relations que les pays occupés par les Celtes à l'extrême Occident de l'Europe ont eues avec l'Espagne et le Sud, mais cela certainement avant l'établissement des Celtes.

XIV

M. A. Schliz fait part à la Praehistorische Zeitschrift de ses études anthropologico-ethnologiques (*Beiträge für prähistorische Ethnologie*, 1912, p. 36 sqq.). Il traite cette fois-ci des Italiotes énéolithiques de Remedello et de leurs contemporains rhénans et bavarois, de l'Adlerberg (près de Worms) et de Straubing. Parmi les premiers, il reconnaît des dolichocéphales alpins, issus d'anciennes populations de l'Europe centrale ; parmi les autres, des brachycéphales occidentaux, qui seraient venus combler le vide laissé au sud-ouest de l'Allemagne par des tribus émigrées. Là-dessus il construit. Il reporte à la fin des temps néolithiques et aux premiers débuts de l'âge du bronze l'immigration des peuples indo-

européens occidentaux, Celtes et Italiotes, en France et en Italie ainsi que la différenciation de leurs langues. M. Schliz ne paraît pas encore aussi familier avec les aspects de l'archéologie italienne qu'avec ceux de l'allemande ; quant à la France, il semble encore se contenter de ses hypothèses. Ses conclusions sont à mon avis sujettes à caution. Mais il présente des faits qu'il groupe avec méthode et qu'il impose à la réflexion. Il faudra que les anthropologues l'écoutent et lui répondent, si l'image qu'il nous donne des groupes sur lesquels porte son étude est incomplète. Nous autres archéologues et linguistes, nous lui répondrons que la carte des types humains et celles des langues, des civilisations et des peuples ne coïncident pas nécessairement, que leurs variations ne sont pas nécessairement homologues. Sur les mouvements préhistoriques des peuples indo-européens les anthropologues ne nous donneront jamais que des lumières imprécises.

M. Reginald A. Smith signale dans un article sur le *Progress of Prehistory in England 1910/11* (p. 170), la découverte de tombeaux belges à Welwyn, Hertfordshire, à 30 km. de Londres, contenant des urnes funéraires du type balustre, deux sortes de chenets composites, des amphores italiques, des gobelets d'argent de forme classique et des bronzes capouans. Ces objets vont être publiés dans l'*Archaelogia*.

Plus loin (p. 227), M. Schliz, continuant la polémique, que j'ai résumée dans un récent compte rendu de *Mannus* (t. III, p. 316 sqq.), réplique à M. Kossinna. Il maintient sur toute la ligne ses affirmations et nie, entre autres choses, que les Bohémiens de la civilisation d'Aunjetitz soient la souche commune des Celtes, Italiotes et Illyriens. L'article dont je viens d'indiquer le sujet constitue une affirmation plus topique et plus précise des thèses de M. Schliz.

XV

Le Dr Hahne traite dans Mannus, 1912, p. 70 (*Dritte Hauptversammlung der deutschen Gesellschaft für Vorgeschichte*) d'un croissant d'or trouvé à Schulenburg, cercle de Marienborg. C'est le premier de ces croissants, qui sont des hausse-cols ou des diadèmes, qu'ait fourni l'Allemagne. Il se joint à la courte liste des croissants d'or continentaux, témoignage de l'importation britannique d'objets de civilisation qui se produisit au début de l'âge du bronze, avant le temps où les peuples et la civilisation du continent se mirent à rejaillir vers les Iles Britanniques. — M. G. Schwantes (p. 149), à

propos d'une dispute de priorité, résume et explique le système des étages chronologiques, qu'il distingue dans la civilisation du N.-O. de l'Allemagne après l'âge du bronze, et publie une intéressante correspondance qu'il eut à ce sujet avec J. Mestorf.

M. G. Kossinna, en malmenant ce pauvre M. Schliz, ajoute quelques mots à son tableau ethnographique de l'Europe à l'âge du bronze (*Zur älteren Bronzezeit Mitteleuropas*, II, p. 173). Il y répète que les Celtes sont une aile occidentale détachée par les peuples du vocable d'Aunjetitz. L'aile orientale est illyrienne. M. Kossinna s'occupe entre autres choses de certaines cruches qui caractérisent les restes de l'une et de l'autre. Les celtiques se reconnaissent à un décor de coches et d'entailles que ne présentent pas les illyriennes. Préoccupé des Celtes et des Illyriens, M. Kossinna ne voit qu'eux en ce moment et désigne comme « Urkelten » les premiers habitants des terramares d'Italie, qu'il suppose d'ailleurs Italiotes. Que diront les linguistes de cette façon de concevoir la parenté des Celtes et des Ombro-Latins ? M. Kossinna en a-t-il consulté ?

XVI

M. H.-A. Ried décrit dans les Beiträge für Anthropologie und Urgeschichte Bayerns, t. XVIII, 1911, p. 114 sqq., deux tumulus de l'âge du bronze, fouillés près d'Untermenzig (Bez. München, I). Ces tumulus sont de ceux dont on dispute en ce moment s'ils contiennent ou ne contiennent pas les restes les plus anciens de peuples vraiment celtiques. Les objets qu'on y a trouvés sont de la deuxième phase de l'âge du bronze.

XVII

M. R. Bouillerot continue, dans la Revue préhistorique de l'Est, 2e fascicule, 1912, p. 40 sqq., l'étude de la *Cachette de la fin de l'âge du bronze* découverte près de Gray (Haute-Saône). Il en est aux menus débris, qu'il identifie avec un zèle scrupuleux et une érudition servie par une très abondante bibliographie. Il y trouve les restes minimes des roues d'un petit char sacré, des fragments d'armilles ou de fibules à spires, de plaques de ceinture en fuseau. L'amour de la comparaison le conduit jusqu'au lointain Orient. Il serait sage de s'arrêter en Hongrie. Mais l'étape la plus intéressante de la civilisation qui, de là, aboutit à notre France orientale, c'est la Bavière ; or je ne vois pas que l'auteur s'y arrête. Cette métallurgie des phases tardives, III, IV et V, de l'âge du bronze, que nous connaissons par les tumulus et les cachettes de la France

orientale, signale, pour une bonne part, l'avancée des peuples celtiques qui, pendant longtemps encore, auront là leur quartier général. Commerce sans doute et de lointaine portée, à considérer les affinités complexes de ces objets, mais, somme toute, modeste, et la bronzaille, que colportaient nos fondeurs, ne venait pas pour la plupart de bien loin.

M. C. Joly établit, p. 33 sqq., que *Les Mules du Char de Vaison sont chaussées de la Solea ferrea*, forme première de l'hipposandale.

Le n° 4 publie sous la double signature de l'abbé Breuil et de M. R. Bouillerot des notes sur *La Cachette de Choussy* (*Loir-et-Cher*). L'inventaire de cette cachette rappelle très notablement celui du Petit-Villatte; elle appartient aux tout derniers temps de notre âge du bronze. Qu'il me suffise d'appeler l'attention sur deux poignards à douille (n°s 5 et 13), dont les équivalents se trouvent dans des dépôts contemporains à l'Ouest de la France et dans les Iles-Britanniques, attestant des rapports de civilisation entre les peuples établis, à l'Occident de l'Europe des deux côtés de la Manche. Etaient-ce les premiers Celtes? Etaient-ce les Goidels? — La *Revue* (p. 114), traite, après l'*Homme préhistorique* (1911, p. 399), des *Puits de la Nécropole barbare de Noiron-sous-Gevrey* (Côte-d'Or), respectés par la disposition des sépultures et peut-être en relations avec elles. La poterie qui s'y trouve est sans doute peu instructive, mais quoi de plus difficile à dater que la poterie commune? Rien de gallo-romain en tout cas; pas de traces de restes humains incinérés; mais des ossements d'animaux étagés. Au fond du puits qui est décrit se trouvaient deux têtes de chevaux. Sacrifices funéraires? Peut-être. Mais attendons encore d'autres découvertes. — Mme Madeleine Bouillerot (*Le signe solaire au XIIe siècle en Grèce*, p. 119) fournit des arguments à la symbolique solaire de M. Déchelette. Je crains que le « cygnes hyperboréens » de la p. 122 ne soient des canards.

H. Hubert.

NÉCROLOGIE

ALEXANDER CARMICHAEL

C'est une des figures les plus nobles de l'Écosse gaélique qui disparaît avec Alexander Carmichael. Sa longue vie fut tout entière consacrée à l'amour de sa langue et de son peuple, à l'honneur de son pays. Il était né le 1er décembre 1832 dans l'île de Lismore et appartenait à une ancienne famille, dont les traditions sont mêlées à l'histoire même du christianisme dans l'île. C'est un de ses ancêtres, l'évêque Carmichael, surnommé *an t-Easbuig Ban*, qui bâtit la cathédrale de Lismore. Destiné d'abord à l'état militaire, Alexander Carmichael, par suite de la mort prématurée de son père, dut se tourner vers une autre voie. Il entra dans le Civil Service, et y fit toute sa carrière, dont les principales étapes sont Greenock, Dublin, Islay, Skye, Uist, Oban et enfin Edimbourg, où il passa les dernières années de sa vie. C'est là qu'il mourut le 6 juin dernier.

Dès sa jeunesse, il montra pour les traditions et le folk-lore de l'Ecosse un intérêt passionné, qui s'éveilla surtout au contact de la vie intime des populations insulaires de Skye et d'Uist. L'archéologie aussi l'attira ; on lui doit la découverte de plusieurs pièces qui sont aujourd'hui au Musée d'Edimbourg. Il fournit d'abondants renseignements à ses amis, le Dr Skene, pour son *Celtic Scotland*, et John Gregorson Campbell pour ses *Clan Traditions and Popular Tales* et ses *Stories, Poems and Traditions of Fionn and his warrior band*, deux volumes des *Waifs and Strays of Celtic Tradition*, dont la *Revue Celtique* a parlé t. XI, p. 242, t. XII, p. 481 et t. XVI, p. 247. Ses productions personnelles sont dispersées dans divers périodiques, notamment dans les *Transactions of the R. Society of Antiquaries of Scotland*, dans les *Transactions of the Gaelic Society of Inverness* et dans la *Celtic Review*, que dirigent, comme on sait, Mr. D. Mackinnon et Mrs. W. J. Watson, née Carmichael. En 1900, il fit paraître ses *Carmina Gadelica*, recueil en deux volumes de poèmes gaéliques qu'il avait recueillis lui-même et auxquels il

joignit une traduction anglaise; d'Arbois de Jubainville leur a consacré un compte rendu dans la *Revue Celtique*, t. XXII, p. 116.

J. VENDRYES.

GEORGE HENDERSON

Après le vieillard, l'homme dans la force de l'âge : Mors individua est.

George Henderson, mort à Glasgow au mois d'août dernier à l'âge de 47 ans, était de ce petit groupe d'Écossais, qui unissent à une connaissance intime de leur langue maternelle une solide culture philologique. Sa mort interrompt brutalement une œuvre qui avait bien commencé et qui devait être féconde.

Il était né dans le comté d'Inverness. Après avoir fait ses premières études à Edimbourg, où il obtint le grade de Master of Arts, il alla travailler à Vienne, où il se fit recevoir Docteur en Philosophie, et à Oxford, où il fut Scholar of Jesus College. De retour dans son pays, il exerça quelque temps le ministère religieux dans le Sutherlandshire, à Eddrachillis. Mais les travaux d'érudition l'attiraient ; il fut nommé en 1906 chargé de cours de celtique à l'Université de Glasgow, fonction qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Il s'était fait connaître au public des celtistes dès l'année 1893 par une édition des œuvres du poète John Morison : *Dain Iain Gobha*, *The Poems of John Morison*, vol. I, Oxford; vol II, Glasgow (1896). En 1897, il publiait à Edimbourg le *Leabhar nan Gleann*, *The Book of the Glens* (307 p. 12°); c'était un recueil composite, qui débutait par une traduction anglaise du travail de Zimmer, *das Mutterrecht bei den Pikten*, et qui comprenait également une traduction anglaise de la « Neuvaine des Ulates », *Noinden Ulad*, mais où il y avait surtout un important recueil de poésies gaéliques modernes. En 1899. George Henderson donnait à l'Irish Texts Society une édition de la *Fled Bricrend* avec une traduction anglaise, une introduction et de copieuses notes (v. *Rev. Celt.*, XXI, 108-110). Enfin, tout dernièrement et coup sur coup, il publiait deux ouvrages qui reçurent bon accueil du public savant :

The Norse influence on Celtic Scotland, 1910 (v. *Rev. Celt.*, XXXI, 401) et *Survival in belief among the Celts*, 1911 (v. ibid., XXXII, 494 et suiv.).

On lui doit enfin deux séries d'articles, qui atteignent chacune les dimensions d'un gros volume : l'une, publiée dans *The Celtic*

Review (t. I, 193-207, 352-366 ; t. II, 1-19, 135-153, 255-272, 351-359 ; t. III, 56-61), avait pour objet la Légende de Finn ; l'autre, consacrée à une étude des dialectes gaéliques d'Écosse, a paru dans la *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. IV, p. 87-103, 244-275, 493-524 ; t. V, p. 88-102, 455-481.

La mort de George Henderson est pour la philologie celtique une perte des plus sensibles.

J. Vendryes.

ERRATUM

Ci-dessus, p. 353, ligne 8, il faut lire *Alain le Grand* au lieu d'*Alexis le Grand*.

P. 462, lire le titre de l'article : *An Caoch O Clumhain* et l. 3-4, dans la parenthèse, lire simplement = *An Caoch O Clumhain*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XXXIII

ARTICLES DE FOND

Pages

Supplément à l'*Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande* de d'Arbois de Jubainville, par G. Dottin 1
The Reproach of Diarmaid, par J.-H. Lloyd, O.-J. Bergin et G. Schoepperle 41
Zur Interpretation der *Echtra Connla*, par J. Pokorny 58
Altirisch *sēgund*, *sēgond*, *sēgaind*, par J. Pokorny 66
Le Mirouer de la Mort (suite), par E. Ernault 68
Miscellanea, par Kuno Meyer 94
Two glosses in Valenciennes MS. 413, par E. C. Quiggin 100
A propos de l'inscription d'Alise, par G. Poisson 101
The Death of Diarmaid, par J.-H. Lloyd, O.-J. Bergin et G. Schoepperle 157
Bledhericus, Bledri, Bréri, par W.-J. Gruffydd 180
Llyma Vabinogi Jesu Grist, par Mary Williams 184
Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde (suite), par J. Loth 249, 403
Betha Iuiliana, par J. Vendryes 311
Ueber den Gebrauch des Futurums II im Irischen und über die Bildung des altirischen Futurums, par Josef Baudiš 324
Breton-moyen *gloedic*, gallois *gwledic*, par J. Loth 352
Une anecdote sur saint Colomba, par J. Vendryes 354
Gloses bretonnes inédites du IXe siècle, par J. Loth 417
The pretended exhumation of Arthur and Guinevere, par Timothy Lewis et J. Douglas-Bruce 432
Mabon ab Modron, par W.-J. Gruffydd 452
An Caoch O Cluain, par E. C. Quiggin 462
L'étymologie du gaulois *Dumias*, par J. Vendryes 463

NÉCROLOGIE

A. Carmichael (J. Vendryes) 514
G. Henderson (J. Vendryes) 515

BIBLIOGRAPHIE

Bibliotheca Celtica of the National Library of Wales for 1909 and 1910 (J. Loth) 374
G. Coffey, New Grange (J. Loth) 123
W. Dinan, Monumenta Historica Celtica, I (J. Vendryes) 108
P.-S. Dinneen et T. O'Donoghue, The poems of Egan O'Rahilly, 2e édition (G. Dottin) 127
R. Edens, Erec-Geraint (A. Smirnov) 130
E. Ernault, L'ancien vers breton (J. Vendryes) 117
M. Gemoll, Die Indogermanen im alten Orient (J. Vendryes) 114
L. Gougaud, Étude sur les *loricae* celtiques (J. Vendryes) 477
W. Havers, Untersuchungen zur Kasussyntax der indogermanischen Sprachen (J. Vendryes) 111
J. Hessen, Zu den Umfärbungen der Vokale im altirischen (J. Vendryes) 470
M. Höfler, Organotherapie bei Gallo-Kelten und Germanen (J. Vendryes) 475
M. Höfler, Volksmedizinische Botanik der Kelten (J. Vendryes) 115
G.-W. Hoey, An Irish Homily on the Passion (J. Vendryes) 359
Ph. Kropp, La Tènezeitliche Funde an der Keltisch-germanischen Völkergrenze (H. Hubert) 364
R. Latouche, Mélanges d'histoire de Cornouaille (J. Marx) 129
W. Lewis Jones, King Arthur in History and Legend (Mary Williams) 119
W. M. Lindsay, Early Welsh Script (J. Vendryes) 478
D. Mackinnon, A descriptive Catalogue of Gaelic Manuscripts (J. Vendryes) 362
W. Meredith Morris, A Glossary of the Demetian dialect of North-Pembrokeshire (J. Vendryes) 360
Kuno Meyer, Betha Colmáin maic Lúacháin (J. Vendryes) 357
Kuno Meyer, Hail Brigit (J. Vendryes) 118
A. Perceval Graves, Welsh Poetry Old and New (J. Vendryes) 481
J. Pokorny, Der Gral in Irland und die mythischen Grundlagen der Gralsage (J. Vendryes) 467
Sir John Rhys, The Celtic Inscriptions of Gaul, additions and corrections (J. Loth) 366
D. J. Saer, The Story of Cardiganshire (Mary Williams) 122
Sailm Dhaibhidh (J. Vendryes) 480
O. Schrader, Die Indogermanen (J. Vendryes) 113

CHRONIQUE

Collection des vies de saints bretons (suite de la) 140
Déchelette (J.) : son élection comme correspondant de l'Institut 138

DOTTIN (G.) ; son manuel de moyen-irlandais 141
EHRLICH (H.); son interprétation du latin *argutus* 488
Festschrift V. Thomsen 376
FISCHER (F.), Mots celtiques passés en scandinave 377
FOURNIER (P.) ; son élection à l'Institut 138
Gloses irlandaises (découverte de) 139
HARRISON ; Surnames of the United Kingdom 488
HOLDER (A.), Altceltischer Sprachschatz, 20e livraison 139
L'Irlande et le Home Rule, d'après Mrs STOPFORD GREEN 486
L'irlandais en Irlande (statistique de) 483
LE BRAZ (A.), La légende de la Mort, 3e édition 492
LIDÉN (E.), Etymologies 489
Manuscrits bretons (découverte de) 490
MEILLET (A.), Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes, 3e édition 378
MEYER (Kuno) ; son élection à l'Académie de Berlin 483
Miscellany presented to Kuno Meyer 482
Ouvrages reçus 382, 497
Périodiques nouveaux : Brittia 490
Gadelica 141
POKORNY (J.), L'origine du druidisme 379
Proverbes en breton de Vannes (collection de), par l'abbé LE GOFF. 491
Publications relatives à l'Irlande (répertoire des), par M. R. BEST. 488
ROBINSON (F.-N.), Les deae matres 140
ROLLAND (E.) et son œuvre littéraire 489
School of Irish learning 381
STERN (L. Chr.) ; acquisition de sa bibliothèque par l'Université de Dublin 138
Théâtre breton (la renaissance du), d'après M. Gustave COHEN 493
University College de Galway ; programme des cours 379
Université de Chicago (cours de celtique à l') 139
Université de Rennes ; programme des examens bretons 494
Université d'Urbana (cours de celtique à l') 379
Welsh Language Society (The) 381
WILLIAMS (Mary) ; sa nomination à Manchester 382

PÉRIODIQUES

Abhandlungen der kön. preussischen Akademie der Wissenschaften 384
American Journal of Philology (The) 506
Analecta Bollandiana 157, 508
Annales de Bretagne 150, 507
Anthropologie (L') 509
Archiv für slavische Philologie 391
Beiträge zur Anthropologie und Urgeschichte Bayerns 512

Boletin de la Real Academia de la Historia..... 399
Bulletin de la Société archéologique du Finistère..... 149
Celtic Review (The)..... 393
Folk-lore (The)..... 155, 508
Fureteur breton (Le)..... 507
Gadelica..... 394, 504
Hermathena..... 151
Indogermanische Forschungen..... 154, 389
Journal des Savants..... 383
Journal of the Folk-Song Society..... 152
Journal of the R. Society of Antiquaries of Ireland..... 144
Journal of the Welsh bibliographical Society..... 152
Korrespondenzblatt der deutsch. Gesellsch. f. Anthropologie..... 399
Mannus..... 145, 395, 511
Mémoires de la Société de Linguistique..... 153
Praehistorische Zeitschrift..... 148, 510
Pro Alesia..... 398
Proceedings of the Prehist. Soc. of East-Anglia..... 143
Proceedings of the R. Irish Academy..... 390, 502
Revue des Études anciennes..... 150
Revue des Traditions populaires..... 155, 509
Revue numismatique..... 149
Revue préhistorique de l'Est..... 512
Romania..... 155, 508
Sitzungsberichte der kön. preuss. Ak. der Wissenschaften..... 387, 501
Transactions of the Hon. Soc. of Cymmrodorion..... 400
Zeitschrift für Celtische Philologie..... 498
Zeitschrift für Ethnologie..... 397
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung..... 389, 506

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

La famille celtique. Etude de droit comparé. 1905, in-8 carré... 4 fr.
Comment était composée la famille, responsabilité pour crimes, législation des successions. — Le mariage, les épouses légitimes, les concubines, les prostituées. — Les Celtes étaient-ils pédérastes ?

— **Les Druides et les dieux à forme d'animaux.** 1906, in-12... 4 fr.
Les Druides comparés aux *Gutuatri* et aux *Uatis*. — Les Druides ont été à l'origine une institution goidelique. — Différence entre les Goidels et les Gaulois. — Conquête de la Grande-Bretagne par les Gaulois et introduction du druidisme en Gaule : preuves linguistiques. — Les Druides dans la Gaule indépendante et pendant la guerre faite par Jules César. — Les Druides sous l'Empire Romain. — Les Druides en Grande-Bretagne et quand l'Empire Romain eut pris fin. — Les Druides en Irlande. — L'immortalité de l'âme. — La métempsychose en Irlande.
II. Les dieux prenant forme d'animaux dans la littérature épique de l'Irlande. Enlèvement des vaches de Regamain : génération des deux porchers. Appendice : Jules César et la géographie.

J. LOTH

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

Vocabulaire vieux-breton avec commentaire, contenant toutes les gloses en vieux breton, gallois, cornique, armoricain connues. Précédé d'une introduction sur la phonétique du vieux breton et sur l'âge et la provenance des gloses 1884, gr. in-8 ..... 10 fr.

— **Chrestomathie bretonne.** 1890, gr. in-8. *Net* ..... 10 fr.

— **Remarques et corrections** au lexicum cornu-britannicum de Williams. 1902, in-8 ..... 2 fr.

— **L'année celtique** d'après les textes irlandais, gallois, bretons et le calendrier de Coligny. 1904, in-8 ..... 3 fr.

— **Contribution à la lexicographie et l'étymologie celtique.** 1906, in-8. ..... 2 fr.

— **Les noms des saints bretons.** 1910, in-8 ..... 3 fr.
Origines, étymologies, histoire et archéologie des prénoms bretons.

— **La langue romane et bretonne en Armorique.** 1908, in-8, 30 p. 2 fr.

— **Questions de grammaire et de linguistique brittonique.** Fasc. 1. La particule verbale *Ro* dans les langues brittoniques. 1911, in-8, 164 p. ..... 6 fr.

— **Contribution à l'étude des romans de la Table Ronde.** 1912, in-8 avec une carte ..... 3 fr.

— **Remarques et additions à l'Introduction to Early Welsh de Strachan.** 1911, in-8. ..... 5 fr.

LA

BRETAGNE ET LES PAYS CELTIQUES

Volumes in-12.

— I. Ch. Le Goffic. **L'Ame bretonne**, 1re série, 5e édit. **Illustré** ..... 3 fr. 50
— II. A. Le Braz. **Vieilles histoires du pays breton** ..... 3 fr. 50
— III. L. Tiercelin. **Bretons de lettres** ..... 3 fr. 50
— IV. G. Dottin. **Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique.** *Épuisé.* En réimpression.
— V. Ch. Le Goffic. **L'âme bretonne**, 2e série. 4e édition. **Illustré** .... 3 fr. 50
— VI. A. Le Braz. **Au pays d'exil de Chateaubriand** ..... 3 fr. 50
— VII. L. Dubreuil. **La Révolution dans les Côtes-du-Nord** ..... 3 fr. 50
— VIII. Ch. Le Goffic. **L'Ame bretonne.** 3e série, 3e édition ..... 3 fr. 50
— IX. E. Ernault. **L'ancien vers breton** (avec exemples) ..... 2 fr.
Vient de paraître :
— X. Ch. Geniaux. La Bretagne vivante ..... 3 fr. 50

Sommaire. — La Bretagne pauvre. — Le Communisme rural au pays Gallot. — La Vie bretonne. — Les Rebouteurs. — Magiciens et Sorciers. — Le Culte de la Mort. — Les Artisans bretons. — Le Mobilier breton. — Les pêcheurs sardiniers. — Le Retour des Islandais. — Les Sauveteurs bretons. — L'Enfant breton. — Proclamation de la Révolution dans un village morbihannais. — Chez les Bigoudens. — Le Pardon de Saint-Jean-du-Doigt. — Ploërmel et Josselin. — Le Golfe du Morbihan. — Au Pays des Chupens blancs, etc.

IIe série. Beaux volumes in-8 raisin.

I. F.-G. Le Lay. **Histoire de la ville et communauté de Pontivy au XVIIIe siècle** (Essai sur l'organisation municipale en Bretagne). 1911, in-8, 396 pages. 7 fr. 50
II. **Louis Eunius ou le purgatoire de saint Patrice**, mystère breton en deux journées, publié avec introduction, traduction et notes, par Georges Dottin, 1911, in-8, 408 pages et planche ..... 7 fr. 50
III. F. Quessette. **L'administration financière des États de Bretagne de 1689 à 1715.** 1911, in-8, 251 pages ..... 6 fr.
IV. Léon Dubreuil. **La vente des biens nationaux dans le département des Côtes-du-Nord** (1790-1830). 1912, gr. in-8, de XVIII-707 pages ..... 15 fr.
V. Léon Dubreuil. **Le régime révolutionnaire dans le district de Dinan** (25 nivôse an II-30 floréal an III). 1912, in-8, CXXIII-186 pages ..... 5 fr.
VI. S. Canal. **Les origines de l'intendance de Bretagne.** Essai sur les relations de la Bretagne avec le pouvoir central. In-8, 244 pages ..... 5 fr.

Vient de paraître (*Juillet 1912*):

TROISIÈME ÉDITION REFONDUE ET AUGMENTÉE

LA

LÉGENDE DE LA MORT

CHEZ LES BRETONS ARMORICAINS

PAR

Anatole LE BRAZ

AVEC DES NOTES

SUR LES CROYANCES ANALOGUES CHEZ LES AUTRES PEUPLES CELTIQUES

Par Georges DOTTIN

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE RENNES

2 forts volumes petit in-8, ensemble ..... 10 fr.

TABLE

DES PRINCIPAUX MOTS ÉTUDIÉS

AU TOME XXXIII

DE LA *REVUE CELTIQUE*[1]

I. Gaulois ou vieux celtique et ogamique

(Voir pp. 111, 115, 116, 369, 391, 392, 401, 402.)

Abicus, 400.
Adgenoui, 368.
Aedui, 392.
Aestii, 392.
Aetura, 400.
'Αλιοβριξ, 391.
Alugius, 400.
ambactus, serviteur, 377.
andoounaleo, 368.
Apronios, 371.
atnodō, avec larmes ? 370, 371.
awōtiknos, 370.
avotis, celui qui fait faire ? 139, 370.

Balaudoni, 367.
bartib., aux enfants ? 370, 371.
Belatucadrus, 369.
belion, feuille, 139.
Berga, 140.
Bergimus, 140.
Bergomon, 140.
Bergusia, 140, 370.
Betuuius, 502.
-bion, ce qui coupe, 502.
-bios, celui qui coupe, qui tue, 502.
Birakotōu, 370.
Boiohaemum, 391.
brāca, culottes, 377.
bratoude, avec plaisir ? 368, 369.
bratout, 368.
Brig Rivros, 374.
Βριτολαγαι, 391.

Kabiros, 367.
Cabrus, 367.
-cadros, beau, fort, 369.
kanten, 368.
Caricucotta, 400.
Carrodunum, 391.
Casaricus, 400.
Catianus, 371.
Cavarillus, 389.
Καύαρος, 389.
Cernunnos, 367.
Klamaki, 370.
Klirnitous, 368.
Cnusticus, 371.
Kobritoulōu, 370.
Comiogia, « conjugalis » ? 367.
Congenno, 368.
Cornovia, 293.
koui, et ? 367.
Cuneglase, « lanio fulve », 429, 430.

1. Cette table a été faite par M. Ernault.

Cunobelinus, 297, 416.

-de, 368.
dede, 368.
delgu, il tint ? 372.
druidae, druides, 117.
Dugia, 367.
Dugiava, 367.
Dugiavus, 367.
dugiiontiio, mariage ? qui servent ? 369, 370.
Dumias, 463, 466.
dunum, ville forte, forteresse, 465, 466.
duros, duron, ville, 465, 466.

Ecinnos, 368.
Elouissa, 366.
Ἐπίδιον (ἄκρον), 385.
Epona, 454.
Equos, 146.
Esomaro ? 371.
Esumopas, 371.
Esus, 371.

gaiso-, lance, javelot, 150, 155, 371.
Garma, 370.
giaoua, parente ? 366.
gobedbi, aux forgerons ? aux prêtres ? 101-103, 370.

iade, 368.
ieuru, 371, 372.
Isca, 282.
Ἰουέρνιος, 94.

Labrodiios, main généreuse ? 370.
Lanaknos ? 368.
Latara, 391.
Latobius, 502.
Letauia, 392.
Lovocatus, 367.
Lugu-, 367.
Lugubalium, 367.
Lugudunum, 476.

Makkarioui, 367.
Maccarus, 367.
Maccius, 367.
Macco, 367.
Macconus, 367.
Magontî, 367.
MAGU, serviteur, 389.
Magourai, 366.
MAILAGURO, 501.
Μαναπία (πόλις), 386.
Maponus, 454, 456.
-māros, grand, 371.
Matrona, 454, 456.
Matugenos, fils de l'ours, 476.
Medsillus, Medḋillus, 368.
Metlodunum, 465.
Missillus, 368.
Missoukos, 368.
Mitiesi, 367.
mitis, 367.
-mopas, fils ? 371.
Moritasgos, qui écarte les mauvais esprits ? 371.

neddamon, 372.
Nemetes, 392.
neta, netta, 372.
Nouiodunum, 391.

-OGNOS, 95.
-ona, 454.
Onna, 367.
-onos, 454, 456.
Oxtai, 371.

-pe, et ? 367.
Porius, 301.
Πρεττανικαί, 110.

Rennios, 400.
Reva, 399.
rīgo-, 377, 392.
Rigodunum, 392.
Rigomagus, 392.
Rioumanos, 368.
ritou, 368.
Ritukalos, 368.
Ritumara, 368.
Ritus, 368.
-rix, 377.

Saiclus, 400.
Samotalos, 370.
sapsutaipe, 367.
sego-, 67.
sesia, 370.
Silouknos, 368.

Sirona, 454.
Smertulla, 367.
sosin, 371.
... soui, 368.
su-, bien, 304.

Tasgia, 369.
Tasgius, 369.
Tincommius, 369.
Tincorigis, 369.
Tisabannō, 370.

-u, prétérit, 3e pers. sing., 372.
Ucuetis, 103, 370.
Ulcagnus, 474.

Veneti, 391.
Venobius, 502.
vidubion, hache, 502.
Ouindiacos, 367.
Virotautae, 258.
Virotuti, à celui qui guérit les hommes ? au vrai médecin ? 258.
Vistla, 391.
visu-, digne, 307.
Volcae, 377.

II. Irlandais.

(Voir pp. 52-56, 58-63, 65, 112, 119, 162, 163, 168, 169, 172, 174, 179, 287, 312-318, 320-322, 325-345, 348-351, 354, 355, 357, 358, 360, 371, 372, 389, 390, 473, 503.)

aball, pomme, 392.
abardall, très sombre, 407.
acrad, noble, 501.
adraim do, j'adore, 312, 313.
ailt, héros, 501.
air, ar, sur, au delà de ; (enlever) à, 61, 62, 97, 112.
air-, devant, pour, 506.
airbi roir, Airbe Rofir, 500.
airdam, « prodomus », 474.
airegem, plainte, 119.
airem, laboureur, 94.
airem, aireamh, compte, 369.
Airemón, petit laboureur, 94.
airge, pâturage, pacage, 377.
air(i)unsu, plus difficile, 61, 62.
-áiste, -iste, 505.
aithben, mauvaise femme, 501.
aithech, maître de maison, 393.
Alenn, 118.
alfraits, rustre, 505.
ampoill, vase, 501.
and, ann, alors (régna...), 98, 99.
anféta, tempêtueux, 501.
anféth, tempête, 501.
anfud, tempête, 501.
anse, difficile, 61.
Ard Macha, 96.
Artbe, 502.
ass(a)e, facile, aisé, 61, 62, 505, 506.
atchiu, je vois cela, 63.
atnoi, il le confie, 426.
atnuu, je promets, 426.
Auromun, Eruman, 95.

bachal, bâton, 377.
baeth, fou, insensé, 377.
bagáiste, bagage, 505.
ban-túath, sorcière, magicienne, 254.
bé, nuit, 489.
-be, celui qui coupe, qui tue, 502.
Beann Gulbain, 165.
benaim, je frappe, 376.
bennacht, bénédiction, 377.
Beothach, 95.
berte, qui portent, 370.
bétgnad, folie, 501.
Bethbe, 502.
biditecen, il te sera nécessaire, 503.
bīg, soyez, 504.
bīgī, soyez, 504.
bīhī, que vous soyez, 504.
Bile, 94.
bith, biuth, monde, 378.
Bith, 95.
bligim, je trais, 153.

*

bóaire, maître du bétail, propriétaire, 392.
Bodb, déesse de la guerre, 391.
boicht, pauvre, 389.
boill, les membres, 473.
bolg, sac; chambre de soufflet, 146, 391.
borp, fou, 472.
brach, malt, 392.
briste, culottes, 505.
broiténe, mantelet, 473.
brugh, demeure, palais, 123, 125.
buiden, troupe, 473.
buile, folie, désespoir, 408.
buntáiste, avantage, 505.

caball, cheval, 378.
cabbáiste, chou, 505.
cáich, borgne, 377.
caichme, poitrine, 489.
cáirthen, sorbier, 501.
caithem, consommation, 119.
Canan, 354-356.
carrmocol, escarboucle, 67.
cass, crépu, 392.
cassal, sorte de vêtement, 393.
Caulann, Culann, 389.
caur, cur, géant, 389.
ceis, épieu, 378.
-céitbani, tu concordes, 376.
celt, enveloppe, vêtement, 501.
Celtar, 501.
Celtchar, 501.
cén, cían, éloigné, 63.
cendbert, casque, 430.
cerddcha, forge, 503.
cét-, premier, 392.
cétmuinter, épouse légitime, 114.
ciamair, ciamail, triste, 501.
cich, sein, 489.
Ciofach, Ciuthach, 50.
ciste, masse, 505.
císte, caisse, 505.
ciuth, cheveux longs par derrière, 50.
ciuthach, homme sauvage, 49, 50.
claidim, je creuse, 392.
clé, gauche, 256.
cless, tour d'adresse, 155.
cliar, ménestrel, 372.
cliath, treillis, 392.
Cnoc Ailinne, 118.
cnuas, collection, trésor, 371.
cob, victoire, 392.
coche « clunis », 489.
cocrann, gl. consors, 383.
cocrich, frontière, 392.
coduinmail, gl. ut eliceat, 154.
coiclim, je ménage, j'épargne, 322.
coindealghaim, j'avise, 372.
coire, chaudron, 469, 473.
coiste, quête 505.
coit, hutte, 392.
coláiste, collège, 505.
Conbae, 502.
cór, gén. corad, héros, 389.
córad, scélérat, 320, 321.
coráiste, courage, 505.
coss, pied, 489.
cotarsna, contraire, 392.
cothaigim, je nourris, 316.
crand, forme de bois, 145.
crannchur, « lancement de bois », sort, 383.
cret, voiture, 378.
cretair, relique, 369.
crob, main, 474.
croch, croix, gibet, 424.
crochaim, je crucifie, je pends, 424.
crod, bétail, richesse; salaire, 503.
croghan, butte de terre, 144, 145.
cross, croix, 378.
cruim, ver, 472.
cruth, forme, 472.
cubaid, harmonie, 384.
cuimliucht, utilité, 474.
cuing, joug, 474.
cuit, part, 474.
cumsanad, repos, 420.
cumsantis, ils se reposaient, 420, 421.
curach, sorte de bateau, 393.

daiss, meule de foin, 377.
dall, aveugle, 377.
dalte, dalta, disciple, 296.
damáiste, dommage, 505.
damnae, matière, 84.
derg, rouge, 501.
dergán, puce, 501.
dergnat, puce, 501.
dermar, dermár, dermair, dermail, énorme, 501.
dessel, tour à droite, 256.

día, dieu, 377.
dínsem, mépris, 119.
do, à, 112.
dochúad, tu es allé, 388.
dochúadais, tu es allé, 388.
dodihel, gl. deerraverat, 431.
dóe, rempart, 464, 465.
dom, dam, maison, 473, 474.
droch, roue, 392.
drui, magicien, 316, 317.
drúth, joyeux, bouffon, 378.
dua, duae, rempart, 464-466.
duma, levée de terre, mur, rempart; tas, grande quantité, 463-466.
dumaigim, j'exagère, 463.
dún, forteresse, 465.
dúnaim, j'enferme, 465.
durinmailc, gl. promulgauit, 154.

Éber, Émer, 94.
égem, cri, 119.
eirr, guerrier sur un char, 389.
elc, mauvais, 474.
-em, infinitifs, 119.
Eochaid, 385.
er-, ir-, très, 62, 505, 506.
eráin, auráin, en avant-garde; excès, 97, 98.
Erem, Airem, 94.
Éremón, Érimón, 94, 95.
Erim, 96.
érimm, course, 96.
Eriu, 95.
escara, ennemi, 501.
escrae, ennemi, 501.

fáil, loup, 501.
Fáilbe, 502.
fál, mur, 393.
feadinne, vigne sauvage, 429.
Fénius, 95.
fer, homme, 461.
fethem, attente, 119.
fid, bois ; lettre, 383.
fidbae, serpe, 502.
fidchell, « intelligence du bois », jeu d'échecs, 384.
Find, Finn, 41-49, 55, 56, 157-160, 174, 516.
fintan, vignoble, 501.
fitir, il sait, 369.
fiu, digne, 119, 307.
fláith, seigneur, 393.
flesc, tige, baguette ; ligne centrale de l'écriture ogamique, 383, 393.
foaim, je dors, 502.
foil, gîte, 473.
foil, bracelet, 473.
foirin, foule, gens, 473.
forgan, colère, 316.
Formenus, 387.
fothe, sous elle, 502.
frem oghuim ? « racine d'ogam », la lettre *n*, 384.
fuirsire, parasite, 474.

gabhlach, fourchu, 377.
gae, javelot, 155.
Gavida, 101.
geilt, volage, fou, 378.
glas, gl. croceo, rossei coloris, 430.
glegar, glegrach, bruyant, 501.
-gnad, état, 501.
goba, forgeron, 101, 102.
Goibniu, 102, 145.
goiste, gaiste, piège, 505.
gor, pieux, 501.
grád, rang, 501.
grátae, noble, 501.
grén, soleil, 62, 63.
guth, voix, 488.

iarn, fer, 378.
-igī, impér., 2e pers. pl., 504.
immatai, à quoi tu es, 503.
in biucc, un peu, 368.
inchinn, cerveau, 476.
ind áirmith, gl. summatim, 368.
indithem, attention, 119.
ind óindid, une fois, 368.
Ir, 95.
Iruath, Hérode, 316, 317.
irussa, aurussa, urussa, très facile, 62, 506.
iruth, irud, grande terreur, 62, 506.
Íssu, Ísu, Jésus, 193.

Laigin, les habitants de Leinster, 386.
laiste, loquet, 505.
Laithbe, 502.
lann, terre, 393.
lár, sol, 430.
lau, lú, petit, 389.

laubair, lubair, travail, 389.
leaba Dhiarmuda agus Ghráinne, lit de Diarmuid et Grainne, cromlech, 505.
lind, élément liquide, 378.
lios, un fort, 123.
líth, fête, 393.
locáiste, réduction de loyer, 505.
lóiste, « slouch », 505.
long, vaisseau, 378.
lorg, trace, 409
lothar, lothor, endroit où on lave, 503.
luaide, plomb, 393.
Lugba, 502.
lunta, nom d'une partie de la rame, 501.
lúth, force, élan, 319.

Macha, Armagh, 95, 96.
Machacán, 96.
-magim, j'accrois, 393
maug-, mug, serviteur, 389.
mbleguîn, blegon, traite, 154.
menadach, sorte de mets, 378.
menmarc, passion, 501.
menme, pensée, 501.
mí-, mauvais, 501.
michair, aimable, 502.
Míl, 95.
missimbert, méchant jeu, 501.
mná, de la femme, 367.
mod nad mod, « manière qui n'est pas la manière »; à peine, 64, 65.
Móethchelt, 501.
mog, gén. mogaid, serviteur, 371.
Morrigain, reine des esprits, 371.
moth, « stupor », 472.
mruig, bruig, région, district, 123.
mug, gén. mogo, serviteur, 371.
muir, mer, 473.
muirriasg, marais de mer, 281.
muirsheisc, roseau de mer, 281.
Muiruisc, 416.
murial, caille, 473.

neas, instrument pour tourner un vase de terre, 372.
ness, forme de bois, 145.
níab, excitation, vigueur, 501.
niabaim, j'excite, 501.
níabthach, vigoureux? 501.
nin, frêne; lettre; la lettre *n*, 384.
nitricfam, nous ne pourrons te guérir, 502.
no, ou, 426.
nochit, nu, 389.

óa, ae, foie, 476.
odhar, gris brun, 391.
ogham craobh, « ogam en branche », ogam écrit, 383.
Oillann, 355.
olc, mauvais, 474.
olsé, dit-il, 390.
omungnath, crainte, 501.
-ón, diminutif, 94, 95.
oráiste, orage, 505.
orc, baleine, 378.
óth, úath, terreur, 62, 506.

páiste, pièce, 505.
páiste, enfant, 505.
papa, ecclésiastique, 378.
paráiste, paroisse, 505.
Partholón, 95.
pasáiste, passage, 505.
poca, poche, 378.
proind, dîner, 473.
próiste, procès, 505.

ráiste, misérable, 505.
rálaib, aux désirs, 62.
rán, superbe, 62.
ráth, fort circulaire en terre, demeure seigneuriale entourée d'un rempart en terre, 123, 145, 146.
ré, pour, 312.
remáin, au premier rang, 96, 97.
rethim, je cours, 474.
riasg, marais, 281.
ro-, 62, 502.
robuir, (du) rouge, 474.
ro chathu clói, qui a livré des combats, 119.
roicc, il atteint, 65.
rondiacht ? 64, 65.
ropsat, tu as été, 388.
róstan, roseraie, 501.
routh, à la course, 474.

sáiste, sauge, 505.
-scaigim, je passe, 393.

sciath, bouclier, 393.
ségde, vaillant, 67.
ségond, ségund, ségaind, excellent ; adroit ; champion, maître, 66, 67.
séig, faucon ; héros, 67.
Semión, 95.
seng, mince, 501.
sengán, fourmi, 501.
serc, amour, 501.
sgraiste, égratignure, 505.
sheela-na-gig, 146.
sius, longuement, 420, 421.
slabra, bétail, 502.
slatt, perche, 430.
sluag, troupe, 393.
smíste, garçon insolent, 505.
-snaidim, je coupe, 393.
suacht, cuve ? 320, 321.
súil, œil, 140.
súist, súiste, bâton, 378, 505.

táid, voleur, 393.
Taidgg, Taidc, Tadhg, 369.
tairnid, il s'enfonce, 63.
táis, pâte, 393.
taitnim, j'apparais ; je plais, 313.
Talgaeth, 355.
tarb, taureau, 378.
táthut, est à toi, 60.
ten, arbre, buisson, 501.
tesbanat, ils manquent, 376.
testat, ils manquent, 376.
tinmlegun, gl. promulgatione, 154.
-tluchur, je parle, 393.
to-, t-, do-, 64.
toeb omna, « côté du chêne », consonne, 383.
tóided, qu'il conduise, 97.
toissech, chef, 474.
tonach, tunique, 424.
tor, tour ; chef, héros, 95, 96.
tór-, 428.
tossach, commencement, 474.
traigthe, les pieds, 388.
trell, espace de temps, moment, occasion, 503.
túaithcherd, art magique, 255.
túaithchleas, tour maladroit, 255.
túare, nourriture, 389.
túath, peuple, 250.
túath, à gauche ; nord ; magique, magicien, 254, 255, 258.
túathach, magicienne, 254, 257.
tundsem, fait de fouler aux pieds, 119.

uastu, au-dessus d'eux, 502.
Uchadan, Ugden, 102, 103.
uirge, testicule, 501.
ur-, 506.
urláiste, horloge, 505.
urraigi, urraig, airrig, errig, préfet, 312.

III. Gaélique d'Écosse

bile, feuille, 139.
brugh, tumulus, 123.

forgan, colère ; bruit, 169.

gagan, grappe, 177.

Lothian, 286.

riasg, marais, 281.

snodhach, sève d'un arbre, 371.

IV. Picte.

Trostan, 294, 309.

V. Gallois.

(Voir pp. 187, 188, 190-193, 195-197, 208-217, 219, 220, 222, 224-239, 243, 246, 247, 347, 348, 350, 351, 362, 404-407.)

adneu, dépôt; dépôt en terre, inhumation, 426, 429.
aflafar, muet, 426.
afneued, sans chagrin, sans regret; abondant, fécond, 426, 427.
afu, foie, 476.
ar, sur, 62.
arch ystauen, arche d'alliance, 231.
argyvrau, dot, 410.
Arthur, 115, 119-122, 432, 435, 436, 460.
awirtul, afrddwl, bien triste, 405, 407.

ban, quand; depuis que, 406, 409.
bera, tas de blé, de foin, 370.
berwi, bouillir, 405, 409.
bit, monde, 405, 407.
blaenbren, « excellent bois », chance, 383.
Bleddri, 180-183.
boly, bola, ventre, 370.
brag, malt, 392.
Branwen, Brangwen, 302.
bro, région, district, 123.
buch, vache, 392.
buiw, (tant que) je serai, 405, 408.
buost, tu fus, 410.
byddin, troupe, 473.

cadeir, siège, 369.
cadr, beau, fort, 369.
Caduuallan, 299.
Caerlleon, 286.
Caerllion, 263.
canu, chanter, 71.
canuan, petit chant, 71.
caradwy, aimable, 302.
carchar, prison, 459, 460.
cariad, amant, amante, objet aimé, 302.
casgoord, suite, satellites, 368.
cawr, géant, 389.
Kedweli, 386.
kelli, bois, 262.
cerdin, sorbier, 501.
Cernyw, Cornwall, 293.
keudawd, estomac; pensée, 405, 409.
chware, jeu, 453.
chwyrnu, ronfler, s'ébrouer, 75.
cig, viande, 392.
cigydd, boucher, 392.
cledd, gauche, 256.
cleheren, moucheron, 372.
clêr, moucheron, 372.
clwyr, cloer, clergé, 372.
clydur, abri confortable, 405, 407.
cnawd, chair, 92.
coelbren, « bois à pronostic », chance, 383.
Coheic, Ceheic, 412.
crefyddwr, croyant, 191.
creir, relique, 369.
croes, croix, 424.
crogi, pendre, 424.
cuddio, cacher, 71.
cwrwg, sorte de bateau, 393.
cwyddaw, cwyddo, tomber, 70.
cyfreu, joyau, ornement, 410.
Kyheic, 405, 406, 409, 411-413.
cymhwys, de même poids, convenable, 281.
cynhaliaf, j'avise, 372.
cynt-, premier, 392.
kywreu, paroles; chant, 406, 410.
cywydd, mesure, 384.

dalen, feuille, 406, 410.
defnydd, denfydd, matière, 84.
derwydd, druide, 427.
Dibrguyr, 300.
Diuunguallaun, Dinguallaun, Dunguallaun, 300.
dirgatisse, gl. concesserat, 429.
Diristan, Dristan, 403, 404, 406, 410, 411.
diwal, dyfal, actif, 405, 407.

do-, 428.
dodi, mettre, 429.
dodwy, déposer, 429.
Dubr-Duiu, Dyvyr-Dwy, 300.
dywal, cruel, 407.

-edic, -edig, 428.
eirif, compte, 369.
Erim, 96.
erniwaf, je déplorerai, 427.
ernyw, chagrin, 427.
ernywed, chagrin, 427.
ertiwul, folie, passion folle? 405, 408.
Essyllt, 293.
Euryn, doré, 456, 457.
ew, il; particule verbale, 405, 408.
ewnis, efnys, hostile, funeste ; ennemi, ennemis, 406, 411.

fechid, il gronde de fureur, 404, 406, 410.
fechyn, (foi) ardente, 410.
finnaun, fontaine, 298.

gadu, laisser, concéder, 429.
gieu, nerf, 367.
glas, fauve, roussâtre, brillant, 430.
glitinne? « scutulis, vestibus scutulatis, orbiculatis », 100.
gof, forgeron, 101.
gogledd, à gauche; nord, 255, 256.
golchi, laver, 405, 409.
gosgordd, troupe, clan, famille, 368.
Gratlaun, 300.
Guir Cetgueli, 386.
guursebalt? « eseforium, parva tunica », 100.
gwaelod, le bas, 303.
gwal, gîte, tanière, 473.
gwala, plénitude, 370.
gwalch, faucon ; héros, 67.
gwant, il perça, 430.
gwanu, percer, pénétrer ; se glisser, se faufiler à travers, 430, 431.
gwayw, lance, 408.
Gweir, viril, 459-461.
gwerin, foule, 473.
gwisgaw, gwisgo, vêtir, 71.
gwiw, digne, 307.
gwlad, pays, royaume, 297, 353.
gwledig, chef suprême, 352.
gwr, homme, 461.
Gwri, viril, 456, 457, 461.
Gwron, grand homme, 461.
gwrthneu, refuser, récuser, 426.
gwyddbwyll, « intelligence du bois », jeu d'échecs, 384.
gwylaw, gwylo, pleurer, 71.
gwyr, il sait, 369.
Gwyr, 386.

heintnod, pestilence, 501.
heinyf, vif, allègre; (terre) luxuriante, 405, 408.
herwid, herwydd, suivant, selon ; à cause de, 405, 408.
hil, semence, 83.
hud, illusion, enchantement, 249, 250.
huyscur, au trait (javelot, pique) hardi ; prêt à l'attaque, 405, 407.

iach, bien portant, 392.
in deu, nous deux, 406, 413.

Lancarvan, 271.
laur, llawr, sol, 421, 424, 430.
lladmerydd, interprète, 183.
llanerch, clairière, 131.
Llanrothal, 296.
llath, perche, 430.
llaw, main, 370.
Llawfrodedd, 370.
Lleyn, 386.
llwrw, trace, sentier ; piste, poursuite ; en ce que, du moment que, en ce qui concerne, en fait de, 405, 409.
Llys, 123.
Llywarch, 367.
Llywelydd, 367.
Llywelyn, 367.
Lotor a Fotor, 459.
Loumarch, 367.

Mab Mawr, grand fils, 454.
Mabon, grand fils, 452-461.
mach, caution, 367.
Manau Guotodin, 386.
Manaw, Manau, 386.
Manawyddan, 459.
March, 406, 411.
Maredud, 254.

Mechyd, 404.
Medraud, 298.
men, myn, où, 410.
menic, mynnic, lieu, où, 406, 410.
menic, mynych, souvent, 410.
Meriadoc, 301.
meu-, serviteur, 367.
Modron, grande mère, 454.
moniu, buisson, 287.
Moniu, Miniu, Mynyw, 287, 386.
Morcant, Morgan, 250.
Morgan Tut, 135, 249-258, 371.
Morgannuc, 297.
morhesg, roseau de mer, 281.
Mydron, Modron, 459.
Mynweir, 459-461.
Mynweir a Mynord, 459.

-n, nous, 409.
Nantcarvan, 271.
neu, ou, 426.
neuaf, je suis abattu, perplexe, je regrette, 425-427.
neued, affliction, regret, 425-427.
-nod, 501.
nodd, jus d'une plante, sève d'un arbre, 371.
nwyf, vigueur, 501.
nwyfo, exciter, 501.

Ondryaw ? 131.

pau, peu, région, contrée, 252, 253.
pebrur, pebir gur, le beau guerrier, 406, 410.
peth, morceau, 474.
peues, contrée, 252.
Pir, Pyr, 301.
Pryderi, 457, 460.
pyr, depuis que, parce que, 405, 407.

Rhiannon, grande mère, 454-456.
rhieni, reines ; dames ; parents, 455.
Ridol, 296.
ron, lance, 405, 408.
ron, quand même, même s'il était possible, 405, 408.
Rotri, 370.
ryhawt, généreux, 428, 429.
ryodic, reodic, généreux, fier ; prodigue ? 428.

Sach a Salach, 459.
Se ac Asse, 459.
Souir ac Ovir, Sodome et Gomorrhe, 459.
syberw, orgueilleux, 131.

tân, feu, 76.
Teyrnon, grand roi, 455, 456.
toes, pâte, 393.
treis, violence ; enlèvement, rapt fait avec violence, 405, 408.
Tristan, 293.
trwynffychein, gronder en jetant une haleine enflammée par les naseaux, 410.
tud, nation, 250, 251, 257.
Ty Gwynn, 415.

vuam, nous fûmes, 406, 410.

warthav, la plus haute, 303.
Wysc, 282.

y, à, 112.
Yessu, Yssu, Jésus, 193.
ymmenydd, cerveau, 476.
yndda, bien, 368.
Ynys Pyr, 301.
yr, sur, 62.
ysbio, épier, 70.
yscinvaen, montoir de pierre, perron, 405, 407.
yscwr, trait, javelot, pique, 407.

VI. Cornique.

(Voir p. 291.)

-adow, adj. 302.
Alternon, Alternun, autel de Nonn, 292.
Angrès ? 304.
Austol, 272.

barth, bouffon, 266.
Bleri, 263.
Blethu, 265.
Bodrugan, Bodrigan, 271, 275, 276.
bros, aiguillon, 303.

Cadio, 297, 301.
Cadoalant, 299.
Cador, 289.
Caduualant, 265.
Cadwallen, 298.
Caerleghion, Carlyon, 263, 279, 414.
Caer Lydan, 289, 294.
Kaherdin, Caerdin, Cairdine, 302.
Kair belli, 262.
Canal-Idy, Canalesy, Caneligey, Canaligey, 303.
Kanelangres, 302-305.
Canoel, Kanel-, 303, 304.
caradow, aimable, 302.
Cardinan, Cardinham, 267, 289.
Caresk, 282.
Cariado, 297, 302.
Carlidden, 289.
Karn, 308.
Carnyorch, Carnyorth, le tertre du chevreuil, 273.
Karn-Margh, tertre rocheux, cairn de March, 273.
Karrek luz en kuz, le rocher grisâtre dans le bois, 285.
Castel uchel coed, le château du bois élevé, 262.
Kea, 278.
kelli, bois, 262.
Kelliwic, 262.
Kernew, Kernow, Cornwall, 288, 293.
Chirgwin, terre blanche, 416.
Chygwinne, Chegwyne, Chywine, maison blanche, 416.
kilmarth, la retraite, le lieu de retraite de March, 273.
compes, égal, droit, 281.
composter, ordre, réglementation, 282.
cos, coys, bois, 282.
cres, gres, (partie) du milieu, 303.
crows, croix, 424.
Custentin, Costentin, 284, 294, 305.
Cyngelt, 294.

defnydh, matière, 84.
Dimelioc, 261, 414.
-din, citadelle, 302.
Dinan, 289.
dinas, forteresse, cité forte, 288, 289.
Dinas, Dynas, Dennis, 288-290, 302, 305, 308.
Dinas-Ie, 289.
Donoalen, Denoalen, 297, 299, 300.

egles, eglos, église, 298, 303.
Eglesros, 298.
Eselt, 293, 305.
Esturt, 290.

funten, pl. fontenio, fontaine, 298.

Gerent, 265, 286.
gluat, patrie, 353.
Golant, 415.
golas, woles, (partie) la plus haute, 303.
Goran, 276.
Goron, 301.
Gorvenal? 301.
Gralan, Grealant, Grazelen, 300.
Gratcant, 300.
Griffin, 265.
guinbren, vigne, 424.
guitfil, bête sauvage, 425.
gwane, frapper, percer, 431.
Gyđiccael, 294.

Harmony, 287.
heligen, saule, 425.
hen, vieux, 287, 288.
Henlan, Hellan, 299.
herwyth, au pouvoir, en compagnie de, 408.
heschen, roseau, 281.
hir, her-, long, 288.
Hirmeneu, Ermenheu, 287, 288.
Hoel, 297.
Hudent, qui a de bonnes dents, 304.

Ia, Iva, 289.

Jordan, 262.

Lamb, 415.
lamm, labm, saut, chute, 415.

lan, lieu consacré, monastère, 271, 279.
Landege, 278.
Landu, le monastère ou l'église noire, 279.
Lantien, Lanthien, Lantyan, Lantyen, Lantīn, Lanzian, Lancien, 270, 271, 273, 276, 291, 304, 305, 415.
Lanyon, Lanīn, 270.
lesserchoc, « l'herbe d'amour », 291.
lidan, large, ample, 289.
Lidan, 305, 308.
Loholt, 263.
luer, sol, 430.

Malpas, 276-278.
Marazion, Marazīn, 270.
Mariadoc, 297.
maw, serviteur, 367.
Meriadoc, Meriasek, 301.
Mewen, 272.
midil, moissonneur, 425.
milin, melyn, jaune, 425, 429.
Modret, Modred, 262, 298.
Mopes, 415.
Morcant, Morgan, 297.
Morhaytho, 302.
Morres, Moresc, Moreis, 280-283, 304, 305.
Moruurei, 265.
Myrmen, 294.

Nanjízel, 271.
Nanscuk, 268.
nant, vallon, vallon arrosé par un ruisseau, ruisseau, 271.
Nantellan, 271.
Nauntyane, Nauncyan, Nantian, Nantyan, Nantyant, Nantean, 270, 271.
naw, neuf, 367.
Newton, 265.
Nunsavallan, 415, 416.

Ongynedel, 294.
Otret, 292.

Pendîn, 302.
Pendinas, Pendennis, 288.
Penfontenio, 298, 301.
Penmark, 309.
Perinis, 297.
Perys, 269.
Peticru, 290.
Pons mur, grand pont, 279.
Porth-Ie, Proth-Ia, 289.
Porthilly-Egles, 303.
Porthilly-gres, 303.
pow, région, 252.

Restronguet, 280.
Ribrost, 265.
Riscaradoc, Ricaradoc, Rescraddek, le gué de Caradoc, 261.
Rivalen, Rivalin, 297.
Rivalen Kanelangrès, 305.
Rosonwallen, 298.
Rospeth, 273.
Roswallen, 298.
Rouland, 298, 299.
Ruallon, 299.
Rualt, 299.
Rumuncant ? 265.

Sampson, Samson, 272, 305.

Talan, 299.
Talgollo, 298, 301.
Terradenec, terre à fougère, 288.
tew, épais, 367.
Tintagel, 261, 263, 270, 271, 273, 291, 304, 305, 309.
tir, chir, ter-, terre, 288, 416.
Tre-Bleri, 263.
Tregestentyn, Tregesteyntyn, Tregostentin, la demeure de Costentin, 284, 294.
Tregiffion, 414.
Trelan, 299.
Trembath, 273.
Trestan, Tristan, 290, 305, 415.
Trevorgant, 297.
Trewallen, 298.
Trewynt wartha, 303.
Trewynt woyles, 303.
Tricoit, Trecoit, Trecut, Trecoyes, la demeure du bois, ou dans le bois, 283, 284, 305.
Triconscire, 265.
trig, treg-, séjour, lieu de séjour, 284, 288.
Trigg, 265, 272.

tus, peuple, 250.
ty, chy, maison, 416.
Urgan, 297.
wartha, (partie) la plus haute, 303.

VII. Breton armoricain.

(Voir pp. 266-268, 272, 297, 309, 420.)

a-bil, à verse, 82.
acerbite, violence, 72, 73.
adarre, adarrhe, de nouveau, 82, 83, 85.
adnou, dépôt, 422, 426, 429.
æçzony, aisance, facilité à faire les choses, 85.
æz, eaz, aise, plaisir, commodité, 84.
æzamand, eazamand, aise, plaisir, commodité, 85.
æzans, aise, plaisir, commodité, 85.
affliction, pl. ou, affliction, 86.
afligea, affligein, affliger, 86.
aflijus, affligeant, 86.
Altrit, Altret, Autret, 292.
Alvred, 267.
-an, diminutif; nom de propriété, 303.
anaon, les âmes, 493.
anehoñ, de lui, 71.
anes, gêne, supplice, 72.
aneze, d'eux, 70.
anezoff, de lui, 71.
Ankou, la Mort, 493.
aredec, regret, contrition; douloureusement? 76.
a-rez, (passer) au ras, 88.
argourou, argouvreu, dot, 410.
arre, arrhe, de nouveau, 84, 85.
aruezet, arveset, attentif, 84, 85.
az-, as-, 76, 77.
azrec, aezrec, componction, contrition, 76, 77.
azrecat, azredecat, avoir componction des péchés, 76, 77.
azrectet, arretet, regret, contrition, 76.

beledigueh, prêtrise, 77.
bern, tas, 370.
-berth-, faîte, 430.
binidiguez, bonheur, 77.
bleynenn, cime, 77.
Blohiu, 267, 300.
bodenn, asile, recel (d'un voleur), 92.
boet gloedic, viande au Comte, 352.
bot, bod, antre; asile, abri; encouragement, 92, 93.
bout ma é, quoiqu'il soit, 82.
bro, pays, 123.

cadoer, siège, 369.
Cadoualain, 298.
caezr, beau, 369.
caffouus, caffouvs, caffuous, douloureux, 70, 71.
campouis, égal en poids, 281.
canaff, chanter, 71.
canauenn, canafenn, canaffen, chant, 71.
canoenn, chant, 71.
canon, canon; règle, 72.
Canuel, 302, 303.
caoter, coter, chaudron, 292.
Caradou, aimable, 302.
Castel roe Marc'h, château du roi Marc'h, 306.
c'hoari ar c'hontroll, contrarier, 68.
c'hoërgnus, de mauvaise humeur, hargneux, revêche, 75.
c'huirinnat, hennir, 75.
cillant, (frapper) violemment, 82.
cillartt, pierre posée obliquement ou debout sur son tranchant, 82.
cisternn, citerne, 71.
claff ouz claff, de plus en plus douloureux, 72.
clehurin, mouche, 372.
cloer, clergé, 372.
Clutuual, 295.
cnot, petit d'un animal, 92.

cobrouol, gl. verbialia, 410.
compes, uni, égal, 282.
condaffnet, condamnet, condamné, 82.
consonanç, beauté, 88, 89.
consonant, juste, admirable, 89.
contanancc, délai, 78.
conterol, contrôle ; contrariété, contradiction, contredit, 69.
conterollein, contrôler ; contrarier, contredire, 69.
conteroller-vor, contrôleur de la marine, 69.
conterolli, contrôler, 69.
conterollour, contrôleur ; contrariant, contradicteur, 69.
contraliaff, contrarier, 68.
contraly, (sans) différence, opposition ; (salle de) torture, 68.
contrariaff, contrarier, 68.
contrel, contrell, contraire, contradictoire ; contrariant, odieux, 68, 69.
contrêllage, opposition, contrariété, 69.
controliaht, gl. controuersiam, 68.
controll, contrell, contréël, contraire, 68, 69.
controller, contrariant, 69.
controlli, s'opposer, contrarier, résister, 68.
controllia, contrarier, contredire, 68.
controllyer, contredisant, 68.
controllyez, contrariété, contradiction, 68.
controllyus, contrariant, 68.
coscor, gens, famille, 368.
couezo, tomber, 70.
counteroll, contrerol, contrôle, 69.
counteroller, countroller, controllour, contrôleur, critique, censeur, 69.
counterollérès, contrôleuse, 69.
counterolli, contrôler, critiquer, 69.
countreur, countrol, control, contraire, 69.
crecq, (le feu) prend, 76, 77.
crenon, trembler, 71.
croes, croas, croix, 424.
crot, petit enfant, 92.
cuhon, cacher, 71.
Custantin, 284.
daffnacion, daunacion, daounacion, damnation, 88, 89.
daffnez, danuez, danvez, danve, dañnve, danfe, dañné, daoné, matière, bien, 84.
damnation, damnation, 89.
damnet, daffnet, damné, 70, 71.
darleber, gl. phitonicus, 427.
deffoul, tourment, 86.
defoula, abolir, abroger, 86.
defoulançz, abolissement, révocation d'une loi, d'un acte, suppression, extinction de charge, etc., 86.
defoulapl, révocable, qui peut s'annuler, 86.
dianaff, inconnu, 90.
dianaff, dianaü, disanaff, méconnaissable, 90.
diaznaoudecq, dianoudecq, méconnaissant, 90.
diaznauezet, dianavezet, inconnu, 90.
diaznauout, diaznaout, disaznaout, dianaoueiñ, méconnaître, 90.
dibatiantt, impatient, 71.
dicontananç, continuel, 78.
dieneff, méconnaissable, 90.
diffaranti, différencier, discerner, 72.
differance, diferanç, diffarançz, diffarancç, différence, 72.
differancifu, diffaranci, distinguer, discerner, 72.
dihiliai, il égrenait (des épis), 83.
dilaouen, dylouen, désolé, 78, 79.
dimoder, dymoder, immodéré, 82, 83.
Dinan, petite forteresse, 302.
dineuz, vain, qui est sans façon, sans mine, de peu d'apparence, simple, informe, défiguré, mal proportionné, 84.
disaçun, disacun, affreux, 86.
dishilya, disilha, dizilla, s'égrener, s'échapper grain à grain, 83.
disneuz, de mauvaise façon, qui a mauvaise grâce ; frivole, vil, bas, méprisable, difforme, laid, défiguré, 84, 85.
disoulaç, désolant, 74.
distre, il revient, 70, 71.
divoder, immodéré ; immodération, 83.

dizneu, disneu, qui ne sait pas s'y prendre, 84.
dodicouant, gl. extorsit, 422, 424, 430, 431.
dodiprit, 431.
Donuuallon-, Donguallon-, Dunguallon, Dunguallun, Dongual-len, 299, 300.
dor-, tor-, 427, 428.
dorguid, gl. pithonicus, 427.
Driduual, 295.
droucq-neuz, droug-neu, mauvaise grâce, mauvaise mine, 85.
duration, durée, 74.

efuo, effuo, boire, 70.
Eliduc, 267.
eluenn, eluen, elvenn, elwen, elw, pl. elguennou, étincelle, 90, 91.
enta, donc, 368.
eostik, rossignol, 378.
er c'hontroll-beo, ê controll-veo, tout au contraire, 68.
-eson, 79.
espio, guetter, 70.
essony, essouny, essoine, excuse légale, 84, 85.
esteuziff, estuziff, éteindre, 74.
eternel, eternal, éternel, 86.
-etic, -idic, 428.
Etuual, 295.
eufl, euflen, pl. evelenno, étincelle, 90, 91.
eulien, euliennen, étincelle, 91.
evez, garde, 70.
evit, 'wit... da, quoique, 70.

fibla, battre, frapper fort, 91.
fiblad, fort coup donné en battant, 91.
fibler, celui qui bat, qui frappe fort, 91.
fimble, fible, boucle de porc, 91.
fimblein, fiblein, boucler le grouin, 91.
fiplhe, frapperait; fiplo, torturera, 90, 91.
flëmienn, boucle de porc, 91.
formal, fourmal, (ténèbres) profondes; (eau) pure, 78, 79.
francquat, franchat, francaat, frañkaat, élargir, affranchir; devenir libre, aller mieux, 90.
funton, fontaine, 298.

glebour, moiteur, 81.
gloat, royaume, 352.
gloedic, chef suprême, comte, 352, 353.
goaz oz goaz, de pis en pis, 72.
goelo, pleurer, 71.
goude, après, 70.
gouelet, fond, 303.
Graalend, 298.
Gradlon, Grazlon, Grallon, 300.
Gralant, Graelant, 268.
grat : dre grat, aisément, 76, 77.
grignol, grignel, grenier, 69.
grisill, grisilh, gresilh, grêle, 82.
Gueithnoc, 314.
Guimarc'h, Gwivarc'h, 307, 308.
guinion, gl. uinalas, 429.
guoed, goez, sauvage, 424, 425, 429.
guoed guiniin, goez guinyenn, vigne sauvage, 422, 424, 429.
Guoletec, 353.
gwisko, vêtir, 71.

ha d'ezañ beza, quoiqu'il soit, 82.
halegen, saule, 425.
hary ? 78.
Helion, 267.
hema, ceci, 76, 77.
hesc, lèche, 281.
hisælbarr, gui, 419.
Howel, Hoel, 268, 297.
hu, huée; risée; skei an huo da, donner le signal à, par des cris, 75.
huernek, querelleur; celui qui attaque de paroles, 75.
huerni, huerna, attaquer de paroles, quereller, injurier, insulter, agacer, 75.
huernn, clameur, 74, 75.
huernus, hargneux, querelleur, de mauvaise humeur, 75.
hunvré, rêve, 89.
hunvréi, rêver, 89.

Iarnhaithoui, 302.
Iarnhaitou, 302.

ifern, ivern, ihuern, inhuern, m., yffernn, f. enfer, 78, 79.
impacient, impatient, impatiant, impatient, 70, 71, 86.
-in, 429.
inquietaff, très angoissant, 78.
Iseut, 293.
Iudicael, 294.
Iudwal, 295.

Jakes, Jacques, 268.
Jovinus, 267.
Juthael, 267.

kano, chanter, 71.
karget-rèz, (coupe) pleine à déborder, 88.
kelli, bois, 262.
kledour, abri, 81.
Kerneo, Cornouaille, 293.
Kerrualen, 298.
kerzin, sorbier, 501.

labourat, travailler ; opérer, être en activité, 74, 75.
laedroun, voleurs, 369.
lah, gaule de la charrue, 430.
lamm, saut, chute, 415.
lann, terre inculte, 393.
Lantivy, 271.
lath, verge, perche, 422, 430.
laz-arazr, manche ou queue de la charrue, 430.
lecquer, lacquaer, on met, 76, 77.
leiz, humide ; plein, 81.
leizour, ruse ? 80, 81.
lenno, lira ; expliquera ? 70.
Leon, 287.
Les, 123.
leskidic, brûlant, 428.
lisoureguez, paresse, 81.
lor, leur, sol, 417, 422, 424, 430.
Lostmarc'h, 306.
lourdony, lourdise, 85.
lourdt, lourd, 85.

machtiern, représentant, caution du tiern, grand seigneur soumis à l'autorité suprême, 353.
manier, m. et f. manière, 76.
mao, gai, 367.
marc'h, cheval, 306, 307.
March, 306, 307.
Mari-Morgant, fée des eaux, 253.
men, où, 410.
milinion, jaunes, blonds, 422, 424, 425, 429.
milinon, jaunes, blonds, 429.
moan-euz-moan, de plus en plus maigre, 72.
modestou, rêves fâcheux, 89.
Modrot, 298.
moeson, façon, mesure, 72.
molest, contradiction, 89.
molestou, rêves fâcheux, 89.
moñcher, marchand de montres, horloger, 89.
monstr, mounstr, monstre, 88, 89.
monstre, rêve importun et incommode, 89.
monstrei, avoir des rêves fâcheux, 89.
monstrou, moustrou, montreu, montre, revue, 89.
moñtr, moñt, pl. moñtrou, moñtreu, moñcho, montre de poche, 89.
Morcant, 250.
Morganes, fée, 253.
mortel, mortal, mortel, 76.
mor-vounstr, monstre de mer, 89.
mounstricq, petit monstre, 89.
mounstrus, monstrueux, 89.
moustr, rêve fâcheux, 89.
moustr, montre, revue, 89.
moustra, passer la revue, 89.
moustra, fouler, 89.
moustrer, (démon) incube, 89.
moustrericq, moustericq, cauchemar, oppression nocturne, 89.
muy ouz muy, de plus en plus, 72.

naounet, affamé, 92, 93.
naturabl, naturel, 80.
nebeudic, neubeudic, petit peu, 80, 81.
nedeu, nede, il n'est pas, 70, 71.
neusia, feindre, 85.
neuz, neu, né, forme, façon, figure, apparence, semblant, physionomie ; feinte ; décadence, 84, 85.

-o, infinitif, 70, 71.
ober ar c'hontroll, ar c'hontrell,

contrarier ; ober c'hoñtel, faire du bruit, ennuyer, gêner, faire tort, 68.
offanczet, offensé, 80.
offansabl, offanczabl, irritant ; coupable, 80.
-om, infinitif, 71.
-on, infinitif, 71.
-ony, 85.
ord, souillure, horreur, 84.
ordous, malpropre ; homme malpropre, 84.
ordousès, femme malpropre, 84.
organ, organe, 90.
ort, sale, 84.
-ou, infinitif, 71.
ourdousded, ordure, saleté, 84.
ourdousder, ordure, saleté, 84.
ouz, oz, euz, oc'h, contre ; (de plns) en (plus), 72.

paou, région, 252.
parha-somet, accablant (de chaleur), 82.
pe dre, par quoi, par quel, 90, 91.
pe dre hent, pezrehent, pezdrehent, par quel chemin, 91.
peinta, peiñta, peñta, peindre, 73.
peinta, faire des gestes avec les mains en parlant pour mieux montrer, 73.
peintadur, peinture, 73.
peintadurez, peinture, 73.
peinteiñ, pênntein, peindre, 73.
peinter, peintre, 73.
pen, tête, 430.
penberthou, faîtes, 417, 422.
penitance, penetanç, pénitence, 72.
pented, attifée, 73.
pentet, peinctet, peint, 72, 73.
pentur, peinture, 73.
penturer, peintre, 73.
penturi, peindre, 73.
Per, 301.
Peres, Pierre, 269.
pez, morceau, 474.
pezalech, à quel lieu, 91.
Pezdron, 91.
pil, (pluie) à verse, 82.
pilad dour, averse, 82.
pilat, pillat, frapper, 82.
pillaff, piller, 82.
pintr, peintre, 73.
pintra, peindre, 73.
Pirinis, Perinis, Perenes, l'île de Pir, 301, 305.
plaesant, plesant, plaisant, agréable, 89.
plesanç, plaisir, 88, 89.
Plomarc'h, 306.
plouo, frapper, 70, 78, 79.
poan, f. peine, 78, 79.
Porzmarc'h, 306.
Pou Caer, Poher, 252.
Poulmarch, 306.
punissionou, punitions, 70, 71.

quent y daz espio, avant qu'elles te guettent, 70.

raes, (chose) commode, 88.
raizein, bouleverser, 88.
Ran Uuoionan, la villa de Uuetenuuoion, 303.
reaz, res : war o —, (mettre les choses) en ordre, (les tirer) au clair, 88.
rebource, rebours, revêche, bizarre, 90.
rebourcein, reboursein, rebourser, vomir, 90.
rebourcereah, vomissement, 90.
rebours : en ur ber —, « en un retourne main », 90.
rec'h, tristesse, affliction, chagrin, 76, 77.
rec'hi, attrister, 77.
rec'huz, triste, 77.
recour, recours ; secourir, sauver, 78.
recouranç, aide, 78.
reçzed, resed, rez, superficie rase, niveau ; reçzed ê reçzed, au niveau, de plain-pied, 88.
reisaat, rendre ou devenir tranquille, 89.
reiz, rez, reih, reh, droit, régulier ; habile ; clair, facile, bien ; règle, 88, 89.
rems, remps, durée ; espace (de la vie), 86, 87.
remsi, rempsi, durer, subsister, 87.
remsy, espèce, 86, 87.
remziad, pl. aou, génération, 87.

rén, renaff, exister, 87.
renabl, compte, 80.
re peur-, tout à fait, 82.
res (e, en —), (sous) forme de, 88.
rés, juste, 88.
rês, rez, ras, plain, uni ; plein, garni, fourni, bien rempli, 88.
resaat, devenir plus habile, 89.
rês-ribus, « rés le bord d'une mesure », 88.
Rethuualt, 295.
reud, reudt, reut, redt, rude, roide, inflexible ; rond à force d'être plein ; trapu, 80, 81.
reuda, reudi, redeiñ, reudeiñ, roidir, se roidir, 80, 81.
reudder, reuder, redér, roideur, dureté, 80, 81.
rez, (bois) sans défaut, facile à travailler, 88.
rez : ober eur — da, chapitrer, 88.
rez, f. rangée, 88.
réz, réaz, niveau ; ras, comble, plein jusqu'aux bords ; rez, à fleur, au niveau ; ê rez, a rez, a réaz, au niveau, au ras, de plain-pied, 88.
rezañ, mettre à fleur, 88.
rez ar verenn, rasade, 88.
réz ha réz, au même niveau, 88.
rezo, rendre uni, raser, 88.
rez toupicq, rasade, 88.
Rimelen, Rivelen, 297.
Rituuald, 295.
Rituualt, 295.
Rivilin, 297.
Riwallon, Riuuallun, Riguallon, Riwalan, Ruallen, 296-298.
ro-, 296, 428.
Roald, Ruald, 267, 294, 296, 305.
Roallen, Roallon, 298.
Rodalt, Rudalt, Rodaud, Rozaud, Rouzaud, l'homme au don élevé? 295, 296.
Roderch, Rozerch, 296.
roe, roi, 353.
roedennaff, défaillir, 81.
rogotetic, confié, 422, 428, 429.
Rohoiarn, 295.
Romael, 295.
Romin, 295.
Rotbert, Rotberth, Roperz, Roparz, 294.
roueden, roédèn, filet, membrane, voile, taie, 81.
Rumanton, 295, 296.
rusabl, prudent, 86, 87.
ruset, rusé, 87.
Ruvalen, 298.
ruz, rouge, 296.

sal, salle ; séjour, 68, 70, 71.
salu, sal, sauf, 68.
sianç, science, 77.
siançet, savant, 76, 77.
scill', (coup de) tranchant (d'épée), 82.
scrit, scryt, scruit, scruyt, écriture, 80.
sec'hour, sécheresse, 81.
sill, éruption lente, écoulement léger et fin, 83.
silla, découler, couler, fluer, 83.
sizlaff, sila, filtrer, 83.
spiaff, espérer, 70.
spya, spyal, spyeiñ, épier, 70.
stai : lacat —, apaiser, mettre la paix, 74.
stai : gouil- —, civadière, 74.
stard-oc'h-stard, de plus en plus fortement, 72.
steuzi, éteindre, 74.
steûzia, fondre, disparaître, s'abîmer, se perdre ; se ruiner, 74.
steuziet, avachi, aveuli, qui ne se tient plus, 74.
stoüez, épines, ronces, buissons, halliers, 74.
struj, état, 74, 75.
struj, pousses (de pommes de terre), 74, 75.
struz, mine, contenance, façon, 74, 75.
struziet, (mal) façonné, qui a (mauvaise) mine, 74, 75.
stuz, manière, façon, état, 74, 75.
stuziet fall, qui a mauvaise mine, 75.
stuziou, stusiou, (tristes) états, manières d'être, 74, 75.

-t, prétérit, 3e pers. sing., 430.
tan, m. feu, 76, 82.
tê, fondu, 74.

temperanç, temperançz, tampérance, température, modération, 80.
témperant, température, 80.
témperi, température, 80.
teûz, teüs, lutin, 74.
teûz, fonte, 74.
teuzi, fondre, 74.
tor-, 427, 428.
torleberieti, gl. phitonistarum, 427.
tornouidocion, malades (de corps et d'esprit), 421, 425, 427, 429.
toruisolion, gl. fidis, 427.
tra, m. et f. chose, 77.
Trechmor, 305.
Trestan, Tristan, 306.
tud, peuple, gens, 250.
tuthe, teuz, esprit follet, lutin, 254.
Tutuarn, 306.
Tutwal, 295.

variæson, variété, 78, 79.

-wal, -gual, 295.
-walt, 295.
Wihenucc, 267.
Wihumarc(h), 267, 283, 284, 309.
wiu-, digne, 307.
Wiuhomarch, Guyonvarc'h, 307.

Uuoetuual, 295.
Uuoetuualt, 295.

581487

P
LaCelt Revue Celtique.
R v.33(1912)

DATE | NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED